

The
Robert E. Gross
Collection

A Memorial to the Founder
of the

*Lockheed Aircraft
Corporation*



Business Administration Library
University of California
Los Angeles



J. M. Moreau le Jeune, Del.

1786

N. De Launay, Sculp.

Un Anglais de la Barbade, vend sa Maitresse

Liv. XIV. Page 525.

et continué

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME TROISIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la
Ville & de l'Académie.

M. D C C. L X X X.

T A B L E

D E S

I N D I C A T I O N S.

L I V R E D I X I E M E.

*Etablissement des nations Européennes dans le grand
Archipel de l'Amérique.*

I. C ONSIDÉRATIONS sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.	Page 1
II. Est-il vraisemblable que le grand Archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin?	4
III. Quelle est la nature du sol des isles? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invasion?	8
IV. Le climat des isles est-il agréable, est-il sain?	12
V. Phénomènes ordinaires dans les isles.	15
VI. Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des isles du vent.	18
VII. Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, sur la ruine des Caraïbes.	23
VIII. Les François s'emparent d'une partie de Saint-Domingue. Caractère de ces aventuriers.	25
IX. Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.	29
X. Les Flibustiers déjoient les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.	32

XI. Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.	54
XII. Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.	57
XIII. Les isles de l'Amérique occasionnèrent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.	58
XIV. C'est de l'Amérique que sortit la guerre de 1755.	66
XV. Les commencemens de la guerre furent funestes à l'Angleterre.	69
XVI. Les Anglois sortirent de leur léthargie, & s'emparèrent des isles Françoises & Espagnoles. Quel fut l'auteur de leurs succès?	73
XVII. Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.	86
XVIII. Le ministère Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.	88

L I V R E O N Z I E M E.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Manière dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves.

I. L es Européens établis dans les isles de l'Amérique, vont chercher des cultivateurs en Afrique.	91
II. Notions sur la côte orientale de l'Afrique.	93
III. Idée de la côte septentrionale de l'Afrique, & de l'Egypte en particulier.	ibid.
IV. Révolutions arrivées dans la Lybie.	101
V. Situation actuelle de Tripoli.	104
VI. Situation actuelle de Tunis.	106
VII. Situation actuelle d'Alger.	109

VIII. Situation actuelle de Maroc.	114
IX. Origine de la piraterie sur la côte septentrionale de l'Afrique. Moyens de la réprimer.	118
X. Couleur des habitans de la côte occidentale de l'Afrique , connue sous le nom de Guinée. Quelle peut être la cause de ce phénomène.	122
XI. De quelle nature est le sol de la Guinée. Quelles sont ses côtes.	130
XII. Idée des divers gouvernemens établis en Guinée. . . .	132
XIII. De quelle manière on fait la guerre en Guinée. . . .	134
XIV. Quels sont les cultes établis en Guinée.	135
XV. Mœurs , habitudes & occupations des peuples de la Guinée.	136
XVI. A quoi se réduisoit anciennement le commerce dans la Guinée.	141
XVII. Le commerce de la Guinée s'est agrandi par la vente de ses esclaves.	145
XVIII. Quelles sont les côtes où les navigateurs étrangers abordent pour trouver des esclaves.	149
XIX. En quel nombre , à quel prix , & avec quelles marchandises les esclaves sont-ils achetés?	162
XX. Quels sont les peuples qui achètent les esclaves. . . .	163
XXI. Méthodes pratiquées dans l'acquisition , dans le traitement & dans la vente des esclaves. Considérations à ce sujet.	169
XXII. Misérable condition des esclaves en Amérique. . . .	172
XXIII. Comment on pourroit rendre l'état des esclaves plus sup- portable.	181
XXIV. Origine & progrès de l'esclavage. Argumens imaginés pour le justifier. Réponse à ces argumens.	186
XXV. Les terres de l'Archipel Américain ont été cultivées jusqu'ici avec négligence.	205
XXVI. Les esclaves sont d'abord occupés de leur subsistance. On leur demande ensuite de riches productions.	211
XXVII. De la culture du rocou.	214
XXVIII. De la culture du coton.	215
XXIX. De la culture du café.	216
XXX. De la culture du sucre.	219

XXXI. Caractère des Européens établis dans l'Archipel Américain.	226
XXXII. Maladies auxquelles les Européens sont exposés dans les isles de l'Amérique.	232
XXXIII. Avantages des nations qui possèdent les isles de l'Amérique.	234

LIVRE DOUZIEME.

*Etablissmens des Espagnols , des Hollandois & des
Danois dans les isles de l'Amérique.*

I. D ÉFINITION de la vraie gloire.	237
II. Idée qu'il faut se former de l'isle de la Trinité.	239
III. De Cubagua & de ses perles.	240
IV. Notions sur la Marguerite.	242
V. Conquête de Porto-Ricco par les Espagnols.	244
VI. Etat actuel de Porto-Ricco.	247
VII. Moyens qui rendroient Porto-Ricco florissant.	249
VIII. Quels furent les événemens qui firent déchoir St. Domingue de la splendeur où cette isle s'étoit élevée.	252
IX. Etat actuel de la partie Espagnole de Saint-Domingue.	254
X. Conquête de l'isle de Cuba par les Espagnols.	257
XI. Importance , gouvernement , population , cultures & autres travaux de Cuba.	259
XII. En quoi consistent les fortifications de Cuba. Quelles sont les autres défenses de cette isle.	270
XIII. L'Espagne a-t-elle pris les moyens convenables, les prend-elle encore pour rendre ses isles utiles?	275
XIV. Les nations qui ont des colonies en Amérique souffriroient- elles que les isles Espagnoles devinssent florissantes?	278
XV. Marche politique de la république des provinces-unies à sa naissance.	280
	XVI.

XVI. Description de l'isle Hollandoise de Curacao.	282
XVII. Description de l'isle Hollandoise de Saint-Eustache.	283
XVIII. Description de l'isle Hollandoise de Saba.	284
XIX. Description de l'isle , partie Hollandoise & partie Françoise de Saint-Martin.	285
XX. Avantages que la Hollande retire de ses isles pour son commerce.	287
XXI. Considérations physiques sur la Guyane.	290
XXII. Etablissement formé par les Hollandois , dans la Guyane , sur le Surinam. Faits remarquables arrivés dans la colonie.	292
XXIII. Quels ont été les principes des prospérités de la colonie de Surinam ?	295
XXIV. Etat actuel de la colonie de Surinam & l'étendue de ses dettes.	297
XXV. Fondation de la colonie de Berbiche. Ses malheurs passés. Sa misère actuelle.	299
XXVI. Ancienneté de la colonie d'Essequibo. Comment elle a pu prosperer , après avoir languir très-long-tems.	302
XXVII. Désordres qui règnent dans les colonies Hollandoises.	303
XXVIII. Les pertes que font les Hollandois doivent rendre la république très-attentive sur ses possessions d'Amérique.	309
XXIX. Révolutions qui ont changé la face du Danemarch.	315
XXX. Les Danois s'établissent dans les isles de Saint-Thomas , de Saint-Jean & de Sainte-Croix.	317
XXXI. Etat malheureux des isles. Ce qu'il conviendrait au gou- vernement de faire pour adoucir leur sort.	322
XXXII. Coup-d'œil rapide sur la puissance Danoise.	325



LIVRE TREIZIEME.

Etablissmens des François dans les isles de l'Amérique.

I. C ONSIDÉRATIONS générales sur l'établissement des colonies.	331
II. Premières expéditions des François aux isles de l'Amérique.	333
III. Les isles Françoises languissent long-tems sous des privilèges exclusifs.	334
IV. Les isles Françoises recouvrent la liberté. Obstacles qui s'opposent encore à leurs progrès.	337
V. Mesures prises par la cour de Versailles pour rendre ses colonies utiles.	342
VI. Notions sur la Guyane. Motif qu'avoient les Européens pour la fréquenter & la parcourir.	343
VII. Les François s'établissent dans la Guyane, & y languissent pendant un siècle.	345
VIII. La cour de Versailles se propose de rendre la Guyane florissante. Ce projet avoit-il été judicieusement conçu ? fut-il sagement exécuté ?	348
IX. Idée qu'il faut se former des côtes & du sol de la Guyane.	355
X. Quels bras pourra-t-on destiner aux cultures dont la Guyane est susceptible ?	358
XI. Avant de jeter des capitaux dans la Guyane, il convient d'examiner si la colonie est bien organisée ; il en faut régler les limites.	361
XII. Etat actuel de la Guyane Françoisé.	363
XIII. Après de longues discussions entre les cours de Londres & de Versailles, Sainte-Lucie reste à la France.	365
XIV. Premières opérations de la France à Sainte-Lucie.	368
XV. Quelle opinion faut-il avoir de Sainte-Lucie ?	370

XXVI. Etat actuel de la colonie de Sainte-Lucie.	371
XXVII. Obstacles qui se sont opposés aux progrès de Sainte-Lucie.	372
XXVIII. Moyens que la cour de Versailles se propose pour mettre Sainte-Lucie à l'abri de l'invasion.	373
XXIX. Les François s'établissent à la Martinique sur les ruines des Caraïbes.	376
XX. Premiers travaux des François à la Martinique.	378
XXI. La Martinique jette un grand éclat. Causes de cette prospérité.	380
XXII. Manière dont se faisoit le commerce à la Martinique.	382
XXIII. La Martinique décheoit. Cause de cette décadence.	386
XXIV. Etat actuel de la Martinique.	390
XXV. La Martinique peut-elle espérer de voir améliorer sa condition ?	391
XXVI. La Martinique peut-elle être conquise ?	394
XXVII. Les François envahissent la Guadeloupe. Calamités qu'ils y éprouvent.	396
XXVIII. La Guadeloupe sort peu-à-peu de la misère : mais ne devient une colonie florissante qu'après avoir été conquise par l'Angleterre.	398
XXIX. Variations du ministère de France dans le gouvernement de la Guadeloupe.	400
XXX. Quelles sont les dépendances de la Guadeloupe.	403
XXXI. Situation actuelle de la Guadeloupe & des petites isles qui lui sont soumises.	404
XXXII. Mesures prises par la France pour préserver la Guadeloupe de l'invasion.	408
XXXIII. Courte description de l'isle de Saint-Domingue.	410
XXXIV. Des vagabonds François se réfugient à Saint-Domingue.	411
XXXV. La cour de Versailles avoue ces hommes entreprenans, lorsque leur situation a pris de la stabilité, & leur donne un gouverneur.	413
XXXVI. Le ministère forme une compagnie pour la partie du Sud de Saint-Domingue.	420

XXXVII. Malgré les calamités qu'elle éprouve , la colonie de Saint-Domingue devient le plus bel établissement du Nouveau-Monde.	421
XXXVIII. Etablissémens formés dans la partie du Sud de Saint-Domingue.	423
XXXIX. Moyens qui pourroient améliorer les cultures dans le Sud de la colonie.	430
XL. Etablissémens formés dans l'Ouest de Saint-Domingue.	431
XLI. Réflexions sur le peu d'intérêt que les métropoles & les colonies prennent les unes aux autres.	437
XLII. Etablissémens formés au Nord de Saint-Domingue.	439
XLIII. Grande importance de la ville du cap François , située sur la côte du Nord de Saint-Domingue.	440
XLIV. Nature & quantité des productions que la France reçoit annuellement de sa colonie de Saint-Domingue.	444
XLV. Liaisons de Saint-Domingue avec les nations étrangères.	448
XLVI. Les liaisons de la France avec Saint-Domingue deviennent dangereuses pendant la guerre. Pourquoi?	449
XLVII. La partie de Saint-Domingue occupée par les François peut être attaquée par les Espagnols qui en possèdent l'autre partie.	450
XLVIII. Les limites entre l'Espagne & la France ont-elles été judicieusement fixées à Saint-Domingue?	453
XLIX. Moyens qu'à la partie François de Saint-Domingue pour se garantir d'une invasion étrangère.	455
L. Le droit de propriété est-il bien établi dans les isles Françoises?	462
LI. Les impôts sont-ils convenablement assis dans les isles Françoises?	465
LII. Les milices sont-elles bien ordonnées dans les isles Françoises?	471
LIII. Le partage des héritages est-il utilement réglé dans les isles Françoises?	474
LIV. A-t-on pourvu sagement au paiement des dettes contractées par les isles Françoises?	478

LV. La métropole, en obligeant ses isles à ne livrer qu'à elle leurs productions, en a-t-elle suffisamment assuré l'extraction?	484
LVI. L'autorité aux isles Françoises, est-elle dans les mains les plus propres à les faire prospérer?	497
LVII. Changemens qu'il conviendrait de faire dans l'administration des isles Françoises.	494
LVIII. La France peut-elle avoir une marine militaire? Lui convient-il de l'avoir? Mesures qu'elle doit prendre pour l'avoir.	497

LIVRE QUATORZIEME.

Etablissemens des Anglois dans les isles de l'Amérique.

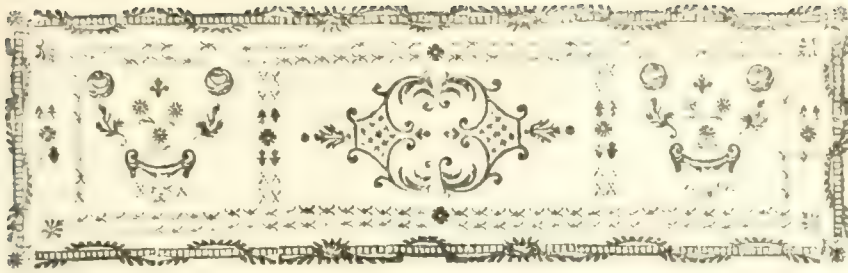
I. Q UEL étoit l'état de l'Angleterre, lorsqu'elle commença à former des établissemens dans les isles de l'Amérique.	510
II. Causes qui hâtèrent la population des isles Angloises.	511
III. Par quels hommes furent peuplées les isles Angloises.	517
IV. Sous quelle forme d'administration s'établirent les isles Angloises.	518
V. Moyen employé par la métropole, pour s'assurer toutes les productions de ses isles.	521
VI. Diminution des avantages que l'Angleterre retiroit de ses isles. Quelle en fut la cause.	522
VII. Les Anglois s'établissent à la Barbade. Grande prospérité de cette isle.	523
VIII. Conspiration formée à la Barbade par les esclaves.	524
IX. Etat actuel de la Barbade.	525
X. La Barbade est-elle susceptible d'une grande défense?	527
XI. Evénemens arrivés dans Antigua. Productions & charges de cette isle. Importance dont elle est pour la Grande-Bretagne.	528

XII. <i>A quoi se réduit l'établissement formé par les Anglois à Montserrat.</i>	531
XIII. <i>Mœurs anciennes & état actuel de l'isle de Nièves.</i>	532
XIV. <i>Saint-Christophe, d'abord partagé entre les Anglois & les François, reste à la Grande-Bretagne.</i>	533
XV. <i>Ce que St. Christophe est devenu sous la domination Britannique.</i>	534
XVI. <i>Déplorables catastrophes arrivées à Saint-Christophe.</i>	535
XVII. <i>Particularités sur la Barboude.</i>	537
XVIII. <i>La colonie d'Anguille est très-misérable, & son sort ne peut pas changer.</i>	538
XIX. <i>Tortola est la seule des isles Vierges que les Anglois aient cultivée. Reproche au gouvernement.</i>	539
XX. <i>Description de la Jamaïque.</i>	540
XXI. <i>Les Espagnols découvrent la Jamaïque, & s'y établissent quelque tems après.</i>	541
XXII. <i>La Jamaïque est conquise par les Anglois. Evénemens arrivés dans l'isle depuis qu'ils en sont les maîtres.</i>	542
XXIII. <i>Cultures établies à la Jamaïque.</i>	549
XXIV. <i>Etat actuel de la Jamaïque, considérée sous tous ses rapports.</i>	552
XXV. <i>Moyens qu'a la Jamaïque pour se garantir de l'invasion.</i>	556
XXVI. <i>Dangers qui menacent la Jamaïque dans son propre sein.</i>	558
XXVII. <i>Avantages de la Jamaïque pour la guerre. Désavantages pour la navigation.</i>	564
XXVIII. <i>Révolutions arrivées dans les Lucayes. Etat de ces isles.</i>	565
XXIX. <i>Pauvreté des Bermudes. Caractère de leurs habitans.</i>	567
XXX. <i>La Grenade fut d'abord occupée par les François. Ce qu'y firent les premiers colons.</i>	569
XXXI. <i>Evénemens arrivés dans la Grenade depuis qu'elle est tombée sous la domination Britannique.</i>	572
XXXII. <i>Cultures de la Grenade & des Grenadins.</i>	574
XXXIII. <i>L'isle de Tabago, qui occasionna de grands combats entre les Hollandois & les François devient une possession Britannique.</i>	575

XXXIV. Plan de défrichement pour les isles d'Amérique.	578
XXXV. Malheurs arrivés aux Anglois à Tabago, pour s'être écartés des maximes que nous venons de tracer.	580
XXXVI. Histoire des sauvages de Saint-Vincent.	ibid.
XXXVII. L'arrivée des François à Saint-Vincent brouille les Caraïbes noirs avec les Caraïbes rouges.	582
XXXVIII. Saint-Vincent tombe au pouvoir des Anglois. Sort de l'isle sous cette domination.	584
XXXIX. La Grande-Bretagne entre en possession de la Dominique.	587
XL. Discorde entre les Anglois de la Dominique & les François des isles voisines.	589
XLI. En quoi consiste l'importance de la Dominique.	590
XLII. Loix particulières à la Dominique.	591
XLIII. Plan conçu par le ministère Britannique, pour rendre florissantes les trois isles autrefois neutres.	593
XLIV. Obstacles qui se sont opposés à la prospérité des isles neutres.	596
XLV. Etat actuel des isles Angloises.	597
XLVI. Résumé des richesses qui sortent de tout l'Archipel Américain.	603
XLVII. Moyen le plus propre à multiplier les productions de l'Archipel de l'Amérique.	604
XLVIII. Quel doit être le sort futur des isles de l'Amérique.	605

Fin de la Table du tome troisième.

HISTOIRE



HISTOIRE **PHILOSOPHIQUE** *ET* **POLITIQUE**

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

LIVRE DIXIÈME.

*Établissement des nations Européennes dans le grand
Archipel de l'Amérique.*

JUSQU'A présent, nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols & des Portugais. Les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois avec lesquels nous allons descendre dans les îles, y feront-ils moins féroces que ceux qui se sont emparés du continent? Les habitans renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexicains & des Brésiliens? Des hommes civilisés ayant tous vécu dans leur patrie sous des gouvernemens, sinon sages du moins anciens; ayant tous été nourris dans des foyers où ils

I.
Considérations
sur la conduite
de toutes les na-
tions de l'Eu-
rope dans le
Nouveau-Mon-
de.

avoient reçu les leçons & quelquefois l'exemple des vertus; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une justice fèvere les avoit accoutumés à respecter leurs semblables, auront-ils tous, tous sans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur sûreté, les premières lueurs de la raison proscrivent également, & continueront-ils à devenir plus barbares que le sauvage? En ferai-je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux? Bon Dieu! A quel ministère étois-je réservé? Cette métamorphose de l'Européen expatrié est un phénomène si étrange; l'imagination en est si profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion se tourmente pour en découvrir le principe, soit dans la nature humaine en général, soit dans le caractère particulier des navigateurs, soit dans les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit, de la contrainte des loix, n'est pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais sentie. Des êtres assez mécontents de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigens ou assez ambitieux pour dédaigner la vie & s'exposer à des dangers, à des travaux infinis sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portoient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut se développer avec une célérité & une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique & des regards imposans de leurs concitoyens, ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêterent pas les effets? L'histoire de toutes les sociétés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au desir de justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la richesse des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occasionner & accélérer la dépouille violente? Les chefs de l'entreprise & leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avoient courus, de ceux qui leur restoient à courir, des misères qu'ils avoient souffertes, ne pensèrent-ils pas à s'en dédommager comme des

gens résolus à ne s'y pas exposer une seconde fois ? L'idée de fonder des colonies dans ces régions éloignées & d'en accroître le domaine de leur souverain , se présenta-t-elle jamais bien nettement à l'esprit d'aucun de ces premiers aventuriers ; & le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer , qu'une conquête qu'il falloit ménager ? Le mal , commencé par cet atroce motif , ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des ministres , tantôt par les divisions des peuples de l'Europe ; & n'étoit-il pas consommé , lorsque le tems du calme amena nos gouvernemens à des vues plus solides ? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection & l'autorité sur ces contrées , avoient-ils , pouvoient-ils avoir les lumières & les vertus propres à s'y faire aimer , à s'y concilier la confiance & le respect , & y établir la police & les loix ; & n'y passèrent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avoit dévastées ? Falloit-il se promettre à l'origine des choses une administration que l'expérience de plusieurs siècles n'a pas encore amenée ? Est-il possible , même de nos jours , de régir des peuples séparés de la métropole par des mers immenses , comme des sujets placés sous le sceptre ? Des postes lointains ne devant jamais être sollicités & remplis que par des hommes indigens & avides , sans talent & sans mœurs , étrangers à tout sentiment d'honneur & à toute notion d'équité , le rebut des hautes conditions de l'état , la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimère , & le bonheur futur de ces régions ne feroit-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation ?

Maudit soit donc le moment de leur découverte ! Et vous , souverains Européens , quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions , dont vous ne pouvez qu'éterniser la misère ? & que ne les restituez-vous à elles-mêmes , si vous désespérez de les rendre heureuses ! Dans le cours de cet ouvrage , j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens : mais je crains bien que ma voix n'ait crié & ne crie encore dans le désert.

L'Amérique renferme , entre le huitième & le trente-deuxième degré de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les isles qui le forment sont connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'Est, ont fait appeller celles qui sont plus à l'orient, isles du vent, & les autres, isles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne seroit-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui sont devenues des isles par une révolution qui a submergé tout le plat pays.

II.

Est-il vraisemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin ?

Toutes les isles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrâsemens souterrains ou par des tremblemens de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus, depuis plusieurs milliers d'années, fut une vaste terre, située entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les isles du Cap-Verd, les Açores, Madère, les Canaries, doivent avoir fait partie des continens voisins, ou d'autres continens abîmés. Les observations récentes des navigateurs Anglois ne permettent presque pas de douter que toutes les isles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle-Zélande, la plus considérable de ces isles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne sont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique ; & malgré un éloignement de six cens quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages

de toutes les espèces , des coraux , des bancs d'huitre , des poissons de mer , entiers ou mutilés , entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers , dans les lieux les plus éloignés de la mer , dans les entrailles & sur la superficie des montagnes : l'infatigabilité du continent qui , perpétuellement battu , rongé , bouleversé par l'océan , dont il éprouve les vicissitudes , d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses , & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays , de longues plaines de sables devant des cités , qui furent autrefois des ports fameux : la situation horizontale & parallèle des couches de terre & de productions marines , assemblées alternativement de la même façon , composées des mêmes matières , régulièrement cimentées par l'action constante & successive de la même cause : la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer , où l'on voit d'un côté des angles faillans opposés à des angles rentrans de l'autre , à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications , placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur source commune : la formation des collines & des vallons où ce vaste fluide a , pour ainsi dire , laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ses bornes naturelles , ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables , & que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance , il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitans. De-là ces déluges successifs & jamais universels , qui ont couvert la face de la terre , sans la dérober toute entière à la fois : car les eaux agissant en même-tems dans les cavités & sur la superficie du globe , ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit , sans en diminuer les autres dimensions , ni se déborder d'une part sans tarir de l'autre ; & l'on ne sauroit imaginer une altération dans la masse entière qui fit tout-à-coup disparoitre les montagnes , ou s'élever la mer au-dessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation pousseroit tous les rochers & toutes les matières solides au centre du globe pour exprimer de ses flancs & de ses veines tous les fluides qui lui

donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux & de germes perdus? N'est-ce pas assez que chaque hémisphère soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce sont ces affauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-tems le Nouveau-Monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secrètes de ces révolutions particulières, dont la cause générale est visiblement dans les loix connues du mouvement universel, les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage & la sagacité de les voir. Ils le seront plus particulièrement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordelières jettent des matières, ou que le Pérou est ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, situé presque à la même hauteur, paroît formé par la même cause, c'est-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, & s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est, à peu de chose près, nord, & nord nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest, & se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout-d'un-coup, & se prolongeant en ligne droite à l'ouest, au nord-ouest, rencontre successivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues sous le nom d'îles sous le vent. Ces îles sont séparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses,

La direction des montagnes , dont les Antilles sont couvertes , suit celles que ces isles gardent entre elles. Cette direction est si régulière , qu'à ne considérer que les sommets , sans avoir égard à leur base , on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent , dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau , qui , aux isles du vent , se précipitent des montagnes , ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental , c'est-à-dire , celui qui , selon nos conjectures , a été mer dans tous les tems , est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues ; parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide , elles se seroient jetées dans la mer.

Porto-Rico , Saint-Domingue , Cuba , ont quelques rivières dont l'embouchure est à la côte du nord , & la source est dans les montagnes qui règnent de l'est à l'ouest ; c'est-à-dire , dans toute la longueur de ces isles. Ces rivières arrosent un plat pays considérable , qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes , qui regarde vers le sud , où la mer bat plus furieusement & imprime des traces de submersion , verse dans les trois isles plusieurs belles rivières , quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations , qui paroissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent , sont fortifiées par des observations d'un autre genre , mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago , la Marguerite , la Trinité , les isles les plus voisines de la terre ferme , produisent comme elle des arbres mous , du cacao sauvage. Ces espèces ne se retrouvent plus , du moins en quantité , dans les isles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba , située à l'autre extrémité des Antilles , produit , comme la Floride , dont elle est peut-être détachée , du cèdre , du cyprès , l'un & l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

Le sol des Antilles est en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaisse , sur un noyau de pierre ou de roc vif.

111.

Quelle est la nature du sol

des îles ? Quels
végétaux y trou-
voit-on avant
l'invasion ?

Ce tuf & cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là , où l'argile moins humide & plus friable se mêle avec les feuilles & les débris des plantes , il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argiles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés suivant ses différentes qualités. Là , où il est moins dur , moins compacte , moins poreux , de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés , mais conservant une fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Par-tout où l'argile & le tuf ne comportent pas ces modifications , le sol est stérile , aussi-tôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires , est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. De-là vient que la culture , qui exige le moins de sarclage , & dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux , en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens abordèrent aux Antilles , ils les trouvèrent couvertes de grands arbres , liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui , s'élevant comme du lierre , embrassoient toutes les branches & les déroboient à la vue. Cette espèce parasite croissoit en telle abondance , qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois sans la couper. On lui donna le nom de liane analogue à sa flexibilité. Ces forêts , aussi anciennes que le monde , avoient plusieurs générations d'arbres qui , par une singulière prédilection de la nature , étoient d'une grande élévation , très-droits , sans excrescence , ni défecuosité. La chute annuelle des feuilles , leur décomposition , la destruction des troncs pourris par le tems , formoient , sur la surface de la terre , un sédiment gras , qui , après le défrichement , opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrain qu'ils eussent poussé , leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur , & communément beaucoup moins : mais elles s'étendoient en superficie à proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la
terre

terre où les pluies les plus abondantes ne pénétrèrent jamais bien avant , parce que le soleil les repompe en peu de tems , & des roscées continuelles qui humectent sa surface , leur donnoient une direction horizontale , au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissoient au sommet des montagnes & dans des endroits escarpés , étoient très-durs. Ils se laissoient à peine enramer par l'instrument le plus tranchant. Tels étoient l'agouti , le palmitte , le barata , qu'on a depuis si utilement employés dans la charpente : tels étoient le courbaril , le mancenilier , l'acajou , le bois de fer , qui se sont trouvés propres aux ouvrages de menuiserie : tel l'acomat , qui , caché en terre ou exposé à l'air , se conserve long-tems , sans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité : tel le mapou , dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diamètre , sur une flèche de quarante ou cinquante , servoit à former des canots d'une seule pièce.

Les vallées , fertilisées aux dépens des montagnes , étoient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croissoient indistinctement les plantes qu'un sol liberal produisoit pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient l'igname , le chou caraïbe , la patate , dont les racines tubéreuses , comme celles de la pomme de terre , pouvoient donner , ainsi qu'elles , une nourriture saine. La nature , qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples & les denrées destinées à leur subsistance , avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil , qui se plaisoient dans les endroits frais , qui n'exigroient point de culture , & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & quantané de la nature , en détruisant une production , pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sols de la végétation , sans lui assigner le lieu & le tems de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins , ils avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appel-

lons mauvaises herbes , étoit nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-saines : mais insipides sans préparation , elles avoient peu de goût même cuites , à moins qu'on ne les assaisonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille , elles donnoient une liqueur forte , qui étoit l'unique boisson composée des sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune , aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre ces nourritures , les îles offroient à leurs habitans une assez grande variété de fruits , mais fort différens des nôtres. Le plus utile étoit la banane. La racine du bananier est tubéreuse , garnie de chevelu. Sa tige tendre & molle a sept pieds dans sa plus grande hauteur & huit pouces de diamètre : elle est composée de plusieurs tuniques ou gaines concentriques , assez épaisses , terminées chacune par une pétiole ferme , creusée en gouttière , qui supporte une feuille de six pieds de long sur deux de large. Ces feuilles , rassemblées en petit nombre au sommet de la tige , se courbent par leur propre poids , & se dessèchent successivement. Elles sont minces , très-lisses , vertes en-dessus , plus pâles en-dessous , garnies de nervures parallèles & très-ferrées , qui se réunissent à la côte & donnent à la feuille un œil fatiné. Au bout de neuf mois , le bananier pousse du milieu de ses feuilles , lorsqu'elles sont toutes développées , un jet de trois à quatre pieds de longueur & de deux pouces de diamètre , garni par intervalles de bourlets demi-circulaires , qui supportent chacun un bouquet de douze fleurs ou plus , recouverts d'une spathe ou enveloppe membraneuse. Chaque fleur a un pistil chargé d'un style de six étamines & d'un calice à deux feuillets ; l'un intérieur , alongé , terminé par cinq dents ; l'autre intérieur , plus court & concave. Ce pistil & une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrémité dont les bouquets sont petits , ferrés , cachés sous des enveloppes colorées & persistantes. Dans les autres fleurs ,

On trouve jusqu'à cinq étamines avortées ; mais le pistil devient un fruit charnu , alongé , légèrement arqué , couvert d'une pellicule jaune & épaisse , rempli d'une substance pulpeuse , jaunâtre , un peu sucrée & très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits , porté au nombre de cinquante & plus sur une même tige , prend le nom de régime de bananes : c'est la charge d'un homme. Lorsqu'il tient à la tige , son poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il est cueilli , cette tige se dessèche & fait place à de nouveaux rejettons qui sortent de la racine & fleurissent neuf mois après ou plus tard , lorsqu'ils sont transplantés. On ne connoit pas d'autre manière de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit plusieurs variétés qui ne diffèrent que par la forme , la grosseur & la bonté du fruit. Il est agréable au goût. On le mange cru ou préparé de diverses manières.

Une singularité qui mérite d'être observée , c'est que tandis que la plante vorace , que nous avons appelée liane , embrassoit tous les arbres stériles , elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit , quoique confusément mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potagères , qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le creffon formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupèdes , tous bons à manger , se réduisoient à cinq espèces , dont la plus grosse ne surpassoit pas nos lapins. Les oiseaux , plus brillans & moins variés que dans nos climats , n'avoient guère d'autre mérite que leur parure : peu d'entre eux rendoient de ces sons touchans qui charment les oreilles ; tous , ou presque tous , extrêmement maigres , avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à-peu-près aussi commun que dans les autres mers : mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu com-

mines de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion; elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verts, toujours dans leur force; & ils les ont présentés à tous les remèdes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'univers.

IV.

Le climat des
îles est tel
qu'il est-il
sans

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux îles; celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse & qui cache ses opérations secrètes sous une verdure continuelle, leur paroit toujours uniforme. Les observateurs qui étudient la marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du tems, & dans celle de la végétation, découvrent, qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone Torride. Comme ces îles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions & des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Rien n'est plus rare qu'un tems couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Par-tout où il ne souffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchissent pas: il n'y a que les vents de l'est qui tempèrent la chaleur. Ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest, procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche leurs racines sont plus robustes & plus alongées sous

terre du côté de l'est , comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence , les arbres sont renversés facilement ; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan , il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés , mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'est a deux causes permanentes , dont la vraisemblance est frappante. La première est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient , & qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude , parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même tems. La seconde vient de la chaleur du soleil qui en paroissant sur l'horizon , rarefie , l'air , & l'oblige à fluer vers l'occident , à mesure que la terre avance vers l'orient.

Aussi le vent d'est , qui ne se fait guère sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin , augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horizon. Il diminue à mesure que cet astre baisse. Il tombe enfin tout-à-fait vers le soir ; mais le long des côtes seulement , & non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil , l'air de la terre qui demeure long-tems raréfié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé , reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement **vent de terre**. Il se fait sentir la nuit ; & continue jusqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du soleil reflue à son tour vers la terre , où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on observe que le vent d'est se trouve plus régulier , plus fort sous la canicule que dans les autres tems ; parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre , au rafraichissement des contrées qu'il embrâse. Tel dans les pompes à feu , l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des isles de l'Amérique ; mais non par-tout également. Là où rien ne fait obstacle

au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment ; & les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les montagnes. Mais quand les orages sont trop violens , ou que les vents variables & passagers du sud & de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est , alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce vent ne domine pas , les pluies sont si communes & si abondantes , sur-tout durant l'hiver qui dure depuis la mi-juillet jusqu'à la moitié d'octobre , qu'elles donnent , suivant les meilleures observations , autant d'eau dans une semaine , qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe , ce sont des torrens dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle , si elle n'étoit pour ainsi dire inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité , ces pluies rafraîchissent l'air , mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes & funestes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures. Les fruits se pourrissent , soit qu'on les cueille mûrs , ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biscuit pour ne pas moisir. Les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de tems. Le fer se rouille du matin au soir. Ce n'est qu'avec des précautions continuelles qu'on conserve les semences , jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers tems qui suivirent la découverte des Antilles , le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays , se gâtoit si vite , qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution nécessaire enchérissoit si fort la denrée , que peu de gens étoient en état d'en acheter. On substitua la farine aux grains , ce qui diminueoit les frais , mais abrégéoit la conservation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché , s'il purgeoit parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit blutter , en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits , & la comprima couche par couche avec des pilons de fer , de manière qu'elle formoit un corps dur presque impénétrable à l'air.

L'expérience confirma une physique si judicieuse ; & cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus.

On croyoit qu'il ne restoit plus rien à faire , lorsque M. Duhamel proposa une autre précaution, celle de faire sécher les farines dans des étuves , avant de les embarquer. Cette idée fixa l'attention du ministère de France. On envoya dans le Nouveau-Monde des farines préparées suivant la nouvelle méthode & d'autres suivant la pratique ancienne. A leur retour , les premières n'avoient rien perdu , & les dernières se trouvèrent à demi-pourries & dépouillées de leur matière glutineuse. Tous les essais ont donné les mêmes résultats. Il est doux d'espérer qu'une découverte si utile ne serapas perdue pour les nations qui ont formé des établissemens au midi de l'Amérique. Si elle n'y assure pas aux subsistances la même durée qu'elles ont dans nos climats secs , & tempérés , du moins s'y corrompront-elles moins vites , du moins s'y conserveront-elles plus long-tems.

Quelque fâcheux que soient ces effets naturels de la pluie , elle en occasionne de plus redoutables encore : ce sont des tremblemens de terre assez fréquens , & quelquefois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le plus souvent dans le cours , ou vers la fin de la saison pluvieuse , & dans les tems des grandes marées , d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomène pouvoit provenir de ces deux causes.

V.
Phénomènes
ordinaires dans
les isles.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent , creusent & ravagent la terre de plus d'une manière. L'océan , sur-tout , attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir , ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse de lui livrer , il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une , deux ou trois fois depuis juillet jusqu'en octobre ; & c'est toujours sur les côtes occidentales , parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud , ou même sous leur influence. Les vagues qui , de loin , paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cens pas , s'élèvent tout-à-coup près du rivage , comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure , & crèvent avec une violence

extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la suite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta qui a vu l'Afrique & l'Amérique en physicien, en négociant & en homme d'état, à chercher une cause plus vraisemblable de ce singulier phénomène. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumières plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, succède une nuit universelle & profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisoit à regarder des côteaux riches & verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées & des cavernes hideuses. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & se brisent contre les rochers ébranlés & fracassés; les cris & les hurlemens des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres & de débris: tout semble annoncer les dernières convulsions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amènent des récoltes plus abondantes,
&

& hâtent les productions de la terre. Soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité , soit que l'ouragan charie quelques matières propres à la végétation des plantes ; on a remarqué que ce désordre apparent & passager étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même , mais un moyen de conserver ce tout , qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure , principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver , disoient-ils , l'air est trouble , le soleil rouge , & cependant le tems est calme & le sommet des montagnes clair. On entend sous terre , ou dans les citernes , un bruit sourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel est au nord-ouest , d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte , & se soulève même au milieu du calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest , & souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations ; il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie , à négliger les idées & même les préjugés des peuples sauvages sur les tems & sur les saisons. Leur désœuvrement & l'habitude où ils sont de vivre en plein champ , les met dans l'occasion & la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air , & d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées , mais plus occupées & vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce à l'homme des forêts à trouver les faits , & aux savans à chercher les causes. Démêlons , s'il se peut , celle des ouragans , phénomène si commun en Amérique , qu'il auroit suffi seul pour la faire désertter , ou la rendre inhabitable depuis des siècles.

Aucun ouragan ne vient de l'est , c'est-à-dire , du plus grand espace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien constaté nous

engageroit à croire qu'ils se forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'ouest qui règne constamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du sud, depuis juillet jusqu'en janvier, & le vent du nord qui souffle en même-tems dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit sortir avec impétuosité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice & du diamètre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface; enforte que si sa position coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne fait ce qui pourroit en résulter pour la masse entière. Heureusement les divers gissemens des isles, leur forme sphérique ou angulaires présentent à ces effroyables torrens d'air, des surfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant, divisent ses forces, ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, successivement ont bouleversé les isles, venoient du nord-ouest, & par conséquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques isles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejeter ce sentiment; parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissoit sur tous les rumbes de vent. Tels sont les phénomènes destructeurs, au prix desquels la nature fait acheter les richesses du Nouveau-Monde: mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

17.
HISTOIRE
GÉNÉRALE

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il n'y trouva

pas des infulaires aussi foibles aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes , qui se croyoient originaires de la Guyane , avoient la taille médiocre , renforcée & nerveuse ; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes , si leur vie & leurs excercices avoient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites ; leurs yeux étoient noirs , gros & un peu faillans. Leur figure auroit été agréable , s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature , pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils & des cheveux , ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espèce de vêtement , & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes , ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou , ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur religion se borneroit à cette opinion si naturelle à l'homme ; qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares , & conservée même chez plusieurs des nations civilisées ; c'est-à-dire , qu'ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guère ; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses , & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme , lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes , ils refusoient de les croire , de peur , disoient-ils , que leurs voisins ne se moquassent d'eux.

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de gouvernement , leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouissoient , à cette pitié innée qui précède toute réflexion , & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme , auquel il suffit de s'aimer lui-même pour hair le mal de ses semblables. Ainsi , pour humaniser les despotes , il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil , & les exécuteurs des cruautés qu'ils

ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur ferrail ; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang , entendre les imprécations , voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourans ; qu'ils entraissent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies , les fractures , les maladies occasionnées par la famine , par les travaux périlleux & mal-sains , par la dureté des corvées & des impôts , par les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des princes , épargneroient de crimes & de maux aux humains ! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples !

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent , ne connoissoient ni les infidélités , ni les trahisons , ni les parjures , ni les assassinats , si communs chez les peuples policés. La religion , les loix , les échafauds , ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles , étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages , qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose , ils disoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux*.

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvemens de l'ame , sans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention , aucune démonstration de tendresse , pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes , ne leur permettoient pas de manger avec eux , avoient usurpé le droit de les répudier , sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir , & se résignoient à leur destinée.

Du reste , le goût de la domination n'affectoit guère l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang , ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême , lorsqu'ils remarquèrent de la subordination

entre les Européens. Ce système bleffoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts ? Comment un seul commandoit-il à tous ? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problème.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espèce de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formoit un hameau appelé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes & ses enfans du bas-âge. Tout autour, on voyoit les cases de ceux de sa postérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit ; & pour meubles, des armes, des lits de coton sans art & sans travail, quelques corbeilles & des ustensiles de calebasse.

C'est-là que les Caraïbes passaient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en faisoient, c'étoit pour rester accroupis dans un coin, où ils paroissent ensévelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit sans les interrompre, sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Le soin de leur subsistance ne les occupoit pas beaucoup. Des sauvages qui passaient leur vie dans l'air condensé des forêts ; qui se couvroient habituellement d'une couche de rocou, propre à boucher les pores de la peau ; qui couloient des jours oisifs dans une inaction entière : ces sauvages devoient transpirer fort peu & ne manger guère. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens, ils trouvoient au pied des arbres une nourriture assurée, saine, convenable à leur tempérament, & qui ne

demandoit pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de la chasse & de la pêche, c'étoit le plus souvent à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoit l'empreinte de leur caractère. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses, que les mouvemens du corps se ressentoient de la pesanteur de l'ame. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces tems sombres qui couvrent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentimens profonds qui pussent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent, & quelquefois dans les grandes isles.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entières avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle & tantôt une haine violente les conduisoient, ces guerriers libres & volontaires y cherchoient des nations à exterminer. Ils attaquoient avec une espèce de massue, moins longue que le bras, avec leurs flèches empoisonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les sauvages retomboient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-tems la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours

avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils cherchèrent des esclaves : mais n'ayant pas trouvé des mines , & les Caraïbes si fiers & si mélancoliques mourant dans l'esclavage , les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugoient de peu de valeur , & qu'ils ne pouvoient ni faire , ni conserver , sans des guerres continuelles & sanglantes.

Les Anglois & les François instruits de ce qui se passoit , hasardèrent quelques foibles armemens pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplièrent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe , n'empêchoit pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique , justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-tems les isles du vent , sans avoir songé à s'y établir , ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus ? Peut-être ne jugeoient-ils pas dignes de leur attention , un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde ? Enfin , des Anglois conduits par Warner , des François aux ordres de Danambuc abordèrent , en 1625 , à Saint-Christophe , le même jour , par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres , qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun , que lorsqu'ils auroient une demeure fixe , des ports , un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce , d'agriculture & de conquête , ils partagèrent paisiblement les côtes de l'isle où le hasard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignèrent d'eux en leur disant : *il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous , ou que vous en ayez bien peu , pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Tolède , qu'elle envoyoit en 1630 au Brésil avec une flotte redoutable , destinée contre les Hollandois , eut ordre d'exterminer en passant les pirates qui , suivant les préjugés de cette

VII.

Les Anglois
& les François
s'attachèrent aux
isles du vent ,
sur la ruine des
Caraïbes.

couronne , avoient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives , industrieuses , causoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées , si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne restèrent pas dans l'action , morts ou prisonniers , se réfugièrent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé , ils retournèrent la plupart à leurs habitations. L'Espagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importants , ne les inquiéta plus , & se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà , soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe , ils avoient été chassés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes , leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation , fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples , qui ne songeoient pas à disputer un terrain où la propriété ne les attachoit pas , reculoient les limites de leurs habitations , à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté , ils prirent enfin les armes ; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure , dut les rendre quelquefois cruels , sans être injustes.

Dans les premiers tems , les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes : mais cette espèce de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable , encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation , tantôt avec l'autre ; & par-là ils se ménagoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois.

C'eût

C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guère d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660 leurs sujets du Nouveau-Monde à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nièves, à Antigua, à Montserrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

A cette époque, les établissemens Anglois qui, sous un gouvernement supportable quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance, virent augmenter leur prospérité. Les colonies Françaises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans, qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privilèges exclusifs. Ces hommes, passionnés pour la liberté, se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la manière des sauvages, ils faisoient sécher à la fumée, dans des lieux appelés

VIII.

Les François s'emparent d'une partie de S. Domingue. Caractère de ces aventuriers.

boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes & sans enfans, ils avoient pris l'usage de s'affocier deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces sociétés, & demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. César trouva dans les Gaules le même usage qui porte le double caractère, & d'un état primitif où tout étoit à tous, & d'une condition postérieure, où la notion du tien & du mien étoit connue & respectée. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fusil. Si la balle avoit frappé par derrière ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la pitié, & l'on cassoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils s'en prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique. Ces aventuriers avoient quitté jusqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse; un caleçon encore plus sale fait en tablier de braffeur; pour ceinture une courroie où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant; des souliers sans bas; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des Boucaniers se passoit à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'île, depuis que les Espagnols y en avoient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment & du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avoient

oublié l'usage du pain & qui étoient réduits à l'eau pour boisson. On en rassembloit les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venoient les acheter. Ils y étoient portés par les *engagés*, espèce d'hommes qui se vendoient en Europe, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choisissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit pros crit cet usage, quand il avoit dit : *Tu travailleras six jours, & le septième tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le septième tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font observer & tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continu, nourris tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités. Leurs courses n'étoient interrompues que par des fièvres éphémères, dont ils ne se ressentoient pas le lendemain. Le tems devoit cependant les affoiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat étoit proprement le seul ennemi que les Boucaniers eussent à craindre. La colonie Espagnole, d'abord si considérable, n'étoit plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avoit perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restoit d'habitans vivoient dans l'oisiveté. Leurs esclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamachs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvoit satisfaire, la frugalité les faisoit parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se feroit pas réveillée, si une activité trop entreprenante & trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignoient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des îles voisines, des troupes qui coururent sur les Boucaniers dispersés. Elles surprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs

cabanes. Plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparoiént nécessairement pendant le jour, mais ils se rassemblaient le soir. Si quelqu'un manquoit, on concluait qu'il avoit été pris ou tué, & les chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands sans patrie & sans loix; chasseurs & guerriers par besoin, par instinct; excités au sang & au massacre par l'habitude d'attaquer & la nécessité de se défendre. Aussi, dans leur fureur, tout étoit-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés, s'avisèrent de détruire eux-mêmes, par des chasses générales, tous les bœufs de l'île. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations & à les cultiver.

La France qui avoit défavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différens tems dans le Nouveau-Monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. Chacun disoit à celle que le sort lui assignoit :

« Je te prends, sans savoir qui tu es & sans m'en soucier. Tu » ne serois pas venue me chercher, si quelqu'un avoit voulu » de toi dans l'endroit d'où tu viens; mais que m'importe ? Je » ne te demanderai pas compte du passé, parce que je n'ai aucun droit de m'offenser de ta conduite, lorsque tu étois maître » tresse de l'avoir bonne ou mauvaise à ton gré; & que je n'aurai » point à rougir des actions que tu te permis dans un tems où tu » n'étois pas à moi. Réponds-moi seulement de l'avenir; je te » quitte du reste. Puis frappant de la main sur le canon de son fusil, » il ajoutoit : Voilà qui me vengera de tes infidélités. Si tu me » manques, celui-là ne te manquera pas ».

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ses pertes continuëles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fit la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces défords, qui étoient en partie son ouvrage ; & Cromwel se joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'érouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injustice, & les déterminà à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui bleffoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à son exécution, ils se rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses, comme l'effet de cet esprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre : mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avoit long-tems menacé de ses fers les autres nations. Il étoit possible, que la multitude, qui n'est pas faite pour calculer les forces des puissances, pour suivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit saisi ceux des bons esprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que si le torrent des prospérités de la France n'étoit arrêté par une cause étrangère, elle dépouilleroit les Espagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'assureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un

IX.
Les Anglois
font la conquête
de la Jamaïque.

frein à la domination des rois, mais ils le regardèrent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils lui virent former des liaisons que ses intérêts particuliers, ceux de sa nation, ceux de l'Europe entière, sembloient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avoit de ses talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il se déclaroit pour l'Espagne; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France, & de la combattre ensuite, lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, & qui conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette manière de raisonner, les Anglois allèrent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugièrent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, & le forcèrent à se rembarquer honteusement. Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. Ils se haïssoient réciproquement & n'étoient pas attachés au protecteur. Des surveillans, sous le nom de commissaires, gênoient leur opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & les milices tirées de la Barbade & de Saint-Christophe manquoient de discipline. L'espoir du butin, cet aiguillon si nécessaire pour faire réussir des entreprises éloignées & difficiles, étoit interdit. On avoit tellement disposé les choses qu'il ne pouvoit exister aucune harmonie entre les divers instrumens qui devoient concourir au succès. Les armes convenables, les

vivres propres au climat, les connoissances pour se bien conduire : tout manquoit également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement , qui pouvoit se faire sans danger dans le port même , se fit sans guide , à quarante milles. Les troupes errèrent quatre jours sans eau & sans subsistances. Epuîsées par les chaleurs excessives du climat , découragées par la lâcheté, la méfintelligence de leurs officiers , elles ne disputèrent seulement pas la victoire aux Espagnols. On avoit regagné les vaisseaux , qu'on se croyoit à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha des esprits aigris. L'Anglois , qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation , ramené par ses fautes même à l'amour de la patrie , du devoir , & de la gloire , prit la route de la Jamaïque , déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette île soumise à l'Espagne depuis 1509 , ignoroient les événemens qui venoient de se passer à Saint-Domingue , ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voisines. Aussi les assaillans firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchaient fièrement à l'assaut de Sant-Iago , le seul poste fortifié de la colonie ; lorsque le gouverneur rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée , donna le tems aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes , ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles , n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte , sans meubles , sans trésors & sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglois de rage. Ils envoyèrent des détachemens de tous les côtés , avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé ; la privation de toutes les commodités plus sensible pour ce peuple que pour les autres ; la mortalité qui augmentoit tous les jours ; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces causes réunies faisoient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On alloit s'exposer aux reproches flétrissans de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie

que la Jamaïque, si l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne feroient pas en sûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette île avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une île importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le Nouveau-Monde.

X.
Les Flibustiers
désolent les
mers d'Améri-
que. Origine,
mœurs, expé-
ditions, déca-
dence de ces
corsaires.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célèbres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassé les Espagnols de la petite île de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entre eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher; & rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrens dans ces parages. Souvent on y manquoit des premiers soutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire, tant de calamités étoient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les Flibustiers alloient sans délibérer à l'abordage. Dès que le grappin étoit une fois jetté, c'étoit un vaisseau enlevé.

Dans un besoin extrême, ces brigands attaquoient toutes les nations, & l'Espagnol en quelque moment que ce fût. Ils fon-

doient

doient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les Américains. Mais à cette singulière humanité se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tel étoit leur aveuglement, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivoient d'Europe tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente eût été peu avantageuse, ou auroit exigé des soins trop suivis. C'étoit lorsque ces bâtimens repartoisent chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphère, qu'on les attendoit. S'il n'y en avoit qu'un, il étoit toujours attaqué. On suivoit les flottes; & malheur aux navires qui s'en écartoient ou qui restoient en arrière. C'étoit une proie infaillible pour les Flibustiers. L'Espagnol, que glaçoit la vue de ces ennemis impitoyables, ne savoit que se rendre. Il obtenoit la vie, si la prise étoit riche : mais lorsque l'espérance du vainqueur étoit trompée, l'équipage étoit souvent jetté à la mer.

Pierre Legrand; natif de Dieppe, n'a sur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il l'aborde, après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment; & il étonne si fort les Espagnols par son audace, que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du capitaine, occupé à jouer, il lui met le pistolet sur la gorge, & l'oblige de se rendre. Ce commandant & la plus grande partie des siens sont mis à terre au cap le plus proche, comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé; & l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibustiers, entrés dans la mer du Sud, ont poussé leurs courses jusqu'aux plages de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien em-

porter d'un océan si riche les faït , & ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force, chargé de plusieurs millions. Ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres & s'y embarquent.

Le Basque, Jonqué & Laurent le Graff croisent devant Carthagène avec trois petits & mauvais navires. On fait sortir du port deux vaisseaux de guerre pour combattre ces forbans & les amener vivs ou morts. L'espoir des Espagnols est si bien trompé, qu'ils sont faits prisonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens : mais il en renvoie les équipages avec une dérision qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même si humiliante.

Michel & Brouage, instruits qu'on vient d'embarquer à Carthagène, sous pavillon étranger, des richesses considérables, pour les soustraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces trésors & les en dépouillent. Blessés de se voir ainsi vaincus par des bâtimens si inférieurs aux leurs, les capitaines Hollandois osent dire en face au premier de ces aventuriers, que seul il n'auroit pas osé se commettre avec eux. *Recommençons le combat*, répond fièrement le Flibustier ; *mon compagnon restera tranquille spectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vaisseaux seront miens aussi*. Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vite, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuser.

Laurent, monté sur un très-petit bâtiment, est surpris par deux vaisseaux Espagnols, l'un & l'autre de soixante canons. *Vous êtes*, dit-il à ses camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hasarder, se défendre & attaquer en même-tems. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même : tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis ; & pour leur échapper, combattons*.

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibustiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera ; témoignant

par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même , ou dans le courage. Montrant ensuite de la main les ennemis : *c'est entre leurs bâtimens , dit-il qu'il nous faut passer , & tirer à droite & à gauche comme vous savez faire.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité , une résolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les bâtimens , mais on en éclaireit si bien les équipages , qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides , qui , même en se retirant , remportent l'honneur de la victoire. Le commandant Espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance & sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats les Flibustiers montroient la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable , ils se rendoient dans les premiers tems à l'île de la Tortue pour faire leur partage ; dans la suite les François allèrent à Saint-Domingue , & les Anglois à la Jamaïque. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si , ce qui fut très-rare , quelqu'un étoit convaincu de parjure , à la première occasion , il étoit abandonné comme infâme sur quelque côte déserte. Les premières distributions étoient toujours pour ceux qui avoient été mutilés dans les combats. La perte d'une main , d'un bras , d'un pied se payoit deux cens écus. Pour un œil ou pour un doigt , on ne recevoit que la moitié de cette somme. Pendant deux mois , les blessés recevoient trois livres par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations sacrées , l'équipage entier étoit obligé de reprendre la course , de la continuer même jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisans pour acquitter une dette si respectable.

Ce qui restoit , après ces actes de justice & d'humanité , étoit partagé. Le commandant n'avoit étroitement droit qu'à un seul lot comme les autres : mais il lui en étoit accordé trois ou quatre , selon qu'on étoit plus ou moins content de son intelligence , de sa valeur & de sa conduite. Si le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage , celui qui l'avoit fourni , avec les munitions de guerre & de bouche , emportoit le tiers des prises. Jamais la faveur n'influa dans le partage. Tout étoit tiré rigoureusement au sort. Cette probité s'étendoit jusqu'aux morts. Leur part étoit donnée

à leur compagnon. Si quelqu'un n'en laissoit point, sa part étoit envoyée à sa famille. Au défaut de l'un & de l'autre, elle étoit distribuée aux pauvres & aux églises, qui devoient prier pour celui au nom duquel se faisoient ces largesses, fruit d'un brigandage inhumain, mais forcé.

Ensuite commençoient les profusions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit sans habits, sans vivres, absolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même destinée. Si l'on demandoit à ces insensés quel plaisir ils trouvoient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risque, ils répondoient ingénument : « Exposés comme » nous le sommes à une infinité de dangers, notre sort est bien » différent de celui des autres hommes. Aujourd'hui vivans, » demain morts, que nous importe d'amasser ? Nous ne comp- » tons que sur le jour où nous vivons, jamais sur celui que » nous avons à vivre. Notre soin est plutôt de consommer la vie » que de la conserver ».

Les colonies Espagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûtèrent de la navigation. Elles sacrifièrent ce que leur liaison leur procuroit de force, de commodités, de richesses, & formèrent presque autant d'état isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvéniens de cette conduite : mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'alors dans les établissemens Espagnols, que pour y enlever même rarement quelques subsistances. La diminution de leurs prises les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du continent les plus

riches & les plus peuplées , furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation ; & les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière , Montbars , gentilhomme Languedocien , se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance , une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau-Monde , il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux , une haine qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet , qu'étant au collège , & jouant dans une pièce le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Espagnol , il se jetta sur son interlocuteur avec tant de rage , qu'il l'auroit étranglé , si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables , égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or ou le fanatisme de religion qui avoient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des frères de la côte* , comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol ; & il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau espagnol qui fut attaqué , & aussi-tôt abordé : c'étoit l'usage du tems. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis , se fit jour au milieu d'eux , & se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre , massacra tout ce qui se trouvoit sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre , laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin , on le vit contempler avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation , à laquelle il avoit juré une haine insatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler , sans s'affouvir. Le vaisseau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les François de l'isle y portent peu de rafraîchissemens , & allèguent pour excuse que l'Espagnol a ravagé

leurs établissemens. « Comment le souffrez-vous, dit brusquement Montbars ? Nous ne le souffrons pas non plus, repliquent-ils du même ton ; & l'ennemi nous connoit bien. » Aussi a-t-il pris le tems où nous étions à la chasse. Mais nous allons joindre quelques-uns de nos camarades encore plus maltraités que nous ; & alors on verra beau jeu. Si vous voulez, reprend Montbars, je marcherai à votre tête, non pour vous commander, mais pour m'exposer le premier. Ces barbares, jugeant favorablement de lui, acceptent sa proposition. Le jour même, on joint les Espagnols ; & le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation, qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité, celle des autres Flibustiers qui suivoient ses traces, ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces considérables, & les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olonne, sa patrie. Du vil état d'engagé, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, & craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, & ne fait grâce qu'à un seul homme, qu'il envoie au gou-

verneur de la Havane , avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire , & l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains , à lui-même , s'il a ce malheur. Après cette expédition , il échoue ses canots , ses prises , & se rend avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva le Basque , fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo , un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres , & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publièrent qu'ils partoient ensemble pour l'exécution d'un grand projet ; & quatre cens quarante hommes les joignirent. Ce corps , le plus nombreux qu'eussent encore formé les Flibustiers , se porta sur la baie de Venezuela , qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté , le canon encloué , & la garnison de deux cens cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque , on arrive à Maracaïbo , bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom , à dix lieues de son embouchure. Cette ville , enrichie par son commerce de cuirs , de tabac & de cacao , étoit abandonnée. Les habitans s'étoient retirés avec leurs effets , à l'autre côté de la baie. Si les Flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche , ils auroient trouvé à Gibraltar , vers l'extrémité du lac , ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrèrent que des retranchemens nouvellement construits , qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit , ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit subi le même sort , s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon , ils emportèrent de cette place les croix , les tableaux , les cloches , dans le dessein , disoient-ils , de bâtir une chapelle dans l'isle de la Tortue , & d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces , qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipoient follement les dépouilles de la côte de

Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibustiers Anglois ; partoit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses mesures étoient si bien concertées , qu'il surprit la ville , & s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts , il fit appliquer les échelles par les femmes & par les prêtres , persuadé que la galanterie & la superstition des Espagnols ne leur permettoient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient , sur ce qu'ils respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piège , il fallut la vaincre de force ; & l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qui furent emportés de ce port célèbre.

Une conquête encore plus importante , c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir , Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Rica , chercher des guides dans l'isle Sainte-Catherine , où les malfaiteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Ce poste étoit si bien fortifié , qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide. Cependant , dès que les pirates parurent , le gouverneur envoya secrètement pour savoir comment il pourroit se rendre , sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulteroit pendant la nuit un fort détaché ; que le commandant sortiroit de la citadelle pour aller au secours de cet ouvrage important ; que les assaillans viendroient ensuite le prendre par derrière , & le feroient prisonnier , ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre , mais qu'on ne tueroit personne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Espagnols , sans avoir couru de risque , eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; & les Flibustiers , après avoir détruit de fond en comble les fortifications , après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine , tournèrent leurs voiles vers le Châgre , la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette rivière importante étoit un fort , construit sur un roc escarpé , que buttoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile , étoit défendu par un officier d'une intrépidité , d'une capacité rares , & par une garnison digne de son chef.

Les Flibustiers éprouvèrent pour la première fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le siège, quand un heureux hasard vint au secours de leur gloire & de leur fortune. Le commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, & sur ses chaloupes remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie, qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits & dans les cavernes. On arrêta des riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contents de ce butin, les partis de Flibustiers qui couroient les campagnes, employèrent les plus affreux tourmens, pour faire avouer aux Espagnols, aux Nègres, aux Indiens qu'ils deterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richesses & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demandèrent où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussi-tôt il fut mis à la question; & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'achevèrent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du Nouveau - Monde comme ils les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractère n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis*

mourir, & me venger. A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une passion que cette opiniâtre résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitemens barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repouffoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de prisonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan avec les principaux Flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avoit frustré leurs droits & leur avidité. Pour les François associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'ils en tentèrent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de foiblesse parmi ceux qui s'associoient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit son vaisseau, observoit ses gens l'un après l'autre, & tuoit sur le champ ceux qui baïssoient la tête, au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'org

dinaire , il faisoit la course avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces , il appella à lui Granmont , Godefroy , Jonqué , trois François fameux par leurs exploits , & le Hollandois Laurent de Graff , encore plus célèbre qu'eux. Douze cens Flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés , & l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Cruz.

Le débarquement se fit à la faveur des ténèbres , à trois lieues de la place , où l'on arriva sans avoir été découvert. Le gouverneur , le fort , les casernes , les postes importans , tout ce qui étoit capable de faire quelque résistance étoit pris , lorsque le jour parut. Les citoyens , hommes , femmes , enfans furent enfermés dans les églises , où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple , on avoit roulé des barils de poudre , pour faire sauter l'édifice. Un Flibustier , la mèche allumée , devoit y mettre le feu au moindre signal de soulèvement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la consternation , elle fut pillée à loisir ; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche , on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asyle des temples , de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de 10,000,000 livres. Ces malheureux , qui n'avoient ni bu , ni mangé depuis trois jours , acceptèrent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres , lorsqu'on aperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes , & près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces , les Flibustiers , sans s'étonner , se retirèrent tranquillement avec quinze cens esclaves qu'ils emmenèrent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient , & dont ils renvoyèrent la liquidation à un tems plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne-foi que tout ce qu'ils pilloient , ou exigeoient à main armée , sur les côtes où ils étoient descendus , leur appartenoit ; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se

faisoient signer l'engagement , mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuse. Ils passèrent fièrement au milieu de la flotte Espagnole , qui n'osa pas tirer un coup de canon : elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur , si les bâtimens sibilutiers n'avoient pas été chargés d'argent , ou si la flotte ennemie avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique , lorsque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les esprits. On espéra , sans doute , trouver plus de trésors sur une mer pour ainsi dire intacte & neuve , que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-tems. Les Anglois , les François , les bandes même particulières des deux nations , formèrent sans s'être concertés , ce plan , à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémisphère. Les uns se rendirent par la terre ferme , les autres par le détroit de Magellan , au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique , cette importante colonie étoit perdue pour l'Espagne. Leur caractère s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formèrent toujours plusieurs corps séparés , & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Grogner , Lécuyer , Picard , le Sage étoient les plus accrédités parmi les François ; & chez les Anglois , David , Suams , Pitre , Wilner & Touflé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du sud par le détroit de Darien , se jettèrent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouvèrent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtimens , n'étoient guère mieux équipés. Dans cet état de faiblesse , ils repoussèrent , ils coulèrent à fond ou ils prirent tous les vaisseaux qu'on arma contre eux. Alors s'arrêta la navigation des Espagnols. Pour avoir des vivres , il fallut aborder la côte ; il fallut marcher au pillage des villes où

le butin étoit enfermé. On surprit ou l'on força Seppo , Pueblo-Nuevo , Leon , Reulejo , Pueblo-Viego , Chiriquita , Esparza , Grenade , Villia , Nicoya , Tecoantepec , Mucmeluna , Chulutqua , la Nouvelle-Ségovie , & Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grogner revenoit d'une de ces expéditions rapides. Un défilé qu'il devoit passer étoit occupé par des bataillons retranchés qui offroient de ne pas troubler sa retraite , s'il consentoit à relâcher les prisonniers qu'il avoit faits. *Mes prisonniers* , dit-il , *il faut couper leurs chaînes à coup de sabre : quant au passage , mon épée me l'ouvrira*. Cette réponse lui valut une victoire , & il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante étoit générale dans l'empire. L'approche des Flibustiers , la crainte seule de les voir arriver disperçoit les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant , énervés par l'exercice paisible de la tyrannie , abrutis comme leurs esclaves , les Espagnols n'attendoient pas l'ennemi , sans être vingt contre un , & encore étoient-ils battus. Rien en eux ne portoit l'empreinte de la fierté , de la noblesse de leur origine. Leur abrutissement étoit tel que l'art de la guerre leur étoit étranger , qu'ils connoissoient à peine les armes à feu. On ne les trouvoit que peu supérieurs aux Américains dont ils fouloient la cendre. Cette étrange dégradation étoit augmentée par l'idée qu'ils s'étoient formée des hommes féroces qui les attaquoient. Leurs moines leur avoient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monstres de l'enfer ; & eux-mêmes ils avoient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée , imprimoit dans toutes les âmes la haine avec la terreur.

Malgré l'excès de son ressentiment , l'Espagnol ne savoit se venger que d'un ennemi qui n'étoit plus à craindre. Aussi-tôt que les Flibustiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé , si quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque , on déterroit son cadavre , on le mutiloit , on le faisoit passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibustiers s'étendoit sur les endroits

même qu'ils avoient fouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises ; on devoit à l'anathème les murailles & le sol des places dévastées , & les habitans les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville , elle étoit livrée aux flammes , à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié , si le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or , des perles ou des pierreries. L'argent trop commun , trop pesant pour sa valeur , les auroit embarrassés. Enfin le fort , dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition , & les malheurs sans dédommagement , expia la conquête du Nouveau-Monde , & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage , par l'influence du climat , par la misère , ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tentèrent de gagner par terre la mer du Nord , laissèrent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés , dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans , & se trouvèrent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitans.

Dans le tems qu'on ravageoit la mer du Sud , celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien , qui avoit servi avec quelque distinction en Europe , & que sa fureur pour le vin , pour le jeu , pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices , de la grace , de la politesse , de la générosité , de l'éloquence , un sens très-droit , une valeur distinguée , qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Filibustiers François. Dès qu'on fut qu'il alloit armer , mille braves

se rangèrent autour de lui. Le gouverneur de Saint-Domingue , qui avoit fait enfin goûter à sa cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs , voulut empêcher l'expédition projetée , & la défendit de la part du roi. Granmont , qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en étoit pas plus docile , répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore , & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours ?* Cette réponse charma tous les Flibustiers , qui s'embarquèrent sans délai en 1685 , pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cens Espagnols qu'on battit , & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet , on cherchoit quelque stratagème pour se rendre maître de la place , lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonnier , un Anglois , & un officier plein d'honneur , qui avoit mieux aimé s'exposer à tout , que de fuir lâchement comme les autres. Le général Flibustier le reçut avec distinction , le renvoya généreusement , lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit , & y joignit de fort beaux présens : tant l'honneur , le courage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société !

Les vainqueurs de Campêche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues , enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées , soit au-dedans , soit au-dehors de la place , on proposa au gouverneur de la province qui tenoit la campagne avec neuf cens hommes , de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville , la destruction de la forteresse. Les François voulurent célébrer la fête de leur roi , le jour de Saint Louis. Dans les transports du patriotisme , de l'ivresse , de l'amour national pour le prince , ils brûlèrent pour un million de bois de Campêche , qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante , dont il n'y a que

des François qui puissent se glorifier , ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent rengagés par les circonstances dans une carrière dont tout les dégoûtoit.

Quelques particuliers entreprenans avoient équipé en 1697 dans les ports de France, sous la protection du gouvernement, sept vaisseaux de ligne & un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le chef d'escadre Pointis, portoit des troupes de débarquement. Cet armement étoit destiné contre Carthagène, une des villes les plus riches du Nouveau-Monde & la mieux fortifiée. On prévoyoit de grandes difficultés dans cette entreprise : mais on espéra qu'elles seroient surmontées, si les Flibustiers vouloient la seconder; & ils s'y engagèrent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit leur idole & qui méritoit de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtoit l'audace, firent encore plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils ne virent pas plutôt un commencement de brèche aux fortifications de la ville basse, qu'ils montèrent à l'assaut & plantèrent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place se rendit, & sa soumission fut l'ouvrage des Flibustiers.

Des forfaits de tous les genres suivirent cet événement. Le général, homme injuste, avare & cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui se formoit dans l'intérieur des terres l'eût fait consentir à laisser aux habitans la moitié de leurs richesses mobilières, tout fut abandonné au plus horrible brigandage. Les officiers furent les premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils se furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux soldats de fouiller les maisons. Pour les Flibustiers, on les occupoit, hors de la ville, pendant qu'on s'emparoit de l'or,

Pointis

Pointis prétendit que le butin ne passoit pas sept ou huit millions de livres. Ducasse le portoit à trente & d'autres à quarante. Quel qu'il fût les Flibustiers, selon leurs conventions, en devoient avoir le quart. Cependant il leur fut signifié que leur profit se réduisoit à quarante milles écus.

On avoit mis à la voile, lorsque cette proposition fut faite aux hommes intrépides qui avoient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui bleffoit si visiblement leurs droits & leurs espérances, ils résolurent d'aborder sur le champ le *sceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à tems. Cet infâme commandant alloit être massacré, quand un des mécontents s'écria : *Frères, pourquoi nous en prendre à ce chien ? il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagène, c'est-là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition est reçue avec acclamation. Une joie féroce succède tout-à-coup au noir chagrin qui dévorait ces brigands ; & sans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place sans opposition, les Flibustiers enferment tous les hommes dans le temple principal & leur tiennent ce langage.

» Nous n'ignorons pas que nous ne sommes à vos yeux que
 » des gens sans religion, sans foi, des êtres infernaux plutôt que
 » des hommes. L'horreur que vous nous portez s'est manifestée
 » dans les termes injurieux par lesquels vous affectez de nous dé-
 » signer, & votre défiance par le refus que vous avez fait de
 » traiter avec nous de votre capitulation. Vous nous voyez les
 » armes à la main & maîtres de nous venger. La pâleur qui s'est
 » répandue sur vos visages décèle à quels supplices vous vous
 » attendez ; & votre conscience vous dit sans doute que vous les
 » méritez. Soyez enfin désabusés ; & reconnoissez, dans ce mo-
 » ment, que c'est à l'infâme général sous lequel nous vous avons
 » combattus, & non pas à nous que doivent être donnés les titres
 » odieux dont vous nous flétrissiez. Le perfide à qui nous avons
 » ouvert les portes de votre ville, dans laquelle il ne fût jamais
 » entré sans nous, s'est emparé du prix de notre péril & de notre

„ courage ; & c'est son injustice qui nous ramène ici , malgré
 „ nous. C'est à notre modération à justifier notre sincérité. Hâtez-
 „ vous de nous délivrer 5,000,000 livres , nous n'exigerons
 „ pas davantage ; & nous jurons , sur notre honneur , de nous
 „ éloigner sur le champ. Mais si vous vous refusez à une si mo-
 „ dique contribution , regardez nos sabres. Nous jurons sur eux
 „ de n'épargner personne ; & lorsque les malheurs qui vous me-
 „ nacent seront tombés sur vos têtes , sur celles de vos femmes
 „ & de vos enfans , n'en accusez que vous ; n'en accusez que l'in-
 „ digne Pointis que nous abandonnons d'avance à votre malé-
 „ diction ».

Après ce discours , un orateur sacré monte en chaire , & em-
 ploie l'éloquence de ses mœurs , de son autorité , de la parole ,
 pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans ré-
 serve tout ce qui pouvoit leur rester d'or , d'argent & de bijoux.
 La quête qui suit le sermon n'ayant pas produit l'effet qu'on en
 attendoit , le pillage est ordonné. Il s'étend , sans de grands suc-
 cès , des maisons aux églises & aux tombeaux. Enfin les instru-
 mens de la torture s'apprêtent.

On saisit deux citoyens des plus distingués & deux encore ;
 pour leur arracher où sont cachées les richesses du fisc , où sont
 cachées les richesses des particuliers. Tous répondent séparément
 avec tant de franchise & de fermeté , qu'ils l'ignorent , que l'a-
 varice même en est défarmée. Cependant quelques coups de fusil
 sont tirés pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête
 cassée. Chacun craint cette destinée ; & dès le soir même 1,000,000
 livres est porté aux pieds des Flibustiers. Les jours suivans leur
 rendent aussi quelque chose. Désespérant enfin de rien ajouter
 à ce qu'ils ont reçu , ils se rembarquent. Un malheureux hasard
 les conduit au milieu d'une flotte Angloise & Hollandoise , alliée
 de l'Espagne. Plusieurs de leurs petits bâtimens sont pris ou coulés
 à fond. Le reste se sauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des Fli-
 bustiers.

La séparation des Anglois & des François , lorsque la guerre

du prince d'Orange divisa les deux nations ; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement , pour accélérer la culture de leurs colonies , par le travail de ces hommes entreprenans ; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux , en leur confiant des postes civils ou militaires ; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions Espagnoles qu'ils avoient ravagées jusqu'alors ; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssoient tous les jours : toutes ces causes , & cent autres , se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eût jamais existé. Sans système , sans loix , sans subordination , sans moyens , elle devint l'étonnement de son siècle , comme elle le fera de la postérité. Elle auroit subjugué l'Amérique entière , si elle avoit eu l'esprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre , la France , la Hollande , firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat , le défaut de subsistances , le découragement des troupes , ruinèrent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire , n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur , dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées , un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de ressource pour faire la guerre que la guerre même , réussissoient dans les entreprises les plus difficiles. Ils suppléaient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance , par leur activité , leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté , produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre , de tout exécuter ; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique , les plus fortes combinaisons , le gouvernement le mieux ordonné , les récompenses les plus honorables , les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques , n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses , recueillies sous leurs yeux , par

des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice ? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie , ce n'étoit point à sa défense , à son agrandissement , à ses vengeances , qu'ils se devoient. L'amour de la gloire , s'ils l'avoient connue , les auroit préservés de cette foule d'atrocités & de crimes , qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuel , dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnèrent aux Flibustiers une existence si singulière ? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel ; où les hommes avoient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle , par l'ivresse & l'intempérance des festins ; où ils vivoient ~~contens~~ de leur repos & de leur ennui : cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux , qui semble respirer avec l'air d'une atmosphère brûlante l'excès de tous les sentimens , le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énermoit les anciens conquérans du Nouveau-Monde ; que les Espagnols , alors si remuans dans leur patrie , partageoient avec les Américains vaincus , l'habitude de l'abattement & de l'indolence ; des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe , alloient puiser sous l'Equateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution , on verra que les Flibustiers avoient vécu dans les entraves des gouvernemens Européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les ames depuis des siècles , eut une activité incroyable , & produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthousiastes de toutes les nations , se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté , l'idée & le desir des choses éloignées , le besoin d'un changement de situation , l'espérance d'une meilleure fortune , l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises , l'admiration qui mene promptement à l'imitation , la

nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres ; en un mot, cette fermentation passagère que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le sang & dans la volupté, fit des Flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment.

Pendant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une forte d'exécration. Elle est juste, parce que la fidélité, la probité, le défintéressement, la générosité même qu'ils pratiquoient entre eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faisoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des Flibustiers s'étoient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entre eux osa proposer à ses camarades de faire tout-d'un-coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? on délibéra sur le champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoroit. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'histoire des tems passés n'offre point & celle des tems avenir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avoit que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avoient produit d'ames énergiques & violentes.

Ces hommes d'une trempe peu commune n'avoient en Europe pour toute fortune que leur épée & leur audace, dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, & dissiper la richesse comme ils l'avoient acquise; s'abandonner à tous les excès de la débauche & de la profusion; au retour d'un combat porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire; enlacer de leurs bras sanglans leurs maîtresses; s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, & ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférens où ils laisseroient leurs cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devoient regarder d'un œil également froid la vie & le trépas. Avec un cœur féroce & une conscience égarée, sans liaisons, sans parens, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asyle, sans aucun des motifs qui tempèrent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devoient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence & le repos; trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avoient pas été les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allés ravager les contrées éloignées, ils auroient ravagé nos provinces, & laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

XI.
Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'industrie des Flibustiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, roi d'Espagne venoit de finir une carrière agitée. Ses sujets convaincus qu'un Bourbon seul étoit en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avoient pressé sur la fin de sa vie d'appeler à sa succession le duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées dans une maison rivale & ennemie de la sienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irrésolutions sans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de justice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la faiblesse de son caractère.

L'Europe fatiguée depuis un demi-siècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoit plongé l'Espagne; l'esprit de bigoterie, & par conséquent de foiblesse, qui dominoit alors en France, procurèrent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne resta aux deux couronnes ni forces, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étoient l'objet de la joie universelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compassion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur sang & leurs trésors pour l'empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Espagne, depuis la destruction de ses galions à Vigo, n'avoit pas un vaisseau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduisirent sur les bords du précipice, avoit laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les espèces de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son règne, s'il ne créoit une marine formidable. Bientôt ses nombreuses flottes balancèrent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, & portèrent la terreur de son nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A mesure que son ambition défordonnée lui suscita de nouveaux ennemis; qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes; que les frontières de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles se multiplièrent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds destinés à soutenir sa puissance maritime. Les voyages de la cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi

frivoles , absorbèrent la partie du revenu public qu'auroient exigé les armemens. Dès-lors cette branche de la force Française s'affoiblit. Elle tomba insensiblement , & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque , les possessions des deux couronnes dans les Indes Occidentales , se trouvèrent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies , les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis , il est vrai , dans les mains des Castillans & des Portugais , la possession exclusive de trésors & de productions qui sembloient leur promettre l'empire de l'univers , si les richesses pouvoient le donner : mais ces nations ivres d'or & de sang , n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe , emportèrent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations , dont l'une n'avoit nuls avantages naturels , & l'autre n'en avoit que de médiocres , avoient saisi de bonne heure les vrais principes du commerce , & les avoient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étoient trouvées ne paroissent le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre , elle s'étoit vue rapidement égalée par sa rivale dont le génie étoit plus ardent & les ressources plus considérables. La guerre d'industrie , excitée par la jalousie , dégénéra bientôt en combats vifs , opiniâtres & sanglans. Ce n'étoient pas seulement des hostilités entre un peuple & un peuple , c'étoit une haine , c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir , pour contenir , pour réprimer la France , suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides , trop décisifs , réveillèrent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre , elles renoncèrent à toute
invasion

invasion en Amérique. Enfin la reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particulière, elle se fit accorder des avantages qui laissèrent la nation rivale de la sienne, fort en arrière. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellèrent le siècle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leur armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troublent pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les mères ne virent plus leurs enfans arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un roi imbécille ou d'un ministre ambitieux. Les nations ne s'associèrent plus, pour servir les passions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque tems en frères, autant que l'orgueil des monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fut l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des empires, les progrès de la raison universelle y avoient quelque part. La philosophie commençoit à parler de l'humanité, que l'imposture ne cesse d'appeler un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étoient passés de leur cabinet dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La soif du sang paroissoit apaisée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumières nouvelles, de leur population, de leur culture, de leur industrie.

Cette activité se faisoit sur-tout remarquer dans les Antilles. Les états du continent peuvent se soutenir, & même prospérer lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage & sur leurs frontières; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures, la subsistance, & les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que

XII.

Grande activité qu'on remarque dans les îles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtemens & les instrumens du labourage , n'y sont pas fabriqués. Toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique , avec les côtes septentrionales du Nouveau-Monde , & sur-tout avec l'Europe , qui puisse procurer à ces isles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent , & du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long & terrible embrâsement qui avoit tout consumé , plus elles se hâtoient de réparer les brèches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable , enhardissoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances , sans lesquelles , malgré tant de soins , les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient & augmentoient la prospérité des isles , lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-tems , & qui troubla le repos de la terre.

XIII.

Les isles de l'Amérique occasionnèrent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.

Les colonies Angloises , sur-tout la Jamaïque , avoient ouvert avec les possessions Espagnoles du Nouveau-Monde , un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts , prit des mesures pour arrêter , pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage , mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient , ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent , l'âpreté du gain , peut-être l'esprit de vengeance , firent que sous prétexte de contrebande , on arrêta loin des côtes suspectes , des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Angloise qui , mettant sa sûreté , sa puissance & sa gloire dans le commerce , avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations , fut révoltée des vexations qui

passoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres , dans le parlement , que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit , qu'invectives contre le ministère qui les souffroit. Robert Walpole , qui gouvernoit depuis long-tems la Grande-Bretagne avec un caractère & des talens plus propres pour la paix que pour la guerre , & le conseil d'Espagne qui , à mesure que l'orage approchoit montrait moins de vigueur , cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo , ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts , par son ressentiment , par l'esprit de parti , & singulièrement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

Par-tout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques & politiques , il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie & du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disoit au peuple. « Je fais tout aussi-bien que vous que ce que j'ai » résolu est contraire à votre liberté , à vos prérogatives , à vos » intérêts , à votre tranquillité , à votre bonheur : mais il me » déplaît que vous en murmuriez. Je ne souffrirai jamais qu'on » vous éclaire ; parce qu'il me convient que vous soyez assez » stupides pour ne pas distinguer mes caprices , mon orgueil , » mes folles dissipations , mon faste , les déprédations de mes » courtisans & de mes favoris , mes ruineux amusemens , mes » passions plus ruineuses encore , de l'utilité publique qui ne fut , » qui n'est , & qui ne sera jamais , autant qu'il dépendra de » moi & de mes successeurs , qu'un honnête prétexte. Tout ce » que je fais est bien fait. Croyez-le , ne le croyez pas : mais » taisez-vous. Je veux vous prouver de toutes les manières les » plus insensées & les plus atroces que je règne pour moi , & que » je ne règne ni par vous , ni pour vous. Et si quelqu'un d'entre » vous a la témérité de me contredire , qu'il périsse dans l'obs- » curité d'un cachot , ou qu'un lacet le prive à jamais de la fa- » culté de commettre une seconde indiscretion : car tel est mon » bon plaisir ». En conséquence voilà l'homme de génie réduit

au silence ou étranglé, & une nation retenue dans la barbarie de sa religion, de ses loix, de ses mœurs, & de son gouvernement; dans l'ignorance des choses les plus importantes à ses vrais intérêts, à sa puissance, à son commerce, à sa splendeur & à sa félicité; au milieu des peuples qui s'éclairent autour d'elle par les libres efforts & le concours des bons esprits vers les seuls objets vraiment dignes de les occuper. La logique d'une administration prohibitive pêche de tous côtés. On n'arrête point les progrès des lumières; on ne les ralentit qu'à son désavantage. La défense ne fait qu'irriter & donner aux ames un sentiment de révolte, & aux ouvrages le ton du libelle; & l'on fait trop d'honneur à d'innocens sujets, lorsqu'on a sous ses ordres deux cens mille esclaves, & que l'on redoute quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation est traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en est de solides, composés par de bons esprits, par des citoyens instruits & zélés. Leurs avis servent à éclairer le public sur ses intérêts, & à diriger le gouvernement dans ses opérations. On connoît dans l'état peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui se prive de cet avantage.

« Mais, dira-t-on, pour un homme sage qui répand la lumière,
 » il se trouve des écrivains sans nombre, qui, soit par mécon-
 » tentement des gens en place, soit pour flatter le goût de la
 » nation, soit pour des raisons personnelles, se plaisent à ému-
 » voir les esprits. Le moyen qu'ils emploient le plus ordinaire-
 » ment, est de porter les prétentions de leur pays au-delà de leurs
 » justes bornes, de lui faire envisager comme des usurpations
 » manifestes, les moindres précautions que prennent les autres
 » puissances pour conserver leurs possessions. Ces exagérations
 » remplies de partialité & de fausseté, répandent des opinions,
 » établissent des préjugés, dont l'effet ordinaire est d'entretenir la
 » nation dans un état de guerre perpétuelle avec ses voisins. Si

» le gouvernement qui voudroit tenir une balance de justice
» entre ses sujets & les étrangers, refuse de se conduire par des
» erreurs populaires, il s'y voit forcé ».

La liberté de la presse produit, sans doute, ces inconvéniens : mais ils sont si frivoles, si passagers, en comparaison des avantages, que je ne daignerai pas m'y arrêter. La question se réduit à ces deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple soit éternellement abruti que d'être quelquefois turbulent ?* Souverains, voulez-vous être méchans ? Laissez écrire ; il se trouvera des hommes pervers qui vous serviront selon votre mauvais génie & qui vous perfectionneront dans l'art des Tibères. Voulez-vous être bons ? Laissez encore écrire ; il se trouvera des hommes honnêtes qui vous perfectionneront dans l'art des Trajans. Combien il vous reste de choses à favoir pour être grands, soit en bien, soit en mal !

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, considéré politiquement, est le premier peuple du monde, soutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, assiege par des cris & par des menaces le sénat de la nation, & règle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meilleur citoyen, qu'on a réussi à leur rendre suspect, incendient sa maison, & insultent scandaleusement les têtes les plus sacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le ministère toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais suivie, du commerce sur les résolutions publiques, ne fut peut-être jamais aussi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande supériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arsenaux regorgeoient de munitions, & ses chantiers étoient animés. Ses escadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de son pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi sa patrie, en négligeant de si grands avantages. Il doit être au-dessus de tout soupçon, puisqu'il ne

fit pas accusé de corruption dans un pays où l'on a souvent formé ces accusations sans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de se précipiter dans des embarras qui mettroient en danger son administration ; l'obligation d'appliquer à des armemens militaires les trésors destinés jusqu'alors à lui acheter des partisans ; la nécessité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour sa personne & pour ses principes : toutes ces considérations & quelques autres le jetèrent dans des irrésolutions funestes. Il perdit un tems toujours précieux, décisif sur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon , après avoir détruit Porto-Belo , alla échouer devant Carthagène , plutôt par l'intempérie du climat , par la mésintelligence & l'incapacité des chefs , que par la valeur de la garnison. Anson vit ruiner son armement au cap de Horn , que quelques mois plutôt il auroit doublé sans risque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une escadre par ce qu'il fit avec un vaisseau , on peut penser qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Espagnol dans la mer du Sud. Un établissement , entrepris dans l'isle de Cuba , eut une issue funeste. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouvèrent que leur cimetière. Le général Oglethorpe fut obligé , après trente-huit jours de tranchée ouverte , de lever le siège du fort Saint-Augustin dans la Floride , vaillamment défendu par Manuel-Montiano , à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Espagnole eussent été vains , on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine , leur caractère , leur gouvernement , trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun , & ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations & pour cette partie du monde , la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive , qui , pour des intérêts fort équivo-

ques, y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la prise de l'île Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette puissance recouvra à la paix une possession si précieuse : mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-tems la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur prince dans la nécessité de les gouverner plus mal ; & ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des tems barbares, mais dont les siècles éclairés ne devroient pas avoir à rougir, fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légère pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établissement quel qu'il fût à l'infant dom Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la cour de Vienne ; qu'en garantissant au roi de Prusse la Silésie, on établissoit en Allemagne deux puissances rivales, fruit précieux de deux siècles de méditation & de travaux ; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandres détruites, on se procuroit des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les tems de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainsi, quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement étoit extrême ; quand son crédit & son commerce n'auroient pas été ruinés ; quand quelques-unes de ses plus importantes provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain ; quand elle n'auroit pas perdu la

porte du Canada ; quand ses colonies n'auroient pas été menacées d'une invasion infaillible & prochaine ; quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le Nouveau-Monde ; quand l'Espagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre : la conclusion de la paix auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies , étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroît impossible aux armes victorieuses de Louis XV : mais feroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne desiroient rien tant que cet événement ? Si la république , qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés , avoit été conquise , ses habitans , qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement , les loix , les mœurs , la religion de leur vainqueur , auroient-ils voulu vivre sous sa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population , leurs capitaux , leur industrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglois , que l'alliance de la Hollande ?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre , qui , pour être aussi nouvelle , ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la cour de Vienne fort heureuse ou fort habile d'avoir , par la négociation , arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuse , si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes ? Il est passé ce tems , où la maison d'Autriche égaloit , surpassoit peut-être les forces de la maison de Bourbon. Sa politique est donc d'intéresser les autres puissances à son sort , même par ses pertes. Elle le pouvoit en faisant des sacrifices apparens à la France. L'Europe , alarmée de l'agrandissement de cette monarchie qu'on est porté à haïr , à envier , à redouter , auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV ; & des ligue
plus

plus redoutables que jamais devenoient la fuite nécessaire de ces sentimens. Cette disposition universelle des esprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maison d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduisoit la négociation, & du ministre qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient démêlé le piège. Nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandissement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conseil, auquel ils devoient compte de leurs opérations ? C'est ce qu'on n'ose décider. En général tous les gouvernemens du monde sont portés à s'étendre, & celui de France est de nature à le desirer.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux ministres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conservation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette source d'une opulence illimitée, aussi-tôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans nombre, négocia des lignes dans le nord & dans le midi de l'Europe, soudoya une partie de l'Allemagne, se conduisit comme si un nouveau Charles-Quint eût menacé ses frontières, ou si un autre Philippe II eût pu bouleverser l'intérieur de son pays par ses intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent ; qu'il n'y avoit point de puissance qui, seule, pût oser l'attaquer ; & que les événemens de la dernière guerre, les arrangemens de la dernière paix, avoient rendu la réunion de plusieurs puissances impossible. Mille petites craintes toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêchèrent de sentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches : ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme

celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination , mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce ; & le desir de le rendre exclusif leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices ; & les met dans la cruelle nécessité de continuer à faire de grandes choses & de grandes injustices. Les nations ne se laisseront-elles jamais de cette espèce de tyrannie qui les brave & les avilit ? resteront-elles éternellement dans cet état de foiblesse qui les contraint à supporter un despotisme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir ? Si jamais il se formoit une alliance entre elles , comment une seule nation pourroit-elle résister , à moins d'une faveur constante du destin sur laquelle il seroit imprudent de compter ? qui est-ce qui a promis aux Anglois une prospérité continue ? quand elle leur seroit assurée , ne seroit-elle pas trop payée , par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiroient jamais , & trop punie par les alarmes d'une jalousie qui tiendrait leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvemens les plus légers des autres puissances ? Est-il bien glorieux , est-il bien doux , est-il bien avantageux & bien sûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples , comme un sultan au milieu de ses esclaves ? Un accroissement dangereux de la haine au-dehors , est-il suffisamment compensé par le corrupteur accroissement de l'opulence au-dedans ? Anglois , l'avidité n'a point de terme , & la patience a le sien , presque toujours funeste à celui qui la pousse à bout. Mais la passion du commerce est si forte en vous , qu'elle a subjugué jusqu'à vos philosophes. Le célèbre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux sauvages ; parce que , dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés , ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

XIV.

C'est de l'Amérique que sortit la guerre de 1755.

Un tel système , que la nation n'a guère perdu de vue , se manifesta , en 1755 , avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françoises , dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs , réveilla la jalousie

Angloise. Cependant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque tems des ombres du mystère ; & un peuple assez fier ou assez modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus infidieuse.

La France , effrayée du désordre de ses finances , intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux & l'inexpérience de ses amiraux , séduite par l'amour de l'oïveté , du plaisir & de la paix , secondoit les efforts qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande-Bretagne vouloit la guerre , qu'elle devoit la vouloir , qu'elle étoit forcée de la faire , avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation , où on lui avoit mis des entraves de toutes les espèces , où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance , où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse , où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature , un sol excellent ; au hasard , de riches colonies ; à sa sensibilité vive & souple , le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances ; à ses conquêtes , à sa gloire littéraire , à la dispersion même des protestans qu'elle avoit eu le malheur de perdre , le desir qu'on avoit de l'imiter : cette nation qui seroit trop heureuse , si on lui permettoit de l'être , ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses avantages , & se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire , elle commença les hostilités , sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple , réputé si fier , si humain , si sage , réfléchit-il à ce qu'il faisoit ? Il réduisoit les conventions les plus sacrées des nations entre elles aux leures d'une perfidie politique ; il les affranchissoit du lien commun , en foulant aux pieds la chimère

du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avoit plus qu'un état, celui de la guerre ; que la paix n'étoit qu'un tems d'alarmes ; qu'il ne régnoit plus sur le globe qu'une fausse & trompeuse sécurité ; que les souverains devenoient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer ; que l'empire de la discorde s'établissoit sans limites ; que les plus cruelles & les plus justes représailles étoient autorisées, & qu'il n'étoit plus permis de déposer les armes ? alors il y eut un demi-Thémistocle dans le ministère ; mais il n'y eut pas un Aristide dans toute la grande Bretagne, puisque loin de s'écrier à l'exemple de ces Athéniens qui n'étoient pas les hommes les plus scrupuleux d'entre les Grecs : *La chose est utile, mais elle n'est pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglois se félicitèrent d'une infamie contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'élevèrent avec indignation. L'hostilité, sans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, est un procédé de barbares. L'hostilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, feroit d'une injustice révoltante, si l'usage n'en avoit été fréquent, & si presque toutes les puissances n'en avoient à rougir. L'hostilité, sans déclaration de guerre, contre un peuple voisin qui sommeille tranquillement sur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civilisées, le même Dieu, le même culte, le séjour & la protection de ses citoyens dans la contrée ennemie, le séjour & la protection des citoyens de l'ennemi secret dans la sienne, est un crime qui feroit traité entre les sociétés, comme l'assassinat sur les grandes routes, dans chacune d'elles ; & contre lequel, s'il y avoit un code exprès, comme il y en a un tacite, formé & souscrit entre toutes les nations, on liroit : QU'ON SE RÉUNISSE CONTRE LE TRAITRE ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet, jaloux, sans frein & sans pudeur de son intérêt, montre qu'il est sans équité, sans honneur ; qu'il méprise également & le jugement du présent & le blâme de l'avenir ; & qu'il tient plus à son existence entre les nations qu'à son rôle dans leur histoire. S'il est le plus fort, c'est un lâche

tyran ; c'est un lion qui s'abaisse au rôle abject du renard. S'il est le plus foible & qu'il craigne pour lui-même , il en est peut-être moins odieux , mais il n'en est pas moins lâche. Combien l'usage du peuple Romain est plus noble ! Combien il a d'autres avantages ! Ouvrons , comme lui , les portes de nos temples : qu'un ambassadeur se transporte sur la frontière ennemie & qu'il y secoue la guerre du pan de sa robe , au son de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plongeons notre main dans le sang de celui qui se croit notre ami , la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poète fera son image.

Quand même la déclaration de guerre ne seroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui , peut-être , ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger ; on ne peut s'empêcher de voir que le ministère Britannique faisoit plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches , l'embarras de ses opérations , les variations de ses défenses justificatives , l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le parlement : cent autres choses déceloient une conscience coupable. Si , dans ces foibles administrateurs d'une grande puissance , l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu , ils auroient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux François sur les côtes de l'Amérique Septentrionale , ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance , étoit la suite nécessaire d'une combinaison si forte. Sa chute auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix par tout l'univers. Un succès brillant & décisif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude , l'auroit justifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des sages.

Une conduite foible , mais toujours injuste , produisit des effets contraires. Le conseil de George II fut haï & méprisé de

XV.
Les commen-
cemens de la

guerre furent
funelles à l'An-
glettre.

toute l'Europe. Les événemens secondèrent ces sentimens. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-tems, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes; qu'ils réunissoient des vertus & des vices, des traits de foiblesse & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles: qu'ils étoient efféminés, mais braves; également amoureux du plaisir & de l'honneur; sérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choses graves; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque: en un mot des enfans, comme les Athéniens, se laissant agiter & passionner pour des intérêts vrais ou faux; aimant à entreprendre & à marcher, quels que soient leurs guides, & se consolant de toutes leurs disgraces par le moindre succès. L'esprit Anglois qui, suivant le mot si trivial & si énergique de Swif, *est toujours à la cave ou au grenier*, & qui n'a jamais connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence; abaissée par l'introduction des troupes étrangères, par le caractère moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ses forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre: la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle prévoyoit, sans s'occuper du soin de venger les uns ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On paroissoit ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril; & que dans la crise où l'on se trouvoit, il ne s'agissoit pas de savoir qui paieroit, mais qui combattoit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques succès

qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa foiblesse, ils s'engagèrent plus que leur situation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un système qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas, & ruiner leur puissance s'il réussissoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier, que quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres vouloient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'assurance du génie : *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le conseil, & la torche à la main, allons brûler nos vaisseaux, s'ils ne servent qu'à nous faire insulter & non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jetta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires. Les intrigues de cour présidèrent à la conduite des armées. Un changement continuel de généraux entraîna une suite de disgrâces. Ce peuple léger & superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui étoit impossible, que tous ceux qu'il chargeoit successivement de diriger les opérations guerrières eussent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs ne changèrent rien à sa conduite. Les révolutions de généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainsi le change, le peuple Anglois passant du découragement à la fureur, proscrivoit un ministère justement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt avoit la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation, qu'au défaut

de son climat, sa liberté passionnera toujours. On fait un amiral, qui avoit laissé prendre l'isle de Minorque ; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son rang, ni ses talens, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entière, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On se crut ramené au tems des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une manière terrible à ceux qui servoient la nation, le sort qui les attendoit, s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dit au fond de son cœur dans le moment du combat : c'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi le sang d'un homme accusé de lâcheté, devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime & la corruption des mœurs forment des liaisons vives & fréquentes dans la plupart des états de l'Europe. Les Anglois se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples ; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. Et en effet, pourquoi s'occuperait-on de la gloire d'une nation, lorsqu'on ne peut se promettre de ses sacrifices qu'un accroissement de misère ? lorsque les victoires & les défaites sont également funestes ; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reste d'honneur qui subsiste au fond des ames, malgré tous les efforts qu'on emploie pour l'étouffer, & qui montre que sous les vexations de toute espèce, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affligeroit également des succès

& des revers. Que le souverain soit victorieux ou vaincu ; qu'il acquière ou qu'il perde une province ; que le commerce tombe ou prospère , en fera-t-il traité avec moins de dureté ? L'ardeur des Anglois est sur-tout remarquable , lorsque la nation a une confiance entière dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement , il se forma une société de marine qui , ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte , & n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens , invita dans la classe indigente du peuple , les enfans des trois royaumes à se faire mouffes , & les pères à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage , de les faire traiter s'ils étoient malades , de les nourrir , de les habiller , de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour naviguer sainement. Le roi , touché de ce trait de patriotisme , donna 22,500 livres , le prince de Galles 9000 livres , la princesse sa mère , 4500 livres. Les acteurs des différens spectacles , dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent , jouèrent leurs meilleures pièces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mouffes , cent de ces matelots , habillés par un zèle vraiment sacré , ornoient l'enceinte de la scène ; & cette décoration valoit bien celle des lustrines , des dentelles & des diamans.

Ce dévouement public au service de la patrie , échauffa les esprits. Tous les Anglois se crurent d'autres hommes. Ils portèrent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers. Ils interceptèrent sa navigation. Ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie. Ils le chassèrent de l'Amérique Septentrionale , de l'Afrique & des grandes Indes. Jusques au ministère de M. Pitt , toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées avoient eu & dû avoir une issue funeste , parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui , il forma des projets si sages & si utiles ; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité ; il combina si juste la fin avec les moyens ; il choisit si bien les dépositaires de sa con-

XVI.

Les Anglois
fortirent de
leur léthargie ,
& s'emparèrent
des îles Fran-
çoises & Espa-
gnoles. Quel
fut l'auteur de
leurs succès ?

fiance ; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer ; il éleva si haut le cœur Anglois , que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame , plus haute encore , lui fit mépriser les vains discours des esprits timides , qui blâmoient ce qu'on nommoit ses dissipations. Il répétoit après Philippe , père d'Alexandre , *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent , & non conserver l'argent aux dépens de la victoire ;*

Avec cette conduite & ces maximes , M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les poursuivit jusques dans leurs isles les plus chères , jusques dans leurs colonies à sucre. Ces possessions quoique justement vantées pour leurs richesses , n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans intelligence , & tombant en ruine. Ces mœurs manquoient également de défenseurs , d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités , toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances , ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres , n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les esclaves , également depourvus de tout , se nourrissoient des animaux consacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient jusqu'à eux , c'étoit à travers de si grands périls , qu'il falloit payer au plus haut prix ce qu'ils apportoitent , leur céder comme pour rien ce qu'ils consentoient à prendre. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtrement , contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne , des galiotes à bombe , des frégates , cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre , se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759. Le lendemain ils écrasèrent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillans avoient su profiter de la terreur qu'ils avoient répandue , la résistance de l'isle eût été fort courte. La lenteur , la timidité , l'incertitude

de leurs mouvemens , donnèrent le tems à la garnison & aux habitans de se fortifier dans un défilé , qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De-là ils tinrent en échec leur ennemi , qui souffroit également & de la chaleur du climat , & du défaut de rafraichissemens. Les Anglois désespérant de réduire la colonie par ce côté , l'allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis , qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre , qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérans retombèrent encore dans leur première faute , & ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenoit douteux , lorsque Barington , que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes , changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres , il embarqua ses soldats , qui fondirent successivement sur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient , firent tomber les armes des mains des colons. L'isle entière se soumit , mais à des conditions très-honorables , mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête , ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après , la Grande-Bretagne reprit un projet trop légèrement abandonné : mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instrumens. Le 16 janvier 1762 , dix-huit bataillons aux ordres du général Monckton , & autant de vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney , les uns partis d'Europe , & les autres de l'Amérique Septentrionale , parurent à la vue de la capitale de l'isle. La descente , qui se fit le lendemain , ne fut ni longue , ni meurtrière , ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues , qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs ; & la place , qui se voyoit à la veille d'être écrasée par les bombes , capitula le 9 de février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise , influa

beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent , ou Françoises , ou quoique neutres , peuplées de François , ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même , la seule possession qui restât à la France dans le grand archipel de l'Amérique , étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la première proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer , pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité ? Une puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités , jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble ? Cet événement n'étoit pas un problème. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors , étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance , qu'elle paroissoit disposée à se soumettre à la première sommation qui lui seroit faite.

La cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire , de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre , insurmontable même. Les descendans des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies , lui paroissoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrète , de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le ministère avoit inspiré sa confiance à la nation , & c'étoit être mauvais citoyen , que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire , que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple , dont toute la fortune consiste dans des champs & des pâturages , défendra , s'il a de l'honneur , ses possessions avec courage. Il ne hasarde tout au plus que la récolte d'une année ; & un revers , quel qu'il soit , ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes , ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits , leurs esclaves enlevés , les

espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation , ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils feroient contens du gouvernement sous lequel ils vivent , ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons , dont les attaques les plus vives n'ébranlèrent jamais la confiance , n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire , & d'en chasser les habitans : aujourd'hui , la guerre faite à une colonie , n'est qu'une guerre faite à son souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique ; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le tems qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe , & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un historien qui ose écrire les événemens de son siècle , a rarement des lumières sûres. Les conseils des rois sont un sanctuaire , dont le tems seul ouvre le voile d'une main lente. Leurs ministres , fidèles au secret ou intéressés à le cacher , ne parlent que pour égarer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaison des événemens , il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but , c'est sans le savoir , ou sans oser l'affurer ; & cette incertitude ne satisfait guère plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt , dispensés du silence , laissent éclore la vérité ; que la mort lui rende , pour ainsi dire , le jour & la voix , en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive ; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics , dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que suivre le fil des intrigues politiques. Il se brise au tems qu'elles se nouent. On n'en recueillerait que des débris isolés , qu'on ne rapprocheroit que par des conjectures hasardées qui s'éloigneroient peut-être d'autant plus de la vérité , qu'on y montreroit plus de pénétration. On s'exposeroit souvent à remplir par

quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vuide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaisant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puérile de jalousie : car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, & avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des événemens, c'est le tems de parler sur le caractère des acteurs. On fait ce qu'ils étoient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mur, dans la famille & dans la société ; dans la vie privée & dans les affaires ; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talens acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus ; leurs goûts & leurs aversions ; leurs liaisons ; leurs haines & leurs amitiés ; leurs intérêts, les intérêts des leurs ; ce qu'ils ont éprouvé de la faveur & de la disgrâce ; les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, & pour s'y maintenir, la conduite qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs & leurs protégés ; les projets qu'ils ont conçus, la manière dont ils les ont conduits ; le choix des hommes qu'ils ont appelés ; les obstacles qui les ont croisés ; comment ils les ont surmontés : en un mot, les succès qu'ils ont eus ; la récompense qu'ils ont obtenue, lorsqu'ils ont réussi ; le châtiment, quand ils ont échoué ; l'éloge ou le blâme de la nation ; comment ils ont achevé leur carrière, & la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'ame d'un des plus importants personnages du siècle que nous cherchons à lire, & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guère que les grands traits, sera privée de mille détails simples & naïfs, qui portent la lumière dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espèce d'opprobre où les commencemens de la guerre l'avoient plongée, arriva à des succès qui étonnèrent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, & se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les empires de-

voient vouloir tout ce qu'ils pouvoient , & qu'il étoit fans exemple qu'un état eût pu acquérir la supériorité sur un autre , & ne l'eût pas fait. Le parallèle de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur que la puissance Angloise , fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre , étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale , que la nature , l'art , les événemens , avoient élevée à un degré de force , qui , sous d'heureuses administrations , avoit fait trembler l'Europe entière. Il le sentit. Dès-lors il résolut de dépouiller les François de leurs colonies , & de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes , les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation , dont il étoit l'idole , parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagements , il n'en étoit pas embarrassé , parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il fauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent , il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple , il étoit despote avec les grands , avec le monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune , que d'oser montrer des sentimens différens des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie , qui , s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain , ramène tout aux principes de la raison universelle , il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche , qu'il appelloit , qu'il croyoit peut-être amour de la patrie , & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme , que par les revers

qu'elle avoit éprouvés. La diminution , l'épuisement , disons mieux , l'anéantissement de ses forces navales , ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances , qu'on peut avoir sur terre , de changer la situation des affaires par une action heureuse , auroient été des chimères. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres , l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Règle générale. Une puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée , ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée ; à plus forte raison , si la supériorité vient de plus loin , & surtout si elle tient en partie au génie des nations. Autre règle générale. La prépondérance sur un continent , dépend toute entière du talent d'un seul homme : elle peut passer en un moment. La puissance sur mer , fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'état , doit aller sans cesse en augmentant , principalement lorsqu'elle est favorisée par la constitution nationale ; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre : mais M. Pitt en sentoît l'impossibilité. Il connoissoit les chaînes de la Hollande , la pauvreté de la Suède & du Danemarck , l'inexpérience des Russes , l'indifférence de plusieurs de ces puissances pour les intérêts de la France , la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspirée à toutes , la défiance où elles étoient les unes des autres , & la crainte que chacune en particulier devoit avoir , d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particulière. Le feu qui dévorait les colonies Françaises , & qui s'étendoit tous les jours , pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit , soit qu'elle ne le voulût pas voir , elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événemens. Enfin , elle changea de maître ; & en changeant de maître , elle changea de système. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie. Il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt , qui avoit
mûrement

mûrement pesé ce qu'il pouvoit , répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit : *Je les écouterai , quand vous aurez emporté , l'épée à la main , la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter , mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires , lorsque la cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre cour , on craignoit les répugnances de M. Pitt , & l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation : mais l'événement prouva , comme les vrais politiques l'avoient prévu , que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez de preuves des engagements des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne , pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir besoin , il rompit les conférences , & proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre sur celles des deux couronnes , & la certitude qu'elles feroient infiniment mieux dirigées , lui donnoient cette confiance.

Le système de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé ; le seul même raisonnable. Sa nation avoit contracté une si prodigieuse masse de dettes , qu'elle ne pouvoit , ni s'en libérer , ni même en soutenir le poids , qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe , fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisoit éprouver , attendoit avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'étoit pas possible que la maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus , des pertes qu'elle avoit essuyées ; & qu'elle ne préparât en secret , qu'elle ne mûrît à loisir une vengeance , dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre , quoique commerçante , étoit forcée , pour se maintenir , de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de George III , aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une foiblesse ou un aveuglement , peut-être une trahison ;

& il abandonna le soin des affaires , parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture ? Les ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre : mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt , ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité , ou de le faire descendre jusqu'à eux , les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contre eux ; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir. Son caractère ardent s'offroit à ce piège : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur , il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds , il montra qu'il avoit plus de connoissances des affaires que des hommes. Si , comme on l'a dit , il se retira , parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger ; il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite , il n'y a que la haine la plus aveugle , la plus injuste , la plus violente , qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talent.

Quoi qu'il en soit , la première démarche du nouveau ministre , fut dans les principes de M. Pitt , & une forte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne , & les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégoûté du continent de l'Amérique , & toutes les vues se tournèrent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette isle , on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies ; on s'assureroit l'empire du golfe du Mexique ; on couperoit toutes les ressources à l'ennemi , principalement riche du produit de ses douanes ; on envahiroit tout le commerce du continent , dont les habitans aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie , que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accou-

tumés à voir arriver d'Europe ; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte , à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion , une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne , de dix-huit frégates , d'environ cent cinquante bâtimens de transport , ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale , fut expédiée pour la Hayane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable , l'ancien canal de Bahama , moins long , mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentait cette navigation peu connue & trop négligée , furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination ; & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayans qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-bien conduites que celles de mer. Si Albemarle , qui commandoit l'armée , eût eu les talens qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé , il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille sèche qui la couvroit ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les généraux , les conseils , la régence , que ce succès facile mettoit dans ses mains , auroient décidé la capitulation du Morro. A tout événement , il privoit cette citadelle de tous les secours , de tous les rafraichissemens qu'elle reçut de la ville durant le siège ; & il s'assuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de tems.

Le parti qu'il prit de débiter par l'attaque du Morro , l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui se trouvoit à sa portée étoit malsaine , & il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées , il fallut porter , pour les soutenir , un corps de quinze cens hommes sur la hauteur d'Arosteguy , à un quart de lieue de la ville. Ces troupes , absolument détachées de l'armée , & que l'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer , étoient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à Arosteguy, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen il l'eût comme investie, & très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, & communiqué avec Arosteguy moins dangereusement, que par les détachemens qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siège du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le général Anglois ayant perdu la plus grande partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut : mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc ; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis, depuis plus d'un mois, que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte ; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de généraux de terre & de mer qui se trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du siège, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillans.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta à passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les règles de la prudence la plus ordinaire , de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étoient à la Havane , qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place , & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler , lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombâssent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Arosteguy , où il ne pouvoit être secouru , étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau , leur auroit coûté du monde , leur auroit donné de la crainte , auroit retardé leurs opérations , auroit enfin inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien loin de tenter une chose si aisée , on n'attaqua pas , même en plaine , un seul de leurs détachemens tous composés d'infanterie ; quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre ; & cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'administration , de faire passer le trésor du prince dans les terres , pour le soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laissé au milieu du fossé , un bloc de rocher pointu & isolé. Les Anglois mirent dessus des planches tremblantes , qui appuyoient d'une part à la brèche , & de l'autre à la contrescarpe. Un sergent & quinze hommes y passèrent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à peu près cent , au bout d'une heure , ils montrèrent sur la brèche , assurés de n'être pas découverts , & ils n'y trouvèrent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco , averti de ce qui s'y passoit , accourut pour sauver la place : mais il fut tué en arrivant ; & sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient , elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvemens d'un ennemi logé sur le fossé , décida de ce grand événement.

Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'île entière. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagèrent amplement des frais de son expédition.

XVII.
Avantages que
la paix procura
à l'Angleterre
dans les îles.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre, consentoient à l'accorder : mais les conditions paroissoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût son ambition, elle ne pouvoit se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines ; & qu'elle s'en tiendrait aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroissoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce système, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer ; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier de dépouiller une puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisième de tenir dans une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conseil de George III auroit cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des îles opulentes, il n'auroit peut-être osé suivre un plan si judi-

cieux. Dans les autres gouvernemens , les fautes des ministres ne sont que leurs fautes , ou celles des rois qui les en punissent. En Angleterre , les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation , qui veut qu'on suive ses volontés , ne fussent-elles que ses caprices.

Le peuple Anglois , qui s'est plaint des conditions de la dernière paix , lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés , les avoit en quelque façon dictées par le sujet de ses murmures , soit avant , soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages , & les sauvages beaucoup d'actes de ferocité dans les colonies Angloises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent , consternés des maux qu'ils souffroient , plus encore de ceux qu'ils craignoient , avoient fait retentir leur cris jusqu'en Europe. Leurs correspondans , intéressés à leur procurer des secours prompts & considérables , avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui saisissoient avidement tout ce qui peut rendre les François odieux , n'avoient cessé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayans qu'on offroit sans cesse à son imagination , desiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté , les habitans des colonies à sucre , contens de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis , étoient fort tranquilles. Loin de desirer la conquête des établissemens de leurs voisins , ils la craignoient ; parce qu'ils la regardoient , quoique avantageuse à la nation , comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des Anglois , qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés pensoient comme eux , & imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée , que la nation indifférente pour les colonies à sucre , desira vivement l'acquisition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique Septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé , qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle le forcent de renoncer , pour se livrer de préférence à des vues insensées

qui croisent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête ; ou qui l'exposent s'il s'y refuse ; à côté d'un souverain qui l'éloignera , si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir , & qui ne garantira pas sa tête , s'ils portent la fureur jusqu'à la demander ; entre l'orgueil mal-entendu qui l'attache à sa place , & une fierté digne d'éloges qui l'attache à sa réputation ; seul , retiré dans son cabinet , délibérant sur le parti qu'il doit prendre , au milieu des cris & du tumulte d'une populace dont sa maison est entourée & qui menace de l'incendier. Telle est l'alternative où se sont trouvés & où se trouveront encore ceux qui conduisent les affaires dans les états libres. Il n'y a presque pas une seule circonstance dans ce monde où le bien ne se trouve entre deux inconvéniens. Le courage consiste à s'y conformer , au hasard de ce qui peut en arriver : mais ce courage est-il bien commun ?

Les ministres qui , en Angleterre , ne peuvent se soutenir contre le peuple , ou qui du moins ne luttent pas long-tems avec succès contre sa haine , tournèrent donc toutes leurs vues vers l'Amérique Septentrionale , & trouvèrent la France & l'Espagne disposées à adopter ce système. Les cours de Madrid & de Versailles cédèrent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient possédé depuis la rivière Saint-Laurent , jusqu'au fleuve Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago ; elle consentit aussi que les Anglois gardassent les isles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique , pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions , le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées , toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

XVIII.

Le ministère
Britannique
n'eut pas des
vues aussi étendues
que le com-
portoit la situa-
tion des choses.

Dès ce moment il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais , de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce , ou par l'image & l'espérance de la liberté ; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies &

non pour les défendre , ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entière eût changé de face ; & les Anglois plus libres & plus justes que les autres peuples monarchistes , ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppression du Nouveau-Monde , & à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernemens , durs , exacteurs , violens & fourbes ; toutes les familles ruinées par la levée des soldats , par le dégât des armées , par les emprunts de la guerre , par les infidélités de la paix ; tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes , au lieu d'obéir & servir en brutes ; une multitude d'ouvriers sans travail ; de cultivateurs sans terre ; d'hommes éclairés sans emploi ; des milliers de malheureux , auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitans justes & policés , pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appelé de ces paysans du Nord , esclaves de la noblesse qui ne fait que les fouler ; de ces Russes qu'on emploie comme le fer à mutiler le genre-humain , au lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux : mais c'eût été , sans comparaison , un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée , qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin , les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution , qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les rois leur envient & tâchent de sapper au-dedans & au-dehors.

O souhait vainement juste & humain , qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé ! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde , périssent ; tandis que ceux de l'ambitieux , de l'insensé , sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité !

Quand la guerre a fait tant de mal , que ne parcourt-elle toute la carrière des calamités , pour arriver enfin aux limites du bien ? Mais que produisit le dernier embrâsement , l'un de

ceux qui aient le plus affligé l'espèce humaine ? Il ravagea les quatre parties du monde ; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitans. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémissent , & leur postérité gémera long-tems , sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation même que la victoire suivit par-tout , trouva sa ruine dans ses triomphes. Sa dette publique qui , au commencement des troubles , ne passoit pas 1,617,087,060 livres , s'élevoit à la conclusion de la paix à 3,330,000,000 livres , pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111,577,490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est tems de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de l'Amérique , source de tant de querelles , de négociations & de réflexions , sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder , sans exagération , comme le premier mobile des grands événemens qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixième Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

LIVRE ONZIÈME.

*Les Européens vont acheter en Afrique des Cultivateurs
pour les Antilles. Manière dont se fait ce commerce.
Productions dues aux travaux des esclaves.*

Nous avons vu d'immenses contrées envahies & dévastées ; leurs innocens & tranquilles habitans , ou massacrés , ou chargés de chaînes ; une affreuse solitude s'établir sur les ruines d'une population nombreuse ; des usurpateurs féroces s'entr'égorger & entasser leurs cadavres sur les cadavres de leurs victimes. Quelle fera la fuite de tant de forçats ? Les mêmes , les mêmes , suivis d'un autre moins sanglant peut-être , mais plus révoltant : le commerce de l'homme vendu & acheté par l'homme. Ce sont

I.
Les Européens établis dans les îles de l'Amérique , vont chercher des cultivateurs en Afrique.

principalement les isles de l'Amérique qui ont excité à ce commerce abominable ; & l'on va voir comment ce malheur est arrivé.

Quelques vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix ou ruinés par leurs débauches, imaginent, dans leur désespoir, d'attaquer des vaisseaux Espagnols ou Portugais, richement chargés des dépouilles du Nouveau-Monde. Des isles sauvages, qui, par leur situation, assurent le succès de ces pirateries, servent de repaire à ces brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la destruction du peuple simple & confiant, qui les avoit accueillis avec humanité ; & les nations policées, dont les Flibustiers étoient le rebut, adoptent sans balancer ce projet exécrable : il est exécuté. Mais il s'agissoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent, qu'on n'avoit pas encore cessé de regarder comme les seules productions précieuses qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais existé dans plusieurs de ces acquisitions, ou n'y existoient plus en assez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques spéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, pensèrent qu'un sol & un climat si différens des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher ; & ils proposèrent d'y en établir la culture. Des obstacles, en apparence invincibles, s'opposoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitans du pays n'étoient plus ; & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foiblesse de leur tempérament, l'habitude du repos, une aversion insurmontable pour le travail, n'eussent guère permis d'en faire des instrumens propres à servir l'avidité de leurs oppresseurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient soutenir les travaux pénibles d'un défrichement sous un ciel brûlant & mal-fain. L'intérêt, fertile en expédiens, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique, qui a toujours été dans l'usage vil & inhumain de vendre ses habitans.

L'Afrique est une région immense qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'isthme

de Suez ; lien physique & barrière politique , que la mer doit rompre tôt ou tard , par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'Orient. Cette presqu'île , coupée par l'équateur en deux parties inégales , forme un triangle irrégulier , dont un des côtés regarde l'Orient , l'autre le Nord , & le troisième l'Occident.

Le côté oriental , qui s'étend depuis Suez jusqu'auprès du cap de Bonne-Espérance , est baigné par la mer Rouge & par l'océan. L'intérieur du pays est peu connu ; & ce qu'on en fait ne peut intéresser , ni l'avidité du négociant , ni la curiosité du voyageur , ni l'humanité du philosophe. Les missionnaires même , qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées , sur-tout dans l'Abissinie , rebutés par les traitemens qu'ils éprouvoient , ont abandonné ces peuples à leur légèreté & à leur perfidie. Les côtes ne sont le plus souvent que des rochers affreux , un amas de sable brûlant & aride. Celles qui sont susceptibles de quelque culture , sont partagées entre les naturels du pays , les Arabes , les Portugais & les Hollandois. Leur commerce , qui ne consiste qu'en un peu d'ivoire ou d'or , & en quelques esclaves , est lié avec celui des Indes Orientales.

II.
Notions sur
la côte orientale
de l'Afrique.

Le côté septentrional , qui va depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar , est borné par la Méditerranée. Il a neuf cens lieues de côtes occupées par une région connue depuis plusieurs siècles , sous le nom de Barbarie , & par l'Egypte qui gémit sous le joug de l'empire Ottoman.

III.
Idée de la côte
septentrionale
de l'Afrique , &
de l'Egypte en
particulier.

Cette grande province est bornée à l'Est , par la mer Rouge ; au Sud , par la Nubie ; à l'Ouest , par les déserts de Barca ou par la Lybie ; au Nord , par la Méditerranée. Sa longueur du Nord au Sud , est d'environ deux cens douze lieues. Un banc de rochers & une chaîne de montagnes , qui suivent à-peu-près la même direction , ne lui laissent que six ou sept lieues de large jusqu'au Caire. Depuis cette capitale jusqu'à la mer , le pays décrit un triangle dont la base est de cent lieues. Ce triangle en embrasse un autre , célèbre sous le nom de Delta , & formé par deux bras du Nil , qui vont se jeter dans la Méditerranée , l'un à une lieue de Rozette , & l'autre à deux de Damiette.

Quoique cette région soit embrâsée , le climat en est généralement salubre. La seule infirmité qui soit particulière à l'Egypte, c'est la perte trop ordinaire de la vue. C'est un fable subtil, élevé par les vents de midi, en mai & en juin, qui fait, dit-on, tant d'aveugles. Ne seroit-il pas plus raisonnable d'attribuer cette calamité à l'usage où sont les peuples de coucher à l'air neuf mois de l'année ? Il est difficile de ne pas embrasser cette opinion, quand on voit que ceux qui passent la nuit dans leur maison ou sous des tentes éprouvent rarement un si grand malheur.

Il est peu de contrées sur le globe aussi fertiles que l'Egypte. Le sol y donne annuellement trois récoltes, dont chacune ne coûte qu'un labour. A celle des grains succède celle des légumes, qui est suivie de celle des plantes potagères. C'est au Nil qu'est due une si heureuse fécondité.

Ce fleuve, qui prend sa source dans l'Ethiopie, doit son accroissement à des nuages qui, retombant en pluie, occasionnent sa crue périodique. Elle commence avec le mois de juin, & augmente jusqu'à la fin de septembre, pour baisser ensuite graduellement. Après avoir parcouru de vastes espaces sans se diviser, ces eaux se séparent, cinq lieues au-dessous du Caire, en deux branches qui ne se rejoignent plus.

Cependant un pays, où rien n'est si rare qu'une source, où rien n'est plus extraordinaire que la pluie, ne pouvoit être fécondé que par le Nil. Aussi creusa-t-on, dans les tems les plus reculés, à l'entrée du royaume, quatre-vingts canaux considérables & un plus grand nombre de petits, qui distribuèrent ses eaux dans toute l'Egypte. Tous, à l'exception de cinq ou six des plus profonds, se trouvent à sec au commencement ou au milieu de l'hiver : mais alors le sol n'a plus besoin d'arrosement. S'il arrive que le fleuve ne s'élève pas à quatre cens pouces, il n'y a d'arrosées que les terres basses. Les autres, auxquelles leurs puits à bascule & leurs puits à rone deviennent inutiles, sont réputées stériles pour l'année, & déchargées de toute imposition.

Les terres sont divisées en trois classes. On regarde , comme la première , celle qui forme les Vakoups ou le domaine des mosquées & des autres établissemens religieux. C'est la plus mal cultivée , & celle qui , dans les impositions , est la plus ménagée par un gouvernement ignorant & superstitieux.

Les principaux officiers civils & militaires de l'état possèdent en usufruit la seconde. Ils laissent peu de chose aux serfs qui l'arrosent de leurs sueurs , & rendent rarement au fisc les redevances qu'ils lui doivent.

La troisième est partagée entre un grand nombre de simples citoyens , qui font exploiter leurs possessions , plus ou moins étendues , par des fermiers actifs & intelligens. Ces champs font la richesse de l'Egypte & deviennent la ressource du trésor public.

Quoique le tiers des terres soit en friche , le pays n'est pas dépeuplé. On y compte cinq ou six millions d'habitans. Les plus nombreux sont les Coptes , qui tirent leur origine des anciens Egyptiens , auxquels ils ressemblent assez bien. Les uns ont subi le joug de l'alcoran ; les autres sont restés soumis à l'évangile. Ils occupent presque seuls la haute Egypte , & sont très-répandus dans la basse. Plusieurs sont cultivateurs ; beaucoup plus exercent les arts. Les plus intelligens d'entre eux conduisent les affaires des familles riches , ou servent de secrétaires aux gens en place. Dans ces postes , regardés comme honorables , ils ne tardent pas à prendre l'empire le plus absolu sur des maîtres énervés par le climat ou les voluptés. Cette espèce d'abandon les fait bientôt parvenir à une opulence qu'ils consomment ordinairement dans de vils excès. Si l'avarice les a tenus éloignés des plaisirs , ils sont , avant la fin d'une vie agitée , dépouillés de leurs trésors par les tyrans qu'ils ont trompés. Rien n'est si rare que de voir des enfans héritiers de la fortune de leur père.

Après les Coptes , la race la plus multipliée est celle des Arabes. Ces descendans d'un peuple autrefois conquérant vivent tous dans le plus grand opprobre. Dans cet état d'abjection , ils sont tous sans courage ; & jamais on ne leur a vu prendre la

moindre part à aucune des révolutions qui agitent si souvent cette contrée. Aux yeux de leurs maîtres, ce ne sont que des animaux nécessaires à la culture. On dispose arbitrairement de leurs biens & de leur vie, sans que ces actes d'injustice ou de cruauté aient jamais provoqué la vengeance du gouvernement. Ces malheureux ont un habillement particulier, habitent les champs, s'allient entre eux, & ne se nourrissent guère que de légumes ou de laitage. Ceux qui pourroient se permettre quelques commodités ne l'osent pas, dans la crainte d'attirer sur eux une attention qui, tôt ou tard, leur feroit funeste.

Ce sont des Turcs, des Juifs, des Arméniens, des hommes de divers pays, de sectes diverses, venus successivement en Egypte, qui forment le reste de sa population. Ces étrangers, quelle qu'en soit la raison, laissent rarement une postérité nombreuse, & leurs descendans ne sont guère plus heureux. Cependant cette stérilité humiliante ou douloureuse regarde spécialement les Mamelucs.

Inutilement, ces Circassiens, ces Géorgiens ont été choisis dans leur jeunesse entre les hommes les mieux constitués de leurs provinces. Inutilement on leur donne pour compagnes les plus belles femmes de leur pays. Inutilement on les fait vivre les uns & les autres dans une abondance qui éloigne le besoin & qui prévient toute inquiétude. Il ne sort presque point d'enfans de ces liaisons si bien assorties, & le peu qui naissent meurent dans l'année. On ne connoît que deux familles issues de ce sang, & elles ne sont encore qu'à la seconde génération.

Le gouvernement d'Egypte ne ressemble à aucun autre. Avant l'invasion des Turcs, cette région avoit un chef, choisi par des soldats, tous nés esclaves, & qui partageoient avec lui l'autorité. Sans doute Selim auroit désiré de soumettre cette nouvelle conquête au même despotisme que ses autres provinces, mais les circonstances ne permettoient pas cette ambition. Il fallut se contenter des droits du foudan détrôné, & laisser à ses fiers lieutenans les prérogatives dont ils jouissoient depuis si long-tems. Pour balancer cette milice redoutable, le sultan fit passer dans le
pays

pays quatorze mille hommes de ses meilleures troupes. Loin de s'occuper des intérêts de la Porte , ce corps ne travailla que pour lui-même. Il parvint à faire tout décider selon ses caprices ; & il conserva cet ascendant jusqu'à ce que , amolli par le climat , il vit sortir de ses débiles & impuissantes mains une puissance qui n'avoit plus de base. Elle repassa , plus étendue même que jamais , aux Mamelucs.

Cette dynastie singulière est composée de dix ou douze mille esclaves , amenés dans leur jeunesse de Géorgie ou de Circassie. Ils entrent au service des grands de leur nation , qui tous ont porté des fers avant eux & qui les affranchissent un peu plutôt , un peu plus tard. De grade en grade , on voit monter ces affranchis à celui de bey , au-dessus duquel il n'y en a point.

Ces beys commandent aux vingt - quatre provinces du royaume. Ils sont rarement plus de seize ou dix-sept , parce que les plus hardis d'entre eux ont plus d'un gouvernement , & que quelques foibles districts de la haute Egypte sont confiés , de tems immémorial , à des cheiks Arabes. Quoiqu'ils dussent être tous égaux , celui de la capitale prend communément de l'empire sur les autres , à moins qu'il ne soit supplanté par quelqu'un de ses collègues plus riche , plus puissant ou plus adroit que lui. Mais soit que l'équilibre se maintienne , soit qu'il soit rompu , les Turcs libres n'obtiennent jamais que les emplois civils ou ecclésiastiques. Les dignités militaires , les charges du gouvernement , tous les grands honneurs sont uniquement pour des hommes sortis de la servitude. Le divan , composé des beys & de leurs créatures , est réellement le souverain. Le pacha , qui représente le sultan , reçoit des hommages. Les ordres sont même donnés en son nom ; mais d'insolens esclaves les lui disent. S'il se refuse à ce qu'on exige , il est déposé & mène une vie privée jusqu'à ce que le ferrail ait proscrit sa tête ou prononcé son rappel.

Les vraies forces de l'Egypte résident dans les Mamelucs. Comme ils sont tous nés sous un ciel rude ou tempéré , & qu'ils ont reçu une éducation austère , leurs bras ont toute leur vigueur ,

& leur ame n'est pas affoiblie. Ils forment différentes troupes de cavalerie , partagées entre les beys , selon le degré de force ou d'ambition de ces chefs plus ou moins accrédités. Ces hommes puissans disposent presque aussi absolument de l'infanterie Turque. Elle est efféminée; elle a perdu entièrement l'esprit militaire ; elle n'est guère composée que de pacifiques artisans qui se font inscrire pour jouir des prérogatives attachées au nom de soldat : mais quelle qu'elle soit , ses officiers dans une dépendance entière des beys , sans la protection desquels , ils ne sauroient obtenir aucun avancement.

Indépendamment des contributions en nature que le grand-seigneur envoie en offrande à la Mecque & à Médine , ou qu'il fait distribuer aux troupes , on leve plusieurs impôts en argent. Les terres doivent un tribut & les chrétiens une capitation. Le monopole de la casse , du séné , des cuirs , du sel ammoniac , se vend assez cher. On tire beaucoup des douanes. Ces objets réunis s'élèvent au moins à dix millions de livres , & il en passe rarement plus du quart à Constantinople. Le bey principal retient le reste ou le partage avec ses collègues , s'il ne lui est pas possible de tout retenir. Les intérêts du pacha ne sont pas plus respectés que ceux du sultan. La milice même ne touche jamais sa solde entière , & les citoyens de tous les ordres sont habituellement dépourvus.

Il n'y a que les ressources d'un commerce extérieur très-avantageux qui puissent faire supporter tant de vexations. Plusieurs ports lui sont ouverts. Alexandrie en a deux qui se communiquoient , dit-on , autrefois , & qui sont actuellement séparés par une langue de terre très-étroite. Le port oriental ou neuf est d'un accès plus facile que l'autre ; mais il est presque comblé par le sable que la mer y pousse , & par le lest des bâtimens qu'on est dans l'habitude d'y jeter. Il n'y a pas un siècle qu'on amarroit les vaisseaux au quai : ils en sont maintenant à plus de deux cens toises. L'espace qu'ils peuvent occuper est si ferré , que pour qu'ils ne se heurtent pas on est réduit à les arrêter sur plusieurs ancrs. Cette précaution ne suffit pas même

toujours. Assez souvent, dans le gros tems, ces navires tombent sur les navires voisins & les entraînent dans des bas-fonds où ils périssent misérablement ensemble.

Le port occidental ou vieux est vaste & commode. Les vaisseaux de guerre & les vaisseaux marchands y sont également en sûreté : mais les Européens en sont exclus. La jalousie a fait imaginer aux navigateurs Turcs une prophétie qui annonce que la ville tombera au pouvoir des chrétiens, lorsque leurs bâtimens seront admis dans cette belle rade.

A quatre lieues de cette place est le Bequies, qui ne fait point de commerce, & où l'on n'aborde que lorsque les vents ne permettent pas de gagner Alexandrie ou d'entrer dans le Nil. Le port est très-petit, mais excellent ; & les vaisseaux de guerre y feroient hors de danger, même en hiver.

Rozette reçoit, à une lieue de l'embouchure occidentale du Nil, les denrées qui descendent le fleuve sur des bateaux appelés *machs*, & qui le remontent jusqu'à la dernière cataracte ou à l'extrémité méridionale de l'Égypte. Cette ville envoie elle-même les productions aux navires peu éloignés, sur des barques plus grandes, connues dans le pays sous le nom de *germes*.

Un entrepôt semblable, mais infiniment plus considérable, s'est formé près de l'embouchure orientale, à Damiette. Ce fut peut-être autrefois un port. Aujourd'hui les bâtimens sont obligés de mouiller en pleine mer, à deux lieues de la côte, mais sur un bon fond. Si de gros tems, assez ordinaires en hiver dans ces parages, les forcent de s'éloigner, ils se réfugient dans les rades de Chypre, d'où ils reviennent à leur poste, après le péril.

Sept à huit cens bâtimens Turcs & barbaresques ou bâtimens chrétiens, naviguant pour ces peuples, arrivent annuellement en Égypte. Cent quarante ou cent cinquante viennent de Syrie, soixante-dix ou quatre-vingt de Constantinople, cinquante ou soixante de Smyrne, trente ou quarante de Salonique, vingt-cinq ou trente de Candie ; & tous les autres de quelques îles, de quelques parties du continent moins riches &

moins fécondes. Leurs chargemens font évalués, l'un dans l'autre, 30,000 livres. En supposant sept cens cinquante navires, le pays conforment pour 22,500,000 livres des productions apportées par ces navigateurs. Mais en riz, en café, en lin, en toiles, en bled, en légumes, en d'autres articles, il livre pour le double de cette somme. Ce font donc 22,500,000 livres qui doivent lui rentrer en métaux.

Les liaisons des Européens avec l'Egypte ne font pas si vives. Ceux d'entre eux qui les ont formées vendent des draps, des dorures, des étoffes de soie, du fer, du plomb, de l'étain, du papier, de la cochenille, des quincailleries, de la verroterie. Ils reçoivent en échange du riz, du café, du safran, de l'ivoire, des gommés, du coton, du séné, de la casse, du fil filé & du sel ammoniac.

En 1776, les importations des Vénitiens se réduisirent à 755,035 liv., & leurs exportations à 820,062 liv. Les importations des Toscans & de l'Anglois qui fait ses opérations par Livourne, ne passèrent pas 2,143,660 liv., ni leurs exportations 2,099,635 liv. Les importations des François ne s'élevèrent pas au-dessus de 3,997,615 livres, ni leurs exportations au-dessus de 3,075,450 liv. L'importation totale ne fut donc que de 6,896,310 liv., & l'exportation que de 5,995,147 liv.

Toutes les marchandises que vendent les Européens, toutes celles qu'ils achètent paient trois pour cent. Ce droit monte à six pour cent pour le café & jusqu'à dix pour le riz, dont l'extraction leur est défendue. Ce brigandage est au profit de deux vaisseaux envoyés tous les ans des Dardanelles, pour garantir les côtes de l'Egypte des déprédations des corsaires, & qui ne font qu'opprimer les négocians ou favoriser la fraude.

L'Europe emploie à ce commerce une centaine de bâtimens; mais il n'y en a que cinquante ou soixante qui reviennent directement dans les ports d'où ils sont partis. Les autres se mettent au service de tous les peuples qui veulent leur donner de l'occupation dans le levant.

L'été est la saison la plus favorable pour aller d'Europe en

Egypte. Les vents de nord & d'ouest, qui sont alors presque continuels, rendent les voyages courts. C'est au printems, c'est en automne que doit se faire le retour. Pendant l'hiver, la navigation est très-dangereuse sur des côtes si basses, qu'on n'y découvre pas la terre de deux lieues, pour peu que le tems soit obscur ou le ciel chargé de nuages.

Si jamais l'Egypte sort de l'anarchie où elle est plongée ; s'il s'y forme un gouvernement indépendant & que la nouvelle constitution soit fondée sur des loix sages : cette région redeviendra ce qu'elle fut, une des plus industrieuses & des plus fertiles de la terre. Il seroit absurde d'annoncer les mêmes prospérités à la Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbaresques.

Rien n'est plus ténébreux que les premiers âges de cette immense contrée. Le cahos commence à se débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négocians, d'origine Phénicienne, bâtissent, cent trente-sept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire, d'abord très-borné, s'étend avec le tems à tout le pays connu de nos jours sous le nom de royaume de Tunis, & plus loin ensuite. L'Espagne, la plupart des isles de la Méditerranée, tombent sous sa domination. Beaucoup d'autres états paroisoient devoir encore grossir la masse de cette puissance énorme, lorsque son ambition se heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre si acharnée & si furieuse, qu'il fut aisé de voir qu'elle ne finiroit que par la destruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ses mœurs républicaines & patriotiques, prit, après les combats les plus savans & les plus opiniâtres, une supériorité décidée sur celle qui étoit corrompue par ses richesses. Le peuple commerçant devint l'esclave du peuple guerrier.

IV.
Révolutions
arrivées dans la
Lybie.

Le vainqueur resta en possession de sa conquête, jusque vers le milieu du cinquième siècle. Les Vandales, poussés par leur première impétuosité au-delà de l'Espagne dont ils s'étoient emparés, passèrent les colonnes d'Hercule, & se répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute ces conquérans y au-

roient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils eussent conservé l'esprit militaire que leur roi Genséric leur avoit donné. Mais cet esprit s'anéantit avec ce barbare, qui avoit du génie. La discipline se relâcha, & alors s'écroula le gouvernement qui ne portoit que sur cette base. Belizaire surprit ces peuples dans cette confusion, les extermina, & rétablit l'empire dans ses anciens droits : mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naissante, ne sauroient rajeunir une nation vieillie & tombée.

Il s'en présente un grand nombre de raisons, toutes également palpables. Le fondateur s'adresse à un homme neuf, qui sent son malheur, dont la leçon continue le dispose à la docilité ; il n'a qu'à présenter le visage & le caractère de la bienfaisance, pour se faire écouter, obéir & chérir ; l'expérience journalière donne de la confiance en sa personne & de la force à ses conseils. On est bientôt forcé de lui reconnoître une grande supériorité de lumières. Il prêche la vertu qui sera toujours d'autant plus impérieuse que le disciple sera plus simple. Il ne lui est pas difficile de décrier le vice dont le vicieux est la première victime. Il n'attaque de vive force que les préjugés qu'il se promet de renverser. Il emploie la main du tems à couper la racine des autres ; & l'ignorance, qui ne sauroit démêler le but de ses projets, lui en assure le succès. Sa politique lui suggère cent moyens d'étonner, & il ne tarde pas à obtenir de la vénération. Alors il commande, & ses ordres seront appuyés, selon la circonstance, de l'autorité du ciel. Il est grand-prêtre & législateur pendant sa vie. Après sa mort, il a des autels ; il est invoqué ; il est dieu. La condition du restaurateur d'une nation corrompue est bien différente. C'est un architecte qui se propose de bâtir sur une aire couverte de ruines. C'est un médecin qui tente la guérison d'un cadavre gangrené. C'est un sage qui prêche la réforme à des endurcis. Il n'a que de la haine & des persécutions à obtenir de la génération présente. Il ne verra pas la génération future. Il produira peu de fruit, avec beaucoup de peine, pendant sa vie, & n'obtiendra que de stériles regrets après sa

mort. Une nation ne se régénère que dans un bain de sang. C'est l'image du vieil *Æfon*, à qui *Médée* ne rendit la jeunesse qu'en le dépeçant & en le faisant bouillir. Quand elle est dechue, il n'appartient pas à un homme de la relever. Il semble que ce soit l'ouvrage d'une longue suite de révolutions. L'homme de génie passe trop vite, & ne laisse point de postérité.

Dans le septième siècle, les Sarrasins, redoutables par leurs institutions & par leurs succès, armés du glaive & de l'alcoran, obligèrent les Romains, affoiblis par leurs divisions, à repasser les mers, & grossirent de l'Afrique Septentrionale la vaste domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les lieutenans du calife arrachèrent dans la suite ces riches dépouilles à leur maître. Ils érigèrent en états indépendans les provinces commises à leur vigilance.

Cette division dans les forces & dans la puissance inspira aux Turcs l'ambition de se rendre maîtres de ce vaste territoire. Leurs succès furent peut-être plus rapides qu'il ne l'avoient espéré : mais une nouvelle révolution réduisit bientôt à rien ou à peu de chose des conquêtes si considérables.

Les pachas ou vice-rois chargés de conduire les pays assujettis, y portèrent cet esprit de ravage dont leur nation a laissé par-tout des traces ineffaçables. Ce n'étoient pas seulement les peuples qui étoient exposés à des rapines perpétuelles : l'oppression s'étendoit sur les troupes, quoique toutes Ottomanes. Ces soldats, plus disposés à faire des injustices qu'à les supporter, représentèrent à la Porte que les Maures & les Arabes, aigris par des actes répétés de tyrannie, étoient à la veille de se révolter ; que l'Espagne, de son côté, se disposoit à une invasion prochaine ; & que l'armée, incomplète & mal payée, n'avoit ni le pouvoir, ni la volonté de prévenir ces événemens fâcheux. On ne voyoit qu'un moyen efficace pour se garantir de tant de calamités : c'étoit un gouvernement particulier, qui, sous la protection du ferrail, & en lui payant tribut, pourvoiroit lui-même à sa conservation & à sa défense. Le plan proposé fut adopté, après quelques difficultés. Alger, Tunis,

Tripoli, reçurent la même législation. C'est une espèce d'aristocratie. Le chef qui, sous le nom de dey, conduit la république, est choisi par la milice, qui est toujours Turque, & qui compose seule la noblesse du pays. Il est rare que ces élections se fassent sans effusion de sang ; & il est ordinaire qu'un homme élu dans le carnage soit massacré dans la suite, par des gens inquiets, qui veulent s'emparer de sa place, ou la vendre pour s'avancer. L'empire de Maroc, quoique héréditaire, est sujet aux mêmes révolutions. On va voir à quelle dégradation cette anarchie a réduit une grande partie du globe.

V-
Situation ac-
tuelle de Tri-
poli.

L'état de Tripoli, borné d'un côté par l'Egypte & de l'autre par Tunis, a deux cens trente lieues de côtes. Quoiqu'elles ne soient pas extrêmement fécondes, on y décupleroit aisément la population, parce que l'abondance de poissons pourroit suppléer à la médiocrité des récoltes, & les récoltes elles-mêmes devenir meilleures par plus de travail. L'intérieur du pays n'est qu'un désert. On n'y voit que de loin en loin quelques familles Maures, quelques familles Arabes, fixées dans le peu d'endroits où elles ont trouvé assez de terre pour en obtenir une modique subsistance. A trente journées de la capitale, est le misérable & tributaire royaume de Fezen, dont les habitans sont noirs. Le peu de communication que les deux contrées ont entre elles ne peut s'entretenir qu'à travers des sables mouvans & arides, où l'on ne trouve que très-rarement de l'eau. La république peut avoir un revenu de 2,000,000 livres, fondé sur les palmiers, sur les puits de la campagne, sur les douanes & sur la monnoie.

Les caravanes de Gadême & de Tombut portoient autrefois beaucoup d'or à Tripoli : depuis quelque tems, elles sont moins riches & moins régulières. Celle de Maroc continue à s'y rendre en allant à la Mecque & en revenant de ce lieu révééré par les Musulmans : mais comme le nombre des pèlerins a sensiblement diminué, ce passage n'est plus si utile. Par toutes ces raisons, le commerce qu'on faisoit par terre est réduit à rien ou à peu de chose.

Celui

Celui de mer est un peu plus considérable. Les navigateurs Levantins vont prendre quelquefois leur chargement dans quelques - unes des mauvaises rades répandues sur cette côte immense : mais la plupart font leurs ventes & leurs achats dans le port de la capitale , beaucoup meilleur que tous les autres , & où se trouvent réunies les marchandises du pays & les marchandises étrangères. Quoique ces opérations ne soient pas très-importantes , les liaisons de la république avec l'Europe sont encore moindres.

Il n'y a que les Toscans & les Vénitiens qui aient des relations suivies avec Tripoli. Cependant les marchandises des uns ne sont pas annuellement vendues au - delà de 140,000 livres & celles des autres , n'arrivent pas à 200,000 livres. Les premiers sont restés assujettis à toutes les formalités des douanes ; les seconds s'en sont affranchis en donnant tous les ans 55,500 liv. au fîc. Ce marché a été dédaigné par les François , quoique leur maître n'ait pas discontinué d'y entretenir un agent.

De tous les états Barbaresques , Tripoli fut long-tems celui dont les bâtimens corsaires étoient les plus nombreux & les mieux armés. Ils partoient de la capitale qui porte le même nom que le royaume.

Cette ville , que de magnifiques ruines & un bel aqueduc très-bien conservé ont fait soupçonner être l'antique Orca & qui doit être au moins une colonie Grecque ou Romaine , est située sur le bord de la mer , dans une plaine qui ne produit que des dattes , & où l'on ne trouve ni sources ni rivières. Ce fut un des premiers postes qu'occupèrent les Arabes entrés par l'Egypte dans la Lybie. Les Espagnols le prirent en 1510 ; & dix-huit ans après , Charles - Quint le donna aux chevaliers de Malthe qui ne le conservèrent que jusqu'en 1551. Il a depuis été bombardé deux fois par les François , sans que ces châtimens aient rien fait perdre aux pirates de leur audace. Les troubles civils qui bouleversèrent sans cesse cette malheureuse contrée ont fait seuls décliner d'abord & tomber ensuite ses forces de mer.

VI.
Situation ac-
tuelle de Tu-
nis ,

Tunis a également négligé sa marine militaire , depuis que la régence a conclu des traités avec les puissances du Nord , & que la Corse est tombée sous la domination de la France. On a compris que la valeur des prises couvrirait à peine les frais des armemens ; & il n'a été guère conservé que les bâtimens nécessaires pour garantir les côtes des descentes des Maltois.

Les forces de terre n'ont éprouvé aucune diminution. Cinq ou six mille Turcs ou Chrétiens apostats sont toujours les plus solides appuis de la république.

Leurs enfans , sous le nom de Couloris , forment une seconde troupe. Au moment de leur naissance , ils sont soudoyés. La première paie qu'ils reçoivent est de deux aspres ou d'un sol. Elle augmente avec l'âge , avec les grades , jusqu'à 29 aspres ou 14 sols 6 deniers. On la réduit à la moitié , lorsque les infirmités ou les blessures obligent ces soldats à se retirer.

Sept mille Maures composent la cavalerie de l'état. Leur solde est très - faible , & ils la reçoivent le plus souvent en denrées. Leur occupation la plus ordinaire est de lever le tribut imposé aux Arabes.

Ces troupes ont toutes un fusil , sans bayonnette , & deux pistolets à leur ceinture. Les Turcs sont encore armés d'un poignard & les Maures d'un filet. Le courage & l'impétuosité doivent tenir lieu aux uns & aux autres de tactique & de discipline.

Aucune contrée de l'Afrique Septentrionale n'a un revenu public aussi considérable que Tunis. Il est de 18,000,000 livres. Cette prospérité tout - à - fait moderne , a été la suite d'une révolution heureuse dans le gouvernement. Le dey , qui gouvernoit avec ses Turcs , a été dépouillé de la plus grande partie de son autorité , & remplacé par un prince Maure qui , sous le nom de bey , conduit actuellement les affaires , assisté d'un conseil plus sage & plus modéré. Les vexations se sont un peu affoiblies ; on a moins mal cultivé les terres , & les manufactures ont pris quelque accroissement. Il n'étoit guère possible que les liaisons

avec l'intérieur de l'Afrique augmentassent. Elles se réduiront toujours à l'échange d'un petit nombre d'objets contre la poudre d'or apportée à travers des sables & des déserts immenses. Mais les relations maritimes se sont étendues. Le Levant a reçu plus de productions, & le commerce avec l'Europe a fait aussi quelques progrès.

Quoique l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Suède, Venise, Raguse & quelquefois la Toscane entretiennent des consuls à Tunis, les ventes & les achats de ces nations s'y réduisent à très-peu de chose. Les Anglois même n'y en font point. Ils n'y ont un agent que pour assurer davantage la tranquillité de leur pavillon, dans la Méditerranée, & pour procurer un débouché de plus aux insulaires de Minorque. Les François seuls l'emportent sur tous leurs rivaux réunis; & cependant ils n'introduisent annuellement dans les possessions de la république que pour 2,000,000 livres de marchandises. Au profit que ce peuple tire de ses envois, au profit qu'il tire de ses retours, toujours plus importans, il faut ajouter le bénéfice que font ses navigateurs en voiturant dans toutes les échelles du Levant les denrées de la république, en lui portant ce que ces contrées fournissent pour son approvisionnement. Chacun des nombreux bâtimens occupés à ce cabotage, paie 31 livres 10 sols pour son encreage, & une somme égale lorsqu'il met sa cargaison à terre.

Ce qui entre dans l'état ne doit que trois pour cent, s'il vient directement du pays qui le fournit. Mais les productions du Nord ou d'ailleurs qui ont été déposées à Livourne, paient huit pour cent comme celles qui sont propres à ce port célèbre, onze même si elles sont adressées aux Juifs. Le gouvernement s'étoit autrefois réservé le commerce exclusif des huiles qu'une partie de l'Europe demande pour ses fabriques de savon, & l'Egypte, Alger, Tripoli pour d'autres usages. Il a renoncé à ce monopole : mais il en fait acheter le sacrifice par des droits très-considérables.

Quoique Tunis ait concentré dans ses murs une grande partie

du commerce , les autres rades de la république , répandues sur une côte de quatre-vingts lieues , ne laissent pas de recevoir quelques bâtimens.

La plus voisine de Tripoli est connue sous le nom de Sfax. Son fond est d'argile. Elle a si peu d'eau que les moindres navires sont obligés de mouiller au loin & d'excéder leurs équipages ou de se ruiner en frais de bateaux. Le territoire n'offre point de denrées pour l'exportation : mais il s'est établi dans la ville , principalement habitée par les Arabes , des fabriques assez importantes.

La rade de Sufa , défendue par trois châteaux dont le plus moderne même tombe en ruine , quoiqu'il ne soit pas encore achevé , est très-dangereuse. Les vents d'est & de nord-ouest , qui la traversent , inquiètent sans cesse les vaisseaux , & font quelquefois périr ceux qui n'ont pas eu le tems de se réfugier dans la baie de Monofter. Malgré cet inconvénient , c'est la seconde place de la république. C'est à l'abondance de ses huiles & de ses laines qu'elle doit son activité.

Tunis est située dans des marais infects , au pied ou sur le penchant d'une colline. Quoique l'air n'y soit pas pur ; quoique les eaux y soient si mauvaises qu'il en faille aller chercher de portables à deux ou trois milles , il s'est réuni dans ses murs cent cinquante mille habitans les moins barbares de l'Afrique. Cette ville communique avec la mer par un lac qui ne peut recevoir que des bateaux très-plats nommés *fundals*. A la suite de ce lac , est un canal étroit qui conduit à la Goulette qu'on doit regarder comme la rade de la capitale. Elle est immense , sûre , d'une égalité peu commune dans son fond & dans ses eaux , ouverte seulement au vent du nord-est , & fermée par deux chaînes de montagnes que le cap Bon & le cap Zebib terminent au Nord.

Bizerte étoit fort célèbre , lorsque l'état entretenoit un grand nombre de galères. C'étoit de ce port qu'on les expédioit ; c'étoit dans ce port qu'elles rapportoient le fruit de leurs pirateries sans cesse répétées. Peu-à-peu , le canal qui conduisoit de la rade à

la ville , s'est rempli de vase , & il n'est maintenant accessible que pour des sandals. Les bâtimens , même marchands , n'y peuvent plus entrer , & ils sont réduits à jeter l'ancre dans un mouillage assez dangereux.

Port-Farine , situé sur les ruines ou dans le voisinage de l'ancienne Utique , étoit autrefois & feroit encore sous un autre gouvernement que celui des Maures , un des ports les plus vastes , les plus sûrs , les plus commodes de la Méditerranée. Il est défendu par quatre forts & fermé par une passe étroite , à peine ouverte dans ce moment aux plus petits navires , & qui , si l'on continue à la négliger , fera dans peu tout-à-fait comblée par les sables que la mer y jette continuellement. C'est pourtant l'arsenal & le seul asyle de la marine militaire , aujourd'hui réduite à trois demi-galères & à cinq chebecks. A quelques milles de cette ville est la place qu'occupa Carthage. Les débris d'un grand aqueduc & quelques citernes assez bien conservées : c'est tout ce qui reste d'une cité si renommée. Son port même est si bien anéanti que la mer en est éloignée d'une lieue.

Presqu'à l'embouchure de la Zaine , qui sépare l'état de Tunis de celui d'Alger , est l'isle Galite , couverte de troupeaux & sur-tout de mules recherchées dans tout le Levant. Ses nombreux habitans sont tous tisserands en laine ou pêcheurs d'éponges. Non loin de cette isle est celle de Tabarque que la famille de Lomellini possédoit depuis deux siècles , lorsqu'elle en fut dépouillée en 1741. Les Génois tiroient de ce roc aride une grande quantité de très-beau corail.

A l'ouest de Tunis est la république d'Alger , dont les terres

VII.

Situation actuelle d'Alger.

intérieures , terminées par le désert de Sahara , comme toutes celles de la Barbarie , ont plus de largeur , de population & de culture qu'on ne le croit communément. On y voit peu de villes. La plupart sont sur les côtes dont l'étendue est de cent vingt lieues.

Le revenu public n'est pas proportionné au nombre des hommes & à la masse des productions. Les tributs se perdent généralement dans les mains infidelles , chargées de les percevoir.

Les trois beys ou gouverneurs du levant, du midi & du couchant ne remettent au fisc que 1,250,000 livres, & n'en donnent que 117,000 aux troupes. Ce que les dépenses de l'état exigent de plus est fourni par les douanes, par le domaine, par les redevances en denrées ou en troupeaux, par la ressource plus casuelle des prises faites à la mer & de la vente des esclaves.

Des Turcs, & des Turcs uniquement, forment la première milice du pays. Ils devroient être douze mille; mais leur nombre n'est jamais complet. C'est dans ce corps puissant qu'est choisi le dey, que sont pris ses lieutenans & les membres du divan.

On nomme Couloris les descendans de ces hommes si privilégiés. Ils sont au nombre de soixante mille, tous au service de la régence & payés de la même manière qu'à Tunis.

La cavalerie qui est d'environ vingt mille hommes, n'est composée que de Maures. Ils ont une faible solde, soit qu'ils fassent la guerre aux Arabes, soit qu'ils soient employés à la défense des provinces, soit qu'ils soient chargés du recouvrement des impositions.

Indépendamment d'une si grande armée, toujours entretenue, le gouvernement peut disposer, s'il en est besoin, des Maures de la plaine & de ceux des montagnes. Les uns & les autres se rendent sans répugnance sous les drapeaux, & fondent sur l'ennemi avec beaucoup d'audace.

Les forces de mer n'approchent pas des forces de terre. Au tems où nous écrivons, elles se réduisent à dix-sept bâtimens : un vaisseau de cinquante canons, deux frégates de quarante-deux & de trente-quatre, cinq grosses barques, deux chebecks, quatre demi-galères & trois galiotes. Plusieurs de ces bâtimens, tous destinés à la piraterie, appartiennent à l'état; d'autres aux officiers de la régence; quelques-uns même à de simples citoyens. Chaque propriétaire fait les frais de son armement, & en partage les bénéfices avec le fisc & l'équipage. Ordinairement le dey se fait livrer les prises qui consistent en bois de construction & en munitions de guerre. Il devroit en payer la valeur: mais jamais le dédommagement n'est proportionné au sacrifice.

Les navigateurs , auxquels le pays d'Alger est ouvert , peuvent aborder en sept ou huit endroits.

Le port de la Calle , peu éloigné des frontières de Tunis , est assez bon : mais il ne peut contenir que cinq ou six navires. Ceux qui y entrent sont tous François. Quelques particuliers de cette nation obtinrent , dès 1560 , du prince Maure qui gouvernoit alors ce canton , la liberté d'y former un établissement pour la pêche du corail. Chassés , huit ans après , par le Turc , ils furent rétablis en 1597 , mais pour être expulsés encore. On les rappella de nouveau , en 1637 , & il leur fut permis de relever une petite fortification , anciennement élevée sous le nom de bastion de France. Bientôt dégoûtés d'un lieu si peu commode , les intéressés transférèrent leur loge à Calle , que l'Anglois avoit été forcé d'abandonner. Eux-mêmes ne tardèrent pas à être bannis , & on ne leur permit de rentrer dans leur poste , qu'après les bombardemens d'Alger exécutés en 1682 & en 1684 par les ordres de Louis XIV.

En 1694 , une association plus puissante que celles qui l'avoient précédée , obtint le commerce exclusif sur une assez vaste étendue de côte , par un traité qui a été renouvelé plusieurs fois & qui vraisemblablement sera maintenu , parce que les conditions en sont favorables à la milice à qui appartient le tribut qui en fait la base. Plusieurs compagnies ont successivement exercé ce monopole avec plus ou moins d'avantage. Depuis 1741 , il est dans les mains d'un corps qui a formé à Marseille un fonds de 1,200,000 livres , partagé en douze cens actions , dont trois cens appartiennent à la chambre de commerce de cette cité célèbre.

Les premières opérations de la société furent malheureuses. Les déprédations des corsaires & des naturels du pays , la concurrence des interlopes , une administration corrompue avoient , en 1766 , réduit son capital à 570,000 livres. Ses affaires ont si bien prospéré , après cette époque , qu'au dernier décembre 1773 , elle avoit 4,512,445 liv. 3 s. 4 deniers , indépendamment des créances douteuses , de la valeur de ses édifices , &

de quelques marchandises qui restoient invendues dans ses magasins.

Ses exportations se réduisent à peu de chose , & c'est principalement avec de l'argent qu'elle fait ses achats de corail , de cire , de laine , de suif , de cuirs , & sur-tout de grains. En 1773 , elle fit entrer dans le royaume quatre-vingt-quatre mille trois cens trente-six charges de froment , & seize mille cent foixante-treize charges d'orge , de fèves & de millet. Cent ou cent vingt navires , dont le fret coûte environ cent mille écus , sont annuellement occupés à ces transports.

Quoiqu'elle ait des agens à Bone & à Calle , c'est à Calle qu'est le siège de ses opérations. Il lui est même permis d'avoir quelques batteries & quelques soldats dans ce comptoir fortifié , pour se garantir du pillage des forbans & des insultes des Maures voisins.

La cour de Versailles a été souvent blâmée d'avoir concentré ces liaisons dans les liens d'un privilège. On n'a pas vu qu'il falloit assurer la subsistance de la Provence & qu'il n'y avoit que ce moyen , parce que dans les états Barbaresques la sortie du bled n'est que rarement permise.

Bone paroît être l'ancienne Hippone. On y démêle quelques belles ruines , à travers les hardiesses du goût Maure. Il seroit aisé de donner un port commode à cette ville , qui a déjà une rade excellente. Ce nouvel asyle seroit suffisamment protégé par des ouvrages qui existent depuis long-tems , sous le nom de fort Génois.

Bugie est un assez grand entrepôt d'huile & de cire qui croissent dans les plaines voisines , & sur-tout de fer qui est apporté de montagnes plus éloignées abondantes en mines. Quoique sa rade soit trop exposée aux vents du Nord , les escadres de la république s'y tenoient avant qu'elles y eussent été détruites par les Anglois dans le dernier siècle.

Les antiquités que renferme Tedelis prouvent que ce fut autrefois une place considérable. On apperçoit même sur ses rivages les vestiges d'un grand mole qui vraisemblablement s'avançoit
dans

dans la mer & lui formoit un port. Ce n'est actuellement qu'une très-mauvaise rade, où périssent trop souvent plusieurs des navires qui vont y prendre leur chargement.

La capitale de l'état, Alger, s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une colline qui est couronnée par la citadelle. Son territoire, très-bien cultivé par des esclaves, est couvert de bled, de riz, de chanvre, de fruits, de légumes, de vignes même plantées par les Maures chassés de Grenade. L'entrée & la sortie de ce port sont très-difficiles. Il est extrêmement ferré, & n'a pas assez d'eau pour les vaisseaux de guerre. Les navires marchands n'y sont pas même en sûreté dans les gros tems. Ils se heurtent souvent, & quelquefois se brisent, lorsque les vents de nord & de nord-est soufflent avec violence. La rade forme un demi-cercle. Le fond en est bon : mais comme elle est exposée aux mêmes vents que le port, les bâtimens y sont également tourmentés dans la saison des orages.

A cinq ou six lieues d'Alger est Serfelles. Cette ville a une anse ou petite baie où mouillent beaucoup de bateaux. La terre y est très-basse, la plage fort belle ; & c'est le lieu de la côte le plus favorable pour une descente.

Arsen, dont les dehors sont charmans, doit être l'Arfenaria des anciens. On y trouve d'assez beaux restes de plusieurs monumens. Sa rade est sûre, commode & assez fréquentée. Il s'y formeroit à peu de frais un port qui recevrait les plus grands vaisseaux. C'est la place Maure la plus voisine d'Oran, dont les Espagnols s'emparèrent en 1509, qui leur fut enlevée en 1708, & qu'ils reprirent en 1732 pour ne la plus perdre.

Le nombre des bâtimens Européens qui abordent annuellement aux états d'Alger varie selon les circonstances. Il n'est jamais considérable. Les récoltes les plus abondantes n'y en amènent pas au-delà de cent. Un navire François, grand ou petit, chargé ou vuide, paie pour son ancrage 143 liv. 8 sols, & cette taxe est encore plus forte pour les autres nations. Toutes indistinctement devroient trois pour cent pour toutes les marchandises qu'elles portent : mais ce droit est réduit à deux par les arran-

gemens qu'on fait avec les fermiers des douanes. A leur sortie , les denrées du pays ne sont assujetties à aucun impôt , parce que le gouvernement en est le seul marchand.

Quoique les Anglois , les Danois , les Hollandois , les Suédois & les Vénitiens n'éprouvent aucune gêne dans les rades d'Alger , ces nations n'y font que très-peu d'affaires. Les trois quarts du commerce sont tombés dans les mains des François , dont cependant les ventes annuelles ne s'élèvent pas au-dessus de 200,000 livres , ni les achats au-dessus de 600,000 liv. Deux mille six cens cinquante quintaux de laine ; cinq mille mesures d'huile , & seize mille de bled ; trente mille cuirs ; c'est à ces objets que se réduisent leurs exportations. Dans ces calculs n'entrent pas les opérations de la compagnie royale d'Afrique.

VIII.

Situation actuelle de Maroc.

Maroc a été aussi souvent , aussi cruellement bouleversé que le reste de l'Afrique Septentrionale : mais il n'a pas subi le joug des Turcs. Celles même de ses provinces qui en avoient été démembrées , sous le nom de royaumes de Fez , de Sus & de Taflet , ont été successivement réunies au tronc de l'empire. Un seul despote gouverne aujourd'hui cette immense contrée selon ses caprices , & des caprices presque toujours extravagans ou sanguinaires. L'autorité destructive qu'on lui a laissé usurper se perpétue sans d'autres troupes régulières qu'une foible garde de timides nègres. C'est avec ceux de ses esclaves qu'il lui plaît d'appeller , dans l'occasion , sous le drapeau , qu'il fait uniquement la guerre. Ses forces maritimes ne sont guère plus importantes. Elles se réduisent à trois frégates , deux demi-galères , trois chebecks & quinze galiotes. La piraterie a été jusqu'ici leur occupation unique. On croiroit que ce brigandage va finir , s'il étoit raisonnable de compter sur la foi d'un tyran , ou d'espérer que ses successeurs prendront enfin quelques sentimens humains. Dans une région , ruinée sans cesse par des vexations ou des massacres , le revenu public doit être peu de chose. Cependant les dépenses sont encore moindres. Ce qu'on peut épargner va grossir un trésor immense , très-anciennement formé des dépouilles de l'Espagne , & toujours accru par une longue suite de souve-

raîns, plus ou moins cruels, qui comptoient l'or pour tout, & pour rien le bonheur des peuples.

Cette ardente soif des richesses est descendue du trône aux conditions privées. Il part tous les ans de la ville de Maroc, capitale de l'état, avant que ses souverains lui eussent préféré Mekinez, une caravane, qui va chercher de l'or dans la haute Guinée. Avant d'y arriver, elle doit avoir parcouru un espace de cinq cens lieues : deux cens dans l'empire même, deux cens dans le désert de Sahara, & cent après en être sortie. Au milieu de ce désert, où il n'y a que des sables stériles & accumulés, où l'on ne peut faire route que la nuit, où la marche est nécessairement très-lente, où il faut se conduire par la bouffole & par le cours des astres comme sur l'océan, la nature a placé un canton moins sauvage, abondant en sources & en mines de sel. On charge les chameaux de ce fossile si nécessaire, & il est porté à Tombut, où l'on reçoit de l'or en échange.

Ce précieux métal, arrivé à Maroc, n'y circule, que très-rarement. Il y est enterré, comme dans tous les gouvernemens où les fortunes ne sont pas assurées. C'est encore la destinée de l'argent que les Européens introduisent dans l'empire par les neuf rades qui leur sont ouvertes.

La plus voisine de l'état d'Alger est Tetuan. Elle est sûre, à moins que les vents d'est ne soufflent avec violence, ce qui arrive rarement. La rivière de Bousfega, qui s'y jette, sert d'asyle, durant l'hiver, à quelques corsaires. La garnison de Gibraltar y faisoit autrefois acheter les bestiaux, les fruits & les légumes nécessaires pour sa consommation : mais cette liaison est tombée, depuis que le souverain du pays a voulu que le consul de la Grande-Bretagne allât résider à Tanger.

Cette ville, conquise en 1471, par le Portugal, fut donnée, en 1662, aux Anglois, qui l'abandonnèrent après vingt-deux ans de possession. En se retirant, ils firent sauter un mole qu'ils avoient construit, & qui mettoit en sûreté les plus grands vaisseaux. Les ruines de ce bel ouvrage ont rendu l'approche de la baie très-difficile. Aussi ne seroit-elle d'aucune importance, si

l'embouchure d'une rivière qu'on y voit au fond ne servoît de refuge à la plupart des galiotes de l'empire. Tanger a remplacé Tetuan pour l'approvisionnement de Gibraltar. La communication de ces deux villes Maures est interceptée par la forteresse Ceuta, qui n'est séparée de l'Espagne, à qui elle appartient, que par un détroit de cinq lieues.

L'Arrache est le débouché naturel d'Afgar, une des plus grandes & des plus fertiles provinces de l'empire. Cet avantage, une position heureuse & la bonté de son port, doivent lui donner un peu plutôt, un peu plus tard, quelque activité. Actuellement, elle n'est habitée que par des soldats. Depuis l'expédition qu'y tentèrent les François, en 1765, on a rétabli les fortifications élevées par les Espagnols, lorsqu'ils étoient les maîtres de la place.

Salé étoit, il n'y a pas long-tems, une république presque indépendante, sous un chef qu'elle se donnoit. Sa situation, au milieu des pays soumis à Maroc, la mettoit à portée de rassembler beaucoup de denrées. Ses habitans étoient à la fois marchands & corsaires. Ils ont à-peu-près cessé d'exercer l'une & l'autre de ces professions, après avoir été subjugués & dépouillés de leurs richesses par le monarque actuel, dans le tems que son père occupoit le trône. Un banc de sable, qui paroît augmenter continuellement, ne permet l'entrée de la rivière qu'aux bâtimens qui ne tirent pas au-delà de six ou sept pieds d'eau : mais la rade est sûre, depuis la fin d'avril jusqu'à la fin de septembre.

Muley-Muhammet vouloit élever une ville de commerce dans la presqu'île de Fedale, & la plupart des édifices étoient commencés. Une rade qui est sûre dans toutes les saisons, quoique la mer y soit constamment agitée, lui avoit donné l'idée de cette création. Il y a renoncé, lorsqu'on lui a fait comprendre que ce seroit une dépense perdue sur une côte presque par-tout accessible.

En 1769, les Portugais abandonnèrent Mazagan, après en avoir ruiné tous les ouvrages. La place est presque déserte depuis cette époque. Sa rade est commode, en été, pour les petits bâti-

mens : mais les vaisseaux de guerre , même dans cette saison , sont obligés de se tenir au large.

Safy a une rade vaste & très-sûre une partie de l'année : mais , en hiver , trop exposée à la violence des vents du sud , sud-ouest. Sa position , au milieu d'une province abondante , riche & peuplée , avoit rendu cette grande ville , le marché presque général des productions de l'empire. Elle s'est vue naguère dépouillée de cet avantage par Mogodor , bâti à la pointe la plus occidentale de l'Afrique.

Le port de ce nouvel entrepôt n'est qu'un canal formé par une île , éloignée de la terre de cinq cens toises. On y entre , on en sort par tous les vents : mais il n'est pas assez profond pour recevoir de gros navires , & l'ancrage n'y est pas sûr dans les mauvais tems. Les courans sont si rapides qu'il est impossible aux vaisseaux de guerre de mouiller sur la côte. Quoique le territoire , qui environne cette place , soit peu susceptible de culture , le caprice du despote , qui gouverne encore le pays , en a fait le marché le plus important de ses états , plus considérable même que tous les autres ensemble.

Sainte-Croix , située dans le royaume de Sus , au trentième degré de latitude , est la dernière place maritime de l'empire. Sa rade est commode & très-sûre , même pour les vaisseaux de ligne , mais durant l'été seulement. Ce fut autrefois un assez grand marché , où les navigateurs trouvoient réunies les productions d'une vaste contrée assez cultivée , & où tout l'or que Tarudant tire de Tombut étoit apporté. La ville sortit des mains des Portugais , pour repasser sous la domination des Maures , sans perdre entièrement son importance. Un tremblement de terre , qui en détruisit une partie , en 1731 , lui fut plus funeste que cette révolution. Elle se seroit peut-être relevée de cette calamité , si , dans un accès de colère , dont on ignore le principe , Muley-Muhammet n'en eût chassé , quelques années après , les habitans , pour leur substituer une colonie de nègres.

Maroc ne reçoit que peu de bâtimens Européens. Ses ports sont fermés à plusieurs nations ; & l'Angleterre , la Hollande , la

Toscane , qui ont des traités avec cette puissance , n'en profitent guère. Pour donner quelque vigueur à ce commerce , trop négligé peut-être , il fut formé , en 1755 , à Copenhague , un fonds de 1,323,958 livres 6 sols 8 deniers divisé en cinq cens actions de 2647 livres 18 sols 4 deniers chacune. Cette association devoit continuer quarante ans ; mais , quelle qu'en soit la raison , elle n'a pas rempli la moitié de sa carrière. Quoique les liaisons de la France avec cet empire ne remontent pas au-delà de 1767 , les opérations de cette couronne sont de beaucoup les plus importantes ; & cependant ses ventes annuelles ne passent pas quatre cens mille francs , ni ses achats douze cens mille.

Tout ce qui entre dans les états de Maroc , tout ce qui en sort paie dix pour cent. Chaque navire doit livrer encore cinq cens livres de poudre & dix boulets du calibre de dix à douze , ou 577 livres 10 sols en argent. Les monnoies d'Espagne sont celles dont l'usage est le plus général : mais toutes les autres sont reçues suivant leur poids & leur titre.

IX.
Origine de la
piraterie sur la
cote septentrio-
nale de l'Afri-
que. Moyens de
la réprimer.

Le tableau qu'on vient de tracer des contrées Barbaresques , n'a pu que paroître affreux. L'état de désolation où on les a vues plongées a été la suite nécessaire du penchant de ces peuples pour la piraterie. Ce goût , fort ancien dans ces régions , augmenta beaucoup , après qu'elles eurent secoué un joug étranger. Il devint une passion à l'occasion d'un événement qui donna un prompt accroissement à leurs forces maritimes.

L'Espagne , asservie aux disciples de l'alcoran , pendant plusieurs siècles , étoit enfin parvenue à briser ses fers ; & avoit subjugué à son tour les Mahométans. Elle voulut qu'ils fussent chrétiens. Une résistance invincible aigrit son zèle. Son aveuglement alla jusqu'à dépeupler l'état pour le purger de sujets suspects & d'une religion ennemie. La plupart de ces exilés cherchèrent un refuge chez les Barbaresques. Leur nouvelle patrie étoit trop étrangère au commerce & à l'industrie , pour qu'ils pussent y faire valoir leurs talens & profiter leurs richesses. La vengeance les rendit corsaires. D'abord ils se contentoient de

ravager les plaines vastes & fécondes de leurs oppresseurs. Ils surprenoient dans leur lit les habitans paresseux des riches campagnes de Valence , de Grenade , d'Andalousie , & les réduisoient à l'esclavage. Dédaignant dans la suite le butin qu'ils faisoient sur des terres que leurs bras nerveux avoient autrefois cultivées , ils construisirent de gros vaisseaux , insultèrent le pavillon des autres nations , & réduisirent les plus grandes puissances de l'Europe à la honte de leur faire des présens annuels , qui , sous quelque nom qu'on les déguise , sont un vrai tribut. On a quelquefois puni , quelquefois humilié ces pirates : mais on n'a jamais arrêté leurs brigandages. Rien ne seroit pourtant plus facile.

Les Arabes errans dans les déserts ; les anciens habitans du pays qui cultivent les campagnes ; les Maures , sortis d'Espagne , la plupart fixés sur les côtes ; les Juifs qu'on méprise , qu'on opprime & qu'on outrage : tous les peuples de ce continent détestent le joug qui les accable & ne feroient pas le moindre effort pour en maintenir la continuité.

Nul secours étranger ne retarderoit d'un instant la chute de cette autorité. La seule puissance qu'on pourroit soupçonner d'en desirer la conservation , le sultan de Constantinople , est trop peu content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde , & n'est pas assez jaloux de celui de chef de la religion qu'on lui attribue , pour y prendre un vif intérêt. Il lui seroit inutilement inspiré , par les déférences que les circonstances arracheroient vraisemblablement à ces brigands. Ce desir ne donneroit point des forces. Depuis deux siècles , la Porte n'a point de marine , & sa milice se précipite vers le même anéantissement.

Mais à quel peuple est-il réservé de briser les fers que l'Afrique nous forge lentement , & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs ? Aucune nation ne peut le tenter seule ; & si elle l'osoit , peut-être la jalousie de toutes les autres y mettroit-elle des obstacles secrets ou publics. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui

les intéresse toutes également. Ces états, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement. Qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation. La guerre aura été, du moins une fois, utile & juste.

On ose présumer qu'elle ne feroit pas longue, si elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même tems l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible résistance. Qui fait même s'il en trouveroit aucune ? Peut-être la plus noble, la plus grande des entreprises, coûteroit-elle moins de sang & de trésors à l'Europe, que la moindre des querelles dont elle est continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques, qui formeroient ce plan, l'injure de soupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades, à démolir des forts, à ravager des côtes. Des idées si étroites feroient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteroient aux conquérans, & chacun des alliés auroit des possessions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cause commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres, que le bonheur des vaincus en devroit être la suite. Ce peuple de pirates, ces monstres de la mer, feroient changés en hommes par de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières, ils abjureroient avec le tems un fanatisme que l'ignorance & la misère ont nourri dans leurs ames ; ils se souviendroient toujours avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés sur leurs rivages.

On ne les verroit plus laisser en friche une terre autrefois si fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immense. Ces productions feroient échangées contre les ouvrages de notre industrie & de nos manufactures. Les négocians d'Europe, établis en Afrique, deviendroient les agens de

Ce commerce, réciproquement utile aux deux contrées. Une communication si naturelle entre des côtes qui se regardent, entre des peuples qui se rencontrent nécessairement, reculeroit pour ainsi dire les barrières du monde. Ce nouveau genre de conquêtes, qui s'offre à nos premiers regards, deviendrait un dédommagement précieux de celles qui, depuis tant de siècles, font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obstacle à une révolution si intéressante, a toujours été la jalousie des grandes puissances maritimes, qui se font opiniâtement refusées aux moyens de rétablir sur nos mers la tranquillité. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas de forces, leur a fait habituellement desirer, favoriser même les entreprises des Barbaresques. C'est une atrocité dont elles se seroient épargné l'ignominie, si leurs lumières avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement : mais ses fruits les plus abondans seroient infailliblement pour les états maritimes, dans les proportions de leur pouvoir. Leur situation, la sûreté de leur navigation, l'abondance de leurs capitaux, cent autres moyens leur assureroient cette supériorité. Ils se plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale, la manie des interdictions & des prohibitions, les petites spéculations du négoce exclusif, ne cessent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés aussi étrangers les uns aux autres qu'ils l'étoient dans des tems barbares. Le vuide que forme nécessairement ce défaut de communication seroit rempli, si l'on réduisoit l'Afrique à avoir des besoins & des ressources pour les satisfaire. Le Commerce verroit alors une nouvelle carrière ouverte à son ambition.

Cependant si la réduction & le désarmement des Barbaresques ne doivent pas être une source de bonheur pour eux comme pour nous ; si nous ne voulons pas les traiter en frères ; si nous n'aspirons pas à les rendre nos amis ; si nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'esclavage & la pauvreté ; si le fanatisme peut encore renouveler ces odieuses croisades,

que la philosophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les siècles ; si l'Afrique enfin alloit devenir le théâtre de notre barbarie , comme l'Asie & l'Amérique l'ont été , le font encore : tombe dans un éternel oubli le projet que l'humanité vient de nous dicter ici , pour le bien de nos semblables ! Restons dans nos ports. Il est indifférent que ce soient les Chrétiens ou les Musulmans qui souffrent. Il n'y a que l'homme qui soit digne d'intéresser l'homme.

Hommes , vous êtes tous frères. Jusques à quand différerez-vous à vous reconnoître ? Jusques à quand ne verrez-vous pas que la nature , votre mère commune , présente également la nourriture à tous ses enfans ? Pourquoi faut-il que vous vous entre-déchiriez , & que les mamelles de votre nourrice soient continuellement teintes de votre sang ? Ce qui vous révolteroit dans les animaux , vous le faites presque depuis que vous existez. Craindriez-vous de devenir trop nombreux ? Hé ! reposez-vous sur les maladies pestilentiellles , sur l'inclémence des éléments , sur vos travaux , sur vos passions , sur vos vices , sur vos préjugés , sur la foiblesse de vos organes , sur la brièveté de votre durée , du soin de vous exterminer. La sagesse de l'être à qui vous devez l'existence , a prescrit à votre population & à celle de toutes les espèces vivantes , des limites qui ne seront jamais franchies. N'avez-vous pas dans vos besoins , sans cesse renaissans , assez d'ennemis conjurés contre vous , sans faire une ligue avec eux ? L'homme se glorifie de son excellence sur tous les êtres de la nature ; & par une férocité qu'on ne remarque pas même dans la race des tigres , l'homme est le plus terrible fléau de l'homme. Si son vœu secret étoit exaucé , bientôt il n'en resteroit qu'un seul sur toute la surface du globe.

X.
Couleur des
habitans de la
côte occidentale
de l'Afrique ,
connue sous le
nom de Guinée.

Cet être si cruel & si sensible , si haïssable & si intéressant ; malheureux dans la partie septentrionale de l'Afrique , éprouve un fort beaucoup plus affreux dans la partie occidentale de cette vaste région.

Sur cette côte , qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar

jusqu'au cap de Bonne-Espérance , les habitans ont tous , après le Niger , la tête oblongue ; le nez large , écrasé , épaté ; de grosses lèvres ; une chevelure crépue comme la laine de nos moutons. Ils naissent blancs , & n'ont d'abord de brun que le tour des ongles , que le cercle des yeux , avec une petite tache formée aux extrémités des parties naturelles. Vers le huitième jour après leur naissance , les enfans commencent à changer de couleur ; leur peau brunit ; enfin elle devient noire , mais d'un noir sale , terne , presque livide , qui , avec le tems , devient vif & luisant.

Quelle peut être la cause de ce phénomène ?

Cependant la chair , les os , les viscères , toutes les parties intérieures ont la même couleur chez les noirs que chez les blancs. La lymphe est également blanche & l'impide ; le lait des nourices est par-tout le même.

La différence la plus marquée entre les uns & les autres , c'est que les noirs ont la peau plus échauffée , & comme huileuse , le sang noirâtre , la bile très-foncée , le poulx plus vif , une sueur qui répand une odeur forte & désagréable , une transpiration qui noircit souvent les corps qui la reçoivent. Un des inconvéniens de cette couleur noire , image de la nuit qui confond tous les objets , c'est qu'elle a , en quelque sorte , obligé ces peuples à se cizeler le visage & la poitrine , à marquer leur peau de diverses couleurs , pour se reconnoître de loin. Il y a des tribus où cette pratique est universelle. Elle paroît chez d'autres une distinction réservée aux classes supérieures. Cependant , comme on la voit établie chez les peuples de la Tartarie , du Canada , & chez d'autres nations sauvages , on peut douter si elle n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond , qu'à la couleur de leur teint.

Ce coloris vient d'une substance muqueuse , qui forme une espèce de rézeau entre l'épiderme & la peau. Cette substance qui est blanche dans les Européens , brune chez les peuples olivâtres , parsemée de taches rougeâtres chez les peuples blonds ou roux , est noirâtre chez les nègres.

Le desir de découvrir les causes de cette couleur a fait éclore bien de systêmes,

La théologie , qui s'est emparée de l'esprit humain par l'opinion ; qui a profité des premières frayeurs de l'enfance pour en inspirer d'éternelles à la raison ; qui a tout dénaturé , géographie , astronomie , physique , histoire ; qui a voulu que tout fût merveille & mystère , pour avoir le droit de tout expliquer : la théologie , après avoir fait une race d'hommes coupables & malheureux par la faute d'Adam , fait une race d'hommes noirs , pour punir le fratricide de son fils. C'est de Caïn que sont descendus les nègres. Si leur père étoit assassin , il faut convenir que son crime est cruellement expié par ses enfans ; & que les descendans du pacifique Abel ont bien vengé le sang innocent de leur père.

Grand Dieu ! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agissent que par un bienfait continuel de ta puissance , & qui te font agir & parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présomptueuse ! Sont-ce les démons qui te blasphèment , ou les hommes qui se disent tes ministres ? Si pourtant , à ton égard , on peut appeller blasphème les discours de ces foibles créatures , dont l'existence est si loin de toi , & dont la voix t'insulte , sans être entendue , comme l'insecte murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe & ne l'entend pas.

La raison a tenté d'expliquer la couleur des noirs par des inductions tirées des phénomènes de la chymie. C'est , selon quelques naturalistes , une humeur vitriolique contenue dans la lymphe des nègres , & trop grossière pour s'échapper à travers les pores de la peau , qui fermente & s'unit avec le corps muqueux qu'elle colore. On dit alors pourquoi les cheveux sont crépus , pourquoi les yeux & les dents des noirs ont tant de blancheur ; & l'on ne fait pas attention qu'un sel vitriolique qui auroit cette activité & cette énergie détruiroit à la fin toute organisation. Cependant cette organisation est aussi parfaite dans les nègres que dans l'espèce d'hommes la plus blanche.

L'anatomie a cru trouver l'origine de la couleur des noirs dans les germes de la génération. Il n'en faudroit pas peut-être

d'avantage pour prouver que les nègres sont une espèce particulière d'hommes : car, si quelque chose différencie les espèces ou les classes dans chaque espèce, c'est assurément la différence des spermes. Mais avec plus d'attention on a reconnu l'erreur ; & cette explication de la couleur des nègres a été abandonnée. Les conséquences qu'on prétendoit tirer de leur figure & de celle des autres peuples, n'a pas paru plus convaincante. Quelques-unes de ces formes sont dues au climat ; le plus grand nombre à d'anciens usages. On a compris que ces barbares avoient pu se former des idées extravagantes de la beauté ; qu'ils avoient cherché à donner ces agrémens à leurs enfans ; qu'avec le tems cette coutume avoit tourné en nature ; & qu'il ne falloit plus que très-rarement recourir à l'artifice pour obtenir ces formes bizarres.

Il existe d'autres causes plus satisfaisantes de la couleur des noirs. Cette couleur réside, comme on l'a vu, dans un rézeau placé sous l'épiderme. La substance de ce rézeau, d'abord muqueuse, se change dans la suite en un tissu de vaisseau dont le diamètre est assez considérable pour admettre, soit une portion de la partie colorante du sang, soit la bile qu'on prétend avoir une tendance particulière vers la peau. De-là vient chez les blancs cette couleur plus vive sur les joues dont le rézeau est plus lâche. De-là aussi cette teinte jaune ou cuivrée qui caractérise des peuples entiers, pendant que sous un autre climat elle n'est qu'individuelle & produite par la maladie. La présence de l'une ou l'autre de ces humeurs suffit pour colorer les noirs, si l'on ajoute d'ailleurs qu'ils ont l'épiderme & le rézeau plus épais, le sang noirâtre & la bile plus foncée, que leur sueur plus abondante & moins fluide doit s'épaissir sous l'épiderme & augmenter l'intensité de la couleur.

La physique vient encore à l'appui. Elle observe que les parties du corps exposées au soleil sont plus colorées ; que les voyageurs, les habitans des campagnes, les peuples errans, tous ceux enfin qui vivent continuellement à l'air libre & sous un ciel plus brûlant ont le teint plus basané. Elle croit, d'après ces observations, pouvoir attribuer la cause primitive de la

couleur des noirs au climat , à l'ardeur du soleil. Il n'existe , dit - on , des nègres que dans les pays chauds. Leur couleur devient plus foncée , à mesure qu'ils approchent de l'équateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrémités de la Zone Torride. Toute l'espèce humaine , en général , blanchit à la neige & se hâle au soleil. On voit les nuances du blanc au noir & celles du noir au blanc marquées , pour ainsi dire , par les degrés parallèles qui coupent la terre de l'équateur aux poles. Si les Zones , imaginées par les inventeurs de la sphère étoient représentées avec de vraies ceintures , on verroit le noir d'ébene se dégrader insensiblement à droite & à gauche jusqu'aux tropiques ; de-là le brun pâlir & s'éclaircir jusqu'aux cercles polaires par des nuances de blancheur , toujours plus éclatantes.

Cependant , comme le noir est plus foncé sur les côtes occidentales de l'Afrique que dans d'autres régions , peut-être aussi embrasées , il faut que les ardeurs du soleil y soient secondées par d'autres causes qui influeront également sur l'organisation. Ceux des Européens qui ont vécu le plus long-tems dans ces contrées , attribuent cette plus grande noirceur aux corpuscules nitreux , sulphureux ou métalliques qui s'exalent continuellement de la superficie ou des entrailles de la terre , à l'habitude de la nudité , à la proximité des sables brûlans , à d'autres circonstances qui ne se trouvent pas ailleurs au même degré.

Ce qui paroît confirmer que le coloris des nègres est l'effet du climat , de l'air , de l'eau , des alimens de la Guinée , c'est qu'il change lorsqu'on les conduit dans d'autres nations. Les enfans qu'ils procréent en Amérique sont moins noirs que ceux dont ils ont reçu le jour. Après chaque lignée ; la différence est plus sensible. Il se pourroit , qu'après de nombreuses générations , on ne distinguât pas les hommes sortis d'Afrique , de ceux des pays où ils auroient été transplantés.

Quoique l'opinion qui attribue au climat la cause première de la couleur des habitans de la Guinée , soit assez communément adoptée , on n'a pas encore résolu toutes les difficultés qui pour-

vent s'élever contre ce système. C'est une preuve ajoutée à mille autres de l'incertitude des nos connoissances.

Et comment nos connoissances ne feroient-elles pas incertaines & bornées ? Nos organes sont si foibles , nos moyens si courts , nos études si distraites , notre vie si troublée ; & l'objet de nos recherches si vaste ! Travaillez sans relâche , naturalistes , physiciens , chymistes , philosophes observateurs de tous les genres : & après des siècles d'efforts réunis & continus , les secrets que vous aurez arrachés à la nature , comparés à son immense richesse , ne seront que la goutte d'eau enlevée au vaste océan. L'homme riche dort ; le savant veille , mais il est pauvre. Ses découvertes sont trop indifférentes aux gouvernemens pour qu'il puisse solliciter des secours ou espérer des récompenses. On trouveroit parmi nous plus d'un Aristote ; mais où est le monarque qui lui dira : ma puissance est à tes ordres ; puise dans mes trésors , & travaille ? Apprends-nous , célèbre Buffon , à quel point de perfection tu aurois porté ton immortel ouvrage , si tu avois vécu sous un Alexandre.

L'homme contemplatif est sédentaire ; & le voyageur est ignorant ou menteur. Celui qui a reçu le génie en partage , dédaigne les détails minutieux de l'expérience ; & le faiseur d'expériences est presque toujours sans génie. Entre la multitude des agens que la nature emploie , nous n'en connoissons que quelques-uns , & encore ne les connoissons-nous qu'imparfaitement. Qui sait si les autres ne sont pas de nature à échapper pour jamais à nos sens , à nos instrumens , à nos observations & à nos essais ? La nature des deux êtres qui composent le monde , l'esprit & la matière , sera toujours un mystère.

Entre les qualités physiques des corps , il n'y en a pas une seule qui ne laisse une infinité d'expériences à faire. Ces expériences même sont-elles toutes possibles ? Combien de tems en ferons-nous réduits à des conjectures qu'un jour verra éclore & que le lendemain verra détruites ? Qui donnera un frein à ce penchant presque invincible à l'analogie , manière de juger si séduisante , si commode & si trompeuse ? A peine avons-nous

quelques faits , que nous bâtissons un système qui entraîne la multitude & suspend la recherche de la vérité. Le tems employé à former une hypothèse , & le tems employé à la détruire , sont presque également perdus. Les sciences de calcul , satisfaisantes pour l'amour - propre , qui se plaît à vaincre les difficultés , & pour l'esprit juste qui aime les résultats rigoureux , dureront ; mais avec peu d'utilité pour les usages de la vie. La religion , qui jette du dédain sur les travaux d'un être en chrysalide & qui redoute secrètement les progrès de la raison , multipliera les oisifs & retardera l'homme laborieux par la crainte ou par le scrupule. A mesure qu'une science s'avance , les pas deviennent plus difficiles ; la généralité se dégoûte , & elle n'est plus cultivée , que par quelques hommes opiniâtres , qui s'en occupent ; soit par habitude , soit par l'espérance bien ou mal fondée de se faire un nom , jusqu'au moment où le ridicule s'en mêle & où l'on montre au doigt , ou comme un fou , ou comme un sot celui qui se promet de vaincre une difficulté contre laquelle quelques hommes célèbres ont échoué. C'est ainsi qu'on masque la crainte qu'il ne réussisse.

On a vu dans tous les siècles & chez toutes les nations , les études naître , tomber & se succéder dans un certain ordre réglé. Cette inconstance , cette lassitude ne sont pas d'un homme seulement. C'est un vice des sociétés les plus nombreuses & les plus éclairées. Il semble que les sciences & les arts aient un tems de mode.

Nous avons commencé par avoir des érudits. Après les érudits , des poètes & des orateurs. Après les orateurs & les poètes , des métaphysiciens qui ont fait place aux géomètres , qui ont fait place aux physiciens , qui ont fait place aux naturalistes & aux chymistes. Le goût de l'histoire naturelle est sur son déclin. Nous sommes tout entiers aux questions du gouvernement , de législation , de morale , de politique & de commerce. S'il m'étoit permis de hasarder une prédiction , j'annoncerois qu'incessamment les esprits se tourneront du côté de l'histoire , carrière immense où la philosophie n'a pas encore mis le pied.

En

En effet, si de cette multitude infinie de volumes, on en arrachoit les pages accordées aux grands assassins qu'on appelle conquérans, ou qu'on les réduisît au petit nombre de pages qu'ils méritent à peine, qu'en resteroit-il ? Qui est-ce qui nous a parlé du climat, du sol, des productions, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des plantes, des fruits, des minéraux, des mœurs, des usages, des superstitions, des préjugés, des sciences, des arts, du commerce, du gouvernement & des loix ? Que connoissons-nous de tant de nations anciennes qui puisse être de quelque utilité pour les nations modernes ? Et leur sagesse & leur folie ne sont-elles pas également perdues pour nous ? Leurs annales ne nous instruisent jamais sur les objets qu'il nous importe le plus de connoître, sur la vraie gloire d'un souverain, sur la base de la force des nations, sur la félicité des peuples, sur la durée des empires. Que ces beaux discours d'un général à ses soldats, au moment d'une action, servent de modèles d'éloquence à un rhéteur, j'y consens ; mais quand je les saurai par cœur, je n'en deviendrai ni plus équitable, ni plus ferme, ni plus instruit, ni meilleur. Le moment approche où la raison, la justice & la vérité vont arracher des mains de l'ignorance & de la flatterie une plume qu'elles n'ont tenue que trop longtemps. Tremblez, vous qui repaissez les hommes de mensonge, ou qui les faites gémir sous l'oppression. Vous allez être jugés.

Dans la Guinée, on ne connoît que deux saisons. La plus sèche & la plus agréable commence en avril, & finit en octobre. Alors, il ne pleut jamais : mais des vapeurs épaisses qui couvrent l'horizon interceptent les rayons du soleil, & en modèrent les ardeurs : mais il tombe toutes les nuits des rosées assez abondantes pour entretenir la végétation des plantes. Durant le reste de l'année, les chaleurs sont vives, & seroient peut-être insupportables, sans les pluies qui se succèdent très-rapidement. Malheureusement, la nature a rarement bien disposé le terrain pour l'écoulement de ces eaux trop abondantes, & l'art n'est jamais venu au secours de la nature. De-là l'origine de tant de marais dans cette partie du globe. Ils sont le plus ordinaire-

ment meurtriers pour les étrangers que l'avidité conduit à leur voisinage. En allumant chaque nuit des feux près de leurs habitations, les naturels du pays purifient un air corrompu, auquel ils sont d'ailleurs accoutumés dès l'enfance. Les petites variétés que peuvent offrir le nord & le sud de la ligne, n'infirmement pas l'exactitude de ces observations.

XI.

De quelle nature est le sol de la Guinée. Quelles sont ses côtes.

Depuis les frontières de l'empire de Maroc jusqu'au Sénégal, la terre est tout-à-fait stérile. Une longue bande des déserts de Sahara, qui s'étendent depuis l'océan atlantique jusqu'à l'Egypte, au midi de tous les états Barbaresques, occupe ce grand espace. Au milieu de ces sables brûlans, vivent quelques familles Maures, dans un petit nombre d'endroits où se sont trouvées des sources peu abondantes, & où il a été possible de planter des palmiers & de recueillir des dattes. Leur principale occupation est de ramasser les gommés qui ont fixé l'attention de l'Europe sur cette contrée. Elles portent dans la haute Guinée, principalement à Bambouk, une grande quantité de sel qui leur est payée avec de l'or, & quelquefois avec des esclaves.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra Leona; les bords des rivières moins considérables qui coulent dans l'intervalle de ces grands fleuves, seroient très-fertiles, si on vouloit les cultiver. L'éducation des troupeaux y fait presque l'unique occupation des habitans. Ils se nourrissent par goût, du lait de jument, & voyagent peu, parce que nul besoin ne les fait sortir de leur patrie.

Ceux du cap de Monté, enveloppés de tous côtés par des sables, forment une nation entièrement isolée du reste de l'Afrique. C'est dans le riz de leurs marais que consiste toute leur nourriture & leur unique richesse. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur est payée avec de l'eau-de-vie & des quincailleries.

Depuis le cap de Palme jusqu'à la rivière de Volte, les habitans sont marchands & cultivateurs. Ils sont cultivateurs, parce que leur terre, quoique pierreuse, paie largement les peines & les avances nécessaires pour la défricher. Ils sont marchands,

parce qu'ils ont derrière eux des nations qui leur fournissent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des esclaves, & que rien ne s'oppose à une communication suivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'est la seule contrée de l'Afrique où, dans un long espace, on ne soit arrêté ni par de vastes déserts, ni par des rivières profondes, & où l'on trouve de l'eau & des subsistances.

Entre la rivière de Volte & celle de Kalabar, la côte est plate, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en est pas ainsi du pays qui s'étend depuis le Kalabar jusqu'au Gabon. Presque entièrement couvert d'épaisses forêts, produisant peu de fruits, & point de grains, il est plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y soient abondantes, comme elles doivent l'être sous l'équateur, la terre est si sablonneuse, qu'un instant après qu'elles sont tombées, il ne reste aucune trace d'humidité.

Au sud de la ligne, & jusqu'au Zaire, la côte offre un aspect riant. Basse dans sa naissance, elle s'élève insensiblement, & présente des champs cultivés, mêlés de bois toujours verts, & des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte est ordinairement haute & escarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine exhaussée, dont le sol est composé d'un gros sable fertile.

Au-delà du Coanza, & des établissemens Portugais, commence un pays stérile qui a plus de deux cens lieues d'étendue, & qui se termine aux Hottentots. Dans ce long espace, on ne connoît d'habitans que les Cimbebas, avec lesquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on observe dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouissent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part sur cette côte immense, on ne voit de ces rochers adreux, dont l'aspect repousse le navigateur. La mer y est calme, & l'ancrage sûr. Sans ces avantages, on ne pourroit que difficilement la pratiquer, parce qu'elle a très-peu de ports, & que des bancs de sable presque contigus, obligent le plus souvent de mouiller au large.

Les vents & les courans ont à-peu-près la même direction six mois de l'année, depuis avril jusqu'en novembre. Au sud de la ligne, le vent règne sud-est, & la direction des courans est vers le nord : au nord de la ligne, le vent règne à l'est, & la direction des courans est vers le nord-est. Dans les six autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent ; mais il ne souffle plus avec la même force : le ressort de l'air semble s'être relâché. La cause de ce changement paroît influencer sur la direction des courans. Au nord de la ligne, ils vont au sud-ouest ; au-delà de la ligne, ils vont au sud.

XII.
Idée des divers
gouvernemens
établis en Gui-
née.

Les révolutions qui ont dû arriver dans l'Afrique occidentale, comme dans le reste du globe, sont entièrement ignorées ; & il étoit impossible qu'il en fût autrement dans une région où l'écriture a toujours été inconnue. On n'y a même conservé aucune tradition qui puisse servir de base à des conjectures bien ou mal fondées. Quand on demande aux peuples de ces contrées pourquoi ils ont laissé perdre le souvenir de ce qu'ont fait leurs pères, ils répondent qu'il importe peu de savoir comment ont vécu les morts ; que l'essentiel est que les vivans aient de la vertu. Le passé les touche si peu, qu'ils ne comptent pas même le nombre de leurs années. Ce seroit, disent-ils, se charger la mémoire d'un calcul inutile, puisqu'il n'empêcheroit pas de mourir, & qu'il ne donneroit aucune lumière sur le terme de la vie. En parlant de cette partie du monde, on est donc réduit aux époques qui ont vu arriver les Européens sur ses rivages. Il faut même se borner aux côtes, puisqu'aucun étranger digne de créance n'a pénétré dans l'intérieur des terres, & que nos navigateurs n'ont guère étendu leurs recherches au-delà des rades où ils formoient leurs cargaisons.

Toutes leurs relations attestent que les parties connues de cette région sont gouvernées arbitrairement. Que le despote soit appelé au trône par les droits de sa naissance, ou qu'il le soit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que sa volonté.

Mais ce qu'on peut trouver singulier en Europe, où le grand nombre des monarchies héréditaires s'oppose à la tranquillité

des gouvernemens électifs , & à la prospérité de tous les états libres ; c'est qu'en Afrique , les contrées où il y a le moins de révolutions , sont celles qui ont conservé le droit de choisir leurs chefs. Pour l'ordinaire , c'est un vieillard dont la sagesse est généralement connue. La manière dont se fait ce choix est simple , mais ne peut convenir qu'à de très-petits états. Le peuple se rend à son gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix se trouvent partagées , celui qui en a réuni un plus grand nombre , nomme le quatrième jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de suffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouissent de ce privilège.

Telle est , à l'exception des royaumes héréditaires de Benin & de Juda , la formation de cette foule de petits états qui sont au nord de la ligne. Au sud on trouve le Mayombé & le Quilingo , dont les chefs sont pris parmi les ministres de la religion ; les empires de Loango & de Congo , où la couronne se perpétue dans la ligne masculine du côté des femmes ; c'est-à-dire , que le premier fils de la sœur aînée du roi , hérite du trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant est bien plus sûrement le fils de sa mère que de l'homme qu'elle a épousé : ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement , qu'ils voient , qu'à celui de la conception , qu'ils ne voient pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entière de cet art si révééré parmi nous sous le nom de politique. Cependant ils ne laissent pas d'en observer les formalités , & certaines bienséances. L'usage des ambassades leur est familier , soit pour solliciter des secours contre un ennemi puissant , ou pour réclamer une médiation dans les différends , ou pour faire compliment sur des succès , sur une naissance , sur une pluie après une grande sécheresse. L'envoyé ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de sa mission , ni voyager pendant la nuit dans les états d'un prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin son caractère , & accompagné de cinq ou six de ses amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos , il est reçu

avec respect : mais il n'en peut partir avant le lever du soleil , & sans que son hôte ait assemblé quelques personnes qui puissent témoigner qu'il ne lui est arrivé aucun accident. Au reste , on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne stipule rien pour le passé , jamais rien pour l'avenir , tout est pour le présent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne sauroient avoir aucun rapport suivi avec les autres parties du globe.

XIII.

De quelle manière on fait la guerre en Guinée.

La guerre n'est pas plus combinée que la politique. Nul gouvernement n'a de troupes à sa solde. La profession militaire est l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontières , ou pour aller chercher du butin. Les généraux sont choisis par les soldats , & le choix est confirmé par le prince. L'armée marche , & le plus souvent les hostilités commencées le matin , sont terminées le soir. L'incursion du moins n'est jamais longue , parce que n'ayant point de magasins , le défaut de subsistances oblige de se retirer. Ce seroit un grand malheur pour ces peuples , qu'on leur enseignât l'art de tenir la campagne quinze jours de suite.

Ce n'est point le desir de s'agrandir qui donne naissance aux troubles qui déchirent assez souvent ces contrées. Une insulte faite dans une cérémonie , un vol furtif ou violent , le rapt d'une fille , voilà les suites ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille , le rachat des prisonniers se fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandises , ou avec des esclaves. Jamais on ne cède aucune portion du territoire ; il appartient tout entier à la commune , dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver , pour en recueillir les fruits.

Cette manière de terminer les différends , n'est pas seulement des petits états qui ont des chefs trop sages pour chercher à s'agrandir , trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands empires sont réduits à s'y conformer avec des voisins plus foibles qu'eux. Le despote n'a jamais de milice sur pied ; & quoiqu'il dispose à son gré de la vie des gouverneurs de ses provinces , il ne leur prescrit aucun principe d'administration. Ce sont de

petits souverains qui , dans la crainte d'être soupçonnés d'ambition & punis de mort , vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les puissances considérables & les autres états , subsiste en même tems par le pouvoir immense que le prince a sur ses sujets , & par l'impossibilité où il est de s'en servir comme il le voudroit. Sa volonté n'est qu'un trait qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de son lieutenant , & toute la province l'étranglera à son commandement : mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitans de la province , personne ne voudroit exécuter cet ordre , & sa volonté ne suffiroit pas pour armer une autre province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier : mais il ne peut rien contre tous ensemble.

Une autre raison qui empêche l'asservissement des petits états par les grands , c'est que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le seul homme qui en ait paru touché , étoit un courtier d'esclaves , qui , dès son enfance , avoit fréquenté les vaisseaux Européens , & qui , dans un âge plus mûr , fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit , ce qu'il entendoit dire , enflamma son imagination , & lui apprit qu'on se faisoit souvent un grand nom en occasionnant de grands malheurs. De retour dans sa patrie , il se sentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'élevèrent à la dignité de chef des Akanis , & il vint à bout de les armer contre leurs voisins. Rien ne put résister à sa valeur , & sa domination s'étendit sur plus de cent lieues de côtes , dont Anamabou étoit le centre. Il mourut. Personne n'osa lui succéder ; & tous les ressorts de son autorité se relâchant à la fois , chaque chose reprit sa place.

La religion chrétienne & la religion mahométane semblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique Occidentale , fréquentée par les Européens. Les musulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du cap Verd , qui , eux-mêmes , les ont étendus plus loin. A mesure que ces dogmes se sont

XIV.

Quels sont les cultes établis en Guinée.

éloignés de leur source , ils se sont si fort altérés , que chaque royaume , chaque village , chaque famille en a de différens. Sans la circoncision , qui est d'un usage général , à peine soupçonneroit-on les peuples de professer le même culte. Il ne s'est tout-à-fait arrêté qu'au cap de Monté , dont les habitans n'ont point de communication avec leurs voisins.

Ce que les Arabes avoient fait au nord de la ligne pour l'alcoran , les Portugais le firent dans la suite au sud pour l'évangile. Ils établirent son empire vers la fin du quinzième siècle , depuis le pays de Benguela jusqu'au Zaire. Un culte , qui présentoit des moyens sûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes , se trouva du goût des nations qui avoient une religion moins consolante. S'il fut pros crit depuis dans plusieurs états , ce furent les violences de ses promoteurs qui lui attirèrent cette disgrâce. On l'a même tout-à-fait défigurée , dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minutieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes , placées au centre , ont conservé des superstitions locales , dont l'origine doit être fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun se fait à sa mode & pour son usage ; dans la foi aux augures , aux épreuves du feu & de l'eau bouillante , à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses : c'est la confiance aveugle qu'on a dans les prêtres qui en sont les ministres & les propagateurs. Le commerce , qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant , les fait regarder comme les arbitres de la stérilité , de la fertilité des campagnes. A ce titre on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin sociale , & tendent à le rendre plus doux & plus paisible.

XV.
Mœurs, ha-
bitudes & oc-
cupations des
peuples de la
Guinée.

Le pays est généralement mal peuplé. Il est rare d'y trouver des habitations ailleurs qu'auprès des rivières , des lacs & des fontaines. Dans ces contrées , ce sont moins les besoins réciproques qui rapprochent les hommes , que les liens du sang qui les empêchent de se séparer. Aussi distingue-t-on dans la même ville ,

ville, quelquefois dans le même village, de petits hameaux qui sont autant de familles présidées par leurs patriarches.

Rien, dans ces établissemens, ne porte l'empreinte d'une civilisation un peu avancée. Les maisons sont construites avec des branches d'arbre ou avec des joncs attachés à des pieux, assez enfoncés pour qu'ils puissent résister aux vents. On y voit rarement des fenêtres. La couverture n'est qu'un amas de feuilles, &, s'il se peut, de feuilles de palmier, plus propres que les autres à résister aux injures des saisons. Les cases de la capitale; les cases même qu'occupe le despote, ne sont guère distinguées des autres, que par leur étendue. Ce n'est pas que l'abondance du plus beau & du meilleur bois; ce n'est pas qu'une terre propre à faire de la brique, qui remplaceroit la pierre infiniment rare dans ces contrées, ne sollicitent ces peuples à d'autres constructions : mais il ne leur est jamais tombé dans l'esprit qu'il fallût se donner tant de peine pour se loger.

Lameublement est digne de l'habitation. Dans les villes, comme dans les campagnes, chez le prince, comme chez les derniers citoyens, il se réduit à quelques paniers, à quelques pots de terre, à quelques ustensiles dealebasse. Si le pauvre ne couchoit sur une nate faite dans le pays, & le riche sur un tapis arrivé d'Europe, tout seroit semblable.

La nourriture est aussi la même. Du riz, du manioc, du maïs; des ignames ou des patates, selon la qualité du terrain; des fruits sauvages; du vin de palmier; du gibier & du poisson que chacun se procure à sa volonté : tels sont les vivres qui, sans en excepter les esclaves, sont communs à tous.

Une ceinture, placée au-dessus des reins & que nous appelons pagne, tient lieu de tout vêtement aux deux sexes. Des grains de verre, qu'on leur apporte & qu'on leur vend fort cher, forment la parure de la plupart des femmes & du petit nombre d'hommes, qui cherchent à se faire remarquer.

Les arts sont peu de chose dans ces régions. On n'y connoît que ceux qui se trouvent dans les sociétés naissantes, & encore sont-ils dans l'enfance. Le talent du charpentier se réduit à élever

des cabanes. Le forgeron n'a qu'un très-petit marteau & des enclumes de bois , pour mettre en œuvre le peu de fer qui lui vient d'Europe. Sans le secours du tour , le potier fait quelques vases grossiers d'argile & des pipes à fumer. Une herbe , qui vient sans culture & qui n'a besoin d'aucun apprêt , sert seule à faire des pagnes. Sa longueur est la largeur de la toile. Le tisserand la travaille sur ses genoux , sans métier , sans navette , & en passant avec ses doigts la trame entre chacun des fils de la chaîne , de la même manière que nos vaniers font leurs claies. Les lieux les plus éloignés reçoivent leur sel des habitans des côtes qui , par le moyen d'un grand feu , le séparent de l'eau de la mer. Ces travaux sédentaires sont le partage des esclaves & d'un petit nombre d'hommes libres. Les autres vivent dans une oisiveté habituelle. Si un caprice ou l'ennui les font sortir de cette inertie , c'est pour aller à la chasse où à la pêche. Jamais ils ne s'abaissent jusqu'à solliciter la fertilité des terres. L'agriculture , regardée comme la plus vile des occupations , est le partage des femmes. On ne leur accorde d'autre douceur que la liberté de se reposer un jour, après trois jours de fatigues excessives.

Les peuples de Guinée ont dans leurs mœurs beaucoup de traits de ressemblance. Dans toutes les parties de cette vaste region, la polygamie est autorisée. Elle y doit être cependant fort rare , puisque tous les hommes libres , & la plupart des esclaves , trouvent des compagnes. Les garçons ne consultent que leur goût pour se marier ; leurs sœurs ont besoin de l'aveu de leur mère. Ce lien est généralement respecté. Il n'y a que l'adultère qui le puisse rompre , & rien n'est plus rare que ce désordre. Seulement à la côte d'Angole, les filles des chefs de l'état ont le droit de choisir l'époux qui leur convient , fût-il engagé ; de l'empêcher d'avoir d'autres femmes ; de le répudier lorsqu'il leur déplaît , & même de lui faire trancher la tête , s'il est infidèle. Ces princesses , si on peut leur donner ce nom jouissent de leurs privilèges , avec une fierté dédaigneuse & une grande sévérité , comme pour se venger sur le malheureux qui leur est soumis , de l'espèce de servitude à laquelle est condamné leur sexe.

Son fort est déplorable. Chargées des travaux de la campagne, les femmes le font encore des soins domestiques. Seules, elles doivent pourvoir à la subsistance & à tous les besoins de leur famille. Jamais elles ne paroissent devant leur mari que dans une posture humiliante. Elles le servent toujours à table, & vont vivre ensuite de ce qu'il n'a pas pu ou voulu manger. Cet état de peine & d'abjection ne s'arrête pas au peuple. C'est la condition des femmes de la ville, des femmes des gens riches, des femmes des grands, des femmes des souverains. L'opulence & le rang de leurs époux ne les font jouir d'aucune douceur, d'aucune prérogative.

Tandis qu'elles épuisent au service de leurs tyrans le peu que la nature leur a donné de force, ces barbares coulent des jours inutiles dans une inaction entière. Rassemblés sous d'épais feuillages, ils fument, ils boivent, ils chantent ou ils dansent. Ces amusemens de la veille font ceux du lendemain. Des contestations ne troublent jamais ces plaisirs. Il y règne une bienséance qu'on ne devroit pas raisonnablement attendre d'un peuple si peu éclairé.

On n'est pas moins surpris qu'il soit désintéressé. A l'exception des côtes où nos brigandages ont formé des brigands ; il règne par-tout une grande indifférence pour les richesses. Rarement les plus sages même songent-ils au jour qui doit suivre ; aussi l'hospitalité est-elle la vertu de tous. Celui qui ne partageroit pas avec ses voisins, ses parens & ses amis ce qu'il rapporteroit de la chasse ou de la pêche, s'attireroit le mépris public. Le reproche d'avarice est au-dessus de tous les reproches. On le fait aux Européens qui ne donnent rien pour rien, en les appelant *des mains fermées*.

Tel est le caractère général des peuples de la Guinée. Il reste à parler des habitudes qui distinguent les peuples d'une contrée de ceux d'une autre contrée.

Sur les bords du Niger, les femmes sont presque toutes belles ; si ce n'est pas la couleur, mais la justesse des proportions qui fait la beauté. Modestes, tendres & fidèles, un air d'innocence règne dans leurs regards, & leur langage se sent de leur timidité. Les

noms de Zilia , de Calipso , de Fanni , de Zamé , qui semblent des noms de volupté , se prononcent avec une inflexion de voix , dont nos organes ne sauroient rendre la mollesse & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuse , la peau d'un noir d'ébène , les traits & la physionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux , & de faire la guerre aux bêtes féroces , leur donne une contenance noble. Ils supportent difficilement un outrage : mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés , leur inspire une reconnaissance sans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connoit point de domestiques plus attentifs , plus sobres , & d'un attachement qui tienne plus de la passion : mais ils ne sont pas bons cultivateurs. Leur corps n'est pas accoutumé à se courber , & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénère en allant vers l'est. Les peuples y ont la plupart un corps robuste , mais raccourci ; un air de force exprimé par des muscles roides ; les traits du visage écartés & sans physionomie. Les figures qu'ils s'impriment sur le front , sur les joues , ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un sol ingrat qui se refuse même au travail , leur a fait une nécessité de la pêche , quoique la mer presque impraticable par une barre qui règne le long de la côte , semblât les en détourner. Rebutés en quelque sorte par ces deux élémens , ils ont cherché des secours chez des nations voisines plus favorisées de la nature ; ils en ont tiré leur subsistance en leur vendant du sel. Leur esprit de négoce s'est étendu depuis l'arrivée des Européens ; parce que chez tous les hommes les idées se développent en raison des choses ; & qu'il y a plus de combinaisons à faire pour échanger un esclave contre plusieurs sortes de marchandises , que pour vendre une mesure de sel. Du reste , propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force , ils sont ineptes pour le service intérieur de la domesticité. Cet état est contraire aux habitudes de leur éducation , qui les paie en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un paiement journalier , est peut-être un des meilleurs alimens de l'industrie chez tous les hommes.

Les femmes de ces nègres marchands n'ont ni l'aménité , ni la retenue , ni la discrétion , ni la beauté des femmes du Niger , & elles paroissent avoir moins de sentiment. En comparant les deux nations , on seroit tenté de croire que l'une est le bas peuple d'une ville policée , & que l'autre a reçu une éducation distinguée. On apperçoit dans leur langage l'expression de leur caractère. Les accens de l'une sont d'une douceur extrême ; ceux de l'autre sont durs & secs comme son terroir. La vivacité y ressemble à la colère , jusque dans le plaisir.

Au-delà de la rivière de Volte , dans le Benin , & dans les autres pays connus sous le nom général de la côte d'Or , les peuples ont la peau unie & d'un noir sombre , les dents belles , la taille moyenne , mais assez bien prise , la contenance fière. Leur physionomie , quoique assez agréable , le seroit beaucoup davantage sans l'usage où sont les femmes de se cicatrifier le visage , & les hommes de se brûler le front. Une métempsychose qui leur est particulière , fait la base de leur croyance : ils pensent que dans quelque lieu qu'ils aillent ou qu'on les transporte , ils doivent après leur mort , soit qu'ils se la donnent ou qu'ils l'attendent , revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur , parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux séjour de l'univers. Une erreur si douce sert à les rendre humains. Les étrangers qui se fixent dans ce climat , y sont traités avec des égards portés jusqu'au respect , dans la persuasion où l'on est qu'ils viennent y recevoir la récompense de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une disposition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voisines ; du goût pour le travail , une équité que les circonstances altèrent rarement , & une grande facilité à se façonner aux manières étrangères. Il tient davantage aux coutumes de son commerce , lors même qu'elles ne lui sont pas favorables. La méthode de négocier avec lui , fut long-tems ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaisseau qui arrivoit consommoit sa traite , avant qu'un autre pût commencer la sienne. Chacun avoit son tour. Le prix établi pour l'un , étoit le prix de tous. Ce n'est que depuis peu que cette

nation s'est déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ses rades.

Les peuples situés entre la ligne & le Zaire , ont tous une grande ressemblance. Ils sont bien faits. Leur constitution est moins robuste que celle des habitans du nord de l'équateur ; & quoiqu'il y ait quelques marques sur leur visage , on n'y aperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup-d'œil. Leurs fêtes sont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois ; avec cette différence qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrières , & qu'en Afrique ils sont l'amusement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaisirs publics. Réunies dans quelques maisons , elles passent mystérieusement la journée , sans qu'aucun homme puisse être admis dans leur société. La jalousie des rangs est la plus forte passion de ces peuples naturellement paisibles. Tout est étiquette , & à la cour des princes , & dans les conditions privées. Au moindre événement , on vole chez ses amis , ou pour les féliciter , ou pour s'affliger avec eux. Un mariage est le sujet de trois mois de visites. Les obsèques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien , promènent ses tristes restes dans plusieurs provinces. La troupe grossit dans la marche ; & personne ne se retire qu'on n'ait déposé le cadavre dans le tombeau , avec les démonstrations de la plus vive douleur. Un goût si décidé pour les cérémonies , s'est trouvé favorable à la superstition , & la superstition a favorisé l'indolence.

Du Zaire à la rivière de Coanza , on retrouve bien les anciennes mœurs , mais on y remarque un mélange confus de pratiques Européennes qui ne se voit pas ailleurs. Il est naturel de penser que les Portugais qui ont de grands établissemens dans cette contrée , & qui ont voulu y introduire le christianisme , se sont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations , qui , ayant de simples comptoirs au nord de la ligne , ne se sont occupées que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas besoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureusement que de cette classe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractère d'une nation. Les ordres inférieurs, les esclaves s'éloignent de cette ressemblance à proportion qu'ils sont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les observateurs les plus pénétrants ont cru voir que la différence des conditions ne produisoit pas sur ce peuple des variétés aussi marquées que nous en trouvons dans les états situés entre l'Elbe & le Tibre, qui forment à-peu-près la même étendue de côte-que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent se ressembler. C'est une ligne droite dont il y a cent moyens de s'écarter. Les conseils de la nature sont courts & assez uniformes : mais les suggestions du goût, de la fantaisie, du caprice, de l'intérêt personnel, des circonstances, des passions, des accidens de la santé, de la maladie, des rêves même, sont si nombreux & si divers, qu'ils ne sont pas & qu'ils ne peuvent jamais être épuisés. Il ne faut qu'une tête folle pour en déranger mille autres, par condescendance, par flatterie ou par imitation. Une femme d'un rang distingué, a quelque défaut du corps à cacher. Elle imagine un moyen qu'adopteront celles qui l'entourent, quoiqu'elles n'en aient pas la même raison ; & c'est ainsi que de cercles excentriques en cercles excentriques, une mode s'étend & devient nationale. Cet exemple suffit pour expliquer une infinité de bizarreries dont notre pénétration se fatigueroit à chercher le motif dans les besoins, dans la peine ou dans les plaisirs. La diversité des institutions civiles & morales qui souvent ne sont ni plus raisonnées, ni moins fortuites, jettent aussi nécessairement dans le caractère moral & dans les habitudes physiques des nuances qui sont inconnues dans les sociétés moins compliquées. D'ailleurs la nature plus impérieuse sous la Zone Torride que sous les Zones tempérées, laisse moins d'action aux influences morales : les hommes s'y ressemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle, & presque rien de l'art. En Europe, un

commerce étendu & diversifié , variant & multipliant les jouissances , les fortunes & les conditions , ajoute encore aux différences que le climat , les loix & les préjugés ont établies chez des peuples paresseux & laborieux.

En Guinée le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il se bornoit autrefois à quelques échanges de sel & de poisson séché que consommoient les nations éloignées, de la côte. Elles donnoient en retour des pièces d'étoffe faites d'un fil, qui n'est autre chose qu'une substance ligneuse, collée sous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute sorte de tissure. On en fait des bonnets, des espèces d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie selon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil est le gris lavé. La rosée qui blanchit nos lins, lui donne une couleur de citron que les gens riches préfèrent. La teinte noire qui est à l'usage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil, simplement infusé dans l'eau.

Les premiers Européens qui fréquentèrent les côtes occidentales de l'Afrique, donnèrent de la valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommés, aux bois de teinture, qui avoient eu jusqu'alors assez peu de prix. On livroit aussi en échange à leurs navigateurs quelques foibles parties d'or, que des caravanes parties des états Babaresques enlevoient auparavant. Il venoit de l'intérieur des terres, & principalement de Bambouk, aristocratie située sous le douzième & treizième degrés de latitude septentrionale, & où chaque village est gouverné par un chef nommé Farim. Ce riche métal est si commun dans la contrée, qu'on en peut ramasser presque indifféremment par-tout, en raclant seulement la superficie d'une terre argileuse, légère & mêlée de sable. Lorsque la mine est très-riche, elle est fouillée à quelques pieds de profondeur, & jamais plus loin, quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante, à mesure qu'on creusoit davantage. Les peuples sont trop paresseux pour suivre un travail qui deviendroit toujours plus fatigant, & trop ignorans pour remédier aux inconvéniens que cette méthode entraîneroit.

Leur

Leur négligence & leur ineptie sont poussées si loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conservent que les plus grosses parties. Les moindres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitans de Bambouk n'exploitent pas les mines en tout tems, ni quand il leur plaît. Ils sont obligés d'attendre que des besoins personnels ou publics aient déterminé les Farims à en accorder la permission. Lorsqu'elle est annoncée, ceux auxquels il convient d'en profiter, se rendent au lieu désigné. Le travail fini, on fait le partage. La moitié de l'or revient au seigneur, & le reste est réparti entre les travailleurs par portions égales. Les citoyens qui desireroient ces richesses dans un autre tems que celui de la fouille générale, les iroient chercher dans le lit des torrens où elles sont communes.

Plusieurs Européens cherchèrent à pénétrer dans une région qui contient tant de trésors. Deux ou trois d'entre eux qui avoient réussi à s'en approcher, furent impitoyablement repoussés. M. David, chef des François dans le Sénégal, imagina en 1740 de faire ravager par un prince Foulé les bords du Felleme, d'où Bambouk tiroit tous ses vivres. Ce malheureux pays alloit périr, au milieu de ses monceaux d'or, lorsque l'auteur de leurs calamités leur fit proposer de leur envoyer des subsistances du fort Galam qui n'en est éloigné que de quarante lieues, s'ils consentoient à le recevoir & à permettre aux siens d'exploiter leurs mines. Ces conditions furent acceptées, & l'observation en fut de nouveau jurée à l'auteur du projet lui-même, qui quatre ans après se transporta dans ces provinces. Mais le traité n'eut aucune suite. Seulement, le souvenir des maux qu'on avoit soufferts, & de ceux qu'on avoit craints, détermina les peuples à demander des productions à un sol qui n'avoit été fécond qu'en métaux. Il paroît qu'on a perdu l'or de vue, pour s'occuper uniquement du commerce des esclaves.

La propriété que quelques hommes ont acquise sur d'autres dans la Guinée, est d'une origine fort ancienne. Elle y est généralement établie, si l'on en excepte quelques petits cantons

XVII.
Le commerce
de la Guinée
s'est agrandi

par la vente de
ses esclaves.

où la liberté s'est retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de servitude. Il peut disposer seulement des esclaves qu'il acquiert, soit à la guerre où tout prisonnier est esclave à moins d'échange, soit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, soit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoissance. Cette loi qui semble être faite en faveur de l'esclave né, pour le faire jouir de sa famille & de son pays, est insuffisante, depuis que les Européens ont établi le luxe sur les côtes d'Afrique. Elle se trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que se font deux propriétaires, pour être condamnés tour à tour, l'un envers l'autre, à une amende qui se paie en esclaves nés, & dont la disposition devient libre par l'autorisation de la même loi.

La corruption, contre son cours ordinaire, a gagné, des particuliers aux souverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des esclaves; comme on les suscite en Europe pour avoir des soldats. Ils ont établi l'usage de punir par l'esclavage, non-seulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens: mais ceux qui se trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, & ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine est devenue, avec le tems, celle des plus légères fautes, après avoir été d'abord réservée aux plus grands crimes. On n'a cessé d'accumuler les défenses, même des choses indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les transgressions. L'injustice n'a plus eu de bornes, ni de barrières. Dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des sacs; on met un baillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au souverain qui désavoue toujours la commission qu'il a donnée, & qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur le champ ses agens aux vaisseaux avec lesquels il a traité.

Malgré ces odieuses ruses, les peuples de la côte se font vus.

hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisoient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons avec le Nouveau-Monde. Les têtes de nègres représentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur est enlevé ; & on ne leur laisse que des choses qui se consomment. Leur capital dispa- roît peu-à-peu ; parce qu'il ne peut se régénérer , en raison de l'activité des consommations. Aussi la traite des noirs seroit-elle déjà tombée , si les habitans des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays , desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des esclaves qu'ils nous livrent. C'est de cette manière que le commerce des Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commercables de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans ; & voici comment. On les paie , en plus grande partie , avec des marchandises des Indes Orientales , qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises. Ainsi les colonies d'Amérique , où se conclut le dernier marché des noirs , sont obligées de supporter ces diverses augmentations , & par conséquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant , le propriétaire éloigné qui vend son esclave , reçoit moins de marchandises que n'en recevoit , il y a cinquante ans , celui qui vendoit le sien au voisinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires ; les frais de voyage ; les droits , quelquefois de trois pour cent qu'il faut payer aux souverains chez qui l'on passe , absorbent la différence de la somme que reçoit le premier propriétaire , à celle que paie le marchand Européen. Ces frais grossissent tous les jours , par l'éloignement des lieux où il reste encore des esclaves à vendre. Plus ce premier marché sera reculé , plus les difficultés du voyage seront grandes. Elles deviendront telles , que de ce que le marchand Européen pourra donner , il restera si peu à offrir au premier vendeur ,

qu'il préférera de garder son esclave. Alors , la traite cessera. Si l'on veut absolument la soutenir , il faudra que nos négocians achètent excessivement cher , & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies , qui , de leur côté , ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions , ne trouveront plus de consommateurs. Mais , jusqu'à ce période , qui est peut-être moins éloigné que ne le pensent les colons , ils vivront tranquillement du sang & de la sueur des nègres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'affocient entre eux , & formant des espèces de caravanes , conduisent dans l'espace de deux ou trois cens lieues , plusieurs files de trente ou quarante esclaves , tous chargés de l'eau & des grains nécessaires pour subsister dans les déserts arides que l'on traverse. La manière de s'en assurer , sans trop gêner leur marche , est ingénieusement imaginée. On passe dans le col de chaque esclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée , ferme la fourche par derrière de manière que la tête ne puisse pas passer. La queue de la fourche , dont le bois est fort pesant , tombe sur le devant , & embarrasse tellement celui qui y est attaché , que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres , il ne peut ni marcher , ni lever la fourche. Pour se mettre en marche , on range les esclaves sur une même ligne ; on appuie & on attache l'extrémité de chaque fourche sur l'épaule de celui qui précède , & ainsi de l'un à l'autre jusqu'au premier dont l'extrémité de la fourche est portée par un des conducteurs. On n'impose guère de chaîne aux autres , sans en sentir soi-même le fardeau. Mais pour prendre sans inquiétude le repos du sommeil , ces marchands attachent les bras de chaque esclave sur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état , il ne peut ni fuir , ni rien tenter pour sa liberté. Ces précautions ont paru indispensables ; parce que si l'esclave peut parvenir à rompre sa chaîne , il devient libre. La foi publique , qui assure au propriétaire la possession de son esclave , & qui dans tous les tems le lui remet

entre les mains, se tait entre l'esclave & le marchand qui exerce de toutes les professions la plus méprisée.

En lisant cet horrible détail, lecteur, votre ame ne se remplit-elle pas de la même indignation que j'éprouve en l'écrivant ? Ne vous élancez-vous pas avec fureur sur ces infâmes conducteurs ? Ne brisez-vous pas ces fourches qui enchainent cette foule de malheureux, & ne les restituez-vous pas à la liberté ?

Les esclaves arrivent toujours en grand nombre, sur-tout lorsqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement est nécessaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, déjà long par cette raison d'économie, peut être augmenté par des circonstances particulières. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivières & languir la traite. La saison favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique est depuis février jusqu'en septembre ; & c'est depuis septembre jusqu'en mars que le retour des marchands d'esclaves offre le plus de cette marchandise sur la côte.

La traite des Européens se fait au nord & au sud de la ligne. La première côte commence au cap Blanc. Tout près sont Arguin & Portendic. Les Portugais les découvrirent en 1444, & s'y établirent l'année suivante. Ils en furent dépouillés en 1638 par les Hollandois qui, à leur tour, les cédèrent aux Anglois en 1666, mais pour y rentrer quelques mois après. Au commencement de 1678, Louis XIV les en chassa encore, & se contenta d'en faire démolir les ouvrages.

A cette époque, Frédéric-Guillaume, ce grand électeur de Brandebourg, méditoit de donner de l'activité à ses états, jusqu'alors opiniâtrément ruinés par des guerres rarement interrompues. Quelques négocians des Provinces-Unies mecontens du monopole qui les excluait de l'Afrique occidentale, lui persuadèrent de bâtir des forts dans cette vaste contrée & d'y faire acheter des esclaves qui seroient avantageusement vendus dans le Nouveau-Monde. On jugea cette vue utile ; & la compagnie formée pour la suivre se procura en 1682 trois établissemens à

XVIII.

Quelles sont les côtes où les navigateurs étrangers abordent pour trouver des esclaves.

la côte d'Or & un dans l'isle d'Arguin trois ans après. Le nouveau corps fut successivement ruiné, par les traverses des nations rivales, par l'infidélité ou l'inexpérience de ses agens, par les déprédations des corsaires. Comme il n'en restoit plus que le nom, le roi de Prusse vendit en 1717 à la compagnie de Hollande des propriétés devenues depuis long-tems inutiles. Ces républicains n'avoient pas pris possession d'Arguin, lorsqu'en 1721, il fut de nouveau attaqué, de nouveau pris par les ordres de la cour de Versailles que le traité de Nimègue avoit maintenue dans cette conquête. Ils y plantèrent bientôt leur pavillon, mais pour le voir encore abattre en 1724.

Depuis cette époque, la France ne fut pas troublée dans ces possessions jusqu'en 1763. Le ministère Britannique, qui avoit exigé le sacrifice du Niger, voulut alors qu'elles en fussent une dépendance. Cette prétention ne nous paroît pas fondée. Il n'y a qu'à voir les octrois accordés aux sociétés qui ont successivement exercé le monopole dans le Sénégal, pour se convaincre qu'Arguin & Portendie n'ont jamais été compris dans leur privilège. Cependant l'Angleterre ne permet pas que les François ni d'autres navigateurs approchent de ces parages. Ses sujets même n'y vont plus, depuis que les précieuses gommess qui leur donnoient quelque importance ont pris la route du Niger.

Ce fleuve, qu'on appelle aujourd'hui plus communément Sénégal, est très - considérable. Quelques géographes lui donnent un cours de plus de huit cens lieues. Ce qui est prouvé, c'est que, depuis juin jusqu'en novembre, il est navigable dans un cours de trois cens vingt lieues. La barre qui couvre l'embouchure de la rivière, n'en permet l'entrée qu'aux navires qui ne tirent pas plus de huit ou neuf pieds d'eau. Les autres sont réduits à mouiller tout auprès, sur un fond excellent. C'est du fort Saint - Louis, bâti dans une petite isle peu éloignée de la mer, que leur sont apportées, sur des bâtimens légers, leurs cargaisons. Elles se bornent aux gommess recueillies dans l'année, & à douze ou quinze cens esclaves. Les gommess arrivent de la rive gauche, & les esclaves de la droite, la seule qu'on puisse

dire peuplée , depuis que les tyrans de Maroc ont étendu leur férocité jusqu'à ces contrées.

Depuis que la pacification de 1763 a assuré à la Grande-Bretagne la possession du Sénégal , que sa marine avoit conquis durant la guerre , les François sont réduits à la côte qui commence au cap Blanc , & se termine à la rivière de Gambie. Quoiqu'ils n'aient pas été troublés dans la prétention qu'ils ont de pouvoir commercer exclusivement sur ce grand espace , leurs comptoirs de Joal , de Portudal & d'Albreda leur ont à peine fourni annuellement trois ou quatre cens esclaves. Gorée , éloignée du continent d'une lieue seulement , & qui n'a que quatre cens toises de longueur sur cent de largeur , est le chef-lieu de ces misérables établissemens. Durant les hostilités commencées en 1756 , cette isle qui a une bonne rade & dont la défense est facile , avoit subi le joug Anglois : mais les traités la rendirent à son premier possesseur.

Jusqu'en 1772 , cette contrée avoit été ouverte à tous les navigateurs de la nation. A cette époque , un homme inquiet & ardent persuada à quelques citoyens crédules que rien ne seroit plus aisé que d'arriver , par des routes jusqu'alors inconnues , à Bambouk & à d'autres mines non moins riches. Un ministre ignorant seconda l'illusion par un privilège exclusif , & on dépensa des sommes considérables à la poursuite de cette chimère. La direction du monopole passa , deux ans après , dans des mains plus sages ; & l'on s'est borné depuis à l'achat des noirs qui doivent être portés à Cayenne , où la société a obtenu un territoire immense.

La rivière de Gambie seroit navigable durant un cours de deux cens lieues pour d'assez grands bâtimens : mais ils s'arrêtent tous à huit ou dix lieues de son embouchure , au fort James. Cet établissement , qui a été conquis , rançonné , pillé sept ou huit fois dans un siècle , est situé dans une isle qui n'a pas un mille de circonférence. Les Anglois y traitent annuellement trois mille esclaves , arrivés la plupart , comme au Sénégal , des terres intérieures & très-éloignées.

Non loin de ces rivages furent découvertes, vers l'an 1449, par les Portugais, les dix îles du cap Verd, dont Sant-Yago est la principale. Ce petit archipel qui, quoique haché, montueux & peu arrosé, pourroit donner toutes les productions du Nouveau-Monde, nourrit à peine & nourrit fort mal le peu de noirs, la plupart libres, échappés à quatre siècles de tyrannie. La pesanteur des fers qui les écrasoient, s'accrut encore lorsqu'on les livra à une association qui seule avoit le droit de pourvoir à leurs besoins, qui seule avoit le droit d'acheter ce qu'ils avoient à vendre. Aussi les exportations de ce sol assez étendu se réduisoient-elles, pour l'Europe, à une-herbe connue sous le nom d'orseille, & qui est employée dans les teintures en écarlate; pour l'Amérique à quelques bœufs, à quelques mulets; & pour la partie de l'Afrique soumise à la cour de Lisbonne à un peu de sucre, à beaucoup de pagens de coton. Le sort de cet infortuné pays ne devoit pas changer. Qui pouvoit réclamer en sa faveur, puisque depuis le général jusqu'au soldat, depuis l'évêque jusqu'au curé, tout étoit à la solde de la compagnie? Elle est enfin abolie.

Les bords des rivières de Cazamance & de Cacheo, & la plus grande des Bissao virent bientôt arriver plusieurs des Portugais qui étoient passés aux îles du cap Verd. Leurs descendants dégénérèrent, avec le tems, de manière à ne guère différer des aborigènes. Ils ont toujours cependant conservé l'ambition de se regarder comme souverains d'un pays où ils avoient bâti trois villages & deux petits forts. Les nations rivales ont peu respecté cette prétention; & elles n'ont jamais discontinué de traiter en concurrence avec les bâtimens arrivés des îles du cap Verd, du Brésil & de Lisbonne.

Serre-Lione n'est pas sous la domination Britannique, quoique ses sujets en aient concentré presque toutes les affaires dans deux loges particulières, très-anciennement établies. Indépendamment de la cire, de l'ivoire, de l'or qu'on y trouve, ils tirent annuellement de cette rivière ou des rivières voisines quatre ou cinq mille esclaves.

Après ce marché, viennent les côtes des Graines, des Dents & des Quaquas, qui occupent deux cens cinquante lieues. On y achete

achete du riz, de l'ivoire & des esclaves. Les navigateurs forment passagèrement des comptoirs sur quelques-unes de ces plages. Le plus souvent, ils attendent à l'ancre que les noirs viennent eux-mêmes sur leurs pirogues proposer les objets d'échange. Cet usage s'est, dit-on, établi depuis que des actes répétés de férocité ont fait sentir le danger des débarquemens.

Les Anglois ont formé depuis peu un établissement au cap Apollonie, où la traite des esclaves est considérable : mais ils n'y ont pas encore obtenu un commerce exclusif, comme ils le desiroient, comme ils l'espéroient peut-être.

Après le cap Apollonie, commence la côte d'Or, qui finit à la rivière de Volte. Son étendue est de cent trente lieues. Comme le pays est divisé en un grand nombre de petits états, & que leurs habitans sont les hommes les plus robustes de la Guinée, les comptoirs des nations commerçantes de l'Europe y ont été excessivement multipliés. Cinq sont aux Danois; douze ou treize, dont Saint-George de la Mina est le principal, appartiennent aux Hollandois; & les Anglois en ont conquis ou formé neuf ou dix qui reconnoissent pour le chef le cap Corse. Les François, qui se voyoient à regret exclus d'une région si abondante en esclaves, voulurent, en 1749, s'approprier Anamabou. Ils s'y fortifioient, de l'aveu des naturels du pays, lorsque leurs travailleurs furent chassés à coup de canon par les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile qui se trouvoit à Londres, à la nouvelle de cette violence, témoigna son étonnement d'une conduite si peu mesurée. *Monsieur*, lui dit un ministre fort accrédité chez cette nation éclairée, *si nous voulions être justes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'existence.* A cette époque les Anglois s'établirent solidement à Anamabou, & depuis ils n'ont plus souffert de concurrent dans ce marché important.

A huit lieues de la rivière de Volte, est Kela très-abondant en subsistances. C'est-là que se rendent les navigateurs pour se pourvoir de vivres. De-là, ils expédient leurs canots ou des pirogues, pour s'informer des lieux où il leur conviendra d'établir leur traite.

Le petit Popo les attire souvent. Les Anglois & les François fréquentent cette échelle : mais les Portugais y font en bien plus grand nombre ; & voici pourquoi.

Cette nation , qui dominoit originairement sur l'Afrique , y fut avec le tems réduite à un tel état de foiblesse , que , pour conserver la liberté de négocier à la côte d'Or , elle s'engagea à payer aux Hollandois le dixième de ses cargaisons. Ce honteux tribut , qu'on a toujours régulièrement payé , donnoit à ses armateurs de Bahia & de Fernambuc , les seuls qui fréquentent cette côte , un si grand désavantage , qu'ils convinrent entre eux qu'il n'y auroit jamais dans aucun port plus d'un bâtiment de chacune de ces deux provinces. Les autres se tiennent au petit Popo , où ils attendent que leur tour , pour traiter , soit arrivé.

Juda , éloigné de quatorze lieues du petit Popo , est fort renommé pour le nombre & pour la qualité des esclaves qui en sortent. Il n'est ouvert qu'aux Anglois , aux François & aux Portugais. Chacune de ces nations y a un fort placé dans l'isle de Gregoi , à deux milles du rivage. Les chefs de ces comptoirs font tous les ans un voyage de trente lieues , pour porter au souverain du pays des présens , qu'il reçoit & qu'il exige comme un hommage.

A huit lieues de Juda , est Epée. Quelquefois il y a beaucoup d'esclaves ; plus ordinairement il n'y en a point. Aussi sa rade est-elle souvent sans navires.

Un peu plus loin est Protonove. Le commerce , établi ailleurs sur les rivages de la mer , s'y fait à sept lieues dans les terres. Cet inconvénient le fit languir long-tems : mais actuellement il est fort considérable. La passion pour le tabac du Brésil , qui est encore plus vive dans cet endroit que sur le reste de la côte , donne aux Portugais une grande supériorité. C'est du rebut de ses cargaisons que l'Anglois & le François sont réduits à former les leurs.

Badagry n'est qu'à trois lieues de Protonove. On y mène beaucoup d'esclaves. Dans le tems que toutes les nations y étoient reçues , les navigateurs ne faisoient leurs ventes & leurs achats

que l'une après l'autre. Depuis que les Anglois & les Hollandois en sont éloignés , il est permis aux François & aux Portugais de traiter en concurrence , parce que leurs marchandises sont très-différentes. C'est le lieu de la côte le plus fréquenté par les armateurs François.

Ahoni , séparé de Badagry par un espace de quatorze à quinze lieues , est situé dans les isles de Curamo , sur une rade difficile , marécageuse & mal-saine. Ce marché est principalement , presque exclusivement fréquenté par les Anglois , qui y arrivent sur de grosses chaloupes , & font leur traite entre les isles & le continent voisin.

Depuis la rivière de Volte jusqu'à cet archipel , la côte n'est pas accessible. Un banc de sable , contre lequel les vagues de l'océan viennent se briser avec violence , oblige les navigateurs attirés dans ces parages par l'espoir du gain , à se servir des pirogues & des naturels du pays , pour envoyer leurs cargaisons à terre , & pour retirer de terre ce qu'ils reçoivent en échange. Leurs navires mouillent sans danger sur un fond excellent , à trois ou quatre milles de la côte.

La rivière de Benin qui abonde en ivoire & en esclaves , reçoit des vaisseaux. Son commerce est presque entièrement tombé dans les mains des Anglois. Les François & les Hollandois ont été rebutés par le caractère des naturels du pays , moins barbares que ceux des contrées voisines , mais si légers dans leurs goûts qu'on ne fait jamais quelles marchandises ils voudront accepter en échange.

Après le cap Formose , sont le nouveau & le vieux Calbari. La côte est basse , inondée six mois de l'année & très-mal-saine. On n'y trouve que de l'eau corrompue ; les naufrages y sont fréquens ; & des équipages entiers y sont quelquefois la victime des intempéries du climat. Tant de calamités n'ont pu écarter de ces parages dangereux les navigateurs de la Grande-Bretagne. Ils y achètent tous les ans , mais à très-bas prix , sept à huit mille noirs. Les François , qui autrefois n'abordoient que rarement à ces marchés , commencent à s'y porter en plus grand

nombre. Les navires qui tirent plus de douze pieds d'eau sont réduits à jeter l'ancre près de l'île de Panis, où le chef de ces barbares contrées fait son séjour, & où il a attiré un assez grand commerce.

Les affaires sont beaucoup plus vives au Gabon. C'est un grand fleuve qui arrose une plaine immense, & qui, avec beaucoup d'autres rivières moins considérables, forme une foule d'îles, plus ou moins étendues, dont chacune a un souverain particulier. Il n'y a guère de pays plus abondant, plus noyé & plus mal-sain. Les François, plus légers qu'entrepreneurs, y vont peu, malgré leurs besoins. Les Portugais des îles du Prince & de Saint-Thomas n'y envoient que quelques chaloupes. Les Hollandois en tirent de l'ivoire, de la cire & des bois de teinture. Les Anglois y achètent presque tous les esclaves que font les uns sur les autres ces petites nations, perpétuellement acharnées à leur destruction mutuelle. Il n'y a point de grand entrepôt, où se fassent les échanges. Les Européens sont forcés de s'enfoncer avec leurs bateaux jusqu'à cinquante & soixante lieues dans ces marais infects. Cette pratique entraîne des longueurs excessives, coûte la vie à une infinité de matelots, & occasionne quelques meurtres. On verroit cesser ces calamités, s'il s'établisoit un marché général à l'île aux Perroquets, située à dix lieues de l'embouchure du Gabon, & où peuvent aborder d'assez grands navires. La Grande-Bretagne le tenta, sans doute avec le projet de s'y fortifier & l'espoir d'arriver à un commerce exclusif. Son agent fut massacré en 1769, & les choses sont restées comme elles étoient.

On observera que les esclaves qui sortent du Benin, du Calbari & du Gabon sont très-inférieurs à ceux qu'on achète ailleurs. Aussi sont-ils livrés, le plus qu'il est possible, aux colonies étrangères par les Anglois qui fréquentent plus que les autres nations ces mauvais marchés. Tel est le nord de la ligne.

Au sud, les marchés sont beaucoup moins multipliés, mais généralement plus considérables. Le premier qui se présente après le cap de Lope, c'est Mayumba. Jusqu'à cette rade, la

mer est trop difficile pour qu'on puisse approcher de terre. Une baie, qui a deux lieues d'ouverture & une lieue de profondeur, offre un asyle sûr aux vaisseaux qui sont contrariés par les calmes & par les courans, trop ordinaires dans ces parages. Le débarquement y est facile auprès d'une rivière. On peut croire que le vice d'un climat trop marécageux aura seul écarté les Européens & par conséquent les Africains. Si de tems en tems on y vend quelques captifs, ils sont achetés par les Anglois & les Hollandois qui vont assez régulièrement s'y charger d'un bois rouge qu'on emploie dans les teintures.

Au cap Segundo est une autre baie très-salubre, plus vaste & plus commode que celle de Mayumba même. On y peut faire sûrement & facilement de l'eau & du bois. Tant d'avantages y auroient vraisemblablement attiré un grand commerce, si le tems & les dépenses nécessaires pour arriver à l'extrémité d'une longue langue de terre n'en eussent dégoûté les marchands d'esclaves.

Ils ont préféré Loango, où l'on mouille à huit ou neuf cens toises du rivage, par trois ou quatre brasses d'eau, sur un fonds de vase. L'agitation de la mer est telle qu'on ne peut aborder la côte qu'avec des pirogues. Les comptoirs Européens occupent à une lieue de la ville une hauteur regardée comme très-mal-saine. De-là vient que, quoique les noirs y soient à meilleur marché qu'ailleurs, que, quoiqu'on y soit moins difficile sur la qualité des marchandises, les navigateurs n'abordent guère à Loango que lorsque la concurrence est trop grande dans les autres ports.

A Molembo, il faut que les vaisseaux s'arrêtent à une lieue du rivage, & que pour aborder, les bateaux franchissent une barre assez dangereuse. Les affaires se traitent sur une montagne fort agréable, mais d'un accès difficile. Les esclaves y sont en plus grand nombre & de meilleure qualité que sur le reste de la côte.

La baie de Gabinde est sûre & commode. La mer y est assez tranquille, pour qu'on pût, dans les cas de nécessité, donner

aux bâtimens les radoubs dont ils auroient besoin. On mouille au pied des maisons , & la traite se fait à cent cinquante pas du rivage.

On a dit il y a long-tems , & l'on ne cesse de répéter que le climat est meurtrier , très-meurtrier dans ces trois ports , sur-tout à Loango. Tâchons de démêler les causes de cette calamité , & voyons si elle est sans remède.

L'herbe , qui croît sur la côte , est assez généralement de quatre ou cinq pieds. Elle reçoit , durant la nuit , des rosées abondantes. Ceux des Européens qui traversent ces prairies dans la matinée , éprouvent des coliques violentes & souvent mortelles , à moins qu'on ne rétablisse sans délai , par de l'eau-de-vie , la chaleur naturelle aux intestins , refroidie vraisemblablement par l'impression de cette rosée. Ne se mettroit-on pas à l'abri de ce danger , en s'éloignant de ces plantes jusqu'à ce que le soleil eût dissipé l'espèce de venin tombé sur leurs tiges ?

Dans ces parages , la mer est mal-saine. Ses ondes , tirant sur le jaune & couvertes d'huile de baleine , doivent boucher les pores de la peau & arrêter la transpiration de ceux qui s'y plongent. C'est probablement l'origine de ces fièvres ardentes qui enlèvent un si grand nombre de matelots. Pour écarter ces maladies destructives , il suffiroit peut-être de charger les naturels du pays de tous les services qu'on ne peut remplir sans entrer dans l'eau.

Les jours , dans cette contrée , sont d'une chaleur excessive ; les nuits humides & fraîches : l'alternative est fâcheuse. On en écarteroit les inconveniens , en allumant du feu dans la chambre à coucher. Cette précaution rapprocheroit les deux extrêmes , & donneroit la température convenable à l'homme endormi , qui ne peut se couvrir à mesure que la fraîcheur de la nuit augmente.

L'inaction & l'ennui tuent les équipages sur des navires arrêtés ordinairement quatre ou cinq mois sur la côte. On les déchargeroit de ce double & pénible fardeau , si un tiers étoit toujours & alternativement à terre. Le travail peu pénible , qu'on fait

faire mal-à-propos par le nègre , les occuperait sans les fatiguer.

On trouvera peut-être que nous revenons sans cesse sur la conservation de l'homme. Mais quel est l'objet qui doit occuper plus sérieusement ? Est-ce l'or & l'argent ? est-ce la pierre précieuse ? Quelque âme atroce le penserait peut-être. Si elle avait l'audace de l'avouer en ma présence , je lui dirois : je ne fais qui tu es ; mais la nature t'avait formé pour être despote , conquérant ou bourreau : car elle t'a dépouillé de toute bienveillance pour tes semblables. S'il nous arrive de nous tromper sur les moyens de conservation que nous proposerons , on nous combattra ; on imaginera quelque chose de mieux , & nous nous en réjouirons.

Cependant notre confiance est d'autant plus grande dans les conseils que nous venons de donner ; qu'ils sont fondés sur des expériences faites par un des navigateurs les plus intelligens que nous ayons jamais connus. Cet habile homme , dans un an de séjour à Loango même , ne perdit qu'un matelot , & encore ce matelot s'étoit-il écarté de l'ordre établi.

On trouve généralement dans le pays d'Angole un usage bien singulier , mais dont les peuples ignorent également le but & l'origine. Les rois de ces provinces ne peuvent ni posséder , ni toucher rien de ce qui vient d'Europe , à l'exception des métaux , des armes , des ouvrages en bois & en ivoire. Il est vraisemblable que quelques-uns de leurs prédécesseurs se seront condamnés à cette privation , afin de diminuer la passion effrénée de leurs sujets pour les marchandises étrangères. Si tel a été le motif de cette institution , le succès n'a pas répondu à l'attente. Les dernières classes de citoyens s'enivrent de nos liqueurs , lorsqu'ils ont des moyens pour s'en procurer ; & les riches , les grands , les ministres même s'habillent généralement de nos toiles & de nos étoffes. Seulement , ils ont l'attention de quitter ces parures , lorsqu'ils vont à la cour , où il n'est pas permis d'étaler un luxe interdit aux seuls despotes.

Depuis le dernier port dont nous avons parlé , il ne se trouve

plus de plage abordable jusqu'au Zaire. Non loin de ce fleuve est la rivière Ambriz, qui reçoit quelques petits bâtimens expédiés d'Europe même. Des navires plus considérables arrivés à Loango, à Molembo & à Cabinde y envoient aussi quelquefois des bateaux pour traiter des noirs & abrégier leur séjour à la côte : mais les navigateurs qui y sont établis ne souffrent pas toujours cette concurrence.

Ces difficultés ne sont pas à craindre à Mossula, impraticable pour des navires. Les Anglois, les Hollandois, les François qui font leur traite dans les ports importants, y envoient librement leurs chaloupes; & rarement en fortent-elles, sans amener quelques esclaves obtenus à un prix plus modéré que dans les grands marchés.

Après Mossula, commencent les possessions Portugaises qui s'étendent sur la côte depuis le huitième jusqu'au dix-huitième degré de latitude australe, & qui, dans l'intérieur des terres, ont quelquefois jusqu'à cent lieues. On divise ce grand espace en plusieurs provinces, dont les différens cantons sont régis par des chefs tous tributaires de Lisbonne. Sept ou huit foibles corps de dix ou douze soldats chacun suffisent pour contenir tant de peuples dans la soumission. Ces nègres sont réputés libres, mais les moindres fautes les précipitent dans la servitude. Au milieu de leurs forêts, dans un lieu qu'on nomma la Nouvelle-Oeiras, furent découvertes, il n'y a que peu d'années, d'abondantes mines d'un fer supérieur à celui de toutes les autres parties du globe. Le comte de Souza, alors gouverneur de la contrée, & maintenant ambassadeur à la cour d'Espagne, les fit exploiter : mais elles ont été abandonnées, depuis que la métropole a repassé du joug de la tyrannie sous celui de la superstition. Ce commandant actif recula aussi les frontières de l'empire soumis à ses ordres. Son ambition étoit d'arriver jusqu'aux riches mines du Monomotapa, & de préparer à ses successeurs les moyens de pousser les conquêtes jusqu'au territoire que sa nation occupe au Mozambique.

D'autres jugeront de la possibilité ou du chimérique, de l'inutilité

l'inutilité ou de l'importance de cette communication. Nous nous bornerons à observer que le premier établissement Portugais près de l'océan est Bamba , dont la fonction principale se réduit à fournir les bois dont peut avoir besoin Saint-Paul de Loanda.

Cette capitale de l'Afrique Portugaise a un assez bon port. Il est formé par une île de sable , protégé à son entrée , très-refferrée , par des fortifications régulières , & défendue par une garnison qui seroit suffisante , si elle n'étoit composée d'officiers & de soldats , la plupart flettris par les loix ou du moins exilés. On compte dans la ville sept à huit cens blancs , & environ trois mille noirs ou mulâtres libres.

Saint-Philippe de Benguela , qui appartient à la même nation , n'a qu'une rade où la mer est souvent fort grosse. La ville , beaucoup moins considérable que Saint-Paul , est couverte par un mauvais fort , que le canon des vaisseaux réduiroit aisément en cendres. On n'éprouveroit pas une résistance bien opiniâtre de deux ou trois cens Africains qui la gardent & qui même , comme à Saint-Paul , sont en grande partie répartis dans des postes assez éloignés.

À dix lieues plus loin que Saint-Philippe est encore une loge Portugaise où sont élevés de nombreux troupeaux , & où est ramassé le sel nécessaire pour les peuples soumis à cette couronne. Les établissemens & le commerce des Européens ne s'étendent pas loin sur la côte occidentale de l'Afrique.

Les navires Portugais , qui fréquentent ces parages , se rendent tous à Saint-Paul ou à Saint-Philippe. Ces bâtimens traitent un plus grand nombre d'esclaves dans le premier de ces marchés , & dans l'autre des esclaves plus robustes. Ce n'est pas de la métropole qu'ils sont la plupart expédiés , mais du Brésil , & presque uniquement de Rio-Janeiro. Comme leur nation exerce un privilège exclusif , ils paient ces malheureux noirs moins cher qu'on ne les vend ailleurs. C'est avec du tabac , & des cauris qu'ils se procurent sur les lieux même avec du tabac , qu'ils soldent à la côte d'Or : sur celle d'Angole , c'est du tabac , des eaux-de-vie de sucre & quelques toiles grossières qu'ils donnent en échange.

XIX.
En quel nombre , à quel prix , & avec quelles marchandises les esclaves sont-ils achetés ?

Dans les premiers tems qui suivirent la découverte de l'Afrique Occidentale, cette grande partie du globe ne vit pas diminuer d'une manière sensible sa population. On n'avoit alors aucune occupation à donner à ses habitans. Mais à mesure que les conquêtes & les cultures se multiplièrent en Amérique , il fallut plus d'esclaves. Ce besoin a augmenté graduellement ; & depuis la pacification de 1763 , on a arraché chaque année à la Guinée quatre-vingt mille de ses malheureux enfans. Tous ces infortunés ne sont pas arrivés dans le Nouveau-Monde. Dans le cours ordinaire des choses , il doit en avoir péri un huitième dans la traversée. Les deux tiers de ces déplorables victimes de notre avarice sont sortis du Nord , & le reste du Sud de la ligne.

Originellement on les obtenoit par-tout à fort bon marché. Leur valeur a successivement augmenté , & d'une manière plus marquée depuis quinze ans. En 1777 , un négociant François en a fait acheter à Molembo 530 , qui , sans compter les frais de l'armement , lui ont coûté , l'un dans l'autre 583 livres 18 sols 10 deniers. A la même époque, il en a fait prendre à Portonove 521 qu'il a obtenus pour 460 livres 10 deniers.

Cette différence dans les prix , qu'on peut regarder comme habituelle , ne vient pas de l'infériorité des esclaves du Nord. Ils sont au contraire plus forts , plus laborieux , plus intelligens que ceux du Sud. Mais la côte où on les prend est moins commode & plus dangereuse : mais on n'y en trouve pas régulièrement , & l'armateur est exposé à perdre son voyage : mais pour leur fournir des eaux salutaires , il faut relâcher aux isles du Prince & de Saint-Thomas : mais il en périt beaucoup dans une traversée contrariée par les vents , par les calmes & par les courans : mais leur caractère les porte au désespoir ou à la révolte. Par toutes ces raisons , on doit les payer moins cher , en Afrique , quoiqu'ils soient vendus un peu plus dans le Nouveau-Monde.

En supposant qu'il a été acheté quatre-vingt mille noirs en 1777 , & qu'ils ont été tous achetés au prix dont nous avons parlé , ce fera 41,759,333 livres 6 sols 8 deniers , que les bords Africains auront obtenus pour le plus horrible des sacrifices,

Le marchand d'esclaves ne reçoit pas cette somme entière. Les impôts établis par les souverains des ports où se fait la traite, en absorbent une partie. Un agent du gouvernement, chargé de maintenir l'ordre, a aussi ses droits. Il est, entre le vendeur & l'acheteur, des intermédiaires dont le ministère est devenu plus cher, à mesure que la concurrence des navigateurs Européens a augmenté & que le nombre des noirs est diminué. Ces dépenses, étrangères au commerce, ne sont pas exactement les mêmes dans tous les marchés : mais elles n'éprouvent pas des variations importantes, & sont par-tout trop considérables.

Ce n'est pas avec des métaux qu'on paie, mais avec nos productions & nos marchandises. A l'exception des Portugais, toutes les nations donnent à-peu-près les mêmes valeurs. Ce sont des fabres, des fusils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des quincailleries, des tapis, de la verroterie, des étoffes de laine, sur-tout des toiles des Indes Orientales, ou celles que l'Europe fabrique & peint sur leur modèle. Les peuples du nord de la ligne ont adopté pour monnaie un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au sud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique pour signe de valeur une petite pièce d'étoffe de paille de dix-huit pouces de long sur douze de large, qui représente cinq de nos sols.

Les nations Européennes ont cru qu'il étoit dans l'utilité de leur commerce d'avoir des établissemens dans l'Afrique Occidentale. Les Portugais qui, selon l'opinion commune, y étoient arrivés les premiers, firent long-tems sans concurrence le commerce des esclaves, parce que seuls ils avoient formé des cultures en Amérique. Des circonstances malheureuses les fournirent à l'Espagne, & ils furent attaqués dans toutes les parties du monde par le Hollandois qui avoit brisé les fers sous lesquels il gémissoit. Les nouveaux républicains triomphèrent sans de grands efforts d'un peuple asservi, & plus facilement qu'ailleurs en Guinée, où l'on n'avoit préparé aucun moyen de défense.

XX.

Quels sont les
peuples qui
achètent les
esclaves.

Mais aussi-tôt que Lisbonne eut recouvré son indépendance ; elle voulut reconquérir les possessions dont on l'avoit dépouillée durant son esclavage. Les succès qu'elle eut dans le Brésil enhardirent ses navigateurs à tourner leurs voiles vers l'Afrique. S'ils ne réussirent pas à rendre à leur patrie tous ses anciens droits , du moins firent-ils rentrer en 1648 sous son empire la grande contrée du pays d'Angole , où elle n'a cessé depuis de donner des loix. Le Portugal occupe encore dans ces vastes mers quelques isles plus ou moins considérables. Tels sont les débris qui sont restés à la cour de Lisbonne de la domination qu'elle avoit établie & qui s'étendoit depuis Ceuta jusqu'à la mer Rouge.

La jouissance de ce que les Hollandois arrachèrent d'une si riche dépouille , fut abandonnée par la république à la compagnie des Indes Occidentales qui s'en étoit emparée. Le monopole construisit des forts ; il leva des tributs ; il s'attribua la connoissance de tous les différends ; il osa punir de mort tout ce qu'il jugeoit contraire à ses intérêts ; il se permit même de traiter en ennemis tous les navigateurs Européens qu'il trouvoit dans les parages dont il s'attribuoit exclusivement le commerce. Cette conduite ruina si entièrement le corps privilégié , qu'en 1730 il se vit réduit à renoncer aux expéditions qu'il avoit faites sans concurrent jusqu'à cette époque. Seulement il se réserva la propriété des forts dont la défense & l'entretien lui coûtent régulièrement 280,000 florins ou 616,000 livres. Pour leur approvisionnement, il expédie tous les ans un vaisseau , à moins que les navires marchands qui fréquentent ces parages ne veuillent se charger de voiturer les munitions pour un fret modique. Quelquefois même il use du droit qu'il s'est réservé d'envoyer douze soldats sur tout bâtiment , en payant 79 livres 4 sols pour le passage & la nourriture de chacun d'eux.

Les directeurs des différens comptoirs peuvent acheter des esclaves , en donnant 44 livres par tête à la société dont ils dépendent : mais ils sont obligés de les vendre en Afrique même , & la loi leur défend de les envoyer pour leur compte dans le Nouveau-Monde.

Ces régions sont actuellement ouvertes à tous les sujets de la république. Leurs obligations envers la compagnie se réduisent à lui payer 46 livres 14 sols, pour chacun des tonneaux que contiennent leurs navires, & trois pour cent de toutes les denrées qu'ils rapportent d'Amérique en Europe.

Dans les premiers tems de la liberté, le commerce de l'or, de l'ivoire, de la cire, du bois rouge, de l'espèce de poivre connue sous le nom de Malaguette occupoit plusieurs bâtimens. On n'en expédie plus aucun pour ces objets, dont quelques parties sont chargées sur les navires envoyés pour acheter des noirs.

Le nombre de ces navires, la plupart de deux cens tonneaux & depuis vingt-huit jusqu'à trente-six hommes d'équipage, s'élevoit autrefois chaque année à vingt-cinq ou trente, qui traitoient fix ou sept mille esclaves. Il est fort diminué, depuis que la baisse du café a mis les colonies hors d'état de payer ces cargaisons. La province de Hollande prend quelque part à ce honteux trafic : mais c'est la Zélande qui le fait principalement.

Les déplorables victimes de cette avidité cruelle sont dispersées dans les divers établissemens que les Provinces-Unies ont formé aux isles ou dans le continent de l'Amérique. On devoit les y exposer publiquement & les débiter en détail : mais ce règlement n'est pas toujours observé. Il arrive même assez souvent qu'un armateur, en faisant sa vente, convient du prix auquel il livrera les esclaves, au voyage suivant.

Ce fut en 1552 que le pavillon Anglois parut pour la première fois sur les côtes occidentales de l'Afrique. Les négocians qui y trafiquoient, formèrent trente-huit ans après une association que, suivant un usage alors général, on gratifia d'un privilège exclusif. Cette société & celles qui la suivirent virent leurs vaisseaux souvent confisqués par les Portugais & ensuite par les Hollandois qui se prétendoient souverains de ces contrées : mais, à la fin, la paix de Breda mit pour toujours un terme à ces tyranniques persécutions.

Les isles Angloises du Nouveau-Monde commençoient alors

à demander un grand nombre d'esclaves pour l'exploitation de leurs terres. C'étoit un moyen infaillible de prospérité pour les corps chargés de fournir ces cultivateurs. Cependant ces compagnies qui se succédoient avec une extrême rapidité se ruinoient toutes & retardoient par leur indolence ou par leurs infidélités le progrès des colonies dont la nation s'étoit promis de si grands avantages.

L'indignation publique contre un pareil désordre se manifesta en 1697, d'une manière si violence, que le gouvernement se vit forcé d'autoriser les particuliers à fréquenter l'Afrique Occidentale, mais sous la condition qu'ils donneroient dix pour cent au monopole pour l'entretien des forts élevés dans cette région. Le privilège lui-même fut anéanti dans la suite. Depuis 1749, ce commerce est ouvert sans frais à tous les navigateurs Anglois; & c'est le fisc qui s'est chargé lui-même des dépenses de souveraineté.

Après la paix de 1763, la Grande-Bretagne a envoyé assez régulièrement tous les ans aux côtes de Guinée 195 navires, formant ensemble vingt-trois mille tonneaux, & montés de sept ou huit mille hommes. Liverpool en a expédié un peu plus de la moitié; le reste est parti de Londres, de Bristol & de Lancastre. Ils ont traité quarante mille esclaves. La plus grande partie a été vendue aux isles Angloises des Indes Occidentales & dans l'Amérique Septentrionale. Ce qui n'a pas trouvé un débouché dans ces marchés, a été introduit en fraude ou publiquement dans les colonies des autres nations.

Ce grand commerce n'a pas été conduit sur des principes uniformes. La partie de la côte qui commence au cap Blanc & finit au cap Rouge, fut mise en 1765 sous l'inspection immédiate du ministère. Depuis cette époque jusqu'en 1778, les dépenses civiles & militaires de cet établissement, ont monté à 4,050,000 livres: somme que la nation a jugée trop forte pour les avantages qu'elle a retirés.

C'est un comité, choisi par les négocians eux-mêmes & formé par neuf députés, trois de Liverpool, trois de Londres & trois

de Bristol, qui doit prendre soin des loges répandues depuis le cap Rouge jusqu'à la ligne. Quoique le parlement ait annuellement accordé quatre ou cinq cens mille livres pour l'entretien de ces petits forts, ils sont la plupart en ruine : mais ils sont défendus par la difficulté du débarquement.

Il n'y a point de comptoir Anglois sur le reste de l'Afrique Occidentale. Chaque armateur s'y conduit de la manière qu'il juge la plus convenable à ses intérêts, sans gêne & sans protection particulière. Comme la concurrence est plus grande dans ces ports que dans les autres, les navigateurs de la nation, s'en sont éloignés peu-à-peu ; & à peine traitent-ils annuellement deux mille esclaves dans des marchés où autrefois ils en achetoient douze ou quinze mille.

On ne peut guère douter que les François n'aient paru avant leurs rivaux sur ces plages sauvages : mais ils les perdirent entièrement de vue. Ce ne fut qu'en 1621 qu'ils recommencèrent à y faire voir leur pavillon. L'établissement qu'ils formèrent, à cette époque, dans le Sénégal dut en 1678 quelque accroissement à la terreur qu'imprimoient alors les armes victorieuses de Louis XIV. Ce commencement de puissance devint la proie d'un ennemi redoutable sous le règne de son successeur. D'autres comptoirs, élevés successivement & devenus inutiles dans les mains du monopole, avoient déjà été abandonnés. Aussi, faute de loges, la traite de cette nation a-t-elle toujours été insuffisante pour ses riches colonies. Elle ne leur a fourni, dans sa plus grande activité, que treize à quatorze mille esclaves chaque année.

Les Danois s'établirent dans ces contrées, il y a plus d'un siècle. Une compagnie exclusive y exerçoit ses droits avec cette barbarie dont les Européens les plus policés ont tant de fois donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un seul de ses agens eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faisoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de sa bonté, la confiance en sa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour le voir. Un souverain d'une con-

trée éloignée lui envoya sa fille avec de l'or & des esclaves ; pour obtenir un petit-fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen , révére sur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu ! tu respîres encore dans l'âme de ces misérables , condamnés à habiter parmi les tigres , ou à gémir sous la tyrannie des hommes ! Ils peuvent donc avoir un cœur pour sentir les doux attraits de l'humanité bienfaisante ! Juste & magnanime Danois ! quel monarque reçut jamais un hommage aussi pur , aussi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir ! Et dans quels lieux encore ? Sur une mer , sur une terre que trois siècles ont à jamais souillée d'un infâme trafic de crimes & de malheurs , d'hommes échangés pour des armes , d'enfans vendus par leurs pères. On n'a pas assez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs ; & ces larmes sont inutiles !

En 1754 , le commerce de Guinée fut ouvert à tous les citoyens , à condition qu'ils paieroient 12 livres au fisc , pour chaque nègre qu'ils introduiroient dans les isles Danoises du Nouveau-Monde. Cette liberté se réduisit , année commune , à l'achat de cinq cens esclaves. Une pareille inaction déterminâ le gouvernement à écouter , en 1765 , les ouvertures d'un étranger qui offroit de donner à ce vil commerce l'extension convenable , & on le déchargea de l'impôt dont il avoit été grévê. La nouvelle expérience fut tout-à-fait malheureuse , parce que l'auteur du projet ne put jamais réunir au-delà de 170,000 écus pour l'exécution de ses entreprises. En 1776 , il fallut revenir au système abandonné onze ans auparavant.

Christiansbourg & Frederisbourg sont les seuls comptoirs un peu fortifiés ; les autres ne sont que de simples loges. Pour la somme de 53,160 livres , la couronne entretient dans les cinq établissemens soixante-deux hommes , dont quelques-uns sont noirs. Si les magasins étoient convenablement approvisionnés , il seroit facile de traiter tous les ans deux mille esclaves. Dans l'état actuel des choses , on n'en achète que douze cens , livrés la plupart aux nations étrangères , parce qu'il ne se présente pas des navigateurs Danois pour les enlever.

Il n'est pas aisé de prévoir quelles maximes suivra l'Espagne dans les liaisons qu'elle va former avec l'Afrique. Cette couronne reçut successivement , tantôt ouvertement & tantôt en fraude , ses esclaves des Génois , des Portugais , des François & des Anglois. Pour sortir de cette dépendance , elle s'est fait céder , dans les traités de 1777 & de 1778 , par la cour de Lisbonne , les isles d'Anobon & de Fernando del Po , toutes deux situées très-près de la ligne , l'une au Sud & l'autre au Nord. La première n'a qu'un port très-dangereux , trop peu d'eau pour les navires , six lieues de circonférence. Deux hautes montagnes occupent la plus grande partie de cet espace. Les épais nuages qui les couvrent , presque sans interruption , entretiennent dans les vallées une fraîcheur qui les rendroit susceptibles de culture. On y voit quelques centaines de noirs dont le travail fait subsister un petit nombre de blancs dans une grande abondance de pores , de chèvres & de volaille. La vente d'un peu de coton fournit aux autres besoins renfermés dans des bornes fort étroites. La seconde acquisition a moins de valeur intrinsèque , puisqu'on n'y trouve de rade d'aucune espèce & que ses habitans sont très-féroces : mais sa proximité du Kalbari & du Gabon la rendra plus propre à l'objet qu'on s'est proposé.

Cependant , que le ministère Espagnol ne croie pas qu'il fût si facile d'avoir quelques possessions en Guinée pour se procurer des esclaves. C'étoit , il est vrai , l'état originaire de ce trafic infâme. Chaque nation Européenne n'avoit alors qu'à fortifier ses comptoirs , pour en écarter les marchands étrangers , pour assujettir les naturels du pays à ne vendre qu'à ses propres navigateurs : mais lorsque ces petits districts n'ont eu plus rien à livrer , la traite a languï , parce que les peuples de l'intérieur ont préféré les ports libres où ils pouvoient choisir les acheteurs. L'utilité de tant d'établissmens , formés à si grands frais , s'est perdue avec l'épuisement des objets de leur commerce.

De la difficulté de se procurer des esclaves , dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le tems qu'un petit terrain , voisin de la côte ,

XXI.

Méthodes pratiques dans

l'acquisition ,
dans le traite-
ment & dans
la vente des ef-
claves. Confi-
dérations à ce
sujet

fournissoit en quinze jours ou trois semaines une cargaison , il y avoit de l'économie à employer de gros vaisseaux , parce qu'il étoit possible d'entendre , de soigner & de consoler des esclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine se procurer par mois soixante ou quatre-vingts esclaves , amenés de deux ou trois cens lieues , épuisés par les fatigues d'un long voyage , embarqués pour rester cinq ou six mois à la vue de leur pays , ayant tous des idiomes différens , incertains du sort qu'on leur prépare , frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur sang ; l'ennui seul leur donne la mort , ou leur cause des maladies qui deviennent contagieuses par l'impossibilité où l'on se trouve de séparer les malades de ceux qui ne le sont pas. Un petit navire destiné à porter deux ou trois cens nègres , évite par le peu de séjour qu'il fait à la côte , la moitié des accidens & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou six cens esclaves.

Il est d'autres abus , des abus de la dernière importance , à réformer dans cette navigation naturellement peu saine. Ceux qui s'y livrent sont communément deux fautes capitales. Dupes de leur avidité , les armateurs ont plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaisseaux ; ce qui prolonge nécessairement des voyages , dont tout invite à abrégier la durée. Un autre inconvénient plus dangereux encore , c'est l'habitude où l'on est de partir d'Europe en tout tems ; quoique la régularité des vents & des courans ait déterminé la saison convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaise pratique a donné naissance à la distinction de grande & de petite route. La petite route est la plus directe & la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cens lieues , jusques aux ports les plus éloignés où se trouvent les esclaves. Trente-cinq ou quarante jours suffisent pour la faire , depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de novembre ; parce que depuis le moment du départ jusqu'au terme , on trouve les vents & les courans favorables. Il est même possible de la tenter en décembre , janvier & février , mais avec moins de sûreté & de succès.

Ces parages ne sont plus praticables depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courans violens qui portent au Nord, & contre le vent du sud - est qui est régulier. L'expérience a appris que dans cette saison il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le Sud jusques par les vingt-six ou vingt-huit degrés entre l'Afrique & le Brésil, & se rapprocher ensuite de la Guinée, pour atterrir cent cinquante ou deux cens lieues au vent du port où l'on veut aborder. Cette route est de deux mille cinq cens lieues, & exige quatre - vingt - dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de sa longueur, cette grande route emporte le temps favorable pour la traite & pour le retour. Les navires sont surpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courans; l'eau manque, les vivres se gâtent, le scorbut gagne les esclaves. D'autres calamités non moins fâcheuses, ajoutent souvent au danger de cette situation. Les nègres du Nord de la ligne sont sujets à la petite-vérole, qui, par une singularité fort aggravante, ne se développe guère chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui est encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affaiblir la violence. Mais un vaisseau attaqué de cette épidémie, s'il est en route pour l'Amérique, perd souvent toute sa cargaison de nègres. Ceux qui sont nés au Sud de la ligne rachètent cette maladie par une autre; c'est une forte dulcère virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage sur mer, sans jamais guérir radicalement. La médecine devrait peut-être observer le double effet de la petite-vérole sur les nègres, qui est de respecter ceux qui naissent au-delà de l'équateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'est par la multiplicité & la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les causes des maladies, & à trouver leurs remèdes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique, aient un intérêt égal à la conservation des esclaves dans la traversée, elles n'y veillent pas toutes de la même manière. Elles

s'accordent à les nourrir de fèves de marais, mêlées d'un peu de riz; mais elles diffèrent dans d'autres traitemens. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, tiennent rigoureusement les hommes aux fers, souvent même les femmes: la foiblesse de leurs équipages les réduit à cette sévérité. Les François, plus nombreux, accordent plus de liberté; ils brisent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, sur-tout les Anglois, se relâchent trop sur la fréquentation de leurs matelots avec les captives. Ce désordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année. Il n'y a que le Portugais qui, durant sa traversée, soit à l'abri de révoltes & d'autres calamités. Cet avantage est une suite de l'attention qu'il a de ne former principalement ses armemens qu'avec des nègres affranchis. Les esclaves rassurés par les discours & la situation de leurs compatriotes, se font une idée assez favorable de la destinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux sexes la consolation d'habiter ensemble: complaisance qui, dans les autres bâtimens, entraîneroit des inconvéniens terribles.

La vente des esclaves ne se fait pas de la même manière dans toute l'Amérique. L'Anglois, qui a acheté indifféremment tout ce qui s'est présenté dans le marché général, se défait en gros de sa cargaison. Un seul marchand l'acquiert entière. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent est envoyé dans les colonies étrangères, soit en interlope, soit avec permission. On y est plus tenté par le bon marché du nègre, que rebuté par sa mauvaise constitution, & on l'achète. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point débouché pour des esclaves caducs ou infirmes, s'en chargent rarement en Guinée. Les uns & les autres divisent leurs cargaisons, suivant les besoins des propriétaires des habitations. Le contrat se fait au comptant ou à crédit, selon les circonstances.

XXII.

Affranchissement des

On aime à croire & à dire en Amérique, que les Africains

sont également incapables de raison & de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

dition des es-
claves en Amé-
rique.

Un bâtiment Anglois, qui, en 1752, commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laisser son chirurgien, auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer. Murrain s'occupoit du soin de se rétablir, lorsqu'un vaisseau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attirés sur son bord, & s'éloigna rapidement avec sa proie.

Ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire, accoururent à l'instant chez Cudjoc, qui les arrête à sa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le blanc qui est chez vous, s'écrient-ils ; il doit être mis à mort, puisque ses frères ont enlevé nos frères. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens sont des barbares*, répond l'hôte généreux ; *tuez-les quand vous les trouverez. Mais celui qui loge chez moi est un être bon, il est mon ami ; ma maison lui sert de fort ; je suis son soldat, & je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous marcherez sur moi. O mes amis ! quel homme juste voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon habitation fût souillée du sang d'un innocent ?* Ce discours calma le courroux des noirs ; ils se retirèrent tout honteux du dessein qui les avoit conduits ; & quelques jours après, ils témoignèrent à Murrain lui-même, combien ils se trouvoient heureux de n'avoir pas consommé un crime, qui leur auroit causé d'éternels remords.

Cet événement doit faire présumer que les premières impressions que reçoivent les Africains dans le Nouveau-Monde, les déterminent vers des bonnes ou mauvaises qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, embrassent d'eux-mêmes ses intérêts. Ils prennent insensiblement l'esprit, les affections de l'atelier où ils sont fixés. Cet attachement va quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Un esclave Portugais, qui avoit déserté dans les bois, ayant appris que son ancien maître étoit arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses, mais juridiques,

de son prétendu crime, & subit le dernier supplice. Des actes d'une nature si sublime doivent être rares. Voici une action moins héroïque, mais fort estimable.

Un colon de Saint-Domingue avoit un esclave de confiance, qu'il flattoit toujours d'une liberté prochaine, & auquel il ne l'accordoit jamais. Plus cette espèce de favori faisoit d'efforts pour se rendre utile, & plus ses chaînes se resserroient, parce qu'il devenoit de plus en plus nécessaire. Cependant l'espérance ne l'abandonna pas, mais il résolut d'arriver au but désiré par une autre voie.

Dans quelques quartiers de l'isle, les nègres sont chargés eux-mêmes de leur habillement, de leur nourriture. Pour qu'ils puissent pourvoir à ces besoins, on leur accorde un terrain borné, & deux heures par jour pour le cultiver. Ceux d'entre eux qui ont de l'activité, de l'intelligence, ne se bornent pas à tirer leur subsistance de leurs petites plantations, ils en obtiennent un superflu qui leur assure une fortune plus ou moins considérable.

Louis Desrouleaux, que ses projets rendoient très-économe & très-laborieux, eut bien-tôt amassé des fonds plus que suffisans pour se racheter. Il les offrit avec transport pour prix d'une indépendance tant de fois promise. *J'ai trop trafiqué du sang de mes semblables*, lui dit son maître, d'un ton humilié : *sois libre, tu me rends à moi-même*. Tout de suite cet homme, dont le cœur avoit été plutôt égaré que corrompu, vend ses habitations & s'embarque pour la France.

Pour se rendre dans sa province, il falloit traverser Paris. Il ne vouloit s'y arrêter que peu : mais les plaisirs variés que lui offroit cette superbe & délicieuse capitale, le retinrent jusqu'à ce qu'il eût follement dissipé les richesses acquises par de longs & heureux travaux. Dans son désespoir, il jugea moins humiliant d'aller solliciter en Amérique les services de ceux qui lui devoient leur avancement, que de mendier en Europe les secours de ceux qui l'avoient ruiné.

Son arrivée au cap François causa une surprise universelle. Sa situation n'y fut pas plutôt connue, qu'on s'éloigna généra-

lement de lui. Toutes les maisons lui furent fermées, aucun cœur ne s'ouvroit à la compassion. Il étoit réduit à couler à l'écart des jours obscurs, dans l'opprobre qui suit l'indigence & sur-tout l'indigence méritée, lorsqu'il vit Louis tomber à ses pieds. Daignez, lui dit ce vertueux affranchi, daignez accepter la maison de votre esclave; on vous y servira, on vous y obeira; on vous y aimera. S'apercevant bientôt que le respect qu'on doit aux infortunés, que les égards qu'on doit aux bienfaiteurs, ne rendoient pas heureux son ancien maître, il le pressa d'aller vivre en France. Ma reconnoissance vous y suivra, lui dit-il, en embrassant ses genoux. Voilà un contrat de 1500 livres de rente que je vous conjure d'accepter. Cette nouvelle marque de votre bonté, remplira mes jours de consolation.

La pension a toujours été payée d'avance depuis cette époque. Quelques présens de sentiment l'ont constamment suivie de Saint-Domingue en France. Celui qui la donnoit & celui qui la recevoit, vivoient encore en 1774. Puissent-ils l'un & l'autre servir long-tems de modèle à ce siècle orgueilleux, ingrat & dénaturé !

Plusieurs traits semblables à celui de Louis Desfrouleaux, ont touché le cœur de quelques colons. Plusieurs diroient volontiers comme le chevalier William Gooch, gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de saluer un nègre qui l'avoit prévenu : *Je serois bien fâché qu'un esclave fût plus honnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui, regardant la pitié comme une foiblesse, se plaisent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en sont punis par la négligence, par l'infidélité, par la désertion, par le suicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina spécialement, terminer fièrement leur vie, avec la persuasion, qu'après la mort, ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du monde. L'esprit de vengeance fournit à d'autres des ressources plus destructives encore. Instruits dès l'enfance dans l'art des poisons, qui naissent pour ainsi dire sous leurs mains, ils les emploient à faire périr les blancs, les chevaux,

les mulets, les compagnons de leur esclavage, tous les êtres qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur. Pour écarter loin d'eux tous les soupçons, ils essaient leurs cruautés sur leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtresses, sur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le double plaisir de délivrer leur espèce d'un joug plus horrible que la mort, & de laisser leur tyran dans un état de misère qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractère de prévoir l'avenir; & d'ailleurs, ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou sauvages, on voit les nègres allier, à leur poltronerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude, par la paresse de l'esprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis, pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par le vil ministère de bourreau. Un autre avoit été mis légèrement à la torture pour une faute de peu d'importance, dont même il n'étoit pas coupable. Son ressentiment le décide à se saisir de la famille entière de son oppresseur & à la porter sur les toits. Le tyran veut rentrer dans l'habitation, & est lancé à ses pieds le plus jeune de ses enfans. Il lève la tête, & c'est pour voir tomber le second. A genoux & désespéré, il demande, en tremblant la vie du troisième. La chute de ce dernier rejetton de son sang accompagnée de celle du nègre lui apprend qu'il n'est plus père ni digne de l'être.

Cependant rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain. On commence par le flétrir du sceau ineffaçable de l'esclavage, en imprimant avec un fer chaud sur ses bras ou sur ses mamelles le nom ou la marque de son oppresseur. Une cabane étroite, mal-saine, sans commodités, lui sert de demeure. Son lit est une claie plus propre à briser le

corps

corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment son ameublement. La toile grossière qui cache une partie de sa nudité, ne les garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf salé, de morue, de fruits & de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continu, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'Europe retentit depuis un siècle des plus saines, des plus sublimes maximes de la morale. La fraternité de tous les hommes est établie de la manière la plus touchante dans d'immortels écrits. On s'indigne des cruautés civiles ou religieuses de nos féroces ancêtres, & l'on détourne les regards de ces siècles d'horreur & de sang. Ceux de nos voisins que les Barbaresques ont chargé de chaînes, obtiennent nos secours & notre pitié. Des malheurs même imaginaires, nous arrachent des larmes dans le silence du cabinet & sur-tout au théâtre. Il n'y a que la fatale destinée des malheureux nègres qui ne nous intéresse pas. On les tyrannise, on les mutilé on les brûle, on les poignarde; & nous l'entendons dire froidement & sans émotion. Les tourmens d'un peuple à qui nous devons nos délices ne vont jamais jusqu'à notre cœur.

L'état de ces esclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du dimanche, & le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au tems de leurs repas. Dans les isles plus resserrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté, ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des nègres, également destructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le samedi ou un autre jour pour gagner, soit en travaillant dans les habitations voisines, soit en les pillant, de quoi vivre pendant la semaine.

Outre ces différences tirées de la situation locale des établis-

semens dans les isles de l'Amérique , chaque nation Européenne a une manière de traiter ses esclaves qui lui est propre. L'Espagnol en fait les compagnons de son indolence ; le Portugais , les instrumens de ses débauches ; le Hollandois , les victimes de son avarice. Aux yeux de l'Anglois , ce sont des êtres purement physiques , qu'il ne faut pas user ou détruire sans nécessité : mais jamais il ne se familiarise avec eux , jamais il ne leur sourit , jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laisser soupçonner que la nature ait pu mettre entre eux & lui quelque trait de ressemblance. Aussi en est-il haï. Le François , moins fier , moins dédaigneux , accorde aux Africains une sorte de moralité ; & ces malheureux , touchés de l'honneur de se voir traités comme des créatures presque intelligentes , paroissent oublier qu'un maître impatient de faire fortune , outre presque toujours la mesure de leurs travaux , & les laisse manquer souvent de subsistances.

Les opinions même des Européens influent sur le sort des nègres de l'Amérique. Les protestans qui n'ont pas l'esprit de prosélytisme , les laissent vivre dans le mahométisme , ou dans l'idolâtrie où ils sont nés , sous prétexte qu'il seroit indigne de tenir *ses frères en Christ* dans la servitude. Les catholiques se croient obligés de leur donner quelques instructions , de les baptiser : mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême , nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer , auquel ils sont , disent-ils , accoutumés dès cette vie.

Tout les rend insensibles à cette crainte , & les tourmens de leur servitude , & les maladies auxquelles ils sont sujets en Amérique. Deux leur sont particulières , c'est le pian & le mal d'estomac. Le premier effet de la dernière , est de leur rendre la peau & le teint olivâtres. Leur langue blanchit ; un sommeil insurmontable les appesantit ; ils sont languissans , incapables du moindre exercice. C'est un anéantissement , un affaïssement total de la machine. On est si découragé dans cet état , qu'on se laisse assommer plutôt que de marcher. Le dégoût des alimens doux & sains , est

accompagné d'une espèce de passion pour tout ce qui est salé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge ; peu échappent. La plupart finissent par être étouffés, après avoir souffert & dépéri pendant plusieurs mois.

L'épaississement du sang, qui paroît être la source de ces maux, peut venir de plusieurs causes. Une des principales est sans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui se voient garottés comme des criminels, qui se trouvent tout-à-coup sur mer pendant deux mois ou six semaines, qui du sein d'une famille chérie, passent sous la verge d'un peuple inconnu, dont ils attendent les plus affreux supplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traversée. A leur arrivée dans les îles, les alimens qu'on leur distribue ne sont ni suffisans, ni bons. Celui qui leur est spécialement destiné, le manioc, est en lui-même très-dangereux. Il tue très-rapidement les animaux qui en mangent, quoique, par une contradiction trop ordinaire dans la nature, ils en soient avides. Si cette racine ne produit pas un si funeste effet sur les hommes, c'est qu'ils n'en font usage qu'après des préparations qui lui ont ôté tout son venin. Mais combien ces procédés doivent être accompagnés de négligence, lorsqu'ils n'ont pour objet que des esclaves !

L'art s'occupe depuis long-tems de trouver des remèdes contre cette maladie de l'estomac. Après bien des expériences, on a jugé que rien n'étoit plus salutaire que de donner aux noirs qui en sont atteints trois onces de suc de calebassier rampant, avec une dose à-peu-près pareille d'une espèce d'atriplex, connu dans les îles sous le nom de jargon. Ce breuvage est précédé par un purgatif, fait avec un demi-gros de gomme-gutte, délayé dans du lait ou dans l'eau de miel.

Le pian, qui est la seconde maladie particulière aux nègres, & qui les suit d'Afrique en Amérique, se gagne par naissance, & se contracte par communication. Il est commun aux deux sexes. On en est atteint à tout âge : mais plus particulièrement dans l'enfance & dans la jeunesse. Les vieillards ont rarement

des forces suffisantes pour résister aux longs & violens traitemens qu'il exige.

On compte quatre sortes de pian. Le boutonné, grand & petit comme la petite-vérole; celui qui ressemble à la lentille; & enfin le rouge, le plus dangereux de tous.

Le pian attaque toutes les parties du corps, le visage principalement. Il se manifeste par des taches rouges & grainelées comme la framboise. Ces taches dégénèrent en ulcères fordides, & le mal finit par gagner les os. En général, il y a peu de sensibilité.

La fièvre attaque rarement ceux qui ont le pian. Ils boivent & mangent à leur ordinaire: mais ils ont un éloignement presque invincible pour tout mouvement, sans lequel cependant on ne peut espérer de guérison.

L'éruption dure à-peu-près trois mois. Pendant ce long espace de tems, on nourrit le malade de giromon, de riz cuit sans graisse ni beurre, & on lui donne, pour boisson unique, de l'eau où l'on a fait bouillir l'un & l'autre de ces végétaux. Il doit être d'ailleurs tenu très-chaudement, & livré à tous les exercices qui favorisent le plus fortement la transpiration.

Elle arrive enfin l'époque où il faut purger le malade, le baigner, & lui donner du mercure intérieurement & en friction, de manière à n'établir qu'une douce salivation. On seconde l'effet de ce remède, le seul spécifique, par des tisanes faites avec des plantes ou des bois sudorifiques. Il faut même les continuer longtemps, après que la cure est regardée comme finie.

L'ulcère, qui a servi d'égout pendant le traitement, n'est pas toujours fermé au terme même de la maladie. On le guérit alors avec le précipité rouge & un digestif.

Les nègres ont une méthode particulière pour faire sécher leurs pustules. Ils y appliquent du noir de chaudière, détrempé dans du suc de limon ou de citron.

Tous les nègres venus de Guinée, ou nés aux îles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie. C'est une gourme qu'ils sont obligés de jeter: mais il est sans exemple qu'aucun

d'eux en ait été attaqué de nouveau , lorsqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais , ou presque jamais cette maladie , malgré le commerce fréquent , on peut dire journalier , qu'ils ont avec les négresses. Celles-ci nourrissent les enfans blancs , & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui sont incontestables , avec le système que la médecine paroît avoir adopté sur la nature du pian ? Pourquoi ne veut-on pas que le germe , le sang & la peau des nègres , soient susceptibles d'un venin particulier à leur espèce ? La cause de ce mal est peut-être dans celle de leur couleur : une différence en amène d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité qui soient isolés dans la nature.

Mais , quel que soit ce mal , il est prouvé que quatorze ou quinze cens mille noirs , aujourd'hui épars dans les colonies Européennes du Nouveau-Monde , sont les restes infortunés de huit ou neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçus. Cette destruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat , qui se rapproche beaucoup de celui d'Afrique , & moins encore des maladies qui , de l'aveu de tous les observateurs , moissonnent peu de victimes. Sa source doit être dans le gouvernement des esclaves. Ne pourroit-on pas le corriger ?

Le premier pas dans cette réforme , seroit d'apprendre à connoître l'homme physique & moral. Ceux qui vont acheter les noirs sur des côtes barbares ; ceux qui les mènent en Amérique ; ceux sur-tout qui dirigent leur industrie , se croient obligés par état , souvent même pour leur propre sûreté , d'opprimer ces malheureux. L'ame des conducteurs , fermée à tout sentiment de compassion , ne connoît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence , & elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations , cessant de dédaigner le soin de leurs esclaves , se livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir , ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontreroit , que pour rendre l'esclavage utile , il faut du moins le rendre doux ; que la force ne prévient point les révoltes de

XXIII.

Comment on pourroit rendre l'état des esclaves plus supportable.

l'ame ; qu'il est de l'intérêt du maître , que l'esclave aime à vivre ; & qu'il n'en faut plus rien attendre , dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumière puisé dans le sentiment , meneroit à beaucoup de réformes. On se rendroit à la nécessité de loger , de vêtir , de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé , depuis l'infâme origine de l'esclavage. On sentiroit qu'il n'est pas dans la nature , que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs , qui n'agissent que par des impulsions étrangères , puissent avoir la même intelligence , la même économie , la même activité , la même force , que l'homme qui jouit du produit entier de ses peines , qui ne suit d'autre direction que celle de sa volonté. Par degrés , on arriveroit à cette modération politique , qui consiste à épargner les travaux , à mitiger les peines , à rendre à l'homme une partie de ses droits , pour en retirer plus sûrement le tribut des devoirs qu'on lui impose. Le résultat de cette sage économie , seroit la conservation d'un grand nombre d'esclaves , que les maladies , causées par le chagrin ou l'ennui , enlèvent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable , on chercheroit à en adoucir , à en dissiper même l'idée , en favorisant un goût naturel qui semble particulier aux nègres.

Leurs organes sont singulièrement sensibles à la puissance de la musique. Leur oreille est si juste , que dans leurs danses , la mesure d'une chanson les fait sauter & retomber cent à la fois , frappant la terre d'un seul coup. Suspendus , pour ainsi dire , à la voix du chanteur , à la corde d'un instrument , une vibration de l'air est l'ame de tous ces corps ; un son les agite , les enlève , & les précipite. Dans leurs travaux , le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds est toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant , rien sans avoir l'air de danser. La musique chez eux anime le courage , éveille l'indolence. On voit sur tous les muscles de leurs corps toujours nus , l'expression de cette extrême sensibilité pour l'harmonie. Poètes & musiciens , ils subordonnent toujours la parole au chant , par la liberté qu'ils

se réservent d'allonger ou d'abrèger les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet , un événement frappe un nègre , il en fait aussitôt le sujet d'une chanson. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poésie. Trois ou quatre paroles qui se répètent alternativement entre le chanteur & les assistans en chœur , forment quelquefois tout le poème. Cinq ou six mesures font toute l'étendue de la chanson. Ce qui paroît singulier , c'est que le même air , quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons , les occupe , les fait travailler ou danser pendant des heures entières : il n'entraîne pas pour eux , ni même pour les blancs , l'ennui de l'uniformité que devroient causer ces répétitions. Cette espèce d'intérêt est dû à la chaleur & à l'expression qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs sont presque toujours à deux tems. Aucun n'excite la fierté. Ceux qui sont faits pour la tendresse , inspirent plutôt une sorte de langueur. Ceux même qui sont les plus gais , portent une certaine empreinte de mélancolie. C'est la manière la plus profonde de jouir pour les âmes sensibles.

Un penchant si vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en serviroit pour établir des fêtes , des jeux , des prix. Ces amusemens économisés avec intelligence , empêcheroient la stupidité si ordinaire dans les esclaves , allégeroient leurs travaux , & les préserveroient de ce chagrin dévorant qui les consume & abrège leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique , on s'occuperoit de ceux qui sont nés dans les isles même.

Ce ne sont pas les nègres qui refusent de se multiplier dans les chaînes de leur esclavage. C'est la cruauté de leurs maîtres qui a su rendre inutile le vœu de la nature. Nous exigeons des négresses des travaux si durs , avant & après leur grossesse , que leur fruit n'arrive pas à terme , ou survit peu à l'accouchement. Quelquefois même on voit des mères désespérées par les châtimens que la faiblesse de leur état leur occasionne , arracher leurs enfans du berceau pour les étouffer dans leurs bras , & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié , pour en

priver des maîtres barbares. Cette atrocité , dont toute l'horreur retombe sur les Européens , leur ouvrira peut-être les yeux. Leur sensibilité sera réveillée par des intérêts mieux raisonnés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité ; & s'ils ne deviennent pas les bien-faiteurs de leurs esclaves , du moins cesseront-ils d'en être les bourreaux.

On les verra peut-être se déterminer à rompre les fers des mères qui auront élevé un nombre considérable d'enfans , jusqu'à l'âge de six ans. Rien n'égale l'appât de la liberté sur le cœur de l'homme. Les négresses animées par l'espoir d'un si grand avantage , auquel toutes aspireroient , & auquel peu parviendroient , feroient succéder à la négligence & au crime , la vertueuse émulation d'élever des enfans , dont le nombre & la conservation leur assureroit un état tranquille.

Après avoir pris des mesures sages pour ne pas priver leurs habitations des secours que leur offre une fécondité presque incroyable , ils songeront à nourrir , à étendre la culture par la population , & sans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce système facile & naturel.

Il y a quelques puissances dont les établissemens des isles de l'Amérique acquièrent tous les jours de l'étendue , & il n'y en a aucune dont la masse de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique , où les Européens vont recruter la population de leurs colonies , leur fournit graduellement moins d'hommes ; & en les donnant plus foibles , elle les vend plus cher. Cette mine d'esclaves s'épuisera de plus en plus avec le tems. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle aussi chimérique qu'elle paroît prochaine ; il n'en reste pas moins démontré , qu'un grand nombre d'esclaves tirés d'une région éloignée périt dans la traversée ou dans un nouvel hémisphère ; que rendus en Amérique ils reviennent à un très-haut prix ; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne soit abrégée ; & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieillesse malheureuse , sont extrêmement bornés ,
accoutumés

accoutumés dès l'enfance à l'oisiveté , souvent peu propres aux occupations qu'on leur destine , & continuellement désespérés d'être séparés pour toujours de leur patrie. Si le sentiment ne nous trompe pas , des cultivateurs nés dans les isles même de l'Amérique , respirant toujours leur premier air , élevés sans autre dépense qu'une nourriture peu chère , formés de bonne heure au travail par leurs propres pères , doués d'une intelligence ou d'une aptitude singulière pour tous les arts : ces cultivateurs devroient être préférables à des esclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de substituer aux noirs étrangers, ceux des colonies même , s'offre sans le chercher. Il se réduit à soigner les enfans noirs qui naissent dans les isles ; à concentrer dans leurs ateliers cette foule d'esclaves qui promènent leur inutilité , leur libertinage , le luxe & l'insolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe ; sur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique , qu'ils forment leur cargaison d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années , pour faire cesser plutôt la disproportion qui se trouve entre les deux sexes.

Cette dernière précaution , en mettant les plaisirs de l'amour à la portée de tous les noirs , les consoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux , oubliant le poids de leurs chaines , se sentiroient renaître. Ils sont la plupart fidèles jusqu'à la mort aux négresses que l'amour & l'esclavage leur ont données pour compagnes ; ils les traitent avec cette compassion que les misérables puisent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur sort ; ils les soulagent sous le fardeau de leurs occupations ; ils s'affligent du moins avec elles , lorsque par l'excès du travail , ou par le défaut de nourriture , la mère ne peut offrir à son enfant qu'une mamelle tarie ou baignée de ses larmes. De leur côté , les femmes , quoiqu'on ne leur fasse pas une obligation d'être chastes , sont inébranlables dans leurs engagemens , à moins que la vanité d'être aimées des blancs ne les rende volages. Malheureusement c'est une tentation d'inconstance à laquelle elles n'ont que trop souvent occasion de succomber.

Ceux qui ont cherché les causes de ce goût pour les négresses ; qui paroît si dépravé dans les Européens , en ont trouvé la source dans la nature du climat , qui , sous la Zone Torride , entraîne invinciblement à l'amour ; dans la facilité de satisfaire sans contrainte & sans assiduité ce penchant insurmontable ; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négresses , lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur ; sur-tout dans une ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inspirer & de sentir les plus brûlans transports. Aussi se vengent-elles , pour ainsi dire , de la dépendance humiliante de leur condition , par les passions défordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres ; & nos courtisannes en Europe n'ont pas mieux que les esclaves négresses , l'art de consumer & de renverser de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent sur les Européennes , en véritable passion pour les hommes qui les achètent. C'est à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conspirations qui auroient fait succomber tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves. Ce châtiment , sans doute , étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes ravisseurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

XXIV.

Origine & progrès de l'esclavage. Arguments imaginés pour le justifier. Réponse à ces argumens.

Car on ne s'avilira pas ici jusqu'à grossir la liste ignominieuse de ces écrivains qui consacrent leurs talens à justifier par la politique ce que réprouve la morale. Dans un siècle où tant d'erreurs sont courageusement démasquées , il seroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déjà dit , n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la servitude ; c'est qu'il falloit soulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer ; c'est qu'il s'agissoit de convaincre leurs oppresseurs même , qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions fassent sentir l'évidence de cette vérité , il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'est point de raison d'état qui puisse autoriser l'esclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumière & de la justice éternelles , les gouvernemens qui tolèrent

cette cruauté , ou qui ne rougissent pas même d'en faire la base de leur puissance.

L'esclavage est l'état d'un homme qui , par la force ou des conventions , a perdu la propriété de sa personne , & dont un maître peut disposer comme de sa chose.

Cet odieux état fut inconnu dans les premiers âges. Les hommes étoient tous égaux : mais cette égalité naturelle ne dura pas long - tems. Comme il n'y avoit pas encore de gouvernement régulier établi pour maintenir l'ordre social ; comme il n'existoit alors aucune des professions lucratives que le progrès de la civilisation a introduites depuis parmi les nations , les plus forts ou les plus adroits s'emparèrent bientôt des meilleurs terrains , & les plus foibles ou les plus bornés furent réduits à se soumettre à ceux qui pouvoient les nourrir ou les défendre. Cette dépendance étoit tolérable. Dans la simplicité des anciennes mœurs , il y avoit peu de distinction entre un maître & ses serviteurs. Leur habillement , leur nourriture , leur logement n'étoient guère différens. Si quelquefois le supérieur impétueux & violent , comme le sont généralement les sauvages , s'abandonnoit à la férocité de son caractère , c'étoit un acte passager , qui ne changeoit pas l'état habituel des choses. Mais cet ordre ne tarda pas à s'altérer. Ceux qui commandoient s'accoutumèrent aisément à se croire d'une nature supérieure à ceux qui leur obéissoient. Ils les éloignèrent d'eux & les avilirent. Ce mépris eut des suites funestes. On s'accoutuma à regarder ces malheureux comme des esclaves , & ils le devinrent. Chacun en disposa de la manière la plus favorable à ses intérêts ou à ses passions. Un maître qui n'avoit plus besoin de leur travail , les vendoit ou les échangeoit. Celui qui en vouloit augmenter le nombre , les encourageoit à se multiplier.

Lorsque les sociétés , devenues plus fortes & plus nombreuses ; connurent les arts & le commerce , le foible trouva un appui dans le magistrat , & le pauvre des ressources dans les différentes branches d'industrie. L'un & l'autre fortirent , par degrés , de l'espèce de nécessité où ils s'étoient trouvés de prendre des fers

pour obtenir des subsistances. L'usage de se mettre au pouvoir d'un autre , devint de jour en jour plus rare ; & la liberté fut enfin regardée comme un bien précieux & inaliénable.

Cependant les loix , encore imparfaites & féroces , continuèrent quelque tems à imposer la peine de la servitude. Comme , dans les tems d'une ignorance profonde , la satisfaction de l'offensé est l'unique fin qu'une autorité mal conçue se propose , on livroit à l'accusateur ceux qui avoient blessé à son égard les principes de la justice. Les tribunaux se décidèrent dans la suite par des vues d'une utilité plus étendue. Tout crime leur parut , avec raison , un attentat contre la société ; & le malfaiteur devint l'esclave de l'état , qui en dispoit de la manière la plus avantageuse au bien public. Alors il n'y eut plus de captifs que ceux que donnoit la guerre.

Avant qu'il y eût une puissance établie pour assurer l'ordre , les querelles entre les individus étoient fréquentes , & le vainqueur ne manquoit guère de réduire le vaincu en servitude. Cette coutume continua long - tems dans les démêlés de nation à nation , parce que chaque combattant se mettant en campagne à ses propres frais , il restoit le maître des prisonniers qu'il avoit faits lui-même ou de ceux qui , dans le partage du butin , lui étoient donnés pour prix de ses actions. Mais lorsque les armées furent devenues mercénaires , les gouvernemens , qui faisoient toutes les dépenses de la guerre & qui couroient tous les hasards des événemens , s'approprièrent les dépouilles de l'ennemi , dont les prisonniers furent toujours la portion la plus importante. Il fallut alors acheter les esclaves à l'état , ou aux nations voisines & sauvages. Telle fut la pratique des Grecs , des Romains , de tous les peuples qui voulurent multiplier leurs jouissances par cet inhumain & barbare usage.

L'Europe retomba dans le cahos des premiers âges , lorsque les peuples du Nord renversèrent le colosse qu'une république guerrière & politique avoit élevé avec tant de gloire. Ces barbares , qui avoient eu des esclaves dans leurs forêts , les multiplièrent prodigieusement dans les provinces qu'ils envahirent.

On ne réduisoit pas seulement en servitude ceux qui étoient pris les armes à la main : cet état humiliant fut le partage de beaucoup de citoyens qui cultivoient dans leurs tranquilles foyers les arts de la paix. Cependant le nombre des hommes libres fut le plus considérable dans les contrées assujetties , tout le tems que les conquérans furent fidèles au gouvernement qu'ils avoient cru devoir établir , pour contenir leurs nouveaux sujets & pour les garantir des invasions étrangères. Mais aussi-tôt que cette institution singulière , qui , d'une nation ordinairement dispersée , ne faisoit qu'une armée toujours sur pied , eut perdu de sa force ; dès que les heureux rapports , qui unissoient les moindres soldats de ce corps puissant à leur roi ou à leur général , eurent cessé d'exister : alors se forma le système d'une oppression universelle. Il n'y eut plus de différence bien marquée entre ceux qui avoient conservé leur indépendance & ceux qui , depuis long-tems , gémissaient dans la servitude.

Les hommes libres , soit qu'ils habitassent les villes , soit qu'ils vécussent à la campagne , se trouvoient placés dans le domaine du roi ou sur les terres de quelque baron. Tous les possesseurs de fiefs prétendirent , dans ces tems d'anarchie , qu'un roturier , quel qu'il fût , ne pouvoit avoir que des propriétés précaires , & qui venoient originairement de leur libéralité. Ce préjugé , le plus extravagant peut-être qui ait affligé l'espèce humaine , fit croire à la noblesse qu'elle ne pouvoit jamais être injuste , quelles que fussent les obligations qu'elle imposoit à ces êtres vils.

D'après ces principes , on vouloit qu'il ne leur fût pas permis de s'éloigner , sans congé , du sol qui les avoit vu naître. Ils ne pouvoient disposer de leurs biens , ni par testament , ni par aucun acte passé durant leur vie ; & leur seigneur étoit leur héritier nécessaire , dès qu'ils ne laissoient point de postérité , ou que cette postérité étoit domiciliée sur un autre territoire. La liberté de donner des tuteurs à leurs enfans leur étoit ôtée ; & celle de se marier n'étoit accordée qu'à ceux qui en pouvoient acheter la permission. On craignoit si fort que les peuples s'éclairassent sur leurs droits ou leurs intérêts , que la faveur d'apprendre à

lire étoit une de celles qui s'accordoient plus difficilement. On les obligea aux corvées les plus humiliantes. Les taxes qu'on leur impofoit étoient arbitraires , injuftes , oppreffives , ennemies de toute activité , de toute industrie. Ils étoient obligés de défrayer leur tyran , lorfqu'il arrivoit : leurs vivres , leurs meubles , leurs troupeaux ; tout étoit alors au pillage. Un procès étoit-il commencé , on ne pouvoit pas le terminer par les voies de la conciliation , parce que cet accommodement auroit privé le feigneur des droits que devoit lui valoir fa fentence. Tout échange , entre particuliers , étoit défendu , à l'époque où le poffeffeur du fief vouloit vendre lui-même les denrées qu'ils avoient recueillies ou même achetées. Telle étoit l'opprefion fous laquelle gémiſſoit la claſſe du peuple la moins maltraitée. Si quelques-unes des vexations , dont on vient de voir le détail , étoient inconnues dans certains lieux , elles étoient toujours remplacées par d'autres fouvent plus intolérables.

Des villes d'Italie , que des hafards heureux avoient mifes en poffeſſion de quelques branches de commerce , rougirent les premières des humiliations d'un pareil état ; & elles trouvèrent dans leurs richesses les moyens de fecouer le joug de leurs foibles deſpotes. D'autres achetèrent leur liberté des empereurs qui , durant les démêlés ſanglans & interminables qu'ils avoient avec les papes & avec leurs vaffaux , ſe trouvoient trop heureux de vendre des privilèges que leur poſition ne leur permettoit pas de refuſer. Il y eut même des princes aſſez ſages pour ſacrifier la partie de leur autorité que la fermentation des eſprits leur fit prévoir qu'ils ne tarderoient pas à perdre. Plusieurs de ces villes reſtèrent iſolées. Un plus grand nombre unirent leurs intérêts. Toutes formèrent des ſociétés politiques gouvernées par des loix que les citoyens eux-mêmes avoient dictées.

Le ſuccès , dont cette révolution dans le gouvernement fut ſuivie , frappa les nations voiſines. Cependant , comme les rois & les barons qui les opprimoient n'étoient pas forcés par les circonſtances de renoncer à leur ſouveraineté , ils ſe contentèrent d'accorder aux villes de leur dépendance des immunités précieufes

& considérables. Elles furent autorisées à s'entourer de murs, à prendre les armes, à ne payer qu'un tribut régulier & modéré. La liberté étoit si essentielle à leur constitution, qu'un serf qui s'y réfugioit devenoit citoyen, s'il n'étoit réclamé dans l'année. Ces communautés ou corps municipaux prospérèrent, en raison de leur position, de leur population, de leur industrie.

Tandis que la condition des hommes réputés libres s'amélioroit si heureusement, celle des esclaves restoit toujours la même, c'est-à-dire la plus déplorable qu'il fût possible d'imaginer. Ces malheureux appartenoient si entièrement à leur maître, qu'il les vendoit ou les échangeoit selon ses desirs. Toute propriété leur étoit refusée, même de ce qu'ils épargnoient, lorsqu'on leur assignoit une somme fixe pour leur subsistance. On les mettoit à la torture pour la moindre faute. Ils pouvoient être punis de mort, sans l'intervention du magistrat. Le mariage leur fut long-tems interdit : les liaisons entre les deux sexes étoient illégales ; on les souffroit, on les encourageoit même : mais elles n'étoient pas honorées de la bénédiction nuptiale. Les enfans n'avoient pas d'autre condition que celle de leur père : ils naissoient, ils vivoient, ils mouroient dans la servitude. Dans la plupart des cours de justice, leur témoignage n'étoit pas reçu contre un homme libre. Ils étoient asservis à un habillement particulier ; & cette distinction humiliante leur rappelloit à chaque moment l'opprobre de leur existence. Pour comble d'infortune, l'esprit du système féodal contrarioit l'affranchissement de cette espèce d'hommes. Un maître généreux pouvoit, à la vérité, quand il le vouloit, briser les fers de ses esclaves domestiques : mais il falloit des formalités sans nombre pour changer la condition des serfs attachés à la glebe. Suivant une maxime généralement établie, un vassal ne pouvoit pas diminuer la valeur d'un fief qu'il avoit reçu ; & c'étoit la diminuer que de lui ôter ses cultivateurs. Cet obstacle devoit ralentir, mais ne pouvoit pas empêcher entièrement la révolution : & voici pourquoi.

Les Germains & les autres conquérans s'étoient approprié d'immenses domaines, à l'époque de leur invasion. La nature de

ces biens ne permit pas de les démembrer. Dès-lors le propriétaire ne pouvoit pas retenir sous ses yeux tous ses esclaves ; & il fut forcé de les disperser sur le sol qu'ils devoient défricher. Leur éloignement empêchant de les surveiller , il fut jugé convenable de les encourager par des récompenses proportionnées à l'étendue & au succès de leur travail. Ainsi , on ajouta à leur entretien ordinaire des gratifications qui étoient communément une portion plus ou moins considérable du produit des terres.

Par cet arrangement, les *villains* formèrent une espèce d'association avec leurs maîtres. Les richesses qu'ils acquirent , dans ce marché avantageux , les mirent en état d'offrir une rente fixe des terres qu'on leur confioit , à condition que le surplus leur appartiendrait. Comme les seigneurs retiroient alors sans risque & sans inquiétude de leurs possessions autant ou plus de revenu qu'ils n'en avoient anciennement obtenu , cette pratique s'accrédita , & devint peu-à-peu universelle. Le propriétaire n'eut plus d'intérêt à s'occuper d'esclaves qui cultivoient à leurs propres frais , & qui étoient exacts dans leurs paiemens. Ainsi finit la servitude personnelle.

Il arrivoit quelquefois qu'un entrepreneur hardi , qui avoit jetté des fonds considérables dans sa ferme , en étoit chassé , avant d'avoir recueilli le fruit de ses avances. Cet inconvénient fit qu'on exigea des baux de plusieurs années. Ils s'étendirent dans la suite à la vie entière du cultivateur ; & souvent ils furent assurés à sa postérité la plus reculée. Alors finit la servitude réelle.

Ce grand changement, qui se faisoit , pour ainsi dire , de lui-même , fut précipité par une cause qui mérite d'être remarquée. Tous les gouvernemens de l'Europe étoient aristocratiques. Le chef de chaque république étoit perpétuellement en guerre avec ses barons. Hors d'état , le plus souvent , de leur résister par la force , il étoit obligé d'appeler les ruses à son secours. Celle que les souverains employèrent le plus utilement fut de protéger les esclaves contre la tyrannie de leurs maîtres , & de saper le pouvoir des nobles , en diminuant la dépendance de leurs

leurs sujets. Il n'est pas, sans vraisemblance, que quelques rois favorisèrent la liberté par le seul motif d'une utilité générale : mais la plupart furent visiblement conduits à cette heureuse politique, plutôt par leur intérêt personnel que par des principes d'humanité & de bienfaisance.

Quoi qu'il en soit, la révolution fut si entière, que la liberté devint plus générale, dans la plus grande partie de l'Europe, qu'elle ne l'avoit été sous aucun climat ni dans aucun siècle. Dans tous les gouvernemens anciens, dans ceux même qu'on nous propose toujours pour modèles, la plupart des hommes furent condamnés à une servitude honteuse & cruelle. Plus les sociétés acquéroient de lumières, de richesses & de puissance, plus le nombre des esclaves s'y multiplioit, plus leur sort étoit déplorable. Athènes eut vingt serfs pour un citoyen. La disproportion fut encore plus grande à Rome, devenue la maîtresse de l'univers. Dans les deux républiques, l'esclavage fut porté aux derniers excès de la fatigue, de la misère & de l'opprobre. Depuis qu'il est aboli parmi nous, le peuple est cent fois plus heureux, même dans les empires les plus despotiques, qu'il ne le fut autrefois dans les démocraties les mieux ordonnées.

Mais à peine la liberté domestique venoit de renaître en Europe, qu'elle alla s'enfouir en Amérique. L'Espagnol, que les vagues vomirent le premier sur les rivages de ce Nouveau-Monde, ne crut rien devoir à des peuples qui n'avoient, ni sa couleur, ni ses usages, ni sa religion. Il ne vit en eux que des instrumens de son avarice, & il les chargea de fers. Ces hommes foibles & qui n'avoient pas l'habitude du travail, expirèrent bientôt dans les vapeurs des mines, ou dans d'autres occupations presque aussi meurtrières. Alors, on demanda des esclaves à l'Afrique. Leur nombre s'est accru, à mesure que les cultures se sont étendues. Les Portugais, les Hollandois, les Anglois, les François, les Danois : toutes ces nations, libres ou asservies, ont cherché sans remords une augmentation de fortune dans les sueurs, dans le sang, dans le désespoir de ces malheureux. Quel affreux système !

La liberté, est la propriété de soi. On distingue trois sortes de liberté. La liberté naturelle, la liberté civile, la liberté politique : c'est-à-dire, la liberté de l'homme, celle du citoyen & celle d'un peuple. La liberté naturelle, est le droit que la nature a donné à tout homme de disposer de soi, à sa volonté. La liberté civile, est le droit que la société doit garantir à chaque citoyen de pouvoir faire tout ce qui n'est pas contraire aux loix. La liberté politique, est l'état d'un peuple qui n'a point aliéné sa souveraineté, & qui fait ses propres loix, ou est associé, en partie, à la législation.

La première de ces libertés est, après la raison, le caractère distinctif de l'homme. On enchaîne & on assujettit la brute, parce qu'elle n'a aucune notion du juste & de l'injuste, nulle idée de grandeur & de bassesse. Mais en moi la liberté est le principe de mes vices & de mes vertus. Il n'y a que l'homme libre qui puisse dire, *je veux* ou *je ne veux pas*, & qui puisse par conséquent être digne d'éloge ou de blâme.

Sans la liberté, ou la propriété de son corps & la jouissance de son esprit, on n'est ni époux, ni père, ni parent, ni ami. On n'a ni patrie, ni concitoyen, ni dieu. Dans la main du méchant, instrument de sa scélératesse, l'esclave est au-dessous du chien que l'Espagnol lâchoit contre l'Américain : car la conscience qui manque au chien, reste à l'homme. Celui qui abdique lâchement sa liberté, se voue au remords & à la plus grande misère qu'un être pensant & sensible puisse éprouver. S'il n'y a, sous le ciel, aucune puissance qui puisse changer mon organisation & m'abrutir, il n'y en a aucune qui puisse disposer de ma liberté. Dieu est mon père, & non pas mon maître. Je suis son enfant, & non son esclave. Comment accorderois-je donc au pouvoir de la politique, ce que je refuse à la toute-puissance divine ?

Ces vérités éternelles & immuables, le fondement de toute morale, la base de tout gouvernement raisonnable, seront-elles contestées ? Oui ! & ce sera une barbare & sordide avarice qui aura cette homicide audace. Voyez cet armateur qui, courbé sur

son bureau , règle , la plume à la main , le nombre des attentats qu'il peut faire commettre sur les côtes de Guinée ; qui examine à loisir , de quel nombre de fusils il aura besoin pour obtenir un nègre , de chaînes pour le tenir garotté sur son navire , de fouets pour le faire travailler ; qui calcule , de sang-froid , combien lui vaudra chaque goutte de sang , dont cet esclave arrosera son habitation ; qui discute si la négresse donnera plus ou moins à sa terre par les travaux de ses foibles mains que par les dangers de l'enfantement. Vous frémissez..... Eh ! s'il existoit une religion qui tolérât , qui autorisât , ne fût-ce que par son silence de pareilles horreurs ; si occupée de questions oiseuses ou séditieuses , elle ne tonnoit pas sans cesse contre les auteurs ou les instrumens de cette tyrannie ; si elle faisoit un crime à l'esclave de briser ses fers ; si elle souffroit dans son sein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort : si cette religion existoit , n'en faudroit-il pas étouffer les ministres sous les débris de leurs autels ?

Hommes ou démons , qui que vous soyez , oseriez-vous justifier les attentats contre mon indépendance par le droit du plus fort ? Quoi ! celui qui veut me rendre esclave n'est point coupable ; il use de ses droits. Où sont-ils ces droits ? Qui leur a donné un caractère assez sacré pour faire taire les miens ? Je tiens de la nature le droit de me défendre ; elle ne t'a pas donc donné celui de m'attaquer. Que si tu te crois autorisé à m'opprimer , parce que tu es plus fort & plus adroit que moi ; ne te plains donc pas quand mon bras vigoureux ouvrira ton sein pour y chercher ton cœur ; ne te plains pas , lorsque , dans tes entrailles déchirées , tu sentiras la mort que j'y aurai fait passer avec tes alimens. Je suis plus fort ou plus adroit que toi ; sois à ton tour victime ; expie maintenant le crime d'avoir été oppresseur.

Mais , dit-on , dans toutes les régions & dans tous les siècles , l'esclavage s'est plus ou moins généralement établi.

Je le veux : mais que m'importe ce que les autres peuples ont fait dans les autres âges ? Est-ce aux usages des tems où à sa conscience qu'il faut en appeller ? Est-ce l'intérêt , l'aveuglement la barbarie , ou la raison & la justice qu'il faut écouter ? Si l'uni-

versalité d'une pratique en prouvoit l'innocence, l'apologie des usurpations, des conquêtes, de toutes les sortes d'oppressions seroit achevée.

Mais les anciens peuples se croyoient, dit-on, maîtres de la vie de leurs esclaves; & nous, devenus humains, nous ne disposons plus que de leur liberté, que de leur travail.

Il est vrai. Le cours des lumières a éclairé sur ce point important les législateurs modernes. Tous les codes, sans exception, se sont armés pour la conservation de l'homme même qui languit dans la servitude. Ils ont voulu que son existence fût sous la protection du magistrat, que les tribunaux seuls en pussent précipiter le terme. Mais cette loi, la plus sacrée des institutions sociales, a-t-elle jamais eu quelque force ? L'Amérique n'est-elle pas peuplée de colons atroces, qui, usurpant insolemment les droits souverains, font expier par le fer ou dans la flamme, les infortunées victimes de leur avarice ? A la honte de l'Europe, cette sacrilège infraction ne reste-t-elle pas impunie ? Je vous défie, vous, le défenseur ou le panégyriste de notre humanité & de notre justice, je vous défie de me nommer un des assassins, un seul qui ait porté sa tête sur un échafaud.

Supposons, je le veux bien, l'observation rigoureuse de ces réglemens qui à votre gré honorent si fort notre âge. L'esclave fera-t-il beaucoup moins à plaindre ? Eh quoi ! le maître qui dispose de l'emploi de mes forces, ne dispose-t-il pas de mes jours qui dépendent de l'usage volontaire & modéré de mes facultés ? Qu'est-ce que l'existence pour celui qui n'en a pas la propriété ? Je ne puis tuer mon esclave : mais je puis faire couler son sang goutte à goutte sous le fouet d'un bourreau ; je puis l'accabler de douleurs, de travaux, de privations ; je puis attaquer de toutes parts & miner sourdement les principes & les ressorts de sa vie ; je puis étouffer par des supplices lents le germe malheureux qu'une négresse porte dans son sein. On diroit que les loix ne protègent l'esclave contre une mort prompte, que pour laisser à ma cruauté le droit de le faire mourir tous les jours. Dans la vérité, le droit d'esclavage est celui de commettre toutes sortes

de crimes. Ceux qui attaquent la propriété ; vous ne laissez pas à votre esclave celle de sa personne : ceux qui détruisent la sûreté ; vous pouvez l'immoler à vos caprices : ceux qui font frémir la pudeur Tout mon sang se soulève à ces images horribles. Je hais , je fuis l'espèce humaine , composée de victimes & de bourreaux ; & si elle ne doit pas devenir meilleure , puisse-t-elle s'anéantir !

Mais les nègres sont une espèce d'hommes nés pour l'esclavage. Ils sont bornés , fourbes , méchants ; ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence , & reconnoissent presque la justice de notre empire.

Les nègres sont bornés , parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'ame. Ils sont méchants , pas assez avec vous. Ils sont fourbes , parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnoissent la supériorité de notre esprit , parce que nous avons perpétué leur ignorance ; la justice de notre empire , parce que nous avons abusé de leur foiblesse. Dans l'impossibilité de maintenir notre supériorité par la force , une criminelle politique s'est rejetée sur la ruse. Vous êtes presque parvenus à leur persuader qu'ils étoient une espèce singulière , née pour l'abjection & la dépendance , pour le travail & le châtiment. Vous n'avez rien négligé , pour dégrader ces malheureux , & vous leur reprochez ensuite d'être vils.

Mais ces nègres étoient nés esclaves.

A qui , barbares , ferez-vous croire qu'un homme peut être la propriété d'un souverain ; un fils , la propriété d'un père ; une femme , la propriété d'un mari ; un domestique , la propriété d'un maître ; un nègre , la propriété d'un colon ? Être superbe & dédaigneux qui méconnois tes frères , ne verras-tu jamais que ce mépris rejaillit sur toi ? Ah ! si tu veux que ton orgueil soit noble , aie assez d'élévation pour le placer dans tes rapports nécessaires avec ces malheureux que tu avilis. Un père commun , une ame immortelle , une félicité future : voilà ta véritable gloire , voilà aussi la leur.

Mais c'est le gouvernement lui-même qui vend les esclaves.

D'où vient à l'état ce droit ? Le magistrat , quelque absolu

qu'il soit, est-il propriétaire des sujets soumis à son empire ? A-t-il d'autre autorité que celle qu'il tient du citoyen ? Et jamais un peuple a-t-il pu donner le privilège de disposer de sa liberté ?

Mais l'esclave a voulu se vendre. S'il s'appartient à lui-même, il a le droit de disposer de lui. S'il est maître de sa vie, pourquoi ne le feroit-il pas de sa liberté ? C'est à lui à se bien apprécier. C'est à lui à stipuler ce qu'il croit valoir. Celui dont il aura reçu le prix convenu l'aura légitimement acquis.

L'homme n'a pas le droit de se vendre, parce qu'il n'a pas celui d'accéder à tout ce qu'un maître injuste, violent, dépravé pourroit exiger de lui. Il appartient à son premier maître, Dieu, dont il n'est jamais affranchi. Celui qui se vend fait avec son acquéreur un pacte illusoire : car il perd la valeur de lui-même. Au moment qu'il la touche, lui & son argent rentrent dans la possession de celui qui l'achète. Que possède celui qui a renoncé à toute possession ? Que peut avoir à foi, celui qui s'est soumis à ne rien avoir ? Pas même de la vertu, pas même de l'honnêteté, pas même une volonté. Celui qui s'est réduit à la condition d'une arme meurtrière, est un fou & non pas un esclave. L'homme peut vendre sa vie, comme le soldat ; mais il n'en peut consentir l'abus, comme l'esclave : & c'est la différence de ces deux états.

Mais ces esclaves avoient été pris à la guerre, & sans nous on les auroit égorgés.

Sans vous, y auroit-il eu des combats ? Les dissensions de ces peuples ne sont-elles pas votre ouvrage ? Ne leur portez-vous pas des armes meurtrières ? Ne leur inspirez-vous pas l'aveugle desir d'en faire usage ? Vos vaisseaux abandonneront-ils ces déplorable plagues, avant que la misérable race qui les occupe, ait disparu du globe ? Et que ne laissez-vous le vainqueur abuser comme il lui plaira de sa victoire ? Pourquoi vous rendre son complice ?

Mais c'étoient des criminels dignes de mort ou des plus grands supplices, & condamnés dans leur propre pays à l'esclavage.

Etes-vous donc les bourreaux des peuples de l'Afrique ? D'ail-

leurs qui les avoit jugés ? Ignorez-vous que dans un état despotique , il n'y a de coupable que le despote ? Le sujet d'un despote est , de même que l'esclave , dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir l'homme , est un attentat contre sa personne. Toutes les mains qui l'attachent à la tyrannie d'un seul , sont des mains ennemies. Voulez-vous savoir quels sont les auteurs & les complices de cette violence ? Ceux qui l'environnent. Sa mère , qui lui a donné les premières leçons de l'obéissance ; son voisin , qui lui en a tracé l'exemple ; ses supérieurs , qui l'y ont forcé ; ses égaux , qui l'y ont entraîné par leur opinion. Tous sont les ministres , & les instrumens de la tyrannie. Le tyran ne peut rien par lui-même ; il n'est que le mobile des efforts que font tous ses sujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle qui rend légitimes les vols , les trahisons , les assassinats. Ainsi que le sang qui coule dans ses veines , tous les crimes partent de son cœur & reviennent s'y concentrer. Caligula disoit que si le genre-humain n'avoit qu'une tête , il eût pris plaisir à la faire tomber ; Socrate auroit dit , que si tous les crimes pouvoient se trouver sur une même tête , ce seroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Mais ils sont plus heureux en Amérique , qu'ils ne l'étoient en Afrique.

Pourquoi donc ces esclaves soupirent-ils sans cesse après leur patrie ? Pourquoi reprennent-ils leur liberté dès qu'ils le peuvent ? pourquoi préfèrent-ils des déserts & la société des bêtes féroces à un état qui vous paroît si doux ? Pourquoi le désespoir les porte-t-il à se défaire ou à vous empoisonner ? Pourquoi leurs femmes se font-elles si souvent avorter , afin que leurs enfans ne partagent pas leur triste destinée ? Lorsque vous nous parlez de la félicité de vos esclaves , vous vous mentez à vous-même ou vous nous trompez. C'est le comble de l'extravagance de vouloir transformer en un acte d'humanité , une si étrange barbarie.

Mais en Europe , comme en Amérique , les peuples sont esclaves. L'unique avantage que nous ayons sur les nègres ,

c'est de pouvoir rompre une chaîne pour en prendre une autre.

Il n'est que trop vrai. La plupart des nations sont dans les fers. La multitude est généralement sacrifiée aux passions de quelques oppresseurs privilégiés. On ne connoît guère de région où un homme puisse se flatter d'être le maître de sa personne, de disposer à son gré de son héritage, de jouir paisiblement des fruits de son industrie. Dans les contrées même le moins asservies, le citoyen, dépouillé du produit de son travail par les besoins sans cesse renaissans d'un gouvernement avide ou obéré, est continuellement gêné sur les moyens les plus légitimes d'arriver au bonheur. Par-tout, des superstitions extravagantes, des coutumes barbares, des loix surannées étouffent la liberté. Elle renâtra, sans doute, un jour de ses cendres. A mesure que la morale & la politique feront des progrès, l'homme recouvrera ses droits. Mais pourquoi faut-il, qu'en attendant ces tems heureux, ces siècles de lumière & de prospérité, il y ait des races infortunées à qui l'on refuse jusqu'au nom consolant & honorable d'hommes libres, à qui l'on ravisse jusqu'à l'espoir de l'obtenir, malgré l'instabilité des événemens? Non, quoi qu'on en puisse dire, la condition de ces infortunés n'est pas la même que la nôtre.

Le dernier argument qu'on ait employé pour justifier l'esclavage, a été de dire que c'étoit le seul moyen qu'on eût pu trouver, pour conduire les nègres à la béatitude éternelle par le grand bienfait du baptême.

O débonnaire Jésus, eussiez-vous prévu qu'on feroit servir vos douces maximes à la justification de tant d'horreur! Si la religion chrétienne autorisoit ainsi l'avarice des empires, il faudroit en proscrire à jamais les dogmes sanguinaires. Qu'elle rentre dans le néant, ou qu'à la face de l'univers, elle désavoue les atrocités dont on la charge. Que ses ministres ne craignent pas de montrer trop d'enthousiasme, dans un tel sujet. Plus leur ame s'enflammera, mieux ils serviront leur cause. Leur crime seroit de rester calmes & leur transport fera sagesse,

Le défenseur de l'esclavage trouvera, nous n'en doutons point, qu'on n'a pas donné à ses raisons toute l'énergie dont elles étoient susceptibles. Cela pourroit être. Quel est l'homme de bien qui prostitueroit son talent à la défense de la plus abominable des causes, qui emploieroit son éloquence, s'il en avoit, à la justification de mille assassinats commis, de mille assassinats prêts à commettre ? Bourreau de tes frères, prends toi-même la plume, si tu l'oses, calme le trouble de ta conscience, & endurecis tes complices dans leur crime. J'aurois pu repousser avec plus de force & plus d'étendue les argumens que j'avois à combattre ; mais en valoient-ils la peine ? Doit-on de grands efforts, toute la contention de son esprit, à celui qui parle de mauvaise-foi ? Le mépris du silence ne conviendrait-il pas mieux que la dispute avec celui qui plaide pour son intérêt contre la justice, contre sa propre conviction ? J'en ai trop dit pour l'homme honnête & sensible ; je n'en dirois jamais assez pour le commerçant inhumain.

Hâtons-nous donc de substituer à l'aveugle férocité de nos pères les lumières de la raison, & les sentimens de la nature. Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, dussions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base, & que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'est pas nécessaire de faire le sacrifice de productions que l'habitude nous a rendues si chères. Vous pourriez les tirer de l'Afrique même. Les plus importantes y croissent naturellement, & il seroit facile d'y naturaliser les autres. Qui peut douter que des peuples qui vendent leurs enfans pour satisfaire quelques fantaisies passagères, ne se déterminassent à cultiver leurs terres, pour jouir habituellement de tous les avantages d'une société vertueuse & bien ordonnée ?

Il ne seroit pas même peut-être impossible d'obtenir ces productions de vos colonies, sans les peupler d'esclaves. Ces denrées pourroient être cueillies par des mains libres, & dès-lors consommées sans remords.

Pour atteindre à ce but, regardé si généralement comme chimé-

rique , il ne faudroit pas , selon les idées d'un homme éclairé , faire tomber les fers des malheureux qui sont nés dans la servitude , ou qui y ont vieilli. Ces hommes stupides qui n'auroient pas été préparés à un changement d'état , seroient incapables de se conduire eux-mêmes. Leur vie ne seroit qu'une indolence habituelle , ou un tissu de crimes. Le grand bienfait de la liberté doit être réservé pour leur postérité , & même avec quelques modifications. Jusqu'à leur vingtième année , ces enfans appartiendront au maître dont l'atelier leur aura servi de berceau , afin qu'il puisse être payé des frais qu'il aura été obligé de faire pour leur conservation. Les cinq années suivantes , ils seront obligés de le servir encore , mais pour un salaire fixé par la loi. Après ce terme , ils seront indépendans , pourvu que leur conduite n'ait pas mérité de reproche grave. S'ils s'étoient rendus coupables d'un délit de quelque importance , le magistrat les condamneroit aux travaux publics pour un tems plus ou moins considérable. On donnera aux nouveaux citoyens une cabanne avec un terrain suffisant pour créer un petit jardin ; & ce sera le fisc qui fera la dépense de cet établissement. Aucun règlement ne privera ces hommes devenus libres de la faculté d'étendre la propriété qui leur aura été gratuitement accordée. Mettre ces entraves injurieuses à leur activité , à leur intelligence , seroit vouloir perdre follement le fruit d'une institution louable.

Cet arrangement produiroit , selon les apparences , les meilleurs effets. La population des noirs , actuellement arrêtée par le regret de ne donner le jour qu'à des êtres voués à l'infortune & à l'infamie , fera des progrès rapides. Elle recevra les soins les plus tendres de ces mêmes mères qui trouvoient souvent des délices inexprimables à l'étrouffer ou à la voir périr. Ces hommes accoutumés à l'occupation dans l'attente d'une liberté assurée , & qui n'auront pas une possession assez vaste pour leur subsistance , vendront leurs sueurs à qui voudra ou pourra les payer. Leurs journées seront plus chères que celles des esclaves , mais elles seront aussi plus fructueuses. Une plus grande masse de travail donnera une plus grande abondance de productions aux colonies ,

que leurs richesses mettront en état de demander plus de marchandises à la métropole.

Craindrait-on que la facilité de subsister sans agir , sur un sol naturellement fertile , de se passer de vêtemens sous un ciel brûlant , plongeât les hommes dans l'oïiveté ? Pourquoi donc les habitans de l'Europe ne se bornent-ils pas aux travaux de première nécessité ? Pourquoi s'épuisent-ils dans des occupations laborieuses , qui ne satisfont que des fantaisies passagères ? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres , qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les loix ont fait éclore sur la terre un essaim de besoins factices , qui n'auroient jamais existé sans elles. En distribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice , elles ont assujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuse de leurs semblables , au point de les faire chanter & danser pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous , qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux , du cuivre qui vous empoisonne peut-être : pourquoi voulez-vous que des nègres soient moins dupes , moins fous que des Européens ?

En rendant à ces malheureux la liberté , ayez soin de les asservir à vos loix & à vos mœurs , de leur offrir vos superfluités. Donnez-leur une patrie , des intérêts à combiner , des productions à faire naître , une consommation analogue à leurs goûts ; & vos colonies ne manqueront pas de bras , qui , foulagés de leurs chaînes , en feront plus actifs & plus robustes.

Pour renverser l'édifice de l'esclavage , étayé par des passions si universelles , par des loix si authentiques , par la rivalité de nations si puissantes , par des préjugés plus puissans encore , à quel tribunal porterons - nous la cause de l'humanité , que tant d'hommes trahissent de concert ? Rois de la terre , vous seuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reste des humains : si vous ne regardez pas la puissance des souverains comme le droit d'un brigandage heureux , & l'obéissance des sujets comme une surprise faite à l'ignorance , penñez à vos devoirs. Refusez le sceau de votre autorité au trafic infâme &

criminel d'hommes convertis en vils troupeaux , & ce commerce disparaîtra. Réunissez une fois pour le bonheur du monde , vos forces & vos projets si souvent concertés pour sa ruine. Que si quelqu'un d'entre vous osoit fonder sur la générosité de tous les autres l'espérance de sa richesse & de sa grandeur , c'est un ennemi du genre-humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées se rempliront du saint enthousiasme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu entre des hommes qui secourent des opprimés , & des mercenaires qui servent des tyrans.

Que dis-je ? cessons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples & à leurs maîtres : elle n'a peut-être jamais été consultée dans les opérations publiques. Eh bien ! si l'intérêt a seul des droits sur votre ame , nations de l'Europe , écoutez-moi encore. Vos esclaves n'ont besoin ni de votre générosité , ni de vos conseils , pour briser le joug sacrilège qui les opprime. La nature parle plus haut que la philosophie & que l'intérêt. Déjà se sont établies deux colonies de nègres fugitifs , que les traités & la force mettent à l'abri de vos attentats. Ces éclairs annoncent la foudre , & il ne manque aux nègres qu'un chef assez courageux , pour les conduire à la vengeance & au carnage.

Où est-il , ce grand homme , que la nature doit à ses enfans vexés , opprimés , tourmentés ? Où est-il ? Il paroîtra , n'en doutons point , il se montrera , il levera l'étandard sacré de la liberté. Ce signal vénérable rassemblera autour de lui les compagnons de son infortune. Plus impétueux que les torrens , ils laisseront partout les traces ineffaçables de leur juste ressentiment. Espagnols , Portugais , Anglois , François , Hollandois , tous leurs tyrans deviendront la proie du fer & de la flamme. Les champs Américains s'enivreront avec transport d'un sang qu'ils attendoient depuis si long-tems , & les ossemens de tant d'infortunés entassés depuis trois siècles , trevailliront de joie. L'ancien monde joindra ses applaudissemens au nouveau. Par-tout on bénira le nom du héros qui aura rétabli les droits de l'espèce humaine , par-tout on érigera des trophées à sa gloire. Alors disparaîtra le *code noir* ; &

que le *code blanc* fera terrible , si le vainqueur ne consulte que le droit de repréfailles !

En attendant cette révolution , les nègres gémissent sous le joug des travaux , dont la peinture ne peut que nous intéresser de plus en plus à leur destinée.

Le sol des isles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions sont très-différentes , ainsi que la manière de les cultiver. A l'exception de quelques graines potagères , on n'y ensemece rien , tout s'y plante.

Comme le tabac fut la première production dont on s'occupa , que ses racines ne prennent point de profondeur , & que la moindre écorchure la fait périr , on n'employa qu'un simple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir , & pour extirper les mauvaises herbes qui l'auroient étouffée. Cet usage dure encore.

Lorsqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons , & qui étoient moins délicates , on eut recours à la houe pour labourer & pour sarcler : mais elle ne fut pas employée sur tout l'espace qui devoit être mis en valeur. On se contenta de creuser un trou pour placer la plante.

L'inégalité du terrain , le plus communément rempli de côteaux , donna vraisemblablement naissance à cet usage. On put craindre que des pluies , qui tombent toujours en torrens , ne ruinassent par des ravines , les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens , dans les premiers tems , étendirent cette pratique aux plaines les plus unies , & l'habitude la consacra. Personne ne songeoit à s'en écarter. Enfin quelques colons , assez hardis pour s'élever au-dessus du préjugé , ont imaginé de se servir de la charrue ; & il est vraisemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle sera praticable. Il n'est rien qui ne porte à le désirer & à l'espérer.

Toutes les terres des isles étoient vierges , lorsque les Européens entreprirent de les défricher. Les premières occupées donnent depuis long-tems moins de productions qu'on n'en retirait au commencement. Celles qu'on a mises successivement en valeur ,

XXV.

Les terres de l'archipel Américain ont été cultivées jusqu'ici avec négligence.

participent de cet épuisement plus ou moins , en raison de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine , toutes la perdent avec le tems ; & bientôt elles cessent de répondre aux travaux des cultivateurs , si l'art ne vient au secours de la nature.

C'est un principe d'agriculture , généralement avoué par les physiciens , que la terre n'est vraiment productive , qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air & de tous les météores dirigés par ce puissant agent , tels que les brouillards , les rosées , les pluies. C'est aux labours , & à des labours fréquens , à lui procurer cet avantage : les isles le réclament avec instance & sans délai. C'est la saison humide qu'il faut choisir pour remuer ces terres , dont la sécheresse arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne sauroit avoir d'inconvénient dans les campagnes bien égales. On prévient le danger de voir les terrains en pente ravagés par les orages , en faisant les labours transversalement sur une ligne qui croiserait celle de la pente des côtes. Si la pente étoit si rapide , que les terres , mises en valeur , pussent être entraînées malgré les sillons , on ajouterait d'espace en espace , & dans le même sens , de petites saignées plus profondes , qui romproient en partie la force & la vitesse que la roideur des collines ajoute à la chute des grosses pluies.

L'utilité de la charrue ne se borneroit pas à procurer aux plantes plus de suc végétal. Elle assureroit encore leurs produits. Les isles sont le pays des insectes. Leur multiplication y est favorisée par une chaleur continuelle , & ils se succèdent sans interruption. On connoît l'étendue des ravages qu'ils font. Des labours fréquens & successifs fatigueroient ces espèces dévorantes , troubleraient leur reproduction , en feroient beaucoup périr , & détruiraient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne seroit-il pas suffisant contre les rats que les vaisseaux ont apportés d'Europe en Amérique , où ils se sont tellement multipliés , qu'ils détruisent souvent un tiers des récoltes. On pourroit appeler au secours l'activité des esclaves , & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'usage des engrais, déjà connu sur la plupart des côtes. Celui qu'on emploie se nomme varech. C'est une espèce de plante marine, qui, au tems de sa maturité, se detachant des eaux, est portée au rivage par le mouvement des ondes. Il est un grand principe de fécondité: mais employé sans préparation, il communique au sucre une âpreté désagréable, qui doit venir des sels imprégnés de parties huileuses qui abondent dans les plantes marines. Peut-être ne faudroit-il, pour faire cesser cette amertume, que brûler la plante & l'employer en cendres. Les sels dégagés par cette opération des parties huileuses, & bien triturés par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de sucre, & lui porteroient des sucres plus purs.

Les terres intérieures n'ont commencé que depuis peu à être fumées. Le besoin étendra cette pratique indispensable; & avec le tems, le sol d'Amérique recevra les mêmes secours que le sol d'Europe: mais avec plus de difficulté. Dans des isles, où les troupeaux ne sont pas nombreux, & n'ont même que très-rarement le secours des étables, il faudra recourir à d'autres engrais, & les multiplier le plus qu'il sera possible, pour suppléer à la qualité par l'abondance. La plus grande ressource sera toujours dans les mauvaises herbes, dont il faut débarrasser continuellement les plantes utiles. On les ramassera, on les fera pourrir. Les colons qui cultivent le café ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des cafiers, sans voir que ces herbes, qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre, échauffoient l'arbre & servoient d'asyle à des insectes qui le dévoroient. On n'a guère été moins négligent dans le soin des troupeaux.

Tous les quadrupèdes domestiques de l'Europe ont été portés en Amérique par les Espagnols; & c'est de leurs établissemens que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon qui, soit pour réussir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en insectes, en reptiles, est devenu plus grand

& d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les îles que de très-petites races. Quoique le vice du climat puisse avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de foin en est peut-être la principale cause. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni foin ni avoine, & ils sont au verd toute l'année. On leur refuse jusqu'à l'attention de diviser les prairies en plusieurs quartiers, pour les faire passer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paissent toujours sur le même espace, sans laisser à l'herbe le tems de renaître. Ces fourrages ne peuvent avoir qu'un suc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être suffisamment digérés par la nature. Aussi les animaux destinés à la nourriture des hommes ne donnent-ils qu'une chair coriace & sans substance.

Ceux qu'on réserve aux divers travaux, ne rendent qu'à peine un foible service. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux, & ne les traînent pas toute la journée. Ils sont toujours au nombre de quatre. On ne les attèle pas par la tête, mais par le col, à la manière d'Espagne. Ce n'est pas l'aiguillon, c'est le fouet qui les excite. Deux conducteurs règlent leur marche.

Lorsque les chemins ne permettent pas l'usage des voitures, les bœufs sont remplacés par les mulets. Ceux-ci sont bâtés d'une manière plus simple qu'en Europe, mais beaucoup moins solide. On leur met sur le dos un paillasse auquel on suspend deux crochets de chaque côté, pris au hasard dans les bois. Ainsi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'est pas si lent. Ils ont conservé quelque chose de la vitesse, du feu, de la docilité des chevaux Andalous, dont ils tirent leur origine: mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On est réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le service qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légères, dont les habitans aisés se servent pour des courses, qu'ils appellent des voyages, & qui ne seroient chez nous que des promenades.

On

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux isles, si on eût eu l'attention de les renouveler par des races étrangères. Des étalons, venus des contrées plus froides ou plus chaudes, auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils feroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il est bien extraordinaire qu'une idée si simple ne soit venue à aucun colon; & qu'il n'y ait eu aucune législation assez occupée de ses intérêts pour substituer dans ses établissemens le bœuf à bosse au bœuf commun. Tous les gens instruits doivent se rappeler que le bœuf à bosse a le poil plus doux & plus lustré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort supérieures. Il est léger à la courie, & il peut suppléer au cheval, puisqu'on le monte. Il se plaît autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous servons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans les isles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenait moins d'empire qu'elle n'en a communément, même sur les gouvernemens les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit singulièrement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de si aisé que de le tirer à peu de frais de la côte d'Or, ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la faiblesse des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'usage établi, ont tenté de leur substituer le chameau. Cette expérience faite autrefois sans succès au Pérou par les Espagnols, n'a pas été heureuse & ne devoit pas l'être. Il est connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs excessives, & qu'il peut aussi peu réussir, aussi peu se perpétuer sous le ciel brûlant de la Zone Torride, que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de se tourner du côté du buffle.

Le buffle est un animal très-faible & d'un naturel violent. Il a des fantaisies brusques & fréquentes. Son cuir est solide, léger, presque impénétrable, & sa corne propre à beaucoup d'usages. On trouve sa chair noire & dure, désagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle est moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf, avec lequel il a une ressemblance marquée, il le surpasse prodigieusement en force & en vitesse. Deux buffles enchaînés à un charriot, au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux, & en moitié moins de tems. Ils doivent cette double supériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une masse de corps plus considérable, dont tout le poids est employé à tirer, parce que leur cou & leur tête se portent naturellement en bas. Comme cet animal est originaire de la Zone Torride, & qu'il est plus gros, plus fort, plus docile à mesure qu'il habite des pays plus chauds, on n'a jamais dû douter qu'il ne pût être d'une grande utilité dans les Antilles, & qu'il ne s'y perpétuât aisément. Il faut le croire, surtout depuis les heureuses expériences qui ont été faites à la Guyane.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domestiques, n'ont pas moins arrêté le succès de la transplantation de nos végétaux. On a porté successivement aux îles, plusieurs espèces d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri, sont des espèces de sauvages dont les fruits ne sont ni beaux, ni bons. La plupart ont dégénéré fort vite; parce qu'on les a abandonnés à la force d'une végétation, toujours active, toujours excitée par la rosée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut-être un observateur intelligent en auroit-il su profiter pour se procurer des fruits passables : mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potagères y ont réussi ; si elles sont toujours renaissantes, toujours vertes, toujours mûres ; c'est qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontrent une terre humide & pâteuse qui leur est propre ; c'est

qu'elles n'exigeoient pas le moindre soin. Les sueurs des esclaves arrosent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets nécessaires pour la conservation de leur misérable existence. Avant leur arrivée aux isles, croissoient, sans soin, au milieu des forêts, la patate & l'igname. La patate est une espèce de liseron, qui s'élève peu-à-peu; dont les feuilles sont alternes, anguleuses, en cœur; dont la fleur est semblable pour la forme & le nombre des parties à celle du liseron ordinaire. La tige de l'igname est grimpante, herbacée, garnie de feuilles opposées ou alternes, taillées en cœur, qui laissent échapper de leur aisselle des épis de fleurs mâles sur un pied, femelles sur un autre, munies chacune d'un calice à six divisions. Les mâles ont six étamines. Le pistil des femelles est surmonté de trois styles. Il adhère au calice & devient avec lui une capsule comprimée à trois loges remplies de deux semences. Ces plantes, assez multipliées par la nature seule pour la subsistance d'un petit nombre de sauvages, dûrent être cultivées, lorsqu'il fallut nourrir une population plus considérable. On s'y détermina, & on leur associa d'autres plantes tirées du pays même des nouveaux consommateurs.

L'Afrique a fourni aux isles un arbrisseau qui s'élève environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui est utile pendant toute sa durée. Ses feuilles sont composées de trois folioles alongées, réunies sur un pétiole commun. Ses fleurs jaunâtres, irrégulières comme celles des plantes légumineuses, sont disposées en bouquets aux extrémités des rameaux. Il porte des gouffes qui renferment plusieurs grains d'une espèce de pois très-saine & très-nourrissante. On appelle cet arbruste pois d'Angole. Il réussit également, & dans les terres naturellement stériles, & dans celles dont on a épuisé les fels. Aussi les meilleurs administrateurs d'entre les colons ne manquent-ils jamais d'en semer dans toutes les parties de leurs habitations, qui, dans d'autres mains, resteroient incultes.

Cependant, le présent le plus précieux que les isles aient reçu de l'Afrique, c'est le manioc. La plupart des historiens l'ont re-

XXVI.

Les esclaves sont d'abord occupés de leur subsistance. On leur demande ensuite de riches productions.

gardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop sur quel fondement est appuyée cette opinion, quoique assez généralement reçue. Mais la vérité en fut-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont transporté avec les Africains qui s'en nourrissoient. Avant nos invasions, la communication du continent de l'Amérique avec ces îles étoit si peu de chose, qu'une production de la terre-ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages, qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur présentèrent point de manioc; c'est que les Caraïbes, concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, l'ont reçu de nous; c'est que le caractère des sauvages ne les rendoit pas propres à une culture si suivie; c'est que cette sorte de culture exige des champs très-découverts, & que dans les forêts dont ces îles étoient hérissées, on ne trouva pas des intervalles défrichés qui eussent plus de vingt-cinq toises en quarré. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne voit l'usage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs; & que de tems immémorial il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit, le manioc est une plante qui vient de bouture. On la place dans des fosses de cinq ou six ponces de profondeur, qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces fosses sont éloignées les unes des autres de deux pieds ou deux pieds & demi, selon la nature du terrain. L'arbusse s'élève un peu plus que la hauteur de l'homme. Son tronc, à-peu-près gros comme le bras, est d'un bois mou & cassant. A mesure qu'il croit, les feuilles basses tombent, en laissant sur la tige une impression demi-circulaire. Il n'en reste que vers le sommet. Elles sont toujours alternes & découpées profondément en plusieurs lobes. L'extrémité des rameaux est terminée par des bouquets de fleurs mâles & femelles, confondues ensemble. Le calice des premières est à cinq divisions & renferme dix étamines; celui des secondes est à cinq pièces. Le pistil qu'elles entourent est surmonté de trois styles velus & devient une capsule hérissée à

trois loges , remplie de trois sèmenccs. Il n'y a d'urile , dans la plante , que sa racine qui est tuberculeuse & acquiert au bout de huit mois ou plus la grosseur d'une belle rave. On en distingue plusieurs variétés qui diffèrent par leur volume , leur couleur & le tems qu'elles mettent à mûrir. Cette plante est délicate : la culture en est pénible ; le voisinage de toute forte d'herbes l'incommode ; il lui faut un terrain sec & léger.

Lorsque les racines ont atteint la grosseur & la maturité qu'elles doivent avoir , on les arrache & on leur fait subir différentes préparations pour les rendre propres à la nourriture des hommes. Il faut ratifier leur première peau , les laver , les raper & les mettre ensuite à la presse pour en extraire le suc regardé comme un poison très-actif. La cuisson achève de faire évaporer ce qui pourroit y rester du principe vénéneux qu'elles renfermoient. Lorsqu'il ne paroît plus de fumée , on les ôte de dessous la platine de fer , où on les a fait cuire , & on les laisse refroidir.

La racine de manioc rapée , & réduite en petits grains par la cuisson , s'appelle farine de manioc. On donne le nom de cassave à la pâte de manioc , changée en gâteau par la seule attention de la faire cuire sans la remuer. Il y auroit du danger de manger autant de cassave que de farine , parce que la cassave est beaucoup moins cuite. L'une & l'autre se conservent long-tems & sont très-nourrissantes , mais d'une digestion un peu difficile. Quoiqu'elles paroissent d'abord insipides , il se trouve un grand nombre de blancs nés aux isles , qui les préfèrent au meilleur froment. La plupart des Espagnols en font un usage habituel. Le François en nourrit ses esclaves. Les autres peuples Européens qui ont formé des établissemens aux isles , ne connoissent que peu le manioc. C'est de l'Amérique Septentrionale que ces colonies reçoivent leur subsistance ; de sorte que si par quelque événement , qui est très-possible , leur liaison avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois , elles seroient réduites à mourir de faim. Une avidité sans bornes ferme les yeux des colons insulaires sur ce danger imminent. Tous , ou presque tous , travaillent à tourner l'activité entière de leurs esclaves ,

vers les productions qui entrent dans le commerce. Les principales sont l'indigo , la cochenille , le cacao , le rocou , le coton , le café , le sucre. On a parlé des trois premières dans l'histoire des régions soumises à la Castille. Il faut décrire actuellement les autres.

XXVII.
De la culture
du rocou.

Le rocou est une teinture rouge , nommée *achiote* par les Espagnols , dans laquelle on plonge les laines blanches qu'on veut teindre de quelque couleur que ce soit. L'arbre qui le donne est aussi haut & plus touffu que le prunier. Il a l'écorce rousseâtre , les feuilles grandes , alternes , en cœur , accompagnées à leur base de deux stipules ou membranes qui tombent de bonne heure. Les fleurs disposées en bouquets ont un calice à cinq divisions , dix pétales légèrement purpurins , dont cinq sont intérieurs & plus petits. Ils tiennent , de même qu'un grand nombre d'étamines , sous le pistil qui est couronné d'un seul style. Le fruit est une capsule d'un rouge foncé , hérissée de pointes molles , large à sa base , rétrécie par le haut. Elle s'ouvre dans sa longueur en deux grandes valves , garnies intérieurement d'un réceptacle longitudinal , couvert de semences. Ces semences sont enduites d'une substance extractive & rouge , qui est le rocou proprement dit. Cet arbre fleurit & fructifie deux fois dans l'année.

Il suffit qu'une des huit ou dix gouffes , que chaque bouquet contient , s'ouvre d'elle-même , pour qu'on puisse les cueillir toutes. On en détache les graines , qui sont mises aussi-tôt dans de grandes auges remplies d'eau. Lorsque la fermentation commence , les graines sont remuées fortement avec de grandes spatules de bois , jusqu'à ce que le rocou en soit entièrement détaché. On verse ensuite le tout dans des cribles de jonc , qui retiennent ce qu'il y a de solide , & laissent écouler dans des chaudières de fer une liqueur épaisse , rougeâtre & fétide. A mesure qu'elle bout , on la recueille dans de grandes bassines. Quand elle n'en fournit plus , on la jette comme inutile ; & l'on remet dans la chaudière l'écume qu'on en a tirée.

Cette écume , qu'on fait bouillir pendant dix ou douze heures , doit être continuellement remuée avec une spatule de bois ,

pour qu'elle ne s'attache point à la chaudière & ne noircisse point. Lorsqu'elle est cuite suffisamment & un peu durcie, on la met sur des planches où elle se refroidit. On la divise ensuite en pain de deux ou trois livres, & toutes les préparations sont terminées.

L'arbrisseau, qui fournit le coton à nos manufactures, demande un sol sec & pierreux. Il préfère celui qui est déjà familiarisé par la culture. Ce n'est pas que la plante ne paroisse mieux prospérer dans un terrain neuf que dans un sol usé : mais en y poussant plus de bois, elle y donne moins de fruit.

L'exposition du levant est celle qui lui convient le mieux. C'est en mars, c'est en avril & dans les premières pluies du printemps, que commence la culture du coton. On fait des trous à sept ou huit pieds de distance les uns des autres, & l'on y jette un nombre indéterminé de graines. Lorsqu'elles sont levées à la hauteur de cinq ou six pouces, toutes les tiges sont arrachées, à l'exception de deux ou trois des plus vigoureuses. Celles-ci sont étêtées deux fois avant la fin d'août. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'il n'y a que le bois poussé après la dernière taille qui porte du fruit, & que si on laissoit monter l'arbruste au-dessus de quatre pieds, la récolte seroit moins aisée, sans être plus abondante.

Pour qu'il puisse prospérer, on doit porter une attention très-suivie à arracher les mauvaises herbes qui naissent autour de cet arbruste utile. Les pluies fréquentes lui conviennent, mais elles ne doivent pas être continuelles. Il faut sur-tout que les mois de mars & d'avril, tems où se fait la récolte, soient bien secs, pour que le coton ne soit pas taché ou rougi.

Pour renouveler cet arbrisseau, on le recèpe tous les deux ou trois ans jusqu'à la racine, qui produit plusieurs rejettons. Ils se chargent de feuilles à trois ou cinq lobes, disposées alternativement sur les tiges & accompagnées de deux stipules. Au bout de huit ou neuf mois, il paroît des fleurs jaunes, rayées de rouge, assez grandes, semblables à la fleur de mauve pour la structure & le nombre de leurs parties. Le pistil, placé dans le milieu, de-

XXVIII.
De la culture
du coton.

vient une coque de la grosseur d'un œuf de pigeon , à trois ou quatre loges. Chaque loge , en s'ouvrant , laisse appercevoir plusieurs graines arrondies , enveloppées d'une bourre blanche , qui est le coton proprement dit. Cette ouverture du fruit indique sa maturité & le tems propre à la récolte.

Lorsqu'elle est faite , il faut séparer le coton de la graine qu'il recouvre. Cette opération s'exécute par le moyen d'un moulin à coton. C'est une machine composée de deux baguettes de bois dur , qui ont environ dix-huit pieds de long , dix-huit lignes de circonférence , & des cannelures de deux lignes de profondeur. On les assujettit par les deux bouts , & il n'y a de distance entre elles que celle qui est nécessaire pour laisser passer la graine. A l'un des bouts , est une espèce de petite meule , qui , mise en mouvement par le pied , fait tourner les deux baguettes en sens contraires. Elles prennent le coton qui leur est présenté , & en font sortir , par l'impulsion qu'elles ont reçue , la graine qu'il renferme.

XXIX.
De la culture
du café.

Le caféier , originaire d'Arabie , où la nature avare pour les besoins est prodigue pour le luxe , fut long-tems la plante chérie de cette terre heureuse. Les tentatives inutiles que firent les Européens , pour en faire germer le fruit , leur firent croire que les habitans du pays le trempoient dans l'eau bouillante ou le faisoient sécher au four , avant de le vendre , pour conserver à jamais un commerce , qui faisoit leur richesse principale. On ne fut détrompé de cette opinion que lorsqu'on eut porté l'arbre même à Batavia , & ensuite à l'isle de Bourbon & à Surinam. L'expérience fit voir qu'il en étoit du caféier comme de beaucoup d'autres plantes , dont la semence ne lève point , si elle n'est mise en terre toute récente.

Cet arbre , qui ne prospère que sous un climat où l'hiver ne se fait pas sentir , a des feuilles lisses , entières , ovales & aiguës comme celles du laurier ; elles sont de plus opposées & séparées à leur base par une écaille intermédiaire. Les fleurs , disposées en anneaux , ont une corolle blanche , semblable à celle du jasmin , chargée de cinq étamines , & portées elles-mêmes sur le

le pistil. Celui-ci , renfermé dans un calice à cinq divisions , devient avec lui une baie d'abord verte , puis rougeâtre , de la grosseur d'une petite cerise , remplie de deux noyaux ou sèves de substance dure & comme cornée. Ces noyaux , convexes à l'extérieur , aplatis & sillonnés du côté par lequel ils se touchent , donnent , lorsqu'ils ont été rôtis & mis en poudre , une infusion fort agréable , propre à écarter le sommeil , & dont l'usage , ancien dans l'Asie , s'est répandu insensiblement dans la plus grande partie du globe.

Le meilleur café , le café le plus cher est toujours celui d'Arabie : mais les îles de l'Amérique & les côtes de ce Nouveau-Monde qui le cultivent depuis le commencement du siècle , en fournissent infiniment davantage. Il n'y a pas le même degré de bonté par-tout. Celui qui naît dans un sol favorable , qui croît à l'exposition du levant , qui jouit de la fraîcheur des rosées & des pluies , qui est mûri par une chaleur tempérée : celui-là est supérieur aux autres.

Les plants du cafiar doivent être mis dans des trous de douze à quinze pouces , & à six , sept , huit ou neuf pieds de distance , suivant la nature du terrain. Naturellement ils s'élèveroient à dix-huit ou vingt-pieds. On les arrête à cinq , pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainsi étêtés , ils étendent si bien leurs branches qu'elles se confondent.

Tantôt cet arbre récompense les travaux du cultivateur dès la troisième année , & tantôt seulement à la cinquième ou à la sixième. Quelquefois il ne produit pas une livre de café , & d'autres fois il en donne jusqu'à trois ou quatre. En quelques endroits , il ne dure que douze ou quinze ans , & en d'autres vingt-cinq ou trente. Ces variations dépendent singulièrement du sol où il est placé.

Le café de l'Amérique resta long-tems dans un état d'imperfection qui l'avilissoit. On ne lui accorderoit alors aucun soin. Cette négligence a diminué peu-à-peu. Ce n'est qu'après avoir été bien lavé ; qu'après avoir été déponillé de sa gomme ; qu'après avoir reçu toutes les préparations convenables , qu'il est aujourd'hui porté au moulin.

Ce moulin est composé de deux rouleaux de bois, garnis de lames de fer, longs de dix-huit pouces sur dix ou douze de diamètre; ils sont mobiles; & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troisième pièce immobile qu'on nomme mâchoire. Au-dessus des rouleaux est une trémie dans laquelle on met le café, qui tombant entre les rouleaux & la mâchoire, se dépouille de sa première peau, & se divise en deux parties dont il est composé, comme on le voit par la forme du grain, qui est plat d'un côté, & arrondi de l'autre. En sortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laisse passer la peau du grain à travers ses fils, tandis que le fruit glisse, & tombe dans des paniers, d'où il est transporté dans un vaisseau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte est finie & bien séchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'est une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de son pivot. En passant sur le café sec, elle en enlève le parchemin, qui n'est autre chose qu'une pellicule qui s'étoit détachée de la graine, à mesure que le café séchoit. Débarrassé de son parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vanné d'un autre, qu'on appelle moulin à van. Cette machine, armée de quatre pièces de fer blanc posées sur un essieu, est agitée avec beaucoup de force par un esclave; & le vent que font ces plaques nettoie le café de toutes les pellicules qui s'y trouvoient mêlées. Ensuite il est porté sur une table où les nègres en séparent tous les grains cassés, & les ordures qui pourroient y rester. Après ces opérations, le café peut se vendre.

Son prix fut d'abord médiocre. La passion que prit l'Europe entière pour cette boisson délicieuse, en augmenta beaucoup la valeur. Cette raison en fit trop vivement pousser la culture, après la pacification de 1763. La production surpassa bientôt la consommation. Depuis quelques années, tous les planteurs sont ruinés. Leur sort ne changera que lorsque l'équilibre sera rétabli. Il ne nous est pas donné de fixer l'époque de cette heureuse révolution.

La canne, qui donne le sucre, est une espèce de roseau, qui s'élève à neuf pieds, & quelquefois plus, selon la nature du sol. Son diamètre le plus ordinaire est d'un pouce. Elle est couverte d'une écorce peu dure, qui renferme une moëlle plus ou moins compacte, remplie d'un suc doux & visqueux. Des nœuds la coupent par intervalles, & donnent naissance aux feuilles qui sont longues, étroites, coupantes sur les bords & engrainées à leur base. Celles du bas tombent, à mesure que la tige s'élève. Elle est terminée par une panicule foyeuse, assez considérable, dont chaque fleur a trois étamines & une seule graine, recouverte d'un calice à deux feuillets, entouré de poils.

XXX.
De la culture
du sucre.

Cette plante est cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Asie & de l'Afrique. Vers le milieu du douzième siècle, on en enrichit la Sicile, d'où elle passa dans les provinces méridionales de l'Espagne. Elle fut depuis naturalisée à Madère & aux Canaries. C'est de ces îles qu'on la tira pour la porter dans le Nouveau-Monde, où elle a aussi-bien prospéré que si elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui sont grasses & fortes, basses & marécageuses, environnées de bois, ou nouvellement défrichées, ne produisent, malgré la grosseur & la longueur des cannes, qu'un suc aqueux, peu sucré, de mauvaise qualité, difficile à cuire, à purifier & à conserver. Les cannes, plantées dans un terrain où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte, & ne donnent que peu de sucre. Un sol léger, poreux & profond, est celui que la nature a destiné à cette production.

La méthode générale pour l'obtenir, est de préparer un grand champ; de faire, à trois pieds de distance l'une de l'autre, des tranchées qui aient dix-huit pouces de long, douze de large, & six de profondeur; d'y coucher deux, & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie supérieure de la canne, & de les couvrir légèrement de terre. Il sort de chacun des nœuds qui se trouvent dans les boutures, une tige qui, avec le tems, devient canne à sucre.

On doit avoir l'attention de la débarrasser continuellement des mauvaises herbes, qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que six mois. Les cannes sont alors assez touffues & assez voisines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laisse croître ordinairement dix-huit mois ; ce n'est guère qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il sort de leur souche des rejettons qui sont coupés à leur tour quinze mois après. Cette seconde coupe ne donne guère que la moitié du produit de la première. On en fait quelquefois une troisième, & même une quatrième, qui sont toujours moindres progressivement, quelle que soit la bonté du sol. Aussi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter son champ, qui puisse obliger un cultivateur actif à demander à sa canne plus de deux récoltes.

Elles ne se font pas dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établissemens François, Danois, Espagnols, Hollandois, elles commencent en janvier, & continuent jusqu'en octobre. Cette méthode ne suppose pas une saison fixe pour la maturité de la canne. Cependant, cette plante doit avoir comme les autres ses progrès ; & on remarque très-bien qu'elle est en fleur dans les mois de novembre & de décembre. Il doit résulter de l'usage de ces nations qui ne cessent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requises. Cette récolte doit avoir une saison fixe, & c'est vraisemblablement dans les mois de mars & d'avril, où tous les fruits doux sont mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûrissent qu'aux mois de juillet & d'août.

Les Anglois coupent leurs cannes en mars & en avril. Ce n'est pas cependant la raison de maturité qui les détermine. La sécheresse qui règne dans leurs isles, leur rend les pluies qui tombent en septembre nécessaires pour planter ; & comme la canne est dix-huit mois à croître, cette époque ramène toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le suc des cannes coupées , ce qui doit se faire dans vingt-quatre heures , sans quoi il s'aigriroit , on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre , posés perpendiculairement sur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres est déterminé par une roue horizontale , que des bœufs ou des chevaux font tourner : mais dans les moulins à eau , cette roue horizontale tire son mouvement d'une roue perpendiculaire , dont la circonférence , présentée au courant de l'eau , reçoit une impression qui la fait mouvoir sur son axe ; de la droite à la gauche , si le courant de l'eau frappe la partie supérieure de la roue ; de la gauche à la droite , si le courant frappe la partie inférieure.

Du réservoir , où le suc de la canne est reçu , il tombe dans une chaudière où l'on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à se détacher. Cette liqueur est versée dans une autre chaudière , où un feu modéré lui fait jetter sa première écume. Lorsqu'elle a perdu sa glutinosité , on la fait passer dans une troisième chaudière où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Ensuite on lui donne le dernier degré de cuisson dans une quatrième chaudière , dont le feu est à celui de la première comme trois à un.

Ce dernier feu décide du sort de l'opération. S'il a été bien conduit , le sucre forme des cristaux plus ou moins gros , plus ou moins brillans , à raison de la plus grande ou de la moindre quantité d'huile qui les salit. Si le feu a été trop poussé , la matière se réduit à un extrait noir & charbonneux , qui ne peut plus fournir de sel essentiel. Si le feu a été trop modéré , il reste une quantité considérable d'huiles étrangères , qui marquent le sucre , le rendent gras & noirâtre ; de sorte que quand on veut le dessécher , il devient toujours poreux , parce que les intervalles qu'occupaient les huiles restent vuides.

Aussî-tôt que le sucre est refroidi , on le verse dans des vases de terre faits en cône. La base du cône est découverte , son sommet est percé d'un trou , & on fait écouler par ce trou l'eau qui n'a pu fournir des cristaux. C'est ce qu'on nomme le sirop.

Après l'écoulement , on a du sucre brut. Il est gras , il est brun , il est mou.

La plupart des isles laissent à l'Europe le soin de donner au sucre les autres préparations nécessaires pour en faire usage. Cette pratique leur épargne des bâtimens coûteux. Elle laisse plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter sans interruption deux ou trois mois de suite. Elle emploie un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les seuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs sucres une autre façon. Quelle que puisse être la perfection de la cuite du suc de la canne , il reste toujours une infinité de parties étrangères accrochées aux sels du sucre , auquel elles paroissent être ce que la lie est au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût de tartre , dont on cherche à le dépouiller par une opération appelée *terrage*. Elle consiste à remettre le sucre brut dans un nouveau vase de terre , en tout semblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la surface du sucre dans toute l'étendue de la base du cône , d'une marne blanche qu'on arrose d'eau. En se filtrant à travers cette marne , l'eau entraîne une portion de terre calcaire , qu'elle promène sur les différentes molécules salines , où cette terre rencontre des matières grasses auxquelles elle s'unit. On fait ensuite écouler cette eau par l'ouverture du sommet du moule , & on a un second sirop qu'on nomme *melasse* , & qui est d'autant plus mauvais que le sucre étoit plus beau , c'est-à-dire , qu'il contenoit moins d'huile étrangère à sa nature : car alors la terre calcaire , dissoute par l'eau , passe seule & fait sentir toute son âcreté.

Ce terrage est suivi d'une dernière préparation qui s'opère par le feu , & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les sels sont imprégnés pendant le terrage. Pour y parvenir , on fait sortir la forme du sucre du vase conique de terre ; on la transporte dans une étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle , & on l'y laisse jusqu'à ce que le suc soit très-sec ; ce qui arrive ordinairement au bout de trois semaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération soient perdus en

général pour la chose , puisque le sucre terré est communément raffiné en Europe de la même manière que le sucre brut ; cependant tous les habitans des isles Françoises qui sont en état de purifier ainsi leurs sucres , ne manquent guère de prendre ce soin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire est foible , de faire passer en tems de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole avec un moindre nombre de bâtimens que s'ils ne faisoient que du sucre brut.

On peut juger d'après celui-ci , mais beaucoup mieux d'après le sucre terré , de quelle sorte de sels il est composé. Si le sol où la canne a été plantée est solide , pierreux , incliné ; les sels seront blancs , angulaires & les grains fort gros. Si le sol est marneux , sa blancheur fera la même , mais les grains taillés sur moins de faces , réfléchiront moins de lumière. Si le sol est gras & spongieux , les grains seront à-peu-près sphériques , la couleur sera terne , le sucre fuira sous le doigt sans y laisser de sentiment. Ce dernier sucre est réputé de la plus mauvaise espèce.

Quelle qu'en soit la raison , les lieux exposés au Nord produisent le meilleur sucre , & les terrains marneux en donnent davantage. Les préparations qu'exige le sucre qui pousse dans ces deux espèces de sol , sont moins longues & moins laborieuses , qu'elles ne le sont pour le sucre produit dans une terre grasse. Mais ces principes sont sujets à des modifications infinies , dont la recherche n'appartient qu'à des chymistes , ou à des cultivateurs très-attentifs.

La canne fournit , outre le sucre , des sirops qui valent le douzième du prix des sucres. Le sirop de meilleure qualité est celui qui coule d'un premier vase dans un second , lorsqu'on fait le sucre brut. Il est composé de matières grossières , qui entraînent avec elles des sels de sucre , soit qu'elles les contiennent , soit qu'elles les aient détachées dans leur passage. Le sirop inférieur , plus amer & en moindre quantité , est formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuses & terrestres du sucre ,

lorsqu'on le lessive. Par le moyen du feu, on tire encore quelque sucre du premier sirop, qui, après cette opération, est moins estimé que le second.

Tous deux sont consommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de sucre au peuple. L'Amérique Septentrionale en fait le même usage, & de plus s'en sert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boisson nommée *pruss*, qui n'est autre chose qu'une infusion d'une écorce d'arbre.

Ce sirop est encore plus utile, par le secret qu'on a trouvé de le convertir en le distillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *rum*, & les François *taffia*. Cette opération, très-simple, se fait en mêlant un tiers de sirop avec deux tiers d'eau. Lorsque ces deux substances ont suffisamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles sont mises dans un alambic bien net où la distillation se fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en tire est égale à la quantité de sirop qui a été employée.

Telle est la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les isles se sont généralement arrêtées pour la culture du sucre. Elle est bonne sans doute : mais peut-être n'est-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle est susceptible. On peut conjecturer que, si au lieu de planter les cannes en de grands champs d'une seule pièce, on distribuoit un terrain par division de dix toises, laissant entre deux divisions plantées une division d'intervalle sans culture, il en résulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui soient d'une belle venue, & qui mûrissent à propos. Celles du milieu sont en partie avortées & mûrissent mal, parce qu'elles sont privées du courant de l'air, qui n'agit que par son poids, & parvient rarement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau système de plantation, les portions de terre qui auroient reposé, seroient plus propres à la reproduction ; lorsqu'on auroit récolté les divisions plantées, qui à leur tour auroient du repos. Il est à présumer que par cette méthode on obtiendroît

obtiendrait autant de sucre que par la routine actuelle , avec cet avantage de plus , qu'elle exigeroit moins d'esclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudrait alors la culture du sucre , par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré son imperfection.

Dans une habitation établie sur un bon sol , & suffisamment pourvue de noirs , de bestiaux , de toutes les choses nécessaires , deux hommes exploitent un carré de cannes , c'est-à-dire , cent pas géométriques en tout sens. Ce carré doit donner communément soixante quintaux de sucre brut. Le prix moyen du quintal , rendu en Europe , sera de vingt livres , déduction faite de tous frais. Voilà donc un revenu de six cents francs pour le travail de chaque homme. 150 livres , auxquelles on joindra le prix des sirops & des taffias , suffiront aux dépenses d'exploitation ; c'est-à-dire , à la nourriture des esclaves , à leur dépérissement , à leurs maladies , à leurs vêtemens , à la réparation des ustensiles , aux accidens même. Le produit net d'un arpent & demi de terre , sera donc de 450 livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuse.

On peut même objecter que c'est en mettre le produit au-dessous de sa valeur réelle , parce qu'un carré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection , doivent observer que la fabrique du sucre exige d'autres travaux que ceux de sa culture , & par conséquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'estime & la compensation de ces différens genres de service , obligent à défalquer du produit d'un carré de plantation , les frais de l'entretien de deux hommes.

C'est principalement avec leur sucre , que les îles se procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Europe des farines , des boissons , des viandes salées , des soieries , des toiles , des quincailleries ; tout ce qui forme leur vêtement , leur nourriture , leur ameublement , leur parure , leurs commodités , leurs fantaisies même. Leurs consommations en tout genre sont prodigieuses , & doivent influencer nécessairement dans les mœurs des habitans , la plupart assez riches pour se les permettre.

XXXI.
Caractère des
Européens éta-
blis dans l'ar-
chipel Améri-
cain.

Il semble que les Européens transplantés dans les îles de l'Amérique, ne devraient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait passer. Le climat agit sur tous les êtres vivans. Mais les hommes sont moins immédiatement soumis à la nature, & résistent à son influence, parce qu'ils sont, de tous les êtres, ceux qui ont le plus de moral. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigèrent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau sol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à se loger & à se nourrir, de la manière la plus convenable à leur changement de situation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation, tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix physiques de l'air qu'ils respiroient. Avec eux, ils transportèrent en Amérique les alimens, les usages d'Europe, & familiarisèrent ensemble des êtres & des productions que la nature avoit séparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes leurs coutumes primitives, la plus salutaire peut-être, fut celle de mêler & de diviser les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont pros crit l'union des sexes entre les enfans de la même famille ; soit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi, soit que le hasard y conduise naturellement. Des êtres élevés ensemble dès l'enfance, accoutumés à se voir sans cesse, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce sentiment vif & impétueux de sympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne se sont jamais vus. Si dans la vie sauvage la faim divise les familles, l'amour les aura sans doute réunies. L'histoire fabuleuse ou vraie de l'enlèvement des Sabines, montre que le mariage a été la première alliance des nations. Ainsi le sang se fera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage physique de croiser les races entre les hommes comme entre les animaux, pour empêcher l'espèce de s'abâtardir, est le fruit d'une expérience tardive, postérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles,

pour cimenter la paix des sociétés. Les tyrans ont su de bonne heure jusqu'à quel point il leur convenoit de séparer & de rapprocher leurs sujets entre eux , afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont séparé les conditions par des préjugés ; parce que cette ligne de division entre elles , étoit un lien de soumission envers le souverain , qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur opposition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition ; parce que cette union étouffoit un germe éternel de dissension , contraire à tout esprit de société nationale. Ainsi le mélange des races & des familles par le mariage , s'est combiné sur les institutions politiques , beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que soient le principe physique & le but moral de cet usage , il fut observé par les Européens qui voulurent se perpétuer dans les isles. La plupart se marièrent , ou dans leur patrie , avant de passer dans le Nouveau-Monde , ou avec des personnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouser une Créole , ou le Créole alla épouser l'Européenne , que le sort ou sa famille amenoient en Amérique. De cette heureuse association s'est formé un caractère particulier , qui distingue dans les deux mondes l'homme né sous le ciel du nouveau , mais de parens issus de l'un & de l'autre. On tracera les traits de ce caractère avec d'autant plus de confiance , qu'ils seront puisés dans les écrits d'un observateur profond , qui nous a déjà fourni quelques particularités d'histoire naturelle.

Les Créoles sont en général bien faits. A peine en voit-on un seul affligé des difformités si communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une souplesse extrême ; soit qu'on doive l'attribuer à une constitution organique , propre aux pays chauds , à l'usage de les élever sans les entraves du maillot ou de nos corsets , ou aux exercices qui leur sont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur , qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur santé ressemble , pour la couleur à la

convalescence : mais cette teinte livide , plus ou moins foncée , est à-peu-près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'est signalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs soldats , s'ils étoient plus capables de discipline.

L'histoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés , de ces trahisons , de ces bassesses , qui souillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux , qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers , sans exception , trouvent dans les isles , une hospitalité prévenante & généreuse. Cette utile vertu se pratique avec une ostentation , qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaisance , exclut l'avarice ; les Créoles sont faciles en affaires.

La dissimulation , les ruses , les soupçons , n'entrent jamais dans leur ame. Glorieux de leur franchise , l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , & leur extrême vivacité , écartent de leur commerce ces mystères & ces réserves qui étouffent la bonté du caractère , éteignent l'esprit social , & retrécissent la sensibilité.

Une imagination ardente qui ne peut souffrir aucune contrainte , les rend indépendans & inconstans dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaisir avec une impétuosité toujours nouvelle , à laquelle ils sacrifient , & leur fortune , & tout leur être.

Une pénétration singulière ; une prompte facilité à saisir toutes les idées & à les rendre avec feu ; la force de combiner , jointe au talent d'observer ; un mélange heureux de toutes les qualités de l'esprit & du caractère , qui rendent l'homme capable des plus grandes choses , leur fera tout oser , quand l'oppression les y aura forcés.

L'air dévorant & salin des Antilles , prive les femmes de ce coloris animé , qui fait l'éclat de leur sexe. Mais elles ont une blancheur tendre , qui laisse aux yeux tout leur pouvoir d'agir , de porter dans les ames ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement sobres , tandis que les hommes consomment à proportion des chaleurs qui les épuisent , elles n'aiment

que l'usage du chocolat , du café , de ces liqueurs spiritueuses qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles sont très-fécondes , souvent mères de dix ou douze enfans. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles possèdent , mais qui les rejette promptement vers un autre , dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou d'un second hymen.

Jalouses jusqu'à la fureur , elles sont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire , le goût des hommes pour les négresses , une manière de vivre , isolée ou publique , qui éloigne les occasions & les dangers de la galanterie : voilà les meilleurs soutiens de la vertu des femmes.

L'espèce de solitude où elles sont dans leurs habitations , leur donne une grande timidité , qui les embarrasse dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure , un défaut d'émulation & de volonté , qui les empêche de cultiver les talens agréables de l'éducation. Elles semblent n'avoir de force ni de goût que pour la danse , qui les porte & les anime , sans doute , à des plaisirs encore plus vifs. Cet instinct de volupté les suit dans tous les âges ; soit qu'elles y retrouvent le souvenir , ou quelque sensation de leur jeunesse ; soit pour d'autres raisons qui ne nous sont pas connues.

De ce tempérament naît un caractère extrêmement sensible & compatissant pour les maux , jusqu'à ne pouvoir en supporter la vue : mais en même tems exigeant & sévère pour le service des domestiques qui sont attachés à leur personne. Plus despotiques , plus inexorables envers leurs esclaves , que les hommes même , il ne leur coûte rien d'ordonner des châtimens , dont la vue seroit pour elles une punition & une leçon , si jamais elles en étoient les témoins.

C'est de cet esclavage des nègres , que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractère , qui les fait paroître bizarres , fantasques , & d'une société peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance , qu'ils voient autour

d'eux des hommes grands & robustes, destinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup-d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies, même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie & de mépris, pour une grande portion du genre-humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs : mais quand ceux-ci sont des esclaves, accoutumés à servir des enfans, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchans qui n'ont jamais été punis, des fous qui mettent des hommes à la chaîne ?

Une idolâtrie si cruellement indulgente, donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes, leur apprend à se respecter davantage. Elevés sans connoître la peine ni le travail, ils ne savent, ni surmonter un obstacle, ni supporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refusé. A cet égard, semblables à la plupart des rois, ce sont des êtres malheureux, de n'avoir jamais éprouvé l'adversité. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun vrai plaisir de l'ame : encore n'ont-ils guère le bonheur de concevoir de ces passions qui, traversées par les obstacles & les refus, se nourrissent de larmes, & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs besoins, & répriment ou gênent leur excessive indépendance, ils tomberoient dans une mollesse qui les rendroit tôt ou tard les victimes de leur propre tyrannie, ou dans une anarchie qui bouleverseroit tous les fondemens de leur société.

Mais s'ils cessoient un jour d'avoir des nègres pour esclaves, & des rois éloignés pour maîtres, ce seroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller sur la terre. L'esprit de liberté qu'ils puiseroient au berceau, les lumières & les talens qu'ils hériteroient de l'Europe, l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repousser, de grandes populations à

former , un riche commerce à fonder sur une immense culture , des états , des sociétés à créer , des maximes , des loix & des mœurs à établir sur la base éternelle de la raison : tous ces efforts feroient peut-être d'une race équivoque & mêlée , la nation la plus florissante que la philosophie & l'humanité puissent désirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuse révolution dans le monde , ce sera par l'Amérique. Après avoir été dévasté , ce monde nouveau doit fleurir à son tour , & peut-être commander à l'ancien. Il fera l'asyle de nos peuples foulés par la politique , ou chassés par la guerre. Les habitans sauvages s'y policeront , & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement soit préparé par des fermentations , des secousses , des malheurs même ; & qu'une éducation laborieuse & pénible dispose les esprits à souffrir & à agir.

Jeunes Créoles , venez vous exercer en Europe , y pratiquer ce que nous enseignons ; y recueillir dans les restes précieux de nos antiques mœurs , cette vigueur que nous avons perdue , y étudier notre foiblesse , & puiser dans nos folies même , ces leçons de sagesse qui font éclore les grands événemens. Laissez en Amérique vos nègres , dont la condition afflige nos regards , & dont le sang peut-être se mêle à tous les levains qui altèrent , corrompent & détruisent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie , de mollesse & de vice que vous donne l'habitude de vivre avec des esclaves , dont l'abrutissement ne vous inspire aucun des sentimens de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célèbres. L'Amérique a versé toutes les sources de la corruption sur l'Europe. Pour achever sa vengeance , il faut qu'elle en tire tous les instrumens de sa prospérité. Détruite par nos crimes , elle doit renaître par nos vices.

La nature semble avoir destiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. Si l'on excepte les fluxions de poitrine & les pleurésies , qui ne sont guère moins communes aux îles que dans les autres régions où les alternatives du chaud & du froid sont fréquentes & subites , on n'y connoit que peu de

maladies. La goutte , la gravelle , la pierre , l'apoplexie , cent autres fléaux de l'espèce humaine, ailleurs si meurtriers , n'y font jamais le moindre ravage. Il suffit d'avoir triomphé de l'air du pays , & d'être parvenu au-dessus de l'âge moyen , pour être comme assuré d'une longue & paisible carrière. La vieillesse n'y est pas caduque , languissante , assiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

XXXII.
Maladies auxquelles les Européens sont exposés dans les îles de l'Amérique.

Cependant celui des Antilles attaque les enfans nouveaux-nés , d'un mal qui semble renfermé dans la Zone Torride. On l'appelle *Tetanos*. Si l'enfant reçoit les impressions de l'air ou du vent , si la chambre où il vient de naître est exposée à la fumée , à trop de chaleur ou de fraîcheur , le mal se déclare aussi-tôt. Il commence par la mâchoire , qui se roidit & se resserre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulsion passe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt , faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de sa vie , il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet , même avant le sevrage qui arrive au bout d'un an , l'usage du café au lait , du chocolat , du vin , mais sur-tout du sucre & des confitures : ces douceurs , si pernicieuses à nos enfans , sont offertes à ceux de l'Amérique par la nature , qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le sexe , foible & délicat , a ses maux comme ses charmes. Dans les îles , c'est un affoiblissement , un anéantissement presque total de ses forces ; une aversion insurmontable pour tout ce qui est sain ; une passion défordonnée pour tout ce qui nuit à sa santé. Les alimens salés ou épicés sont les seuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie est une vraie cachexie , qui dégénère communément en hydropisie. On l'attribue à la diminution des menstrues dans les femmes qui arrivent d'Europe , & à la foiblesse ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes Créoles. Il faudroit l'attribuer encore davantage à la chaleur excessive & à la grande humidité du climat , qui , à la longue , anéantit toute espèce de ressort dans l'économie animale.

Les

Les hommes plus robustes ont des maux plus cruels. Ils sont exposés sous ce voisinage de l'équateur , à une fièvre chaude & maligne , connue sous des noms différens , & manifestée par des hémorrhagies. Le sang qui bouillonne sous les rayons ardents du soleil , s'y déborde par le nez , par les yeux , par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas si vite , qu'elle ne donne dans les maladies les plus aiguës , le tems d'observer & de suivre le cours qu'elle prend. Elle est si prompte aux isles , que si l'on tarde à saisir la maladie dès l'instant qu'elle se déclare , elle est infailliblement mortelle. Un homme n'est pas plutôt tombé malade , qu'il voit à ses côtés le médecin , le notaire & le prêtre.

Les symptômes de cette terrible maladie semblent indiquer la nécessité des saignées. Aussi les a-t-on multipliées long-tems sans mesure. Des expériences répétées ont enfin démontré que c'étoit un moyen meurtrier. On préfère aujourd'hui les remèdes qui peuvent tempérer cette grande raréfaction du sang , qui en entraîne la dissolution : les bains , les lavemens , l'oxycrat , les vésicatoires même , lorsqu'il y a du délire. Nous avons vu un homme de l'art & d'un sens profond qui pensoit que la cause prochaine de cette maladie étoit un coup de soleil , & qui assuroit que ceux qui ne s'y exposoient pas , échappoient généralement à cette calamité.

La plupart de ceux qui résistent à la maladie , traînent une convalescence lente & difficile. Plusieurs tombent même dans une langueur habituelle , produite par l'affaîssement de toute la machine , que l'air toujours dévorant , & les alimens du pays , trop foibles sans doute , ne peuvent remettre en vigueur. De-là résultent des obstructions , des jaunisses , des gonflemens de rate , qui quelquefois se terminent par l'hydropisie.

Ce danger assaillit presque tous les Européens qui débarquent en Amérique , & souvent même les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes dont le sang a des évacuations naturelles ; & les nègres qui , nés sous un climat plus chaud , sont aguerris par la nature , & préparés par une

transpiration facile à toutes les fermentations que peut causer le soleil.

C'est cet astre, sans doute, qui par la chaleur de ses rayons moins obliques & plus constans que dans nos climats, occasionne ces fièvres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaississement inévitable du sang, par l'excès des transpirations & des sueurs, le défaut de ressort dans les parties solides, le gonflement des vaisseaux par la dilatation des liqueurs, soit à raison de la raréfaction de l'air, soit à raison de la moindre compression qu'éprouve la surface des corps dans une atmosphère raréfiée.

Loin de s'occuper des moyens connus pour prévenir ces inconvéniens, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agrémens qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, se livrent sans modération à tous les plaisirs que l'habitude rend moins nuisibles aux habitans nés sous ce climat. La table, la danse, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, souvent le chagrin d'être défabusé des espérances chimériques qu'on avoit conçues : tout seconde l'effervescence que la chaleur excite dans le sang. Il est bientôt enflammé.

Comment ne succomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions même les plus exactes, ne suffisent pas pour garantir de l'atteinte de ces fièvres dangereuses ; quand les hommes les plus sobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs sur leurs actions, sont les victimes du nouvel air qu'ils respirent ? Dans l'état actuel des colonies, sur dix hommes qui passent aux îles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois, & un Espagnol.

En voyant la consommation d'hommes qui se faisoit dans ces régions, lorsqu'on commença à les occuper, on pensa assez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les états qui avoient l'ambition de s'y établir.

XXXIII.
Avantages des

L'expérience a changé sur ce point l'opinion publique. A-

mesure que ces colonies ont poussé leurs cultures , elles ont eu plus de moyens de dépenser. Ces facultés nouvelles ont ouvert à la patrie principale , des débouchés qui lui étoient inconnus. La masse des exportations n'a pas pu augmenter sans une augmentation de travail. Avec les travaux se sont multipliés les hommes , comme ils se multiplieront par-tout où ils trouveront plus de moyens de subsister. Les étrangers même se sont portés en foule dans des empires qui ouvroient un vaste champ à leur ambition , à leur industrie.

nations qui possèdent les îles de l'Amérique

Non-seulement la population s'est accrue dans les états propriétaires des îles , mais elle y est devenue plus heureuse. Le bonheur est en général le résultat des commodités ; & il doit être plus grand , à mesure qu'on peut les varier & les étendre. Les îles ont procuré cet avantage à leurs possesseurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables , dont la consommation a ajouté à leurs jouissances. Ils en ont tiré qui , échangées contre les denrées de leurs voisins , les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette manière , les empires que le hasard , le bonheur des circonstances , ou des vues bien combinées , avoient mis en possession des îles , sont devenus le séjour des arts & de tous les agrémens , qui sont une suite naturelle & nécessaire d'une grande abondance.

Ce n'est pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées , à une supériorité d'influence dans le monde politique ; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe , viennent du Mexique , du Pérou & du Brésil. Ils n'appartiennent pas aux Espagnols & aux Portugais , mais aux peuples qui donnent leurs marchandises en échange de ces métaux. Ces peuples ont entre eux des comptes , qui , en dernier résultat , vont se solder à Lisbonne & à Cadix , qu'on peut regarder comme une caisse commune & universelle. C'est-là qu'on doit juger de l'accroissement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui est en équilibre de vente ou d'achat avec les autres , retire son intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu , retire moins que son inté-

rêt ; parce qu'elle en a cédé une partie , pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles , ne retire pas seulement ce qui lui est dû par l'Espagne & le Portugal , mais encore ce que lui doivent les autres nations avec lesquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage est spécialement réservé aux peuples qui possèdent les îles. Ils voient grossir annuellement leur numéraire , par la vente des riches productions de ces contrées ; & cette augmentation de numéraire assure leur prépondérance , les rend arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions chaque nation a-t-elle augmenté sa puissance par la possession des îles ? C'est ce qu'on développera dans les livres suivans.

Fin du onzième Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

LIVRE DOUZIÈME.

*Établissmens des Espagnols , des Hollandois & des
Danois dans les isles de l'Amérique.*

J'ALLOIS dire que l'Espagne a la gloire d'avoir découvert le grand archipel de l'Amérique, & d'y avoir formé les premiers établissemens, lorsque j'ai été arrêté par la pensée que la découverte n'en pouvoit être glorieuse aux Espagnols, si elle n'avoit pas été avantageuse aux Antilles.

I.
Définition de
la vraie gloire.

La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, & qui accroit notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celles d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, &

d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnoisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterois une juste indignation si je disois que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul; composez un poëme sublime; ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire; je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire. On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous avez tiré d'un bloc de marbre, ou le Gladiateur, ou l'Apollon de Belvédère; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs & mélodieux vous aient placé sur la ligne de Pergolèse; vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus. Egalez Vauban dans l'art de fortifier les places; Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées. Gagnez des batailles, conquérez des provinces. Toutes ces actions seront belles sans doute, & votre nom passera à la postérité la plus reculée: mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité. Il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile qui puissent le conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu & non du génie; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé pendant un règne orageux du bonheur de ses sujets, & qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un sujet qui auroit sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais celui d'un Régulus ou d'un Caton. C'est le lot d'un Henri IV.

Graces à l'esprit d'humanité que la philosophie a inspiré à

tous les peuples fensés , les conquérans , tant anciens que modernes , sont tombés dans la classe des hommes les plus abhorrés ; & je ne doute pas que l'avenir qui jugera avec impartialité des découvertes que nous avons faites dans le Nouveau-Monde , ne rabaisse nos barbares navigateurs encore au-dessous d'eux. En effet , est-ce l'amour du genre-humain ou la cupidité qui les a conduits ? Et une entreprise , fût-elle bonne en elle-même , pourroit-elle être louable , lorsque le motif en est vicieux ?

L'île que les Espagnols trouvent d'abord , en arrivant en Amérique , se nomme la Trinité. Colomb y aborda , lorsqu'en 1498 il reconnoît l'Orenoque ; mais d'autres intérêts firent perdre de vue , & l'île , & les bords du continent voisin.

II.
Idée qu'il faut
se former de
l'île de la Tri-
nité.

Ce ne fut qu'en 1535 que la cour de Madrid fit occuper la Trinité , placée vis-à-vis de l'embouchure de l'Orenoque , comme pour ralentir la rapidité du fleuve. On lui donne trois cens dix-huit lieues quarrées ; elle n'a jamais eûny d'ouragan , & son climat est sain. Les pluies y sont abondantes depuis le milieu de mai jusqu'à la fin d'octobre ; & la sécheresse du reste de l'année est sans inconvénient , parce que le pays , quoique privé de rivières navigables , est très-bien arrosé. Les tremblemens de terre sont plus fréquens que dangereux. Dans l'intérieur de l'île , sont quatre groupes de montagnes qui , avec quelques autres formées par la nature sur les rives de l'océan , occupent le tiers du sol. Le reste est presque généralement susceptible des plus riches cultures.

La forme de l'île est quarrée. Au Nord , est une côte de vingt-deux lieues , trop élevée & trop hachée , pour pouvoir jamais être bien utile. Celle de l'Est n'a que dix-neuf lieues , mais toutes telles qu'on pourroit les desfrer. La côte du Sud offre vingt-cinq lieues un peu exhaussées , où le café & le cacao devroient prospérer. La bande de l'Ouest est séparée du reste de la colonie , au Sud par le canal du Soldat , au Nord par la bouche du Dragon , & forme au moyen d'un enfoncement une rade de vingt lieues de large , de trente de profondeur. C'est , dans toutes les saisons , un abri sûr pour les navigateurs qui , durant une grande partie de l'année , mouilleroient difficilement ailleurs , excepté à la Galiote.

Dans cette partie, sont les établissemens Espagnols. Ils se réduisent au port d'Espagne qui a soixante-dix-huit cabanes couvertes de chaume, & à Saint-Joseph, placé trois lieues plus loin dans les terres, où l'on compte quatre-vingt-huit familles encore plus misérables.

Le cacao fut autrefois cultivé près des deux bourgades. Sa perfection le faisoit préférer à celui de Caraque même. Pour s'en assurer, les négocians le payoient d'avance. Les arbres qui le portoient périrent tous, en 1727, & n'ont pas été renouvelés depuis. Les moines attribuèrent ce désastre au refus que faisoient les colons de payer la dixme. Ceux que la superstition ou l'intérêt n'aveugloient pas en accusèrent les vents du Nord, qui trop souvent ont porté ailleurs le même genre de calamité. Depuis, la Trinité ne fut guère plus fréquentée que Cubagua.

III.
De Cubagua
& de ses perles.

Cette petite île, éloignée de quatre lieues seulement du continent, fut découverte & méprisée, en 1498, par Colomb. Avertis, dans la suite, que ses rivages renfermoient de grands trésors, les Espagnols s'y portèrent en foule en 1509, & lui donnèrent le nom d'île aux perles.

La perle est un corps dur, luisant, plus ou moins blanc, d'une forme communément arrondie, & que l'on trouve dans quelques coquillages, mais plus ordinairement dans celui qui est connu sous le nom de nacre de perles. Cette riche production de la nature est le plus souvent attachée aux parois internes de la coquille, mais elle est plus parfaite dans l'animal même qui l'habite.

Les anciens s'égarèrent sur l'origine de la perle, ainsi que sur beaucoup d'autres phénomènes, que nous avons mieux observés, mieux connus & plus heureusement expliqués. Ne les en méprisons pas davantage & n'en foyons pas plus vains. Leurs erreurs montrent quelquefois de la sagacité, & ne nous ont pas été tout-à-fait inutiles. Elles ont été les premiers pas de la science, qu'il étoit réservé au tems, aux efforts des hommes de génie, & à des hasards heureux de perfectionner. On a tenté de déchirer le voile de la nature avant que de le lever.

Les

Les Grecs & les Romains disoient que le coquillage s'élevoit tous les matins sur la surface des eaux, & recevoit la rosée qui s'y changeoit en perle. Cette idée agréable a eu le sort de tant d'autres fables, lorsque l'esprit d'observation a fait connoître que le coquillage restoit toujours au fond de la mer ou attaché aux rochers où il s'étoit formé; & que la saine physique a démontré qu'il étoit impossible que ce fut autrement.

On a imaginé depuis que les perles devoient être les œufs ou le frai des animaux renfermés dans la coquille. Cette opinion est tombée, lorsqu'on a été pleinement instruit que les perles se trouvoient dans toutes les parties de l'animal; lorsqu'après les recherches les plus suivies, l'anatomie n'a pu découvrir des organes propres à la reproduction dans cet animal, qui semble augmenter d'un individu la classe des hermaphrodites.

Enfin, après bien des systèmes légèrement conçus & successivement abandonnés, on a soupçonné que les perles étoient la suite d'un désordre dans l'animal; qu'elles étoient formées par une liqueur extravasée de quelques vaisseaux, & retenue entre les membranes ou écoulées le long de l'écaille. Cette conjecture a acquis plus de force aux yeux des bons observateurs, à mesure qu'on s'est assuré que toutes les perles ne renfermoient pas cette richesse, que celles qui la possédoient avoient un plus mauvais goût que les autres, & que les côtes où se faisoit cette riche pêche étoient généralement mal-saines.

On méprise par-tout les perles noires, celles qui tirent sur le noir, ou qui ont la couleur de plomb. En Arabie & dans quelques autres contrées de l'Orient, on fait cas des jaunes. Mais les blanches sont préférées par l'Europe & par la plus grande partie du globe. On regrette seulement qu'elles commencent à jaunir après un demi-siècle.

Quoiqu'on eût découvert des perles dans les mers des Indes Orientales & dans celles de l'Amérique, leur prix se soutint assez, pour qu'on cherchât à les contrefaire. L'imitation fut d'abord grossière. C'étoit du verre, couvert de mercure. Les essais se font multipliés; & avec le tems on est parvenu à copier assez

bien la nature , pour qu'il fût facile de s'y méprendre. Les perles artificielles , faites aujourd'hui avec de la cire & de la colle de poisson , ont sur les autres quelques avantages. Elles sont à bon marché ; & on leur donne le volume , la forme qui conviennent le mieux aux femmes qui veulent les faire servir à leur parure.

Cette invention étoit ignorée , lorsque les Espagnols s'établirent à Cubagua. Ils arrivèrent avec quelques sauvages des Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres au travail des mines ; mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-tems sous l'eau. Ce talent valut à leurs oppresseurs une grande quantité de perles. On ne les gâta pas , comme avoient fait jusqu'alors les Américains , qui ne connoissoient que le moyen du feu , pour ouvrir la coquille qui les renfermoit. Elles furent conservées dans toute leur beauté , & trouvèrent un débit avantageux. Mais ce fut le succès d'un moment. Le banc de perles fut bientôt épuisé ; & la colonie fut transférée , en 1524 , à la Marguerite , où se trouvoient les richesses qu'on regrettoit , & d'où elles disparurent presque aussi vite.

IV.
Notions sur la
Marguerite.

Cependant on n'abandonna pas ce dernier établissement. Il a quinze lieues de long sur cinq de large. Des brouillards épais le couvrent presque continuellement , quoique la nature lui ait refusé les eaux courantes. On n'y voit de bourgade que Mon-Padre , défendue par un petit fort. Son sol seroit fertile , s'il étoit cultivé.

On croyoit assez généralement qu'en conservant la Marguerite & la Trinité , la cour de Madrid se proposoit moins d'en tirer quelque avantage , que d'éloigner les nations rivales de son continent. Il faut penser aujourd'hui d'une autre manière. Convaincu que l'archipel Américain étoit rempli d'habitans accablés de dettes ou qui n'avoient que peu & de mauvais terrain , le conseil de Charles III a fait offrir de grandes concessions , dans ces deux isles , à ceux d'entre eux qui seroient de sa communion. On leur assuroit la liberté du commerce avec tous les navigateurs Espagnols. Seulement , ils devoient être obligés de livrer le cacao

à la compagnie de Caraque ; mais à vingt-sept fols la livre ; mais avec l'obligation à ce corps de leur faire des avances. Ces ouvertures n'ont été accueillies qu'à la Grenade , d'où quelques François se sont échappés avec un petit nombre d'esclaves , ou pour se soustraire aux poursuites de leurs créanciers , ou en haine de la domination Angloise. Par-tout ailleurs , elles n'ont rien produit , soit par éloignement pour un gouvernement oppresseur , soit que toutes les espérances soient actuellement tournées vers le nord du Nouveau-Monde.

La Trinité & la Marguerite ne sont encore habitées que par un petit nombre d'Espagnols qui y ont formé avec des femmes originaires du pays une génération d'hommes , qui réunissant l'inertie des peuples sauvages aux vices des peuples policés , sont paresseux , fripons & superstitieux. Ils vivent d'un peu de maïs , de leur pêche , & de bananes que la nature , comme pour favoriser leur indolence , y fait croître plus grosses & meilleures que dans le reste de l'archipel. Ils élèvent des bestiaux maigres & de peu de goût qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françaises contre des camelots , des voiles noirs , des toiles , des bas de soie , des chapeaux blancs & des quincailleries. Cette navigation se fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domestiques ont peuplé les bois des deux isles , de bêtes à corne qui sont devenues sauvages. On les tue à coup de fusil. Leur chair est coupée en aiguillettes de trois pouces de large , d'un ponce d'épaisseur , qu'on fait sécher , après avoir fondu la graisse ; de manière à les conserver trois ou quatre mois. Le cent pesant de cette viande qu'on nomme tassajo , se vend environ 20 liv. dans les établissemens François.

Les commandans , les officiers civils & militaires , les moines attirent à eux tout l'argent que le gouvernement envoie dans les deux isles. Le reste qui ne passe pas le nombre de seize cens personnes , vit dans une pauvreté affreuse. Elles fournissent en tems de guerre environ deux cens hommes que l'esprit de rapine attire indistinctement dans les colonies où l'on arme des

vaiffeaux corsaires. Les habitans de Porto-Rico n'ont pas les mêmes inclinations.

V.
Conquête de
Porto-Rico par
les Espagnols.

Quoique cette île eût été découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Espagnols qu'en 1509; & ce fut l'appât de l'or qui les y fit passer de Saint-Domingue, sous les ordres de Ponce de Leon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

Personne n'ignore que l'usage des armes empoisonnées, remonte aux siècles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées, l'invention du fer. Lorsque les dards armés de pierres, d'os, d'arêtes se trouvèrent des armes trop foibles pour repousser les bêtes féroces, on eut recours à un suc mortel. Ce poison imaginé d'abord pour la chasse, servit depuis aux guerres des peuples, ou conquérans, ou sauvages. L'ambition & la vengeance ne connoissent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des siècles des nations entières dans des fleuves de sang. Quand on a reconnu que ce sang ne produit rien, ou qu'à mesure qu'il grossit dans son cours, il dépeuple les terres, & ne laisse que des déserts sans vie & sans culture; alors on convient de modérer un peu la soif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre; c'est-à-dire, l'injustice dans l'injustice, ou l'intérêt des rois dans le massacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On se réserve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proscriit certains abus dans l'usage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend des armes empoisonnées; & quand les boulets de canon suffisent, on interdit les balles mâchées. Race indigne du ciel & de la terre, être destructeur & tyrannique, homme ou démon, ne cesseras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment? Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantissement de ton espèce? Eh bien! si tu veux le hâter, va donc chercher les poisons du Nouveau-Monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venimeuses, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette

fécondité malheureuse à son territoire généralement fétide , comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge.

C'étoient des lianes , fort multipliées dans les lieux humides & marécageux , qui fournissoient au continent le poison qui étoit d'un usage universel. On les coupoit en morceaux qu'on faisoit bouillir dans l'eau , jusqu'à ce que la décoction eût acquis la consistance d'un syrop. Alors on y plongeoit des flèches qui s'imprégnoient d'un suc mortel. Pendant plusieurs siècles ce fut avec ces armes que les sauvages se firent généralement la guerre. Dans la suite plusieurs de ces foibles nations sentirent la nécessité de renoncer à un moyen si destructeur , & le réservèrent contre les bêtes, grandes & petites, qu'on ne pouvoit atteindre ou vaincre. Tout animal, dont la peau a été effleurée d'une de ces flèches empoisonnées, meurt une minute après, sans aucun signe de convulsion ni de douleur. Ce n'est pas parce que son sang est figé, comme on l'a cru long-tems. Des expériences récentes ont fait connoître que ce poison mêlé dans du sang nouvellement tiré & tout chaud, l'empêchoit de se coaguler, & même retardoit sa putréfaction. Il est vraisemblable que c'est sur le système nerveux que ces sucs agissent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien à l'usage où l'on étoit dans le Nouveau-Monde de se nourrir du gibier tué avec ces armes empoisonnées. Tout le monde fait aujourd'hui qu'on peut faire un usage habituel de ces viandes sans inconvénient.

Dans les isles de l'Amérique, on tire moins le poison des lianes que des arbres : mais de tous les arbres qui produisent la mort, le plus dangereux est le mancenillier.

Cet arbre est assez élevé & croît communément sur le bord des eaux. Il a le port & les feuilles du poirier. Son tronc d'un bois ferré, pesant, veiné, propre aux ouvrages de menuiserie, est recouvert d'une écorce lisse & tendre. Il porte deux espèces de fleurs. Les unes sont mâles, disposées en chatons aux extrémités des rameaux. Elles n'ont, dans chaque calice, qu'un filet surmonté de deux anthères. Les femelles sont solitaires. Leur pistil devient un fruit charnu, droit, en forme de figue ou de

poire qui contient un noyau très-dur , renfermant cinq ou six semences dans autant de loges. On trouve , dans toutes les parties de l'arbre & principalement entre le tronc & l'écorce , un suc laiteux , regardé comme un poison très-subtil qui rend l'exploitation & même l'approche de cet arbre très - dangereuses. On ne repose point impunément sous son ombrage , & l'eau qui dégoutte de ses feuilles , après la pluie , occasionne sur la peau des ampoules , & y excite une vive démangeaison. Le suc du mancenillier est reçu dans des coquilles rangées autour des incisions qu'on a faites à son tronc. Lorsque cette liqueur est un peu épaissie , on y trempe la pointe des flèches qui acquièrent la propriété de porter une mort prompte à tout être sensible , n'en fût-il que très - légèrement atteint. L'expérience prouve que ce venin conserve son activité , même au-delà d'un siècle. De tous les lieux où se trouve cet arbre funeste , Porto-Rico est celui où il se plaît le plus , où il est le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérans de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette île ? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'aient trop tard connue , & qu'ils n'y aient pas trouvé la mort due à leur avarice.

Le mancenillier semble n'avoir été funeste qu'aux Américains. Les habitans de l'île qui le produit s'en servoient pour repousser le Caraïbe accoutumé à faire des incursions sur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Espagnol qui ignoroit alors que le sel appliqué sur la blessure , au moment du coup , en est le remède infaillible , auroit succombé peut-être aux premières atteintes de ce poison. Mais il n'éprouva pas la moindre résistance de la part de ces sauvages insulaires. Instruits de ce qui s'étoit passé dans la conquête des îles voisines , ils regardoient ces étrangers comme des êtres supérieurs à l'humanité. Ils se jettèrent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tardèrent pas à souhaiter de briser le joug insupportable qu'on leur avoit imposé. Seulement avant de le tenter , ils voulurent savoir si leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortels. La commission en fut donnée à un cacique nommé Broyan.

Un hafard favorable à fes deffeins ayant conduit chez lui Salzedo , jeune Efpagnol qui voyageoit , il le reçut avec de grandes marques de confidération , & lui donna à fon départ quelques Indiens pour le foulager dans fa marche , & pour lui fervir de guides. Un de fes fauvages le mit fur fes épaules pour traverser une rivière , le jetta dans l'eau , & l'y retint avec le fecours de fes compagnons , jufqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira enfuite le corps fur le rivage. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore , on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Efpagnols pouvoient mourir , on tomba de tous côtés fur les opprefleurs. Cent furent maffacrés.

Ponce de Leon rafsemble auffi-tôt tous les Caftillans qui ont échappé à la confpiration. Sans perdre de tems , il fond fur les fauvages déconcertés par cette brusque attaque. Leur terreur augmente à mefure que leurs ennemis fe multiplient. Ce peuple a la fimplicité de croire que les nouveaux Efpagnols qui arrivent de Saint - Domingue , font ceux-là même qui ont été tués & qui reffufcitent pour combattre. Dans cette folle perfuafion , découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaiffent de leurs cendres , il fe remet fous le joug. On le condamne aux mines , où il périt en peu de tems dans les travaux de l'efclavage.

Porto-Rico a trente-fix lieues de long , dix-huit de largeur & cent de circonférence. Nous pouvons affurer que c'eft une des meilleures ifles , & peut-être , dans la proportion de fon étendue , la meilleure ifle du Nouveau-Monde. L'air y eft fain & affez temperé. Un grand nombre de petites rivières l'arrofent de leurs eaux pures. Ses montagnes font couvertes de bois utiles ou précieux , & fes vallées d'une fertilité qu'on retrouve rarement ailleurs. Toutes les productions propres à l'Amérique profpèrent fur ce fol profond. Un port sûr , des rades commodes , des côtes faciles fe joignent à tant d'avantages.

Sur cette terre , privée de fes fauvages habitans par des féro-

VI.
Etat actuel de
Porto-Rico.

cités que trois siècles n'ont pas fait oublier , se forma successivement une population de quarante-quatre mille huit cens quatre-vingt-trois hommes , ou blancs , ou de races mêlées. La plupart étoient nus. Leurs maisons étoient des cabanes. La nature seule ou presque seule fournissoit à leur subsistance. C'étoit avec du tabac , avec des bestiaux , avec ce que le gouvernement envoyoit d'argent pour l'entretien d'un état civil , religieux & militaire , que la colonie payoit les toiles & quelques autres objets de peu de valeur que les isles voisines & étrangères lui fournissoient clandestinement. Elle ne voyoit annuellement arriver de sa métropole qu'un petit bâtiment dont la cargaison ne passoit pas dix mille écus , & qui reprenoit la route de l'Europe chargé de cuirs.

Tel étoit Porto-Rico , lorsqu'en 1765 , la cour de Madrid porta son attention sur Saint-Jean , port excellent même pour les flottes royales , & auquel on ne desireroit que plus d'étendue. On entourra de fortifications la ville qui le domine. Les ouvrages furent sur-tout multipliés vers une langue étroite & marécageuse , le seul endroit par où la place puisse être attaquée du côté de terre. Deux bataillons & une compagnie de canoniers passèrent la mer pour les aller défendre.

A cette époque , une possession qui n'avoit annuellement reçu du fisc que 378,000 livres , lui en coûta 2,634,433 qui arrivèrent régulièrement du Mexique. Ce numéraire excita à quelques travaux. Dans le même tems , l'isle , qui avoit été jusqu'alors dans les liens du monopole , put recevoir tous les navigateurs Espagnols. Les deux moyens réunis donnèrent un commencement de vie à un établissement dont le néant étonnoit toutes les nations. Sa dixme , qui , avant 1765 , ne rendoit que 81,000 livres , s'est élevée à 230,418 livres.

Au premier janyier 1778 , Porto-Rico comptoit quatre-vingt mille fix cens soixante habitans , dont fix mille cinq cens trente seulement étoient esclaves. Il comptoit soixante-dix-sept mille trois cens quatre-vingt-quatre bêtes à corne ; vingt-trois mille cent quatre-vingt-quinze chevaux ; quinze cens quinze mulets ; quarante-neuf mille cinquante-huit têtes de menu bétail.

Sur

Sur les plantations qui étoient au nombre de cinq mille six cens quatre-vingt-un , on récoltoit deux mille sept cens trente-sept quintaux de sucre ; onze cens quatorze quintaux de coton ; onze mille cent soixante-trois quintaux de café ; dix-neuf mille cinq cens cinquante-six quintaux de riz ; quinze mille deux cens seize quintaux de maïs ; sept mille quatre cens cinquante-huit quintaux de tabac ; neuf mille huit cens soixante quintaux de melasse.

Dans les pâturages , dont on comptoit deux cens trente-quatre , la reproduction annuelle étoit de onze mille trois cens soixante-quatre bœufs ; de quatre mille trois cens trente-quatre chevaux ; de neuf cens cinquante-deux mulets ; de trente-un mille deux cens cinquante-quatre têtes de menu bétail.

Tout cela est bien peu de chose : mais on espère beaucoup d'un arrangement qui vient d'être fait. Aucun citoyen de Porto-Rico n'étoit véritablement le maître du sol qu'il occupoit. Les commandans , qui s'étoient succédés , n'en avoient jamais accordé que l'usufruit. Ce désordre inconcevable a cessé enfin. Une loi du 14 janvier 1778 , assure aux possesseurs la propriété de ce qui se trouvera dans leurs mains , sous la condition d'une redevance annuelle d'un réal & un quart ou seize sols six deniers & demi pour chaque portion de terre de vingt-cinq mille sept cens huit toises qu'on mettra en culture , & de trois quarts de réal ou dix sols un denier & demi pour celle qui restera en pâture. Ce léger tribut doit servir à l'habillement des milices , composées de dix-neuf cens hommes d'infanterie & de deux cens cinquante chevaux. Sous les mêmes clauses , le reste de l'isle sera distribué à ceux qui ont peu ou qui même n'ont rien. Ces derniers , désignés par le nom d'*agregés* , sont au nombre de sept mille huit cens trente-cinq.

Ce plan n'opérera pas la révolution que le conseil d'Espagne en attend , quoique contre la disposition formelle des loix , tout colon qui voudra établir des sucreries soit autorisé à appeller les étrangers qui pourront le former à cette culture. Il faudroit autoriser ces colons à vendre librement aux François , aux Hollandois , aux Anglois , aux Danois les bestiaux qui ne leur ont été livrés jusqu'ici qu'en fraude.

VII.

Moyens qui
rendroient Por-
to-Rico floris-
sant.

L'homme ne souffre que parce qu'il ignore les moyens de faire cesser sa peine. S'il languit dans le mal-aise, c'est par imbécillité. L'imaginer dans cet état brut, comme on le voit dans l'état policé, s'agitant, observant sans cesse, & se portant à toutes sortes d'essais, ce seroit une erreur grossière. L'expérience prouve qu'il lui faut des siècles pour sortir de sa torpeur naturelle; & que son industrie une fois captive, sous une routine étroite & circonscrite par le petit nombre de ses besoins, ne s'éveillera jamais d'elle-même. Quel est donc le moyen d'abréger la durée de son oisiveté, de sa stupidité, de sa misère? C'est de lui montrer des êtres actifs; c'est de le mettre en communication suivie avec des peuples laborieux. Bientôt, il ouvrira des yeux étonnés. Il sentira qu'il a des bras aussi. Il aura peine à concevoir comment il ne s'est pas avisé plutôt d'en faire usage. Le spectacle des jouissances qu'on obtient du travail lui inspirera le desir de les partager, & il travaillera. L'invention est le propre du génie. L'imitation est le propre de l'homme. C'est par l'imitation que toutes les choses rares sont devenues & deviendront communes. C'est ce penchant que la cour de Madrid devoit employer, sinon par humanité, du moins par l'espoir des avantages politiques qu'elle pourroit s'en promettre.

On pourroit, on devoit peut-être aller plus loin. Que l'Espagne déclare Porto-Rico une île neutre, & que cette neutralité soit reconnue par toutes les puissances qui ont des possessions en Amérique: que les terrains qui ne sont pas encore en valeur y soient accordés aux hommes entreprenans de toutes les nations qui auront des fonds suffisans pour établir des cultures: que pendant cinquante ans ou plus, les personnes, les terres, les productions soient exemptes de toute imposition: que les rades soient indifféremment ouvertes à tous les navigateurs, sans douanes, sans gênes, sans formalités: qu'il n'y ait que les troupes nécessaires pour la police, & que ces troupes soient étrangères: qu'on trace un code de loix très-simples, convenables à un état agricole ou commerçant: que ce soient les citoyens eux-mêmes qui soient magistrats ou qui les choi-

fiſſent : que la propriété , cette première & grande baſe de toute ſociété politique , ſoit établie ſur des fondemens inébranlables. Avant un demi-fiècle , Porto-Rico fera très-certainement une des plus floriffantes colonies du Nouveau-Monde. Alors , elle pourra redevenir , ſans inconvéniement , une poſſeſſion vraiment nationale. Ses abondantes productions , qui n'auront coûté , ni ſoins , ni dépense , ni inquiétude , ni guerre à l'Eſpagne , groſſiront la maſſe de ſes richelſſes nationales & le revenu public.

Mais ce plan d'adminiſtration ſeroit une inſpiration de la ſageſſe même ; l'intérêt le mieux entendu l'auroit dicté ; le ſuccès en ſeroit géométriquement démontré qu'il ne s'exécutoit pas : & pourquoi cela ? C'eſt qu'il n'eſt pas venu dans la tête d'un indigène , & qu'il ſuppoſe le concours des étrangers. Par une vanité déteſtable , par une ridicule puérilité , on ne peut rien , & l'on voudroit tout faire par ſoi-même ; on eſt aveugle , & l'on repouſſe la lumière exotique. Dans les états monarchiques , un moyen d'exclure un habile homme d'une place importante , moyen que la haine ou la jaloſie ne manque guère d'employer , c'eſt d'anticiper ſur la nomination de la cour par le choix populaire. Le même moyen réuſſiroit auſſi ſûrement entre les cours. Pour détourner un miniſtre d'une bonne opération , un autre miniſtre n'auroit qu'à ſ'emparer de la gloire de s'en être avisé le premier , en la divulgant , pour empêcher qu'elle ne ſe fit. Rien de plus rare entre les miniſtres d'une même cour que d'en voir un aſſez grand , aſſez honnête , aſſez bon citoyen pour ſuivre un projet commencé par ſon prédéceſſeur. C'eſt ainſi que les abus s'éterniſent chez la même nation. C'eſt ainſi que tout s'entame & que rien ne s'achève par un fol orgueil , dont l'influence fatale ſe répand ſur toutes les branches de l'adminiſtration , qui ſuſpend les progrès de la civilisation , & qui auroit fixé les peuples dans l'état barbare , ſi leurs chefs en avoient été conſtamment & dans tous les tems également entêtés.

Cependant , ſi la combinaison qu'on oſe propoſer à la cour de Madrid lui paroïſſoit ſuſceptible d'inconvéniens qui nous auroient échappé , elle pourroit tirer de ſon propre ſein une

partie des avantages qu'il nous feroit doux de lui voir obtenir. La navigation aux Indes Espagnoles est interdite aux Biscayens. Comme leurs rades sont débarrassées, à l'entrée & à la sortie, des droits dont toutes les autres douanes sont surchargées, le gouvernement a craint qu'ils n'eussent une trop grande supériorité sur les sujets de la monarchie qui ne jouissent pas des mêmes prérogatives. Qu'on ouvre à ces hommes actifs Porto-Rico, où leur concurrence ne sauroit nuire à des rivaux qui ne s'en sont jamais occupés; & bientôt cette isle deviendra de quelque importance. Le même ordre de choses pourroit s'étendre à Saint-Domingue.

VIII.
Quels furent
les événemens
qui firent dé-
cheoir S. Do-
mingue de la
splendeur où
cette isle s'étoit
élevée

Cette isle, célèbre dans l'histoire pour avoir été le berceau des Espagnols dans le Nouveau-Monde, jeta d'abord un grand éclat par l'or qu'elle fournissoit. Ces richesses diminuèrent avec les habitans du pays qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre; & elles tarirent enfin entièrement, lorsque les isles voisines ne fournirent plus de quoi remplacer les déplorable victimes de l'avidité des conquérans. La passion de r'ouvrir cette source d'opulence inspira la pensée d'aller chercher des esclaves en Afrique: mais outre qu'ils ne se trouvèrent pas propres aux travaux auxquels on les destinoit, l'abondance des mines du continent qu'on commençoit à exploiter, réduisit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés jusqu'alors de celles de Saint-Domingue. La santé, la force, la patience des nègres firent imaginer qu'il étoit possible de les employer utilement à la culture; & on se détermina par nécessité à un parti sage, qu'avec plus de lumières on auroit embrassé par choix.

Le produit de leur industrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui, comme la plupart des souverains, préféroit ses favoris à ses peuples, avoit exclusivement accordé la traite des noirs à un seigneur Flamand, qui abandonna son privilège aux Génois. Ces avarés républicains firent de ce honteux commerce l'usage qu'on fait toujours du monopole: ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorsque le tems & la concurrence eurent amené le prix naturel & nécessaire des esclaves, ils se multiplièrent. On doit

bien penser que l'Espagnol , accoutumé à traiter les Indiens , presque aussi blancs que lui , comme des animaux , n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il leur substituoit. Ravalés encore à ses yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient , sa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur servitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux esclaves tentèrent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus : mais ils tirèrent ce fruit de leur désespoir , qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération , s'il faut appeller ainsi la tyrannie qui craint la révolte , eut des suites favorables. La culture fut poussée avec une espèce de succès. Un peu après le milieu du seizième siècle , la métropole tiroit annuellement de sa colonie , dix millions pesant de sucre , beaucoup de bois de teinture , de tabac , de cacao , de casse , de gingembre , de coton , une grande quantité de cuirs. On pouvoit penser que ce commencement de prospérité inspireroit le goût & donneroit les moyens d'en étendre les progrès. Un enchainement de causes plus funestes les unes que les autres , ruina ces espérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-Domingue. Les conquêtes des Espagnols dans le continent devoient contribuer naturellement à rendre florissante , une île que la nature paroissoit avoir placée pour devenir le centre de la vaste domination qui se formoit autour d'elle , pour être l'entrepôt de ses différentes colonies. Il en arriva tout autrement. A la vue des fortunes prodigieuses qui s'élevoient au Mexique ou ailleurs , les plus riches habitans de Saint-Domingue méprisèrent leurs établissemens , & quittèrent la véritable source des richesses , qui est , pour ainsi dire , à la surface de la terre , pour aller fouiller dans ses entrailles des veines d'or qui tarissent bientôt. Le gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration. Les loix furent toujours éludées avec adresse , ou violées avec audace.

La foiblesse , qui étoit une suite nécessaire de cette conduite , enhardit les ennemis de l'Espagne à ravager des côtes sans défense. On vit même le célèbre navigateur Anglois , François Drake , prendre & piller la capitale. Ceux des corsaires qui n'a-

voient pas de si grandes forces, ne manquoient guère d'accepter les bâtimens qui étoient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du Nouveau-Monde. Pour comble de calamité, les Castillans eux-mêmes se firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandestinement pour aller chercher par-tout des esclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître; & l'appui qu'ils achetoient des vaisseaux de guerre chargés de protéger la navigation, les assuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faisoit avec les étrangers, pouvoit seul la relever, ou empêcher du moins sa ruine entière: il fut défendu. Comme il continuoit, malgré la vigilance des commandans, ou peut-être par leur connivence, une cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raser la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitans dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jeta dans les esprits un découragement, que les incursions & l'établissement des François dans l'île, portèrent depuis au dernier période.

L'Espagne, uniquement occupée du vaste empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour dissiper cette léthargie. Elle se refusa même aux sollicitations de ses sujets Flamands, qui desiroient vivement d'être autorisés à défricher des contrées si fertiles. Plutôt que de courir le risque de leur voir faire sur les côtes un commerce frauduleux, elle consentit à laisser dans l'oubli une possession qui avoit été importante, & qui pouvoit le redevenir.

IX.

Etat actuel de
la partie Espa-
gnole de S. Do-
mingue.

Cette colonie, à qui sa métropole n'étoit plus connue que par un vaisseau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cens dix habitans Espagnols, métis, nègres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractère tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raison du mélange qui s'étoit fait du sang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & passagère qui rapproche les races & les conditions: car l'amour comme la mort, se plaît à

les confondre. Ces demi-sauvages plongés dans une fainéantie profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient sans meubles, & la plupart sans vêtemens. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienfaisances, le goût des commodités, recevoient des habits de la main des François leurs voisins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cens soldats, pour les prêtres & pour le gouvernement. La compagnie exclusive formée en 1756 à Barcelone pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, n'a rien opéré. Depuis que cette île a été ouverte en 1766 à tous les navigateurs Espagnols, son état est encore resté le même. Ce qu'on peut y avoir planté de cannes, de cafiers & de pieds de tabac ne suffit pas à sa consommation, loin de pouvoir contribuer à celle de la métropole. La colonie ne fournit annuellement au commerce national que cinq ou six mille cuirs, & quelques denrées de si peu de valeur, qu'elles méritent à peine d'être comptées.

Tout dans l'île se ressent de ce défaut de cultures. Sant-Yago, la Vega, Seibo, d'autres lieux de l'intérieur des terres, autrefois si renommés pour leurs richesses, ne sont plus que de vils hameaux où rien ne rappelle leur splendeur première.

Les côtes n'offrent pas un tableau plus animé. Au sud de la colonie, est la baie étroite & profonde d'Ocoa, qu'on pourroit appeller un port. C'est dans cet endroit où les Espagnols n'ont point d'établissement, quoiqu'une saline qui suffit à leurs besoins en soit fort proche, qu'est déchargé l'argent envoyé du Mexique pour les dépenses du gouvernement, & d'où il est porté sur des chevaux à San-Domingo, qui n'en est éloigné que de quinze lieues.

Cette célèbre capitale de l'île reçut long-tems directement ces secours étrangers : mais alors la Lozama qui baigne ses murs admettoit des bâtimens de six cens tonneaux. Depuis que l'embouchure de cette rivière a été presque comblée par les sables & par les pierres que cette rivière entraîne des montagnes, la ville n'est pas dans un meilleur état que le port, & de magnifiques

ruines font tout ce qui en reste. Les campagnes qui l'environnent n'offrent que des ronces & quelques troupeaux.

Quatorze lieues au-dessus de cette place, coule la rivière de Macouffis, où abordent le petit nombre de navires Américains qui viennent trafiquer dans l'isle. Ils débarquent leurs foibles cargaisons à la faveur de quelques îlots qui forment un assez bon abri.

Plus loin, toujours sur la même côte, la Rumana parcourt les plus superbes plaines qu'il soit possible d'imaginer. Cependant on ne voit sur un sol si vaste & si fécond qu'une bourgade qui paroîtroit misérable dans les contrées même que la nature auroit le plus maltraitées.

Le nord de la colonie est digne du sud. Porto-de-Plata, dont il seroit difficile d'exagérer la beauté, la bonté, ne voit dans ses nombreuses anes, ne voit sur son riche territoire que quelques cabanes.

L'Isabellique qui a une belle rivière, des plaines immenses, des forêts remplies de bois précieux, ne présente pas un aspect plus florissant.

Avec autant ou plus de moyens de prospérité, Monté-Christo n'est qu'un entrepôt où des interlopes anglois viennent habituellement charger les denrées de quelques plantations Françaises établies à son voisinage. Les hostilités entre les cours de Londres & de Versailles, rendent les liaisons frauduleuses infiniment plus considérables, & ce marché acquiert alors une grande importance. Mais ce mouvement de vie cesse aussi-tôt que le ministère de Madrid croit convenable à ses intérêts de se mêler dans les querelles des deux nations rivales.

Les Espagnols n'ont aucune possession à l'ouest de l'isle, entièrement occupé par les François; & ce n'est qu'après la dernière paix qu'ils ont jugé convenable de former des établissemens à l'est qu'on avoit depuis long-tems perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Réal, située dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long, sur dix dans sa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le Nouveau-Monde un terrain plus

plus uni, plus fécond, plus arrosé. Toutes les productions de l'Amérique y réussiroient admirablement : mais l'extraction en feroit impossible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins, dont l'entreprise effraieroit même des peuples plus entreprenans que la nation Espagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jeter les yeux sur des côtes excellentes, déjà un peu habitées, & où l'on auroit trouvé quelques subsistances. On craignit sans doute que les nouveaux colons ne prissent les mœurs des anciens, & l'on se détermina pour Samana.

C'est une péninsule large de cinq lieues, longue de seize, & dont le sol, quoiqu'un peu inégal, est très-propre aux plus riches productions du Nouveau-Monde. Elle a de plus l'avantage d'offrir aux bâtimens qui arrivent d'Europe un atterrage facile, & un mouillage sûr.

Ces considérations déterminèrent les premiers aventuriers François qui ravagèrent Saint-Domingue, à se fixer à Samana. Ils s'y soutinrent assez long-tems, quoique leurs ennemis fussent en force dans le voisinage. On sentit à la fin qu'ils étoient trop exposés, trop éloignés des autres établissemens que leur nation avoit dans l'île, & qui prenoient tous les jours de la consistance. On les rappella. Les Espagnols se réjouirent de ce départ, mais ils n'occupèrent pas la place qui devenoit vacante.

Ce n'est que de nos jours que la cour de Madrid y a fait passer quelques Canariens. L'état s'est chargé de la dépense de leur voyage, des frais de leur établissement, de leur subsistance pendant plusieurs années. Ces mesures, quoique sages, n'ont produit aucun bien. Le vice du climat, des défrichemens commencés sans précaution, l'infidélité sur-tout des administrateurs qui se sont approprié les fonds qui leur étoient confiés : toutes ces causes & peut-être quelques autres, ont précipité dans le tombeau la plupart des nouveaux colons ; & ce qui a échappé à tant de calamités, languit dans l'attente d'une mort prochaine. Voyons si les efforts pour rendre Cuba florissant auront été plus heureux.

L'île de Cuba, séparée de celle de Saint-Domingue par un canal étroit, pourroit seule valoir un royaume. Elle a deux cens

X.
Conquête d.

l'île de Cuba
par les Espa-
gnols.

trente lieues de long, & depuis quatorze jusqu'à vingt-quatre de large. Aucune de ses rivières n'est navigable. Dans trois ou quatre seulement, des bateaux remontent deux, quatre & six lieues durant la plus grande partie de l'année. Au Nord, la Havane, Bahiahonda, Maciel, Matanza, peuvent recevoir des vaisseaux de guerre; mais les rades du Sud, Caba, Xaguas, Port-au-Prince, Bayamo, Bacacoa, Nipe, Batabano, Trinité, n'admettent que des bâtimens marchands.

Quoique Cuba eût été découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Espagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velasquez vint avec quatre vaisseaux y aborder par sa pointe orientale.

Un cacique nommé Hatuey, régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'île Espagnole, en étoit parti pour éviter l'esclavage où sa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux qui étoient échappés à la tyrannie des Castillans, il avoit établi dans le lieu de son refuge, un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'est de-là qu'il observoit au loin les voiles Espagnoles dont il craignoit l'approche. A la première nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il rassembla les plus braves des Indiens, ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté: mais en les assurant que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se rendre propice le dieu de leurs ennemis: *la voilà*, leur dit-il devant un vase rempli d'or, *la voilà cette divinité si puissante, invoquons-la.*

Ce peuple bon & simple, crut aisément que l'or pour lequel se versoit tant de sang, étoit le dieu des Espagnols. On dansa on chanta devant ce métal brut & sans forme, & l'on se reposa sur sa protection.

Mais Hatuey plus éclairé, plus soupçonneux que les autres caciques, les rassembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *sur aucun bonheur, tant que le dieu des Espagnols sera parmi nous. Il est notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-tout, & s'établissent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils sauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos*

entrailles pour l'en arracher. Ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous oublieront sans doute. Aussi-tôt tout l'or qu'on possédoit fut jeté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Espagnols. Les fusils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant dispersèrent les sauvages qui vouloient résister. Mais Hatuey pouvoit les rassembler. On fouille dans les bois, on le prend, on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorsqu'il n'attendoit que la flamme, un prêtre barbare vint lui proposer le baptême & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices*, dit le cacique, *y a-t-il des Espagnols ?* Oui, répondit le missionnaire, *mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien*, reprit Hatuey, *& je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un seul. Ne me parlez plus de votre religion, & laissez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé, le Dieu des chrétiens déshonoré, sa croix baignée dans le sang humain : mais Velasquez ne trouva plus d'ennemis. Tout plia sans résistance ; & la nation ne survécut cependant que peu à la perte de sa liberté. Dans ces tems de férocité, où conquérir n'étoit que détruire, plusieurs habitans de Cuba furent massacrés. Un plus grand nombre terminèrent leur carrière dans des mines d'or, quoiqu'elles ne se trouvassent pas assez abondantes pour être long-tems exploitées. Enfin la petite-vérole, ce poison que l'ancien monde a donné au nouveau, en échange d'un plus cruel encore, acheva ce que les autres fléaux avoient si fort avancé. L'île entière ne fut bientôt qu'un désert.

Elle dut sa renaissance au pilote Alaminos, qui le premier passa, en 1519, le canal de Bahama, en allant porter à Charles-Quint les premières nouvelles des succès de Cortès. On ne tarde pas à comprendre que ce seroit la seule route convenable pour les vaisseaux qui voudroient se rendre du Mexique en Europe ; & la Havane fut bâtie pour les recevoir. L'utilité de ce port fameux s'étendit depuis aux bâtimens expédiés de Porto-Belo & de Carthagène. Tous y relâchoient & s'y attendoient récipro-

XI.

Importance, gouvernement, population, cultures & autres travaux de Cuba.

quement, pour arriver ensemble avec plus d'appareil ou de sûreté dans la métropole. Les dépenses prodigieuses que faisoient, durant leur séjour, des navigateurs chargés des plus riches trésors de l'univers, jettèrent un argent immense dans cette ville, qui elle-même étoit forcée d'en verser une partie dans les campagnes plus ou moins éloignées qui la nourrissoient. De cette manière, Cuba eut quelques principes de vie, tandis que les autres îles soumises à la même domination, restoient dans le néant où la conquête les avoit plongées.

Pour accélérer les progrès trop lents de cet établissement, on forma, en 1735, une association particulière. Les fonds de la nouvelle société étoient d'un million de piastres fortes, ou de 5,400,000 liv. Il fut partagé en deux mille actions, dont cent appartenoient à la couronne. Son privilège étoit exclusif. Elle eut des facteurs à Cadix : mais c'étoit Cuba même qui étoit le siège du monopole.

Les directeurs, éloignés de la métropole, ne s'occupèrent que de leur fortune particulière. Ils commirent des malversations sans nombre ; & le corps dont ils conduisoient les intérêts se trouva si complètement ruiné, après vingt-cinq ans, qu'il ne lui fut plus possible de continuer ses opérations. Alors le gouvernement autorisa quelques négocians à faire ce commerce ; & en 1765, on ouvrit à tous les Espagnols une possession qui n'auroit jamais dû leur être fermée.

Un gouverneur qui a le titre de capitaine général, préside maintenant à la colonie. Il décide de tout ce qui appartient au civil & au militaire : mais un intendant régit les finances. Des Magistrats dont les sentences peuvent être infirmées par l'Audience de Saint-Domingue, rendent la justice dans les dix-huit juridictions qui partagent l'île.

C'est la ville de Cuba qui est le siège de l'évêque & de son chapitre. Ni eux, ni les autres membres du clergé, ne perçoivent la dixme. Comme dans le reste du Nouveau-Monde, elle appartient à la couronne : mais, ainsi qu'ailleurs, sans être une ressource pour le fisc. La colonie compte vingt-trois couvens

d'hommes & trois de femmes , dont , selon l'évaluation la plus modérée , les biens sont estimés 14,589,590 livres. Dans ce calcul ne sont pas compris les fonds de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu , destinés à des objets d'utilité publique.

Les enfans trouvent une éducation bonne ou mauvaise dans la plupart des cloîtres. Il y a même , depuis 1728 , à la Havane , une université qui a 37,800 livres de revenu , & moins de deux cens élèves.

Dix-neuf hôpitaux sont répandus dans l'isle ; & là , comme ailleurs , on n'est d'accord ni sur l'utilité , ni sur la meilleure forme de ces établissemens. Hélas ! en fait d'administration tout est donc encore problématique ; & les questions qui touchent au bonheur de l'espèce humaine , sont peut-être celles qui ont été le moins résolues.

Les pays prétendus policés du globe sont couverts d'hommes paresseux , qui trouvent plus doux de tendre la main dans les rues , que de se servir de leurs bras dans les ateliers. Certes , notre dessein n'est pas d'endurcir les cœurs : mais nous prononcerons , sans balancer , que ces misérables sont autant de voleurs du véritable pauvre , & que celui qui leur donne des secours le rend leur complice. La connoissance de leur hypocrisie , de leurs vices , de leurs débauches , de leurs nocturnes saturnales , affoiblit la commisération qui est due à l'indigence réelle. On souffre , sans doute , à priver un citoyen de sa liberté , la seule chose qu'il possède , & d'ajouter la prison à la misère. Cependant , celui qui préfère la condition abjecte de mendiant à un asyle où il trouveroit le vêtement & la nourriture à côté du travail , est un vicieux qu'il faut y conduire par la force. Il y a beaucoup de pays où , par un sentiment de compassion mal raisonné , on n'enferme pas les mendiants de profession. L'administration de ces pays montre en cela plus d'humanité que de lumières.

Mais indépendamment de la mendicité qu'entraîne l'esprit de paresse , il faut qu'il y ait des pauvres sans nombre par-tout où il y a sans nombre des hommes qui n'ont que leurs bras à opposer à la misère. Pour tous ces malheureux , un jour de maladie

est un jour d'indigence. Tout vieillard est un pauvre. Tout estropié par accident ou maléficié par nature , jeune ou vieux , est un pauvre. Tout ouvrier, tout foldat, tout matelot, hors de service ou hors d'état de servir, est un pauvre. La pauvreté engendre la pauvreté; ne fût-ce que par l'impossibilité où se trouve le pauvre de donner aucune sorte d'éducation ou d'industrie à ses enfans. Un grand incendie, une inondation, une grêle, un long & rigoureux hiver, une épidémie, une disette, une guerre, de grandes & subites réductions de rentes, des faillites, de mauvaises, quelquefois même de bonnes opérations de finance, l'invention d'une nouvelle machine : toutes les causes qui privent les citoyens de leur état & suspendent ou diminuent brusquement les travaux journaliers, font éclore en un instant une foule incroyable de pauvres.

Cependant, qui sont tant d'infortunés réduits innocemment & peut-être par l'injustice de nos loix constitutives à une indigence inévitable ? Des hommes utiles qui ont cultivé les terres, taillé la pierre, construit nos édifices, nourri nos enfans, fouillé nos mines & nos carrières, défendu la patrie, secondé le génie, servi l'industrie dans toutes ses branches.

Pour secourir ces êtres intéressans, on a imaginé les hôpitaux. Mais ces établissemens remplissent-ils le but de leur institution ? Presque par-tout, ils ont une foule de vices moraux & physiques, qui, dans leur état actuel, font mettre en doute leur utilité.

Des secours particuliers & momentanés, sagement dispensés par le gouvernement dans le tems de grandes calamités populaires, vaudroient peut-être mieux que des hôpitaux entretenus à perpétuité. Ils préviendroient la mendicité, & les hôpitaux ne font que la fomenter. Ces asyles du malheur sont presque par-tout dorés en biens fonds. Cette nature de propriété est sujette à trop d'embarras & d'infidélité dans sa gestion, à trop de vicissitudes dans ses produits. Les administrateurs en sont permanens. De-là le zèle se rallentit; l'esprit de fraude & de rapine, ou tout au moins celui d'insouciance prend sa place. Ces dépôts sacrés finissent par devenir l'usufruit de ceux qui les gèrent.

L'administration de ces établissemens est presque toujours un mystère pour le gouvernement & pour le public , tandis que rien ne seroit plus honnête & plus nécessaire que de l'exposer au grand jour : elle est arbitraire , & il faudroit que tous les détails en fussent soumis à l'inspection la plus assidue & la plus rigoureuse. On parle de la déprédation qui existe dans la maison des rois. Là , du moins , la magnificence , l'abondance , les étiquettes qui composent la fausse grandeur du trône , justifient en quelque sorte la dissipation , & l'on sait qu'où il y a des rois , il faut qu'il y ait des abus. Mais les hôpitaux renferment plus de malversations encore. Et ce sont les maisons des pauvres ! c'est le bien des pauvres ! tout devroit y rappeler les idées d'ordre & d'économie ; tout devroit y rendre ces devoirs sacrés. Administrateurs de ces asyles , quand vous êtes coupables de négligence , il faut que vos âmes soient de glace ! Quand vous vous permettez des concussions , quels noms vous donner ! Je voudrois qu'on vous trempât dans le sang & dans la boue.

Les vices physiques de nos hôpitaux sont encore plus déplorables que leurs vices moraux. L'air y est corrompu par mille causes dont le détail révolteroit nos sens. Qu'on en juge par une seule expérience incontestable. Trois mille hommes , renfermés dans l'étendue d'un arpent , forment par leur transpiration seule , une atmosphère de soixante pouces de hauteur , qui devient contagieuse si l'agitation ne la renouvelle. Toutes les personnes , habituellement occupées du service des malades , sont pâles & presque généralement attaquées , même dans l'état de santé , d'une fièvre lente , qui a son caractère particulier. Quelle ne doit pas être l'influence de la même cause sur celui qui se porte mal ? L'on sort de l'hôpital guéri d'une infirmité ; mais on en remporte une autre. Les convalescences y sont longues. Combien de fatales négligences ! combien de funestes méprises ! Leur fréquence en étouffe le remords.

A l'Hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre , le cinquième & le sixième des malades périssent ; à l'hôpital de Lyon , le huitième & le neuvième.

O toi qui , descendant du premier trône de l'Europe , as parcouru ses principales contrées avec la soif de connoître , & sans doute le desir de travailler au bien de ton pays , dis - nous quelle fut ton horreur , lorsque tu vis dans un de nos hôpitaux sept ou huit malades entassés dans le même lit ; toutes les maladies mêlées ; tous les principes & les degrés de vie & de mort confondus ; un malheureux poussant le cri aigu de la douleur à côté de celui qui exhaloit le dernier soupir ; le mourant à côté du mort ; tous s'infectant , tous se maudissant réciproquement. Dis-nous pourquoi tu n'allas pas offrir ce tableau à l'imagination de ta jeune & tendre sœur notre souveraine ? Elle en eût été touchée sans doute : elle eût porté son émotion auprès de son époux ; & ses larmes eussent intercédé pour les malheureux. Quel auguste usage à faire de la beauté !

Ainsi , conserver les hommes , veiller sur leurs jours , écarter d'eux les horreurs de la misère , est une science si peu approfondie par les gouvernemens , que même les établissemens qu'ils semblent avoir fait pour remplir cet objet , produisent l'effet opposé. Etonnante mal-adresse que ne devra pas oublier celui de nos philosophes qui écrira l'immense traité de la barbarie des peuples civilisés.

Des hommes de bronze ont dit que pour empêcher la multiplication , déjà trop grande , des paresseux , des insoucians & des vicieux , il falloit que les pauvres & les malades ne fussent pas bien traités dans les hôpitaux. Certes , on ne peut nier que ce cruel moyen n'ait été mis en usage dans toute sa violence. Cependant , quel effet a-t-il produit ? On a tué beaucoup d'hommes sans en corriger aucun.

Il se peut que les hôpitaux encouragent la paresse & la débauche. Mais si ce vice est essentiellement inhérent à ces établissemens , il faut le supporter. S'il peut être réformé , il faut y travailler. Laissons subsister les hôpitaux : mais occupons-nous à diminuer par l'aïssance générale , la multitude des malheureux qui sont forcés de s'y réfugier. Qu'ils soient employés dans les maisons de charité à des travaux sédentaires ; que la paresse y soit punie , que l'activité y soit récompensée.

A l'égard des malades , qu'ils soient soignés comme des hommes doivent l'être par des hommes. La patrie leur doit ce secours par justice ou par intérêt. S'ils sont vieux , ils ont servi l'humanité , ils ont mis d'autres citoyens au monde ; s'ils sont jeunes , ils peuvent la servir encore , ils peuvent être la souche d'une génération nouvelle. Enfin , une fois admis dans ces asyles de charité , que la sainte hospitalité y soit exercée dans toute son étendue. Plus de vile lézine , plus de calculs homicides. Il faut qu'ils y trouvent les secours qu'ils trouveroient dans leurs familles , si leurs familles étoient en état de les recevoir.

Ce plan n'est pas impraticable ; il ne fera pas même dispendieux , quand de meilleures loix , quand une administration plus vigilante , plus éclairée & sur-tout plus humaine présidera à ces établissemens. L'essai s'en fait aujourd'hui avec succès sous nos yeux par les soins de madame Necker. Tandis que son mari travaille plus en grand à diminuer le nombre des malheureux , elle s'occupe des détails qui peuvent soulager ceux qui existent. Elle vient de former dans le faubourg Saint-Germain , un hospice où les malades , couchés un à un , soignés comme ils le feroient chez une mère tendre , coûtent un tiers de moins que dans les hôpitaux de Paris. Etrangers , devenus membres de la nation par la plus méritoire de toutes les naturalisations , par le bien que vous lui faites , couple généreux , j'ose vous nommer , quoique vivans , quoique environnés du crédit d'une grande place ; & je ne crains pas qu'on m'accuse d'adulation. Je crois avoir assez prouvé que je ne savois ni craindre ni flatter le vice puissant ; & j'ai acquis par-là le droit de rendre hautement hommage à la vertu.

Veuille le ciel que l'heureuse épreuve dont nous venons de parler amène la réformation générale des hôpitaux , fondés par la générosité de nos pères ! veuille le ciel qu'un si bel établissement serve de modèle à ceux qu'une pitié tendre , que le desir d'expier une grande opulence , qu'une philosophie bienfaisante pourroient un jour inspirer aux générations qui nous succéderont. Ce souhait de mon cœur embrasse tout le globe : car ma pensée

n'a jamais de limites que celles du monde, quand elle est occupée du bonheur de mes semblables. Citoyens de l'univers, unifiez-vous tous à moi. Il s'agit de vous. Qui est-ce qui vous a dit que quelqu'un de vos ancêtres n'est pas mort dans des hôpitaux ? qui est-ce qui vous a promis qu'un de vos descendans n'ira pas mourir dans la retraite de la misère ? un malheur inattendu qui vous y conduiroit vous-même est-il sans exemple ? A mes vœux, unifiez donc les vôtres.

Pour rentrer dans notre sujet, selon le dénombrement de 1774, l'isle de Cuba compte cent soixante & onze mille six cens vingt-huit personnes, dont vingt-huit mille sept cens soixante-six seulement sont esclaves. La population doit être même un peu plus considérable, parce que la crainte bien fondée de quelque nouvel impôt, a dû empêcher l'exaetitude dans les déclarations.

On ne trouve guère d'autres arts dans l'isle que ceux de nécessité première. Ils sont entre les mains des mulâtres ou des noirs libres & très-impairfaits. La seule menuiserie y a été portée à un degré de perfection remarquable.

D'autres mulâtres, d'autres noirs font naître des subsistances. Ce sont quelques fruits du Nouveau-Monde & quelques légumes de l'ancien : du maïs & du manioc, dont la consommation a diminué à mesure que la liberté de la navigation a fait baisser le prix des farines apportées d'Espagne ou du Mexique, & quelquefois aussi de l'Amérique-Septentrionale : du cacao assez bon, mais en si petite quantité, qu'il en faut tirer tous les ans plus de deux mille quintaux de Caraque ou de Guayaquil : de nombreux troupeaux de bœufs & sur-tout de cochons, dont la chair a été jusqu'ici préférée généralement & le fera toujours, à moins que les moutons qu'on vient d'introduire dans l'isle ne la fassent un jour négliger. Tous ces animaux errent dans des pâturages, dont chacun a quatre ou du moins deux lieues d'étendue. On y voit aussi paître des mulets & des chevaux qu'il faudroit multiplier encore, puisque leur nombre actuel ne dispense pas d'en demander une grande quantité au continent.

Les denrées destinées pour l'exportation occupent le plus

grand nombre des esclaves. Depuis 1748 jusqu'en 1753, les travaux de ces malheureux ne produisirent chaque année pour la métropole que dix-huit mille sept cents cinquante quintaux de tabac qui valurent en Europe 1,293,570 liv. Cent soixante-treize mille huit cents cinquante quintaux de sucre qui valurent 7,994,786 livres. Quinze cents soixante-neuf cuirs qui valurent 138,817 livres; & 1,064,505 livres, en or & en argent. Sur cette somme de 10,491,678 livres, le tabac seul appartenoit au gouvernement, tout le reste étoit pour le commerce.

Depuis cette époque, les travaux ont beaucoup augmenté. Cependant ils ne se sont pas encore tournés vers l'indigo & vers le coton, quoiqu'ils croissent naturellement dans l'île.

La culture du café, adoptée depuis peu n'a pas fait des progrès considérables. On ne les verra pas s'accroître. L'Espagne consomme peu de cette production; & tous les marchés de l'Europe en font, en feront long-tems surchargés. Il faut mieux augurer de la cire.

Lorsqu'en 1763, la Floride fut cédée par la cour de Madrid à celle de Londres, les cinq ou six cents misérables qui végétoient dans cette région, se réfugièrent à Cuba, & y portèrent quelques abeilles. Cet insecte utile se jeta dans les forêts, s'y établit dans le creux des vieux arbres, & se multiplia avec une célérité qui ne paroît pas croyable. Bientôt la colonie, qui achetoit beaucoup de cire pour ses solennités religieuses, en recueillit assez pour ce pieux usage & pour d'autres consommations. Elle eut un peu de superflu en 1770; & sept ans après on en exporta sept mille cent cinquante quintaux & demi pour l'Europe ou pour l'Amérique. Cette production augmentera nécessairement sous un ciel, sur un sol qui lui sont également favorables; dans une île où les ruches donnent quatre récoltes chaque année & où les essaims se succèdent sans interruption.

Le tabac est une des plus importantes productions de Cuba. Chaque récolte en donne environ cinquante-cinq mille quintaux. Une partie est consommée dans le pays ou sort en fraude. Le gouvernement en fait acheter tous les ans, pour ses domaines

de l'ancien & du Nouveau-Monde où il en fait également le monopole , quarante-six mille sept cens cinquante quintaux , dont le prix varie avec la qualité ; mais qui , l'un dans l'autre , lui revient à 48 livres 12 sols le cent. De sorte que le roi verse annuellement dans l'isle , pour ce seul objet , 2,272,050 livres.

Les progrès que faisoit la culture du tabac , ont été naguère arrêtés à Cuba. On a fait même arracher cette plante dans quelques quartiers où elle croissoit moins heureusement. Le ministère n'a pas voulu que les récoltes fussent portées au-delà des besoins de la monarchie. Il a craint sans doute que les étrangers qui auroient acheté la production en feuilles ne l'introduisissent clandestinement dans ses provinces , après l'avoir manufacturée. On a pensé que l'industrie des colons seroit plus utilement tournée vers le sucre.

Cette denrée étoit peu connue , avant la découverte du Nouveau-Monde. Elle est devenue graduellement l'objet d'un commerce immense. Les Espagnols étoient réduits à l'acheter de leurs voisins , lorsqu'enfin ils s'avisèrent de la demander à Cuba. La métropole en reçoit annuellement depuis deux cens jusqu'à deux cens cinquante mille quintaux , moitié blanc & moitié brut. Ce n'est pas tout ce que ses habitans en peuvent consommer : mais ils seront dispensés de recourir aux marchés étrangers , lorsque cette culture sera aussi solidement établie dans le reste de l'isle qu'elle l'est déjà sur le territoire de la Havane.

Avant 1765 , Cuba ne recevoit annuellement que trois ou quatre grands navires partis de Cadix , & les bâtimens qui , après avoir fait leur vente sur les côtes du continent , venoient chercher un chargement qu'ils n'avoient pas trouvé à Vera Crux , à Honduras & à Carthagène. L'isle manquoit alors souvent des choses les plus nécessaires ; & il falloit bien qu'elle les demandât à ceux de ses voisins avec qui elle avoit formé des liaisons interlopes. Lorsque les gênes ont été diminuées , le nombre des expéditions a multiplié les productions qui réciproquement ont étendu la navigation.

En 1774 , il arriva d'Espagne dans la colonie cent & un

navires qui y portèrent des farines , des vins , des eaux-de-vie , tout ce qui est nécessaire à un grand établissement , & qui en entreportèrent toutes les denrées qu'un meilleur ordre de choses avoit fait naître.

La même année , Cuba reçut sur cent dix-huit petits bâtimens ; de la Louysiane , du riz & des bois pour fuyver les Indes ; du Mexique , des farines , des légumes , du marroquin & du cuivre ; des autres parties de ce grand continent , des bœufs , des mulets , du cacao ; de Porto-Rico deux mille esclaves qu'on y avoit entreposés.

Ces navires de l'ancien & du Nouveau-Monde n'eurent pas le choix des ports où il leur auroit convenu d'aborder. Ils furent obligés de déposer leurs cargaisons à la Havane , au Port-au-Prince , à Cuba , à la Trinité , les seuls endroits où l'on ait établi des douanes. Il n'y a que les bateaux pêcheurs & les caboteurs auxquels il soit permis de fréquenter indifféremment toutes les rades.

Un homme qui fait maintenant honneur à l'Espagne & qui en feroit à quelque nation que ce pût être , M. Campo Manès dit que le produit des douanes , qui avant 1765 n'avoit jamais passé 565,963 livres , s'élève maintenant à 1,620,000 livres ; que la métropole retire de la colonie en métaux 8,100,000 livres au lieu de 1,620,000 livres qui lui arrivoient autrefois. C'est , en faveur de la liberté , un argument dont il est à désirer qu'on sente toute la force.

Les impôts levés à Cuba , ou du moins ceux qui entrent dans les caisses de l'état ne passent pas 2,430,000 liv. & le gouvernement verse dans l'île 2,272,050 liv. pour le tabac ; 1,350,000 liv. pour l'entretien des fortifications ; 2,160,000 liv. pour les garnisons ordinaires , & 3,780,000 liv. pour les besoins de la marine.

Des bois d'un cèdre propre à la construction couvroient la colonie , sans qu'on eût jamais songé à les employer. Enfin on y forma , en 1724 , des ateliers , dont , jusqu'à ce jour , il est sorti cinquante-huit vaisseaux ou frégates. Cet établissement se soutient , malgré la nécessité où l'on est réduit de porter pour ces bâtimens du fer & des cordages que l'île ne fournit pas :

malgré l'habitude contractée depuis 1750 de leur porter du nord de l'Europe des matières qu'on tiroit autrefois, mais d'une qualité inférieure, du golfe du Mexique.

La flotille, destinée à purger les côtes Espagnoles de fraudeurs ou de pirates, & qui, hors de la saison des croisières, se tenoit à la Vera-Cruz, fut supprimée en 1748. Son action étoit devenue inutile, depuis que le gouvernement avoit pris le parti de laisser habituellement à Cuba des forces maritimes plus ou moins considérables. En tems de paix, ces vaisseaux portent aux îles, à Cumana, à la Louysiane les fonds consacrés aux besoins annuels de ces divers établissemens; ils en écartent le plus qu'ils peuvent la contrebande; ils font respecter le nom de leur maître. Durant la guerre, ils protègent les navigateurs & le territoire de leur nation.

La Havane, où on les construit, vient de recevoir par les soins de M. le marquis de la Torre des commodités & des embellissemens qu'on y desiroit inutilement depuis long-tems. Ce gouverneur actif lui a donné une salle de spectacle sagement décorée, deux promenades délicieuses, des cazernes commodés, & à son territoire cinq ponts très-bien entendus. Ces établissemens utiles ou agréables n'ont coûté à la ville que 482,066 liv.

XII.

En quoi consistent les fortifications de Cuba. Quelles sont les autres défenses de cette île.

Le gouvernement a consacré aux fortifications dont la place a été entourée, depuis 1763 jusqu'en, 1777, 22,413,989 liv. 18 s. 6 d. Ces ouvrages ont été élevés par quatre mille cent quatre-vingt-dix-huit noirs; par quinze cens malfaiteurs dont l'Espagne & le Mexique se sont purgés; par les hommes libres qui n'ont pas dédaigné ce travail.

Le port est un des plus sûrs de l'univers. Les flottes du monde entier y pourroient mouiller en même tems. A son entrée sont des rochers où se briseroient infailliblement les bâtimens qui oseroient s'éloigner du milieu de la passe. Le fort Morro & le fort de la Pointe le défendent. La première de ces deux citadelles est tellement élevée au-dessus du niveau de la mer, qu'il seroit impossible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage: mais on ne pourroit la canonner

que par un canal si étroit , que les plus fiers assallans ne foudroient jamais la nombreuse & redoutable artillerie du Morro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou seize mille hommes , qui font la plus grande force qu'il soit possible d'employer à cette expédition , ne pourroient jamais investir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immense. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port , contre la ville ou contre le fort Morro. Si on se détermine pour le dernier parti , la descente se fera aisément à une lieue du fort , & l'on arrivera sans peine à sa vue par des chemins faciles , par des bois qui couvriront & assureront la marche.

La première difficulté sera d'avoir de l'eau. Elle est mortelle aux environs du camp qu'il faudra choisir. On sera réduit à en aller chercher de portable avec des chaloupes , à une distance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force sur la rivière qui doit seule en fournir , ou qu'en y laissant un corps retranché , qui , loin du camp , isolé , sans soutien , sera continuellement dans le risque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Morro , il faudra prendre le Cavana , qui vient d'être construit. C'est un ouvrage à couronne , composé d'un bastion , de deux courtines , & deux demi-bastions sur son front. Sa droite & sa gauche appuient sur l'escarpement du port. Il a des casernes , des citernes & des magasins à poudre à l'abri de la bombe , un bon chemin couvert , & un large fossé taillé dans le roc. Le sol qui y conduit est tout de pierres ou de rocailles , & n'a point de terre. Le Cavana est placé sur une hauteur qui domine le Morro ; mais il étoit exposé lui-même aux insultes d'un tertre , qui , élevé à son niveau , n'étoit éloigné que de trois cens pas. Comme il eût été aisé d'ouvrir la tranchée derrière cette élévation , on l'a rasée ; & la place voit actuellement & domine au loin. Si la garnison se trouvoit si pressée qu'elle désespérât de se soutenir , elle feroit sauter les ouvrages qui sont tous minés , & se repleroit sur le Morro , avec lequel il n'est pas possible de lui couper la communication.

Le fameux fort Morro avoit du côté de la mer , ou il est inattaquable , deux bastions ; & deux bastions du côté de la terre , avec un large & profond fosse creusé dans le roc. Rebâti à neuf depuis qu'il a été pris , ses parapets ont acquis plus d'élevation & plus d'épaisseur. On lui a donné un bon chemin couvert , & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en sûreté. La tranchée n'est pas plus aisée à ouvrir que devant le Cavana. L'un & l'autre ont été construits avec une pierre molle , qui fera courir moins de risque à leurs défenseurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens , les deux forteresses ont pour elles le secours du climat si dangereux pour les assiégés , & la facilité de recevoir de la ville des ressources de tous les genres , sans qu'on puisse l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables , très - difficiles du moins à prendre , pourvu qu'elles soient suffisamment avitaillées & défendues avec valeur & capacité. Leur conservation est d'autant plus importante , que leur perte entraîneroit nécessairement la soumission du port & de la ville , dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir exposé les obstacles qu'on trouveroit à se rendre maître de la Havane par le fort Morro ; il faut parler de ceux qu'on auroit à surmonter par le côté de la ville même.

Elle est située dans le port , & un peu dans son enfoncement. Elle étoit couverte , tant du côté du port que de celui de la campagne , d'une muraille sèche qui ne valoit rien , & de vingt & un bastions qui ne valoient pas mieux. Son fossé étoit sec & peu profond. En avant de ce fossé , étoit une espèce de chemin couvert , presque totalement détruit. La place , dans cet état , n'eût pas été à l'abri d'un coup de main , qui , fait pendant la nuit avec plusieurs attaques , vraies ou fausses , l'auroit emportée. On a creusé les fossés , on les a faits larges & profonds , & on y a joint un très-bon chemin couvert.

Ces défenses sont soutenues par le fort de la Pointe. C'est un quarré bâti en pierre , & qui , quoique petit , a des casemates. On l'a rebâti à neuf , parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant

pendant le siège. Il est entouré d'un bon fossé sec , creusé dans le roc. Indépendamment de sa destination principale , qui est de défendre avec le Morro l'entrée du port , objet qu'il remplit très-bien , il a plusieurs batteries dégorgées sur la campagne , & qui flanquent quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va se croiser avec celui d'un fort de quatre bastions , avec fossé , chemin couvert , poudrière , casernes & citernes. Ce nouveau fort qu'on construit à un quart de lieue de la place , sur une hauteur appelée Arosteguy , demandera un siège en forme , si l'on veut attaquer la ville de ce côté-là , d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer , de la battre au loin sur la campagne , & de gêner extrêmement l'ennemi , qui est obligé de venir prendre de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville , on trouve le fort d'Atarès , construit depuis le siège. Il est de pierre & a quatre bastions , avec un chemin couvert , une demi-lune en avant de la porte , un large fossé , un bon rempart , des citernes , des casernes , un magasin à poudre. Il est à un petit quart de lieue de la ville , & au-delà d'une rivière & d'un marais impraticable , qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé sur une hauteur qu'il embrasse en entier , & qu'on a isolée en creusant un large fossé , où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'isle , il défend , en croisant ses feux avec ceux d'Arosteguy , l'enceinte de la place , qui se trouve protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts , par une grosse redoute. Il croise aussi son feu avec le Morro qui est fort élevé , & placé sur la pointe du fort la plus avancée.

S'il étoit permis d'avoir une opinion sur une matière qu'on ne connoît point par profession , on se hasarderoit à dire , que ceux qui feront le siège de la Havane , doivent le commencer par le Cavana & le Morro ; parce que ces deux forts pris , il faudra bien que la ville se rende , sous peine d'être écrasée par l'artillerie du Morro. Si l'on se déterminoit au contraire par le côté de la ville , l'assaillant ne se trouveroit guère avancé , même après l'avoir prise. A la vérité , il seroit le maître de

détruire les chantiers , les vaisseaux qui feroient dans le port : mais il n'en résulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établissement , il lui faudroit prendre encore le Cavana & le Morro , ce qui lui feroit vraisemblablement impossible , après la perte d'hommes qu'il auroit eue à l'attaque de la ville & de ses forts.

Mais quelque plan que l'on suive dans le siège de cette place , la nation qui l'attaquera , n'aura pas seulement à combattre la nombreuse garnison qui sera enterrée dans les ouvrages ; on lui opposera aussi douze mille quatre cents soixante & douze hommes de milice que , depuis la paix , on a accoutumés à manœuvrer d'une manière surprenante , qui tiendront la campagne & qui troubleront ses opérations. Ces corps armés , habillés , équipés aux dépens du gouvernement , & payés en tems de guerre sur le pied des troupes réglées , ont pour guide & pour modèle des bas-officiers envoyés d'Europe , & tirés des régimens les plus distingués. La formation de ces milices coûte un argent immense. La cour d'Espagne attend les événemens pour juger de l'utilité de ces dépenses. Mais on peut assurer dès-à-présent , que quel que soit l'esprit militaire de ces troupes , cette opération politique est inexcusable. Voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba les colons soldats , ce projet inique & ruineux pour toutes les colonies , a été poussé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitans pour les assujettir à des exercices qui leur déplaissent , n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont détesté des mouvemens mécaniques & forcés qui , ne leur procurant aucune jouissance , devoient leur paroître doublement insupportables ; quand bien même ils ne feroient pas effrayans ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un gouvernement qui les opprime. La manie d'avoir des troupes ; cette fureur qui , sous prétexte de prévenir les guerres , les allume ; qui , en amenant le despotisme des gouvernemens , prépare de loin la révolte des peuples ; qui , arrachant perpétuellement l'habitant de son foyer , & le cultivateur de son champ , éteint l'amour

de la patrie , en éloignant l'homme de son berceau ; qui bouleversé les nations & les transplante au-delà des terres & des mers : cet esprit mercenaire de milice , qui n'est pas l'esprit militaire , perdra tôt ou tard l'Europe : mais bien plutôt les colonies , & peut-être celles d'Espagne avant les autres.

Cette puissance possède la partie la plus étendue , la plus fertile de l'archipel Américain. En des mains actives , ces isles seroient devenues la source d'une prospérité sans bornes. Dans l'état actuel , ce sont de vastes forêts où règne une solitude affreuse. Bien loin de contribuer à la force , à la richesse de la monarchie qui en a la propriété ; elles ne font que l'affaiblir , que la ruiner par les dépenses qu'absorbe leur conservation. Si l'Espagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples , elle auroit vu que plusieurs d'entre eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques isles inférieures en tout , à celles qui n'ont servi jusqu'ici qu'à grossir ignominieusement la liste de ses innombrables & inutiles possessions. Elle auroit appris que la fondation des colonies , de celles sur-tout qui n'ont point de mines , ne pouvoit avoir d'autre but raisonnable , que celui d'y établir des cultures.

C'est calomnier les Espagnols , que de les croire incapables par caractère , de soins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard sur les fatigues excessives que supportent si patiemment ceux de cette nation qui se livrent au commerce interlope , on s'appcevra que leurs travaux sont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture , c'est la faute du gouvernement. Ah ! s'il étoit permis à l'évrvain désintéressé , qui ne cherche & ne souhaite que le bonheur de l'humanité , de prêter à ces colons des sentimens & des discours , que l'habitude de l'oïveté , les entraves de l'administration , les préjugés de toute espèce , semblent leur avoir interdits , ne pourroit-il pas dire en leur nom à la cour de Madrid , à la nation entière ?

« Considérez les sacrifices que nous attendons de vous ; & voyez si vous n'en ferez pas dédommagés au centuple , par

XIII.

L'Espagne a-t-elle pris les moyens convenables , les prend-elle encore pour rendre ses isles utiles ?

» les riches productions que nous offrirons à votre commerce
 » expirant. Votre marine accrue par nos travaux , formera le
 » seul boulevard qui puisse défendre des possessions prêtes à vous
 » échapper. Devenus plus riches , nous consommerons davan-
 » tage ; & alors la terre que vous habitez , qui languit avec vous
 » quand la nature l'appelle à la fécondité ; ces plaines qui n'of-
 » frent à vos yeux que des déserts , & qui sont la honte de vos
 » loix & de vos mœurs , se changeront en des champs fertiles.
 » Votre patrie fleurira par l'industrie , & par l'agriculture qui
 » fuyoient loin de vous. Les sources de vie & d'activité que
 » vous aurez fait couler jusqu'à nous par la mer , reflueront au-
 » tour de vos demeures , en fleuves d'abondance. Mais si vous
 » êtes insensibles à nos plaintes & à nos malheurs ; si vous ne
 » réglez pas pour nous ; si nous ne sommes que les victimes de
 » notre obéissance : rappelez-vous cette époque à jamais cé-
 » lèbre , où des sujets malheureux & mécontents secouèrent le
 » joug de votre domination ; & par leurs travaux , leurs succès
 » & leur opulence , justifiaient leur révolte aux yeux du monde
 » entier. Quand ils sont libres depuis deux siècles , nous fau-
 » dra-t-il encore gémir de vous avoir pour maîtres ? Lorsque la
 » Hollande brisa le sceptre de fer qui l'écrasait ; lorsqu'elle
 » sortit du fond des eaux pour régner sur les mers , le ciel
 » élevoit sans doute ce monument de la liberté pour montrer
 » aux nations la route du bonheur , & pour effrayer les rois
 » infidèles qui les en écartent. »

On pourroit soupçonner que la cour de Madrid a vu qu'il étoit possible de lui faire ces reproches. En 1735 , ses ministres imaginèrent une compagnie pour Cuba. Vingt ans après , ils eurent l'idée d'un nouveau monopole pour Saint-Domingue & pour Porto-Rico. La société qui devoit défricher ces déserts , fut établie à Barcelone avec un fonds de 1,785,000 livres , divisé en actions de cent pistoles chacune. Ce corps ne paya jamais d'intérêt à ses membres ; il ne fit aucune répartition ; il obtint l'importante permission d'expédier plusieurs bâtimens pour Honduras. Cependant , le 30 avril 1771 , ses dettes , en y comprenant son capi-

tal, s'élevoient à 3,121,692 livres, & il n'avoit que 3,775,540 livres. De sorte qu'en quinze ans de tems, avec un privilège exclusif & des faveurs tres-signalées, il n'avoit gagné que 653,848 livres. Le désordre s'est mis depuis dans ses affaires. Actuellement, il est sans activité. On travaille à une liquidation; & ses actions ne trouvent pas des acheteurs à cinquante pour cent de perte.

Le ministère n'avoit pas attendu ces revers, pour juger qu'il s'étoit égaré dans les voies qu'il avoit choisies pour faire fructifier les isles. Dès 1765, les administrateurs de ce grand empire furent forcés de voir que ces possessions n'avoient pas fait le moindre pas vers le bien, sous le joug du monopole. Ils comprirent qu'elles n'en feroient jamais aucun dans ces entraves destructives. Cette persuasion les détermina à recourir à l'unique principe des prospérités, la liberté: mais sans avoir le courage ou la sagesse de lever les obstacles qui devoient en empêcher les heureux effets.

L'an 1778 vit enfin cesser une partie des prohibitions, des gênes, des impositions qui arrêtoient les travaux: mais il reste toujours trop de ces fléaux oppresseurs, pour pouvoir espérer une grande activité. Eussent-ils tous cessé, ce ne seroit encore qu'un préliminaire.

Toutes les cultures du Nouveau-Monde exigent quelques avances: mais il faut des fonds considérables pour se livrer, avec succès, à celle du sucre. Si l'on en excepte Cuba, il n'y a pas peut-être dans les autres isles cinq ou six habitans assez riches pour demander au sol cette production. Si le ministère Espagnol ne prodigue pas les trésors du Mexique & du Pérou à ces insulaires, jamais ils ne sortiront du long & profond sommeil où ils sont ensevelis. Cette générosité est facile dans un empire où le revenu public s'élève à 140,400,000 livres; où les dépenses ne passent pas 129,600,000 livres; & où il reste 10,800,000 livres qu'on peut employer en amélioration. Sans d'aussi puissans secours de leur gouvernement, d'autres peuples ont, il est vrai, fondé des colonies florissantes: mais outre qu'ils n'étoient pas abrutis par trois siècles d'orgueil, de végétation & de pau-

vreté, ils se trouvoient dans des circonstances différentes & plus favorables.

Heureux l'homme qui naît après l'extinction de cette longue suite d'erreurs, qui ont infecté sa nation ! heureuse la nation qui s'élèveroit au centre des nations éclairées, si elle étoit assez sage pour profiter & des fautes qu'elles auroient commises & des lumières qu'elles auroient acquises ! elle n'auroit qu'à jeter les yeux autour d'elle, pour y voir les matériaux épars de son bonheur, & qu'à s'incliner pour les recueillir. Un des principaux avantages qu'elle devroit, soit à la nouveauté de son origine, soit à sa lenteur à travailler ou à sa longue enfance, ce seroit à n'avoir point à se délivrer de ces vieux préjugés, que l'inexpérience des premiers instituteurs enfanta ; qui furent consacrés par le tems, & qui se maintinrent contre la raison & les faits ; soit par la pusillanimité, qui craint toute innovation ; soit par l'orgueil qui craint de revenir sur ses pas ; soit par un respect imbécille pour tout ce qui date de loin.

Que la cour de Madrid se hâte d'ouvrir ses trésors ; & les isles soumises à son empire se couvriront de productions. Placés sur un sol vaste & vierge, ses sujets ne seront pas seulement dispensés d'acheter à grand frais ce qui sert à leur consommation ; dans peu, ils supplanteront dans tous les marchés leurs maîtres dans cette carrière. Les nations les plus actives, les plus industrieuses, les plus éclairées, n'auront travaillé, pendant des siècles, à perfectionner leurs cultures, leurs méthodes & leurs ateliers, que pour un rival plus favorisé qu'elles de la nature. Mais souffriront-elles patiemment cette infortune ? Il est difficile de l'espérer.

XIV.

Les nations qui ont des colonies en Amérique souffriraient-elles que les isles Espagnoles devinssent florissantes ?

Depuis l'origine des sociétés, il règne entre elles une funeste jalousie, qui semble devoir être éternelle, à moins que, par quelque révolution inconcevable, de grands intervalles déserts ne les séparent. Jusqu'à ce jour, elles se sont montrées telles qu'un citoyen de nos villes, qui, persuadé que plus ses concitoyens seroient indigens & foibles, plus il seroit riche & puissant ; mieux il arrêteroit leurs entreprises, s'opposeroit à leur indus-

trie , mettroit des bornes à leur culture , & les réduiroit au nécessaire absolu pour leur subsistance.

Mais , dira-t-on , un citoyen jouit de son opulence à l'abri des loix. La prospérité de ses voisins peut s'accroître sans inconvénient pour la sienne. Il n'en est pas ainsi des nations. . . . Et pourquoi n'en est-il pas ainsi des nations ? . . C'est qu'il n'existe aucun tribunal devant lequel on puisse les citer. . . Pourquoi ont-elles besoin de ce tribunal ? . . C'est qu'elles sont injustes & pusillanimes. . . Et que leur revient-il de leur injustice , de leur pusillanimité ? . . Des guerres interminables , une misère qui ne cesse de se renouveler. . . Et vous croyez que l'expérience ne les corrigera pas ? . . J'en suis très-persuadé. . . Et pour quelle raison ? . . Parce qu'il ne faut qu'une tête folle pour déconcerter la sagesse de toutes les autres , & qu'il en restera toujours sur les trônes plus d'une à la fois. . .

Cependant , on entendra de tous côtés les nations , & sur-tout les nations commerçantes , crier LA PAIX , LA PAIX ; & elles continueront à se conduire les unes envers les autres , de manière à n'en jouir jamais. Toutes voudront être heureuses , & chacune d'elles voudra l'être seule. Toutes détesteront également la tyrannie , & toutes l'exerceront sur leurs voisins. Toutes traiteront d'extravagance la monarchie universelle , & la plupart agiront comme si elles y étoient parvenues , ou comme si elles en étoient menacées.

Si je pouvois me promettre quelque fruit de mes discours , je m'adresserois à la plus inquiète , à la plus ambitieuse d'entre elles , & je lui dirois :

« Je suppose que vous avez enfin acquis assez de supériorité
» sur toutes les nations réunies , pour les réduire au degré d'a-
» vilissement & de pauvreté qui vous convient. Qu'espérez-vous
» de ce despotisme ? combien de tems & à quel prix le conser-
» verez-vous ? que vous produira-t-il ? . . La sécurité avec laquelle
» on est toujours assez riche ; la sécurité sans laquelle on ne l'est
» jamais assez. . . & c'est sincèrement que vous ne vous croyez
» pas en sûreté. Le tems des invasions est passé , & vous le savez

» mieux que moi. Vous couvrez d'un phantôme ridicule une
 » extravagante ambition. Vous préférez le vain éclat de sa splen-
 » deur à la jouissance d'une félicité réelle, que vous perdez
 » pour en dépouiller les autres. De quel droit prescrivez-vous
 » des bornes à leur bonheur, vous qui prétendez étendre le
 » vôtre sans limite ? Vous êtes un peuple injuste, lorsque vous
 » vous attribuez le droit exclusif de prospérer. Vous êtes un
 » peuple mauvais calculateur, lorsque vous espérez vous enri-
 » chir en réduisant les autres à l'indigence. Vous êtes encore un
 » peuple aveuglé, si vous ne concevez pas que la puissance d'une
 » nation qui s'élève sur les ruines de toutes celles qui l'environ-
 » nent est un colosse d'argile, qui étonne un moment & qui
 » tombe en poussière ».

Je dirois ensuite au ministère Espagnol : « Tous les états de
 » l'Europe sont intéressés à la prospérité de votre continent dans
 » le Nouveau-Monde, parce que plus ces vastes états seront
 » florissans, plus leurs marchandises, leurs manufactures au-
 » ront des débouchés avantageux : mais il n'en est pas ainsi des
 » îles. Les puissances, qui se sont approprié la fertilité de quel-
 » ques-unes, suffisent aux besoins actuels ; & un nouveau con-
 » current exciteroit puissamment leur jalousie. Elles l'attaque-
 » roient ensemble ou séparément, & ne déposeroient pas les
 » armes sans l'avoir forcé de renoncer à ses défrichemens, peut-
 » être même sans lui avoir fait éprouver de plus grands mal-
 » heurs. C'est à vous à juger si ces vues sont fausses, ou si vos
 » forces & votre courage vous permettent de braver une pareille
 » conspiration ». Jamais les colonies Hollandoises n'auront rien
 de semblable à craindre.

XV.

Marche politi-
 que de la répu-
 blique des Pro-
 vinces-Unies à
 sa naissance.

JUSQU'A la découverte des côtes occidentales de l'Afrique ;
 d'une route aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, & sur-
 tout jusqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Eu-
 rope ne se connoissoient, ne se visitoient guère, que par quel-
 ques incursions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dé-
 vastation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans
 armés,

armés ; qui trouvoient dans l'oppression des foibles , les moyens de soutenir un luxe extraordinairement cher , tous les habitans des différens états étoient réduits à se contenter de ce que leur fournissoient un territoire mal cultivé , une industrie arrêtée aux barrières de chaque province. Les grands événemens qui fixent , à la fin du quinzième siècle , une des plus brillantes époques de l'histoire du monde , n'opérèrent pas dans les mœurs une révolution aussi rapide , qu'on est prompt à l'imaginer. Quelques villes asiatiques , quelques républiques d'Italie alloient , il est vrai , chercher à Cadix & à Lisbonne , devenus de grands entrepôts , ce que les deux Indes envoyoient de rare & de précieux : mais la consommation en étoit tout-à-fait bornée , par l'impuissance où étoient les nations de le payer. Elles languissoient la plupart dans une léthargie entière ; la plupart ignoroient les avantages & les ressources de leur territoire.

Il falloit pour mettre fin à cet engourdissement , un peuple qui , sorti du néant , répandit la vie & la lumière dans tous les esprits , l'abondance dans tous les marchés ; qui pût offrir toutes les productions à plus bas prix , échanger le superflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas ; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées , des marchandises , de l'argent ; qui en facilitant , en étendant la consommation , encourageât la population , l'agriculture , tous les genres d'industrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de se borner à jouir , sans connoître les sources de la prospérité qu'elle goûte : mais la philosophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité ; fuir , s'il est possible , la marche de leur bienfaisance.

Lorsque les généreux habitans des Provinces-Unies levèrent la tête au-dessus de la mer & de la tyrannie , ils virent qu'ils ne pouvoient asseoir les fondemens de leur liberté , sur un sol qui ne leur offroit pas même les soutiens de la vie. Ils sentirent que le commerce , qui , pour la plupart des nations , n'est qu'un intérêt accessoire , qu'un moyen d'accroître la masse & le revenu des productions territoriales , étoit la seule base de leur existence.

Sans terre & sans productions , ils résolurent de faire valoir celles des autres peuples ; assurés que de la prospérité universelle , sortiroit leur prospérité particulière. L'événement justifia leur politique.

Leur premier pas établit , entre les peuples de l'Europe , l'échange des productions du Nord avec celles du Midi. Bientôt toutes les mers se couvrirent des vaisseaux de la Hollande. C'étoit dans ses ports que tous les effets commercables venoient se réunir ; c'étoit de ses ports qu'ils étoient expédiés pour leurs destinations respectives. On régloit la valeur de tout ; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de stabilité , plus d'étendue à ses entreprises , rendit avec le tems la république conquérante. Sa domination s'étendit sur une partie du continent des Indes , & sur toutes les îles importantes de l'océan qui l'environne. Elle tenoit asservies , par ses forteresses ou par ses escadres , les côtes d'Afrique , où elle avoit porté le coup-d'œil attentif & prévoyant de son utile ambition. Les seules contrées de l'Amérique où la culture eût jetté les germes des vraies richesses , reconnoissoient ses loix. L'immensité de ses combinaisons embrassoit l'univers , dont elle étoit l'ame par le travail & l'industrie. Elle étoit parvenue à la monarchie universelle du commerce.

Tel étoit l'état des Provinces-Unies , lorsque les Portugais , se relevant de la langueur & de l'inaction où la tyrannie Espagnole les avoit plongés , réussirent à leur arracher en 1661 la partie du Brésil qu'elles avoient conquise sur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puissance , les Hollandois auroient été chassés entièrement du Nouveau-Monde , s'il ne leur fût resté quelques petites îles ; en particulier celle de Curaçao , qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Castillans qui la possédoient depuis 1527.

XVI.
Description
de l'île Holian-
doise de Cura-
çao

Ce rocher , qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela , peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Il a un port excellent , mais dont l'approche est fort difficile. Lorsqu'une fois on y est entré , son vaste bassin offre toutes sortes de commodités. Une forteresse , construite avec intelligence , & constamment bien entretenue , fait sa défense.

Les François , qui avoient corrompu d'avance le commandant de la place , y abordèrent en 1673 au nombre de cinq ou six cents hommes. Comme la trahison avoit été découverte , & le traître puni , ils furent reçus par son successeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils se rembarquèrent avec la honte de n'avoir montré que leur foiblesse & l'iniquité de leurs mesures.

Louis XIV , dont l'orgueil fut blessé par cet imprudent échec , donna cinq ans après dix - huit vaisseaux de guerre & douze bâtimens sloopiers à d'Estrees , pour effacer l'affront qui terminoit à ses yeux l'éclat d'un règne rempli de merveilles. Cet amiral approchoit du terme de son expédition , lorsque son audace & son opiniâtreté firent échouer sa flotte à l'isle d'Aves. Il recueillit ce qu'il put des débris de son naufrage , & regagna , sans avoir rien entrepris , le port de Brest dans un assez grand désordre.

Depuis cette époque , ni Curaçao , ni les petites isles d'Aruba & de Bonaire qui sont sous ses loix , n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a songé à conquérir un sol stérile , qui n'offre que quelques bestiaux , quelque manioc , quelques légumes propres à la nourriture des esclaves , & qui ne fournit d'autre production qu'un peu de coton qui puisse entrer dans le commerce. Saint-Eustache vaut encore moins.

Cette isle , qui n'a que deux lieues de long & une de large , est formée par deux montagnes qui laissent entre elles un vallon assez resserré. Celle qui est à l'Est porte les traces évidentes d'un ancien volcan , & est creusée presque jusqu'au niveau de la mer. Les bords de ce gouffre , qui a la forme d'un cône renversé , sont formés de roches calcinées par le feu qu'ils ont dû éprouver. Quelqu'abondantes que soient les pluies , il ne se fait jamais aucun dépôt d'eau dans cet entonnoir. Elle filtre , sans doute , par les issues encore ouvertes du volcan , & pourra peut-être un jour contribuer à le rallumer , si son foyer n'est pas éteint ou trop éloigné.

Quelques François , chassés de Saint-Christophe , se réfugièrent , en 1629 , dans un lieu si peu habitable , & l'abandonnèrent quelque tems après , peut-être parce qu'il n'y avoit d'eau potable que celle qu'on ramassoit dans les citernes. On ignore l'époque précise de

XVII.
Description
de l'isle Hollan-
doise de S. Euf-
tache.

leur émigration : mais il est prouvé que les Hollandois étoient établis dans l'isle en 1639. Ils en furent chassés par les Anglois sur lesquels Louis XIV la reprit. Ce prince fit valoir son droit de conquête dans les négociations de Breda , & résista aux instances de la république , alors son alliée , qui prétendoit que cette possession lui fût restituée , comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorsque la signature du traité de paix eut anéanti cette prétention , le monarque François , dont l'orgueil écoutoit plutôt la générosité que la justice , crut qu'il n'étoit pas de sa dignité de profiter du malheur de ses amis. Il remit de son propre mouvement aux Hollandois leur isle ; quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit une forteresse naturelle qui pourroit l'aider à la conservation de la partie de Saint-Christophe qui lui appartenoit.

Avant leur désastre , ces républicains ne demandoient que du tabac à leur territoire. Après leur rétablissement , ils plantèrent dans les lieux susceptibles de culture quelques cannes qui ne leur ont annuellement donné que huit ou neuf cens milliers de sucre brut.

XVIII.
Description
de l'isle Hollan-
doise de Saba.

La colonie envoya bientôt quelques - uns de ses habitans dans une isle voisine , connue sous le nom de Saba. Il faut gravir presque au sommet de ce roc escarpé , pour y trouver un peu de terre. Elle est très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes , mais dont l'eau ne séjourne pas , y font croître des plantes d'un goût exquis , & des choux d'une grosseur singulière. Une cinquantaine de familles Européennes , avec environ cent cinquante esclaves , y cultivent le coton , le filent , en font des bas , qu'on vend aux autres colonies jusqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba. Les femmes y conservent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuse peuplade ! élevée sur un rocher entre le ciel & la mer , elle jouit de ces deux élémens , sans en craindre les orages. Elle respire un air pur , vit de légumes , cultive une production simple qui lui donne l'aisance sans la tentation des richesses , s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile , possède en paix tous les biens de la modération , la santé , la beauté , la liberté. C'est-là le temple de la paix , d'où le sage peut contem-

pler à loisir les erreurs & les passions des hommes , qui vont , comme les flots de la mer , se pousser & se heurter sur les riches côtes de l'Amérique , dont ils se disputent & s'arrachent tour-à-tour les dépouilles & la possession. C'est de-là qu'on voit au loin les nations de l'Europe venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'océan , & sous les ardeurs des tropiques , toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité , se remplir d'or sans jamais s'en rassasier ; amasser dans des flots de sang ces métaux , ces perles , ces diamans , dont se couvrent ceux qui dépouillent les peuples ; surcharger d'innombrables navires de ces tonneaux précieux , d'où le luxe tire la pourpre , & où l'on puise les délices , la mollesse , la cruauté , les vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folie , & file paisiblement son coton.

Sous le même ciel est Saint-Martin , qui a dix-sept ou dix-huit lieues de circonférence , mais moins de terrain que cette dimension ne paroîtroit l'indiquer , parce que ses baies sont multipliées & profondes. En poussant des sables d'un cap à l'autre , l'océan a formé sur les côtes beaucoup d'étangs plus ou moins grands , la plupart très-poissonneux. L'intérieur du pays est rempli de hautes montagnes qui se prolongent presque par-tout jusqu'à la mer. Elles étoient couvertes de bois précieux , avant qu'on les eût dépouillées de cet ornement pour y établir des cultures auxquelles elles se trouvèrent plus propres que les plaines & les vallées. Le sol est généralement léger , pierreux , trop exposé à des fréquentes séchereffes & peu fertile : mais le ciel est pur & le climat d'une salubrité remarquable. Dans ces parages , on navigue sûrement , facilement ; & la multiplicité , l'excellence des mouillages qu'on y trouve empêchent de sentir bien vivement la privation de ports.

Les François & les Hollandois abordèrent , en 1638 , à cette île déserte , les premiers au Nord & les seconds au Sud. Ils y vivoient en paix & séparément , lorsque les Espagnols , qui étoient en guerre ouverte avec l'une & l'autre nation , les attaquèrent , les battirent , les firent prisonniers & s'établirent à leur

XIX.

Description
de l'île , partie
Hollandoise &
partie François-
se de S. Martin.

place. Le vainqueur ne tarda pas à se dégoûter d'un établissement dont la conservation lui coûtoit beaucoup , sans lui rapporter le moindre avantage ; & il l'abandonna , en 1648 , après avoir détruit tout ce qu'il ne lui étoit pas possible d'emporter.

Ces dévastations n'empêchèrent pas les deux puissances qui avoient déjà fait occuper Saint-Martin , d'y renvoyer quelques vagabonds , aussi-tôt qu'on le fut évacué. Ces colons se jurèrent une foi mutuelle ; & leurs descendans ont été fidèles à cet engagement , malgré les animosités qui ont si souvent divisé les deux métropoles. Seulement le partage , originairement trop inégal du territoire , s'est peu-à-peu rapproché. De dix mille cent quatre-vingt quarrés de terre , chacun de deux mille cinq cens toises quarrées que contient l'isle , les François n'en possèdent plus que cinq mille neuf cens quatre , & les Hollandois sont parvenus à s'en approprier quatre mille cent soixante-seize.

La culture du tabac fut la première qu'entreprirent , à Saint-Martin , les sujets de la cour de Versailles. Ils l'abandonnèrent pour l'indigo , qui fut remplacé par le coton auquel on a ajouté le sucre , depuis qu'en 1769 il a été permis aux étrangers de s'établir dans cette partie de l'isle. On y compte actuellement dix-neuf plantations qui donnent tous les ans un million pesant de sucre brut , d'un beau blanc , mais de peu de consistance , & un plus grand nombre d'habitations qui produisent deux cens milliers de coton. Les travaux sont dirigés par quatre-vingts familles , trente-deux Françoises , les autres Angloises , & dont la réunion forme une population blanche de trois cens cinquante-une personnes de tout âge & de tout sexe. Elles n'ont que douze cens esclaves. C'est trop peu pour l'étendue des cultures : mais les colons de la partie Hollandoise , propriétaires des meilleurs terrains de la Françoisé , sont dans l'usage d'envoyer leurs noirs au Nord , lorsque les travaux sont finis au Sud. Avant 1763 , il n'y avoit point eu d'autorité régulière dans ce foible & misérable établissement. A cette époque , on lui donna un chef qui n'a encore attiré aucun navigateur de la métropole. C'est toujours chez leur voisin que les François vont chercher ce qui

leur est nécessaire , c'est à lui qu'ils livrent toujours leurs productions.

La colonie Hollandoise est habitée par six cens trente-neuf blancs & trois mille cinq cens dix-huit noirs , occupés à exploiter trente-deux sucreries qui produisent ordinairement seize cens milliers de sucre , & à faire croître cent trente milliers de coton. Ce revenu trop modique est grossi par celui que donne un étang salé , dans les années qui ne sont pas excessivement pluvieuses. Dès l'aurore , des esclaves s'embarquent sur des bateaux plats : ils ramassent pendant la journée le sel qui est sur la superficie de l'eau & regagnent vers la nuit le rivage , pour y reprendre le lendemain une occupation qui ne peut être continuée que durant les mois de juin , de juillet & d'août. Les isles voisines achètent quelques foibles parties de cette production , dont la valeur totale peut s'élever à cent mille écus : mais elle est principalement livrée aux provinces de l'Amérique Septentrionale , qui enlèvent aussi le rum & le sucre de la colonie , tandis que le coton est livré aux navigateurs de la Grande-Bretagne. Il ne reste rien ou presque rien pour les négocians si actifs de la république ; & il faut en dire la raison.

L'établissement de Saint-Martin , quoique Hollandois , n'est pas habité par des Hollandois. A peine y voit-on cinq ou six familles de cette nation , qui ont même une espèce de honte d'en être. Tout le reste est Anglois : les hommes , la langue , les usages. Le préjugé a été poussé si loin , que les femmes vont souvent faire leurs couches à Anguille , isle Britannique qui n'est éloignée que de deux lieues , afin que leurs enfans ne soient pas privés d'une origine regardée , dans le pays , comme la seule illustre.

Le domaine des Provinces-Unies , dans le grand archipel de l'Amérique , ne présente rien de curieux ni d'intéressant , au premier coup-d'œil. Des possessions qui fournissent à peine la cargaison de six à sept petits bâtimens , ne paroissent dignes d'aucune attention. Aussi l'oubli le plus profond seroit-il leur partage , si quelques-unes de ces isles qui ne sont rien comme agricoles , n'étoient beaucoup comme commerçantes. Nous voulons parler de Saint-Eustache & de Curaçao.

XX.

Avantages que la Hollande retire de ses isles pour son commerce.

Le desir de former des liaisons interlopes avec les provinces Espagnoles du Nouveau-Monde , décida la conquête de Curaçao. Bientôt on y vit arriver un grand nombre de navires Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient montés par des hommes choisis dont la bravoure étoit soutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans la cargaison une part plus ou moins considérable qu'il étoit déterminé à défendre au prix de son sang contre les attaques des garde-côtes.

Les Espagnols n'attendoient pas toujours les fraudeurs. Souvent ils venoient eux-mêmes échanger dans un entrepôt constamment bien approvisionné leur or, leur argent, leur quinquina, leur cacao, leur tabac, leurs cuirs, leurs bestiaux, contre des nègres, des toiles, des foieries, des étoffes des Indes, des épiceries, du vis-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. C'étoit une réciprocité de besoins, de secours, de travaux & de courses entre deux nations rivales & avides de richesses.

L'établissement de la compagnie de Caraque & la substitution des vaisseaux de registre aux galions, ont beaucoup rallenti cette communication : mais les liaisons qu'on a formées avec le sud de la colonie Française de Saint-Domingue ont un peu diminué le vuide. Tout se ranime, lorsque les deux couronnes sont précipitées par leur ambition ou par l'ambition de leurs rivaux dans les horreurs des guerres. En pleine paix même, la république reçoit tous les ans de Curaçao une douzaine de navires chargés d'un sucre, d'un café, d'un coton, d'un indigo, d'un tabac & de cuirs qu'un sol étranger a vu croître.

Tout ce qui entre à Curaçao paie indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandises expédiées de Hollande ne sont jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe, paient plus de neuf pour cent. Le café étranger est assujetti au même droit en faveur de celui de Surinam. Les autres denrées d'Amérique ne doivent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelqu'une des rades de la république.

Saint-Eustache étoit assujetti autrefois aux mêmes impositions
que

que Curaçao ; & cependant il fit la plus grande partie du commerce de la Guadeloupe & de la Martinique , tout le tems que ces établissemens François furent asservis au joug odieux du monopole. Cette action diminua à mesure que le peuple propriétaire de ces isles se formoit aux bons principes , qu'il étendoit sa navigation. Le port franc de Saint-Thomas enlevait même aux Hollandois le peu qui leur étoit resté d'affaires, lorsqu'on prit enfin en 1756, le parti d'anéantir la plupart des droits établis. Depuis ce changement nécessaire , Saint-Eustache est , durant les divisions des ministères de Londres & de Versailles , l'entrepôt de presque toutes les denrées des colonies Françaises du Vent , le magasin général de leur approvisionnement. Mais les sujets des Provinces - Unies n'entretiennent pas seuls ce grand mouvement. L'anglois & le François se réunissent dans la rade de cette isle pour y conclure , à l'abri de sa neutralité , des marchés très-importans. Un passe-port qui coûte moins de trois cens livres couvre ces liaisons. Il est accordé , sans qu'on s'informe quel pays a vu naître celui qui le demande. De cette grande liberté naissent des opérations sans nombre & d'une combinaison singulière. C'est ainsi que le commerce a trouvé l'art d'endormir & de tromper la discorde.

La fin des hostilités ne fait pas rentrer dans le néant Saint-Eustache. Il envoie encore tous les ans aux Provinces-Unies vingt-cinq ou trente bâtimens chargés des productions des isles Espagnoles , Danoises & sur-tout Françaises , qu'il paie avec les marchandises des deux hémisphères ou en lettres-de-change sur l'Europe.

Tant d'opérations ont réuni à Saint-Eustache six mille blancs de diverses nations , cinq cens nègres ou mulâtres libres & huit mille esclaves. Un gouverneur , aidé d'un conseil sans lequel rien d'important ne peut être décidé , régit , sous l'autorité de la compagnie des Indes Occidentales , ce singulier établissement , ainsi que ceux de Saba & de Saint-Martin. Il fait sa résidence auprès d'un mouillage très-dangereux , & le seul cependant de l'isle où les navires puissent débarquer , puissent recevoir leurs cargaisons. Cette mauvaise rade est protégée par un petit fort & par une garnison de cinquante hommes. Si elle étoit défendue avec

vigueur & intelligence , l'ennemi le plus audacieux y tenteroit vraisemblablement sans succès une descente. Fût-elle opérée, l'assaillant auroit encore des difficultés presque insurmontables à vaincre pour gravir de la ville basse où sont les magasins à la ville haute où se réunit , durant la nuit , la population entière.

Cependant le Hollandois , également inventif dans le moyens de faire tourner à son avantage le bien & le mal d'autrui , n'est pas uniquement réduit , dans le Nouveau-Monde , aux profits passagers d'un commerce précaire. La république possède & cultive , dans le continent , un grand terrain dans le pays connu sous le nom de Guyane.

XXI.
Considérations
physiques sur
la Guyane.

C'est une vaste contrée , baignée à l'est par la mer , au sud par l'Amazone , au nord par l'Orenoque , & à l'ouest par Rio-Negro qui joint ces deux fleuves les plus grands de l'Amérique Méridionale.

Cette isle singulière offre trois particularités remarquables. Les différentes espèces de terre n'y sont pas rangées , comme ailleurs , par couches , mais mêlées au hasard , sans aucun ordre. Dans les collines correspondantes , les angles saillans des unes ne répondent pas aux angles rentrans des autres. Les corps qu'on a pris généralement pour des cailloux ne sont que des morceaux de lave qui commencent à se décomposer.

Il suit de ces observations , qu'il est arrivé des révolutions dans cette partie du globe & qu'elles ont été l'ouvrage des feux souterrains , aujourd'hui éteints : que l'ambrâsement a été général ; car on voit par-tout des masses remplies de scories de fer , & l'on ne trouve nulle part des pierres calcaires , qui vraisemblablement auront été toutes calcinées : que l'explosion a dû être très-considérable & a produit un grand affaissement , puisqu'on ne rencontre ailleurs des volcans que sur les plus hautes montagnes , & que le seul dont on ait apperçu l'entonnoir dans ces régions , n'a guère que cent pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

A l'époque de ces grands accidens de la nature , tout aura été bouleversé. Les campagnes seront restées entièrement découvertes , alternativement exposées à l'action des torrens de pluie , à l'action d'une chaleur excessive. Dans cet état d'alteration , il

se fera écoulé bien des siècles, avant que le sol soit redevenu propre à nourrir des plantes & successivement des arbres. On risqueroit cependant de s'égarer, en éloignant excessivement la révolution. Le peu de terre végétale qu'on trouve dans la Guyane, quoique la décomposition des arbres y en forme continuellement, déposeroit d'une manière victorieuse contre une antiquité fort réculée.

Dans l'intérieur du pays, le sol est donc & sera long-tems ingrat. Les terres hautes, c'est-à-dire celles qui ne sont pas submergées ou marécageuses, ne sont le plus souvent qu'un mélange confus de glaise & de craie, où ne peuvent croître que le manioc, les ignames, les patates, quelques autres plantes qui ne pivotent pas: encore pourrissent-elles trop communément, dans la saison des grandes pluies, parce que les eaux ne peuvent pas filtrer. Dans les terres même qu'on est réduit à regarder comme bonnes, les cafiers, les cacaotiers, les cotonniers, tous les arbres utiles n'ont qu'une durée fort courte & insuffisante pour récompenser les travaux du cultivateur. Tel est, presque sans exception, l'intérieur de la Guyane.

Ses rives présentent un autre spectacle. Les nombreuses rivières qui, de ce vaste espace, se précipitent dans l'océan, déposent sans cesse sur leurs bords & sur la côte entière une multitude prodigieuse de graines qui germent dans la vase & produisent en moins de dix ans des arbres de haute-futaie, connus sous le nom de paletuviers. Ces grands végétaux, que de profondes racines attachent à leur base, occupent tout l'espace où le flux se fait sentir. Ils y forment de vastes forêts couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau durant le flot, & après qu'il s'est retiré, d'une vase molle & inaccessible.

Sur la côte, ce spectacle unique, peut-être dans le globe, varie toutes les années. Dans les endroits où les courans jettent & accumulent des sables, le paletuvier périt très-rapidement, & les forêts emportées par les ondes disparaissent. Ces révolutions sont moins fréquentes aux bords des rivières, où les sables entraînés des montagnes durant les orages, sont poussés au large par la rapidité des eaux.

Les révolutions font les mêmes sur la côte de quatre cens lieues qui s'étend depuis l'Amazone jusqu'à l'Orenoque. Par-tout se présente sur le rivage , un rideau de paletuviers , alternativement détruit & renouvelé par la vase & par le sable. Derrière ce rideau , à quatre ou cinq cens pas , sont des savanes noyées par les eaux pluviales qui n'ont point d'écoulement ; & ces savanes se prolongent toujours latéralement au rivage , dans une profondeur plus ou moins considérable , selon l'éloignement ou le rapprochement des montagnes.

Depuis l'origine des choses , ces immenses marais n'étoient peuplés que de reptiles. Le génie de l'homme , vainqueur d'une nature ingrate & rebelle a changé leur destination primitive. C'est au milieu de ces eaux croupissantes , infectes & bourbeuses que la liberté a formé trois établissemens utiles , dont Surinam est le principal.

XXII.

Etablissement
formé par les
Hollandois ,
dans la Guyane ,
sur le Surinam.
Faits remar-
quables arrivés
dans la colonie.

Les bords incultes de ce grand fleuve reçurent , en 1634 , une soixantaine d'Anglois qui , autant qu'on peut le conjecturer , n'y restèrent que le tems nécessaire pour recueillir le tabac qu'ils avoient semé à leur arrivée.

Six ans après se montrèrent dans ce lieu abandonné quelques-uns de ces François que leur inquiétude pouffoit alors dans tous les climats , & que leur légèreté empêchoit de se fixer dans la plupart. Ils massacrèrent les naturels du pays , commencèrent la construction d'un fort & disparurent.

Leur retraite ramena en 1650 la nation qui la première avoit porté ses regards sur cette partie si long-tems négligée du nouvel hémisphère. La colonie avoit formé quarante ou cinquante sucreries , lorsqu'en 1667 elle fut attaquée & prise par les Hollandois , qui furent maintenus dans leur conquête par le traité de Breda.

La Zélande prétendit exclusivement au domaine utile de cette acquisition , parce que c'étoient ses vaisseaux & ses troupes qui l'avoient faite. Les autres provinces qui avoient partagé les frais de l'expédition , vouloient que ce fût un bien commun. Cette discussion aigrissoit depuis trop long-tems les esprits , lorsqu'on

arrêta enfin en 1682, que Surinam feroit abandonné à la compagnie des Indes Occidentales, mais à condition qu'elle paieroit aux Zélandois 572,000 livres; que son commerce se borneroit à la vente des esclaves, & que le pays feroit ouvert à tous les sujets, à tous les navigateurs de la république.

Quoique ce grand corps eût encore l'imagination remplie de ses anciennes prospérités, il ne tarda pas à comprendre que les dépenses nécessaires pour mettre une contrée immense en valeur, étoient au-dessus de ses forces épuisées. Il céda l'année suivante un tiers de son droit à la ville d'Amsterdam, & un tiers à un riche citoyen nommé Van-Aarssen, à un prix proportionné à celui que lui-même il avoit payé. Cet arrangement bizarre dura jusqu'en 1772, époque à laquelle les descendans de ce particulier vendirent pour 1,540,000 livres leur propriété aux deux autres membres de l'association.

La société trouva Surinam plongé dans tous les désordres que produit nécessairement une longue anarchie. Son représentant voulut établir quelque police, quelque justice. Il fut accusé de tyrannie auprès des états-généraux, & massacré en 1688 par les troupes.

L'année suivante, la colonie fut attaquée par les François qui commandoit du Caffé. L'habileté du chef & les efforts des braves aventuriers qui le suivoient, se trouvèrent impuissans contre un établissement où les troubles civils & militaires avoient mis en fermentation des esprits qu'un péril imminent venoit de réunir. Le Malouin Caffard fut plus heureux en 1712. Il mit Surinam à contribution, & emporta 1,370,160 livres en sucre ou en lettres-de-change. Ce désastre d'autant plus inattendu qu'il arrivoit dans un tems où les armes de la république étoient par-tout ailleurs triomphantes, accabla les planteurs réduits à donner le dixième de leurs capitaux.

On accusa la société d'avoir négligé le soin des fortifications; de n'avoir employé pour leur défense que peu de troupes & des troupes mal disciplinées. Les plaintes s'étendirent bientôt à des objets plus graves. Chaque jour voyoit se multiplier les raisons

ou les prétextes de mécontentement. Les états généraux fatigués de toutes ces contestations, chargèrent le stadhouder de les terminer de la manière qui lui paroîtroit la plus convenable. Ce premier magistrat n'avoit pas encore réussi à rapprocher les cœurs, lorsqu'il fallut s'occuper du salut de la colonie.

Les Anglois s'étoient à peine fixés sur les rives du Surinam, que plusieurs de leurs esclaves se réfugièrent dans l'intérieur des terres. La désertion augmenta encore sous la domination Hollandoise, parce qu'on exigea des travaux plus suivis, que la quantité des subsistances diminua, & que des peines plus atroces furent infligées. Ces fugitifs se virent avec le tems en assez grand nombre pour former des peuplades. Ils fortoient par bandes de leurs asyles, pour se procurer des vivres, des armes, des instrumens d'agriculture, & amenoient avec eux les nègres qui vouloient les suivre. On fit quelques tentatives pour arrêter ces incursions. Toutes furent inutiles & devoient l'être. Des soldats amollis, des officiers sans talent & sans honneur avoient une répugnance insurmontable pour une guerre où il falloit passer des marais profonds, d'épaisses forêts pour joindre un ennemi audacieux & implacable.

Le danger devint à la fin si pressant, que la république crut devoir envoyer en 1749, en 1772, & en 1774, quelques-uns de ses meilleurs bataillons au secours de la colonie. Tout ce que ces braves gens arrivés d'Europe ont pu effectuer, après des combats multipliés & sanglans, a été de procurer quelque tranquillité à des cultivateurs qui se voyoient tous les jours à la veille d'être ruinés ou égorgés. Il a fallu reconnoître successivement l'indépendance de plusieurs hordes nombreuses, mais sans communication entre elles, & séparées par des intervalles considérables. On leur doit des présens annuels, & l'on s'est engagé à les faire jouir de tous les avantages d'un commerce libre. Ces nouvelles nations ne se sont obligées de leur côté qu'à secourir leur allié, s'il en est besoin, & à lui remettre tout esclave qui viendroit se réfugier sur leur territoire. Pour donner la sanction à ces différens traités, les plénipotentiaires des parties contrac-

tantes se font fait faire une incision au bras. Le sang qui en a coulé a été reçu dans des vases remplis d'eau & de terre. Cette mixtion révoltante a été bue, des deux côtés, en signe de fidélité. S'ils se fussent refusés à cet excès d'humiliation, jamais des maîtres oppresseurs n'auroient obtenu la paix de leurs anciens esclaves.

Après tant d'événemens fâcheux, la colonie s'est trouvée plus florissante qu'on n'auroit pu l'espérer. Les causes de cette surprenante prospérité doivent être curieuses & intéressantes.

Les premiers Européens qui se fixèrent sur cette région barbare, établirent d'abord leurs cultures sur des hauteurs qui se trouvèrent généralement stériles. On ne tarda pas à soupçonner que les fels en avoient été détachés par les torrens, & que c'étoit de ces couches successives d'un excellent limon qu'avoient été composées les terres basses. Quelques expériences heureuses confirmèrent cette conjecture judicieuse, & l'on résolut de mettre à profit une si grande découverte. La chose n'étoit pas aisée ; mais la passion du succès surmonta tous les obstacles.

Ces vastes plaines sont inondées par les fleuves qui les arrosent, mais ne le sont pas toute l'année. Dans la saison même des débordemens, les eaux ne s'y répandent que peu avant, que peu après la pleine mer. Pendant le reflux, les rivières se retirent insensiblement, & se trouvent souvent au moment de la basse mer plusieurs pieds au-dessous du sol qu'elles couvroient six heures auparavant.

C'est lorsque les pluies ne sont pas abondantes, & que les rivières sont basses, qu'il faut s'occuper des desséchemens. Cette saison commence en août & finit avec le mois de décembre. Durant ce période, l'espace qui doit être mis à l'abri des inondations, est enveloppé d'une digue suffisante pour repousser les eaux. Il est rare qu'on lui donne plus de trois pieds d'élévation, parce qu'il n'est pas ordinaire qu'on choisisse un terrain submergé de plus de deux pieds pour établir une plantation.

A un des coins de la digue, formée avec la terre du fossé qu'on creuse, est une machine hydraulique entièrement ouverte d'un

XXIII.

Quels ont été
les principes
des malpratiques
de la colonie de
Surinam ?

côté, taillée de l'autre en bec de flûte, & garnie d'une porte que l'impulsion des eaux ouvre de bas en haut, & qui retombe par son propre poids. Lorsque le mouvement de l'océan fait enfler les ondes, les rivières pèsent sur cette porte, & la ferment de manière que les eaux extérieures n'y sauroient entrer. Lorsqu'au contraire les rivières sont basses, les eaux intérieures & pluviales, s'il y en a, la soulèvent & s'écoulent facilement.

Dans l'intérieur de la digue, sont pratiquées de distance en distance, quelques foibles rigoles. Elles aboutissent toutes à un fossé, qui entoure la plantation. Cette précaution sert à exhausser le sol, & à lui ôter la surabondance d'humidité qui pourroit lui rester.

Les travaux d'un an doivent suffire pour envelopper le terrain qu'on a choisi. Il est défriché dans la seconde année, & pourroit être cultivé au commencement de la troisième, s'il n'étoit absolument nécessaire de le laisser assez long-tems exposé à l'influence de l'eau douce pour atténuer l'action des sels marins. Cette obligation éloigne plus qu'on ne voudroit les récoltes : mais l'abondance dédommage du retard.

Le casier généralement placé sur des côteaux dans les autres colonies, laisse plutôt ou plus tard un vuide qui ne peut être rempli, ni par un nouveau casier, ni par aucune autre plante, parce que les orages ont successivement dépouillé ce sol de tout ce qui le rendoit fertile. Il n'en est pas ainsi à Surinam. Cet arbre précieux n'y conserve, il est vrai, sa vigueur qu'environ vingt ans : mais de jeunes plants mis dans l'intervalle des anciens, & destinés à les remplacer, empêchent le cultivateur de se ressentir de cette décadence prématurée. De-là vient qu'il n'y a jamais d'interruption dans les récoltes. Elles sont même plus abondantes que dans les autres établissemens.

La disposition d'une sucrerie dans ces singuliers marais, a cela de particulier, que le terrain est coupé par plusieurs petits canaux destinés au transport des cannes. Ils aboutissent tous au grand canal qui, par une de ses issues, reçoit les eaux lorsqu'elles montent, & par l'autre fait tourner un moulin lorsqu'elles baissent. Dans ces plantations, la première production n'est pas de bonne
qualité :

qualité : mais le tems lui donne , ou peu s'en faut , ce qui lui manquoit de perfection. On peut attendre moins impatiemment ce succès dans une région où les cannes à leur cinquième , à leur sixième rejetton donnent autant de sucre qu'on en obtient ailleurs des cannes nouvellement plantées. Un des principes de cette fécondité doit être la facilité qu'ont les colons d'entourer d'eau leurs habitations , durant la saison sèche. L'humidité habituelle que cette méthode entretient dans les terres , paroît préférable aux arrosemens qu'on pratique avec de grands frais ailleurs , & que même on ne peut pas se procurer par-tout.

Depuis que les Hollandois ont réussi à dompter l'océan dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien , leurs cultures ont prospéré. Ils les ont poussées à vingt lieues de la mer , & donné à leurs plantations un agrément & des commodités qu'on n'apperçoit pas dans les possessions Angloises ou Françoises les plus florissantes. Ce sont par-tout des bâtimens spacieux & bien disposés , des terrasses parfaitement allignées , des potagers d'une propreté exquise , des vergers délicieux , des allées plantées avec symétrie. On ne voit pas sans émotion tant de merveilles opérées en moins d'un siècle dans des brouillards originaires dégoutans & mal-sains. Mais une raison sévère vient tempérer l'excès de l'enchantement. Les capitaux occupés par ces superfluités , feroient plus sagement employés à la multiplication des productions vénales.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux & l'espèce de luxe qu'on s'est permis , a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à se procurer des fonds. Ils ont obtenu à cinq ou six pour cent tout l'argent qu'ils pouvoient employer : mais sous la condition formelle que leurs plantations resteroient hypothéquées à leur créancier ; & que jusqu'à ce qu'on l'eût entièrement payé , ils seroient obligés de lui livrer la totalité de leurs productions au prix courant de la colonie.

Avec ces secours , il s'est formé sur les bords du Surinam , du Commawine , des rivières de Cottica & de Perica quatre cens trente plantations. En 1775, elles donnèrent vingt-quatre millions

XXIV.

Etat actuel de
la colonie de
Surinam & l'é-

vendue de ses
dertes.

trois cens vingt mille livres pesant de sucre brut, qui en Hollande furent vendues 8,333,400 livres; quinze millions trois cens quatre-vingt-sept mille livres pesant de café, qui furent vendues 8,580,934 livres; neuf cens soixante-dix mille livres pesant de coton, qui furent vendues 2,372,255 livres; sept cens quatre-vingt-dix mille huit cens cinquante-quatre livres pesant de cacao, qui furent vendues 616,370 livres; cent cinquante-deux mille huit cens quarante-quatre livres pesant de bois de couleur qui furent vendues 14,788 livres. Ces productions qui réunies rendirent 19,917,747 livres furent portées dans les rades de la république par soixante-dix navires. Le nombre de ces bâtimens se seroit accru, si les cinq cens soixante mille gallons de sirop, si les cent soixante-six mille gallons de rum livrés à l'Amérique Septentrionale avoient pris la route de l'Europe. Il augmentera, si le tabac, dont on a commencé à s'occuper, a le succès qu'on en espère.

Les travaux réunis de cet établissement occupoient en 1775 soixante mille esclaves de tout âge & de tout sexe. Ils obéissoient à deux mille huit cens vingt-quatre maîtres, sans compter les femmes & les enfans. Les blancs étoient de divers pays, de sectes diverses. Tels sont les progrès de l'esprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de religion devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'est-ce que ces vaines dénominations de Juifs & de Chrétiens, de François ou de Hollandois? Malheureux habitans d'une terre si pénible à cultiver, n'êtes-vous pas frères? Pourquoi donc vous chasser d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre? Et quelle vie encore que celle dont vous avez la folle cruauté de vous disputer la jouissance! Tous les élémens, le ciel & la terre, n'ont-ils pas assez fait contre vous, sans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laisse pour y résister?

Paramabiro, chef-lieu de la colonie, est une petite ville agréablement située. Les maisons y sont jolies & commodes; quoique construites seulement de bois sur des briques apportées d'Eu-

rope. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, laisse peu de chose à desirer. Il reçoit tous les navires expédiés de la métropole pour l'extraction des denrées.

La société à laquelle appartient ce grand établissement, est chargée des dépenses publiques. Le souverain la mise en état de remplir cette obligation, en lui permettant de lever quelques taxes qu'on ne peut augmenter sans le consentement de l'état & des habitans. Une capitation de cent sols sur tout adulte libre ou esclave, & de soixante sur chaque enfant, étoit autrefois la plus forte de ces contributions. En 1776, elle a été convertie en une autre moins avilissante de six pour cent sur les productions du pays, sur les bénéfices du commerce, sur les gages des différens emplois. Cependant on n'a pas discontinué de payer deux & demi pour cent sur les denrées qui sortoient de la colonie, un & demi pour cent pour celles qui y entroient. Ces impôts réunis suffisoient à peine pour le grand objet auquel ils sont destinés; & rarement reste-t-il quelque bénéfice pour la société.

Indépendamment des taxes levées pour la compagnie, il en est une assez considérable sur les productions de la colonie que les citoyens sont convenus d'établir eux-mêmes pour leurs différens besoins, & spécialement pour la solde de trois cens nègres affranchis destinés à garantir les cultures des incursions des nègres fugitifs.

Malgré tant d'impositions, malgré l'obligation de payer l'intérêt de 77,000,000 liv. la colonie étoit florissante dans le tems où ses productions avoient un débit sûr & avantageux. Mais lorsque le café a perdu dans le commerce la moitié de son ancien prix, tout est tombé dans un désordre extrême. Le débiteur devenu insolvable, s'est vu chasser de sa plantation. Le créancier, même le plus impitoyable, n'a pas retrouvé ses capitaux. L'un & l'autre ont été ruinés. Les cœurs sont encore aigris, les esprits sont abattus; & il est difficile de prévoir à quelle époque renaîtront la concorde & l'activité. Voyons quel a été, dans cette fatale crise, le sort de Berbiche.

Cet établissement borné à l'est par la rivière de Corentin, & à l'ouest par le territoire de Demerary, n'occupe que dix lieues

XXV.

Fondation de
la colonie de

Berbiche. Ses
malheurs pas-
sés Sa misère
actuelle.

de côte. Dans l'intérieur du pays, rien ne l'arrêteroit jusqu'à la partie des Cordelières, connue sous le nom de montagnes Bleues. Le grand fleuve qui lui a donné son nom embarrassé à son embouchure par un banc de boue & de fable, n'a d'abord que quatorze ou quinze pieds de profondeur : mais il en acquiert bientôt quarante ; & l'on en trouve la navigation facile jusqu'à trente-six lieues de la mer, terme des plantations les plus éloignées.

L'an 1626 vit jetter les premiers fondemens de la colonie. Comme on la formoit sur une région comprise dans l'oûtroi de la compagnie des Indes Occidentales, ce corps, alors puissant & très-protégé, se réserva quelques droits & d'une manière plus particulière la vente exclusive des esclaves. La culture du sucre & du rocou, dont on s'occupoit uniquement, n'avoit pas fait de grands progrès, lorsqu'en 1689 quelques aventuriers François ravagèrent le pays, & n'en sortirent qu'après s'être fait promettre 44,000 livres qui ne furent jamais payées. Des François firent encore, en 1712, une invasion dans la colonie. Afin d'échapper au pillage & pour être débarrassés de ces étrangers, les habitans s'engagèrent à donner 660,000 livres. Les noirs, le sucre, les provisions qu'on livra montèrent à 28,654 livres 4 sols. Le reste devoit être acquitté en Europe par les propriétaires des habitations, tous de la province de Zelande. Soit impuissance, soit raison, ils se refusèrent à un engagement pris sans leur aven. Trois riches particuliers d'Amsterdam remplirent cette obligation & devinrent seuls maîtres de Berbiche.

Leur conduite fut sage & mesurée. Ils rétablirent les anciennes plantations ; ils introduisirent un meilleur esprit parmi ceux qui les exploitoient ; ils ajoutèrent la culture du cacao à celles qui étoient déjà connues : mais leurs capitaux ne suffisoient pas pour élever la colonie au degré de prospérité dont elle paroissoit susceptible. 7,040,000 liv. furent jugées nécessaires pour ce grand objet, & il fut créé seize cens actions de 4400 liv. chacune. On n'en put placer que neuf cens quarante & une, sur lesquelles même les acquéreurs ne fournirent que 42 pour cent. Ainsi le nouveau capital se trouva réduit à 1,573,352 livres, dont il fallut

1,320,000 livres à l'ancienne société qui cédoit toutes ses propriétés; de sorte qu'il ne resta en argent que 273,352 livres.

C'étoit bien peu pour la fin qu'on s'étoit proposée. Les intéressés en étoient eux-mêmes si convaincus, qu'en 1730 ils demandèrent que tout sujet de l'état fût autorisé à naviguer & à s'établir à Berbiche, à condition qu'il paieroit en Amérique 6 liv. de capitation pour chaque blanc & pour chaque noir qu'il placeroit sur son habitation; 55 liv. par plantation pour la contribution ecclésiastique; deux & demi pour cent pour toutes les marchandises qui entreroient dans la colonie ou pour les denrées qui en sortiroient; & en Europe 3 liv. par tonneau de tout ce qu'il tireroit des ports de la république, & 3 liv. par tonneau de tout ce qu'il y enverroit. Moyennant ces redevances, la société s'engageoit à faire toutes les dépenses que le gouvernement, la défense, la police & la justice de cet établissement exigeroient. Les états-généraux jugèrent ce plan utile; & ils lui donnèrent la sanction des loix par un décret du 6 décembre 1732.

Une fermentation assez vive fut l'heureuse suite de ce nouvel ordre de choses. Tout prospéroit, lorsqu'en 1756; les blancs & les blancs seulement furent attaqués d'une épidémie qui dura sept ans & en fit périr le plus grand nombre. L'état de foiblesse où cette calamité avoit réduit Berbiche enhardit en 1763 les esclaves à se révolter. A la première nouvelle du soulèvement, vingt soldats-& quelques colons, échappés à la contagion, se réfugièrent dans quatre navires qui étoient dans la rivière & bientôt après dans une redoute, bâtie près de l'Océan. Les secours qu'on leur envoya de tous côtés, les mettent enfin en état de retourner dans leurs plantations, & même de réduire les nègres: mais ils ne règnent plus que sur des décombres ou sur des cadavres.

La société ruinée, comme les habitans, est réduite à demander huit pour cent à ses actionnaires, ce qui lui donne 330,000 liv. & à en emprunter 1,100,000 liv. de la province de Hollande à un intérêt de deux & demi pour cent. Ces sommes ne lui suffisant pas encore pour remplir ses obligations, elle obtient, en 1774, de la république que les impôts perçus jusqu'à cette époque se-

ront doublés dans la fuite. Les nouvelles taxes jettent dans le désespoir le colon déjà trop découragé par la perte totale de ses cacaoyers & par la baisse énorme de son café. Aussi cet établissement sur lequel on avoit fondé de si grandes espérances, ne fait-il que rétrograder.

La colonie ne compte que cent quatre plantations, la plupart peu considérables, semées de loin en loin sur les bords de la rivière de Berbiche ou sur celle de Canje qui se jette dans la première, à trois lieues de la mer. On y voit sept mille esclaves de tout âge & de tout sexe & deux cens cinquante blancs, sans compter les soldats qui devroient former le même nombre. Ce qui y est annuellement recueilli de café, de sucre, de coton est porté par quatre ou cinq navires dans la métropole, où il n'est pas vendu au-dessus d'un million ou douze cens mille livres. Sur ce produit, il faudroit prendre un intérêt de six pour cent que les colons se sont engagés à payer pour environ 1,760,000 livres qu'ils ont empruntées : mais c'est une obligation qu'ils sont dans l'impuissance de remplir. Il faut que les prêteurs se contentent de quatre, de trois, de deux. Plusieurs même ne reçoivent rien.

Quoique, suivant les calculs remis, en 1772, aux états-généraux, les dépenses annuelles de souveraineté ne passent pas, en Europe & en Amérique 190,564 livres, la société n'en est pas moins dans une situation désespérée. Depuis 1720 jusqu'en 1763, les dividendes réunis ne se sont élevés qu'à 61 pour cent, ce qui ne fait année commune que 1 $\frac{1}{3}$. Après cette époque, il n'y a plus eu de répartition. Aussi les actions, qui ont coûté 2200 liv. chacune, n'ont-elles plus de cours. On n'en trouveroit pas 110 livres. Il faut se former une autre idée de la colonie d'Essequibo.

XXVI.
Ancienneté
de la colonie
d'Essequibo.
Comment elle a
pu prospérer,
après avoir lan-
gué très-long-
tems.

Cette rivière, éloignée de vingt lieues de celle de Berbiche, fixa la première les Hollandois, qui comme d'autres Européens, remplissoient, vers la fin du seizième siècle, la Guyane de leurs brigandages, dans l'espérance d'y trouver de l'or. On ignore précisément à quelle époque ils se fixèrent à Essequibo : mais il est prouvé que les Espagnols les en chassèrent en 1595.

Ces républicains étoient retournés à leur poste, puisqu'en 1666,

ils en furent expulsés de nouveau par les Anglois qui eux-mêmes ne purent pas s'y soutenir un an entier. Cet établissement, qui avoit été toujours peu de chose, ne fut rien après la reprise de possession. En 1740, ses productions ne formoient pas la cargaison d'un seul navire.

Deux ou trois ans après, quelques colons d'Essequibo jetèrent les yeux sur la rivière très-voisine de Demerary. Les bords s'en trouvèrent très-fertiles; & cette découverte eut des suites favorables.

Depuis quelque tems, les défrichemens étoient suspendus à Surinam par la guerre sanglante & ruineuse qu'il soutenoit contre les nègres attroupés dans les bois. Berbiche de son côté étoit agité par la révolte de ses esclaves. La compagnie des Indes Occidentales saisit ce moment propice, pour appeler à sa concession des hommes entreprenans de toutes les nations. Ceux qui y arrivoient avec un commencement de fortune, recevoient gratuitement un terrain avec quelques encouragemens. Ils étoient même assurés, après leurs premiers travaux, d'obtenir en prêt & à des conditions modérées, la valeur des trois cinquièmes des établissemens qu'ils auroient formés. Cet arrangement devint une source féconde d'industrie, d'activité & d'économie. En 1769, on comptoit déjà sur les rives du Demerary cent trente habitations, où le sucre, le café, le coton étoient cultivés avec succès. Le nombre des plantations s'est accru depuis cette époque, & il doit beaucoup augmenter encore.

Tel est l'état des trois colonies, que les Hollandois ont successivement formées dans la Guyane. Il est déplorable, & le sera

XXVII.
Désordres qui
régneront dans
les colonies
Hollandoises.

long-tems, peut-être toujours, à moins que le gouvernement ne trouve dans sa sagesse, dans sa générosité ou dans son courage un expédient pour décharger les cultivateurs du poids accablant des dettes qu'ils ont contractées.

Ce sont les gouvernemens qui, dans les tems modernes, ont donné l'exemple des emprunts. La facilité d'en obtenir, à un intérêt plus ou moins onéreux, les a presque tous engagés ou soutenus dans des guerres que leurs facultés naturelles ne com-

portoient pas. Cette manie a gagné les villes, les provinces, les différens corps. Les grandes compagnies de commerce ont encore beaucoup étendu cet usage, & il est devenu ensuite très-familier aux hommes audacieux que leur caractère pouffoit aux entreprises extraordinaires.

Les Hollandois qui, dans la proportion de leur territoire ou de leur population, avoient plus accumulé de métaux qu'aucun autre peuple, & qui n'en trouvoient pas l'emploi dans leur industrie toute étendue qu'elle étoit, ont cherché à les placer utilement dans les fonds publics de toutes les nations, & même dans les spéculations des particuliers. Leur argent a sur-tout servi à défricher en Amérique quelques colonies étrangères & les leurs principalement. Mais la précaution qu'ils avoient eue de se faire hypothéquer les plantations de leurs débiteurs n'a pas produit l'effet qu'ils en attendoient. On ne leur a plus remboursé les capitaux, on ne leur a même plus payé les intérêts, lorsque les denrées de ces établissemens ont perdu de leur ancien prix. Les contrats passés avec des cultivateurs devenus indigens sont tombés cinquante, soixante, quatre-vingt pour cent au-dessous de leur valeur primitive.

C'est un désordre tout-à-fait ruineux. Inutilement on examineroit s'il faut l'attribuer à l'avidité des négocians fixés à Amsterdam, ou à l'inertie, aux folles dépenses des colons transplantés au-delà des mers. Ces discussions ne diminueroient pas le mal. Il faut laisser aux oisifs les questions oiseuses. Qu'ils écrivent, qu'ils disputent. Si cela n'est pas fort utile, cela n'est pas fort nuisible. Mais ce ne sont pas des discours, c'est de l'action qu'il faut dans un incendie. Tandis qu'on perdrait son tems à examiner quelle a été la cause, quels ont été les ravages, & quels sont les progrès du feu, l'édifice seroit réduit en cendres. Un soin pressant doit occuper les états-généraux. Qu'ils tirent la vaste contrée soumise à la Hollande, depuis la rivière de Poumaron jusqu'à celle de Marony, de l'inquiétude qui l'engourdit, de la misère qui l'accable, & qu'ils lèvent ensuite les autres obstacles qui s'opposent si opiniâtrément à ses progrès.

Celui

Celui qui vient du climat paroît le plus difficile à surmonter. Dans cette région, l'année est partagée entre des pluies continues & des chaleurs excessives. Il faut disputer sans interruption à des reptiles dégoûtans des récoltes achetées par les travaux les plus assidus. On est exposé à périr dans les langueurs de l'hydropisie ou dans des fièvres de toute espèce. L'autorité n'a point de force contre ces fléaux de la nature. Le remède, s'il y en a un, fera l'ouvrage du tems, de la population, des défrichemens.

Ce que les loix peuvent, ce qu'elles doivent, c'est de réunir au corps de la république des possessions abandonnées comme au hasard à des associations particulières qui s'occupent peu ou mal de toutes les parties de l'administration dans les pays soumis à leur monopole. Les empires se sont tous convaincus, un peu plutôt, un peu plus tard, de l'inconvénient de laisser les provinces qu'ils ont envahies, dans l'autre hémisphère, à des compagnies privilégiées, dont les intérêts s'accordoient rarement avec l'intérêt public. Ils ont enfin compris que la distance ne changeoit point la nature du pacte exprès ou tacite entre le ministère & les sujets ; que quand les sujets ont dit, nous obéirons, nous servirons, nous contribuerons à la formation & à l'entretien de la force publique, & que le ministère a répondu, nous vous protégerons au-dedans par la police & par les loix, au-dehors par les négociations & par les armes, ces conditions devoient également s'accomplir de part & d'autre, de la rive d'un fleuve à la rive opposée, du rivage d'une mer à l'autre rivage ; que la protection stipulée venant à cesser, l'obéissance & les secours promis étoient suspendus de droit ; que si les secours étoient exigés, lorsque la protection cessoit, l'administration dégénéroit en brigandage tyrannique ; qu'on étoit dispensé du serment de fidélité envers elle, qu'on étoit libre de s'affranchir d'un mauvais maître & de s'en donner un autre ; qu'on rentroit dans l'état de liberté absolue, & qu'on recouvroit la prérogative d'instituer telle sorte de gouvernement qu'on jugeroit le plus convenable. D'où ils ont conclu que leurs sujets du Nouveau-Monde avoient autant de droit que ceux de l'ancien à ne dépendre que

du gouvernement, & que leurs colonies feroient plus florissantes sous la protection immédiate de l'état que sous une protection intermédiaire. Le succès a généralement démontré la solidité de ces vues. On ne voit que les Provinces-Unies qui soient restées fidèles à leur premier plan. Cet aveuglement ne sauroit durer. Lorsqu'il sera dissipé, la révolution se fera sans secousse, parce qu'aucun des corps qu'il faut anéantir n'a intérêt à la traverser : elle se fera même sans embarras, parce qu'aucun de ces corps n'a un seul navire, ne fait le moindre commerce. Alors les possessions Hollandoises de la Guyane formeront un tout capable de quelque résistance.

Dans l'état actuel des choses, Berbiche & Essequibo repousseroient à peine un corsaire entreprenant, & feroient obligés de capituler à l'approche de la plus faible escadre. La partie orientale que son importance expose davantage à l'invasion, est mieux défendue. L'entrée de la rivière de Surinam est assez difficile à cause de ses bancs de sable. Cependant les bâtimens qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer lorsque la mer est haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commawine se jette dans le Surinam. C'est à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défense. Ils y ont placé une batterie sur le Surinam, une autre batterie sur la rive droite du Commawine, & une citadelle appelée Amsterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui se croisent ont le double objet d'empêcher que les vaisseaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivières & ne puissent entrer dans l'autre. La forteresse, située au milieu d'un petit marais, n'est abordable que par une chaussée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a besoin que d'une garnison de huit ou neuf cents hommes. Flanquée de quatre bastions, entourée d'un rempart de terre, d'un large fossé plein d'eau, d'un bon chemin couvert, elle n'a d'ailleurs, ni poudrière, ni magasin voûté, ni aucune espèce de casemates. Trois lieues plus haut, on trouve sur le Surinam une batterie fermée, destinée à couvrir le port & la ville de Paramabiro. On la nomme Zelandia. Une pareille batterie, qu'on appelle Som-

meswelt, couvre la Commawine, à une distance à-peu-près égale. La colonie a pour défenseurs ses milices, douze cents hommes de troupes réglées & deux compagnies d'artillerie.

Réunissez à cet établissement les deux autres ; faites un ensemble de ces territoires divisés, & ils se prêteront mutuellement quelque appui. La république elle-même, accoutumée à porter un œil vigilant sur un domaine devenu plus spécialement le sien, le couvrira de toute sa puissance. Ses forces de terre & de mer seront employées à le garantir des dangers qui pourroient le menacer du côté de l'Europe, à le délivrer des inquiétudes qui, dans le continent même, l'agitent sans cesse.

Les Hollandois exercent dans la Guyane contre les noirs des cruautés inconnues dans les îles. La facilité de la désertion sur un pays immense a donné lieu vraisemblablement à cet excès de barbarie. Sur le plus léger soupçon, un maître fait mourir son esclave en présence de tous les autres, mais avec la précaution d'écarter les blancs, qui seuls pourroient déposer en justice contre cette usurpation de l'autorité publique.

Ces atrocités ont poussé successivement dans les forêts une multitude considérable de ces déplorables victimes d'une avarice infâme. On leur a fait une guerre vive & sanglante sans parvenir à les détruire. Il a fallu enfin reconnoître leur indépendance ; & depuis ces traités remarquables, ils ont formé plusieurs hameaux, où ils cultivent assez paisiblement les denrées de nécessité première sur les derrières de la colonie.

D'autres noirs ont quitté leurs ateliers. Ces fugitifs, toujours errans, tombent inopinément tantôt sur une frontière, & tantôt sur une autre, pour piller des subsistances, pour ruiner les plantations de leurs anciens tyrans. En vain les troupes sont dans une activité continuelle pour contenir ou pour surprendre un ennemi si dangereux. Des avis secrets le mettent à l'abri de tous les pièges, & dirigent ses incursions vers les lieux sans défense.

Il me semble voir ce peuple esclave de l'Égypte qui, réfugié dans les déserts de l'Arabie, erra quarante ans, tâta tous les peuples voisins, les harcela, les entana tour-à-tour ; & par de

légères & fréquentes incursions, prépara l'invasion de la Palestine. Si la nature forme par hasard une grande ame dans un corps d'ébène, une tête forte sous la toison d'un nègre; si quelque Européen aspire à la gloire d'être le vengeur des nations foulées depuis deux siècles; si même un missionnaire fait employer à propos l'ascendant continuel & progressif de l'opinion contre l'empire variable & passager de la force..... faut-il que la barbarie de notre police Européenne inspire des vœux de sang & de ruine à l'homme juste & humain qui médite les moyens d'assurer la paix & le bonheur de tous les hommes?

La république prévientra la subversion de ses établissemens, en donnant un frein salutaire aux caprices & aux fureurs de ses sujets. Elle prendra aussi des mesures efficaces pour faire arriver dans ses rades le fruit de leurs travaux qui, jusqu'à nos jours, en a été trop souvent détourné.

Les plus grands propriétaires de la Guyane Hollandoise vivent en Europe. On ne voit guère dans la colonie que les agens de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangères le soin de leurs plantations. Les consommations de pareils habitans ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Aussi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions cultivées dans cette partie du Nouveau-Monde, n'y portent-ils que des choses du premier besoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négocians Hollandois sont-ils réduits à partager cet approvisionnement, tout foible qu'il est, avec les Anglois de l'Amérique Septentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus que parce qu'on ne pouvoit pas se passer de leurs chevaux. La difficulté d'en élever & peut-être d'autres causes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux servent tellement de passe-port aux hommes, qu'un bâtiment qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à sa grandeur, n'entreroit pas dans les ports. Mais s'ils viennent à périr dans la traversée, il suffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à vendre toute espèce de comestible. Une loi défend de

donner à ces navigateurs autre chose en paiement que des sirops & des eaux-de-vie de sucre : elle est peu respectée. Les nouveaux Anglois , avec le droit qu'ils ont usurpé d'importer tout ce qu'ils veulent , exportent les denrées les plus précieuses de la colonie , & se font encore livrer de l'argent , ou des lettres-de-change sur l'Europe. Tel est le droit de la force , dont les peuples républicains usent , non-seulement avec les autres nations , mais entre eux. Les Anglois agissent à-peu-près avec les Hollandois , comme firent les Athéniens à l'égard des Méliens. *De tout tems , le plus foible cède au plus fort , disoit Athènes aux Insulaires de Melos : nous n'avons pas fait cette loi ; elle est aussi vieille que le monde & durera autant que lui.* Cette même raison , qui sied si bien à l'injustice , fit qu'Athènes fut à son tour subjuguée par Lacédémone , & détruite par les Romains.

Les Provinces-Unies n'ont pas donné à leurs possessions de l'autre hémisphère l'attention qu'elles méritoient , quoique les brèches que recevoit coup sur coup leur fortune fussent bien propres à leur ouvrir les yeux. Si le tourbillon de sa prospérité n'eût aveuglé la république , elle auroit apperçu dans la perte du Brésil les premières sources de sa décadence. Dépouillée de cette vaste possession , qui , dans ses mains , pouvoit devenir la première colonie de l'univers , qui devoit couvrir le vice ou la petitesse de son territoire d'Europe , elle se vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête , le facteur des nations. Alors se forma dans la masse de ses richesses réelles , un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les suites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre , ne furent pas moins funestes à la Hollande. Dès-lors , cette île cessant d'être tributaire du commerce de la république , devint sa rivale ; & bientôt acquit sur elle une supériorité décidée en Afrique , en Asie , en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloise , la Hollande touchoit au terme de sa ruine. Heureusement pour elle , les rois ne connurent pas , ou ne voulurent pas assez la prospérité de leurs peuples. Cependant , à mesure que les lumières ont

XXVIII.

Les pertes que font les Hollandois doivent rendre la république très-attentive sur ses possessions d'Amérique.

pénétré dans les esprits, chaque gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a faits dans cette carrière ont resserré l'effort de la Hollande. La marche actuelle fait présumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de son territoire, à l'étendue de son industrie. A cette époque, où tout semble entraîner le destin des nations, le Hollandois, qui a dû sa fortune autant à l'indolence & à l'ignorance de ses voisins, qu'à son économie, à son expérience, se trouvera réduit à sa pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas sans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution : mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la république, en cherchant à jouer un rôle principal, dans les troubles qui ont si souvent agité l'Europe. La politique intéressée de notre siècle lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entreprises ou soutenues pour l'utilité de son commerce. Mais comment approuver celles où son ambition démesurée, & des inquiétudes mal fondées ont pu l'engager ? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts excessifs. Si l'on réunit les dettes séparément contractées par la généralité, par les provinces, par les villes, dettes également publiques ; on trouvera qu'elles s'élèvent à deux milliards, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieusement augmenté la masse des impôts.

D'autres examineront peut-être si ces taxes ont été judicieusement placées, si elles sont perçues avec l'économie convenable. Il suffit ici d'observer que leur effet a été de renchérir si fort les denrées de premier besoin, & par conséquent la main-d'œuvre, que l'industrie nationale en a souffert la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de soie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont succombé, après avoir lutté long-tems contre la progression de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printems amène à la fois les hautes marées & la fonte des neiges, un pays est inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hausser le prix des vivres, l'ouvrier qui paie davantage ses consommations, sans gagner plus de salaire, déserte les fabriques & les ateliers. La Hollande n'a sauvé du naufrage que

celles de ses manufactures qui n'ont pas été exposées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la république, s'il est permis d'appeller de ce nom la pêche du hareng, n'a guère moins souffert. Cette pêche, qu'on appella long-tems la mine d'or de l'état, à cause de la quantité d'hommes qu'elle faisoit vivre, que même elle enrichissoit, a non-seulement diminué de la moitié; mais ses bénéfices, de même que ceux de la pêche de la baleine, se sont réduits peu à peu à rien. Aussi, n'est-ce point avec de l'argent que ceux qui soutiennent ces deux pêches, forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'associés que les négocians qui fournissent les vaisseaux, les agrès, les utensiles, les approvisionnemens. Leur profit ne consiste guère que dans la vente de ces marchandises, dont ils sont payés par le produit de la pêche, qui donne rarement quelque chose au-delà des frais de l'armement. L'impossibilité où est la Hollande de faire un usage plus utile de ses nombreux capitaux, a seule sauvé les restes de cette source primitive de la prospérité publique.

L'énormité des droits, qui a détruit les manufactures de la république, & réduit à si peu de chose le bénéfice de ses pêcheries, a beaucoup resserré sa navigation. Les Hollandois tirent toujours de la première main les matériaux de leur construction. Ils parcourent rarement les mers sur leur lest. Ils vivent avec une extrême sobriété. La légèreté de la manœuvre de leurs navires leur permet d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages toujours excellens, se forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. Malgré tant d'avantages soutenus du bas prix de l'argent, ils se sont vus forcés de partager le fret de l'Europe avec le Suédois, avec le Danois, sur-tout avec les Hambourgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne sont pas grevés des mêmes charges.

Les commissions ont diminué dans les Provinces-Unies, en même tems que le fret qui les amène. Lorsque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandises y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus

prompte, la plus sûre, la plus avantageuse. Les négocians étrangers les y faisoient passer souvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher, jusqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique affuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds sans risque & d'obtenir une commission. Les bénéfices du commerce étoient alors si considérables, qu'ils pouvoient soutenir ces frais. Les gains sont tellement bornés, depuis que la lumière a multiplié les concurrens, que le vendeur doit tout faire passer au consommateur, sans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que si, dans quelques occasions, il convient d'y recourir, on préférera, toutes choses d'ailleurs égales, les ports où les marchandises ne paient aucun droit d'entrée & de sortie.

La république a vu sortir aussi de ses mains le commerce d'assurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainsi dire, exclusivement. C'est dans ses ports que toutes les contrées de l'Europe faisoient assurer leurs cargaisons, au grand avantage des assureurs, qui, en divisant, en multipliant leurs risques, manquoient rarement de s'enrichir. A mesure que l'esprit d'analyse s'est introduit dans toutes les idées, soit de philosophie, soit d'économie, on a senti par-tout l'utilité de ces spéculations. L'usage en est devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu nécessairement.

De ces observations; il résulte que toutes les branches du commerce de la république, ont souffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, si la masse de son numéraire, & son extrême économie ne l'eussent mis en état de se contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous pensons qu'on doit évaluer le produit de ses affaires. Un si grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Russie même, & qui peut monter à seize cens millions de livres.

L'état proscrivit autrefois cette branche de commerce, devenue
depuis

depuis la plus importante de toutes. Si la loi eût été observée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, seroient restés sans emploi dans le pays ; parce que le commerce y trouve en si grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendrait ruineux par l'excès de la concurrence. La surabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les Provinces-Unies à ce période, où l'excès des richesses est suivi de la pauvreté. Des milliers de capitalistes n'auroient pas eu de quoi vivre au milieu de leurs trésors.

La pratique contraire a fait la plus grande ressource de la république. Son numéraire, prêté aux nations voisines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuse, par le revenu qu'il lui a formé. La créance existe toujours entière, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la présomption de calculer, combien de tems les Hollandois jouiront d'une situation si douce. L'évidence autorise seulement à dire que les gouvernemens, qui, pour le malheur des peuples, ont adopté le détestable système des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer ; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraisemblablement à être infidèles. Alors la grande ressource de la république sera dans sa culture.

Cette culture, quoique susceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldre, ne sauroit jamais devenir fort considérable. Le territoire des Provinces-Unies est si borné, qu'un sultan avoit presque raison de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Espagnols se le disputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jeter dans la mer par ses pionniers. Le sol n'en est bon que pour les poissons, qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit, avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre élémens n'y étoient qu'ébauchés.

L'existence de la république en Europe est précaire par sa position locale, au milieu d'un élément capricieux & violent qui l'environne, qui la menace sans cesse, & contre lequel elle est

obligée d'entretenir des forces aussi dispendieuses, qu'une nombreuse armée; par des voisins redoutables, les uns sur les mers, les autres sur le continent; par l'ingratitude d'un fol qui ne lui fournit rien de ce qu'exige le besoin absolu de tous les jours. Sans richesse qui lui soit propre, ses magasins, aujourd'hui pleins de marchandises étrangères, demain seront vuides ou resteront surchargés, lorsqu'il plaira aux nations, ou de cesser de leur en fournir, ou de cesser de leur en demander. Exposés à toutes sortes de disettes, les habitans seront forcés de s'expatrier ou de mourir de faim sur leurs coffres-forts, si l'on ne peut les secourir ou si l'on leur refuse des secours. S'il arrive que les peuples s'éclaircissent sur leurs intérêts, & se résolvent à porter eux-mêmes leurs productions aux différentes contrées de la terre, & en rapporter sur leurs vaisseaux celles qu'ils en recevront en échange, que deviendront des voituriers inutiles? Privée des matières premières, dont les possesseurs sont les maîtres de prohiber l'exportation ou de les porter à un prix exorbitant, que deviendront ses manufactures? Soit que la destinée d'une puissance dépende de la sagesse des autres puissances, ou qu'elle dépende de leur folie, elle est presque également à plaindre. Sans la découverte du Nouveau-Monde, la Hollande ne feroit rien; l'Angleterre feroit peu de chose; l'Espagne & le Portugal seroient puissans; la France seroit ce qu'elle est & qu'elle restera à jamais, sous quelque maître, sous quelque gouvernement qu'elle passe. Une longue suite de calamités peut la plonger dans le malheur: mais ce malheur ne fera que momentanément; la nature travaillant perpétuellement à réparer ses désastres. Et voilà l'énorme différence entre la condition d'un peuple indigent, & la condition d'un peuple riche par son territoire. Ce dernier peut se passer de toutes les nations qui ne peuvent guère se passer de lui. Il faut que sa population s'accroisse sans cesse, si une mauvaise administration n'en ralentit pas les progrès. Plusieurs années successives d'une disette générale ne le jetteront que dans un malaise passager, si la prudence du souverain y pourvoit. Il n'a presque aucun besoin d'alliés. La politique combinée de toutes les autres puissances lui lais-

feroit ses denrées , qu'il n'éprouveroit que l'inconvénient du superflu & la diminution de son luxe ; effet qui tourneroit au profit de sa force qu'il énerve , & de ses mœurs qu'il a corrompues. La véritable richesse , il l'a ; il n'a pas besoin de l'aller chercher au loin. Que peut pour ou contre son bonheur la surabondance ou la rareté du métal qui la représente ? Rien.

Privée de ces avantages en Europe , la république doit les demander à l'Amérique. Ses colonies, quoique fort inférieures aux établissemens que la plupart des autres peuples y ont formés , lui donneront des productions dont elle aura seule la propriété. Devenue une puissance territoriale , elle entrera en concurrence dans tous les marchés avec les nations dont elle ne faisoit que voiturier les denrées. Les Provinces-Unies , élevées à la dignité d'Etat , cesseront enfin de n'être qu'un grand magasin. Elles trouveront dans l'autre hémisphère la confiance que le nôtre leur refusoit. Voyons si le Danemarck aura les mêmes besoins & les mêmes ressources.

LE Danemarck & la Norwege , réunis aujourd'hui sous les mêmes loix , formoient deux états différens au huitième siècle. Tandis que le premier se distinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entreprises hardies , le second peuploit les Orcades , les isles de Féroé & l'Islande. Ses actifs habitans , pressés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves , leurs ancêtres , s'établirent même dès le neuvième siècle dans le Groenland , qu'on a de fortes raisons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir à travers les ténèbres historiques répandues sur les monumens du Nord , que ces hardis navigateurs poussèrent dans le onzième siècle leurs courses jusqu'aux côtes du Labrador & de Terre-Neuve , & qu'ils y jetèrent quelques foibles peuplades. Il est donc vraisemblable que les Norwégiens peuvent disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde. Mais ils y étoient sans le savoir.

XXIX.
Révolution
qui ont changé
la face du Danemarck.

Les guerres qu'essuya la Norwege jusqu'à ce qu'elle fût

réunie au Danemarck ; les obstacles que le gouvernement opposa à sa navigation ; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante , lui firent perdre avec ses colonies du Groenland , les établissemens ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un siècle que le navigateur Gênois avoit commencé la conquête de cette région au nom de l'Espagne , lorsque les Danois & les Norwégiens qui ne formoient alors qu'une même nation , jettèrent les yeux sur cet autre hémisphère , dont ils étoient plus voisins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte , ils envoyèrent en 1619 le capitaine Munk pour chercher un passage par le Nord-ouest dans la mer Pacifique. Ses travaux furent aussi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs qui l'avoient précédé & qui l'ont suivi.

On doit présumer que l'inutilité d'une première tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vraisemblablement continué ses expéditions pour l'Amérique , jusqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établissemens avantageux. S'il perdit de vue ces régions éloignées , il y fut forcé par une guerre opiniâtrément malheureuse , qui l'humilia , le tourmenta & l'occupa jusqu'en 1660.

Le gouvernement employa le premier instant de tranquillité à fonder ses plaies. Semblable à tous les gouvernemens gothiques , il étoit partagé entre un chef électif , les grands de la nation ou le sénat , & les états. Le roi n'avoit d'autre droit que celui de présider au sénat & de commander l'armée. Le sénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diète à l'autre. Celle-ci composée du clergé , de la noblesse & du tiers-état , décidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette constitution offre l'image de la liberté , rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis assez de richesses pour se donner de la considération. Ces deux ordres étoient écrasés par celui de la no-

bleffe , toujours rempli de cet esprit féodal qui ramène tout à la force. La crise où l'on se trouvoit n'inspira à ce corps ni la justice , ni la modération dont il avoit besoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raison de ses possessions , aigrit les autres membres de la confédération. Mais au lieu d'exterminer une race orgueilleuse , qui prétendoit jouir des avantages de la société sans en partager le fardeau , ils se résolurent à une servitude illimitée , & allèrent eux-mêmes présenter leurs mains à des chaînes dont on n'auroit jamais osé , dont on eût peut-être inutilement tenté de les charger par la violence.

A cet étrange & humiliant spectacle , qui est-ce qui ne se demande pas : Qu'est-ce donc qu'un homme ? qu'est-ce que ce sentiment originel & profond de dignité qu'on lui suppose ? Est-il né pour l'indépendance ou pour l'esclavage ? Qu'est-ce que cet imbécille troupeau , qu'on appelle une nation ? Et lorsqu'en parcourant le globe , le même phénomène & la même bassesse se montrent plus ou moins marqués de l'un à l'autre pôle , est-il possible que la commiseration ne s'éteigne pas , & que dans le mépris qui lui succède , on ne soit tenté de s'écrier : Peuples lâches ! peuples stupides ! puisque la continuité de l'oppression ne vous rend aucune énergie ; puisque vous vous en tenez à d'inutiles gémissemens , lorsque vous pourriez rugir ; puisque vous êtes par millions & que vous souffrez qu'une douzaine d'enfans , armés de petits bâtons , vous mènent à leur gré , obéissez. Marchez , sans nous importuner de vos plaintes ; & sachez du moins être malheureux , si vous ne savez pas être libres.

A peine les Danois furent devenus la propriété d'un chef unique , qu'ils tombèrent dans une espèce de léthargie. Aux grandes agitations , que causent toujours des droits importants à disputer , succéda la fausse tranquillité de l'esclavage. Un peuple qui avoit occupé la scène pendant plusieurs siècles , ne joua plus de rôle sur le théâtre du monde. Il ne sortit de l'anéantissement où le despotisme l'avoit plongé , que pour aller occuper , en 1671 , une petite île d'Amérique , connue sous le nom de Saint-Thomas.

XXX.

Cette dernière des Antilles du côté de l'Ouest étoit tout-à-
Les Danois 24.

établissent dans
les îles de S.
Thomas, de S.
Jean & de Saint-
Croix.

fait déserte, lorsque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traversés par les Anglois, sous prétexte que quelques vagabonds de cette nation y avoient commencé autrefois des défrichemens. Le ministère Britannique arrêta le cours de ces vexations; & la colonie vit s'établir plus rapidement qu'on n'avoit espéré toutes les plantations que comportoit un terrain sablonneux, qui n'avoit que cinq lieues de long sur deux & demie de large. Ces progrès qui étoient alors fort rares dans l'archipel Américain, eurent une cause particulière.

L'électeur de Brandebourg avoit formé, en 1681, une compagnie pour l'Afrique Occidentale. L'objet de cette association étoit d'acheter des esclaves : mais il falloit les vendre ; & le débit ne pouvoit s'en faire que dans le Nouveau-Monde. On proposa à la cour de Versailles de les recevoir dans ses possessions, ou de céder Sainte-Croix. Les deux ouvertures ayant été également rejetées, Frédéric Guillaume tourna ses vues vers Saint-Thomas. Le Danemarck consentit, en 1685, que les sujets de ce prince entreprenant établissent un comptoir dans l'île, & qu'ils y fissent librement leur commerce, en payant les droits établis, & en s'engageant à une redevance annuelle. Alors, on espéroit de fournir aux colonies Espagnoles, mécontentes de l'Angleterre & de la Hollande, les noirs dont ces provinces avoient continuellement besoin. Le traité n'ayant pas eu lieu, & les vexations se multipliant sans cesse dans Saint-Thomas même, les opérations des Brandebourgeois furent toujours plus ou moins malheureuses. Leur contrat, qui n'avoit été d'abord que pour trente ans, fut cependant renouvelé. Quelques-uns même d'entre eux y étoient encore, en 1731, mais sans action & sans privilège.

Toutefois, ce ne fut ni à ses productions, ni aux entreprises des Brandebourgeois que Saint-Thomas dut l'éclat qu'il jeta. La mer y a creusé un port excellent, qui peut mettre en sûreté cinquante vaisseaux. Cet avantage le fit fréquenter par les Flibustiers Anglois, François, Hollandois qui vouloient soustraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux, dans

leurs propres établissemens. Les corsaires qui avoient fait des prises trop bas , pour les faire remonter aux isles de leur nation, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Il étoit l'asyle de tous les bâtimens marchands qui , poursuivis en tems de guerre , y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voisins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aisance & de sûreté. C'est de - là qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés , pour un commerce clandestin avec les côtes Espagnoles , d'où l'on apportoit beaucoup de métaux & de marchandises précieuses. Saint-Thomas étoit enfin une place où se faisoient des marchés très-importans.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichissoient & qui disparoissoient avec leurs richesses. Un vaisseau expédié tous les ans pour l'Afrique , allant vendre ses esclaves en Amérique , & revenant en Europe avec une cargaison qu'il avoit reçue en échange , étoit la seule espèce de liaison que la métropole eût avec sa colonie. Elles augmentèrent en 1719 par le défrichement de l'isle de Saint-Jean , voisine de Saint-Thomas , mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencemens auroient eu besoin de l'isle des Crabes ou de Borriquen , où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette isle qui peut avoir huit ou dix lieues de circonférence , a un assez grand nombre de montagnes : mais elles ne sont ni arides , ni escarpées , ni fort élevées. Le sol des plaines & des vallées qui les séparent paroît très-fertile ; & il est arrosé par de nombreuses sources dont l'eau passe pour excellente. La nature , en lui refusant un port , lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoisse. On trouve à chaque pas des restes d'habitations , des allées d'orangers & de citronniers qui prouvent que les Espagnols de Porto-Rico , qui n'en sont éloignés que de cinq ou six lieues , y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une isle si bonne étoit déserte , y commencèrent quelques plantations vers la fin du dernier siècle. On ne leur laissa pas le tems de recueillir le fruit de leur travail.

Ils furent surpris par les Espagnols , qui massacrèrent impitoyablement tous les hommes faits , & qui en amenèrent les femmes & les enfans à Porto-Rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangemens pour s'y établir en 1717. Mais les sujets de la Grande-Bretagne réclamant leurs anciens droits , y envoyèrent quelques aventuriers qui furent d'abord pillés , & bientôt après chassés par les Espagnols. La jalousie de ces tyrans du Nouveau-Monde va jusqu'à défendre à des barques , même de pêcheurs , l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de possession sans exercice. Condamnant l'isle des Crabes à une solitude éternelle , ils ne veulent ni l'habiter , ni qu'on l'habite ; trop paresseux pour la cultiver trop inquiets pour y souffrir des voisins actifs. Un tel caractère de domination exclusive a obligé le Danemarck de détourner ses regards de l'isle des Crabes , pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit à plus juste titre d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long , sur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers ayant été battus en 1646 dans un combat opiniâtre & sanglant , se virent réduits à abandonner un terrain sur lequel ils avoient fondé de grandes espérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans sa conquête ; lorsqu'en 1650 , il fut attaqué & chassé à son tour par douze cens Espagnols arrivés sur cinq vaisseaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit resté de ce corps nombreux pour la défense de l'isle la céda sans résistance à cent soixante François , partis en 1651 de Saint-Christophe , pour s'en mettre en possession.

Ces nouveaux habitans se hâtèrent de reconnoître un terrain si disputé. Sur un sol , d'ailleurs excellent , ils ne trouvèrent qu'une rivière médiocre , qui , coulant lentement presque au niveau de la mer , dans un terrain sans pente , n'offroit qu'une eau saumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'isle , suppléaient foiblement à ce défaut. Les puits ne fournissoient que rarement de l'eau. Il falloit du tems pour construire

des

des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une île plate, & couverte de vieux arbres, ne permettoit guère aux vents de balayer les exhalaisons infectes, dont les marais épaissoient l'atmosphère. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient : c'étoit de brûler les forêts. Aussi-tôt les François y mettent le feu, & s'embarquant sur leurs vaisseaux, contemplent de la mer, durant des mois entiers, l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'île. Dès qu'il est éteint, ils redescendent à terre.

Les champs se trouvèrent d'une fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, l'indigo, le sucre, y réussissoient également. Tels furent les progrès de cette colonie, que onze ans après sa fondation, elle comptoit huit cens vingt-deux blancs, avec un nombre d'esclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à la prospérité, lorsqu'on mit à son activité des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut aussi prompte que son élévation. Il ne lui restoit plus que cent quarante-sept hommes avec leurs femmes & leurs enfans, & six cens vingt-trois noirs, quand on transporta, en 1696, cette population à Saint-Domingue.

Des particuliers obscurs, des écrivains étrangers aux vues des gouvernemens, à leurs négociations secrètes, au caractère des ministres, aux intérêts des protecteurs & des protégés; qui se flattent de trouver la raison d'un événement entre une multitude de causes importantes ou frivoles qui peuvent toutes également l'avoir amené; qui ne se doutent pas qu'entre ses causes, la plus naturelle est souvent la plus fausse; qui prononcent d'après la lecture réfléchie d'une gazette ou d'un journal, comme s'ils avoient été placés toute leur vie au timon de l'état, & qu'ils eussent assisté au conseil des rois; qui ne sont jamais plus loin de la vérité que dans les circonstances où ils montrent quelque pénétration; aussi absurdes dans le bien que dans le mal qu'ils disent des nations, dans l'opinion favorable qu'ils ont des opérations ministérielles que dans le jugement défavorable qu'ils en portent: ces espèces de rêveurs qui se prennent pour des personnages,

parce qu'ils ont la manie de s'occuper de grandes choses , persuadés que les cours se décident toujours par les vues sublimes d'un profond politique , imaginèrent que celle de Versailles n'avoit méprisé Sainte-Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites isles , pour concentrer toutes les forces , toute l'industrie , toute la population dans les grandes : ils se sont trompés. Cette résolution fut l'ouvrage des fermiers , qui trouvoient que le commerce clandestin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas , étoit nuisible à leurs intérêts. De tout tems la finance fut nuisible au commerce , & dévora le sein qui la nourrit. L'isle fut sans colons & sans culture jusqu'en 1733. A cette époque , la France en céda pour 738,000 liv. la propriété au Danemarck , qui ne tarda pas à y bâtir le bourg & la forteresse de Christianstadt.

Ce fut alors que cette puissance du Nord sembla devoir pousser de fortes racines en Amérique. Malheureusement elle fit gémir ses cultures sous la tyrannie d'un privilège exclusif. Des hommes industrieux de toutes les sectes , & sur-tout des frères Moraves , ne purent jamais vaincre ce grand obstacle. On essaya plusieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ses oppresseurs : ces tempéramens furent inutiles. Les deux partis se firent toujours une guerre d'animosité , jamais d'industrie. Enfin , le gouvernement plus modéré que sa constitution ne permettoit de l'espérer , acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à 9,900,000 liv. Une partie fut payée en argent comptant , & le reste en obligations sur le trésor public , portant intérêt. La navigation dans les isles fut alors ouverte à tous les sujets de la domination Danoise.

XXXI.
Etat malheureux des isles Danoises. Ce qu'il conviendrait au gouvernement de faire pour adoucir leur sort.

Au premier janvier 1773 , on comptoit à Saint-Jean soixante-neuf plantations , dont vingt-sept étoient consacrées à la culture du sucre , & quarante-deux à d'autres productions moins importantes. Saint-Thomas en avoit exactement le même nombre & avec la même destination , mais beaucoup plus considérables. Sur trois cens quarante-cinq qu'on en voyoit à Sainte-Croix , cent cinquante étoient couvertes de cannes. Dans les deux premières isles , les propriétés acquirent l'étendue que le colon est en

état de leur donner. Ce n'est que dans la dernière que chaque habitation est bornée à trois mille pieds danois de longueur, sur deux mille de largeur.

Saint-Jean est habité par cent dix blancs & deux mille trois cents vingt-quatre esclaves. Saint-Thomas, par trois cents trente-six blancs & quatre mille deux cents quatre-vingt-seize esclaves. Sainte-Croix, par deux mille cent trente-six blancs & vingt-deux mille deux cents quarante-quatre esclaves. Il n'y a point d'affranchis à Saint-Jean; & il n'y en a que cinquante-deux à Saint-Thomas, que cent cinquante-cinq à Sainte-Croix. Cependant, les formalités nécessaires pour accorder la liberté, se réduisent à un simple enregistrement dans une cour de justice. Si une si grande facilité n'a pas multiplié ces actes de bienfaisance, c'est qu'ils ont été interdits à ceux qui avoient contracté des dettes. On a craint que les débiteurs ne fussent tentés d'être généreux aux dépens de leurs créanciers.

Cette loi me paroît très-sage. Je pense, qu'en la mitigeant, elle auroit son utilité, même dans nos contrées. J'approuverois fort, que tout citoyen, revêtu de fonctions honorifiques, à la cour, dans les armées, dans l'église, dans la magistrature, en fût suspendu au moment où il seroit légitimement poursuivi par un créancier, & qu'il en fût irrémissiblement dépouillé au moment où les tribunaux l'auroient déclaré insolvable. Il me semble qu'on prêteroit avec plus de confiance & qu'on emprunteroit avec plus de circonspection. Un autre avantage d'un pareil règlement, c'est que bientôt les conditions subalternes, imitatrices des usages & des préjugés des hautes classes de citoyens, craindroient la même flétrissure, & que la fidélité dans les engagements deviendrait un des caractères des mœurs nationales.

Les productions annuelles des isles Danoises, se réduisent à un peu de café, à beaucoup de coton, à dix-sept ou dix-huit millions pesant de sucre brut, & à une quantité proportionnée de rum. Une partie de ces denrées est livrée aux Anglois, propriétaires des meilleures plantations, & en possession de fournir les esclaves. Des états très-authentiques, que nous avons sous les

yeux , prouvent que depuis 1756 jusqu'en 1773 , cette nation a vendu dans les établissemens Danois du nouvel hémisphère , pour 2,307,686 livres 11 sols , & enlevé pour 3,197,047 livres 5 sols 6 deniers. L'Amérique Septentrionale reçoit aussi quelques-unes de ces productions , en échange de ses bestiaux , de ses bois & de ses farines. Le reste est porté dans la métropole sur une quarantaine de bâtimens , du port de cent vingt jusqu'à quatre cens tonneaux. La plus grande partie s'y consomme , & il n'en est guère vendu en Allemagne ou dans la Baltique que pour un million de livres.

Les terres susceptibles de culture ne sont pas toutes en valeur dans les isles Danoises ; & celles qu'on y exploite pourroient être améliorées. De l'aveu des hommes les mieux instruits , le produit de ces possessions seroit aisément augmenté d'un tiers & peut-être de la moitié.

Un grand obstacle à cette multiplication de richesses , c'est la situation extrêmement gênée des Colons. Ils doivent 4,500,000 livres au gouvernement ; ils doivent 1,200,000 livres au commerce de la métropole ; ils doivent 26,630,170 liv. aux Hollandois , que l'immensité de leurs capitaux , & l'impossibilité de les faire tous valoir par eux-mêmes , rend forcément créanciers de toutes les nations.

L'avidité du fisc met de nouvelles entraves à l'industrie. Les denrées & les marchandises , qui ne sont pas propres au Danemarck ou qui n'y ont pas été portées sur des vaisseaux Danois , doivent quatre pour cent à leur départ d'Europe. Les nationales & les étrangères paient également six pour cent à leur entrée aux isles. On y exige 18 liv. pour chaque nègre qui arrive & une capitation de 4 liv. 10 s. ; des droits assez forts sur le papier timbré ; un impôt de 9 livres par mille pieds quarrés de terre ; le dixième du prix des habitations vendues. Les productions sont toutes assujetties à cinq pour cent à leur sortie des colonies & à trois pour cent dans tous les ports de la métropole , sans compter ce que le rum donne dans les détails de la consommation. Ces tributs réunis , forment à la couronne un revenu de huit à neuf cens mille livres.

Il est tems que la cour de Copenhague se détache de ces impôts si multipliés & si accablans. Un intérêt bien raisonné devroit, sans doute, inspirer cette conduite à toutes les puissances qui ont des possessions dans le Nouveau-Monde : mais le Danemarck est plus particulièrement obligé à cette générosité. Ses cultivateurs sont grevés de si énormes dettes, qu'ils n'en pourront jamais rembourser les capitaux, qu'ils n'en paieront pas même les arrérages, sans un déintéressement entier de la part du fisc.

Mais peut-on attendre ce trait de sagesse, ni en Danemarck, ni ailleurs, tant que les dépenses publiques excéderont le revenu public ; tant que les événemens fâcheux, qui, dans l'ordre ou plutôt le désordre actuel des choses, se renouvellent continuellement, forceront l'administration à doubler, à tripler le fardeau de malheureux sujets déjà surchargés ; tant que les conseils des souverains travailleront sans vue certaine & sans plan réfléchi ; tant que les ministres se conduiront comme si l'empire ou leurs fonctions devoient finir le lendemain ; tant que le trésor national s'épuisera par des déprédations inouïes, & que son indigence ne se réparera que par des spéculations extravagantes, dont les conséquences ruineuses ne seront point aperçues ou seront négligées pour les petits avantages du moment ; & pour me servir d'une métaphore énergique mais vraie, effrayante mais symbolique, de ce qui se pratique dans toutes les contrées, tant que la folie, l'avarice, la dissipation, l'abrutissement ou la tyrannie des maîtres auront rendu le fisc affamé ou rapace, au point qu'on brûlera les moissons pour recueillir promptement le prix des cendres ?

Si le fisc devenoit par hasard plus sage & plus généreux en Danemarck qu'il ne l'a été & qu'il ne l'est en aucun lieu du globe, les îles de Saint-Thomas, de Saint-Jean, de Sainte-Croix prospéreroient peut-être ; & leurs productions pourroient suppléer jusqu'à un certain point, au peu de valeur qu'ont celles de la métropole même.

Les provinces qui forment aujourd'hui le domaine de cet état en Europe, furent autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions la plupart singulières, les ont réunies sous les

XXXII.

Coup-d'œil
rapide sur la
puissance De-
noise.

mêmes loix. Au centre de ce tout bizarrement composé, sont quelques îles, dont la plus connue se nomme Sélande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onzième siècle qu'une habitation de pêcheurs, devint une ville au treizième, la capitale de l'empire au quinzième, & une belle cité après l'incendie de 1728, qui consuma seize cens cinquante maisons. Au midi de ces îles, est cette péninsule longue & étroite, que les anciens appelloient Chersonèse Cimbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues, ont successivement grossi la domination Danoise, sous le nom de Jutland, de Sleswig & de Holstein. Elles ont été plus ou moins florissantes, à proportion qu'elles se sont ressenties de l'instabilité de l'océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les succès ont toujours été balancés. Les habitans d'un tel pays seront libres dès qu'ils s'apercevront qu'ils ne le sont pas. Ce n'est point à des marins, à des insulaires, aux peuples des montagnes, que le despotisme peut en imposer long-tems.

La Norwège qui obéit au Danemarck, n'est pas plus propre à cette servitude. Elle est couverte de pierres ou de rochers, & traversée en différens sens par de hautes montagnes, qui ne sont pas susceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de sauvages, fixés sur les côtes par la pêche, ou errans dans des déserts affreux, & subsistans par le moyen de la chasse, de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Islande est un pays misérable, cent fois bouleversé par des volcans, par des tremblemens de terre, & cachant toujours dans son sein des matières bitumineuses, qui peuvent à chaque instant la réduire en un amas de ruines. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une île, & que les géographes présumant tenir à l'Amérique par l'ouest, c'est un pays vaste & stérile, que la nature condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions sont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du roi de Danemarck, qui croit y commander parce qu'il s'en dit le maître, à l'insu de leurs sauvages habitans.

Le climat des isles Danoïses de l'Europe , n'est pas aussi rigoureux qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles sont environnées voient quelquefois interrompre la navigation , c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment , que par ceux que les vents y pousent , & qui s'y unissent à mesure qu'ils s'y entassent. Si l'on en excepte le Nord du Jutland , les provinces qui joignent l'Allemagne jouissent de sa température. Le froid est très-moderé , même sur les côtes de la Norwege. Il y pleut souvent durant l'hiver , & son port de Bergue est à peine une fois fermé par les glaces ; tandis que ceux d'Amsterdam , de Lubeck & de Hambourg , le sont dix fois dans l'année. Il est vrai que cet avantage est chèrement acheté par les brouillards épais & continuels , qui rendent le séjour du Danemarck désagréable , triste ; & ses habitans sombres , mélancoliques.

La population de cet empire n'est pas proportionnée à son étendue. Dans les siècles reculés , il s'appauvrit d'habitans par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacèrent , entretenrent cette indigence. L'anarchie empêcha l'état de se relever de si grands maux. Le double despotisme du prince sur les citoyens qui se croient libres sous le titre de nobles , & de la noblesse sur un peuple esclave , étouffe jusqu'à l'espérance d'une plus grande population. Les listes réunies de tous les états de Danemarck , hors l'Islande , ne firent monter les morts en 1771 , qu'à cinquante-cinq mille cent vingt-cinq ; de sorte que le calcul de trente-deux vivans pour un mort , ne produiroit qu'un million sept cens soixante-quatre mille personnes.

Indépendamment de beaucoup d'autres causes , le poids des impôts s'oppose à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres , d'arbitraires en forme de capitation , de journaliers sur les consommations. Cette oppression est d'autant plus criminelle , que le gouvernement jouit d'un domaine très-considérable , & qu'il a une ressource assurée dans le detroit du Sund. Six mille neuf cens trente navires , qui , si l'on en juge par les comptes de 1768 , doivent entrer annuellement dans la mer Baltique , ou en sortir , paient dans ce fameux passage , environ un pour cent de toutes

les marchandises dont ils sont chargés. Cette espèce de tribut, qui, quoique difficile à lever, rend à l'état deux millions cinq cents mille livres, est perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la forteresse de Cronenbourg. Il y a long-tems que cette position & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçans, soit du Nord, soit du Midi, viendroient échanger leurs productions & leur industrie.

Avec les fonds provenans des tributs, du domaine, des péages, des subside du dehors, l'état entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui, généralement composée d'étrangers, passe pour la plus mauvaise milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle consiste en vingt-sept vaisseaux de ligne, & trente & un bâtimens aussi de guerre, mais de moindre force. Vingt-quatre mille matelots classés, qui sont la plupart toujours en action, assurent les opérations navales. Aux dépenses militaires, le gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les besoins ou les fantaisies de la cour, une somme à-peu-près semblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de soixante-dix millions, & on aura l'emploi de vingt-trois millions de livres, qui forment le revenu de la couronne.

Si c'est pour en assurer les recouvremens que le gouvernement proscrivit en 1736 l'usage des bijoux, des étoffes d'or & d'argent, on se permettra de dire qu'il avoit sous sa main des moyens plus simples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entre eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la monarchie. Il falloit ouvrir à tous les navigateurs de la nation l'Islande, le Groenland, les états Barbaresques, la pêche de la baleine. Il falloit rendre aux peuples le commerce des isles de Feroé follement concentré dans les mains du souverain. Il falloit décharger tous les membres de l'état de l'obligation qui leur fut imposée en 1726, de se pourvoir de vin, de sel, d'eau-de-vie, de tabac, à Copenhague même.

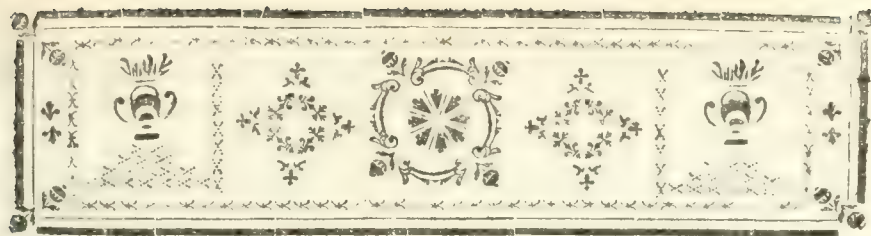
Dans

Dans l'état actuel des choses , les exportations sont assez bornées : elles se réduisent pour les provinces du continent de l'Allemagne , à cinq ou six mille bœufs , à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie , à quelque seigle qui est vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années , le Danemarck consomme le froment que la Fionie & l'Alland envoient autrefois à l'étranger. Ces deux isles , ainsi que la Sélande , ne vendent plus que ces magnifiques attelages , si chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwège fournit au commerce du hareng , des bois , des mâtures , du goudron & du fer. De la Laponie & du Groenland , il sort des pelleteries. On tire de l'Islande de la morue , de l'huile de baleine , de chien & de veau marin , du soufre , & ce voluptueux duvet si connu sous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a nécessairement amenés le commerce du Danemarck. Ils suffisent pour convaincre cette puissance , qu'elle a le plus grand intérêt à jouir & à trafiquer seule , de toutes les productions de ses isles de l'Amérique. Avertissons-la que plus ses possessions sont bornées dans le Nouveau-Monde , plus elle doit être attentive à ne laisser échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer ; avertissons-la , & toutes les autres administrations de la terre , que les maladies des empires ne sont pas du nombre de celles qui se guérissent d'elles-mêmes ; qu'elles s'aggravent en vieillissant , & qu'il est rare que des circonstances heureuses en facilitent la cure ; qu'il est presque toujours dangereux de renvoyer à des tems plus éloignés , & le bien qu'on peut se promettre d'opérer , & le mal qu'on a quelque espoir de déraciner dans le moment ; que pour un exemple de succès obtenus en temporisant , l'histoire en offre mille où l'on manque l'occasion favorable , pour l'avoir trop attendue ; que la lutte d'un souverain est toujours celle d'un seul contre tous , à moins que plusieurs d'entre eux n'aient un intérêt commun ; que les alliances ne sont que des trahisons préparées ; que la puissance d'une nation foible ne s'accroît jamais que par des degrés imperceptibles , & que par des efforts toujours croisés par la jalousie des

autres nations , à moins qu'elle ne sorte tout-à-coup de sa médiocrité , par l'audace d'un génie impatient & redoutable ; que ce génie peut se faire attendre long-tems , & qu'alors il risque le tout pour le tout , sa tentative pouvant amener également & l'agrandissement & la ruine totale. Avertissons le Danemarck en particulier , qu'en attendant que ce génie paroisse , le plus sûr est de sentir sa position , & le plus sage de se convaincre que si les puissances du premier ordre commettent rarement des fautes impunies , la moindre négligence de la part des souverainetés subalternes , à qui de vastes & riches territoires n'offrent aucune prompte & grande ressource , ne peut avoir que des suites funestes. Ne lui dissimulons pas que tous les petits états sont destinés à s'agrandir ou à disparaître ; & que le rôle qui convient à l'oiseau qui habite un climat stérile & qui vit entre des rochers arides , est celui de l'oiseau de proie.

Fin du douzième Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

LIVRE TREIZIÈME.

Établissmens des François dans les isles de l'Amérique.

L'HISTOIRE ne nous entretient que de conquérans qui se font occupés, au mépris du sang & du bonheur de leurs sujets, à étendre leur domination : mais elle ne nous présente l'exemple d'aucun souverain qui se soit avisé de la restreindre. L'un, cependant n'auroit-il pas été aussi sage que l'autre a été funeste ; & n'en seroit-il pas de l'étendue des empires ainsi que de la population ? Un grand empire & une grande population peuvent être deux grands maux. Peu d'hommes, mais heureux ; peu d'espace, mais bien gouverné. Le sort des petits états est de s'étendre ; celui des grands de se démembrer.

f.
Considérations
générales sur
l'établissement
des colonies.

L'accroissement de puissance que la plupart des gouvernemens de l'Europe se sont promis de leurs possessions dans le Nouveau-Monde , m'occupe depuis trop long-tems , pour que je ne me fois pas demandé souvent à moi-même , pour que je n'aie pas demandé quelquefois à des hommes plus éclairés que moi , ce qu'on devoit penser d'établissmens formés à si grands frais & avec tant de travaux dans un autre hémisphère.

Notre véritable bonheur exige-t-il la jouissance des choses que nous allons chercher si loin ? Sommes-nous destinés à conserver éternellement des goûts aussi factices ? L'homme est-il né pour errer continuellement entre le ciel & les eaux ? Est-il un oiseau de passage , ou ressemble-t-il aux autres animaux , dont la plus grande excursion est très-limitée ? Ce qu'on retire de denrées peut-il compenser avec avantage la perte des citoyens qui s'éloignent de leur patrie pour être détruits , ou par les maladies qui les attaquent dans la traversée , ou par le climat à leur arrivée ? A des distances aussi grandes , quelle peut être l'énergie des loix de la métropole sur les sujets , & l'obéissance des sujets à ces loix ? L'éloignement des témoins & des juges de nos actions , ne doit-il pas amener la corruption des mœurs , & avec le tems le déclin des institutions les plus sages , lorsque les vertus & la justice , leurs bases fondamentales , ne subsistent plus ? Par quel lien solide une possession , dont un intervalle immense nous sépare , nous fera-t-elle attachée ? L'individu , dont la vie se passe à voyager , a-t-il quelque esprit de patriotisme , & de tant de contrées qu'il parcourt , en est-il une qu'il continue à regarder comme la sienne ? Des colonies peuvent-elles s'intéresser à un certain point aux malheurs ou à la prospérité de la métropole , & la métropole se réjouir ou s'affliger bien sincèrement sur le sort des colonies ? Les peuples ne se sentent-ils pas un penchant violent à se gouverner eux-mêmes , ou à s'abandonner à la première puissance assez forte pour s'en emparer ? Les administrateurs qu'on leur envoie pour les gouverner ne sont-ils pas regardés comme des tyrans qu'on égorgeroit , sans le respect pour la personne qu'ils représentent ? Cet agrandissement n'est-il

pas contre nature , & tout ce qui est contre nature ne doit-il pas finir ?

Seroit-ce un insensé que celui qui diroit aux nations , il faut ou que votre autorité cesse dans l'autre continent , ou que vous en fassiez le centre de votre empire ? Choisissez. Restez dans cette partie du monde ; faites prospérer la terre sur laquelle vous marchez , vous vivez ; ou si l'autre hémisphère vous offre plus de puissance , de force , de sûreté , de bonheur , allez vous y établir. Portez-y votre autorité ; vos armes , vos mœurs & vos loix y prospéreront. Y pensez-vous , lorsque vous voulez commander , être obéis où vous n'êtes pas , tandis que l'absence du chef n'est jamais sans fâcheuse conséquence dans l'enceinte étroite de la famille. On ne règne qu'où l'on est ; & encore n'est-ce pas une chose facile que d'y régner dignement. Pourquoi , ô souverain , avez-vous rassemblé de nombreuses armées au centre de votre royaume ? Pourquoi vos palais sont-ils environnés de gardes ? C'est que la menace toujours instante de vos voisins , la soumission de vos peuples & la sûreté de vos personnes sacrées exigent ces précautions. Qui vous répondra de la fidélité de vos sujets au loin ? Votre sceptre ne peut atteindre à des milliers de lieues , & vos vaisseaux ne peuvent y suppléer qu'imparfaitement. Voici l'arrêt que le destin a prononcé sur vos colonies. Ou vous renoncerez à elles , ou elles renonceront à vous. Songez que votre puissance cesse d'elle-même , sur la limite naturelle de vos états.

Ces idées , qui commencent à germer dans les esprits , les auroient révoltés au commencement du dix-septième siècle. Tout étoit alors en fermentation dans la plupart des contrées de l'Europe. Les regards se tournoient généralement vers le Nouveau-Monde ; & les François paroissoient aussi impatiens que les autres peuples d'y jouer un rôle.

Depuis la fin tragique du meilleur de ses monarques , cette nation avoit été sans cesse bouleversée par les caprices d'une reine intrigante , par les vexations d'un étranger avide , par les projets d'un favori sans talent. Un ministre despote commençoit

II.
Premières expéditions des Français aux îles de l'Amérique.

à la charger de fers ; lorsque quelques-uns de ses navigateurs ; aussi puissamment excités par la passion de l'indépendance , que par l'appât des richesses , tournèrent leurs voiles vers les Antilles , avec l'espérance de se rendre maîtres des vaisseaux Espagnols qui fréquentoient ces mers. La fortune , après avoir plusieurs fois secondé leur courage , les réduisit à chercher un asyle pour se radouber. Ils le trouvèrent à Saint-Christophe en 1625. Cette isle leur parut propre au succès de leurs armemens ; & ils souhaitèrent être autorisés à y former un établissement. Denambuc , leur chef , obtint non-seulement cette liberté , mais encore celle de s'étendre autant qu'on le voudroit ou qu'on le pourroit , dans le grand archipel de l'Amérique. Le gouvernement exigea pour cette permission , qui n'étoit accompagnée d'aucun secours , d'aucun appui , le dixième des denrées qui arriveroient de toutes les colonies qu'on parviendrait à fonder.

III. Une compagnie se présenta en 1626 , pour exercer ce privilège. C'étoit l'usage d'un tems où la navigation & le commerce n'avoient pas encore assez de vigueur pour être abandonnées à la liberté des particuliers. Elle obtint les plus grands droits. L'état lui abandonnoit pour vingt ans toutes les isles qu'elle mettroit en valeur , & l'autorisoit à se faire payer cent livres de tabac , ou cinquante livres de coton par chaque habitant depuis seize jusqu'à soixante ans. Elle devoit y jouir encore de l'avantage d'acheter & de vendre exclusivement. Un fonds qui ne fut d'abord que de 45,000 livres , & qu'on ne porta jamais au triple de cette somme , lui valut tous ces encouragemens.

Il ne paroissoit pas possible de rien faire d'utile avec des moyens si foibles. On vit cependant sortir de Saint-Christophe des essaims d'hommes hardis & entreprenans , qui arborèrent le pavillon François dans les isles voisines. Si la compagnie qui excitoit l'esprit d'invasion par quelques privilèges , eût eu , à tous égards , une conduite bien raisonnée , l'état ne pouvoit tarder à tirer quelque fruit de cette inquiétude. Malheureusement elle fit ce qu'a toujours fait , ce que fera toujours le monopole : l'ambition d'un gain excessif la rendit injuste & cruelle,

Les isles Françaises languissent long-tems sous des privilèges exclusifs.

Les Hollandois , avertis de cette tyrannie , se présentèrent avec des vivres & des marchandises , qu'ils étoient à des conditions infiniment plus modérées. On accepta leurs propositions. Il se forma dès - lors entre ces républicains & les colons , une liaison dont il ne fut pas possible de rompre le cours. Cette concurrence ne fut pas seulement fatale à la compagnie dans le Nouveau-Monde , où elle l'empêchoit de débiter ses cargaisons ; elle la poursuivit encore dans tous les marchés de l'Europe , où les interlopes donnoient toutes les productions des isles Françaises à plus bas prix. Découragés par ces revers mérités , les associés tombèrent dans une inaction entière , qui les privoit de la plus grande partie de leurs bénéfices , sans diminuer aucune de leurs charges. Dans leur désespoir , ils abandonnèrent , en 1631 , leur octroi à une nouvelle compagnie , qui elle-même le céda à une autre en 1642. Inutilement , le ministère sacrifia à la dernière les droits qu'il s'étoit réservés. Cette faveur ne pouvoit pas changer le mauvais esprit qui jusqu'alors avoit été un principe constant de calamités. Une nouvelle révolution devint bientôt nécessaire. Pour éviter sa ruine totale , pour ne pas succomber sous le poids de ses engagements , le corps épuisé mit ses possessions en vente. Elles furent achetées la plupart par ceux qui les conduisoient comme gouverneurs.

Boissieret obtint , en 1649 , pour 73,000 livres , la Guadeloupe , Marie Galande , les Saints , & tous les effets qui appartenoient à la compagnie dans ces isles : il céda la moitié de son marché à Houel , son beau-frère. Duparquet ne paya , en 1650 , que 60,000 livres , la Martinique , Sainte-Lucie , la Grenade & les Grenadins : il revendit sept ans après au comte de Cerillac la Grenade & les Grenadins un tiers de plus que ne lui avoit coûté son acquisition entière. Malthe acquit , en 1651 , Saint-Christophe , Saint-Martin , Saint-Barthelemi , Sainte-Croix & la Tortue , pour 40,000 écus : ils furent payés par le commandeur de Poincy qui gouvernoit ces isles. La Religion devoit les posséder comme fiefs de la couronne , & n'en pouvoit confier l'administration qu'à des François.

Les nouveaux possesseurs jouirent de l'autorité la plus étendue. Ils dispoſoient des terrains. Les places civiles & militaires étoient toutes à leur nomination. Ils avoient droit de faire grace à ceux que leurs délégués condamnoient à mort. C'étoient de petits ſouverains. On devoit croire que régiffant eux-mêmes leur domaine , l'agriculture y feroit des progrès rapides. Cette conjecture ſe réalifa à un certain point , malgré les émotions qui furent vives & fréquentes ſous de tels maîtres. Cependant ce ſecond état des colonies Françoises ne fut pas plus utile à la nation que le premier. Les Hollandois continuoient à les approviſionner , & à en emporter les productions, qu'ils vendoient indifféremment à tous les peuples, même à celui qui, par la propriété, devoit en avoir tout le fruit.

Le mal étoit grand pour la métropole. Colbert ſe trompa ſur le choix du remède. Ce grand homme qui conduiſoit depuis quelque tems les finances & le commerce du royaume , s'étoit égaré dès les premiers pas de ſa carrière. L'habitude de vivre avec des traitans , du tems de Mazarin , l'avoit accoutumé à regarder l'argent, qui n'eſt qu'un inſtrument de circulation, comme la ſource de toute création. Pour attirer celui de l'étranger, il n'imagina pas de plus puiffant moyen que les manufactures. Il vit dans les ateliers toutes les reſſources de l'état , & dans les artiſans tous les ſujets précieux de la monarchie. Pour multiplier cette eſpèce d'hommes, il crut devoir tenir à bas prix les denrées de première néceſſité, & rendre difficile l'exportation des grains. La production des matières premières l'occupa peu ; & il appliqua tous ſes ſoins à leur fabrication. Cette préférence donnée à l'induſtrie ſur l'agriculture , ſubjuga tous les eſprits ; & ce ſyſtème deſtructeur s'eſt malheureusement perpétué.

Si Colbert avoit eu des idées juſtes de l'exploitation des terres, des avances qu'elle exige, de la liberté qui lui eſt néceſſaire ; il auroit pris en 1664 un parti différent de celui qu'il adopta. On ſait qu'il racheta la Guadeloupe & les iſles qui en dépendoient, pour cent vingt - cinq mille livres; la Martinique pour quarante mille écus; la Grenade pour cens mille francs ;
toutes

toutes les possessions de Malthe pour 500,000 livres. Jusque-là sa conduite étoit digne d'éloges : il devoit rejoindre au corps de l'état autant de branches de la souveraineté. Mais il ne falloit pas remettre ces importantes possessions sous le joug d'une compagnie exclusive, que l'expérience, d'accord avec les principes, proscrivoit également. Le ministre espéra vraisemblablement qu'une société dans laquelle on incorporoit celles d'Afrique, de Cayenne, de l'Amérique Septentrionale, & le commerce qui commençoit à se faire sur les côtes de Saint-Domingue, deviendrait une puissance inébranlable, par les grandes combinaisons qu'elle auroit occasion de faire, & par la facilité de réparer d'un côté les malheurs qu'elle pourroit effuyer d'un autre. On crut assurer ses hautes destinées en lui prêtant sans intérêt pour quatre ans, le dixième du montant de ses capitaux, en déchargeant de tous droit les denrées qu'elle porteroit dans ses établissemens, & en proscrivant autant qu'il seroit possible, la concurrence Hollandoise.

Malgré tant de faveurs, la compagnie n'eut pas un instant d'éclat. Ses fautes se multiplièrent en proportion de l'étendue des concessions dont on l'avoit accablée. L'infidélité de ses agens, le désespoir des colons, les déprédations des guerres, d'autres causes portèrent le plus grand désordre dans ses affaires. La chute de cette société paroissoit assurée & prochaine en 1674; lorsque la cour jugea qu'il lui convenoit d'en payer les dettes qui montoient à 3,523,000 liv. & de lui rembourser son capital, qui étoit de 1,287,185 livres. Ces conditions générales firent réunir à la masse de l'état des possessions précieuses qui lui avoient été jusqu'alors comme étrangères. Les colonies furent véritablement Françaises; & tous les citoyens, sans distinction, eurent la liberté de s'y fixer, ou d'ouvrir des communications avec elles.

Il seroit difficile d'exprimer les transports de joie que cet événement excita dans les isles. Les fers sous lesquels on gémissoit depuis si long-tems étoient rompus; & rien ne paroissoit désormais pouvoir ralentir l'activité du travail & de l'industrie. Chaque colon donnoit carrière à son ambition : chacun se disoit

IV.

Les isles Françaises recouvrent leur liberté. Il n'y a plus de maître, & nous sommes tous Français.

d'une fortune prochaine & sans bornes. Si leur confiance fut trompée, il n'en faut accuser ni leur présomption, ni leur indolence. Leurs espérances n'avoient rien qui ne fût dans le cours naturel des choses ; & toute leur conduite tendoit à les justifier, à les affermir. Les préjugés de la métropole leur opposèrent malheureusement des obstacles insurmontables.

D'abord on exigea dans les isles même, de chaque homme libre, de chaque esclave des deux sexes, une capitation annuelle de cent livres pesant de sucre brut. On représenta vainement que l'obligation imposée aux colonies de ne négocier qu'avec la patrie principale, étoit un impôt assez onéreux pour tenir lieu de tous les autres. Ces représentations ne firent pas l'impression qu'elles méritoient. Soit besoin, soit ignorance du gouvernement ; des cultivateurs qu'il auroit fallu aider par des prêts sans intérêt, par des gratifications, virent passer dans les mains de fermiers avides une portion de leurs récoltes, qui, reversée dans des champs fertiles, auroit augmenté graduellement la reproduction.

Dans le tems que les isles se voyoient ainsi dépouillées d'une partie de leurs denrées ; l'esprit d'exclusion prenoit en France des mesures certaines pour diminuer le prix de celles qu'on leur laissoit. Le privilège de les enlever fut concentré dans un petit nombre de ports. C'étoit un attentat manifeste contre les rades du royaume, qu'on empêchoit de jouir d'un droit qu'elles avoient essentiellement : mais c'étoit un grand malheur pour les colonies, qui, par cet arrangement, voyoient diminuer sur leurs côtes le nombre des vendeurs & des acheteurs.

A ce désavantage s'en joignit bientôt un autre. Le ministère avoit cherché à exclure les vaisseaux étrangers de ses possessions éloignées, & il y avoit réussi, parce qu'il l'avoit voulu véritablement. Ces navigateurs obtinrent de l'avarice, ce que l'autorité leur refusoit. Ils achetèrent aux négocians François des passe-ports pour aller aux colonies ; & ils rapportoient directement dans leur patrie les chargemens qu'ils avoient pris. Cette infidélité pouvoit être punie & réprimée de cent manières. On

s'arrêta à la plus funeste. Tous les bâtimens se virent obligés, non-seulement de faire leur retour dans la métropole, mais encore dans les ports même d'où ils étoient partis. Une pareille gêne occasionnoit nécessairement des frais considérables en pure perte, elle devoit influer beaucoup sur le prix des productions de l'Amérique.

Leur multiplication fut encore arrêtée par les impositions dont on les surchargea.

Le tabac fut assujetti à un droit de 20 sols par livre.

On proscrivit d'abord l'indigo des teintures du royaume, sous prétexte qu'il les détérioroit & qu'il nuiroit à une des cultures de la métropole. Mais lorsque des expériences répétées eurent convaincu les plus opiniâtres que, mêlé avec le pastel, ou même employé seul, il rendoit les couleurs plus belles & plus solides, on se contenta de l'accabler de taxes. Elles furent telles qu'il ne fut pas possible d'en exporter. Ce ne fut qu'en 1693, que celui qui étoit destiné pour l'étranger fut délivré de ces vexations.

Le cacao ne sortit des mains du monopole que pour être assujetti en 1693 à un droit de 15 sols la livre, quoiqu'elle n'en coûtât que 5 dans les colonies. Son introduction dans le royaume ne fut d'abord permise que par Rouen & par Marseille, & depuis sa liberté prétendue que par ce dernier port.

Le coton qui avoit d'abord échappé aux rigueurs du fisc, fut chargé en 1664 de 3 livres par cent pesant. Inutilement on réduisit de moitié cette imposition en 1691. Cette modification ne fit pas revivre les arbrustes qu'on avoit extirpés.

La consommation de gingembre qui a une partie des propriétés du poivre, & qui peut aisément le remplacer, devoit être encouragée. On l'arrêta au moyen d'un droit de 6 livres par quintal. Il fut réduit dans la suite à 15 sols : mais alors les dernières classes de citoyens avoient pris pour cette épicerie un mépris que rien ne put vaincre.

La casse de l'Amérique n'étoit achetée en France que le quart de ce que coûtoit celle du Levant. Des annalyses bien faites auroient dissipé le préjugé d'où naissoit cette énorme différence

dans les prix : mais le gouvernement ne s'avisa jamais d'un expédient qui devoit augmenter les richesses de ses possessions.

Le sucre étoit la plus riche production des isles. Jusqu'en 1669, l'exportation directe dans tous les ports de l'Europe en avoit été permise, ainsi que celle de toutes les denrées des colonies. On voulut à cette époque qu'il ne pût être déposé que dans les rades du royaume. Cet arrangement en augmentoit nécessairement le prix, & les étrangers qui le trouvoient ailleurs à meilleur marché, contraignirent l'habitude de l'y aller chercher. Cependant le parti qu'on prit de décharger le sucre des 3 pour cent qu'il avoit payés à son entrée, fut cause qu'on conserva quelques acheteurs. Une nouvelle faute acheva de tout perdre.

Les raffineurs demandèrent en 1682, que la sortie des sucres bruts fut prohibée. L'intérêt public paroissoit leur unique motif. Il étoit, disoient-ils, contre tous les bons principes, que les matières premières allassent alimenter les fabriques étrangères, & que l'état se privât volontairement d'une main-d'œuvre très-précieuse. Cette raison plausible fit trop d'impression sur Colbert. Qu'arriva-t-il ? Leur art resta aussi cher, aussi imparfait qu'il l'avoit toujours été. Les peuples consommateurs ne s'en accommodèrent pas : la culture François diminua, & celle des nations rivales reçut un accroissement sensible.

Quelques colons voyant qu'une expérience si fatale ne faisoit pas abandonner le système qu'on avoit pris, sollicitèrent la permission de raffiner leur sucre eux-mêmes. Ils avoient tant d'avantages pour faire cette opération à bon marché, qu'ils se flattoient de recouvrer bientôt chez les étrangers la préférence qu'on y avoit perdue. Cette nouvelle révolution étoit plus que vraisemblable, si chaque quintal de sucre raffiné qu'ils envoyaient, n'eût été assujetti à un droit de 8 livres à son entrée dans le royaume. Tout ce qu'ils purent faire malgré le poids de cette imposition excessive, ce fut de soutenir la concurrence des raffineurs François dans l'intérieur de la monarchie. Le produit des usines des uns & des autres y fut consommé tout entier ; & l'on ramena à une branche importante de commerce, plutôt que

de reconnoître qu'on s'étoit trompé en défendant l'exportation des sucres bruts.

Dès-lors, les colonies qui recueilloient vingt-sept millions pesant de sucre, ne purent pas le vendre en totalité à la métropole, qui n'en consommoit que vingt millions. Le défaut de débouchés en réduisit la culture au pur nécessaire. Ce niveau ne pouvoit s'établir qu'avec le tems; & avant qu'on y fût parvenu, la denrée tomba dans un avilissement extrême. Cet avilissement, qui provenoit aussi de la négligence qu'on apportoit dans la fabrication, devint si considérable, que le sucre brut qui en 1682 se vendoit 14 ou 15 francs le cent, n'en valoit plus que 5 ou 6 en 1713.

Il n'étoit pas possible que dans cet état de choses, les colonies pussent multiplier leurs esclaves, quand même le gouvernement n'y auroit pas mis des obstacles insurmontables par de fausses vues. La traite des noirs fut toujours confiée à des compagnies exclusives qui en achetèrent constamment fort peu, pour être assurées de les mieux vendre. On est fondé à avancer qu'en 1698, il n'y avoit pas vingt mille nègres dans ces nombreux établissemens; & il ne seroit pas téméraire d'assurer que la plupart y avoient été introduits par des interlopes. Cinquante-quatre navires de grandeur médiocre, suffisoient pour l'extraction du produit de ces colonies.

Les isles Françoises devoient succomber naturellement sous le poids de tant d'entraves. Si leurs habitans ne les abandonnèrent pas pour porter ailleurs leur activité, il faut attribuer leur persévérance à des ressources indépendantes de l'administration. Lorsqu'on opprimoit quelque production, le colon se tournoit rapidement vers une autre que le fisc n'avoit pas encore apperçue, ou qu'il craignoit d'étouffer au berceau. Les côtes ne furent jamais assez bien gardées, pour rompre toutes les liaisons formées avec les navigateurs étrangers. Les brigandages des flibustiers se convertissoient quelquefois en avances de culture. Enfin, la passion tous les jours plus vive de l'ancien monde pour les denrées exotiques, étoit un grand encouragement à leur multiplication.

Cependant ces moyens n'auroient jamais été suffisans pour tirer les colonies Françaises de leur état de langueur. Une grande révolution étoit nécessaire. Elle arriva en 1717.

V.
Mesur s pri-
ées par la cour
de Versailles
pour rendre les
colonies utiles.

A cette époque, un règlement clair & simple fut substitué à cette foule d'arrêts équivoques, que des fermiers avides & peu éclairés avoient arrachés successivement aux besoins, à la foiblesse du gouvernement. Les marchandises, destinées pour les colonies, furent déchargées de toute imposition. On modéra beaucoup les droits des denrées d'Amérique, qui se consommeroient dans le royaume. Celles qui pourroient passer aux autres nations, devoient jouir d'une liberté entière, à l'entrée & à la sortie, en payant trois pour cent. Les taxes mises sur les sucres étrangers, devoient être perçues indifféremment par-tout, sans aucun égard aux franchises particulières, hors les cas de réexportation dans les ports de Bayonne & de Marseille.

En accordant tant de faveurs à ses possessions éloignées, la métropole n'oublia pas ses intérêts. Elle voulut que toutes les marchandises, dont la consommation n'étoit pas permise dans son sein, leur fussent défendues. Pour assurer la préférence à ses manufactures, elle ordonna aussi que les marchandises même, dont l'usage n'étoit pas prohibé, paieroient les droits à leur entrée dans le royaume, quoique destinées pour les colonies. Il n'y eut que le bœuf salé, qu'elle ne pouvoit fournir en concurrence, qui fut déchargé de cette obligation.

Cet arrangement eût été aussi bon que les lumières du tems le comportoient, si l'édit eût rendu général le commerce de l'Amérique, concentré jusqu'alors dans quelques ports, & s'il eût déchargé les vaisseaux de l'obligation de faire leur retour au lieu d'où ils étoient partis. De pareilles gênes limitoient le nombre des matelots, augmentoient le prix de la navigation, empêchoient la sortie des productions territoriales. Ceux qui gouvernoient alors l'état, devoient voir ces inconvéniens, & se propofoient, sans doute, de rendre un jour au commerce, la liberté & l'activité qui lui sont nécessaires. Vraisemblablement, ils furent obligés de sacrifier leurs maximes à l'aigreur des gens

d'affaires, qui désapprouvoient avec éclat, toutes les opérations contraires à leurs intérêts.

Malgré cette foiblesse, le colon, qui n'avoit résisté qu'avec peine aux sollicitations d'un sol excellent, y porta tous ses soins dès qu'on le lui permit. Sa prospérité étonna toutes les nations. Si le gouvernement, à l'arrivée des François dans le Nouveau-Monde, avoit eu, par prévoyance, les lumières qu'il acquit par l'expérience un siècle après, l'état auroit joui de bonne-heure d'une culture & d'une richesse qui valoient mieux pour sa prospérité que des conquêtes. On ne l'auroit pas vu également écrasé par ses victoires & par ses défaites. Les sages administrateurs qui remédioient aux maux de la guerre par une heureuse révolution dans le commerce, n'auroient pas eu la douleur de voir qu'on avoit évacué Sainte-Croix en 1696, & sacrifié Saint-Christophe à la paix d'Utrecht. Leur affliction auroit été bien plus profonde, s'ils avoient prévu qu'en 1763 on feroit réduit à abandonner la Grenade aux Anglois. Etrange maladie de l'ambition des peuples ou plutôt des rois ! Après avoir sacrifié des milliers d'hommes, pour acquérir & pour conserver une possession éloignée, il faut en immoler encore davantage pour la perdre ! Cependant il reste à la France des colonies importantes. Elles méritent qu'on pèse leur valeur. Commençons par la Guyane qui est au Vent de toutes les autres.

Les peuples qui erroient dans ce grand espace, avant l'arrivée des Européens, étoient divisés en plusieurs nations, toutes peu nombreuses. Elles n'avoient pas d'autres mœurs que celles des sauvages du continent méridional. Les Caraïbes seuls, que leur nombre & leur courage rendoient les plus inquiets, se distinguoient par un usage remarquable dans le choix de leurs chefs. Il falloit avoir pour conduire un tel peuple, plus de vigueur, d'intrépidité, de lumières que personne, & montrer ces qualités par des épreuves sensibles & publiques.

L'homme qui se destinoit à marcher le premier devant des hommes, devoit connoître d'avance tous les lieux propres à la chasse, à la pêche, toutes les fontaines & toutes les routes. Il

VI.

Notions sur la Guyane. Motif qu'avoient les Européens pour la fréquenter & la parcourir.

souvenoit d'abord des jeûnes longs & rigoureux. On lui faisoit porter ensuite des fardeaux d'une pesanteur énorme. Il passoit la plupart des nuits en sentinelle, à l'entrée du carbet. On l'enterroit jusqu'à la ceinture dans une fourmillière, où il restoit exposé un tems considérable à des piqures vives & sanglantes. S'il montroit dans toutes ces situations, une force de corps & d'ame à l'épreuve des dangers & des fléaux où la nature expose la vie des sauvages; s'il étoit l'homme qui devoit tout endurer & ne rien craindre, les suffrages s'arrêtoient sur lui. Cependant, comme s'il eût senti ce qu'impose l'honneur de commander à des hommes, il se déroboit sous d'épais feuillages. La nation alloit le chercher dans une retraite qui le rendoit plus digne du poste qu'il fuyoit. Chacun des assistans lui mettoit le pied sur la tête, pour lui faire connoître qu'étant tiré de la poussière par ses égaux, ils pouvoient l'y faire rentrer, s'il oublioit les devoirs de sa place. C'étoit la cérémonie de son couronnement. Voilà des sauvages qui avoient des notions plus justes de la souveraineté, & qui connoissoient mieux leurs prérogatives que la plupart des peuples civilisés. Après cette leçon politique, tous les arcs, toutes les flèches tomboient à ses pieds, & la nation obéissoit à ses loix, ou plutôt à ses exemples.

Tels étoient ces habitans de la Guyane, quand l'Espagnol Alphonse Ojeda y aborda le premier en 1499, avec Americ Vesputce & Jean de la Cosa. Il en parcourut une partie. Ce voyage ne donna que des connoissances superficielles d'un si vaste pays. On en fit beaucoup d'autres, qui, entrepris à plus grands frais, n'en furent que plus malheureux. Cependant on les multiplia par un motif qui a toujours trompé, qui trompera toujours les hommes.

Un bruit s'étoit répandu sans qu'on en sache l'origine, qu'il y avoit dans l'intérieur de la Guyane, un pays désigné sous le nom *del Daurado*, qui renfermoit des richesses immenses en or & en pierreries, plus de mines & de trésors que Corré & Pizarre n'en avoient jamais trouvé. Cette fable n'enflammoit pas seulement l'imagination naturellement ardente des Espagnols : elle échauffoit tous les peuples de l'Europe.

Cet enthousiasme saisit particulièrement Walter Raleigh, un des hommes les plus extraordinaires qu'ait produits la région la plus féconde en caractères singuliers. Il avoit une passion extrême pour tout ce qui avoit de l'éclat; une réputation qui éclipsait les plus grands noms; plus de lumières que ceux que leur état attachoit uniquement aux lettres; une liberté de penser qui n'étoit pas de son siècle; quelque chose de romanesque dans les sentimens & dans la conduite. Ce tour d'esprit le détermina en 1595, au voyage de la Guyane : mais il la quitta sans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchoit. Il publia cependant à son retour en Angleterre une relation remplie des plus brillantes impossibles dont on ait amusé la crédulité humaine.

Un témoignage si éclatant détermina quelques François en 1604 à tourner leurs voiles vers ces contrées, sous la direction de la Ravardière. D'autres aventuriers de leur nation ne tardèrent pas à suivre leurs traces. Tous se livrèrent à des fatigues incroyables. Enfin quelques-uns plutôt rebutés de tant de travaux que défabusés de leurs espérances, se fixèrent à Cayenne.

Des négocians de Rouen, qui pensoient qu'on pourroit tirer parti de cet établissement naissant, unirent leurs fonds en 1643. Ils chargèrent de leurs intérêts un homme féroce, nommé Ponceet de Bretigny, qui, ayant également déclaré la guerre aux colons & aux sauvages, fut massacré.

VII.
Les François
s'établissent
dans la Guya-
ne, & y lan-
guissent pen-
dant un siècle.

Cet événement tragique ayant refroidi les associés, on vit se former en 1651 une nouvelle compagnie, qui paroissoit devoir prendre un plus grand essor. L'étendue de ses capitaux la mit en état d'assembler dans Paris même sept à huit cens colons. Ils furent embarqués sur la Seine pour descendre au Havre. Le malheur voulut que le vertueux abbé de Marivault, qui étoit l'âme de l'entreprise, & qui devoit la conduire en qualité de directeur général, se noyât en entrant dans son bateau. Roiville, gentilhomme de Normandie, envoyé à Cayenne comme général, fut assassiné dans la traversée. Douze des principaux intéressés, auteurs de cet attentat, se conduisirent dans la colonie qu'ils s'étoient chargés de faire fleurir, avec toute l'atrocité qu'annonçoit

cet affreux prélude. Ils firent pendre un d'entre eux. Deux moururent. Il y en eut trois de relégués dans une île déserte. Les autres se livrèrent aux plus grands excès. Le commandant de la citadelle déserta chez les Hollandois, avec une partie de sa garnison. Ce qui avoit échappé à la faim, à la misère, à la fureur des sauvages du continent qu'on avoit provoquée de cent manières, s'estima trop heureux de pouvoir gagner les îles du Vent sur un bateau & sur deux canots. Ils abandonnèrent le fort, les munitions, les armes, les marchandises, cinq ou six cents cadavres de leurs malheureux compagnons, quinze mois après avoir débarqué dans l'île.

Il se forma en 1663 une nouvelle société sous la direction de la Barre, maître des requêtes. Elle n'avoit que deux cents mille francs de fonds : mais les secours du gouvernement la mirent en état d'expulser de sa concession les Hollandois qui s'y étoient établis sous la conduite de Spanger, lorsqu'ils l'avoient vue évacuée par ses premiers possesseurs. Un an après, ce foible corps fit partie de la grande compagnie où l'on fondeoit toutes celles que la nation avoit formées pour l'Afrique & pour le Nouveau-Monde. En 1667, Cayenne fut insultée, pillée, abandonnée par les Anglois; & les fugitifs en reprirent possession, pour se la voir encore arracher en 1672 par les sujets des Provinces-Unies, qui ne la purent retenir que jusqu'en 1676. A cette époque, ils en furent chassés par le maréchal d'Etrées. Depuis la colonie n'a pas été attaquée.

Cet établissement tant de fois bouleversé, respiroit à peine. A peine il jouissoit d'un commencement de tranquillité, qu'on espéra favorablement de sa fortune. Quelques Flibustiers qui revenoient chargés des dépouilles de la mer du Sud, s'y fixèrent; & ce qui étoit plus important, se déterminèrent à confier leurs trésors à la culture. Ils paroissoient la devoir pousser avec vigueur, lorsque Ducasse leur proposa en 1688 le pillage de Surinam. Leur goût naturel se réveille; les nouveaux colons redeviennent corsaires, & leur exemple entraîne presque tous les habitants.

L'expédition fut malheureuse. Une partie des combattans périt

dans l'attaque ; & les autres faits prisonniers furent envoyés aux Antilles, où ils s'établirent. La colonie ne se releva jamais de cette perte. Bien loin de pouvoir s'étendre dans la Guyane, elle ne fit que languir à Cayenne même.

Cette île qui n'est séparée du continent que par les eaux d'une rivière qui se divise en deux branches, peut avoir quatorze à quinze lieues de circonférence. Par une conformation que la nature donne rarement aux îles, élevée sur les côtes & basse au milieu, elle est entrecoupée de tant de marais, que les communications n'y sont guère praticables. Dans une plaine de deux lieues, qui pouvoit être aisément percée de canaux navigables, & dont on n'a pas su même égoutter les eaux, a été bâti le seul bourg qui soit dans la colonie. C'est un amas de barraques entassées sans ordre ni commodités, & où règnent durant l'été d'assez fréquentes fièvres, quoiqu'on n'ait cessé d'en vanter la salubrité. Il est défendu par un chemin couvert, un large fossé, un rempart en terre, & par cinq bastions. Au milieu du bourg est une butte assez élevée, dont on a fait une redoute appelée le fort, où quarante hommes pourroient encore capituler après la prise de la place. L'entrée du port n'a guère que treize pieds d'eau. Les navires pourroient toucher à quatorze : mais heureusement la vase est molle, & l'on peut la labourer sans danger.

Les premières productions de Cayenne furent le rocou, le coton & le sucre. Ce fut la première des colonies Françaises qui cultiva le café. On y a toujours cru, & peut-être on y croit encore, que ce furent quelques déserteurs qui, en 1721, rachetèrent leur grace, en l'apportant de Surinam où ils s'étoient réfugiés. Un historien exact a écrit depuis peu, vraisemblablement sur de bons mémoires, que ce fut un bienfait de la Motte-Aignon qui, en 1722, eut l'art d'emporter de cet établissement Hollandois des semences fraîches de café, malgré la défense rigoureuse d'en laisser sortir en coffes. Dix ou douze ans après, on planta du cacao.

En 1752, il sortit de la colonie deux cens soixante mille cinq cens quarante-une livres pesant de rocou, quatre-vingt mille

trois cens soixante-trois livres de sucre , dix-sept mille neuf cens dix-neuf livres de coton , vingt-six mille huit cens quatre-vingt-une livres de café , quatre-vingt-onze mille neuf cens seize livres de cacao , & six cens dix-huit pieds de bois. Ces produits réunis étoient le fruit du travail de quatre-vingt-dix familles Françaises , de cent vingt-cinq Indiens , de quinze cens noirs , qui formoient la colonie entière.

VIII.

La cour de Versailles se propose de rendre la Guyane florissante. Ce projet avoit-il été judicieusement conçu ? fut-il sagement exécuté ?

Tel , & plus foible encore , étoit l'état de Cayenne , lorsqu'on vit avec étonnement la cour de Versailles chercher , en 1763 , à lui donner un grand éclat. On sortoit des horreurs d'une guerre honteuse. La situation des affaires avoit décidé le ministère à acheter la paix par le sacrifice de plusieurs possessions importantes. Il paroissoit également nécessaire de faire oublier à la nation , & ses calamités , & les fautes qui les avoient amenées. L'espérance d'une meilleure fortune pouvoit amuser son oisiveté , tromper sa malignité ; & l'on détournait ses regards des colonies qu'elle avoit perdues , vers la Guyane , qui devoit , disoit-on , réparer tant de désastres.

Ce n'étoit pas l'opinion des citoyens qui paroissent les mieux instruits de la situation des choses. Un établissement formé depuis un siècle & demi & à une époque où les esprits étoient violemment poussés aux grandes entreprises : un établissement dont les discordes civiles ni les guerres étrangères n'avoient pas ruiné les travaux : un établissement que des administrateurs sages avoient régi avec désintéressement & application : un établissement auquel les bienfaits du gouvernement & les secours du commerce n'avoient jamais manqué : un établissement où le débouché des productions avoit été toujours assuré : cette colonie n'étoit rien. On n'y avoit jamais vu de plantation florissante. Aucune fortune ne s'y étoit élevée. La misère & l'obscurité avoient été opiniâtrément son partage aux mêmes époques où les autres possessions Françaises de l'Amérique étonnoient l'ancien & le Nouveau-Monde par leur éclat & par leurs richesses. Loin que le tems & le progrès des lumières eussent amélioré son sort , sa situation étoit devenue de jour en jour plus fâcheuse. Comment espérer

qu'elle rempliroit les hautes destinées qu'on lui préparoit ? Ces considérations n'arrêterent pas le ministère. Voyons ce qu'on a dit pour justifier ses vues.

L'Amérique offroit, dans l'origine à l'invasion de l'Europe, deux régions entièrement différentes, la Zone Torride & la Zone tempérée du nord. La première présentait une vaste coupe à la soif de l'or ; à la cupidité, des appas ; à la mollesse, le repos ; à la volupté, son aliment ; au luxe, ses ressources. Celui qui s'en empara le premier dut éblouir par son éclat, séduire par l'image de son bonheur. Une opulence, aussi imposante que rapide, ne pouvoit manquer de lui donner dans le monde ancien une influence d'autant plus étendue, que la nature de la vraie richesse y étoit ignorée, & que ses rivaux se trouvèrent tout-à-coup plongés dans une indigence relative, aussi intolérable que l'indigence réelle. Son nouveau domaine étoit la patrie du despotisme. La chaleur y brisoit les forces du corps ; l'oïveté, suite nécessaire d'une fertilité qui satisfait aux besoins sans le travail, y ôtoit à l'ame toute énergie. Cette contrée subit son destin. Les peuples, qui l'habitoient, étoient des esclaves qui attendoient un maître. Il vint. Il dit obéissez ; & l'on obéit. L'esprit des monarchies absolues étoit une production du sol qu'il y trouva toute formée : mais il existoit au-dessus de sa tête un ennemi auquel on ne résiste point, & qui devoit le subjuguier à son tour : c'est le climat. Dans la première ivresse, l'usurpateur forma les projets les plus vastes, & conçut les espérances les mieux fondées en apparence. Il regarda le signe de l'opulence comme le principe créateur & conservateur des forces politiques ; & comment ne s'y feroit-il pas trompé ? Si nous sommes défabulés de ce préjugé, c'est peut-être à ses désastres que nous devons cette grande leçon. Il s'imagina & dut s'imaginer qu'avec de l'or, il auroit à sa solde les nations, comme il avoit les nègres sous sa chaîne : sans prévoir que cet or qui lui donnoit des alliés jaloux, en feroit autant d'adversaires puissans, qui, joignant leurs armes à la richesse qu'ils recevoient, tourneroient ce double instrument à sa propre ruine.

La Zone tempérée de l'Amérique Septentrionale ne pouvoit attirer que des peuples laborieux & libres. Elle n'a que des productions communes & nécessaires, mais qui font dès-lors une source éternelle de richesse ou de force. Elle favorise la population, en fournissant matière à cette culture paisible & sédentaire qui fixe & multiplie les familles, qui, n'irritant point la cupidité, préserve des invasions. Elle s'étend dans un continent immense, sur un front large, & par-tout ouvert à la navigation. Ses côtes sont baignées d'une mer presque toujours libre, & couvertes de ports nombreux. Les colons y sont moins éloignés de la métropole, vivent sous un climat plus analogue à celui de leur patrie, dans un pays propre à la chasse, à la pêche, à l'agriculture, à tous les exercices, & aux travaux qui nourrissent les forces du corps, & préservent des vices corrupteurs de l'ame. Ainsi dans l'Amérique comme en Europe, ce sera le Nord qui subjuguera le Midi. L'un se couvrira d'habitans & de cultures, tandis que l'autre épuisera ses sucres voluptueux & ses mines d'or. L'un pourra policer des peuples sauvages, par ses liaisons avec des peuples libres; l'autre ne fera jamais qu'un alliage monstrueux & foible d'une race d'esclaves avec une nation de tyrans.

Il étoit essentiel pour les colonies du Midi qu'elles eussent des racines de population & de vigueur dans le Nord, pour s'y ménager un commerce des denrées de luxe avec celles de besoin, une communication qui pût donner des renforts en cas d'attaque, un asyle dans la défaite, un contrepoids des forces de terre à la foiblesse des ressources navales.

Les colonies méridionales Françaises jouissoient avant la dernière guerre de cette protection. Le Canada, par sa situation, par le génie belliqueux de ses habitans, par ses alliances avec des peuplades sauvages, amies de la franchise & de la liberté du caractère François, pouvoit balancer, du moins inquiéter la Nouvelle-Angleterre. La perte de ce grand continent détermina le ministère de Versailles à chercher de l'appui dans un autre; & il espéra le trouver dans la Guyane, en y établissant une population nationale & libre, capable de résister par elle-même

aux attaques étrangères, & propre à voler avec le tems au secours des autres colonies, lorsque les circonstances pourroient l'exiger.

Tel fut évidemment son système. Jamais il ne lui tomba dans l'esprit qu'une région ainsi habitée, pût jamais enrichir la métropole par la production des denrées propres aux colonies méridionales. Les bons principes lui étoient trop familiers, pour ignorer qu'il n'est pas possible de vendre, sans suivre le cours du marché général; qu'on ne peut atteindre ce but qu'en cultivant avec aussi peu de frais que ses rivaux; & que des travaux faits par des hommes libres, sont de toute nécessité infiniment plus chers que ceux qui sont abandonnés à des esclaves.

Les opérations étoient dirigées par un ministre actif. En politique sage, qui ne sacrifie pas la sûreté aux richesses, il ne se proposoit que d'élever un boulevard pour défendre les possessions Françaises. En philosophe sensible, qui connoît les droits de l'humanité & qui les respecte, il vouloit peupler d'hommes libres, ces contrées fertiles & désertes. Mais le génie, sur-tout le génie impatient de jouir, ne prévoit pas tout. On s'égara, parce qu'on crut que des Européens soutiendroient sous la Zone Torride les fatigues qu'exige le défrichement des terres; que des hommes qui ne s'expatrioient que dans l'espérance d'un meilleur sort, s'accoutumeroient à la subsistance précaire d'une vie sauvage, dans un climat moins sain que celui qu'ils quittoient.

Ce mauvais système, où le gouvernement se laissa entraîner par des hommes audacieux que leur présomption égardoit, ou qui sacrifioient la fortune publique à leurs intérêts particuliers, fut aussi follement exécuté qu'il avoit été légèrement adopté. Tout y fut combiné sans principe de législation, sans intelligence des rapports que la nature a mis entre les terres & les hommes. Ceux-ci furent distribués en deux classes, l'une de propriétaires, & l'autre de mercenaires. On ne vit pas que cette distribution, qui se trouve établie en Europe, & presque chez toutes les nations civilisées, est l'ouvrage de la guerre, des révolutions & des hasards infinis que le tems amène; que

c'est la suite des progrès de la sociabilité, mais non la base & le fondement de la société, qui, dans l'origine, veut que tous ses membres participent à la propriété. Les colonies qui sont de nouvelles populations & de nouvelles sociétés, doivent suivre cette règle fondamentale. On s'en écarta dès le premier pas, en ne destinant des terres dans la Guyane, qu'à ceux qui pourroient y passer avec des fonds & des avances pour les cultiver. Les autres, dont on tenta la cupidité par des espérances vagues ou équivoques, furent exclus de ce partage des terres. Ce fut une faute de politique contre l'humanité. Si l'on eût donné une portion de terrain à défricher à tous les nouveaux colons qu'on portoit dans cette région nue & déserte, chacun l'eût cultivée d'une manière proportionnée à ses forces & à ses moyens, l'un avec son argent, l'autre avec ses bras. Il ne falloit ni rebuter ceux qui avoient des capitaux, parce que c'étoient des hommes très-précieux pour une colonie naissante, ni leur donner une préférence exclusive, de peur qu'ils ne trouvassent pas des co-opérateurs qui voulussent se mettre dans leur dépendance. Il étoit indispensable d'offrir à tous les membres de la nouvelle transmigration, une propriété où ils pussent faire valoir leur travail, leur industrie, leur argent, en un mot, leurs facultés plus ou moins étendues. On devoit prévoir que des Européens, quelle que fût leur situation, ne quitteroient pas leur patrie sans l'espérance d'un meilleur sort ; & que tromper leur espoir & leur confiance à cet égard, feroit ruiner la colonie, dont on projettoit les fondemens.

Des hommes transportés dans des régions incultes n'y trouvent que des besoins ; & les travaux les mieux ordonnés, les plus suivis ne sauroient empêcher que ceux qui passeront dans ces déserts pour défricher les terres, ne restent dénués de tout jusqu'à l'époque, plus ou moins éloignée, des récoltes. Aussi la cour de Versailles, à qui une vérité si frappante ne pouvoit échapper, s'engagea-t-elle à nourrir indistinctement, durant deux années, tous les Allemands, tous les François qu'elle destinoit à la population de la Guyane. Mais cet acte de justice n'étoit pas
une

une action de prudence. Il falloit prévoir que les vivres seroient mal choisis par les agens du gouvernement. Il falloit prévoir que, quand même les approvisionnemens auroient été faits avec zèle, avec prudence, avec désintéressement, c'étoit une nécessité que la plupart se gâtassent, soit dans le trajet, soit au terme. Il falloit prévoir que les viandes salées, bien ou mal conservées, ne seroient jamais une nourriture convenable pour de malheureux réfugiés qui quittoient un climat sain & tempéré pour occuper les sables brûlans de la Zone Torride, pour respirer l'air humide & pluvieux des tropiques.

Une politique judicieuse se seroit occupée de la multiplication des troupeaux, avant de songer à l'établissement des hommes. Cette précaution n'auroit pas seulement assuré une subsistance saine aux premiers colons, elle leur auroit encore fourni des instrumens commodes pour les entreprises qu'exige la formation d'une peuplade nouvelle. Avec ce secours, ils auroient bravé des fatigues que le ministère se seroit chargé de payer libéralement, & auroient préparé des logemens & des denrées à ceux qui devoient les suivre. Par cette combinaison, qui n'exigeoit pas des méditations bien profondes, l'établissement qu'il s'agissoit de former, auroit acquis, en peu de tems, la consistance dont il étoit susceptible.

On ne fit pas ces réflexions si simples, si naturelles. Douze mille hommes furent débarqués, après une longue navigation, sur des côtes désertes & impraticables. On fait que dans presque toute la Zone Torride, l'année est partagée en deux saisons, l'une sèche & l'autre pluvieuse. A la Guyane, les pluies sont si abondantes, depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin de mai, que les terres sont submergées ou hors d'état d'être cultivées. Si les nouveaux colons y étoient arrivés au commencement de la saison sèche, distribués sur les terrains qu'on leur destinoit, ils auroient eu le tems d'arranger leurs habitations, de couper les forêts ou de les brûler, de labourer ou d'ensemencer leurs champs.

Faute de ces combinaisons, on ne fut où placer cette foule

d'hommes qui arrivoient coup sur coup dans la saison des pluies. L'isle de Cayenne auroit pu servir d'entrepôt & de rafraichissement aux nouveaux débarqués. On y auroit trouvé du logement & des secours. Mais la fausse idée dont on étoit prévenu, de ne pas mêler la nouvelle colonie avec l'ancienne, fit rejeter cette ressource. Par une suite de cet entêtement, on déposa dans les isles du Salut ou sur les bords du Kourou, sous la toile & dans de mauvais angars, douze mille malheureux. C'est-là que, condamnés à l'inaction, à l'ennui, à la privation des premiers besoins, aux maladies contagieuses qu'enfantent toujours des subsistances corrompues, à tous les désordres que produit l'oisiveté dans une populace transportée de loin sous un nouveau ciel, ils finirent leur triste destinée dans les horreurs du désespoir. Leurs cendres crieront à jamais vengeance contre les inventeurs, contre les auteurs d'un projet funeste qui a fait tant de victimes : comme si la guerre dont elles étoient destinées à combler les vuides, n'en avoit pas assez moissonné dans le cours de huit années.

Pour qu'il ne manquât rien au désastre, & que les 25,000,000 employés au succès d'un système absurde fussent entièrement perdus, l'homme chargé de mettre fin à tant de calamités, crut devoir ramener en Europe deux mille hommes, dont la constitution robuste avoit résisté à l'intempérie du climat, à plus de misères qu'on ne sauroit dire.

L'état s'est trouvé heureusement assez puissant, pour pouvoir soutenir de si grandes pertes. Mais qu'il est douloureux pour la patrie, pour les sujets, pour toutes les âmes avares du sang François, de le voir ainsi prodiguer dans des entreprises ruineuses, par une folle jalousie d'autorité qui commande un silence rigoureux sur les opérations publiques ! Eh ! n'est-ce pas l'intérêt de la nation entière, que ses chefs soient éclairés ! Mais peuvent-ils l'être autrement que par des lumières générales ? Pourquoi lui cacher des projets dont elle doit être l'objet & l'instrument ? Espère-t-on commander aux volontés sans l'opinion, & inspirer le courage sans la confiance ? Les vraies lumières sont

dans les écrits publics, où la vérité se montre à découvert, où le mensonge craint d'être surpris. Les mémoires secrets, les projets particuliers, ne sont guère que l'ouvrage des esprits adroits & intéressés, qui s'infinuent dans les cabinets des administrateurs, par des routes obscures, obliques & détournées. Quand un prince, un ministre, s'est conduit par l'opinion publique des gens éclairés, s'il éprouve des malheurs, ni le ciel, ni la terre ne peuvent les lui reprocher. Mais des entreprises faites sans le conseil & le vœu de la nation, des événemens amenés à l'insu de tous ceux dont on expose la vie & la fortune; qu'est-ce autre chose qu'une ligue secrète, une conjuration de quelques individus contre la société entière? Jusqu'à quand l'autorité se croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les citoyens? Jusqu'à quand témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris, pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes?

Qu'est-il arrivé de la catastrophe, où tant de sujets, tant d'étrangers ont été sacrifiés à l'illusion du ministère François sur la Guyane? C'est qu'on a décrié cette malheureuse région avec tout l'excès que le ressentiment du malheur ajoute à la réalité de ses causes. Heureusement les observations de quelques hommes éclairés nous mettent en état de débrouiller le cahos.

Cette vaste contrée, qu'on décora du magnifique nom de France équinoxiale, n'appartient pas toute entière à la cour de Versailles, comme elle en eut autrefois la prétention. Les Hollandois, en s'établissant au Nord & les Portugais au Midi, ont resserré les François entre la rivière de Marony & celle de Vincent Pinçon ou d'Oyapock, ce qui forme encore un espace de plus de cent lieues.

Les mers, qui baignent cette longue côte, sont faciles, ouvertes, débarrassées de tous les obstacles qui pourroient gêner la navigation. On n'y voit que les deux isles du Salut, à trois lieues de la terre-ferme. Comme elles ne sont séparées que par un canal de quatre-vingt toises, il seroit aisé de les joindre; & après leur union, elles formeroient un abri suffisant pour les

IX.

*Idee qu'il faut
se former des
côtes & du sol
de la Guyane.*

plus grands vaisseaux. La nature a tellement disposé les choses ; qu'il n'en coûteroit que peu pour rendre ce poste imprenable avec les matériaux qui se trouvent sur les lieux même. De ce port, couvert de tortues une partie de l'année, & placé au vent de l'archipel Américain, une escadre pourroit, durant la guerre, voler en sept ou huit jours au secours des possessions nationales, ou aller attaquer celles des puissances ennemies de la France.

Nul danger n'est à craindre dans ces parages. Les vents sont généralement favorables pour approcher, autant & si peu qu'on veut, des côtes. Si, ce qui est infiniment rare, leur ordre est interverti, ou qu'il survienne quelque calme, on a la ressource de mouiller par-tout sur un fonds excellent.

Ces avantages sont malheureusement accompagnés de quelques inconvéniens. Des courans rapides s'opposent à l'arrivée des navigateurs. Que si, pour les éviter, on approche trop près de la terre, l'eau manque presque par-tout. On n'en trouve pas même à l'embouchure des rivières qui ne peuvent recevoir que de très-petits bâtimens. Celle d'Aprouague est la seule qui en ait douze pieds. Là, échoués sur une vase molle, les navires peuvent se livrer sans inquiétude à toutes les réparations dont ils ont besoin. Cependant il leur convient de s'expédier fort vite ; parce que les vers, les eaux bourbeuses, les pluies & les chaleurs y détruisent, en fort peu de tems, les vaisseaux les mieux construits, les mieux équipés.

Dans cette région, quoique voisine de l'équateur, le climat est très-supportable. Cette température peut être attribuée à la longueur des nuits, à l'abondance des brouillards & des rosées. Dans aucun tems, on n'éprouve à la Guyane ces chaleurs étouffantes si ordinaires dans tant d'autres contrées de l'Amérique.

Malheureusement, pendant les six premiers mois de l'année & quelquefois plus long-tems, cette colonie est abîmée par des déluges d'eau. Ces pluies surabondantes dégradent les lieux élevés, inondent les plaines, pourrissent les plantes, & suspendent souvent les travaux les plus pressés. La végétation est alors si forte, qu'il seroit impossible de la retenir dans de justes bornes,

quelque nombre de bras qu'on employât pour la combattre. A cette calamité en succède une autre. C'est une longue sécheresse qui ouvre la terre & qui la calcine.

Les opinions sur le sol de la Guyane se contrarièrent très-long-tems. Il est aujourd'hui connu que c'est le plus souvent un tuf pierreux, recouvert de sables & du débris de quelques végétaux. Ces terres sont d'une exploitation facile : mais leur produit est toujours très-foible, & il cesse même après cinq ou six ans. Le cultivateur est alors réduit à faire de nouveaux défrichemens, qui ont toujours le sort des premiers. Ceux même qui sont exécutés dans quelques veines d'un sol plus profond qu'on trouve par intervalle, n'ont pas une longue durée, parce que les pluies répétées qui tombent en torrens dans cette région, ont bientôt entraîné les sucres qui pouvoient les fertiliser.

Ce fut sur ces maigres campagnes que s'établirent les premiers François qu'une fatale destinée poussa dans la Guyane. Les générations qui les remplacèrent cherchèrent par-tout des terrains plus féconds, sans en jamais trouver. Inutilement le fisc fit successivement de grands sacrifices pour améliorer cette colonie. Ces dépenses furent inutiles, parce qu'elles ne pouvoient pas changer la nature des choses. L'exemple des Hollandois qui, après avoir aussi languï dans le voisinage sur les terres hautes, avoient enfin prospéré sur des plantations formées dans des marais desséchés avec des travaux immenses, cet exemple ne faisoit aucune impression. Enfin M. Mallouet, chargé de l'administration de ce malheureux établissement, a lui-même exécuté ce qu'il avoit vu pratiquer à Surinam ; & l'espace qu'il avoit arraché à l'océan s'est aussi-tôt couvert de denrées. Ce spectacle a donné aux colons une émulation dont on ne les croyoit pas susceptibles ; & ils n'attendent que les bienfaits du gouvernement pour enrichir la métropole de leurs productions.

Ce sera sur des plages formées par la dégradation des montagnes & par la mer que seront désormais établies les plantations. Il faudra dessécher des marais, creuser des canaux, élever des digues : mais pourquoi les François craindroient-ils d'entreprendre

ce qu'ils voient si heureusement exécuté sur leurs frontières ? Pourquoi la cour de Versailles se refuseroit-elle à encourager par des avances & des gratifications des défrichemens vraiment utiles ? Des défrichemens ! Voilà des conquêtes sur le cahos à l'avantage de tous les hommes, & non pas des provinces qu'on dépeuple & qu'on dévaste pour s'en emparer ; qui coûtent le sang de deux nations pour n'en enrichir aucune ; qu'il faut garder à grands frais & couvrir de troupes pendant des siècles, avant de s'en promettre la paisible possession.

Tout invite le ministère de France au parti qu'on ose lui proposer. Dans la Guyane, les feux souterrains, si communs dans le reste de l'Amérique, sont actuellement éteints. On n'y éprouve jamais de tremblement de terre. Les ouragans n'exercent pas leurs ravages sur ses côtes. Son accès est rempli de tant de difficultés, qu'on peut prédire qu'elle ne sera pas conquise. Les îles Françaises, au contraire, déjà prises une fois, attirent les regards, & sollicitent la cupidité d'une nation vivement aigrie de leur restitution. Son chagrin fait présumer qu'elle sera toujours disposée à réparer, par la force des armes, le vice de ses négociations. La confiance bien fondée qu'elle a dans sa marine, ne tardera pas peut-être à la précipiter dans une nouvelle guerre, pour reprendre ce qu'elle a rendu, pour étendre plus loin ses usurpations. Si la fortune secondoit encore ses efforts ; si un peuple encouragé par des victoires, dont les citoyens recueillent seuls tout l'avantage, l'emportoit toujours sur une nation qui ne combat que pour ses rois : ce seroit du moins une grande ressource que la Guyane, où l'on cultiveroit toutes les productions dont l'habitude a donné le besoin, & pour lesquelles il faudroit payer un énorme tribut à l'étranger, si les colonies nationales ne pouvoient les fournir.

Le dessèchement des côtes de la Guyane exigeroit des travaux longs & difficiles. Où prendre les bras nécessaires pour l'exécution de cette entreprise ?

X.
Quels bras
pourra-t-on

On crut en 1763 que les Européens y feroient très-propres. Douze mille furent la victime de cette opinion. La mort n'épargna

qu'une soixantaine de familles Allemandes ou Acadiennes. Elles s'établirent sur le Sinamary qui leur offroit des bords qui ne sont jamais inondés par la mer, quelques prairies naturelles, & une grande abondance de tortues. Cette foible peuplade augmente & vit heureuse le long de ce fleuve. La pêche, la chasse, l'éducation des troupeaux, la culture d'un peu de riz & de maïs : telles sont ses ressources. Quelques spéculatifs ont voulu conclure de cet exemple que les blancs pourroient cultiver la Guyane : mais ils n'ont pas fait réflexion qu'on ne fondeoit des colonies que pour obtenir des productions vénales, & que ces productions exigent des soins plus suivis & plus fatigans que ceux auxquels on se livre sur les rives du Sinamary.

destiner aux
cultures dont
la Guyane est
susceptible ?

Les naturels du pays pourroient, dit-on, opérer sans inconvénient ce qui est destructeur pour nous. Ces sauvages étoient assez multipliés sur la côte, lorsqu'elle fut découverte. La férocité Européenne en a si fort diminué le nombre, qu'il n'y en reste pas actuellement plus de quatre ou cinq cens en état de porter les armes. Mais quelques aventuriers qui ont pénétré depuis peu dans l'intérieur des terres, y ont découvert beaucoup de petites nations, toutes plus barbares les unes que les autres. Par-tout ils ont apperçu l'oppression des femmes, des superstitions qui empêchent la multiplication des hommes, des haines qui ne s'éteignent que par la destruction des familles & des peuplades, l'abandon révoltant des vieillards & des malades, l'usage habituel des poisons les plus variés & les plus subtils ; cent autres désordres dont la nature brute offre trop généralement le hideux tableau. Cependant le voyageur est accueilli avec respect, secouru avec la générosité la plus illimitée & la plus touchante simplicité. Il entre dans la cabane du sauvage ; il s'assied à côté de sa femme & de ses filles nues ; il partage leurs repas. La nuit, il prend son repos sur un même lit. Au jour, on le charge de provisions, on l'accompagne assez loin sur sa route, & l'on s'en sépare avec les démonstrations de l'amitié. Mais cette scène d'hospitalité peut devenir sanglante en un moment. Ce sauvage est jaloux à l'extrême ; & au moindre signe de familiarité qui l'alarmeroit, on seroit égorgé.

Il faudroit commencer par assembler ces peuples toujours errans. Quelques présens de leur goût, distribués à propos, rendroient cette première opération facile. On éviteroit, avec la plus scrupuleuse attention, de réunir dans le même lieu celles de ces nations qui ont les unes pour les autres une aversion insurmontable.

Ces peuplades ne seront pas formées au hasard. Il conviendra de les distribuer de manière à se procurer des facilités pour pénétrer dans l'intérieur du pays. A mesure que ces établissemens acquerront des forces, ils fourniront des facilités pour établir des habitations nouvelles.

Jusqu'ici, aucune considération n'a pu fixer ces Indiens. La plus sûre voie, pour y réussir, seroit de leur distribuer des vaches qu'ils ne pourroient nourrir qu'en abattant des bois & en formant des prairies. Les légumes, les arbres fruitiers dont on enrichiroit leur demeure, seroient un moyen de plus pour prévenir leur inconstance. Il est vraisemblable que ces ressources qu'ils n'ont jamais connues, les dégoûteroient avec le tems, de la chasse & de la pêche, qui sont actuellement les seuls soutiens de leur misérable & précaire existence.

Un préjugé bien plus funeste resteroit à vaincre. Il est généralement établi chez ces peuples que les occupations sédentaires ne conviennent qu'à des femmes. Cet orgueil insensé avilit tous les travaux aux yeux des hommes. Un missionnaire intelligent ne perdrait pas son tems à combattre cet aveuglement. Il anoblirait la culture, en travaillant lui-même avec les enfans; & il réussiroit par ce noble & heureux stratagème, à donner aux jeunes gens des mœurs nouvelles. Peut-être parviendrait-on à vaincre l'indolence des pères même, si l'on savoit leur donner des besoins. Il n'est pas sans vraisemblance qu'ils demanderoient à la terre des productions pour les échanger contre des marchandises dont l'usage leur seroit devenu nécessaire.

Ce but salutaire s'éloigneroit infiniment, si l'on assujettissoit les sauvages réunis à une capitation & à des corvées, comme se le sont permis les Portugais & les Espagnols sur les bords de
de

de l'Amazone, de Rio-Negro & de l'Orenoque. Il faut que ces peuples aient joui pendant des siècles, des bienfaits de la civilisation, avant d'en porter les charges.

Cependant, après cette révolution heureuse, la Guyane ne rempliroit encore que très-imparfaitement les vues étendues que peut avoir la cour de Versailles. Jamais les foibles mains des Indiens ne feront croître que des denrées de valeur médiocre. Pour obtenir de riches productions, il faudra recourir nécessairement aux bras nerveux des nègres.

On craint la facilité qu'auront ces esclaves pour désertter de leurs ateliers. Ils se réfugieront, ils s'attrouperont, ils se retrancheront, dit-on, dans de vastes forêts, où l'abondance du gibier & du poisson rendra leur subsistance aisée; où la chaleur du climat leur permettra de se passer de vêtement; où les bois propres à faire des arcs & des flèches ne leur manqueront jamais. Cent d'entr'eux avoient pris ce parti, il y a environ trente ans. Les troupes envoyées pour les remettre sous la chaîne, furent repoussées. Cet échec faisoit craindre une désertion générale. La colonie entière étoit consternée. On ne savoit à quoi se résoudre, lorsqu'un missionnaire part, suivi d'un seul noir, arrive à l'endroit où s'étoit livré le combat, dresse un autel, appelle les déserteurs par le moyen d'une clochette, leur dit la messe, les harangue, & les ramène tous, tous sans exception, à leurs anciens maîtres. Mais les Jésuites qui avoient mérité & obtenu la confiance de ces malheureux, ne sont plus dans la colonie; & leurs successeurs n'ont montré ni la même activité, ni une connoissance égale du cœur de l'homme. Cependant, il ne seroit peut-être pas impossible de prévenir l'évasion de ces infortunées victimes de notre cupidité, en rendant leur condition supportable. La loi de la nécessité, qui commande même aux tyrans, prescrira, dans cette région, une modération que l'humanité seule devoit inspirer par-tout.

Ce nouvel ordre de choses engagera le gouvernement dans des dépenses considérables. Avant de s'y livrer, il examinera si la colonie a eu jusqu'à notre âge, l'organisation qui devoit la

XI.

Avant de quitter des capitaux dans la

Guyane, il convient d'examiner si la colonie est bien organisée : il en faut régler les limites.

faire prospérer, & si Cayenne est le lieu le plus convenable pour être le chef-lieu d'un grand établissement. C'est notre opinion : mais d'habiles gens pensent le contraire ; & leurs raisons doivent être discutées.

Ces vues peuvent être excellentes, sans que les avantages en aient été plutôt aperçus ; & il ne faut pas s'en étonner. Les choses sont quelquefois d'une difficulté qui ne peut être surmontée que par l'expérience ou par le génie. Mais l'expérience qui marche à pas lents, demande du tems ; & le génie qui, semblable aux courtiers des dieux, franchit un intervalle immense d'un saut, se fait attendre pendant des siècles. A-t-il paru ? il est repoussé ou persécuté. S'il parle, on ne l'entend pas. Si, par hasard, il est entendu, la jalousie traduit ses projets comme des rêves sublimes, & les fait échouer. L'intérêt général de la multitude suppléeroit peut-être à la pénétration du génie, si on le laissoit agir en liberté : mais il est sans cesse contrarié par l'autorité dont les dépositaires ne s'entendent à rien, & prétendent ordonner de tout. Quel est celui qu'ils honoreront de leur confiance & de leur intimité ? c'est le flatteur impudent qui, sans en rien croire, leur répétera continuellement qu'ils sont des êtres merveilleux. Le mal se fait par leur sottise, & se perpétue par une mauvaise honte qui les empêche de revenir sur leurs pas. Les fausses combinaisons s'épuisent avant qu'ils aient rencontré les vraies, ou qu'ils puissent se résoudre à les approuver, après les avoir rejetées. C'est ainsi que le désordre règne par l'enfance des souverains, l'incapacité ou l'orgueil des ministres, & la patience des victimes. On se consoleroit des maux passés & des maux présents, si l'avenir devoit changer cette destinée : mais c'est une espérance dont il est impossible de se bercer. Et si l'on demandoit au philosophe à quoi servent les conseils qu'il s'opiniâtre d'adresser aux nations & à ceux qui les gouvernent, & qu'il répondit avec sincérité, il diroit qu'il satisfait un penchant invincible à dire la vérité, au hasard d'exciter l'indignation, & même de boire dans la coupe de Socrate.

Avant de prendre sur la Guyane une résolution finale, il con-

viendra de fixer les bornes encore incertaines de cette colonie. Au Nord, les Hollandois voudroient bien étendre les frontières de Surinam jusqu'aux bords du Sinamary : mais le poste militaire que la cour de Versailles a fait établir depuis long-tems sur la rive droite du Maroni, paroît avoir anéanti sans retour cette prétention ancienne. Du côté du Midi, les difficultés sont moins applanies. L'Amazone fut autrefois incontestablement la borne des possessions Françaises, puisque, par une convention du 4 Mars 1700, les Portugais s'obligèrent à démolir les forts qu'ils avoient élevés sur la rive gauche de cette rivière. A la paix d'Utrecht, la France qui recevoit la loi, fut forcée de céder la navigation de ce fleuve avec les terres qui s'étendent jusqu'à la rivière de Vincent Pinçon, ou de l'Oyapock. Lorsque le tems fut venu d'exécuter le traité, il se trouva que ces deux noms employés comme synonymes, désignoient dans le pays, ainsi que sur les anciennes cartes, deux rivières éloignées l'une de l'autre de trente lieues. Chacune des deux cours voulut tourner cette erreur à son avantage ; celle de Lisbonne s'étendit jusqu'à l'Oyapock, & celle de Versailles jusqu'à Vincent Pinçon. On ne put convenir de rien ; & les terres contestées sont restées désertes depuis cette époque assez reculée.

On n'aura pas la présomption de s'ériger en juge de ce grand procès. L'unique observation qu'on se permettra de faire, c'est que le but de la cession exigée par le Portugal, a été de lui assurer la navigation exclusive de l'Amazone. Or les sujets de cette couronne jouiront paisiblement de cet avantage, en éloignant les limites des possessions Françaises de vingt lieues seulement & jusqu'à la rivière de Vincent Pinçon, sans qu'il soit nécessaire de les reculer de cinquante jusqu'à l'Oyapock.

Tout est à faire dans la Guyane. On ne compte à Cayenne même que trente plantations presque toutes misérables. Le continent est dans un plus grand désordre encore que l'île. Les habitations y changent souvent de place. Des déserts immenses les séparent. Placées à une grande distance du marché général, elles n'ont aucune facilité pour leurs échanges. On n'y jouit

SII.
Etat actuel
de la Guyane
Françoise.

d'aucune des commodités que se procurent mutuellement des hommes réunis. Les loix, la police, les bienfaisances, l'émulation, l'influence du ministère : tous ces avantages y sont inconnus. Pour l'exploitation de cent lieues de côtes, on ne comptoit en 1775 que treize cens personnes libres, & huit mille esclaves. Les productions de la colonie étoient même au-dessous de ces foibles moyens, parce qu'il n'y avoit dans les ateliers que des blancs sans intelligence, que des noirs sans subordination. Les denrées qu'emportèrent les bâtimens venus de l'Amérique Septentrionale ou de la Guadeloupe & de la Martinique, ne s'élevèrent pas à 100,000 livres, & la France ne reçut sur six navires que quarante quintaux de sucre ; qui furent vendus en Europe 2156 livres ; six cens cinquante-huit quintaux quatre-vingt-huit livres de café, qui furent vendus 31,296 livres 16 sols ; trois quintaux trente-quatre livres d'indigo, qui furent vendus 2839 livres ; cent cinquante-deux quintaux quarante-une livres de cacao, qui furent vendus 10,668 livres 16 sols ; trois mille trois quintaux cinquante-cinq livres de rocou, qui furent vendus 187,706 liv. 7 sols 6 deniers ; neuf cens soixante-douze quintaux soixante livres de coton, qui furent vendus 243,150 livres ; trois cens cinquante-trois cuirs, qui furent vendus 3177 livres ; quatorze cens vingt-deux quintaux huit livres de bois, qui furent vendus 7604 l. 3 s. 9 d. En tout 488,598 liv. 3 s. 3 den. Les 600,000 livres que la cour dépensa cette année comme les autres pour cet ancien établissement, servirent à payer ce qu'il avoit reçu au-delà de ses exportations. A cette époque Cayenne devoit 2,000,000 de livres au gouvernement ou aux négocians de la métropole.

Il faut attendre quelque chose des lumières que M. Mallouet a répandues dans la colonie ; des encouragemens que cet habile administrateur a fait accorder en 1777 à ceux des colons qui se livreroient à la coupe des bois de construction, à la culture des subsistances, à la salaison du poisson, à quelques autres productions de peu de valeur, dont il a assuré le débouché. Il faut attendre encore plus des arbres à épicerie. Le giroflier

a déjà donné des clous qui ne sont que très-peu inférieurs à ceux qui nous viennent des Moluques ; & tout annonce que le muscadier ne réussira pas moins heureusement. Mais rien de grand ne pourra se tenter sans capitaux , & sans capitaux considérables.

Ils sont au pouvoir d'une riche compagnie qui s'est formée mais sans privilège exclusif pour cette partie du Nouveau-Monde. Ce corps dont le fonds primitif est de 2,400,000 livres , a obtenu du gouvernement le vaste espace qui s'étend depuis l'Approuague jusqu'à l'Oyapock ; & toutes les facilités qu'on lui pouvoit raisonnablement accorder pour mettre en valeur ce sol , regardé comme le meilleur de la Guyane. En attendant que ses succès lui permettent de s'occuper du dessèchement des marais & des grandes cultures , cette association puissante a tourné ses vues vers la coupe du bois , vers la multiplication des troupeaux , vers le coton & le cacao ; mais principalement vers le tabac.

Des esclaves cultivent depuis long-tems , pour leur usage , autour de leurs cases , cette dernière plante. On lui trouve les mêmes vertus qu'au tabac du Brésil , qui s'est ouvert un débit assez avantageux dans plusieurs marchés de l'Europe , & qui est d'une nécessité presque absolue pour l'achat des noirs sur une grande partie des côtes d'Afrique. Si cette entreprise réussit , la France verra diminuer ses besoins , & ses navigateurs seront dispensés d'aller chercher à Lisbonne cette portion de leur cargaison. Les espérances que peut donner Sainte-Lucie ont une autre base.

Les Anglois occupèrent sans opposition cette île , dans les premiers jours de l'an 1639. Ils y vivoient paisiblement depuis dix-huit mois , lorsqu'un navire de leur nation , qui avoit été surpris par un calme devant la Dominique , enleva quelques Caraïbes accourus sur leurs pirogues avec des fruits. Cette violence décida les sauvages de Saint-Vincent , de la Martinique , à se réunir aux sauvages offensés ; & ils fondirent tous ensemble , au mois d'août 1640 , sur la nouvelle colonie. Dans leur fureur , ils massacrèrent tout ce qui se présenta. Le peu qui échappa à cette vengeance , abandonna pour toujours un établissement qui étoit encore au berceau.

XIII.

Après de longues discussions entre les cours de Londres & de Versailles , Sainte - Lucie reste à la France.

Dans les premiers âges du monde , avant qu'il se fût formé des sociétés civiles & policées , tous les hommes en général avoient droit sur toutes les choses de la terre. Chacun pouvoit prendre ce qu'il vouloit pour s'en servir , & même pour consommer ce qui étoit de nature à l'être. L'usage que l'on faisoit ainsi du droit commun , tenoit lieu de propriété. Dès que quelqu'un avoit pris une chose de cette manière , aucun autre ne pouvoit la lui ôter sans injustice. C'est sous ce point de vue , qui ne convient qu'à l'état de nature , que les nations de l'Europe envisagèrent l'Amérique , lorsqu'elle eut été découverte. Comptant les naturels du pays pour rien , il leur suffisoit , pour s'emparer d'une terre , qu'aucun peuple de notre hémisphère n'en fût en possession. Tel fut le droit public , constant & uniforme qu'on suivit dans le Nouveau-Monde , & qu'on n'a pas même eu honte de vouloir justifier en ce siècle , pendant les dernières hostilités.

Quoi , la nature de la propriété n'est pas la même par-tout , par-tout fondée sur la prise de possession par le travail , & sur une longue & paisible jouissance ! Européens , pouvez-vous nous apprendre à quelle distance de votre séjour ce titre sacré s'anéantit ? Est-ce à vingt pas ? est-ce à une lieue ? est-ce à dix lieues ? Non , dites-vous. Hé bien , ce ne seroit donc pas à dix mille lieues. Et ne voyez-vous pas que ce droit imaginaire que vous vous arroyez sur un peuple éloigné , vous le conférez à ce peuple éloigné sur vous ? Cependant que diriez-vous , s'il pouvoit arriver que le sauvage entrât dans votre contrée , & que , raisonnant à votre manière , il dit : cette terre n'est point habitée par les nôtres , donc elle nous appartient ? Vous avez l'Hobbisme en horreur dans votre voisinage ; & ce funeste système , qui fait de la force la suprême loi , vous le pratiquez au loin. Allez ! après avoir été des voleurs & des assassins , il ne vous restoit plus que d'être d'exécrables sophistes ; & vous l'êtes devenus.

D'après ces principes , que les esprits justes & les cœurs droits réprouveront toujours , Sainte-Lucie devoit appartenir à toute puissance qui voudroit ou pourroit la peupler. Les François

s'en avisèrent les premiers. Ils y firent passer, en 1650, quarante habitans sous la conduite de Rouffelan, homme brave, actif, prudent, & singulièrement aimé des sauvages, pour avoir épousé une femme de leur nation. Sa mort, arrivée quatre ans après, ruina tout le bien qu'il avoit commencé à faire. Trois de ses successeurs furent massacrés par les Caraïbes, mécontents de la conduite qu'on tenoit avec eux ; & la colonie ne faisoit que languir, lorsqu'elle fut prise en 1664 par les Anglois, qui l'évacuèrent en 1666.

A peine étoient-ils partis, que les François reparurent dans l'isle. Ils ne s'y étoient pas encore beaucoup multipliés, quelle qu'en fût la cause, lorsque l'ennemi qui les avoit chassés la première fois, les força de nouveau, vingt ans après, à quitter leurs habitations. Quelques-uns, au lieu d'évacuer l'isle, se réfugièrent dans les bois. Dès que le vainqueur, qui n'avoit fait qu'une invasion passagère, se fut retiré, ils reprirent leurs occupations. Ce ne fut pas pour long-tems. La guerre, qui bientôt après déchira l'Europe, leur fit craindre de devenir la proie du premier corsaire, qui auroit envie de les piller ; & ils allèrent chercher de la tranquillité dans les établissemens de leur nation, qui avoient plus de force, ou qui pouvoient se promettre plus de protection. Il n'y eut plus alors de culture suivie, ni de colonie régulière à Sainte-Lucie. Elle étoit seulement fréquentée par des habitans de la Martinique, qui y coupoient du bois, qui y faisoient des canots, & y entretenoient des chantiers assez considérables.

Des soldats & des matelots déserteurs s'y étant réfugiés après la paix d'Utrecht, il vint en pensée au maréchal d'Estrées d'en demander la propriété. Elle ne lui eût pas été plutôt accordée en 1718, qu'il y fit passer un commandant, des troupes, du canon, des cultivateurs. Cet éclat blessa la cour de Londres, qui avoit des prétentions sur l'isle, à raison de la priorité d'établissement ; comme celle de Versailles, en vertu d'une possession rarement interrompue. Ses plaintes déterminèrent le ministère de France à ordonner que les choses seroient remises dans l'état où elles étoient, avant la concession qui venoit d'être faite.

Soit que cette complaisance ne parût pas suffisante aux Anglois ; soit qu'elle leur persuadât qu'ils pouvoient tout oser, ils donnèrent eux-mêmes, en 1722, Sainte-Lucie au duc de Montagu, qui en envoya prendre possession. Cette opposition d'intérêts donna de l'embarras aux deux couronnes. Elles en sortirent, en 1731, en convenant que, jusqu'à ce que les droits respectifs eussent été éclaircis, l'isle seroit évacuée par les deux nations : mais qu'elles auroient la liberté d'y faire de l'eau & du bois.

Cet arrangement n'empêcha pas les François d'y établir de nouveau en 1744, un commandant, une garnison, des batteries. Ou la cour de Londres ne fut pas avertie de cette infidélité, ou elle feignit de ne la pas voir, parce que ses navigateurs se servoient utilement de ce canal, pour entretenir avec des colonies plus riches, des liaisons interlopes que les sujets des deux gouvernemens croyoient leur être également avantageuses. Elles durèrent avec plus ou moins de vivacité, jusqu'au traité de 1763, qui assura à la France la propriété si long-tems & si opiniâtrément disputée de Sainte-Lucie.

XIV.
Premières
opérations de
la France à
Sainte-Lucie.

Un entrepôt fut le premier usage que la cour de Versailles se proposa de faire de son acquisition. Depuis que ses isles du Vent avoient abattu leurs forêts, étendu leurs cultures, & perdu la ressource du Canada & de la Louysiane, il étoit devenu impossible de s'y passer des bois & des bestiaux de l'Amérique Septentrionale. On avoit cru voir de grands inconvéniens à l'admission directe de ces secours étrangers ; & Sainte-Lucie fut choisie pour les échanger contre les sirops de la Martinique, de la Guadeloupe. L'expérience ne tarda pas à démontrer que c'étoit un plan chimérique.

Pour que cet arrangement pût avoir son exécution, il faudroit que les américains déposassent leurs cargaisons, qu'ils les gardassent sur leurs navires, ou qu'ils les vendissent à des négocians établis dans l'isle : trois combinaisons dont aucune n'est praticable.

Jamais les navigateurs ne se détermineront à mettre à terre leur bétail, dont la garde, la nourriture, les accidens les ruineroient
infailliblement,

infailliblement , ni à déposer dans des magasins des bois d'un trop mince prix , d'un trop gros volume , pour soutenir les frais d'un loyer. Jamais ils n'attendent sur leur bord des acheteurs éloignés qui pourroient ne pas arriver. Jamais ils ne trouveront des acheteurs intermédiaires , dont le ministère seroit nécessairement si cher , qu'on ne pourroit pas l'employer.

Le propriétaire des sirops a les mêmes raisons d'éloignement pour ce marché. Les voitures , le coulage & la commission réduiroient à rien sa denrée. Si l'Anglois se déterminoit à acheter les sirops plus cher qu'il ne les payoit , il se verroit forcé d'augmenter dans la proportion ses marchandises , dont le consommateur ne voudroit plus après ce surhaussement.

Détaché de la première idée qu'il avoit eue , sans y renoncer formellement , le ministère de France , s'occupa , dès 1763 , du soin de former des cultures à Sainte-Lucie. Le projet étoit sage , mais l'exécution fut folle. Si le gouverneur & l'intendant de la Martinique dont cette île n'est éloignée que de sept lieues , avoient été chargés de l'opération , les colons qu'on y auroit fait passer , auroient obtenu les secours que peut aisément fournir un établissement qui remonte à plus d'un siècle. La précipitation , la passion des nouveautés , le desir de placer des parens ou des protégés , d'autres motifs peut-être encore plus blâmables , firent préférer l'envoi d'une administration indépendante qui ne devoit avoir des liaisons qu'avec la métropole. Cette mauvaise combinaison coûta 7,000,000 au fisc , & à l'état huit ou neuf cens hommes , dont la fatale destinée inspire plus de pitié que de surprise. Sous les tropiques , les colonies le mieux établies coûtent habituellement la vie au tiers des soldats qui y sont envoyés , quoique ce soient des hommes sains , robustes & bien soignés : est-il étonnant que des misérables , ramassés dans les boues de l'Europe & livrés à tous les fléaux de l'indigence , à toutes les horreurs du désespoir , aient misérablement péri dans une île inculte & déserte ?

L'avantage de la peuplier étoit réservé aux établissemens voisins. Des François , qui avoient vendu très-avantageusement l'as

plantations de la Grenade aux Anglois, ont porté à Sainte-Lucie une partie de leurs capitaux. Un grand nombre des cultivateurs de Saint-Vincent, indignés de se voir réduits à acheter un sol qu'ils avoient défriché avec des fatigues incroyables, ont pris la même route. La Martinique a fourni des habitans, dont les possessions étoient peu fécondes ou bornées, & des négocians qui ont retiré quelques fonds de leur commerce pour les confier à l'agriculture. On leur a distribué à tous gratuitement des terres.

XV.

Quelle opinion
fut-il avoir de
Sainte-Lucie ?

C'eût été un présent funeste, si le préjugé établi contre Sainte-Lucie, avoit eu quelque fondement. La nature, disoit-on, lui avoit refusé tout ce qui peut constituer une colonie de quelque importance. Dans l'opinion publique, son terroir inégal n'étoit qu'un tuf aride & pierreux qui ne paieroit jamais les dépenses qu'on feroit pour le défricher. L'intempérie de son climat devoit dévorer tous les audacieux que l'avidité de s'enrichir ou le désespoir y feroient passer. Ces idées étoient généralement reçues.

Dans la vérité, le sol de Sainte-Lucie n'est pas mauvais sur les bords de la mer, & il devient meilleur à mesure qu'on avance dans les terres. Tout peut être défriché, à l'exception de quelques montagnes hautes & escarpées, sur lesquelles on remarque aisément des traces d'anciens volcans. Il reste encore dans une profonde vallée huit ou dix excavations de quelques pieds de diamètre où l'eau bout de la manière la plus effrayante. On ne trouve pas, à la vérité, dans l'île, de grandes plaines, mais beaucoup de petites où le sucre peut être heureusement cultivé. La forme étroite & alongée de cette possession en rendra le transport aisé, dans quelques lieux que les cannes soient plantées.

L'air, dans l'intérieur de Sainte-Lucie, n'est que ce qu'il étoit dans les autres îles, avant qu'on les eût habitées : d'abord impur & mal-sain ; mais à mesure que les bois sont abattus, que la terre se découvre, il devient moins dangereux. Celui qu'on respire sur une partie des côtes est plus meurtrier. Sous le vent, elles reçoivent quelques foibles rivières qui, partant des pieds des montagnes, n'ont pas assez de pente pour entraîner les sables

dont le flux de l'océan embarrasse leur embouchure. Cette barrière insurmontable fait qu'elles forment au milieu des terres des marais infects. Une raison si sensible avoit suffi pour éloigner de ces cantons le peu de Caraïbes qu'on trouva dans l'île, en y abordant la première fois. Les François poussés dans le Nouveau-Monde par une passion plus violente que l'amour de la conservation, ont été moins difficiles que des sauvages. C'est dans cette étendue qu'ils ont principalement établi leurs cultures. Plusieurs ont été punis de leur aveugle avidité. D'autres le seront un jour, à moins qu'ils ne construisent des digues, qu'ils ne creusent des canaux pour procurer aux eaux de l'écoulement. Le gouvernement en a déjà donné l'exemple dans le port principal de l'île; quelques citoyens l'ont suivi, & il est à croire, qu'avec le tems, une pratique si utile deviendra générale.

Déjà se sont formées, dans la colonie, onze paroisses, presque toutes sous le vent. Cette préférence, donnée à une partie de l'île sur l'autre, ne vient pas de la supériorité du sol : mais du plus ou du moins de facilité à recevoir, à expédier des navires. Avec le tems, l'espace, qu'on a d'abord négligé, sera occupé à son tour; parce qu'on découvre tous les jours des ances où il sera possible d'embarquer sur des canots toutes sortes de productions.

Un chemin qui fait le tour de l'île, & deux chemins qui la traversent de l'est à l'ouest, donnent les facilités qu'on pouvoit désirer pour porter les denrées des plantations aux embarcadaires. Avec du tems & des richesses, ces routes parviendront à un degré de solidité qu'on ne pouvoit leur donner d'abord, sans des dépenses trop considérables pour un établissement naissant. Les corvées, dont ces chemins sont l'ouvrage, ont retardé les cultures & excité bien des murmures : mais les colons commencent à bénir la main sage & ferme, qui a ordonné, qui a conduit cette opération pour leur utilité. Leur fardeau a été un peu allégé, dans les derniers tems, par l'attention qu'ont eue les administrateurs d'appliquer à ces travaux les taxes exigées pour les affranchissemens.

XVI.
Etat actuel de
la colonie de
Sainte-Lucie.

Au premier janvier 1777, la population blanche de Sainte-Lucie s'élevait à deux mille trois cents personnes de tout âge & de tout sexe. Il y avait mille cinquante noirs ou mulâtres libres, & seize mille esclaves. La colonie comptait parmi ses troupeaux onze cents trente mulets ou chevaux, deux mille cinquante-trois bêtes à cornes, trois mille sept cents dix-neuf moutons ou chèvres.

Cinquante-trois sucreries qui occupaient quinze cents quarante-un carrés de terre ; cinq millions quarante mille neuf cents soixante-deux pieds de café ; un million neuf cents quarante-cinq mille sept cents douze pieds de cacao ; cinq cents quatre-vingt-dix-sept carrés de coton formaient les cultures.

Ces produits réunis étaient vendus dans l'île même un peu plus de 3,000,000. Les deux tiers étaient livrés aux Américains, aux Anglois & aux Hollandois, en possession de fournir librement aux besoins de la colonie. Le reste était porté à la Martinique, dont on dépendait, & d'où on tirait quelques marchandises, quelques boissons arrivées de la métropole.

Appuyés sur le caractère & les lumières du comte d'Ennery ; fondateur de cet établissement, nous avons assuré que lorsque Sainte-Lucie, qui a quarante lieues de circuit, serait parvenue à toute sa culture, elle pourrait occuper cinquante à soixante mille esclaves, & donner pour neuf ou dix millions de denrées. D'autres administrateurs ont depuis confirmé ce grand témoignage. Par quelle fatalité cet établissement a-t-il donc fait si peu de progrès, malgré tous les encouragemens qu'il a reçus ?

XVII.
Obstacles qui
se sont opposés
aux progrès de
Sainte-Lucie.

C'est que, dès l'origine, on donna précipitamment des propriétés à des vagabonds qui n'avaient, ni l'habitude du travail, ni aucun moyen d'exploitation : c'est qu'on accorda un sol immense à des spéculateurs avides qui n'étaient en état de mettre en valeur que quelques arpens : c'est que les terres intérieures furent distribuées, avant que les bords eussent été défrichés : c'est que les fourmis qui désolaient si cruellement la Martinique, ont porté le même ravage dans les sucreries naissantes de Sainte-Lucie : c'est que le café y a éprouvé la même diminution que par-tout ailleurs : c'est enfin que l'administration n'y a été

ni assez régulière, ni assez suivie, ni assez éclairée. Quels remèdes employer contre tant d'erreurs, contre tant de calamités ?

Il faudra établir un gouvernement plus ferme, une police plus exacte. Il faudra dépouiller de leur territoire, ceux qui n'auront pas au moins rempli en partie l'engagement qu'ils avoient contracté de le rendre utile. Il faudra, par des réunions sagement réglées, rapprocher, le plus qu'on pourra, des plantations séparées par des distances qui leur ôtent la volonté & la facilité de s'entr'aider. Il faudra contraindre légalement tous les débiteurs à respecter des créances dont ils se sont habituellement joués. Il faudra assurer pour une longue suite d'années & par des actes authentiques aux navigateurs de toutes les nations la liberté de leurs liaisons avec cette isle. On devroit aller plus loin.

Les François de la métropole ne veulent pas & ceux des isles ne peuvent pas mettre en valeur Sainte-Lucie. Beaucoup d'étrangers, au contraire, ont offert d'y porter leur industrie & leurs capitaux, si on vouloit supprimer le barbare droit d'aubaine : droit qui s'oppose au commerce réciproque des nations ; qui repousse le vivant & dépouille le mort ; qui deshérite l'enfant de l'étranger ; qui condamne celui-ci à laisser son opulence dans sa patrie, & qui lui interdit ailleurs toute acquisition, soit mobilière, soit foncière : droit qu'un peuple, qui aura les premières notions de bonne politique, abolira chez lui, & dont il se gardera bien de solliciter l'extinction dans les autres contrées. Il faut espérer que la cour de Versailles ne s'opiniâtrera pas plus long-tems à rejeter le seul moyen de tirer une colonie intéressante de l'état de langueur où des fléaux qu'il n'étoit pas possible de détourner & les vices d'une mauvaise administration l'ont plongée.

Lorsqu'on aura pris les mesures convenables pour rendre Sainte-Lucie florissante, le ministère de France pourra se livrer au système qu'il paroît avoir adopté de défendre ses colonies par des forteresses. Pour garder cette isle, il suffira de garantir de toute insulte le port du Carenage.

Ce port, le meilleur des Antilles, réunit plusieurs avantages.

XVIII.

Moyens que la cour de Versailles se propose pour mettre Saint-Lucie à l'abri de l'invasion.

On y trouve par-tout beaucoup d'eau; la qualité de son fonds est excellente, la nature y a formé trois carenages parfaits, l'un pour les plus grands bâtimens, les deux autres pour des frégates. Trente vaisseaux de ligne y feroient à l'abri des ouragans les plus terribles. Les vers ne l'infestent pas encore. Les vents sont toujours bons pour en fortir; & l'escadre la plus nombreuse feroit au large en moins d'une heure.

Une position si favorable, peut non-seulement défendre toutes les possessions nationales, mais menacer encore celles de l'ennemi, dans toute l'étendue de l'Amérique. Les forces maritimes de l'Angleterre, ne sauroient couvrir tous les lieux. La plus faible escadre, partie de Sainte-Lucie, porteroit, en peu de jours, la désolation dans les colonies, qui, paroissant les moins exposées, feroient dans la plus grande sécurité. Pour l'empêcher de nuire, il faudroit bloquer le port du Carenage; & cette croisière, aussi dispendieuse que fatigante, pourroit encore être bravée impunément par un homme hardi, qui oseroit tout ce qu'on peut oser en mer.

Le Carenage, qui a l'inconvénient d'exposer au danger d'être pris, les vaisseaux qui sont à sa vue, n'a jamais paru digne d'attention à la Grande-Bretagne, assez puissante, assez éclairée, pour penser que c'est aux vaisseaux à protéger les rades, & non aux rades à protéger les vaisseaux. Pour la France, ce port possède la plus grande défense maritime; c'est-à-dire, une position qui empêche les vaisseaux d'y entrer sous voile. Il faut alonger plusieurs touées, pour y pénétrer. On ne peut louvoyer entre ses deux pointes. Le fond augmentant tout d'un coup, & passant près de terre de vingt-cinq à cent brasses, ne permettroit pas aux attaquans de s'y emboîter. Il ne peut y entrer qu'un navire à la fois; & il seroit battu en même tems de l'avant & des deux bords par des feux masqués.

Si l'ennemi vouloit insulter le port, il seroit réduit à faire sa descente à l'ance du Choc; plage d'une lieue qui n'est séparée du Carenage, que par la pointe de la Vigie qui forme cette anse. Maître de la Vigie, il couleroit bas ou forceroit d'amener tous

les vaisseaux qui se trouveroient dans la rade ; & ce seroit sans perte , de son côté , parce que cette péninsule , quoique dominée par une citadelle bâtie de l'autre côté du port , couvriroit l'assaillant par son revers. Celui-ci n'auroit besoin que de mortiers : il ne tireroit pas un coup de canon ; il ne hasarderoit pas la vie d'un homme.

S'il suffisoit de fermer à l'ennemi l'entrée du port , il seroit inutile de fortifier la Vigie. Sans cette précaution , on l'empêcheroit bien d'y pénétrer : mais il faut protéger les vaisseaux de la nation. Il faut qu'une petite escadre y puisse braver les forces ennemies , les réduire à la bloquer , profiter de leur absence ou d'une faute , ce qui ne se peut faire sans fortifier le sommet de la péninsule. On ne doit pas se dissimuler , qu'en multipliant ainsi les points de défense , on augmentera le besoin d'hommes : mais s'il y a des vaisseaux dans le port , leurs matelots & leurs canonniers feront chargés de la défense de la Vigie , & ils s'y porteront avec d'autant plus de vigueur , que le salut de l'escadre en dépendra. Si le port est sans bâtimens , la Vigie sera abandonnée ou peu défendue ; & voici pourquoi.

De l'autre côté de la rade , est une hauteur nommée le Morne fortuné. Le plateau de cette hauteur offre une de ces positions heureuses , qu'on trouve rarement , pour y construire une citadelle dont l'attaque n'exigera guère moins d'appareil que les meilleures places de l'Europe. Cette fortification actuellement projetée , & qui sera sans doute un jour exécutée , aura l'avantage de défendre l'anse du Carenage dans tous ses points ; de commander à toutes les élévations qui l'entourent ; de rendre à l'ennemi le port impraticable ; de mettre en sûreté la ville qu'on doit construire sur la croupe de la montagne ; d'empêcher , enfin , l'assaillant de pénétrer dans l'île , quand même il auroit fait sa descente au choc & qu'il se seroit emparé de la Vigie. Des combinaisons plus approfondies sur les précautions qu'exigeroit la conservation de Sainte-Lucie , doivent être réservées aux gens de l'art.

Certes , ce n'est pas une orgueilleuse prétention qui nous a

engagés dans une matière, qui est si contraire à notre profession; & qui suppose tant d'études qui nous sont étrangères, & une si longue expérience dans ceux qui l'exercent. Mais le zèle, mais l'amour du bien, mais le patriotisme répandent sur tout les regards de l'homme & du citoyen. Son cœur s'échauffe. Il réfléchit. S'est-il persuadé qu'il entrevoyoit le bien? Il faut qu'il parle. Il se reprocheroit son silence. « Si mes idées sont justes, se dit-il à » lui-même, peut-être qu'on en profitera; si elles sont fausses, » le pis qu'il puisse en arriver, c'est qu'on en fourie, en m'accordant le nom de bon-homme, dont le vénérable abbé de » Saint-Pierre se glorifioit. J'aime mieux risquer d'être ridicule » que de manquer l'occasion d'être utile ». Ce devoir, bien ou mal rempli, fixons l'attention du lecteur sur la Martinique.

XIX.

Les François
s'établissent à
la Martinique
sur les ruines
des Carabes.

Cette isle a seize lieues de longueur & quarante-cinq de circuit; sans y comprendre les caps qui avancent quelquefois deux & trois lieues dans la mer. Elle est extrêmement hachée, & par-tout entrecoupée de monticules, qui ont, le plus souvent, la forme d'un cône. Trois montagnes dominant sur ces petits sommets. La plus élevée porte l'empreinte ineffaçable d'un ancien volcan. Les bois dont elle est couverte, y arrêtent sans cesse les nuages, y entretiennent une humidité mal-saine, qui achève de la rendre affreuse, inaccessible, tandis que les deux autres sont presque entièrement cultivées. De ces montagnes, mais sur-tout de la première, sortent les nombreuses sources dont l'isle est arrosée. Leurs eaux, qui coulent en foibles ruisseaux, se changent en torrens au moindre orage. Elles tirent leur qualité du terrain qu'elles traversent: excellentes en quelques endroits, & si mauvaises en d'autres, qu'il faut leur substituer pour la boisson, celles qu'on ramasse dans les saisons pluvieuses.

Denambuc, qui avoit fait reconnoître la Martinique, partit; en 1635, de Saint-Christophe, pour y établir sa nation. Ce ne fut pas de l'Europe qu'il voulut tirer sa population. Il prévoyoit que des hommes fatigués par une longue navigation, périroient la plupart en arrivant, ou par les intempéries d'un nouveau climat, ou par la misère, qui suit presque toutes les émigrations.

Cent hommes qui habitoient depuis long-tems dans son gouvernement de Saint-Christophe , braves , actifs , accoutumés au travail & à la fatigue ; habiles à défricher la terre , à former des habitations ; abondamment pourvus de plants de patates & de toutes les graines convenables , furent les seuls fondateurs de la nouvelle colonie.

Leur premier établissement se fit sans trouble. Les naturels du pays , intimidés par les armes à feu , ou séduits par des protestations , abandonnèrent aux François la partie de l'île qui regarde au couchant & au midi , pour se retirer dans l'autre. Cette tranquillité fut courte. Le Caraïbe , voyant se multiplier de jour en jour ces étrangers entreprenans , sentit qu'il ne pouvoit éviter sa ruine , qu'en les exterminant eux-mêmes ; & il associa les sauvages des îles voisines à sa politique. Tous ensemble , ils fondirent sur un mauvais fort , qu'à tout événement on avoit construit : mais ils furent reçus avec tant de vigueur qu'ils se replièrent , en laissant sept ou huit cens de leurs meilleurs guerriers sur la place. Cet échec les fit disparoitre pour long-tems ; & ils ne revinrent qu'avec des présens , & des discours pleins de repentir. On les accueillit amicalement ; & la réconciliation fut scellée de quelques pots d'eau-de-vie qu'on leur fit boire.

Les travaux avoient été difficiles , jusqu'à cette époque. La crainte d'être surpris obligeoit les colons de trois habitations , à se réunir toutes les nuits dans celle du milieu qu'on tenoit toujours en état de défense. C'est-là qu'ils dormoient sans inquiétude , sous la garde de leurs chiens & d'une sentinelle. Durant le jour , aucun d'eux ne marchoit qu'avec son fusil , & deux pistolets à sa ceinture. Ces précautions cessèrent , lorsque les deux nations se furent rapprochées : mais celle dont l'amitié & la bienveillance avoient été implorées , abusa si fort de sa supériorité , pour étendre ses usurpations , qu'elle ne tarda pas à rallumer dans le cœur de l'autre une haine mal éteinte. Les sauvages , dont le genre de vie exige un territoire vaste , se trouvant chaque jour plus resserrés , eurent recours à la ruse ,

pour affoiblir un ennemi, contre lequel ils n'osoient plus employer la force. Ils se partageoient en petites bandes; ils épioient les François qui fréquentoient les bois; ils attendoient que le chasseur eût tiré son coup; & sans lui donner le tems de recharger son fusil, ils fendoient sur lui brusquement & l'assommoient. Une vingtaine d'hommes avoient disparu, avant qu'on eût su comment. Dès qu'on en fut instruit, on marcha contre les agresseurs; on les battit; on brûla leurs carbets; on massacra leurs femmes, leurs enfans; & ce qui avoit échappé à ce carnage, quitta la Martinique en 1658, pour n'y plus reparoître.

XX.

Premiers travaux des François à la Martinique.

Les François, devenus par cette retraite, seuls possesseurs de l'île entière, occupèrent tranquillement les postes qui convenoient le mieux à leurs cultures. Ils formoient alors deux classes. La première étoit composée de ceux qui avoient payé leur passage en Amérique: on les appelloit habitans. Le gouvernement leur distribuoit des terres en toute propriété, sous la charge d'une redevance annuelle. Ils étoient obligés de faire la garde chacun à leur tour, & de contribuer à proportion de leurs moyens, aux dépenses qu'exigeoient l'utilité & la sûreté communes. A leurs ordres, étoient une foule de misérables, qu'ils avoient amenés d'Europe à leurs frais, sous le nom d'*engagés*. C'étoit une espèce d'esclavage qui duroit trois ans. Ce terme expiré, les engagés devenoient, par le recouvrement de leur liberté, les égaux de ceux qu'ils avoient servis.

Les uns & les autres s'occupèrent d'abord uniquement du tabac & du coton. On y joignit bientôt le rocou & l'indigo. La culture du sucre ne commença que vers l'an 1650. Benjamin Dacosta, l'un de ces juifs qui puisent leur industrie dans l'oppression même où est tombée leur nation après l'avoir exercée, planta, dix ans après, des cacaotiers. Son exemple fut sans influence jusqu'en 1684, où le chocolat devint d'un usage assez commun dans la métropole. Alors, le cacao fut la ressource de la plupart des colons, qui n'avoient pas des fonds suffisans pour entreprendre la culture du sucre. Une de ces calamités, que les saisons apportent & versent, tantôt sur les hommes & tantôt sur les

plantes, fit périr, en 1727, tous les cacaotiers. La désolation fut générale parmi les habitans de la Martinique. On leur présenta le café, comme une planche après le naufrage.

Le ministère de France avoit reçu des Hollandois en présent, deux pieds de cet arbre, qui étoient conservés avec soin dans le jardin royal des plantes. On en tira deux rejettons. M. Desclieux, chargé, en 1726, de les porter à la Martinique, se trouva sur un vaisseau où l'eau devint rare. Il partagea, avec ses arbrustes, le peu qu'il en recevoit pour sa boisson; & par ce généreux sacrifice, il parvint à sauver la moitié du précieux dépôt qui lui avoit été confié. Sa magnanimité fut récompensée. Le café se multiplia avec une rapidité, avec un succès extraordinaires; & ce vertueux citoyen a joui jusqu'à la fin de 1774, avec une douce satisfaction du bonheur si rare d'avoir sauvé, pour ainsi dire, une colonie importante, & de l'avoir enrichie d'une nouvelle branche d'industrie. Indépendamment de cette ressource, la Martinique avoit des avantages naturels, qui sembloient devoir l'élever en peu de tems à une fortune considérable. De tous les établissemens François, elle a la plus heureuse situation, par rapport aux vents qui règnent dans ces mers. Ses ports ont l'ineffimable commodité d'offrir un asyle sûr contre les ouragans qui désolent ces parages. Sa position l'ayant rendue le siège du gouvernement, elle a reçu plus de faveurs, & joui d'une administration plus éclairée & moins infidelle. L'ennemi a constamment respecté la valeur de ses habitans, & l'a rarement provoquée, sans avoir lieu de s'en repentir. Sa paix intérieure n'a jamais été troublée, même lorsqu'en 1717, excitée par un mécontentement général, elle prit le parti, peut-être audacieux, mais conduit avec mesure, de renvoyer en Europe un gouverneur & un intendant qui la faisoient gémir sous le despotisme de leur avarice. L'ordre, la tranquillité, l'union que les colons furent maintenir en ce tems d'anarchie, prouvèrent plus d'aversion pour la tyrannie, que d'éloignement pour l'autorité, & justifiaient, en quelque sorte, aux yeux de la métropole, ce que cette démarche avoit d'irrégulier & de contraire aux principes reçus.

Malgré tant de moyens de prospérité, la Martinique, quoique plus avancée que les autres colonies Françoises, l'étoit cependant fort peu à la fin du dernier siècle. En 1700, elle n'avoit en tout que six mille cinq cens quatre-vingt-dix-sept blancs. Le nombre des sauvages, des mulâtres, des nègres libres, hommes, femmes, enfans, n'étoit que de cinq cens sept. On ne comptoit que quatorze mille cinq cens soixante-six esclaves. Tous ces objets réunis ne formoient qu'une population de vingt-un mille six cens quarante personnes. Les troupeaux se réduisoient à trois mille six cens soixante-huit chevaux ou mulets, & à neuf mille deux cens dix-sept bêtes à corne. On cultivoit un grand nombre de pieds de cacao, de tabac, de coton, & l'on exploitoit neuf indigoteries, & cent quatre-vingt-trois foibles sucreries.

XXI.
La Martinique
jette un grand
éclat. Causes
de cette prof-
perité.

Lorsque les guerres longues & cruelles qui portoient la désolation sur tous les continens & sur toutes les mers du monde, furent assoupies, & que la France eut abandonné des projets de conquête, & des principes d'administration qui l'avoient long-tems égarée, la Martinique sortit de l'espèce de langueur où tous ces maux l'avoient laissée. Bientôt ses prospérités furent éclatantes : elle devint le marché général des établissemens nationaux du Vent. C'étoit dans ses ports que les isles voisines vendoient leurs productions; c'étoit dans ses ports qu'elles achetoient les marchandises de la métropole. Les navigateurs François ne dépofoient, ne formoient leurs cargaisons que dans ses ports. L'Europe ne connoissoit que la Martinique. Elle mérita d'occuper les spéculateurs, comme agricole, comme agente des autres colonies, comme commerçante avec l'Amérique Espagnole & Septentrionale.

Comme agricole, elle occupoit, en 1736, soixante-douze mille esclaves, sur un sol nouvellement défriché en grande partie, & qui donnoit par conséquent des récoltes très-abondantes.

Ses rapports avec les autres isles lui valoient la commission & les frais de transport, parce qu'elle seule avoit les voitures. Le gain qu'elle faisoit pouvoit s'élever au dixième de leurs productions, qui devenoient de jour en jour plus considérables.

Ce fonds de dette rarement perçu, leur étoit laissé pour l'accroissement de leurs cultures. Il étoit augmenté par des avances en argent, en esclaves, en autres objets de premier besoin, qui, rendant de plus en plus la Martinique créancière des colonies, les tenoit toujours dans sa dépendance, sans que ce fut à leur préjudice. Elles s'enrichissoient toutes par son secours, & leur profit tournoit à son utilité.

Ses liaisons avec l'isle Royale, avec le Canada, avec la Louysiane, lui procuroient le débouché de son sucre commun, de son café inférieur, de ses sirops & taffias que la France rejettoit. On lui donnoit en échange de la morue, des légumes secs, du bois de sapin, & quelques farines.

Dans son commerce interlope aux côtes de l'Amérique Espagnole, tout composé de marchandises de fabrique nationale, elle gagnoit le prix du risque auquel le marchand François ne vouloit pas s'exposer. Ce trafic moins utile que le premier dans son objet, étoit d'un bien plus grand rapport dans ses effets. Il lui rendoit un bénéfice de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pour cent, sur une valeur de trois à quatre millions, qu'on portoit tous les ans à Caraque, ou dans les colonies voisines.

Tant d'opérations heureuses avoient fait entrer dans la Martinique un argent immense. Douze millions y circuloient habituellement avec une extrême rapidité. C'est peut-être le seul pays de la terre où l'on ait vu le numéraire en telle proportion, qu'il fût indifférent d'avoir des métaux ou des denrées.

L'étendue de ses affaires attiroit annuellement dans ses ports deux cens bâtimens de France, quatorze ou quinze expédiés par la métropole pour la Guinée, trente du Canada, dix ou douze de la Marguerite & de la Trinité; sans compter les navires Anglois & Hollandois qui s'y glissoient en fraude. La navigation particulière de l'isle aux colonies septentrionales, au continent Espagnol, aux isles du Vent, occupoit cent trente bateaux de vingt à soixante-dix tonneaux, montés par six cens matelots Européens de toutes les nations, & par quinze cens esclaves formés de longue main à la marine.

XXII.
Manière dont
se faisoit le
commerce à la
Martinique.

Dans les premiers tems , les navigateurs qui fréquentoient la Martinique abordoient dans les quartiers où se récoltoient les denrées. Cette pratique , qui sembloit naturelle , étoit remplie de difficultés. Les vents du Nord & du Nord-Est qui règnent sur une partie des côtes , y tiennent habituellement la mer dans une agitation violente. Les bonnes rades , quoique multipliées , y sont assez considérablement éloignées , soit entre elles , soit de la plupart des habitations. Les chaloupes destinées à parcourir ces intervalles , étoient souvent retenues dans l'inaction par le gros tems , ou réduites à ne prendre que la moitié de ce qu'elles pouvoient porter. Ces contrariétés retardoient le déchargement du vaisseau , & prolongeoient le tems de son chargement. Il résulloit de ces lenteurs un grand dépérissement des équipages , & une augmentation de dépenses pour le vendeur & pour l'acheteur.

Le commerce qui doit mettre au nombre de ses plus grands avantages , celui d'accélérer ses opérations , perdoit de son activité par un nouvel inconvénient : c'étoit la nécessité où se trouvoit le marchand , même dans les parages les plus favorables , de vendre ses cargaisons par petites parties. Si quelque homme industrieux le déchargeoit de ces détails , son entreprise devenoit chère pour les colons. Le bénéfice du marchand se mesure sur la quantité des marchandises qu'il vend. Plus il vend , plus il peut s'écarter du bénéfice qu'un autre qui vend moins est obligé de faire.

Un inconvénient plus considérable encore , c'est que certaines marchandises d'Europe surabondoient en quelques endroits , tandis qu'elles manquoient en d'autres. L'armateur étoit lui-même dans l'impossibilité d'assortir convenablement ses cargaisons. La plupart des quartiers ne lui offroient pas toutes les denrées , ni toutes les sortes de la même denrée. Ce vuide l'obligeoit de faire plusieurs escales , ou d'emporter trop ou trop peu de productions convenables au port où il devoit faire son retour.

Les vaisseaux eux-mêmes éprouvoient de grands embarras. Plusieurs avoient besoin de se carener ; la plus grande partie

exigeoit au moins quelque réparation. Ces secours manquoient dans les rades peu fréquentées, où les ouvriers ne s'établissoient point dans la crainte de n'y pas trouver assez d'occupation. Il falloit donc aller se radouber dans certains ports, & revenir prendre son chargement dans celui où l'on avoit fait la vente. Toutes ces courtes emportoient au moins trois ou quatre mois.

Ces inconvéniens, & beaucoup d'autres, firent desirer à quelques habitans & à tous les navigateurs, qu'il se formât un entrepôt où les objets d'échange entre la colonie & la métropole, fussent réunis. La nature paroissoit avoir préparé le fort Royal pour cette destination. Son port étoit un des meilleurs des îles du Vent, & sa sûreté si généralement connue, que lorsqu'il étoit ouvert aux bâtimens Hollandois, la république ordonnoit qu'ils s'y retirassent dans les mois de juin, de juillet & d'août, pour se mettre à l'abri des ouragans si fréquens & si furieux dans ces parages. Les terres du Lamentin, qui n'en sont éloignées que d'une lieue, étoient les plus fertiles, les plus riches de la colonie. Les nombreuses rivières qui arrosoient ce pays fécond, portoient des canots chargés, jusqu'à une certaine distance de leur embouchure. La protection des fortifications, assuroit la jouissance paisible de tant d'avantages. Mais ils étoient contrebalancés par un territoire marécageux & mal-sain. D'ailleurs cette capitale de la Martinique étoit l'asyle de la marine militaire, qui dédaignoit alors, qui même opprimoit la marine marchande. Ainsi le fort Royal ne pouvant devenir le centre des affaires, elles se portèrent à Saint-Pierre.

Ce bourg qui, malgré les incendies qui l'ont réduit quatre fois en cendres, contient encore dix-huit cens maisons, est situé sur la côte occidentale de l'île, dans une anse ou enfoncement, à-peu-près circulaire. Une partie est bâtie le long de la mer sur le rivage même; on l'appelle le mouillage: c'est-là où sont les vaisseaux & les magasins. L'autre partie du bourg est bâtie sur une petite colline peu élevée: on l'appelle le fort, parce que c'est-là qu'est placée une petite fortification, qui fut construite en 1665, pour réprimer les séditions des habitans contre la

tyrannie du monopole, mais qui sert aujourd'hui à protéger la rade contre les ennemis étrangers. Ces deux parties du bourg sont séparées par un ruisseau, ou par une rivière guéable.

Le mouillage est adossé à un coteau assez élevé, & coupé à pic. Enfermé, pour ainsi dire, par cette colline, qui lui intercepte les vents de l'est, les plus constans & les plus salutaires dans ces contrées; exposé sans aucun souffle rafraîchissant aux rayons du soleil qui lui sont réfléchis par le coteau, par la mer, & par le sable noir du rivage, ce séjour est brûlant & toujours malsain. D'ailleurs, il n'a point de port; & les bâtimens qui ne peuvent tenir sur ses côtes durant l'hivernage, sont forcés de se réfugier au fort Royal. Mais ces désavantages sont compensés; soit par les facilités que présente la rade de Saint-Pierre pour le débarquement & l'embarquement des marchandises; soit par la liberté que donne sa position de partir par tous les vents, tous les jours, & à toutes les heures.

Ce bourg fut le premier qu'on édifia dans l'isle, & le premier qui vit son territoire cultivé. Il dut moins cependant à son ancienneté qu'à ses commodités, l'avantage de devenir le point de communication entre la colonie & la métropole. Saint-Pierre reçut d'abord les denrées de certains cantons, dont les habitans situés sur des côtes orageuses & constamment impraticables, ne pouvoient faire commodément leurs achats & leurs ventes sans se déplacer. Les agens de ces colons n'étoient dans les premiers tems que des maîtres de bateau, qui s'étant fait connoître par leur navigation continuelle autour de l'isle, furent déterminés par l'appât du gain, à prendre une demeure fixe. La bonne-foi seule étoit l'ame de ces liaisons. La plupart de ces commissionnaires ne savoient pas lire. Aucun d'eux n'avoit ni livres, ni registres. Ils tenoient dans un coffre, un sac pour chaque habitant dont ils géroient les affaires. Ils y mettoient le produit des ventes; ils en tiroient l'argent nécessaire pour les achats. Quand le sac étoit épuisé, le commissionnaire ne fournissoit plus; & le compte se trouvoit rendu. Cette confiance, qui doit paroître une fable dans nos mœurs & dans nos jours de fraude

fraude & de corruption, étoit encore en usage au commencement du siècle. Il existe des hommes qui ont pratiqué ce commerce, où la fidélité n'avoit pour garant que son utilité même.

Ces hommes simples furent remplacés successivement par des gens plus éclairés qui arrivoient d'Europe. On en avoit vu passer quelques-uns dans la colonie, lorsqu'elle étoit sortie des mains des compagnies exclusives. Leur nombre s'accrut à mesure que les denrées se multiplioient; & ils contribuèrent eux-mêmes beaucoup à étendre la culture, par les avances qu'ils firent à l'habitant, dont les travaux avoient languï jusqu'alors faute de moyens. Cette conduite les rendit les agens nécessaires de leurs débiteurs dans la colonie, comme ils l'étoient déjà de leurs commettans de la métropole. Le colon même qui ne leur devoit rien, tomba, pour ainsi dire, dans leur dépendance, par le besoin qu'il pouvoit avoir de leur secours. Que le tems de la récolte soit retardé; que le feu prenne à une pièce de cannes; qu'un moulin soit démonté: que des édifices croulent; que la mortalité se mette dans le bétail ou parmi les esclaves; que les sécheresses ou les pluies ruinent tout: où trouver les moyens de soutenir l'habitation pendant ces ravages, & de remédier à la perte qu'ils causent? Ces moyens sont en vingt mains différentes. Qu'une seule refuse du secours; le cahos, loin de se débrouiller, augmente. Ces considérations déterminèrent ceux qui n'avoient pas encore demandé du crédit, à confier leurs intérêts aux commissionnaires de Saint-Pierre, pour être, en cas de malheur, assurés d'une ressource.

Le petit nombre d'habitans riches qui sembloient, par leur fortune, être à l'abri de ces besoins, furent comme forcés de s'adresser à ce comptoir. Les capitaines marchands trouvant un port, où, sans sortir de leurs magasins & même de leurs vaisseaux, ils pouvoient terminer avantageusement leurs affaires, désertèrent le fort Royal, la Trinité, tous les autres lieux, où le prix des productions leur étoit presque arbitrairement imposé, où les paiemens étoient incertains & lents. Par cette révolution, les colons fixés dans leurs ateliers, qui exigent une présence

continuelle & des soins journaliers, ne pouvoient plus suivre leurs denrées. Ils furent donc obligés de les confier à des hommes intelligens, qui, s'étant établis dans le seul port fréquenté, se trouvoient à portée de saisir les occasions les plus favorables pour vendre & pour acheter : avantage inappréciable dans un pays où le commerce éprouve des vicissitudes continuelles. La Guadeloupe, la Grenade, suivirent l'exemple de la Martinique. Les mêmes besoins les y déterminèrent.

La guerre de 1744 arrêta le cours de ces prospérités. Ce n'est pas que la Martinique se manquât à elle-même. Sa marine continuellement exercée, accoutumée aux actions de vigueur qu'exigeoit le maintien d'un commerce interlope, se trouva toute formée pour les combats. En moins de six mois, quarante corsaires armés à Saint-Pierre, se répandirent dans les parages des Antilles. Ils firent des exploits dignes des anciens Flibustiers. Chaque jour, on les voyoit rentrer en triomphe, chargés d'un butin immense. Cependant au milieu de ces avantages, la colonie vit sa navigation, soit au Canada, soit aux côtes Espagnoles, entièrement interrompue, & son propre cabotage journellement inquiet. Le peu de vaisseaux qui arrivoient de France, pour se dédommager des pertes dont ils couroient les risques, vendoient fort cher, achetoient à bas prix. Ainsi les productions tombèrent dans l'avilissement. Les terres furent mal cultivées. On négligea l'entretien des ateliers. Les esclaves perissoient faute de nourriture. Tout languissoit, tout s'écroutoit. Enfin la paix ramena, avec la liberté du commerce, l'espoir de recouvrer l'ancienne prospérité. Les événemens trompèrent les premiers efforts que l'on fit.

XXIII.
La Martinique
decroît. Cause
de cette dé-
cadence.

Il n'y avoit pas deux ans que les hostilités avoient cessé, lorsque la colonie perdit le commerce frauduleux qu'elle faisoit avec les Américains Espagnols. Cette révolution ne fut point l'effet de la vigilance des garde-côtes. Comme on a toujours plus d'intérêt à les braver qu'à se défendre, on méprise des gens foiblement payés pour protéger des droits ou des prohibitions souvent injustes. Ce fut la substitution des vaisseaux de registre

aux flottes, qui mit des bornes très-étroites aux entreprises des interlopes. Dans le nouveau système, le nombre des bâtimens étoit indéterminé, & le tems de leur arrivée incertain; ce qui jeta dans le prix des marchandises une variation qui n'y avoit pas été. Dès-lors, le contrebandier, qui n'étoit engagé dans son opération que par la certitude d'un gain fixe & constant, cessa de suivre une carrière qui ne lui assuroit plus le dédommagement du risque où il s'exposoit.

Mais cette perte fut moins sensible pour la colonie, que les traverses qui lui vinrent de sa métropole. Une administration peu éclairée embarrassée de tant de formalités, la liaison réciproque & nécessaire des îles avec l'Amérique septentrionale, que la Martinique n'envoyoit plus en 1755 que quatre bateaux au Canada. La direction des colonies en proie à des commis avides & sans talent, fut promptement dégradée, avilie, & prostituée à la vénalité.'

Cependant, le commerce de France ne s'appercevoit pas de la décadence de la Martinique. Il trouvoit à la rade de Saint-Pierre, des négocians qui lui achetoient bien ses cargaisons, qui lui renvoyoient avec célérité ses vaisseaux richement chargés; & il ne s'informoit pas si c'étoit cette colonie ou les autres, qui consommoient & qui produisoient. Les nègres même qu'il y portoit, étoient vendus à un fort bon prix; mais il y en restoit peu. La plus grande partie passoit à la Grenade, à la Guadeloupe, même aux îles neutres; qui, malgré la liberté illimitée dont elles jouissoient, préféreroient les esclaves de traite Française, à ceux que les Anglois leur offroient à des conditions en apparence plus favorables. On s'étoit convaincu par une assez longue expérience, que les nègres choisis, qui coûtoient le plus cher, enrichissoient les terres, tandis que les cultures dépérissent dans les mains des nègres achetés à bas prix. Mais ces profits de la métropole étoient étrangers & presque nuisibles à la Martinique.

Elle n'avoit pas encore réparé ses pertes durant la paix, ni comblé le vuide des dettes qu'une suite de calamités l'avoit forcée à contracter; lorsqu'elle vit renaître le plus grand de tous les fléaux, la guerre. Ce fut pour la France une chaîne de malheurs,

qui , d'échec en échec , de perte en perte , fit tomber la Martinique sous le joug des Anglois. Elle fut restituée au mois de juillet 1763 , seize mois après avoir été conquise : mais on la rendit dépouillée de tous les moyens accessoires de prospérité qui lui avoient donné tant d'éclat. Depuis quelques années , elle avoit perdu la plus grande partie de son commerce interlope aux côtes Espagnoles. La cession du Canada & de la Louysiane lui ôtoit tout espoir de r'ouvrir une communication qui n'avoit langui que par des erreurs passagères. Elle ne pouvoit plus voir arriver dans ses ports les productions de la Grenade , de Saint-Vincent , de la Dominique , qui étoient devenues des possessions Britanniques. Un nouvel arrangement de la métropole qui lui interdisoit toute liaison avec la Guadeloupe , ne lui permettoit plus d'en rien espérer.

La colonie réduite à elle-même , ne devoit donc compter que sur ses cultures. Malheureusement , à l'époque où ses habitans pouvoient commencer à s'en occuper utilement , parut dans son sein une espèce de fourmi inconnue en Amérique , avant qu'elle eût ravagé la Barbade au point d'y faire délibérer s'il ne convenoit pas d'abandonner une colonie autrefois si florissante. On ignore si ce fut du continent ou de cette isle que l'insecte passa à la Martinique. Ce qui est sûr , c'est qu'il causa des ravages inexprimables dans toutes les plantations de sucre où il se montra. Cette calamité , trop mollement combattue , duroit depuis onze ans , lorsque les colons assemblés arrêrèrent , le 9 mars 1775 , une récompense de 666,000 liv. pour celui qui trouveroit un remède contre un fléau si destructeur.

Ce secret important avoit déjà été imaginé & mis en pratique par un officier nommé Desvovues , sur un des terrains le plus infestés de fourmis. Cet excellent cultivateur avoit obtenu d'abondantes récoltes , en multipliant les labours , les engrais & les sarclages ; en brûlant les pailles où cet insecte se réfugie ; en replantant les cannes à chaque récolte & en les disposant de manière à faciliter la circulation de l'air. Cet exemple a été enfin suivi par les colons riches. Les autres l'imiteront , selon

leurs moyens, & on peut espérer, qu'avec le tems, il ne restera que le souvenir de ce grand désastre.

Cette calamité étoit dans sa plus grande force, lorsque l'ouragan de 1766, le plus furieux de ceux qui ont ravagé la Martinique, vint y détruire les vivres, moissonner les récoltes, déraciner les arbres, renverser même les bâtimens. La destruction fut si générale, qu'à peine resta-t-il quelques habitans en état de consoler tant de malheureux, de soulager tant de misères.

Le haut prix où, depuis quelques-tems, étoit monté le café, aidait à supporter tant d'infortunes. Cette production, trop multipliée, tomba dans l'avilissement; & il ne resta à ses cultivateurs que le regret d'avoir consacré leurs terres à une denrée dont la valeur ne suffisoit plus à leur subsistance.

Pour comble de malheur, la métropole laissoit manquer sa colonie des bras nécessaires à son exploitation; depuis 1764 jusqu'en 1774, le commerce de France n'introduisit à la Martinique que trois cens quarante-cinq esclaves année commune. Les habitans étoient réduits à repeupler leurs ateliers du rebut des cargaisons Angloises introduit en fraude.

Un ministère éclairé, & dont les soins vigilans se feroient étendus sur toutes les parties de l'empire, auroit adouci le sort d'un grand établissement, si cruellement affligé. Il n'en fut pas ainsi. De nouvelles charges prirent dans la colonie la place des secours qu'elle avoit droit d'attendre.

Dans les établissemens François du Nouveau-Monde, & dans ceux des autres nations sans doute, les Africains se corrompoient beaucoup : c'est qu'ils étoient assurés de l'impunité. Leurs maîtres, séduits par un intérêt aveugle, ne déferoient jamais les criminels à la justice. Pour faire cesser un si grand désordre, le code noir régla que le prix de tout esclave qui seroit condamné à mort, après avoir été dénoncé au magistrat par le propriétaire, seroit payé par la colonie.

Des caisses furent aussi-tôt formées pour cet objet utile : mais on ne tarda pas à y puiser pour des dépenses étrangères à leur institution. Celle de la Martinique étoit encore plus grevée que

les autres de ces injustices, lorsqu'en 1771, elle se vit chargée des frais que faisoit la chambre d'agriculture de la colonie, des honoraires d'un député que son conseil entretenait inutilement dans la métropole.

L'oppression fut poussée plus loin. Les droits que le gouvernement faisoit percevoir, à la Martinique, étoient originairement très-légers & se payoient en denrées. Elles furent converties en métaux, lorsque ces agens universels du commerce se furent multipliés dans l'île. Cependant l'imposition fut modérée jusqu'en 1763. Elle fut alors portée à 800,000 liv. Trois ans après, il fallut la réduire : mais cette diminution, arrachée par le malheur des circonstances, finit en 1772. Le tribut fut de nouveau baissé en 1778 à la somme de 666,000 livres, formant un million des îles. Il est payé avec une capitation sur les blancs & sur les noirs, avec un droit de cinq pour cent sur le prix du loyer des maisons, avec le droit d'un pour cent sur toutes les marchandises de poids qui entrent dans la colonie & un droit égal sur toutes les denrées qui en sortent, à l'exception du café qui doit trois pour cent.

XXIV.
Etat actuel de
la Martinique.

Au premier janvier 1778, la Martinique comptoit douze mille blancs de tout âge & de tout sexe ; trois mille noirs ou mulâtres libres, plus de quatre-vingt mille esclaves, quoique ses dénombremens ne montâssent qu'à soixante-douze mille.

Elle avoit pour ses troupeaux huit mille deux cens mulets ou chevaux, neuf mille sept cens bêtes à corne, treize mille cent porcs, moutons ou chèvres.

Ses sucreries étoient au nombre de deux cens cinquante-sept qui occupoient dix mille trois cens quatre-vingt-dix-sept quarrés de terre. Elle cultivoit seize millions six cens deux mille huit cens soixante-dix pieds de café ; un million quatre cens trente mille vingt pieds de cacao ; un million six cens quarante-huit mille cinq cens cinquante pieds de coton.

En 1775, les navigateurs François chargèrent sur cent vingt-deux Lâthmens, à la Martinique deux cens quarante-quatre mille quatre cens trente-huit quintaux cinquante-huit livres de sucre

terré ou brut, qui furent vendus dans la métropole 9,071,155 l. 3 sols 7 deniers; quatre-vingt-seize mille huit cens quatre-vingt-neuf quintaux soixante-huit livres de café, qui furent vendus 4,577,259 livres 16 sols; onze cens quarante-sept quintaux huit livres d'indigo, qui furent vendus 975,018 livres; huit mille six cens cinquante-six quintaux soixante-trois livres de cacao, qui furent vendus 605,964 livres 12 sols; onze mille douze quintaux de coton, qui furent vendus 2,753,100 livres; neuf cens dix-neuf cuirs, qui furent vendus 8271 livres; vingt-neuf quintaux dix livres de carret, qui furent vendus 29,100 livres; dix-neuf cens soixante-six quintaux trente-cinq livres de canefice, qui furent vendus 52,910 l. 10 s.; cent vingt-cinq quintaux de bois, qui furent vendus 3125 l. Ce fut en tout 18,975,974 liv. 1 sol 10 deniers. Mais la somme entière n'appartenoit pas à la colonie. Il en devoit revenir un peu plus du quart à Sainte-Lucie & à la Guadeloupe qui y avoient versé une partie de leurs productions.

Tous ceux qui, par instinct ou par devoir, s'occupent des intérêts de leur patrie, désireroient de voir les productions se multiplier à la Martinique. On sait, il est vrai, que l'intérieur de cette isle, rempli de rochers affreux, n'est point propre à la culture du sucre, du café, du coton; qu'une trop grande humidité y nuirait à ces productions; & que si elles y réussissoient, les frais de transport, au travers des montagnes & des précipices, rendroient inutile le succès des récoltes. Mais on pourroit former dans ce grand espace d'excellentes prairies; & le sol n'auroit que la faveur du gouvernement pour fournir aux habitants ce genre de fécondité reproductive des bestiaux si nécessaires à la culture & à la subsistance. L'isle a d'autres quartiers d'une nature ingrate: des terrains escarpés, que les torrens & les pluies ont dégradés; des terrains marécageux, qu'il est difficile & peut-être impossible de dessécher; des terrains pierreux, qui se refusent à tous les travaux. Cependant les observateurs qui connoissent le mieux la colonie s'accordent tous à dire que ses cultures sont susceptibles d'augmentation, & que l'augmentation pourroit être de près

XXV.

La Martinique peut-elle espérer de voir améliorer sa condition?

d'un tiers. On arriveroit même, sans nouveaux défrichemens, à cette amélioration, par une culture meilleure & plus suivie. Mais pour atteindre ce but, il faudroit un plus grand nombre d'esclaves. C'est beaucoup que les habitans aient pu jusqu'à nos jours maintenir leurs ateliers dans l'état où ils les avoient reçus de leurs pères. Nous ne croyons pas qu'il soit en leur pouvoir de les augmenter.

A la Martinique, les propriétaires des terres peuvent être divisés en quatre classes. La première possède cent grandes sucreries, exploitées par douze mille noirs. La seconde, cent cinquante, exploitées par neuf mille noirs. La troisième, trente-six, exploitées par deux mille noirs. La quatrième, livrée à la culture du café, du coton, du cacao, du manioc, peut occuper vingt mille noirs. Ce que la colonie contient de plus en esclaves des deux sexes, est employé pour le service domestique, pour la pêche, pour la navigation; est dans l'enfance ou dans un état de décrépitude.

La première classe est toute composée de gens riches. Leur culture est poussée aussi loin qu'elle puisse aller; & leurs facultés la maintiendront sans peine dans l'état florissant où ils l'ont portée. Les dépenses même qu'ils sont obligés de faire pour la reproduction, sont moins considérables que celles du colon moins opulent, parce que les esclaves qui naissent sur leurs habitations, doivent remplacer ceux que le tems & les travaux détruisent.

La seconde classe, qu'on peut appeller celle des gens aisés, n'a que la moitié des cultivateurs dont elle auroit besoin, pour atteindre à la fortune des riches propriétaires. Eussent-ils les moyens d'acheter les esclaves qui leur manquent, ils en feroient détournés par une funeste expérience. Rien de si mal entendu que de placer un grand nombre de nègres à la fois sur une habitation. Les maladies que le changement de climat & de nourriture occasionne à ces malheureux; la peine de les former à un travail dont ils n'ont ni l'habitude, ni le goût, ne peuvent que rebuter un colon par les soins fatigans & multipliés que demanderoit cette éducation des hommes pour la culture des terres.

terres. Le propriétaire le plus actif est celui qui peut augmenter son atelier d'un sixième d'esclaves tous les ans. Ainsi la seconde classe pourroit acquérir quinze cens noirs par an, si le produit net de sa culture le lui permettoit. Mais elle ne doit pas compter sur des crédits. Les négocians de la métropole ne paroissent pas disposés à lui en accorder; & ceux qui faisoient travailler leurs fonds dans la colonie, ne les y ont pas plutôt vus oisifs ou hasardés, qu'ils les ont portés en Europe ou à Saint-Domingue.

La troisième classe qui est à-peu-près indigente, ne peut sortir de sa situation par aucun moyen pris dans l'ordre naturel du commerce. C'est beaucoup qu'elle puisse subsister par elle-même. Il n'y a que la main bienfaisante du gouvernement qui puisse lui donner une vie utile pour l'état, en lui prêtant, sans intérêt, l'argent nécessaire pour monter convenablement ses habitations. La recrue des noirs peut s'y éloigner sans inconvénient des proportions que nous avons fixées pour la seconde classe; parce que chaque colon ayant moins d'esclaves à veiller, sera en état de s'occuper davantage de ceux dont il fera l'acquisition.

La quatrième classe, livrée à des cultures moins importantes que les sucreries, n'a pas besoin de secours aussi puissans pour recouvrer l'état d'aïssance d'où la guerre, les ouragans & d'autres malheurs l'ont fait décheoir. Il suffiroit à ces deux dernières classes d'acquérir chaque année quinze cens esclaves, pour monter au niveau de la prospérité que la nature permet à leur industrie.

Ainsi, la Martinique pourroit espérer de porter ses cultures languissantes jusqu'où elles peuvent aller, si, outre les remplacements, elle recevoit chaque année une augmentation de deux ou trois mille nègres. Mais elle est hors d'état de payer ces recrues, & les raisons de son impuissance sont connues. On fait qu'elle doit à la métropole, comme dettes de commerce, à-peu-près un million. Une suite d'infortunes l'a réduite à en emprunter quatre aux négocians établis dans le bourg Saint-Pierre. Les engagemens qu'elle a contractés à l'occasion des partages de famille, ceux qu'elle a pris pour l'acquisition d'un grand nombre de plantations l'ont rendue insolvable. Cette situation

désespérée ne lui permet pas de remplir, du moins de long-tems, toute la carrière de fortune qui lui étoit ouverte.

XXVI.
La Martinique
peut-elle être
conquise ?

Encore est-elle exposée à l'invasion. Mais quoique cent endroits de ses côtes offrent à l'ennemi les facilités d'une descente, il ne l'y fera pas. Elle lui deviendrait inutile, par l'impossibilité de transporter à travers un pays extrêmement haché, son artillerie & ses munitions au fort Royal qui fait toute la défense de la colonie. C'est vers ce parage seul qu'il tournera ses voiles.

Au devant de ce chef-lieu, est un port célèbre situé sur la partie latérale d'une large baie, dans laquelle on ne s'enfonce qu'en courant des bordées, qui doivent décider du sort de tout vaisseau forcé d'éviter le combat. S'il a le désavantage d'être dégréé, de n'être qu'un mauvais boulinier, d'essuyer quelque accident de la variation des rafales, des courans & des raz de marée; il tombera dans les mains d'un assaillant qui saura louvoyer plus heureusement. La forteresse même peut devenir le témoin inutile & honteux de la défaite d'une escadre; comme elle l'a été cent fois de la prise des navires marchands.

L'intérieur du port est détérioré, depuis que, pour opposer une digue aux Anglois dans la dernière guerre, on y a fait couler à fond les carcasses de plusieurs navires. On a relevé ces bâtimens : mais il reste beaucoup de dépenses à faire, pour voir disparaître les amas de sable qui s'étoient élevés autour d'eux, & pour remettre les choses dans l'état où elles étoient. Ces travaux ne souffriront ni délai, ni retardement; puisque le port, quoique d'une grandeur médiocre, est le seul où les vaisseaux de tous les rangs puissent hiverner; le seul où ils trouveront des mâts, des voiles, des cordages, & une grande facilité à se procurer de l'eau excellente qui y arrive de plus d'une lieue, par un canal très-bien entendu.

C'est à son voisinage que l'assaillant fera toujours son débarquement, sans qu'il soit possible de l'en empêcher, quelques précautions que l'on prenne. La guerre de campagne qu'on pourroit lui opposer ne seroit pas longue; & l'on seroit bientôt réduit à s'enfouir dans des fortifications.

Autrefois elles se réduisoient à celles du fort Royal, où l'ignorance avoit fait enfouir sous une chaîne de montagnes des dépenses extravagantes. Tout l'art des plus habiles ingénieurs n'a pu donner une grande force de résistance à des ouvrages construits au hasard par l'incapacité même, sans aucun plan suivi. Il a fallu se borner à ajouter un chemin couvert, un rempart, & des flancs aux parties de la place qui en étoient susceptibles. Cependant le travail le plus important a été de creuser dans le roc, qui se prête aisément à tout ce qu'on en veut faire, des souterrains aérés, sains, propres à mettre en sûreté les munitions de guerre & de bouche, les malades, les soldats, ceux des habitans à qui l'attachement pour la métropole, inspireroit le courage de défendre la colonie. On a pensé que des hommes qui, après avoir bravé les périls sur un rempart, trouveroient un repos assuré dans ces souterrains, y oublieroient aisément leurs peines, & se présenteroient avec une nouvelle vigueur aux assauts de l'ennemi. Cette idée est heureuse & sage. Elle appartient, si ce n'est pas à un gouvernement patriotique, du moins à quelque ministre éclairé par un esprit d'humanité.

Mais la bravoure qu'elle doit exciter ne suffisoit pas pour conserver une place qui est dominée de tous les côtés. On a donc cru qu'il falloit chercher une position plus avantageuse ; & on l'a trouvée dans le morne Garnier, plus haut de trente-cinq à quarante pieds que les points les plus élevés du Patate, du Tartanson & du Cartouche, qui tous plongent sur le fort Royal.

Sur cette élévation, a été construite une citadelle composée de quatre bastions. Ceux du front, le chemin couvert, les citernes, les magasins à poudre, tous ces moyens de défense son prêts. Il ne reste plus à construire que les casernes & quelques autres bâtimens civils. Alors, quand même les redoutes & les batteries établies pour réduire l'ennemi à aller faire sa descente plus loin que l'ancre à la case où il a pris terre à la dernière invasion, n'opéreroient pas l'effet qu'on s'en est promis, la colonie opposeroit une résistance d'environ trois mois. Quinze cents hommes défendront Garnier trente ou trente-six jours contre

une armée de quinze mille hommes ; & douze cens hommes se soutiendront vingt ou vingt-cinq jours dans le fort Royal , qui ne peut être assailli qu'après la prise de Garnier. Voilà ce qu'on peut attendre d'une dépense de 10,000,000 de livres.

Une dépense si considérable a paru déplacée à ceux qui croient que c'est à la marine seule de protéger les colonies. Dans l'impuissance où l'on étoit , disent-ils , d'élever en même tems des fortifications & de construire des vaisseaux ; il falloit préférer les moyens de première nécessité , à des ressources qui ne sont que du second ordre. S'il est sur-tout dans le caractère de l'impétuosité Françoisse d'attaquer plutôt que de se défendre , c'est à elle de détruire des forteresses & non d'en construire ; ou plutôt il ne lui convient d'élever que de ces remparts ailés & mobiles qui vont porter la guerre , au lieu de l'attendre. Toute puissance qui aspire au commerce , aux colonies , doit avoir des vaisseaux qui enfantent des hommes & des richesses , qui augmente la population & la circulation , tandis que des bastions & des soldats ne servent qu'à consumer des forces & des vivres. Ce que la cour de Versailles peut se promettre des dépenses qu'elle a faites à la Martinique : c'est que si cette isle est attaquée par le seul ennemi qui soit à craindre , on aura le tems de la secourir. Le génie Anglois va lentement dans les sièges. Il marche toujours en règle. Rien ne le détourne d'achever les ouvrages d'où dépend la sûreté des assaillans. La vie du soldat lui est plus précieuse que le tems. Peut-être cette maxime , si sentée en elle-même , n'est-elle pas bien appliquée dans le climat dévorant de l'Amérique : mais c'est la maxime d'un peuple chez lequel le soldat est un homme au service de l'état , & non pas un mercenaire aux gages du prince. Quoi qu'il en soit du fort à venir de la Martinique , il est tems de connoître le fort actuel de la Guadeloupe.

XXVII.

Les François
envahissent la
Guadeloupe.
Calamités qu'ils
y éprouvent.

Cette isle , dont la forme est fort irrégulière , peut avoir quatre-vingts lieues de tour. Elle est coupée en deux par un petit bras de mer , qui n'a pas plus de deux lieues de long , sur une largeur de quinze à quarante toises. Ce canal connu sous le nom de rivière salée , est navigable : mais ne peut porter que des pirogues ,

La partie de l'île qui donne son nom à la colonie entière, est hérissée dans son centre de rochers affreux où il règne un froid continuel, qui n'y laisse croître que des fougères & quelques arbrustes inutiles couverts de mousse. Au sommet de ces rochers, s'élève à perte de vue, dans la moyenne région de l'air, une montagne appelée la Souphrière. Elle exhale par des ouvertures, une épaisse & noire fumée, entremêlée d'étincelles visibles pendant la nuit. De toutes ces hauteurs coulent des sources innombrables qui vont porter la fertilité dans les plaines qu'elles arrosent, & tempérer l'air brûlant du climat par la fraîcheur d'une boisson si renommée, que les galions qui reconnoissoient autrefois les îles du Vent, avoient ordre de renouveler leurs provisions, de cette eau pure & salubre. Telle est la portion de l'île, nommée par excellence la Guadeloupe. Celle qu'on appelle communément la Grande-Terre, n'a pas été si bien traitée par la nature. Son sol n'est pas aussi fertile, ni son climat aussi sain & aussi agréable. Elle est à la vérité moins hachée & plus unie : mais les rivières lui manquent généralement. On n'y voit pas même des fontaines. Des aqueducs, qui n'entraîneroient pas de grandes dépenses, la feront jouir, sans doute, avec le tems, de cet avantage de l'autre partie de la colonie.

Aucune nation Européenne n'avoit occupé cette île, lorsque cinq cens cinquante François, conduits par deux gentilshommes nommés Loline & Duplessis, y arrivèrent de Dieppe le 28 juin 1635. La prudence n'avoit pas dirigé leurs préparatifs. Leurs vivres avoient été si mal choisis, qu'ils s'étoient corrompus dans la traversée ; & on en avoit embarqué si peu, qu'il n'en resta plus au bout de deux mois. La métropole n'en envoyoit pas ; Saint-Christophe en refusa, soit par disette, soit faute de volonté ; & les premiers travaux de culture qu'on avoit faits dans le pays, ne pouvoient encore rien donner. Il ne restoit de ressource à la colonie que dans les sauvages : mais le superflu d'un peuple, qui, cultivant peu, n'avoit jamais formé de magasins, ne pouvoit être considérable. On ne voulut pas se contenter de ce qu'ils apportoitent volontairement eux-mêmes. La résolution

fut prise de les dépouiller; & les hostilités commencèrent le 6 janvier 1636.

Les Caraïbes ne se croyant pas en état de résister ouvertement à un ennemi qui tiroit tant d'avantage de la supériorité de ses armes, détruisirent leurs vivres, leurs habitations, & se retirèrent à la Grande-Terre ou dans les isles voisines. C'est de-là que les plus furieux repassant dans l'isle d'où on les avoit chassés, alloient s'y cacher dans l'épaisseur des forêts. Le jour, ils perçoient de leurs flèches empoisonnées, ils assommoient à coup de massue tous les François qui se dispersoient pour la chasse ou pour la pêche. La nuit, ils brûloient les cases, & ravageoient les plantations de leurs injustes ravisseurs.

Une famine horrible fut la suite de ce genre de guerre. Les colons en vinrent jusqu'à brouter l'herbe, jusqu'à manger leurs propres excréments, jusqu'à déterrer les cadavres pour s'en nourrir. Plusieurs qui avoient été esclaves à Alger, détestèrent la main qui avoit brisé leurs fers; tous maudissoient leur existence. C'est ainsi qu'ils expièrent le crime de leur invasion, jusqu'à ce que le gouvernement d'Aubert eut amené la paix avec les sauvages, à la fin de 1640. Quand on pense à l'injustice des hostilités que les Européens ont commises dans toute l'Amérique, on est tenté de se réjouir de leurs désastres, & de tous les fléaux qui suivent les pas de ces féroces oppresseurs. L'humanité, brisant alors tous les nœuds du sang & de la patrie qui nous attachent aux habitans de notre hémisphère, change de liens, & va contracter au-delà des mers, avec les sauvages Indiens, la parenté, qui unit tous les hommes, celle du malheur & de la pitié.

XXVIII.

La Guadeloupe
fut peu-à-peu
de la métropole;
mais ne devint
une colonie flo-
rissante qu'après
avoir été recon-
quise par
l'Angleterre.

Cependant, le souvenir des maux qu'on avoit éprouvés dans une isle envahie, excita puissamment aux cultures de première nécessité, qui amenèrent ensuite celles du luxe de la métropole. Le petit nombre d'habitans, échappés aux horreurs qu'ils avoient méritées, fut bientôt grossi par quelques colons de Saint-Christophe, mécontents de leur situation; par des Européens, avides de nouveautés; par des matelots, dégoûtés de la navigation; par des capitaines de navire, qui venoient, par prudence, confier au

sein d'une terre prodigue, un fonds de richesse sauvé des caprices de l'océan. Mais la prospérité de la Guadeloupe fut arrêtée ou traversée, par des obstacles qui naissoient de sa situation.

La facilité qu'avoient les Pirates des îles voisines de lui enlever ses bestiaux, ses esclaves, ses récoltes même, la réduisit plus d'une fois à des extrémités ruineuses. Des troubles intérieurs, qui prenoient leur source dans des jalousies d'autorité, mirent souvent ses cultivateurs aux mains. Les aventuriers qui passaient aux îles du Vent, dédaignant une terre plus favorable à la culture qu'aux armemens, se laissèrent attirer à la Martinique par le nombre & la commodité de ses rades. La protection de ces intrépides corsaires, amena dans cette île tous les négocians qui se flattèrent d'y acheter à vil prix les dépouilles de l'ennemi, & tous les cultivateurs qui crurent pouvoir s'y livrer sans inquiétude à des travaux paisibles. Cette prompte population devoit introduire le gouvernement civil & militaire des Antilles à la Martinique. Dès-lors, le ministère de la métropole s'en occupa plus sérieusement que des autres colonies, qui n'étoient pas autant sous sa direction; & n'entendant parler que de cette île, y versa le plus d'encouragemens.

Cette préférence fit que la Guadeloupe n'avoit, en 1700, pour toute population que trois mille huit cents vingt-cinq blancs; trois cents vingt-cinq sauvages, nègres, ou mulâtres libres; six mille sept cents vingt-cinq esclaves, dont un grand nombre étoient Caraïbes. Ses cultures se réduisoient à soixante petites sucreries; soixante-six indigoteries; un peu de cacao, & beaucoup de coton. Elle possédoit seize cents vingt bêtes à poil, & trois mille six cents quatre-vingt-dix-neuf bêtes à corne. C'étoit le fruit de soixante ans de travaux.

La colonie ne fit des progrès remarquables, qu'après la pacification d'Utrecht. On y comptoit neuf mille six cents quarante-trois blancs, quarante-un mille cent quarante esclaves, & les bestiaux, les vivres proportionnés à cette population, lorsqu'au mois d'avril 1759, elle fut conquise par les armes de la Grande-Bretagne.

La France s'affligea de cette perte: mais la colonie eut des raisons pour se consoler d'un événement en apparence si fâcheux.

Durant un siège de trois mois, elle avoit vu détruire ses plantations, brûler les bâtimens qui servoient à ses fabriques, enlever une partie de ses esclaves. Si l'ennemi avoit été obligé de se retirer après tous ces dégâts, l'isle restoit sans ressource. Privée du secours de la métropole, qui n'avoit pas la force d'aller à son secours, & faute de denrées à livrer, ne pouvant rien espérer des Hollandois, que la neutralité amenoit sur ses rades; elle n'auroit pas eu de quoi subsister jusqu'au tems des reproductions de la culture.

Les conquérans la délivrèrent de cette inquiétude. A la vérité, les Anglois ne sont pas marchands dans leurs colonies. Les propriétaires des terres, qui, pour la plupart, résident en Europe, envoient à leurs représentans ce qui leur est nécessaire, & retirent, par le retour de leur vaisseau, la récolte entière de leurs fonds. Un commissionnaire établi dans quelque port de la Grande-Bretagne, est chargé de fournir l'habitation & d'en recevoir les produits. Cette méthode ne pouvoit être pratiquée à la Guadeloupe. Il fallut que le vainqueur adoptât, à cet égard, l'usage des vaincus. Les Anglois, prévenus des avantages que la France retiroit de son commerce avec ses colonies, se hâtèrent d'expédier comme elle des vaisseaux à l'isle conquise, & multiplièrent tellement leurs expéditions, que la concurrence, excédant de beaucoup la consommation, fit tomber à vil prix toutes les marchandises d'Europe. Le colon en eut presque pour rien; & par une suite de cette surabondance, obtint de longs délais pour le paiement.

A ce crédit de nécessité, se joignit bientôt un crédit de spéculation, qui mit la colonie en état de remplir ses engagemens. La nation victorieuse y porta dix-huit mille sept cents vingt-un esclaves, avec l'espoir de retirer un jour de grands avantages de leurs travaux. Mais son ambition fut trompée; & la colonie fut restituée à son ancien possesseur, au mois de juillet 1763.

XXIX.
Variations du
ministère de
France dans le

L'état florissant où la Guadeloupe avoit été élevée par les Anglois, frappa tout le monde, lorsqu'ils la rendirent. On conçut pour elle ce sentiment de considération, qu'inspire aujourd'hui l'opulence.

l'opulence. La métropole la vit avec une forte de respect. Jus-
qu'alors elle avoit été subordonnée à la Martinique, comme
toutes les isles Françaises du Vent. On la délivra de ces liens,
qu'elle trouvoit honteux, en lui donnant une administration indé-
pendante. Cet ordre de choses dura jusqu'en 1768. A cette époque,
elle fut remise sous l'ancien joug. On l'en retira, en 1772, pour
l'y faire rentrer six mois après. En 1775, on lui accorda de
nouveau des chefs particuliers ; & il faut espérer qu'après tant
de variations, la cour de Versailles se fixera à cet arrangement,
le seul conforme aux principes d'une politique éclairée. Si le
ministère s'écartoit jamais de cet heureux plan, il verroit encore
les gouverneurs & les intendans prodiguer leurs soins, leur crédit,
leurs affections à l'isle métropolitaine, immédiatement soumise à
leur inspection ; tandis que l'isle asservie seroit abandonnée à des
subalternes, sans force, sans considérations ; & par conséquent,
sans aucun pouvoir, sans aucune volonté d'opérer le bien.

Les gens de guerre, qui ont opiné pour la réunion des deux
colonies sous les mêmes chefs, se fendoient sur l'avantage qu'il
y auroit à pouvoir réunir les forces des deux isles pour leur
défense mutuelle. Mais ont-ils pensé, qu'entre la Martinique &
la Guadeloupe, se trouvoit à une distance égale, la Dominique,
établissement Anglois, qu'on ne peut éviter, & qui inspecte
également le double canal, qui le sépare des possessions Fran-
çaises. Si vous êtes inférieur en forces maritimes, la commu-
nication est impraticable, parce que les secours respectifs ne
sauroient manquer d'être interceptés ; si vous êtes supérieur,
la communication est inutile, parce qu'il n'y a point d'invasion
à craindre. Dans les deux cas, le système qu'on veut établir
n'est qu'une chimère.

Il en seroit tout autrement, s'il s'agissoit d'exécuter des projets
offensifs. La réunion des moyens propres à chaque isle, pourroit
devenir utile, nécessaire même dans ces circonstances. Alors,
on confieroit le commandement militaire à l'un des gouverneurs,
& sa prééminence cesseroit après l'entreprise projetée.

Mais convient-il de laisser libre le versement des productions

territoriales d'une colonie dans l'autre ? Jusqu'à la conquête de la Guadeloupe par les Anglois , ses liaisons directes avec les ports de France s'étoient bornées à six ou sept navires chaque année. Ses denrées , par des motifs plus ou moins réfléchis , prenoient la plupart la route de la Martinique. Lorsqu'à l'époque de la restitution , l'administration des deux isles fut séparée , on sépara aussi leur commerce. Les communications ont été r'ouvertes depuis , & sont encore permises au tems où nous écrivons.

Cet ordre de choses trouve des censeurs en France. Il faut , disent-ils avec amertume , que les colonies remplissent leur destination , qui est de consommer beaucoup de marchandises de la métropole , & de lui renvoyer une grande abondance de productions. Or , avec les plus grands moyens pour remplir cette double obligation , la Guadeloupe ne fera ni l'un ni l'autre , tout le tems qu'il lui sera permis de porter ses denrées à la Martinique. Cette liaison fera toujours la cause ou l'occasion d'un versement immense dans les marchés étrangers , principalement à la Dominique. Ce n'est qu'en coupant le pont de communication , qu'on arrêtera ce commerce frauduleux & qu'on déracinera l'habitude de la contrebande.

Ces argumens puisés dans l'intérêt particulier , n'empêchent pas que la Guadeloupe & la Martinique ne doivent être confirmées dans les liaisons qu'elles ont formées. La liberté est le vœu de tous les hommes ; & le droit naturel de tout propriétaire est de vendre à qui il veut & le plus qu'il peut les productions de son sol. On s'est écarté , en faveur de la métropole , de ce principe fondamental de toute société bien ordonnée ; & peut-être le falloit-il dans l'état actuel des choses. Mais vouloir étendre plus loin les prohibitions , qu'éprouve le colon : vouloir le priver des commodités & des avantages qu'il peut trouver dans une communication suivie ou passagère avec ses propres concitoyens ; c'est un acte de tyrannie que le commerce de France rougira un jour d'avoir sollicité , & qui ne sera jamais accordé que par un ministre ignorant , corrompu ou lâche. Si , comme on le prétend , la navigation actuellement permise entre les deux isles ,

donne une portion de leurs denrées à des rivaux rufes & avides, le gouvernement trouvera des moyens honnêtes pour faire couler dans le sein du royaume les richesses territoriales de la Guadeloupe & des petites isles qui en dépendent.

La Desirade, éloignée de quatre ou cinq lieues de la Guadeloupe, est une de ces isles. Son terrain, excessivement aride & de dix lieues de circonférence, ne compte que peu d'habitans, tous occupés de la culture de quelques pieds de café, de quelques pieds de coton. On ignore en quel tems précisément a commencé cet établissement, mais il est moderne.

XXX.
Quelles sont
les dépendan-
ces de la Gua-
deloupe.

Les Saintes, éloignées de trois lieues de la Guadeloupe, sont deux très-petites isles qui, avec un islot, forment un triangle & un assez bon port. Trente François, qu'on y avoit envoyés en 1648, furent bientôt forcés de les évacuer par une sécheresse extraordinaire qui tarit la seule fontaine qui donnât de l'eau, avant qu'on eût eu le tems de creuser des citernes. Ils y retournèrent en 1652, & y établirent des cultures durables qui produisent aujourd'hui cinquante milliers de café & cent milliers de coton.

A six lieues de la Guadeloupe est Marie-Galante, qui a quinze lieues de circuit. Les nombreux sauvages qui l'occupaient en furent chassés, en 1648, par les François qui eurent des attaques vives & fréquentes à repousser pour se maintenir dans leur usurpation. C'est un sol excellent où s'est successivement formée une population de sept ou huit cens blancs & de six ou sept mille noirs, la plupart occupés de la culture du sucre.

Saint-Martin & Saint-Barthelemy sont aussi dans la dépendance de la Guadeloupe, quoiqu'ils en soient éloignés de quarante-cinq & cinquante lieues. On a parlé de la première de ces isles dans l'histoire des établissemens Hollandois. Il reste à dire quelque chose de la seconde.

On lui donne dix à onze lieues de tour. Ses montagnes ne sont que des rochers & les vallées que des fables, jamais arrosées par des sources ou par des rivières, & beaucoup trop rarement par les eaux du ciel. Elle est même privée des commodités d'un bon port, quoique tous les géographes l'aient félicité de cet

avantage. En 1646, cinquante François y furent envoyés de Saint-Christophe. Massacrés par les Caraïbes en 1656, ils ne furent remplacés que trois ans après. L'aridité du sol les fit recourir au bois de gayac qui couvroit leur nouvelle patrie, & dont ils firent de petits ouvrages qu'on recherchoit assez généralement. Cette ressource eut un terme, & le soin de quelques bestiaux qui alloient alimenter les îles voisines, la remplaça. La culture du coton ne tarda pas à suivre, & la récolte s'en élève à cinquante ou soixante milliers, lorsque, ce qui arrive le plus souvent, des sécheresses opiniâtres ne s'y opposent pas. Jusqu'à ces derniers tems, les travaux ont tous été faits par les blancs; & c'est encore la seule des colonies Européennes établies dans le Nouveau-Monde, où les hommes libres daignent partager avec leurs esclaves les travaux de l'agriculture. Le nombre des uns ne passe pas quatre cens vingt-sept, ni celui des autres trois cens quarante-cinq. L'île, dans son plus grand rapport, en nourriroit difficilement beaucoup davantage.

La misère de ses habitans est si généralement connue, que les corsaires ennemis qu'on y a vu souvent relâcher, ont toujours fidèlement payé le peu de rafraichissemens qui leur ont été fournis, quoique les forces manquassent pour les y contraindre. Il y a donc encore de la pitié, même entre des ennemis & dans l'ame des corsaires. Ce n'est donc que la crainte & l'intérêt qui rendent l'homme méchant. Il n'est jamais cruel gratuitement. Le pirate armé, qui pille un vaisseau richement chargé, n'est pas sans équité ni sans entrailles pour des insulaires que la nature a laissés sans ressource & sans défense.

XXXI.
Situation ac-
tuelle de la
Guadeloupe &
des petites îles
qui lui sont
soumises.

Au premier Janvier 1777, la Guadeloupe, en y comprenant les îles plus ou moins fertiles soumises à son gouvernement, comptoit douze mille sept cens blancs de tout âge & de tout sexe, treize cens cinquante noirs ou mulâtres libres, & cent mille esclaves, quoique leur dénombrement ne montât qu'à quatre-vingt quatre mille cent.

Ses troupeaux comprenoient neuf mille deux cens vingt chevaux ou mulets, quinze mille sept cens quarante bêtes à corne, & vingt-cinq mille quatre cens moutons, porcs ou chèvres.

Elle avoit pour ses cultures quatre cens quarante-neuf mille six cens vingt-deux pieds de cacao ; onze millions neuf cens soixante-quatorze mille quarante-six pieds de coton ; dix-huit millions sept cens quatre-vingt dix-neuf mille six cens quatre-vingt pieds de café ; trois cens quatre-vingt-huit sucreries qui occupoient vingt-six mille quatre-vingt-huit quarrés de terre.

Son gouvernement , son tribut & ses impositions étoient les mêmes qu'à la Martinique.

Si ces supputations fréquentes fatiguent un lecteur oisif , on espère qu'elles ennuierront moins des calculateurs politiques qui , trouvant dans la population & la production des terres la juste mesure des forces d'un état , en sauront mieux comparer les ressources naturelles des différentes nations. Ce n'est que par un registre bien ordonné de cette espèce qu'on peut juger avec quelque exactitude de l'état actuel des puissances maritimes & commerçantes qui ont des établissemens dans le Nouveau-Monde. Ici , l'exactitude fait le mérite de l'ouvrage ; & l'on doit peut-être tenir compte à l'auteur des agrémens qui lui manquent , en faveur de l'utilité qui les remplace. Assez de tableaux éloquens , assez de peintures ingénieuses amusent & trompent la multitude sur les pays éloignés. Il est tems d'apprécier la vérité , le résultat de leur histoire , & de savoir moins ce qu'ils ont été que ce qu'ils sont : car l'histoire du passé , sur-tout par la manière dont elle a été écrite , n'appartient guère plus au siècle où nous vivons que celle de l'avenir. Encore une fois , qu'on ne s'étonne plus de voir répéter si souvent un dénombrement de nègres & d'animaux , de terres & de productions ; en un mot , des détails qui , malgré la féchereffe qu'ils offrent à l'esprit , sont pourtant les fondemens physiques de la société.

La Guadeloupe doit obtenir de ses cultures une masse de productions très-considérable , & même plus considérable que la Martinique. Elle a beaucoup plus d'esclaves ; elle en emploie moins à sa navigation & à son commerce ; elle en a placé un grand nombre sur un sol inférieur à celui de sa rivale , mais qui , étant en grande partie nouvellement défriché , donne des récoltes

plus abondantes que des terres fatiguées par une longue exploitation. Aussi est-il prouvé que ses plantations, qui ne sont pas dévorées par les fourmis, lui forment un revenu fort supérieur à celui qu'obtient la Martinique. Cependant quatre-vingt & un bâtimens de la métropole n'enlevèrent, en 1775, de cette île que cent quatre-vingt-huit mille trois cents quatre-vingt-six quintaux six livres de sucre brut ou terré, qui rendirent en Europe 7,137,930 l. 16 s.; soixante-trois mille vingt-neuf quintaux deux livres de café, qui rendirent 2,953,860 liv. 19 s.; quatorze cents trente-huit quintaux vingt-sept livres d'indigo, qui rendirent 1,222,529 l. 10 s.; mille vingt-trois quintaux cinquante-neuf livres de cacao, qui rendirent 71,651 l. 6 s.; cinq mille cent quatre-vingt-treize quintaux soixante-quinze livres de coton, qui rendirent 1,298,437 l. 10 s.; sept cents vingt-sept cuirs, qui rendirent 6973 liv.; seize quintaux cinquante-six livres de carret, qui rendirent 16,560 livres; douze quintaux soixante-deux livres de canefice, qui rendirent 336 l. 15 s. 10 d.; cent vingt-cinq quintaux de bois, qui rendirent 3125 liv. Ces sommes réunies ne se montent qu'à 12,751,404 liv. 16 s. 10 den.

Quelques productions de la colonie passoient à la Martinique. Elle livroit ses sirops & quelques autres denrées aux Américains, de qui elle recevoit du bois, des bestiaux, des farines & de la morue; ses cotons à la Dominique qui lui fournissoit des esclaves; ses sucres à Saint-Eustache qui payoit en argent ou en lettres-de-change & en marchandises des Indes Orientales.

La vigilance des derniers administrateurs a mis quelques bornes à ces liaisons interlopes. Aussi-tôt se sont multipliés les navires François destinés à l'extraction des denrées. L'habitude en a conduit beaucoup dans la Guadeloupe proprement dite, à Saint-Charles de la Basses-terre, où se faisoient autrefois tous les chargemens, quoique ce ne soit qu'une rade foraine dont l'accès est difficile, & où le séjour est dangereux : mais un plus grand nombre se font portés à la Pointe-à-Pitre.

C'est un port profond & assez sûr, placé à l'une des extrémités de la Grande-Terre. Il fut découvert par les Anglois dans

le tems qu'ils restèrent les maîtres de la colonie ; & ils s'occupoient du soin de lui donner de la salubrité , lorsque la paix leur arracha leur proie. La cour de Versailles suivit cette idée d'un vainqueur éclairé , & fit tracer , sans délai , le plan d'une ville qui s'est accrue très-rapidement. La nature , les vents , le gissement des côtes : tout veut que le commerce presque entier d'une si belle possession se concentre dans cet entrepôt. Il ne doit rester à Saint-Charles que la réunion des beaux sucres des Trois-Rivières , & des cafés qui se récoltent dans les quartiers du Baillif , de Deshays , de Bouillante & de la Pointe-Noire. Cependant cette ville continuera à être le siège du gouvernement , puisque c'est-là qu'est la force , que sont les fortifications.

Si l'on en croyoit quelques observateurs , la colonie devoit s'attendre à décheoir. Sa partie , connue sous le nom de Guadeloupe , & cultivée depuis très-long-tems , n'est pas , disent-ils , susceptible d'une grande amélioration. Ils assurent , d'un autre côté , que la Grande-Terre ne se soutiendra pas dans l'état florissant où un heureux hasard l'a portée. Ce vaste espace , couvert presque uniquement de ronces , il y a dix-sept ou dix-huit ans , & qui fournit aujourd'hui les trois cinquièmes des richesses territoriales , n'a pas un bon fol. Les sucres y sont d'une qualité très-inférieure. Privé de forêts , de rosées & de rivières , il est exposé à de fréquentes sécheresses qui détruisent ses bestiaux & ses productions. Le tems ne fera qu'accroître ces calamités.

Nous sommes bien éloignés d'adopter ces inquiétudes ; & l'on jugera des raisons de notre sécurité. Les fléaux d'une guerre malheureuse avoient comme anéanti la Guadeloupe. Mais à peine eut-elle subi un joug étranger en 1759 , que ses cultivateurs se hâtèrent de relever les ruines de leurs manufactures pour profiter du haut prix que le conquérant mettoit à leurs productions. Les trois années qui suivirent la restitution furent employées à réédifier des bâtimens construits avec précipitation. Dans les années 1767 & 1768 , les chemins de la colonie furent tous refaits , & l'on ouvrit une communication facile entre la Guadeloupe & la Grande-Terre , par le moyen de deux levées de

trois mille toises chacune, qu'il fallut pratiquer dans des marais. Antérieurement & postérieurement à cette époque, furent érigées des fortifications considérables & plus de cent batteries sur les côtes. Ces travaux ont long-tems privé les terres d'une partie des bras destinés à les féconder. Actuellement que les esclaves sont tous rendus à leurs ateliers, n'est-ce pas une heureuse nécessité que les denrées se multiplient ?

La colonie a d'autres raisons encore pour espérer des accroissemens rapides. Il lui reste des terrains en friche, & ceux qui sont déjà cultivés sont susceptibles d'amélioration. Ses dettes sont peu considérables. Avec moins de besoins que les établissemens où la richesse a depuis long-tems multiplié les goûts & les desirs, elle peut accorder davantage au progrès de ses cultures. Les isles Angloises continueront à lui fournir des esclaves, si les navigateurs François se bornent toujours à lui en porter annuellement cinq ou six cens comme ils l'ont fait. La réunion de ces circonstances fait présumer que la Guadeloupe arrivera bientôt d'elle-même au faite de sa prospérité, sans le secours & malgré les entraves du gouvernement.

XXXII.
Mesures prises
par la France
pour préserver
la Guadeloupe
de l'invasion.

Mais la France peut-elle s'assurer de jouir long-tems & tranquillement de cette possession ? Si l'ennemi qui attaqueroit la colonie ne vouloit que ravager la Grande-Terre, y enlever les esclaves & les bestiaux, il seroit impossible de l'en empêcher, ou même de l'en punir, à moins qu'on ne lui opposât une armée. Le fort Louis, qui défend cette partie de l'établissement, n'est qu'un misérable fort à étoile, incapable d'une résistance un peu opiniâtre. Tout ce que l'on pourroit se promettre, ce seroit d'empêcher que la dévastation ne s'étendit plus loin. La nature du pays offre plusieurs positions plus heureuses les unes que les autres, pour arrêter sûrement un assaillant, quelle que soit sa valeur, quelles que soient ses forces. Il seroit donc obligé de se rembarquer, pour aller attaquer la Guadeloupe proprement dite.

Sa descente ne pourroit s'opérer qu'à la baie des Trois-Rivières & à celle du Baillif; ou plutôt ces deux endroits seroient plus avantageux au succès de son entreprise, parce qu'ils l'approcheroient plus

plus près que tous les autres du fort Saint-Charles de la Basseterre, & qu'ils lui présenteroient moins d'obstacles à surmonter.

Qu'il préfère de ces deux plages celle qu'il lui plaira, il ne trouvera en arrivant à terre, qu'un terrain couvert de bois, coupé de rivières, de chemins creux, de gorges, d'escarpemens, qu'il faudra passer sous le feu des partis François. Lorsque, par la supériorité de ses forces, il aura vaincu ces difficultés, il sera arrêté par la hauteur du grand Camp. C'est un plateau que la nature a entouré de la rivière du Gallion, & de ravines effroyables. L'art y a ajouté des parapets, des barbettes, des flancs, des embrasures, pour donner à l'artillerie qu'on y a placée la meilleure direction qu'il étoit possible. Ce retranchement, quoique redoutable, doit être pourtant forcé. On ne présume pas qu'un général intelligent pût jamais se déterminer à laisser derrière lui un poste de cette nature. Ses convois seroient trop exposés, & il ne pourroit que difficilement se procurer tout ce qui est nécessaire pour ses opérations du siège du fort Saint-Charles.

Si ceux qui furent chargés les premiers de mettre en sûreté la Guadeloupe, eussent été gens de guerre, ou même simplement ingénieurs, ils n'auroient pas manqué de prendre la position qui se trouve entre la rivière de la grande Anse & celle du Gallion, pour leur point à fortifier. Leur place auroit eu du côté de la mer un front qui auroit renfermé un bassin capable de contenir une quarantaine de navires, qui eût inquiété les vaisseaux ennemis au large, & qui eût été lui-même hors d'insulte. Ses fronts, du côté des rivières de la grande Anse & du Gallion eussent été inaccessibles, étant assis sur le sommet de deux escarpemens fort roides. Le quatrième front auroit été le seul attaquant, & il étoit aisé de le renforcer autant qu'on auroit voulu.

En se déterminant à la position actuelle du fort Saint-Charles, les ouvrages qu'on y construisit auroient dû au moins se flanquer, se défilier réciproquement de la mer & des auteurs. Mais on s'éloigna si fort des bons principes, que les feux des fortifications furent tout-à-fait mal dirigés, que l'intérieur des ouvrages étoit vu à découvert de toutes parts, qu'on pouvoit battre les revêtemens par le pied

Tel étoit le fort Saint-Charles , lorsqu'en 1764 on voulut s'occuper du soin de le mettre en état de défense. Peut-être eût-il convenu de le rasier , & de placer les nouvelles fortifications sur la position qu'on a indiquée. On se borna à revêtir d'ouvrages extérieurs le mauvais fort élevé par des mains mal habiles ; d'y ajouter deux bastions du côté de la mer ; un bon chemin couvert qui règne tout autour avec des glacis , partie coupés & partie en pente douce ; deux grandes places d'armes rentrantes , ayant chacune un bon réduit , & derrière elles de bonnes tenailles , avec caponnières & poternes de communication au corps de la place ; deux redoutes , l'une sur la prolongation de la capitale de l'une des deux places d'armes , & l'autre à l'extrémité d'un excellent retranchement fait le long de la rivière du Gallion , & dont le terre-plein est défendu par le canon tiré d'un autre retranchement fait sur le sommet de l'escarpement du bord opposé de la même rivière ; des fossés larges & profonds ; une citerne & un magasin à poudre , à l'épreuve de la bombe ; enfin , assez de souterrains pour loger le tiers de la garnison. Tous ces dehors bien entendus , ajoutés au fort , mettront un commandant actif & expérimenté , en état de soutenir avec deux mille hommes , un siège de deux mois , & peut-être davantage. Quoi qu'il en puisse être de la résistance qu'opposera la Guadeloupe aux attaques de ses ennemis , il est tems de s'occuper de Saint-Domingue.

XXXIII.
Courte descrip-
tion de l'île de
S. Domingue.

Cette île a cent soixante lieues de long. Sa largeur moyenne est à-peu-près de trente , & son circuit de trois cens cinquante ou de six cens , en faisant le tour des Anses. Elle est coupée dans toute sa longueur , qui va de l'est à l'ouest , par une chaîne de montagnes d'où l'on tiroit de l'or , avant que le continent de l'Amérique eût offert des mines infiniment plus riches.

Le navigateur qui approche de la partie Espagnole n'apperçoit qu'un amas informe de terres entassées , couvertes d'arbres & découpées vers la mer par des baies ou des promontoires : mais il est dédommagé de cette vue peu riante par le parfum des fleurs d'acacia , d'oranger ou de citronnier que les vents de terre lui portent soir & matin du fond des bois.

La côte Françoisé , quoique cultivée , n'offre pas un aspect beaucoup plus riant. C'est toujours un horizon semblable ; ce sont par-tout les mêmes accidens , les mêmes cultures , les mêmes couleurs , les memes bâtimens. L'œil fatigué ne peut se reposer en aucun endroit , sans retrouver ce qu'il quitte , sans revoir ce qu'il a vu. Il n'y a que la partie du nord , remplie de riches plantations , depuis l'océan jusqu'à la cime des collines , qui offre une perspective digne de quelque attention. Ce paysage est unique dans l'île , sans être comparable à ceux de l'Europe où la nature & l'art sont bien plus féconds en beautés touchantes.

Les chaleurs sont toujours vives dans la plaine. Quoique la température des vallons dépende , en partie , de leur ouverture à l'est ou à l'ouest , on peut dire en général que l'air , humide & frais avant & après le coucher du soleil , y est embrasé dans la journée. La différence du climat n'est véritablement sensible que sur les montagnes. Le thermomètre y est à dix-sept degrés à l'ombre , lorsqu'à la même exposition , il est à vingt-cinq dans la plaine.

L'Espagne occupoit , sans fruit comme sans partage , cette grande possession , lorsque des Anglois & des François qui avoient été chassés de Saint-Christophe , s'y réfugièrent en 1630. Quoique la côte Septentrionale où ils s'étoient d'abord établis , fut comme abandonnée , ils sentirent que , pouvant y être inquiétés par leur ennemi commun , ils devoient se ménager un lieu sûr pour leur retraite. On jeta les yeux sur la Tortue , petite île située à deux lieues de la grande ; & vingt-cinq Espagnols qui la gardoient , se retirèrent à la première sommation.

XXXIV.
Des vagabonds
François se ré-
fugient à Saint-
Domingue.

Les aventuriers des deux nations , maîtres absolus d'une île qui avoit huit lieues de long sur deux de large , y trouvèrent un air pur , mais point de rivières & peu de fontaines. Des bois précieux couvroient les montagnes , des plaines fécondes attendoient des cultivateurs. La côte du Nord paroissoit inaccessible. Celle du Sud offroit une rade excellente , dominée par un rocher qui ne demandoit qu'une batterie de canons pour défendre l'entrée de l'île.

Cette heureuse position attira bientôt à la Tortue , une foule de ces gens qui cherchent la fortune ou la liberté. Les plus modérés

s'y livrèrent à la culture du tabac , qui ne tarda pas à avoir de la réputation. Les plus actifs alloient chasser des bœufs sauvages à Saint-Domingue , dont ils vendoient les peaux aux Hollandois. Les plus intrépides armèrent en course , & firent des actions d'une témérité brillante , dont le souvenir durera long-tems.

Cet établissement alarma la cour de Madrid. Jugeant par les pertes qu'elle effuyoit déjà des malheurs qui la menaçoient , elle ordonna la destruction de la nouvelle colonie. Le général des Galions choisit pour exécuter sa commission , l'instant où la plupart des braves habitans de la Tortue étoient à la mer ou à la chasse. Il fit pendre ou passer au fil de l'épée , avec la barbarie qui étoit alors si familière à sa nation , tous ceux qu'il trouva isolés dans leurs habitations ; & il se retira sans laisser de garnison , persuadé que les vengeances qu'il venoit d'exercer , rendoient cette précaution inutile. Mais il éprouva que la cruauté n'est pas le meilleur garant de la domination.

Les aventuriers instruits de ce qui venoit de se passer à la Tortue , avertis en même-tems qu'on venoit de former à Saint-Domingue un corps de cinq cens hommes destiné à les harceler , sentirent qu'ils ne pouvoient éviter leur ruine , qu'en cessant de vivre dans l'anarchie. Aussi-tôt sacrifiant l'indépendance individuelle à la sûreté sociale , ils mirent à leur tête Willis , Anglois , qui s'étoit distingué dans cent occasions par sa prudence & par sa valeur. Sous la conduite de ce chef , on reprit possession sur la fin de 1638 , d'une île qu'on avoit occupée pendant huit ans ; & pour ne plus la perdre , on s'y fortifia.

Les François se ressentirent bientôt de la partialité de l'esprit national. Willis ayant attiré un assez grand nombre de ses compatriotes , pour être en état de donner la loi , traita les autres en sujets. C'est-là le progrès naturel de la domination. Ainsi se sont formées la plupart des monarchies. Des compagnons d'exil , de guerre ou de piraterie , se donnent un capitaine , & celui-ci ne tarde pas à s'ériger en maître. Il partage d'abord le pouvoir ou le butin avec les plus forts , jusqu'à ce que la multitude écrasée par le petit nombre , enhardisse le chef à s'emparer de toute la

puissance, & la monarchie alors n'est plus que despotisme. Mais il faut des siècles & de grands états pour donner carrière à cette suite de révolutions. Une isle de seize lieues quarrées, n'est pas faite pour ne contenir que des esclaves. Le commandeur de Poinci, gouverneur général des isles du Vent, averti de la tyrannie de Willis, fit partir sur le champ de Saint-Christophe quarante François qui en prirent cinquante autres à la côte de Saint-Domingue. Ils débarquèrent à la Tortue, & s'étant joints aux habitans de leur nation, ils sommèrent tous ensemble les Anglois de se retirer. Ceux-ci déconcertés par cet acte de vigueur inattendu, & ne doutant pas que tant de fierté ne fût soutenue par des forces plus nombreuses qu'elles ne l'étoient, évacuèrent l'isle pour n'y plus revenir.

L'Espagnol montra plus d'opiniâtreté. Les corsaires qui sortoient tous les jours de la Tortue, lui caufoient des pertes si considérables, qu'il crut que sa tranquillité, sa gloire & ses intérêts, exigeoient également qu'il la fit rentrer sous sa domination. Trois fois il réussit à s'en emparer, & trois fois il en fut chassé. Enfin elle resta en 1659 aux François, qui l'évacuèrent lorsqu'ils se virent solidement établis à Saint-Domingue, mais sans renoncer à sa propriété. Le gouvernement en a toujours tiré les bois nécessaires à ses constructions, au service de son artillerie, aux besoins de ses troupes, jusqu'à ce qu'un ministre avide l'ait arrachée au fisc, pour en augmenter l'héritage de sa famille.

Cependant les progrès de ces aventuriers furent lents & ne fixèrent les regards de la métropole qu'en 1665. Ce n'est pas qu'on ne vit errer d'une isle à l'autre assez de chasseurs & de pirates : mais le nombre des cultivateurs qui étoient proprement les seuls colons, étoit excessivement borné. On sentoit la nécessité de les multiplier ; & le soin de cet ouvrage difficile fut confié à un gentilhomme d'Anjou, nommé Bertrand Dogeron.

Cet homme que la nature avoit formé pour être grand par lui-même, sans le secours, ou malgré les traverses de la fortune, avoit servi quinze ans dans le régiment de la Marine, lorsqu'en 1656 il passa dans le Nouveau-Monde. Avec les meilleures combinaisons, il échoua dans ses premières entreprises :

XXXV.

La cour de Venise
fut le premier
à l'envoyer.
Il y resta deux
ans, & revint
à Paris.

de la stabilité,
& leur donne
un gouverneur.

mais la fermeté qu'il montra dans ses malheurs, donna plus d'éclat à sa vertu ; & les ressources qu'il eut l'habileté de se procurer, ajoutèrent à l'opinion qu'on avoit de son génie. L'estime & l'attachement qu'il avoit inspiré aux François de Saint-Domingue & de la Tortue, engagèrent le gouvernement à le charger d'en diriger, ou plutôt d'en établir la colonie.

L'exécution de ce projet étoit remplie de difficultés. Il s'agissoit d'élever l'ordre social sur les ruines d'une féroce anarchie ; de réduire le brigandage indépendant, sous l'autorité sainte & sévère des loix ; de reproduire le sentiment de l'humanité dans des âmes endurcies par l'habitude du crime ; de substituer les instrumens innocens de l'agriculture aux armes destructives du meurtre ; de résoudre à une vie laborieuse des barbares accoutumés à l'oïveté, compagne des rapines ; d'inspirer la patience à des hommes violens ; la préférence des fruits lents d'un travail opiniâtre, à des jouissances rapides, obtenues d'un coup de main ; le goût de la paix à la soif du sang ; la crainte du péril à celui qui se plaisoit à le chercher ; l'estime de la vie à celui qui la méprisoit ; enfin le respect pour le privilège d'une compagnie exclusive formée en 1664 pour tous les établissemens François, à celui qui n'avoit jamais rien respecté, & qui étoit en possession de traiter librement avec toutes les nations. Après avoir obtenu tous ces sacrifices, il falloit par les douceurs d'une administration chérie, attirer de nouveaux habitans dans une terre dont le climat étoit aussi décrié que la fertilité en étoit peu connue.

Dogeron espéra, contre l'opinion de tout le monde, qu'il réussiroit. L'habitude de vivre avec les hommes qu'il devoit gouverner, lui avoit appris les moyens les plus propres à les gagner : & ses lumières n'en offroient à son âme honnête que de nobles & de justes. Les Flibustiers étoient déterminés à chercher des parages plus avantageux : il les retint, en leur cédant la part que sa place lui donnoit sur leur butin, en leur obtenant du Portugal des commissions pour courir sur les Espagnols, même après qu'ils eurent fait la paix avec la France. C'étoit l'unique moyen d'attacher à la patrie des hommes qui en fussent devenus les ennemis

plutôt que de renoncer au pillage. Les boucaniers ou les chasseurs qui ne souhaitoient que des ressources pour former des habitations, trouvoient dans sa bourse des avances sans intérêt, ou bien en obtenoient par son crédit. Pour les cultivateurs qu'il chérissoit par préférence à tous les autres colons, il les fécondoit par tous les encouragemens qui dépendoient de son industrieuse activité.

Ces changemens heureux n'avoient besoin que de prendre de la confiance. Le sage gouverneur imagina que des femmes pouvoient seules cimenter à jamais le bonheur des hommes & la prospérité de la colonie, par les doux plaisirs qui amènent la population. Cette idée étoit naturelle. Mais quelles devoient être les femmes dont on pouvoit se promettre des effets aussi doux ! Des femmes nées de parens honnêtes & bien élevées, des femmes sages & laborieuses ; des femmes qui devinssent un jour dignes épouses & tendres mères. La disette absolue d'un sexe, dans le nouvel établissement, condamnoit l'autre au célibat. Dogeron songea à remédier à cette espèce d'indigence qui est la plus cruelle à supporter, & qui précipite l'homme dans la mélancolie & dans le dégoût d'une vie qui manque pour lui de l'attrait le plus puissant. La métropole lui fit passer cinquante jeunes personnes qu'on n'obtint qu'au plus haut prix. Bientôt après il en reçut un pareil nombre qui furent obtenues à des enchères encore plus fortes. Elles furent vendues comme des esclaves, & achetées comme une marchandise ordinaire. Ce fut l'argent & non le choix de leur cœur qui décida de leur destinée. Qu'attendre d'unions ainsi contractées ? Cependant c'étoit la seule voie de satisfaire la passion la plus impétueuse sans entraîner des querelles, & de propager le sang des hommes sans le verser. Tous les habitans s'attendoient à voir arriver de leur patrie des compagnes qui viendroient adoucir & partager leur sort. Ils furent trompés dans leur espérance. On ne leur envoya plus que des filles de joie, de viles & méprisables créatures qui s'embarquèrent avec tous les vices de l'ame & du corps attachés à une abjecte condition dont elles étoient bien éloignées de rougir ; puisqu'elles ne montrèrent aucune répugnance à s'engager pour

trois ans au service des hommes. Cette manière de purger la métropole en infectant la colonie, entraîna de si grands désordres, qu'on supprima un remède funeste, mais sans subvenir au besoin qu'il devoit appaiser. Par cette négligence, Saint-Domingue perdit un grand nombre de braves gens que l'inquiétude éloigna de ses bords, & un accroissement de population qu'auroient pu lui procurer les colons qui lui restoient fidèles. La colonie s'est long-tems ressentie, & se ressent peut-être encore d'une faute si capitale.

Cette erreur n'empêcha pas que Dogeron dans le court espace de quatre ans, ne portât à quinze cens le nombre des cultivateurs qu'il avoit trouvé à quatre cens. Ses succès augmentoient tous les jours, lorsqu'il les vit arrêtés en 1670 par un soulèvement dont l'incendie embrâsa la colonie entière. Personne ne lui imputa le malheur d'un événement où il n'avoit pas en effet la moindre part.

Lorsque cet homme vertueux fut nommé par la cour de France au gouvernement de la Tortue & de Saint-Domingue, il ne réussit à faire connoître son autorité, qu'en laissant espérer que les ports qui lui alloient être soumis ne seroient pas fermés aux étrangers. Cependant, avec l'ascendant qu'il prit sur les esprits, il établit peu-à-peu dans sa colonie, le privilège exclusif de la compagnie, qui parvint à négocier enfin sans concurrens. Mais sa prospérité la rendit injuste au point qu'elle vendoit ses marchandises deux tiers de plus qu'on ne les avoit payés jusqu'alors aux Hollandois. Un monopole si destructif souleva les habitans. Ils prirent les armes, & ne les mirent bas, après un an de trouble, qu'à condition que tous les vaisseaux François auroient la liberté de trafiquer avec eux, en payant à la compagnie cinq pour cent d'entrée & de sortie. Dogeron qui étoit l'auteur de l'accommodement, saisit cette circonstance pour se procurer deux bâtimens, destinés en apparence à porter ses récoltes en Europe; mais qui réellement étoient plus à ses colons qu'à lui. Chacun y embarquoit ses denrées pour un fret modique. Au retour, le généreux gouverneur faisoit étaler la cargaison à la vue du public. Tous y prenoient ce dont ils avoient besoin, non-seulement au prix de l'achat primitif, mais à crédit, sans intérêt,

intérêt, & même sans billet. Dogeron avoit imaginé qu'il leur donneroit de la probité, de l'élevation, en se contentant de leur promesse verbale pour toute sûreté. Il n'eût vu par cette conduite que le cœur humain lui étoit bien connu. Celui que vous avez avili à ses propres yeux par de la méfiance, n'ayant rien à perdre dans votre esprit, ne se fera aucun scrupule de se montrer dans l'occasion, fourbe, lâche, traître, imposteur tel qu'il est, ou même peut-être tel qu'il n'est pas, mais tel qu'il fait que vous l'avez jugé; tandis que celui auquel vous avez témoigné de l'estime, ne se dégradera point s'il le méritoit, ou se piquera d'honneur s'il ne le méritoit pas. Supposer aux hommes des vertus ou des vices, c'est souvent un moyen de leur en donner. La mort surprit en 1675 Dogeron au milieu de ces soins paternels.

Ministres & dépositaires de l'autorité royale. Au lieu de ces longues & inutiles instructions, dressées par des commis aussi ignorans qu'avides, & remises à ceux que vous préposez à l'administration des colonies, qui ne les ouvrent que pour les mépriser; faites écrire pour leur usage la vie de Dogeron, & qu'elle finisse par ces mots: **AYEZ LES VERTUS DE CET HOMME, ET CONFORMEZ VOTRE CONDUITE A LA SIENNE.**

O Dogeron! ta cendre inhonorée repose dans quelque endroit peut-être inconnu de Saint-Domingue ou de la Tortue. Mais si ta mémoire s'est éteinte dans ces contrées; si ton nom transmis des pères aux enfans ne s'y prononce pas avec attendrissement: les neveux des colons que tu rendis heureux par tes talens, ton désintéressement, ton courage, ta patience & tes travaux, sont des ingrats qui ne méritent pas d'autres gouverneurs que la plupart de ceux qu'on leur envoie.

Dogeron laissa pour tout héritage des exemples patriotiques à suivre, des vertus humaines & sociales à cultiver. Pouancey lui succéda: mais avec les qualités de son oncle, il ne fut pas aussi grand, parce qu'il marcha sur ses traces par esprit d'imitation plutôt que par caractère. Cependant la multitude qui ne fait pas ces distinctions, n'accorda guère moins de confiance à l'un qu'à l'autre; & ils eurent tous deux la gloire & le bonheur

de donner une forme & de la stabilité à la colonie, sans loix & sans soldats. Leur sens naturel & leur droiture reconnue terminoient à la satisfaction de tout le monde, les différends qui s'élevoient, entre les particuliers; & l'ordre public étoit maintenu par cette autorité que prend naturellement le mérite personnel.

Une constitution si sage ne pouvoit durer. Il falloit trop de vertu pour la perpétuer. On s'aperçut en 1685 que tous les liens se relâchoient : & l'on tira de la Martinique, où la police avoit déjà pris de bonnes racines, deux administrateurs qui furent chargés d'établir la règle & la subordination à Saint-Domingue. Ces législateurs assurèrent l'ouvrage de la civilisation, en formant des tribunaux de justice en différens quartiers, sous la révision d'un conseil supérieur qui fut érigé au petit Goave. Cette juridiction devenant trop étendue avec le tems, on créa en 1701 un semblable tribunal au cap François, pour la partie du Nord.

Toutes ces innovations pouvoient éprouver des difficultés. Il étoit à craindre que les chasseurs & les corsaires qui formoient le gros de la population, ennemis du frein qu'on mettoit à leur licence, ne se retirassent chez les Espagnols & à la Jamaïque, où l'offre séduisante de grands avantages sembloit les appeler. Les cultivateurs eux-mêmes y étoient comme attirés, par le dégoût que leur donnoit le vil prix de leurs productions, dont le commerce étoit chargé d'entraves continuelles. On gagna les premiers à force de caresses, & les seconds par la perspective d'un changement dans leur situation, qui étoit vraiment désespérée.

Les cuirs, fruit unique des courses des boucaniers, avoient été le premier objet d'exportation de Saint-Domingue. La culture y ajouta depuis le tabac qui trouvoit un débit avantageux chez toutes les nations. Il fut bientôt gêné par une compagnie exclusive. On la supprima, mais inutilement pour la vente du tabac, puisqu'elle fut mise en ferme. Les habitans espérant pour prix de leur soumission, quelque faveur du gouvernement, offrirent au roi de lui donner, affranchi de tous frais, même de celui du fret, le quart de tout le tabac qu'ils enverroient dans le royaume, à condition qu'ils auroient la disposition libre des trois

autres quarts. Ils prouvoient que cette voie apporteroit au fisc plus de revenu que les quarante sols pour cent qu'il retiroit du fermier. Des intérêts particuliers firent rejeter une ouverture si raisonnable.

Dans ces circonstances, je suis toujours étonné de la patience des opprimés. Je me demande pourquoi ils ne se rassemblent pas tous ; & se transportant chez l'homme du ministère qui les gouverne, ils ne lui disent pas ; « Nous sommes las d'une autorité » qui nous vexe. Sortez de notre contrée, & allez dire à celui » que vous représentez ici que nous ne sommes pas des rebelles, » parce que c'est contre un bon roi qu'on se révolte, & qu'il » n'est qu'un tyran contre lequel nous avons le droit de nous » soulever. Ajoutez que s'il est jaloux de posséder une contrée » déserte, il fera bientôt satisfait : car nous sommes tous résolus » à périr, plutôt que de vivre plus long-tems malheureux sous » une administration injuste ». Le colon ne prit pas le parti du désespoir : mais dans son dépit il tourna heureusement son activité vers la culture de l'indigo & du cacao. Le coton le tenta par les richesses que cette plante avoit données aux Espagnols dans les premiers tems : mais il s'en dégoûta bientôt, on ne fait pour quelle raison, & l'abandonna au point que quelques années après, on ne voyoit pas un seul cotonnier sur pied.

Jusqu'alors les travaux avoient été faits par les engagés, & par les plus pauvres des habitans. Des expéditions heureuses sur les terres des Espagnols, procurèrent quelques nègres. Leur nombre fut un peu grossi par deux ou trois vaisseaux François, & beaucoup plus par les prises qu'on fit sur les Anglois durant la guerre de 1688, par une descente à la Jamaïque, d'où l'on en enleva trois mille en 1694. C'étoient des instrumens sans lesquels on ne pouvoit entreprendre la culture du sucre : mais ils ne suffisoient pas. Il falloit des richesses pour élever des bâtimens, pour se procurer des ustensiles. Le gain que firent quelques habitans avec les Flibustiers, dont les expéditions étoient toujours heureuses, les mit en état d'employer les esclaves. On se livra donc à la plantation de ces cannes, qui font passer l'or du Mexique aux mains des nations qui n'ont au lieu de mines que des terres fécondes.

XXXVI.
Le ministère
forme une com-
pagnie pour la
partie du Sud
de S. Domin-
gue.

Cependant la colonie qui, même en se dépeuplant d'Européens, avoit fait au milieu des ravages qui précédèrent la paix de Rîfwich, quelques progrès au Nord & à l'Ouest, n'étoit rien au Sud. Cette partie ne comptoit pas cent habitans tous logés sous des hutes, & tous misérables. Le gouvernement n'imagina pas de meilleur moyen pour tirer quelque avantage d'un si grand terrain, que d'en accorder en 1698 pour un demi-siècle, la propriété à une compagnie qui prit le nom de Saint-Louis.

Elle s'engagea sous peine de voir son octroi annullé, à former une caisse de douze cens mille livres; à transporter, dans les cinq premières années, sur l'étendue de sa concession, quinze cens blancs & deux mille cinq cens noirs; cent des premiers, deux cens des seconds, chacune des années suivantes. On la chargeoit de distribuer des terres à tous ceux qui en demanderoient. Chacun selon ses besoins & ses talens, devoit obtenir des esclaves payables en trois ans, les hommes à raison de six cens francs, les femmes pour quatre cens cinquante livres. Le même crédit étoit accordé pour les marchandises.

A ces conditions, le privilège assuroit à la nouvelle société le droit d'acheter & de vendre exclusivement dans tout le territoire qui lui avoit été abandonné, mais seulement aux prix établis dans les autres quartiers de l'isle. Encore cette dépendance onéreuse au colon étoit-elle adoucie par la liberté qui lui restoit de prendre où il voudroit toutes les choses dont on le laisseroit manquer, & de payer avec ses denrées ce qu'il auroit acheté.

Le monopole se détruit par son avidité même. C'est un torrent qui se perd dans les gouffres qu'il creuse. La compagnie de Saint-Louis est une preuve de fait ajoutée à cent autres, pour confirmer le vice & l'abus des sociétés exclusives. Elle fut ruinée par les infidélités, par les profusions de ses agens, sans que le territoire confié à ses soins profitât de tant de pertes. Ce qui s'y trouva de culture, de population, lorsqu'elle remit en 1720 ses droits au gouvernement, étoit pour la plus grande partie l'ouvrage des interlopes,

C'est durant la longue & sanglante guerre ouverte pour la succession d'Espagne, que s'étoit opéré ce commencement de bien. Il sembloit devoir faire de rapides progrès, avec la tranquillité que la paix d'Utrecht rendit aux nations. Une de ces calamités que les hommes ne peuvent prévoir, recula de si belles espérances. Tous les cacaoyers de la colonie périrent en 1715. Dogeron avoit planté les premiers en 1665. Ils s'étoient multipliés avec le tems, sur-tout dans les gorges des montagnes du côté de l'ouest. On voyoit des habitations où il y en avoit jusqu'à vingt mille ; de sorte que quoique le cacao ne se vendit que 5 sols la livre, il étoit devenu une source abondante de richesses.

Des cultures importantes compensoient cette perte avec usure, lorsqu'un spectacle des plus affligeans consterna la colonie entière. Un assez grand nombre de ses habitans, qui avoient consacré vingt ans d'un travail continu sous un ciel brûlant, à se préparer une vieillesse heureuse dans la métropole, y étoient passés avec une fortune suffisante pour payer leurs dettes & pour acquérir des terres. Leurs denrées leur furent payées en billets de banque, qui périrent dans leurs mains. Ce coup accablant les força à retourner pauvres dans une isle d'où ils étoient sortis riches, & les réduisit à demander, dans un âge avancé, de l'occupation aux mêmes gens qui avoient été autrefois à leur service. La vue de tant d'infortunés inspira un grand éloignement pour la compagnie des Indes qu'on rendoit responsable de ces calamités. Cette aversion, née de la compassion seule, ne tarda pas à se changer en une haine profonde ; & ce ne fut pas sans de grands motifs.

Depuis leur établissement, les colonies Françoises recevoient leurs esclaves des mains du monopole, & en recevoient par conséquent fort peu & à un prix exorbitant. Réduit, en 1713, à l'impossibilité de continuer ses opérations languissantes, le privilège associa lui-même à son commerce les négocians particuliers, sous la condition qu'ils lui paieroient quinze livres pour chaque noir qu'ils porteroient aux isles du Vent, & trente pour ceux qu'ils introduiroient à Saint-Domingue. Cette nouvelle combinaison fut suivie d'une telle activité, que le gouvernement

XXXVII.
Malgré les calamités qu'elle éprouve, la colonie de S. Domingue devient le plus bel établissement du Nouveau-Monde.

commença enfin à se détacher de l'exclusif, en conférant, en 1716, la traite de Guinée aux ports de Rouen, de Bordeaux, de Nantes & de la Rochelle. Il devoit leur en coûter deux pistoles pour chaque esclave qui arriveroit en Amérique : mais les denrées qui proviendroient de la vente de ces malheureux étoient déchargées de la moitié des droits auxquels les autres productions étoient asservies.

On commençoit à sentir le bien qu'alloit produire cette liberté, toute imparfaite qu'elle étoit, puisqu'elle se bornoit à quatre rades ; lorsque Saint-Domingue fut encore condamné à recevoir ses cultivateurs de la compagnie des Indes, qui n'étoit même obligée de lui en fournir que deux mille chaque année. En vérité, on ne fait ce qui doit le plus étonner dans le cours des événemens relatifs au Nouveau-Monde, ou de la rage des premiers conquérans qui le dévastèrent, ou de la stupidité des gouvernemens qui, par une suite de réglemens insensés, semblent s'être proposé, ou d'en perpétuer la misère, ou de l'y replonger lorsqu'il se promettoit d'en sortir.

Ce fut en 1722 qu'arrivèrent dans la colonie les agens d'un corps odieux. Les édifices qui servoient à leurs opérations, furent réduits en cendres. Les vaisseaux qui leur arrivoient d'Afrique, ou ne furent pas reçus dans les ports, ou n'eurent pas la liberté d'y faire leurs ventes. Le gouverneur général qui voulut s'opposer à une licence excitée par l'abus de l'autorité, vit mépriser des ordres qui n'étoient pas soutenus de la force ; il fut même arrêté. Toutes les parties de l'isle retentissoient de cris séditieux & du bruit des armes. On ne fait où ces excès auroient été poussés, si le gouvernement n'avoit eu la modération de céder. Pour cette fois, les peuples ne furent point châtiés du délire de celui qui les gouvernoit ; & le duc d'Orléans montra bien, dans cette circonstance, qu'il n'étoit point un homme ordinaire, en s'avouant lui-même coupable d'une rébellion qu'il avoit excitée par une institution vicieuse, & qui auroit été sévèrement punie sous un administrateur moins éclairé ou moins modéré. Après deux ans de troubles & de confusion, les inconvéniens qu'entraîne

l'anarchie, ramenèrent les esprits à la paix ; & la tranquillité se trouva rétablie, sans les remèdes violens de la rigueur.

Depuis cette époque, jamais colonie ne mit si bien le tems à profit que Saint-Domingue. Ses pas vers la prospérité furent prompts & soutenus. Les deux guerres malheureuses qui troublèrent ses mers, ne firent qu'en comprimer le ressort. Sa force s'en accrut ; son action en devint plus rapide. La plaie se referme bientôt, lorsque la constitution du corps n'est pas altérée. Beaucoup de maladies ne sont dans l'état & dans l'animal que des espèces de remèdes qui dissipent les humeurs vicieuses, & restituent une vigueur nouvelle à un tempérament robuste. Les indispositions funestes à l'un & à l'autre, ce sont celles qui, étant lentes, les tiennent dans un mal-aise habituel & les conduisent imperceptiblement au tombeau. Mais après que celles qui sont vives ont causé une crise violente, le délire cesse, la faiblesse se passe ; & il s'établit, avec le recouvrement de la force, un mouvement uniforme & régulier qui promet à la machine une longue durée. Ainsi la guerre semble renforcer & soutenir le caractère national chez plusieurs peuples de l'Europe, que la prospérité du commerce & les jouissances du luxe pourroient énerver & corrompre. Les pertes énormes qui suivent presque également la victoire & les défaites, laissent place à l'industrie & raniment le travail. Les nations refleurissent, pourvu que le gouvernement veuille seconder leur pente, plutôt que de diriger leur marche. Ce principe est sur-tout applicable à la France, qui ne demande pour prospérer, qu'un champ ouvert à l'activité de ses habitans. Par-tout où la nature leur laisse une libre carrière, ils réussissent à lui donner tout son effort. Saint-Domingue a singulièrement éprouvé tout ce que peut un sol heureux, une position avantageuse, entre les mains des François.

La partie du Sud, occupée par cette nation, s'étend actuellement depuis la Pointe-à-Pitre jusqu'au cap Tiburon. A l'époque de leurs conquêtes dans le Nouveau-Monde, les Espagnols avoient bâti sur cette côte deux grandes bourgades qu'ils abandonnèrent dans des jours moins brillans. La place qu'on laissoit

XXXVIII.

Etablissemens
formés dans la
partie du Sud
de S. Domia-
gue.

vuide ne fut pas d'abord remplie par les François qui devoient craindre le voisinage de San-Domingo , où étoient concentrées les principales forces de la puissance sur la ruine de laquelle ils s'élevoient. Leurs corsaires, qui s'assembloient ordinairement dans la petite isle à Vache, pour courir sur les Castillans, & pour y partager le butin qu'ils avoient fait, enhardirent quelques cultivateurs à commencer, en 1673, un petit établissement dans le continent. Presque aussi-tôt détruit, il ne fut repris qu'assez long-tems après. La compagnie établie pour l'affermir & pour l'étendre, remplit mal ses obligations. Il dut ses progrès aux Anglois de la Jamaïque & aux Hollandois du Curaçao, qui, s'étant avises d'y porter des esclaves, retiroient seuls les productions d'un sol, que seuls ils mettoient en valeur. Ce ne fut qu'en 1740 que les négocians de la métropole ouvrirent les yeux. Depuis cette époque, ils ont un peu fréquenté cette partie de la colonie, malgré les vents qui en rendent souvent la sortie longue & difficile.

Le quartier, qui est à l'Est de tous les autres établissemens, se nomme Jacmel. Il est formé par trois paroisses qui occupent trente-six lieues de côte, sur une profondeur médiocre & très-inégale. Ce vaste espace est rempli par cent-soixante caféyères, soixante-deux indigoteries, & soixante cotonneries. La plupart de leurs cultivateurs sont pauvres, & ne peuvent jamais devenir bien riches. Un terrain généralement montueux, pierreux, exposé aux sécheresses, leur défend d'aspirer à l'opulence. Cette ambition n'est permise qu'à ceux qui partagent la plaine de Jacmel. Il y a vingt habitations très-vastes, dont dix seulement sont arrosées, quoique toutes soient susceptibles de cet avantage : c'est-là que, dans un sol usé, on fait de l'indigo qui demanderoit des terres vierges. Lorsque les bras & les autres moyens d'une grande exploitation ne manqueront plus, on lui substituera le sucre, qui réussit, aussi-bien qu'on puisse le desirer, dans la seule plantation où on ait commencé à le cultiver.

Aquin a quinze lieues sur le rivage de la mer, & trois, quatre, quelquefois six lieues dans l'intérieur des terres. Cet établissement
compte

compte quarante plantations en indigo, vingt en café & neuf en coton. Ses montagnes, moins élevées que celles qui les joignent, ne jouissent par cette raison que de peu de sources, que de peu de pluies, & ne promettent qu'une grande abondance de coton qu'on leur demandera quelque jour sans doute. Pour ce qui concerne les plaines, elles furent autrefois assez florissantes : mais les sécheresses, qui ont graduellement augmenté à mesure que le pays s'est découvert, ont de plus en plus diminué la quantité & la qualité de l'indigo qui faisoit toute leur richesse. Cette plante, qui laisse la terre presque habituellement exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, doit être remplacée par le sucre qui la tiendra couverte dix-huit mois de suite, & y conservera longtemps les moindres fraîcheurs. Déjà, quatre habitans des plus aisés ont fait ce changement dans leurs plantations. La nature du sol permet à vingt-cinq colons de suivre cet exemple ; & ils s'y détermineront sans doute, lorsqu'ils en auront acquis les moyens, lorsque les eaux de la rivière Serpente auront été sagement distribuées. Dans l'état actuel des choses, toutes les productions du quartier se réunissent dans un seul bourg très-enfoncé dans les terres. L'impossibilité de les transporter sur la côte dans la saison des pluies, les riais indispensables pour les y voiturer dans les tems même les plus favorables, avoient fait imaginer de former cet entrepôt sur les bords d'une baie profonde où l'on embarque les denrées. Mais cette position n'offre pas un arpent de terre qu'on puisse cultiver ; mais on n'y trouve point d'eau potable ; mais les eaux stagnantes de la mer y corrompent l'air. Ces raisons ont fait perdre de vue un projet, dont les inconvéniens surpassoient les avantages.

Saint-Louis est une espèce de bourgade qui, quoique bâtie au commencement du siècle, n'a qu'une cinquantaine de maisons. Un très-bon port, même pour les vaisseaux de ligne, décida cet établissement. Sur un îlot situé à l'entrée de la rade, on éleva des fortifications considérables qui, en 1748, furent détruites par les Anglois, & qui depuis n'ont pas été rétablies. Le territoire de ce quartier s'étend cinq à six lieues sur la côte. Ses montagnes,

encore couvertes de bois d'acajou , sont la plupart susceptibles de culture ; sa plaine inégale offre quelquefois un sol fertile , & ses nombreux marais peuvent être desséchés. On n'y compte que vingt caféyères , quinze indigoteries , six cotonneries & deux sucreries. Cette dernière production réussiroit dans dix ou douze plantations , sur-tout si elles étoient arrosées par les eaux de la rivière Saint-Louis , comme on le croit très-praticable.

Cavaillon n'occupe que trois lieues sur les bords de l'océan. C'est une grande gorge qui s'étend huit ou neuf lieues dans les terres. Elle est partagée par une assez grande rivière qui , malheureusement dans les grosses pluies , se répand au loin & cause souvent de grands malheurs. A deux lieues de son embouchure est un petit bourg où arrivent les navires & où ils chargent les denrées que fournissent vingt plantations de café , dix d'indigo , six de coton & dix-sept de sucre. Le nombre des dernières pourroit être aisément doublé dans une plaine qui a cinq ou six mille quarreaux d'étendue : mais les trois les plus florissantes de celles qui existent ont à peine atteint la moitié de leur culture ; & les autres ne donnent qu'un foible produit & de mauvaise qualité. Les montagnes , quoique couvertes d'une terre excellente , ne remplissent pas le vuide. Les concessions que le gouvernement y a faites resteront incultes , jusqu'à ce qu'on ait pratiqué des chemins pour l'extraction des denrées. Cette entreprise , qui est au-dessus des moyens des habitans , devoit être exécutée par les troupes. L'oisiveté & des marais infects ont engourdi jusqu'ici les soldats , les ont fait périr sur les rivages de la mer : la fraîcheur des lieux élevés , l'air pur qu'on y respire , un travail modéré , l'aisance dont il seroit juste de les faire jouir : toutes ces causes réunies ne les maintiendroient-elles pas dans leurs forces naturelles , n'assureroient-elles pas leur conservation ?

La plaine du fonds de l'Isle-à-Vache , contient vingt-cinq mille quarreaux d'un sol excellent par-tout , à l'exception de quelques parties que les torrens ont couvertes de gravier , & d'un petit nombre de marais , dont le desséchement ne seroit pas difficile. Il s'y est successivement formé quatre-vingt-trois sucreries , & l'on

peut y en établir encore environ cinquante. Celles qui existent n'ont guère qu'un tiers de leur domaine en valeur ; & cependant elles donnent une immense quantité de sucre brut. Qu'on juge de ce que le territoire entier en fourniroit , s'il étoit convenablement exploité. On pourroit compter sur un produit d'autant plus régulier , que les pluies manquent moins souvent dans ce quartier que dans les autres , & que trois rivières qui y coulent , s'offrent pour ainsi dire d'elles-mêmes , pour l'arroséement de toutes les plantations.

Le sucre & l'indigo qui croissent dans la plaine ; le café & le coton qui descendent des montagnes : tout est porté à la ville des Cayes , formée par près de quatre cens maisons , toutes enfoncées dans un terrain marécageux , & la plupart environnées d'une eau croupissante. L'air qu'on respire dans ce séjour , manque également de ressort & de salubrité.

Cet entrepôt a été comme jetté sans réflexion dans l'enfoncement d'une rade qui n'a que trois passes , dont la profondeur , insuffisante en elle-même , diminue encore tous les jours. Le mouillage y est fort resserré , & si dangereux durant l'équinoxe , que les bâtimens qui s'y trouvent alors , périssent très-souvent. La grande quantité de vase qu'y déposent les eaux de la ravine du sud , s'accroît au point que dans vingt ans , on n'y pourra plus entrer. Le canal , formé par le voisinage de l'Isle-à-Vache , n'y sert qu'à gêner la sortie des navigateurs. Ses anes sont le repaire des corsaires de la Jamaïque. C'est-là que croisant sans voiles & voyant sans être vus , ils ont toujours l'avantage du vent , sur des bâtimens auxquels la force & le lit constant des vents , ne permettent pas de passer au-dessus de l'isle. S'il étoit possible que des vaisseaux de guerre relâchâssent dans ce mauvais port , l'impossibilité de vaincre cet obstacle & celui des courans , pour gagner le vent de l'isle , les forceroit de suivre la route des navires marchands. Ainsi , doublant la pointe de Labacou , l'un après l'autre , à cause des bas fonds , ces vaisseaux , qui se trouveroient entre la terre & le feu de l'ennemi , avec le désavantage du vent , seroient infalliblement détruits par une escadre inférieure.

La mauvaise température de la ville , le vice de sa rade ont fait désirer à la cour de Versailles que les affaires qui s'y traitent , se portassent à Saint-Louis. Ses efforts ont été inutiles , & ils devoient l'être ; parce qu'il est tout simple que les échanges s'établissent dans l'endroit qui produit & consomme davantage. S'obstiner à contrarier encore cet ordre de choses prescrit par la nature , ce seroit retarder en pure perte les progrès d'un bon établissement. Les caprices même de l'industrie méritent l'indulgence du gouvernement. La moindre inquiétude du négociant le conduit à la défiance. Les raisonnemens politiques & militaires ne peuvent rien contre ceux de l'intérêt. Le commerce ne prospère que dans un terrain qu'il a choisi lui-même. Tout genre de contrainte l'effraie.

Ce que le ministère de France peut raisonnablement se proposer , c'est de retirer les tribunaux de Saint-Louis , qui n'est & ne fera jamais rien , pour les donner aux Cayes , où la population & les productions , déjà considérables , doivent beaucoup augmenter ; c'est de former un lit à une ravine dont les débordemens furieux causent souvent des ravages inexprimables ; c'est de purifier & de fortifier un peu la ville. On feroit l'un & l'autre , en creusant tout autour un fossé , dont les déblais serviroient à combler les lagons intérieurs. Le sol , exhaussé par ce travail , se dessécheroit lui-même. L'eau de la rivière , qu'on feroit couler par une pente naturelle dans ce fossé profond , mettroit la ville , avec le secours de quelques fortifications , à l'abri des entreprises des corsaires , assureroit même une défense momentanée , qui donneroit les moyens de capituler devant une foible escadre.

On peut, on doit aller plus loin. Pourquoi ne pas donner un port sacrice à un entrepôt important , qui bientôt se trouvera bouché ? Les navires marchands , qui vont chercher un asyle à la baie des Flamands , située à deux lieues au vent des Cayes , semblent y avoir désigné d'avance le havre dont cette ville a besoin. Ce port peut contenir un grand nombre de vaisseaux , même de guerre , à l'abri de tous les vents ; il leur offre plusieurs

carenages ; il leur permet de doubler au vent de l'Isle-à-Vache , & de conferver avec la ville un cabotage qui , protégé par des batteries bien distribuées , feroit respecté de tous les corsaires. Un seul inconvénient diminue la faveur de cette position. C'est que la qualité du fonds & le calme de la mer , y rendent la piquure des vers plus commune qu'ailleurs , & plus dangereuse pour les vaisseaux.

L'Abacou est une péninsule que l'abondance & la qualité de son indigo , rendirent autrefois florissante. Depuis que cette plante vorace a détruit tout principe de végétation , sur les petites collines très-multipliées de ce quartier , on ne cultive avec quelques succès que les bords de la mer , enrichis de la dépouille des terres supérieures. Cette dégradation a déterminé un assez grand nombre de colons à porter ailleurs leur activité. Ceux qui par habitude ou par raison ont persévéré dans leurs plantations , se sont agrandis de tout ce qui étoit à leur bienfiance. Ils se soutiennent encore en laissant reposer une partie de leur héritage , pendant que l'autre est mise en valeur : mais cette ressource n'est pas ce qu'elle seroit en Europe. C'est l'opinion des habitans eux-mêmes , qui dirigent leur industrie vers le sucre , autant que leur fortune & leur crédit le leur permettent.

C'est sur les hauteurs défrichées , épuisées de ce quartier , qu'il conviendrait de multiplier les troupeaux. Le gouvernement s'est mépris , lorsqu'il a concédé des montagnes , sous la condition qu'on les couvrirait de bêtes à corne. Outre qu'il n'étoit pas raisonnable d'employer en pâturages des terres vierges , qu'on pouvoit rendre plus productives pour l'état ; il étoit impossible d'espérer que des hommes entreprenans se feroient pasteurs , lorsqu'ils pouvoient tirer un meilleur parti de leur atelier , à quelque culture qu'ils l'employassent. On peut même assurer que les bestiaux seront toujours infiniment rares à Saint-Domingue , même dans les lieux qui ne peuvent pas avoir une autre destination , tout le tems que le monopole des boucheries subsistera dans la colonie.

Les Côteaux occupent environ dix lieues de rivage , sur une

profondeur de deux jusqu'à cinq lieues. Par-tout on trouve de petites anses où le débarquement est facile, sans qu'aucune offre un abri sûr contre les mauvais tems. Le quartier contient vingt-quatre caféyères, trois cotonneries, soixante-six indigoteries. Cette dernière production y a moins diminué en quantité, y a moins dégénéré en qualité qu'ailleurs, avantages qu'il faut attribuer à la nature & à la disposition du terrain. Cependant le tems ne paroît pas éloigné où les bords de la mer verront s'élever quatorze ou quinze sucreries, sur les débris de la culture ancienne. L'habitude & la facilité d'obtenir des esclaves par des liaisons interlopes, rendront la révolution facile.

Tiburou, qui a douze lieues d'étendue sur les bords de la mer, & deux, trois, quatre dans l'intérieur des terres, termine la côte. La rade de ce cap n'offre pas un abri suffisant contre les tempêtes : mais des batteries bien placées en peuvent faire un lieu de retraite & de protection, pour les bâtimens François, poursuivis en tems de guerre dans ces parages. Cet établissement a quatre habitations en coton, trente en indigo & trente-sept en café. Depuis la paix, il s'y est formé quatre sucreries, dont le nombre peut s'élever à seize.

XXXIX.
Moyens qui
pourroient
améliorer les
cultures dans
le sud de la
colonie.

Les établissemens qu'on vient de parcourir, languissent tous dans une misère plus ou moins grande. Aussi les ventes & les achats ne s'y font-ils pas avec des métaux, comme au nord & à l'ouest de la colonie. Au sud, on échange les marchandises d'Europe contre les productions de l'Amérique. Il résulte de cette sauvage pratique des discussions éternelles, des fraudes innombrables, des retards ruineux, qui éloignent les navigateurs, ceux principalement qui s'occupent du commerce des esclaves.

C'est une vérité trop bien prouvée que la perte annuelle des noirs s'élève naturellement au vingtième, & que les accidens la font monter au quinzième. Il suit de cette expérience que la contrée qui nous occupe & qui réunit plus de quarante mille esclaves, en a vu mourir vingt-cinq mille en dix ans de tems. Huit mille cent trente-quatre Africains, que les armateurs François ont introduits depuis 1763 jusqu'en 1773, n'ont pas assurément

rempli ce grand vuide. Quel auroit donc été le sort de ces établissemens, si les interlopes n'avoient pourvu au remplacement ? Ce n'est pas tout.

La partie du sud de Saint-Domingue a un grand désavantage. Les montagnes qui la dominent, la privent, ainsi que la côte de l'ouest, durant environ six mois, des pluies du nord, du nord-est, qui fécondent les campagnes septentrionales. Elle fera donc en friche ou mal cultivée jusqu'à ce que les eaux du ciel y aient été remplacées par celles des rivières. Cette opération, qui tripleroit les productions, exige de gros capitaux & beaucoup d'esclaves. Le commerce de France, soit impossibilité, soit défiance, ne les fournit point.

Quel parti doit prendre le gouvernement ? Celui d'ouvrir pendant dix ou quinze ans cette portion de sa colonie à tous les étrangers. Les Anglois y porteront des noirs ; les Hollandois feront des avances à un intérêt, que peuvent très-bien supporter les cultures du Nouveau-Monde. Le succès est infaillible, si l'on fait des loix qui donnent une solidité convenable aux créances des deux nations.

Les ports de la métropole s'élèveront d'abord avec violence, contre cette innovation. Mais lorsque le monopole leur sera rendu ; lorsqu'ils jouiront exclusivement de l'accroissement immense que la navigation, les ventes, les achats auront reçu, ils béniront la main courageuse, qui aura préparé leur prospérité.

L'ouest de la colonie est bien différent du sud. Le premier établir-ent digne de quelque attention qui s'y présente, c'est Jérémie ou la Grande-Anse. Il occupe vingt lieues de côte, depuis Tiburon jusqu'au Petit-Trou, & quatre ou six lieues dans les terres. Comme c'est un quartier naissant, il n'y a guère que les bords de la mer qui soient habités, & encore le font-ils fort peu. Cependant toutes les denrées qui enrichissent le reste de l'isle y sont cultivées. Une production qui lui est particulière & dont il recueille annuellement cent cinquante milliers, c'est le cacao, qui ne réussiroit pas dans des cantons plus découverts. Le point de réunion est un bourg joliment bâti & situé sur une

XL
Etablissmens
formés dans
l'ouest de Saint-
Domingue.

hauteur où l'air est très-salubre. Le tems doit rendre ce marché considérable. Malheureusement la rade est mauvaise. Aussi-tôt que le vent du nord souffle avec quelque violence, les navires sont obligés de se réfugier au cap Dame-Marie, où l'on n'a pris aucune mesure pour leur assurer une protection, ou d'aller chercher l'isle des Caymites exposée aux entreprises des corsaires.

Le petit Goave eut autrefois un grand éclat, & il en fut redevable à un port où les vaisseaux de toute grandeur trouvoient un mouillage excellent, des facilités pour s'abattre, un abri contre tous les vents. C'étoit l'asyle le plus convenable pour des aventuriers, qui ne songeoient qu'à s'approprier les dépouilles des navigateurs Espagnols. Depuis que les cultures ont remplacé la piraterie, ce lieu a beaucoup perdu de sa célébrité. Ce qui lui reste de considération, il le doit à ses richesses territoriales, bornées à quinze plantations en sucre, vingt en café, & douze en indigo ou en coton; il le doit encore davantage au produit de vingt-quatre sucreries, de cinquante indigoteries, de soixante-sept caféyères, de trente-quatre cotonneries, que les paroisses du Petit-Trou, de Lance-à-Veaux, de Saint-Michel & du grand Goave, versent dans son entrepôt. Il est mal-sain & le fera, jusqu'à ce qu'on ait réussi à donner de la pente à la rivière Abaret, dont les eaux creupissantes forment des marais infects.

Les dépendances de Léogane ont de l'étendue. On y compte vingt habitations consacrées à l'indigo, quarante au café, dix au coton, cinquante-deux au sucre. Avant le tremblement de terre de 1770, qui détruisit tout, la ville avoit quinze rues bien alignées & quatre cens maisons de pierre, qui ne sont plus qu'en bois. Sa position dans une plaine étroite, féconde, arrosée, ne laisseroit pas beaucoup à désirer, si un canal de navigation lui ouvroit une communication facile avec la rade, qui n'en est éloignée que d'un mille.

Si l'étoit raisonnable de faire une place de guerre sur la côte de l'ouest, Léogane mériteroit la préférence. Elle est assise sur un terrain uni; rien ne la domine, & les vaisseaux ne peuvent pas l'insulter. Mais du moins auroit-il fallu la mettre à l'abri
d'un

d'un coup de main, en l'enveloppant d'un rempart de terre avec un fossé profond, qu'il eût été facile de remplir d'eau sans les moindres frais. Ces travaux auroient infiniment moins coûté, que ceux qui ont été entrepris au Port-au-Prince.

La première partie de l'isle que les François cultivèrent, fut celle de l'Ouest, comme la plus éloignée des forces Espagnoles qu'on avoit alors à craindre. Située au milieu des côtes qu'ils occupoient, ils y établirent le siège du gouvernement. On le plaça d'abord au petit Goave; il fut depuis transféré à Léogane; & c'est, en 1750, au Port-au-Prince, qu'on l'a fixé.

Le territoire de ce quartier contient quarante sucreries, douze indigoteries, cinquante caféyères, quinze cotonneries. Ce produit est grossi par d'autres beaucoup plus considérables, qui lui viennent des riches plaines du Cul-de-Sac, de l'Arcahaye & des montagnes du Mirbalais. Sous ce point de vue, le Port-au-Prince est un entrepôt important auquel il falloit ménager une protection suffisante pour prévenir une surprise & pour assurer la retraite des citoyens. Mais convenoit-il d'y concentrer l'autorité civile & militaire, les tribunaux, les troupes, les munitions, les vivres, l'arsenal; tout ce qui fait le soutien d'une grande colonie? On en jugera.

Une ouverture d'environ quatorze cens toises, prises en ligne directe, dominée de deux côtés, est l'emplacement qu'on a choisi pour la nouvelle capitale. Deux ports, formés par des islets, ont servi de prétexte à ce mauvais choix. Le port des marchands, à moitié comblé, ne peut plus recevoir sans danger des vaisseaux de guerre; & le grand port qui leur est destiné, aussi mal-sain que l'autre par les exhalaisons des islets, n'est défendu par rien, & ne le peut être contre un ennemi supérieur.

Une foible escadre suffiroit même pour en bloquer une plus forte, dans une position si désavantageuse. La Gonave, qui divise la baie en deux, laisseroit à la petite escadre une croisière libre & sûre; les vents de mer empêcheroient qu'on ne vint à elle; ceux de terre, en ouvrant la sortie du port aux vaisseaux qu'on lui opposeroit, lui faciliteroient le choix de la

retraite entre les deux pertuis de Saint-Marc & de Léogane. A égalité de manœuvre, elle auroit toujours l'avantage de mettre la Gonave entre elle & l'escadre Française.

Que feroit-ce, si celle-ci se trouvoit la moins nombreuse ? Désarmée & poursuivie, elle ne pourroit atteindre une relâche aussi enfoncée que le Port-au-Prince, avant que le vainqueur eût profité de sa déroute. Si les vaisseaux battus y arrivoient, aucun ouvrage n'empêcheroit l'ennemi de les poursuivre presque en ligne, & d'entrer jusques dans le port du roi où ils se retireroient.

La plus heureuse des stations, en fait de croisière, est celle qui donne la facilité d'accepter ou de refuser le combat, de n'avoir qu'un petit espace à garder, de découvrir tout d'un point central, de trouver des mouillages sûrs au bout de chaque bordée, de pouvoir se cacher sans s'éloigner, de faire du bois & de l'eau à volonté, de naviguer dans de belles mers, où l'on n'a que des grains à craindre. Tels sont les avantages qu'une escadre ennemie aura toujours sur les vaisseaux Français, mouillés au Port-au-Prince. Une frégate pourroit sans risque, venir les y braver. Elle suffiroit pour intercepter à l'entrée ou à la sortie, tous les navires marchands qui navigueroient sans escorte.

Cependant un port si défavorable a décidé la construction de la ville. Elle occupe en longueur sur le rivage, douze cens toises, c'est-à-dire, presque toute l'ouverture que la mer a creusée au centre de la côte de l'Ouest. Dans ce grand espace qui s'enfonce à une profondeur d'environ cinq cens cinquante toises, sont comme perdues cinq cens cinquante-huit maisons, ou cases, dispersées dans vingt-neuf rues. L'écoulement des ravines qui tombent des mornes, entretient dans ce séjour une humidité continuelle & mal-saine. Ajoutez à cette incommodité, le peu de sûreté d'une place, qui, commandée du côté de la terre, est par-tout abordable du côté de la mer. Les islets même qui distinguent les deux ports, loin de garantir d'une descente, ne serviroient qu'à la couvrir.

Tel est l'emplacement que des intérêts particuliers ont fait

malheureusement choisir pour y édifier la capitale de Saint-Domingue. Un tremblement de terre, arrivé en 1770, l'a détruite de fond en comble. C'étoit le moment du repentir. On avoit d'autant plus raison de l'espérer, que tout porte à croire que la nouvelle cité est assise sur la voûte du volcan. Vain espoir ! Les maisons particulières, les édifices publics : tout a été rétabli.

Insensé Domingoï, dors donc, puisque tu en as l'intrépidité, dors sur la couche fragile & mince qui te sépare de l'abîme de feu, qui bouillonne sous ton chevet. Ignore le péril qui te menace, puisque tes alarmes empoisonneroient tous les instans de ta vie & ne te garantiroient de rien. Ignore combien ton existence est précaire. Ignore qu'elle tient à la chute fortuite d'un ruisseau, à l'infiltration peut-être avancée d'une petite quantité des eaux qui t'environnent, dans la chaudière souterraine à laquelle on a voulu que ton domicile servît de couvercle. Si tu fortois un moment de ta stupidité, que deviendrois-tu ? Tu verrois la mort circuler sous tes pieds. Le bruit sourd des torrens du soufre mis en expansion, obséderoit ton oreille. Tu sentirois osciller la croûte qui te soutient. Tu l'entendrois s'entr'ouvrir avec fracas. Tu t'élancerois de ta maison. Tu courrois éperdu dans tes rues. Tu croirois que les murs de ton habitation, que tes édifices s'ébranlent, & que tu vas descendre au milieu de leurs ruines, dans le gouffre creusé, sinon pour toi, du moins pour tes infortunés descendans. La consommation du désastre qui les attend, sera plus courte que mon récit. Mais s'il existe une justice vengeresse des grands forfaits ; s'il est des enfers : c'est-là, je l'espère, qu'iront gémir dans des flammes qui ne s'éteindront point, les scélérats qui, aveuglés par des vues d'intérêt, en ont imposé au trône, & dont les funestes conseils ont élevé le monument d'ignorance & de stupidité que tu habites, & qui n'a peut-être qu'un moment à durer.

Saint-Marc, qui n'a que deux cens maisons, mais agréablement bâties, se présente au fond d'une baie couronnée d'un croissant de collines, remplies de pierre de taille. Deux ruisseaux traversent la ville, & l'air qu'on y respire est pur. On

ne compte sur son territoire que dix sucreries , trente-deux indigoteries , cent caféières , soixante-douze cotonneries. Cependant sa rade , quoique mauvaise , attire un grand nombre de navigateurs ; & c'est aux richesses de l'Artibonite qu'elle doit cet avantage.

C'est une excellente plaine de quinze lieues de long , sur une largeur inégale de quatre à neuf lieues. Elle est coupée en deux parties par la rivière qui lui a donné son nom & qui coule rapidement sur sa crête , après avoir parcouru quelques possessions Espagnoles & le Mirbalais. L'élévation de ces eaux a fait naître l'idée de les subdiviser. Des opérations géométriques en ont démontré la possibilité : tant les nations savantes ont d'empire sur la nature. Mais un projet , appuyé sur la base des connoissances mathématiques exige des précautions extrêmes dans l'exécution.

Dans l'état actuel des choses , les plantations formées sur la rive droite , sont exposées à de fréquentes sécheresses , qui ruinent souvent les espérances les mieux fondées. Celles de la rive gauche , sensiblement plus basses , sont bien arrosées & parvenues par cet avantage , au dernier période de leur culture. Les propriétaires des premières pressent la distribution des eaux ; les autres la repoussent , dans la crainte de voir leurs terres submergées.

Si , comme le bruit en est généralement répandu , on a des moyens sûrs pour rendre une partie fertile , sans condamner l'autre à la stérilité : pourquoi retarder une opération qui doit donner une augmentation de dix ou douze millions pesant de sucre ? Cet accroissement deviendrait encore plus considérable , s'il étoit possible de dessécher entièrement cette partie de la côte , qui est noyée dans les eaux de l'Artibonite. C'est ainsi qu'en changeant le cours des fleuves , l'homme policé soumet la terre à son usage. La fertilité qu'il y répand peut seule légitimer ses conquêtes : si toutefois l'art & le travail , les loix & les vertus , réparent avec le tems l'injustice d'une invasion.

Le territoire des Gonaïves est plat , assez uni & fort sec. Il a deux plantations en sucre , dix en café , six en indigo , & trente

en coton. Cette dernière production pourroit être aisément multipliée sur une grande étendue de sable qui ne paroît actuellement propre qu'à cette culture. Mais si les eaux de l'Artibonite sont jamais distribuées avec intelligence, une partie considérable de ce grand quartier se couvrira sûrement de cannes. Alors on verra peut-être que c'étoit dans son port excellent & facile à fortifier qu'il eût fallu placer le siège du gouvernement. Un autre avantage doit rendre cette contrée intéressante. Il s'y trouve des eaux minérales. On les négligea long-tems dans une colonie toujours remplie de convalescens & de malades. Enfin en 1772, on y bâtit des bains, des fontaines, quelques logemens commodes, un hôpital pour les soldats & les matelots.

Les colonies nous offrent quelques phénomènes contradictoires qu'il est impossible de nier, & qui semblent difficiles à concilier.

Estimons-nous beaucoup les productions des colonies ? Je crois qu'on n'en sauroit douter. Pourquoi donc prenons-nous si peu d'intérêt à leur prospérité & à la conservation des colons ? Que la fureur d'un ouragan ait enseveli des milliers de ces malheureux sous la ruine de leurs habitations, & le dégât de leurs possessions, nous nous en occupons moins que d'un duel ou d'un assassinat commis à notre porte. Qu'une vaste contrée de ce continent éloigné continue d'être dévastée par quelque épidémie, on s'en entretient ici plus froidement que du retour incertain d'une petite-vérole inoculée. Que les horreurs de la disette réduisent les habitans de Saint-Domingue ou de la Martinique à chercher leur nourriture dans la campagne, ou à se dévorer les uns les autres, nous y prendrons moins de part qu'au fléau d'une grêle qui auroit haché les moissons de quelques-uns de nos villages. Il est assez naturel de penser que cette indifférence est un effet de l'éloignement, & que les colons ne sont pas plus sensibles à nos malheurs que nous aux leurs.

Mais, réplique-t-on, nos villes sont contiguës à nos campagnes. Nous avons sans cesse sous les yeux la misère de leurs habitans. Nous n'en désirons pas moins d'abondantes récoltes en tout genre, & l'on ne peut guère pousser plus loin le mépris pour l'encoura-

XLI.

Reflexions sur le peu d'intérêt que les métropoles & les colonies prennent les unes aux autres.

gement , la multiplication & la conservation du cultivateur. D'où naît cette étonnante contradiction ? De ce que nous sommes fous dans la manière dont nous en ufons avec nos colons , & inhumains & fous dans notre conduite avec nos payfans , puisque nous voulons la chose de près & de loin ; & que ni de près ni de loin , nous n'en voulons les moyens.

Mais comment arrive-t-il que cette inconséquence des peuples , soit aussi le vice des gouvernemens ? C'est qu'il y a , selon toute apparence , plus de jalousie que de véritable intérêt , soit dans l'acquisition , la conservation de cette espèce de propriété lointaine ; c'est que les souverains ne comptent guère les colons au nombre de leurs sujets. Le dirai-je ? oui je le dirai , puisque je le pense ; c'est qu'une invasion de la mer qui engloutiroit cette portion de leur domaine , les affecteroit moins que la perte qu'ils en feroient par l'invasion d'une puissance rivale. Il leur importe peu que ces hommes meurent ou vivent , pourvu qu'ils n'appartiennent pas à un autre.

Je m'adresserai donc d'abord aux souverains , & je leur dirai : ou abandonnez ces hommes à leur sort , ou secourez-les ; ensuite aux colons , & je leur dirai : implorez l'assistance de la métropole à laquelle vous êtes soumis ; & si vous en éprouvez un refus , rompez avec elle. C'est trop que d'avoir à supporter à la fois la misère , l'indifférence & l'esclavage.

Mais pourquoi les colonies sont-elles & plus mal administrées , & plus malheureuses encore sous les puissances , à la force & à la splendeur desquelles elles sont le plus nécessaires ? C'est que ces puissances sont encore plus folles que nous. C'est que plus commerçantes , l'esprit de l'administration est encore plus cruel. C'est que semblables au fermier qui n'est pas sûr de jouir d'un nouveau bail , elles épuisent une terre qui peut d'une année à une autre , passer entre les mains d'un nouveau possesseur. Lorsque les provinces d'un état sont contiguës , les plus voisines de la frontière sont les plus ménagées. C'est tout le contraire pour les colonies. On les vexe par la seule crainté que dans une circonstance périlleuse , le ménagement qu'on auroit eu pour elle ne fût en pure perte.

L'ouest de Saint - Domingue est séparé du Nord par le mole Saint - Nicolas , qui participe des deux côtes. A l'extrémité du cap est un port également beau , sûr & commode. La nature en le plaçant vis-à-vis la pointe du Maïsi de l'isle de Cuba , semble l'avoir destiné à devenir le poste le plus intéressant de l'Amérique , pour les facilités de la navigation. Sa baie a quatorze cens cinquante toises d'ouverture. La rade conduit au port , & le port au bassin. Tout ce grand enfoncement est sain , quoique la mer y soit comme stagnante. Le bassin qu'on diroit fait exprès pour les carenages , n'a pas le défaut des ports encaissés : il est ouvert aux vents d'ouest & de nord , sans que leur violence puisse y troubler ou y retarder aucun des mouvemens des travaux intérieurs. La péninsule où le port est situé , s'élève comme par degrés jusqu'aux plaines qui reposent sur une base énorme. C'est pour ainsi dire une seule montagne qui , d'un sommet large & uni , va par une pente douce , se rejoindre au reste de l'isle.

Le morne Saint - Nicolas n'avoit jamais fixé l'attention publique. Des côteaux pelés & des rochers aplatis , n'avoient rien d'attrayant pour la cupidité. L'usage que firent les Anglois de cette position durant la guerre de 1756 , la tira du néant où elle étoit restée. Le ministère de France éclairé par ses ennemis même , y établit en 1767 un entrepôt où les navigateurs étrangers pourroient librement échanger les bois & les bestiaux qui manquoient à la colonie contre ses sirops & ses eaux-de-vie de sucre que la métropole rejettoit. Cette communication qu'une tolérance raisonnable & une fraude industrieuse étendirent encore à d'autres objets , donna naissance à une ville actuellement composée d'environ trois cens maisons de bois , apportées toutes faites de la Nouvelle - Angleterre.

A quelque distance du port , mais toujours dans le district du mole , est la bourgade de Bombardopolis. Les Acadiens & les Allemands qu'on y avoit transportés en 1763 , y périrent d'abord avec une effrayante rapidité. C'est le sort inévitable des nouveaux établissemens fondés entre les tropiques. Le peu de ces infortunés qui avoient échappé aux atteintes funestes du climat ,

XLII.

Etablissemens
formés au nord
de Saint - De-
mingue.

du chagrin & de la misère , ne songoient qu'à s'éloigner d'un sol peu fertile , lorsque les combinaisons faites à leur voisinage , relevèrent un peu leurs espérances. Ils cultivent des vivres , des fruits , des légumes qu'ils vendent aux navires ou aux habitans du port , & même un peu de café , un peu de coton pour l'Europe.

Après le mole Saint-Nicolas , le premier établissement qu'on trouve à la côte du nord , c'est le port de paix. Il dut sa fondation au voisinage de la Tortue , dont les habitans s'y réfugioient à mesure qu'ils abandonnoient cette île. L'ancienneté de ses défrichemens a rendu ce canton un des moins mal-sains de Saint-Domingue , & il est parvenu depuis long-temps au point de richesse & de population où il pouvoit arriver. Mais l'un & l'autre sont peu de chose , quoique l'industrie ait été jusqu'à percer des montagnes pour conduire les eaux & arroser les terres. La difficulté qu'on trouve de tous les côtés d'aborder au port de Paix , la sépare en quelque sorte du reste de la colonie.

Le petit Saint-Louis , le Borgne , le port Margot , Limbé , Lacul , sont aussi sans communication entre eux. Ces quartiers sont séparés par des rivières qui inondent & ravagent leurs meilleures terres. Aussi sont-elles généralement trop froides , pour que les cannes y puissent prospérer. On devroit contenir les eaux de ces torrens dans des lits larges & profonds. Après ces travaux , il seroit facile d'établir des ponts qui rapprocheroient les habitans , les mettroient à portée de se faire part de leurs lumières , & les feroient jouir des avantages d'une société mieux ordonnée. Alors les plantations d'indigo s'amélioreroient , & celles de sucre se multiplieroient , sans que le café fût abandonné. On le regarde comme le meilleur de la colonie. Limbé en récolte seul deux millions pesant , comparable à celui de la Martinique.

XLIII.

Grande importance de la ville du Cap François , située sur la côte du nord de Saint-Domingue.

C'est peu , si c'est même quelque chose , en comparaison des productions de la plaine du cap , qui a vingt lieues de long , sur environ quatre de large. Il y a peu de pays plus arrosés : mais il ne s'y trouve pas une rivière où une chaloupe puisse remonter plus de trois milles. Tout ce grand espace est coupé par des chemins

chemins de quarante pieds de large tirés au cordeau ; bordés de haies de citronniers , & qui ne laisseroient rien à desirer , s'ils étoient ornés de futaies propres à procurer un ombrage délicieux aux voyageurs , & à prévenir la disette de bois qui commence à se faire trop sentir. C'est le pays de l'Amérique qui produit le plus de sucre , & de meilleure qualité. La plaine est couronnée par une chaîne de montagnes , dont la profondeur est depuis quatre jusqu'à huit lieues. La plupart n'ont que peu d'élévation. Plusieurs peuvent être cultivées jusqu'à leur sommet. Toutes sont séparées par des vallées remplies d'un nombre prodigieux de cafiers , & de très-belles indigoteries.

Quoique les François eussent reconnu de bonne heure le prix d'un terrain , dont la fertilité surpasse tout ce qu'on en peut dire , ils ne commencèrent à le cultiver qu'en 1770 , époque à laquelle ils cessèrent de craindre l'Espagnol , qui jusqu'alors s'étoit tenu en force dans le voisinage. Ce fut un de ces hommes que l'intolérance religieuse commençoit à proscrire dans leur patrie , le calviniste Gobin , qui alla planter la première habitation au Cap. Les maisons s'y multiplièrent , à mesure que les campagnes limitrophes étoient défrichées ; & vingt ans après , c'étoit une ville assez florissante pour exciter la jalousie. En 1695 , elle fut attaquée , prise , pillée , & réduite en cendres par les forces réunies de la Castille & de l'Angleterre.

On pouvoit tirer de ce désastre un grand avantage. Dans une rade qui a trois lieues de circonférence , l'intérêt qui est le premier fondateur des colonies , avoit fait choisir pour l'emplacement du Cap le pied d'un morne fort élevé , parce que c'étoit le terrain le plus à portée du mouillage ordinaire. Il convenoit d'y substituer une position plus saine , plus commode & plus spacieuse. On n'y songea pas. C'est dans un gouffre qui n'est jamais rafraîchi par la douce haleine des vents de terre , & où la réverbération des montagnes double les ardeurs du soleil ; c'est-là qu'on rétablit une ville qui n'auroit jamais dû y être bâtie. Cependant la richesse des campagnes voisines n'a cessé d'agrandir cet établissement.

Vingt-neuf rues tirées au cordeau , coupent aujourd'hui le Cap

en deux cens vingt-cinq islets de maisons riantes, qui montent au nombre de neuf cens. Mais les rues étroites & sans pente, quoique le terrain soit en dos d'âne, sont toujours bourbeuses, parce que n'étant pavées qu'au milieu, les ruisseaux des côtés, qui n'ont pas une chute égale, forment des cloaques, au lieu de servir à l'écoulement des eaux.

L'ancienne place de Notre-Dame, & le temple bâti avec des pierres apportées d'Europe qui la termine; la nouvelle place de Clugny, où l'on a établi le marché; les fontaines qui décorent l'un & l'autre de ces monumens; le gouvernement, les caernes, la salle de la comédie: aucun de ces édifices publics ne fixeroit l'attention d'un voyageur curieux qui auroit quelques bons principes d'architecture, & peut-être détourneroit-il ses regards de la plupart. Mais si la nature l'avoit fait sensible, son cœur se dilateroit au seul nom des maisons de la *Providence*.

La plupart des aventuriers qui arrivent dans la colonie, n'ont ni ressources, ni talens. Avant qu'ils aient acquis assez d'industrie pour subsister, ils sont exposés à des maladies trop souvent mortelles. Un citoyen humain & généreux fonda au Cap, pour ces malheureux sans fortune, deux hospices où les hommes & les femmes devoient trouver séparément les secours que leur situation pouvoit exiger. Cette belle institution, unique dans le Nouveau-Monde, & qui ne pouvoit jamais être assez protégée par l'autorité, assez enrichie par les dons des citoyens, a vu peu-à-peu réduits à rien ses revenus, par l'infidélité de ceux qui les régissoient & par l'indifférence du gouvernement.

Rien de bien ne peut donc subsister parmi les hommes! Et le riche attaquera l'indigent, même jusques dans son asyle, si la présence du gibet ne le contient. Malheureux! vous ne connoissez pas toute l'atrocité de votre conduite. Si l'on traduisoit devant vous un de vos semblables, convaincu d'avoir saisi pendant la nuit un passant à la gorge, & de lui avoir appuyé le pistolet sur la poitrine pour avoir sa bourse, à quel supplice le condamneriez-vous? Quel qu'il soit, vous en méritez un plus grand. Vous joignez la lâcheté, l'inhumanité, la prévarication au vol; & à

quelle espèce de vol encore ? Vous arrachez à celui qui meurt de faim , le pain qu'on vous a confié pour lui. Vous dépouillez la misère , abandonnée à votre sollicitude. Vous la dépouillez clandestinement & sans péril. L'imprécation que je vais lancer contre vous , je l'étends à tous les administrateurs infidèles des hôpitaux , de quelque contrée qu'ils soient , fussent-ils de la mienne ; je l'étends à tous les ministres négligens , auxquels ils déroberont leurs forfaits ou qui les souffriront. Puisse l'ignominie , puissent les châtimens réservés aux derniers des malfaiteurs , tomber sur la tête prosaite des scélérats capables d'un crime aussi énorme contre l'humanité , d'un attentat aussi contraire à la saine politique ; & s'il arrive qu'ils échappent à la flétrissure & à la punition , puisse le ministère qui aura ignoré ou toléré cet excès de corruption , être un objet d'exécration pour toutes les nations & pour tous les siècles !

Malgré le désordre où sont tombées les maisons de la Providence , très-favorables à la conservation de l'espèce humaine , il meurt , proportion gardée , moins de monde au Cap , que dans aucune autre des villes maritimes de la colonie. Il faut attribuer cet avantage au défrichement entier du territoire , au comblement des cloaques voisins , à la dissipation , aux commodités , à l'activité , aux secours de toute espèce qu'on trouve réunis dans une société nombreuse & agissante. L'air aura toute la salubrité que la nature des choses permet , lorsqu'on aura desséché les marais de la petite Anse , qui , dans les grandes sécheresses , répandent une odeur infecte.

Le port est digne de la ville. Il est admirablement placé pour recevoir les vaisseaux qui arrivent d'Europe. Ceux de toute grandeur y sont commodément & en sûreté. Ouvert seulement au vent du Nord-Est , il n'en peut recevoir aucun dommage , son entrée étant fermée de récifs , qui rompent l'impétuosité des vagues.

C'est dans ce fameux entrepôt que sont versées plus de la moitié des denrées de la colonie entière. Elles y arrivent des montagnes ; elles y arrivent des vallées ; elles y arrivent principalement de la plaine. Les paroisses qui fournissent les plus importantes , sont connues sous les noms de Plaine-du-Nord , de la petite Anse , de

la grande Rivière, de Morin, de Limonade, du Trou, du Terrier-Rouge, du fort Dauphin & d'Ouanaminthe, qui se termine à la rivière du Massacre. Le quartier Morin & l'islet de Limonade, sont fort au-dessus des autres établissemens, pour l'abondance & la qualité de leur sucre.

XLIV.
Nature & quantité des productions que la France reçoit annuellement de la colonie de S. Domingue.

Toutes les productions de Saint-Domingue se réduisoient, en 1720, à vingt-un million pesant de sucre brut; à un million quatre-cens mille livres de sucre terré; à un million deux-cens mille livres d'indigo. Ces denrées se font rapidement & prodigieusement accrues. On y a ajouté le coton & le café vers 1737. La culture même du cacao a été reprise, mais un peu plus tard.

En 1775, la France reçut de cette colonie sur trois cens cinquante-trois navires, un million deux cens trente mille fix cens soixante-treize quintaux soixante-dix liv. de sucre qui valurent 44,738,139 l. 2 f. 2 deniers; quatre cens cinquante-neuf mille trois cens trente-neuf quintaux quarante-une liv. de café, qui valurent 21,818,621 l. 19 sols 6 den.; dix-huit mille quatre-vingt-fix quintaux vingt-neuf livres d'indigo, qui valurent 15,373,346 l. 10 sols; cinq mille sept cens quatre-vingt-sept quintaux soixante-quatre livres de cacao, qui valurent 405,134 l. 16 f.; cinq cens dix-huit quintaux soixante-une livres de rocou qui valurent 32,663 liv. 2 sols 6 den.; vingt-fix mille huit cens quatre-vingt douze quintaux quatre-vingt-deux livres. de coton, qui valurent 6,723,205 liv.; quatorze mille cent vingt-quatre cuirs, qui valurent 164,657 liv.; quarante-trois quintaux quarante-fix livres de carret, qui valurent 43,460 liv.; quatre-vingt-dix quintaux dix-neuf livres de canefice, qui valurent 2435 liv. 0 f. 11 d.; quatre-vingt-douze sept cens quarante-fix quintaux quatre-vingt-douze livres de bois, qui valurent 908,368 liv. 3 f. 8 deniers; en menues productions, dont quelques-unes appartenoient aux autres colonies, un million trois cens cinquante-deux mille cent quarante-huit livres; & enfin en argent 2,600,000 l. Réunissez toutes ces sommes, & vous trouverez un revenu de 94,162,178 l. 16 f. 9 deniers.

Si, aux 94,162,178 liv. 16 sols 9 den. produits par Saint-Domingue, on ajoute les 488,598 liv. 3 sols 3 den. produits

par Cayenne ; si l'on y ajoute les 18,975,974 liv. 1. f. 10 den. produits par la Martinique ; si l'on y ajoute les 12,751,404 liv. 16 fols 10 deniers produits par la Guadeloupe , l'on verra qu'en 1775 , la France reçut de ses possessions du nouvel hémisphère sur cinq cens soixante-deux navires 126,378,155 liv. 18 fols 8 deniers.

Le royaume ne consumma de ces productions que pour 52,793,763 liv. 5 fols 8 deniers. Il en vendit donc à l'étranger pour 73,584,392 liv. 13. fols.

Cette grande exportation fut formée par un million quarante mille neuf cens quatre-vingt-dix-huit quintaux soixante-fix livres de sucre , qui rendirent 38,703,463 liv. ; par cinq cens mille cinq cens quatre-vingt-deux quintaux quarante-fix livres de café , qui rendirent 23,727,608 liv. 13 fols ; par onze mille trois cens fix quintaux trente-huit livres d'indigo , qui rendirent 9,610,423 liv. ; par sept mille neuf cens vingt-deux quintaux soixante-quinze livres de cacao , qui rendirent 554,592 liv. 10 fols ; par quinze cens trente-un quintaux soixante-dix-huit livres de rocou , qui rendirent 95,838 liv. ; par mille vingt quintaux onze liv. de coton , qui rendirent 255,027 liv. 10 fols ; par douze cens sept quintaux cinquante-neuf livres de canefice , qui rendirent 32,605 liv. ; par quarante-un mille huit cens huit quintaux vingt livres de bois , qui rendirent 598,723 liv. ; par cinq cens soixante-huit cuirs , qui rendirent 5112 liv. ; par cent livres de carret , qui rendit 1000 livres.

Pour revenir à Saint-Domingue , ses étonnantes richesses étoient produites par trois cens quatre-vingt-cinq sucreries en brut & deux cens soixante-trois en terré ; par deux mille cinq cens quatre-vingt-sept indigoteries ; par quatorze millions dix-huit mille trois cens trente-six cotonniers ; par quatre-vingt-douze millions huit cens quatre-vingt-treize mille quatre cens cinq cafiers ; par sept cens cinquante-sept mille six cens quatre-vingt-onze cacaoyers.

A la même époque , la colonie avoit pour ses troupeaux. soixante-quinze mille neuf cens cinquante-huit chevaux ou mulets , & soixante-dix-sept mille neuf cens quatre bêtes à corne.

Elle avoit pour ses vivres sept millions sept cens cinquante-fix mille deux cens vingt-cinq bananiers ; un million cent soixante - dix - huit mille deux cens vingt - neuf fosses de manioc ; douze mille sept cens trente-quatre quarreaux de maïs ; dix - huit mille sept cens trente - huit de patates ; onze mille huit cens vingt - cinq dignames , & sept mille quarante-fix de petit mil.

Les travaux occupoient trente-deux mille fix cens cinquante-blancs de tout âge & de tout sexe ; fix mille trente-six nègres ou mulâtres libres , & environ trois cens mille esclaves. Le dénombrement de l'année ne portoit , il est vrai , qu'à deux cens quarante mille quatre-vingt-quinze le nombre de ces malheureux captifs : mais il est connu qu'alors chaque cultivateur en déroboit le plus qu'il pouvoit aux recherches du fisc , pour se soustraire à la rigueur des impositions.

Ces cultures , ces habitans sont répartis sur quarante - six paroisses. Il y en a dont la circonférence est de vingt lieues. Les limites d'un grand nombre ne sont pas fixées. La plupart n'ont que des cabanes ou des ruines pour église. Dans presque aucune , le service public ne se fait avec la décence convenable. Celles du Sud & de l'Ouest sont dirigées par des dominicains ; & celles du Nord , par des capucins qui ont succédé aux jésuites. Toutes ont un bourg ou une ville.

Les bourgs sont formés par les boutiques de quelques marchands , par les ateliers de quelques artisans , les uns & les autres construits autour du presbytère. Il s'y établit les jours de fête une espèce de marché où les esclaves viennent troquer les fruits , les volailles , les autres petites denrées qui leur sont propres , contre des meubles , des vêtemens , des parures qui , quoique de peu de valeur , leur procurent quelques commodités , & les distinguent de ceux de leurs semblables , qui n'ont pas les mêmes jouissances. On ne sauroit assez s'indigner que la tyrannie les poursuive au milieu de ces foibles échanges ; & que les vils satellites de la justice , chargés de la police de ces assemblées , fassent sentir à ces infortunés la dureté de leur condition , jusques

dans les courts instans de relâche , qui leur sont accordés par leurs barbares maîtres.

Il y a là deux personnages bien odieux , l'archer qui tourmente l'esclave , & l'administrateur qui ne sévit pas contre l'archer. Mais celui-là est un homme sans pitié , que ses fonctions journalières ont peut-être endurci au point de s'ennuyer, lorsque l'exercice en est suspendu, & qu'il manque d'occasions de faire souffrir ; au lieu que celui-ci est un magistrat qui ne porte pas dans son ame la même férocité, dont le rôle habituel est de montrer de la dignité, & en qui la compassion doit régner à côté de la justice. Pourquoi deux êtres aussi différens semblent-ils concourir ensemble au malheur des esclaves ? seroit-ce par un cruel mépris pour ces malheureux qu'on a presque rayés du rang des hommes ? les auroit-on tellement dévoués à la douleur & à la peine , que leurs cris & leurs larmes ne feroient plus aucune impression ?

Les villes de la colonie , & en général toutes celles des isles d'Amérique , présentent un spectacle bien différent des villes de l'Europe. En Europe , nos cités sont peuplées d'hommes de toutes les classes , de toutes les professions , de tous les âges ; les uns riches & oisifs , les autres pauvres & occupés ; tous poursuivant dans le tumulte & dans la foule l'objet qu'ils ont en vue , ceux-ci le plaisir , ceux-là la fortune , d'autres la réputation ou le bruit du moment qu'on prend souvent pour elle , d'autres enfin leur subsistance. Dans ces grands tourbillons , le choc & la variété des passions , des intérêts , des besoins produisent nécessairement de grands mouvemens , des contrastes inattendus , quelques vertus & beaucoup de vices ou de crimes. Ce sont des tableaux mouvans , plus ou moins animés à raison du nombre des acteurs & par conséquent des scènes qui s'y jouent. A Saint-Domingue & dans le reste de l'archipel Américain , le spectacle des villes est uniforme & monotone. Il n'y a ni nobles , ni bourgeois , ni rentiers. Elles n'offrent que des ateliers propres aux denrées que le sol produit & aux différens travaux qu'elles exigent. On n'y voit que des commissionnaires , des

aubergistes & des aventuriers , s'agitant pour trouver un poste qui les nourrisse , & acceptant le premier qui se présente. Chacun se hâte de s'enrichir , pour s'éloigner d'un séjour où l'on vit sans distinctions , sans honneurs , sans plaisirs , & sans autre aiguillon que celui de l'intérêt. Personne ne s'arrête là avec le dessein d'y vivre & d'y mourir. Les regards sont attachés sur l'Europe ; & la principale jouissance qu'y procure l'accroissement des richesses consiste dans l'espoir plus ou moins éloigné de les rapporter parmi les siens dans notre hémisphère.

XLV.
Liaisons de
S. Domingue
avec les na-
tions étrangé-
res.

Indépendamment des immenses productions que la colonie envoie à sa métropole & qui peuvent au moins augmenter d'un tiers , elle en livre quelques foibles portions à son indolent voisin. C'est avec du sucre , du taffia , & sur-tout avec les boissons & les manufactures de l'Europe , qu'elle paie ce que la partie Espagnole de Saint-Domingue lui fournit de porc & de bœuf fumés , de bois , de cuirs , de chevaux & de bêtes à corne pour ses ateliers ou ses boucheries ; qu'elle s'approprie tout l'argent envoyé des mines du Mexique dans cet ancien établissement. La cour de Madrid a cherché à diminuer la vivacité de cette liaison , en proscrivant les marchandises étrangères dans sa possession , & en chargeant de droits excessifs les bestiaux qui en fortiroient. Ce règlement vicieux n'a eu d'autre effet que de mettre de la gêne dans ces échanges qui , pour l'intérêt des deux peuples , auroient dû continuer avec liberté. C'est sur-tout dans cette partie du Nouveau-Monde que le besoin l'emporte sur l'antipathie de caractère , & que l'uniformité du climat étouffe ce germe de division.

Les Hollandois de Curaçao envahissent une grande partie du commerce de la colonie Française , durant les guerres où ils ne sont pas engagés : mais ils y enlèvent aussi quelques denrées durant la paix. C'est avec des productions des Indes Orientales , c'est avec des lettres-de-change , qu'ils entretiennent ces foibles liaisons.

Celles des Jamaïcains avec Saint-Domingue sont beaucoup plus considérables. Les douze ou treize mille esclaves que portent
annuellement

annuellement à la colonie les navigateurs François, ne l'empêchent pas d'en recevoir quatre ou cinq mille des Anglois. Les derniers lui coûtent un sixième de moins que les autres, & sont payés avec du coton, sur-tout avec de l'indigo, accepté à plus haut prix que par le commerce national. Ces interlopes l'introduisent dans leur patrie comme une production des îles Britanniques, & reçoivent une gratification de douze sols par livre.

Cependant, c'est avec l'Amérique Septentrionale que Saint-Domingue entretient une communication plus suivie & plus nécessaire. Dans des calamités pressantes, les navires de cette vaste contrée du Nouveau-Monde sont admis dans toutes les rades, & seulement au mole Saint-Nicolas, dans les tems ordinaires. Des bois de construction, des légumes, des bestiaux, des farines, du poisson salé, forment leurs cargaisons. Ils enlèvent publiquement vingt-cinq ou trente mille barriques de sirop, & en fraude toutes les denrées qu'on peut ou qu'on veut leur livrer.

Tel est, durant la paix, le partage qui se fait des richesses territoriales de Saint-Domingue. La guerre ouvre une autre scène. Aussi-tôt que le signal des hostilités a été donné, l'Anglois s'empare de tous les parages de la colonie. Il en gêne les exportations, il en gêne les importations. Ce qui veut entrer, ce qui veut sortir tombe dans ses mains; & le peu qui auroit échappé dans le nouvel hémisphère est intercepté sur les côtes de l'ancien, où il est également en force. Alors, le négociant de la métropole interrompt ses expéditions; l'habitant de l'île néglige ses travaux. A des communications importantes & rapides, succèdent une langueur & un désespoir, qui durent aussi long-tems que les divisions des puissances belligérantes.

Il en auroit été autrement, si les premiers François qui parurent à Saint-Domingue avoient songé à établir des cultures. Ils auroient occupé, comme ils le pouvoient, la partie de l'île qui est située à l'Est. Elle a des plaines vastes & fertiles. Le rivage en est sûr. On entre dans ses ports le jour qu'on les découvre. Dès le jour qu'on en sort, on les perd de vue. La route est telle que

XLVI.

Les liaisons de la France avec S. Domingue deviennent dangereuses pendant la guerre. Pourquoi ?

l'ennemi n'y peut préparer aucune embuscade. Les croisières n'y sont pas faciles. Ses parages sont à l'abord des Européens & les voyages fort abrégés. Mais comme le projet de ces aventuriers fut d'attaquer les navires Espagnols & d'infester le golfe du Mexique de leurs brigandages, les possessions qu'ils occupèrent, sur une côte tortueuse, se trouvèrent enveloppées par Cuba, la Jamaïque, les Turques; par la Tortue, les Caïques, la Gonave, les isles Lucayes; par une foule de bancs & de rochers, qui rendent la marche des bâtimens lente & incertaine; par des mers resserrées, qui donnent nécessairement un grand avantage à l'ennemi pour aborder, bloquer & croiser.

La cour de Versailles ne parviendra jamais à maintenir, pendant la guerre, des liaisons suivies avec sa colonie, que par le moyen de quelques vaisseaux de ligne au Sud & à l'Ouest, & d'une bonne escadre au Nord. La nature y a créé, au fort Dauphin, un port vaste, commode, sûr, & d'une défense aisée. De cette rade, située au vent de tous les autres établissemens, il sera facile d'en protéger les différens parages. Mais il faut réparer & augmenter les ouvrages de la place; il y faut sur-tout former un arsenal convenable de marine. Alors, assurés d'un asyle & de tous les secours nécessaires, après un combat heureux ou malheureux, les amiraux François ne craindront plus de se mesurer avec les ennemis de leur patrie.

XLVII. Les mesures qu'il conviendrait de prendre, pour prévenir les ravages qu'il feroit possible aux Espagnols de commettre dans l'intérieur de Saint - Domingue, méritent aussi quelque attention.

La partie de S. Domingue occupée par les François peut être attaquée par les Espagnols qui en possèdent l'autre partie.

La Castille, qui occupe encore les deux tiers de cette isle, la possédoit toute entière, lorsqu'un peu avant le milieu du dernier siècle, quelques François hardis & entreprenans allèrent y chercher un refuge contre les loix ou contre la misère. On voulut les repousser; &, quoique sans autre appui que leur courage, ils ne craignirent pas de soutenir la guerre contre un peuple armé sous une autorité régulière. Ils furent avoués de

leur nation , lorsqu'on les crut assez forts pour se maintenir dans leurs usurpations ; & on leur envoya un chef. Le brave homme , qui fut choisi pour commander le premier à ces intrépides aventuriers , se pénétra de leur esprit au point de proposer à sa cour la conquête de l'île entière. Il répondoit sur sa tête du succès de cette entreprise , pourvu qu'on lui envoyât une escadre assez forte , pour bloquer le port de la capitale.

Pour avoir négligé un projet d'une exécution plus sûre & plus facile qu'elle ne le paroissoit de loin , le ministère de Versailles laissa ses sujets exposés à des attaques continuelles. Ce n'est pas qu'on ne les repoussât constamment avec succès , qu'on ne portât même la défolation sur le territoire ennemi : mais ces hostilités nourrissoient dans l'ame des nouveaux colons l'amour du brigandage ; elles les détournoient des travaux utiles & arrêtoient les progrès de la culture , qui doit être le but de toute société bien dirigée.

La faute qu'avoit faite la France , en se refusant à l'acquisition de l'île entière , l'exposa au péril de perdre ce qu'elle y possédoit. Pendant que cette couronne étoit occupée à soutenir la guerre de 1688 contre toute l'Europe , les Espagnols & les Anglois , qui craignoient également de la voir solidement établie à Saint-Domingue , unirent leurs forces pour l'en chasser. Le début de leurs opérations leur faisoit espérer un succès complet , lorsqu'ils se brouillèrent d'une manière irréconciliable. Ducasse , qui conduisoit la colonie avec de grands talens & beaucoup de gloire , profita de leur division pour les attaquer successivement. D'abord , il insulta la Jamaïque , où tout fut mis à feu & à sang. De-là ses armes alloient se tourner contre San-Domingo , dont il étoit comme assuré de se rendre maître ; lorsque les ordres de sa cour arrêterent cette expédition.

La maison de Bourbon monta sur le trône d'Espagne , & la nation Françoisé perdit l'Espérance de conquérir Saint-Domingue. Les hostilités que les traités d'Aix-la-Chapelle , de Nimègue & de Rîswick , n'y avoient pas même suspendues , cessèrent enfin entre deux peuples qui ne pouvoient s'aimer. Celui qui avoit

établi des cultures tira quelque avantage de ce rapprochement. Depuis un tems ses esclaves profitoient des divisions nationales, pour briser leurs chaînes, & se retirer dans un territoire où ils trouvoient la liberté sans travail. Cette désertion fut rallentie par l'obligation que contractèrent les Espagnols, de ramener les transfuges à leurs voisins pour la somme de 250 liv. par tête. Quoique la convention ne fût pas trop exactement observée, elle devint un frein puissant jusques aux brouilleries qui divisèrent les deux nations en 1718. A cette époque les nègres quittèrent en foule leurs ateliers. Cette perte fit revivre dans l'ame des François le projet de chasser entièrement de l'isle, des voisins presque aussi dangereux par leur indolence même, que d'autres l'auroient été par leur inquiétude. La guerre ne dura pas assez long-tems pour amener cette révolution. A la fin des troubles, Philippe V ordonna de restituer tout ce qu'on pourroit ramasser d'esclaves fugitifs. On les avoit embarqués pour les conduire à leurs anciens maîtres; lorsque le peuple soulevé les remit en liberté, par un de ces mouvemens qu'on ne sauroit désapprouver, s'il eût été inspiré par l'amour de l'humanité, plutôt que par la haine nationale. Il fera toujours beau de voir des peuples révoltés contre l'esclavage des nègres. Ceux-ci s'enfoncèrent, dit-on, dans des montagnes inaccessibles, où ils se sont multipliés au point d'offrir un asyle assuré à tous les esclaves qui peuvent les y aller joindre. C'est-là, que, grâce à la cruauté des nations civilisées, ils deviennent libres & féroces comme des tigres; dans l'attente peut-être d'un chef & d'un conquérant qui rétablisse les droits de l'humanité violée, en s'emparant d'une isle que la nature semble avoir destinée aux esclaves qui la cultivent, & non aux tyrans qui l'arrosent du sang de ces victimes.

Les combinaisons actuelles de la politique n'ordonnent pas que l'Espagne & la France se fassent la guerre. Si quelque événement mettoit les deux nations aux prises, malgré le pacte des couronnes; ce seroit vraisemblablement un feu passager, qui ne donneroit ni le loisir, ni le projet de faire des conquêtes qu'on seroit obligé de restituer. Les entreprises, de part & d'autre, se rédui-

roient donc à des ravages. Mais alors la nation qui ne cultive pas, du moins à Saint-Domingue, se trouveroit redoutable par sa misère même, à celle dont la culture a fait des progrès. Un gouverneur Castillan sentoît si bien l'avantage que lui donnoient l'indolence & la pauvreté des siens, qu'il écrivit au commandant François que, s'il le forçoit à une invasion, il détruiroit plus dans une lieue, qu'on ne le pourroit faire en dévastant tout le pays soumis à ses ordres.

Cette position démontre que, si l'Europe voyoit commencer les hostilités entre les deux peuples, le plus actif devroit demander la neutralité pour cette île. Il auroit dû même, dit-on souvent, solliciter la cession absolue d'un territoire inutile ou onéreux à son possesseur. Nous ignorons si la cour de Versailles a jamais manifesté cette ambition. Mais combien il falloit supposer le ministère Espagnol éloigné de cette complaisance, quand il se montroit si difficile sur la fixation des limites confuses & incertaines des deux nations ! Ce traité, vivement désiré, long-tems projeté, entamé même à plusieurs reprises, a été enfin conclu en 1776.

Quelle devoit être la base d'une négociation juste & raisonnable ? l'état des possessions en 1700. A cette époque, les deux peuples, devenus amis, restèrent de droit les maîtres de tous les terrains qu'ils occupoient. Les usurpations que peuvent avoir faites depuis les sujets d'une des couronnes, sont des entreprises de particulier à particulier. Pour avoir été tolérées, elles n'ont pas été légitimées. Aucune convention directe ou indirecte ne leur a imprimé le sceau de l'approbation publique.

Or, des faits incontestables prouvent qu'au commencement du siècle, & même plusieurs années auparavant, les possessions Françaises, aujourd'hui bornées au Nord par une des branches de la rivière du Massacre, s'étendoient jusqu'à celle de Reboue; qu'au Sud ces limites, actuellement arrêtées à l'Ance-à-Pitre, se prolongeoient jusqu'à la rivière de Neybe. Cette surprenante révolution s'opéra par une suite naturelle du système économique des deux peuples voisins: L'un devenu de plus en plus agricole,

XLVIII.

Les limites entre l'Espagne & la France ont-elles été judiciairement fixées à S. Domingue ?

se rapprocha des ports où ses denrées devoient trouver un débit sûr & avantageux. L'autre, resté toujours pasteur, occupa les plages abandonnées, pour élever de plus nombreux troupeaux. Par la nature des choses, les pâturages se sont étendus; & les champs se sont rétrécis, du moins rapprochés.

Une négociation, convenablement dirigée, auroit rétabli la France dans la situation où elle étoit, lorsqu'elle donna un roi aux Espagnols. C'étoit le vœu de la justice; c'étoit le vœu de la raison qui ne vouloit pas que des colons actifs & qui rendent utile la terre qu'ils fécondent, fussent immolés à un petit nombre de vagabonds, qui consomment sans reproduire. Cependant, par une politique dont les ressorts nous sont inconnus, la cour de Versailles a renoncé à ce qu'elle avoit possédé anciennement, pour se réduire à ce qu'elle possédoit aux bords de la mer, à l'époque de la convention. Mais cette puissance a-t-elle du moins regagné dans l'intérieur des terres ce qu'elle sacrifioit sur la côte? S'il faut le dire; le moindre dédommagement ne lui a pas été accordé.

Avant le traité, la colonie Françoisé formoit une espèce de croissant, dont la convexité produisoit autour des montagnes un développement de deux cens cinquante lieues de côte, au Nord, à l'Ouest, au Sud de l'isle. C'est le même ordre de choses, depuis que les limites ont été réglées. On reviendra un peu plutôt, un peu plus tard sur cet arrangement, par une raison qui doit faire taire toutes les autres considérations.

Les établissemens François de l'Ouest & du Sud sont séparés de ceux du Nord par le territoire Espagnol. L'impossibilité où ils sont de se secourir, les expose séparément à l'invasion d'une puissance également ennemie des deux nations. Un intérêt commun déterminera la cour de Madrid à fixer les bornes, de manière que son allié y trouve les commodités dont elle a besoin pour sa défense. Or, cela ne sera jamais, à moins qu'une ligne de démarcation, tirée des deux points arrêtés sur les rives de l'Océan, ne détermine les propriétés des deux peuples. Inutilement, l'Espagne accorderoit pour toujours à son voisin la liberté de traverser

ses états, comme elle le lui permit passagèrement en 1748. Cette complaisance ne serviroit de rien. Cet espace, de quinze & de vingt lieues, est coupé par des montagnes si escarpées, par des forêts si épaisses, par des ravins si profonds, par des rivières si capricieuses, qu'il est militairement impraticable dans sa situation actuelle. Pour le rendre utile, il faudroit de grands travaux; & ces travaux ne seront jamais ordonnés que par une couronne qui opérera sur son domaine. La cour de Madrid se déterminera d'autant plus aisément à céder cette communication, si nécessaire à une nation qui fait cause commune avec elle, que ce terrain intermédiaire n'a que peu de valeur. Il est inégal, peu fertile & fort éloigné de la mer. On n'y voit que quelques troupeaux épars. Cependant les propriétaires de ce sol inculte seront dédommagés par la France avec une générosité qui étouffera tous les regrets.

Quand la colonie aura toutes ses possessions liées & soutenues au-dedans par une communication suivie & non interrompue, on aura plus de facilité pour repousser l'ennemi. Si l'Anglois veut entamer Saint-Domingue par l'Ouest ou le Sud, il rassemblera ses forces à la Jamaïque. Si c'est par le Nord, il fera ses préparatifs aux isles du Vent, & plus probablement à Antigua, où est l'entrepôt de ses munitions navales.

L'Ouest & le Sud ne sauroient être défendus. L'immensité de terrain empêche de mettre de la liaison & du concert dans les mouvemens. Si on disperse les troupes, elles deviennent inutiles par la division des forces. Si on les rassemble pour soutenir des postes que leur foiblesse locale expose le plus à l'attaque, on risque de les perdre toutes à la fois. De gros bataillons ne feroient qu'un fardeau pour de vastes côtes, qui présentent trop de flanc ou trop de front à l'ennemi. On doit se borner à construire, à entretenir des batteries qui protègent les rades, les navires marchands & le cabotage; qui puissent éloigner des corsaires, ou même garantir des équipages d'un ou deux vaisseaux de guerre qui viendroient faire le dégât ou lever des contributions. Les troupes légères qui suffisent pour soutenir ces batteries, abandon-

XLIX.

Moyens qu'a la partie Française de S. Domingue pour se garantir d'une invasion étrangère.

seront du terrain à proportion des marches de l'ennemi, & se contenteront de ne pas se retirer, sans être menacées.

Ce n'est pas qu'on doive renoncer à toute espèce de défense. Chaque côte devrait avoir sur ses derrières un lieu d'asyle toujours ouvert à la retraite, loin de la portée de l'ennemi, à l'abri de ses insultes, & capable de repousser ses attaques. Ce devrait être une gorge, où l'on pût se retrancher & se défendre avec avantage. De ces retraites inexpugnables, on harceleroit continuellement le conquérant qui, n'ayant point de places fortes, seroit exposé à mille surprises, & réduit un peu plutôt, un peu plus tard à se rembarquer.

La côte du Nord, plus riche, plus peuplée & moins étendue que les deux autres, est susceptible d'une guerre de campagne, & d'une défense suivie & régulière.

Le bord de la mer plus ou moins couvert de recifs y offre une terre marécageuse dans beaucoup d'endroits. les mangliers, qui couvrent un sol noyé, rendent les lagons plus impénétrables. Cette défense naturelle est devenue moins commune, par les coupes de plusieurs taillis. Mais les embarcadaires, qui ne sont ordinairement que des trouées, flanquées de ces bois inondés, n'exigent pour être fermées, qu'un front médiocre. Les magasins & les autres bâtimens en pierre y sont communs: ils fournissent des postes à creneler, & assurent quelques feux couverts.

Cette première ligne de la plage semble faire espérer qu'un rivage de dix-huit lieues, si bien défendu par la nature, pour peu qu'il fût secondé de la valeur Françoisé, mettroit l'ennemi dans le risque d'être battu, dès le moment de la descente. Si ses projets étoient connus, si ses dispositions sur mer indiquoient de loin le lieu de son débarquement, on pourroit s'y porter & le prévenir. Mais l'expérience assure un avantage infailible aux escadres emboissées.

Ce n'est point uniquement par ces nappes de feu, qui, partant des vaisseaux, couvrent l'abord des chaloupes; c'est par l'impossibilité où l'on est d'occuper tous les points de la côte, qu'une escadre mouillée à la facilité de faire des descentes. Elle menace

trop

trop de lieux à la fois. Des troupes de terre rampent , pour ainsi dire , autour des sinuosités , dans le tems que les canots & les chaloupes volent par un chemin plus court. L'attaquant fuit la corde , tandis que le défenseur à l'arc à parcourir. Trompé & fatigué par divers mouvemens , celui-ci n'est pas moins inquiet de ceux qu'il voit faire en plein jour , que des manœuvres que la nuit lui dérobe.

Pour se mettre en état de résister à une descente , il faut d'abord la croire exécutée. On emploie alors son courage & ses forces , à profiter des lenteurs ou des fautes de l'ennemi. Dès qu'on le voit sur mer , il faut l'attendre à terre , comme s'il devoit y tomber du ciel. Une grande plage abordable , laissera toujours la plaine du cap ouverte à la descente. C'est moins aux bords de la côte , qu'à l'intérieur des terres , qu'il faut regarder.

Elles sont généralement couvertes de cannes , dont la hauteur , proportionnée aux différens degrés de la maturité , change successivement les champs comme en autant de bois taillis. On y met le feu , soit pour couvrir ses flancs ou sa marche , soit pour retarder la poursuite de l'ennemi , pour le tromper ou l'étonner. En deux heures de tems , l'incendie offre à la place d'un pays couvert , des espèces de chaumes ou de guérets à perte de vue.

La séparation des pièces de cannes , les savanes & les places à vivres , ne gênent pas plus les mouvemens d'une armée , que ne le font nos prairies. Au lieu de nos villages , ce sont des habitations , moins peuplées , mais plus multipliées. Les haies de citronniers épaisses & tirées au cordeau , plus imposantes & moins pénétrables que les clôtures de nos champs : c'est-là ce qui fait la plus grande différence de perspective , entre les campagnes de l'Amérique & celles de l'Europe.

Peu de rivières ; quelques ravines ; de foibles monticules ; un sol généralement uni ; des digues contre les inondations ; peu ou point de fossé ; un ou deux bois d'une foible épaisseur ; un petit nombre de marécages ; une terre qui se couvre d'eau dans

un orage , & de poussière en douze heures de soleil ; des fleuves d'un jour , taris le lendemain : voilà ce qui caractérise le massif de la plaine du cap. C'est dans sa diversité qu'on doit trouver des campemens avantageux ; sans oublier que dans une guerre défensive , le poste qu'on va prendre ne fauroit être trop voisin de celui que l'on quitte.

Ce n'est pas aux écrivains à prescrire des règles aux gens de guerre. César lui-même a dit ce qu'il a fait , & non ce qu'il falloit faire. Les descriptions topographiques, l'appréciation des postes, la combinaison des marches, l'art des campemens & des retraites, la plus savante théorie : tout est soumis au coup-d'œil du général, qui, avec les principes dans sa tête & les matériaux dans sa main, applique les uns & les autres aux circonstances locales & momentanées, où le hasard l'a placé. Le génie militaire, tout mathématique qu'il est, est dépendant de la fortune qui subordonne l'ordre des opérations à la variabilité des données. Les règles sont hérissées d'exceptions, que le tact doit présenter. L'exécution même change presque toujours le plan & dérange le système d'une action. Le courage ou la timidité des troupes ; la témérité de l'ennemi ; le succès éventuel de ses mesures ; une rencontre, un événement imprévu ; un orage qui gonfle un torrent ; le vent qui dérobe un piège ou une embuscade, sous des tourbillons de poussière ; la foudre qui épouvante les chevaux, ou qui se confond avec le bruit des canons ; la température de l'air, dont l'influence agit continuellement sur les esprits du chef & sur le sang des soldats : ce sont autant d'éléments physiques ou moraux, qui, par leur inconstance, entraînent un renversement total dans les projets les mieux concertés.

Quel que soit le choix du lieu pour une descente au Nord de Saint-Domingue, la ville du Cap en fera toujours l'objet. Le débarquement se fera sans doute dans la baie du Cap même, où les vaisseaux seroient à portée d'augmenter les forces de terre par les deux tiers de leurs équipages, & de fournir l'artillerie, les vivres & les munitions nécessaires pour assiéger cette opulente forteresse. C'est aussi de ce boulevard de la colonie,

que tous les mouvemens de défense doivent tâcher d'éloigner l'assaillant. On cherchera par l'avantage des positions , à diminuer l'inégalité des forces. Au moment de la descente , il faut chicaner le terrain , en soutenant un commencement d'attaque , sans compromettre la totalité des troupes. On se postera de façon à se ménager deux branches de retraite , l'une vers le Cap pour en former la garnison , & l'autre dans les gorges des montagnes , pour y tenir une espèce de camp retranché , d'où l'on ira troubler les travaux du siège , & retarder la prise de la place. Fût-elle emportée , comme il seroit facile en l'évacuant de favoriser l'évasion des troupes , tout ne seroit pas fini. Les montagnes où elles se réfugioient , inaccessibles pour une armée , enveloppent la plaine d'une double ou triple chaîne. Les quartiers habités en sont comme gardés par des gorges fort ferrées & faciles à défendre. La principale de ces gorges , qui est celle de la grande rivière , oppose à l'ennemi deux ou trois passes de rivière , qui s'étendent d'une montagne à l'autre. Quatre ou cinq cens hommes y arrêteroient les plus nombreuses forces , avec la seule précaution de creuser le lit des eaux. Cette résistance pourroit être secondée par vingt-cinq mille habitans blancs ou noirs , établis dans ces vallées. Comme les blancs y sont plus multipliés que dans les terres plus riches , la modicité de leurs récoltes ne leur permettant point de consommer beaucoup de denrées d'Europe , ils cultivent des productions dont ils vivent ; & dès-lors , ils pourroient en fournir aux troupes qui défendroient leur pays. Ce qu'ils ne donneroient pas en viande fraîche , seroit remplacé par les Espagnols , qui , sur les derrières de ces montagnes , élèvent de nombreux troupeaux.

Cependant il peut arriver que la constance des troupes s'épuise par le manquement des vivres ou des munitions , & qu'elles soient ou forcées ou tournées. C'est ce qui fit imaginer à Versailles , il y a quelques années , de bâtir une place forte dans le centre des montagnes. Le maréchal de Noailles appuyoit vivement ce projet. On pensoit alors qu'avec des redoutes de terre dispersées sur la côte , on pourroit engager l'ennemi à des attaques régulières ,

& le miner sourdement par la perte de beaucoup d'hommes, dans un climat où les maladies les consomment plus rapidement que les combats. On ne vouloit plus de ces places de guerre, exposées sur la frontière à l'invasion des maîtres de la mer, parce qu'incapables de défendre l'habitant, elles servent de boulevard au vainqueur, qui les prend & les garde facilement avec des vaisseaux, y dépose & en tire à son gré des armes & des troupes pour contenir les vaincus. Un pays entièrement ouvert valoit mieux, disoit-on, pour une puissance sans forces maritimes, que des forces éparées & abandonnées, sur des rivages dévastés & dépeuplés par l'intempérie du climat.

C'étoit dans le centre de l'île qu'on se promettoit d'établir solidement sa défense. Une route de vingt à trente lieues, entrecoupée d'obstacles, où chaque marche seroit achetée par des combats, dans lesquels l'avantage des postes rendroit un détachement redoutable à toute une armée ; où les transports d'artillerie lents & laborieux, la difficulté des convois & l'intervalle de la communication avec l'océan, tout enfin conspireroit à la destruction de l'ennemi : tel devoit être, pour ainsi dire, le glacis de la place qu'on se proposoit de construire. Cette capitale située dans un lieu où l'élévation des terres tempérant la chaleur du climat, épurerait l'influence de l'air ; au milieu d'une campagne qui fourniroit les comestibles les plus nécessaires ; environnée de troupeaux qui, paissant sur un terrain le plus favorable à leur multiplication, seroient conservés pour l'instant des besoins ; munie de magasins proportionnés à sa grandeur & à sa garnison : une telle ville auroit changé en un royaume, qui se soutiendrait longtemps de lui-même, une colonie dont l'opulence ne fait que diminuer la force, & qui donnant le superflu sans avoir le nécessaire, enrichit un petit nombre de propriétaires, qu'elle ne peut cependant faire subsister.

Si l'ennemi devenu maître des côtes qu'on ne lui disputeroit pas, vouloit en recueillir les productions, il lui faudroit des armées pour soutenir la défensive, où les excursions perpétuelles du centre le réduiroient à se borner. Les troupes de l'intérieur de l'île,

toujours sûres d'une retraite respectable, pourroient être aisément rafraichies par des secours venus d'Europe, qui pénétreroient sans peine au centre d'un cercle dont la circonférence est si vaste, tandis que toutes les flottes Angloises ne suffiroient pas à remplir les vuides que le climat feroit continuellement dans leurs garnisons.

Malgré les avantages qu'on croyoit entrevoir dans la construction de cette place intérieure, le projet en fut abandonné pour s'occuper d'un système qui reduiroit au mole Saint-Nicolas toute la défense de la colonie. Le nouveau plan ne pouvoit manquer d'être applaudi par les colons qui ne voient jamais sans chagrin auprès de leurs plantations, des citadelles & des garnisons, d'où résulte moins de sûreté que de dévastation. Ils comprirent que toutes les forces étant portées sur un seul point, ils n'auroient plus dans leur voisinage sur les trois côtes, que des troupes légères qui, suffisant pour éloigner des corsaires par des batteries, sont d'ailleurs des défenseurs commodes, prêts à céder sans résistance, à se disperser, ou à capituler au moindre signe d'une descente.

Ce plan favorable à l'intérêt particulier, se trouva conforme à l'opinion de militaires très-éclairés. Ils pensèrent que le petit nombre de troupes dont la colonie est susceptible, étant comme perdu dans une isle aussi grande que Saint-Domingue, paroîtroit quelque chose au mole. C'est Bombardopolis qu'on choisit comme le poste le plus respectable. Cette nouvelle ville est placée à l'extrémité d'une grande plaine dont l'élévation assure la fraîcheur. Une savane naturelle couvre son territoire, embelli par des bosquets de palmiers & de latoniers. Rien ne le domine, ce qui est rare à Saint-Domingue. On pourroit y bâtir une place régulière aussi forte qu'on le voudroit. Si elle ne préservoit pas les côtes d'une invasion, elle empêcheroit le conquérant de s'y établir solidement.

Il seroit à souhaiter, ajoutent les partisans de ce nouveau système, qu'au moment qu'on a commencé les travaux au mole, on y eût fait toutes les fortifications que comportoit une posi-

tion si avantageuse. C'est un trésor qu'on ne devoit découvrir qu'en s'en assurant la possession. Si cette précieuse clef de Saint-Domingue , & même de l'Amérique , venoit à tomber entre les mains des Anglois , ce Gibraltar du Nouveau-Monde feroit plus fatal à l'Espagne & à la France , que celui de l'Europe même.

Au reste , qu'on ne s'étonne pas de voir si peu de solidité dans toutes les précautions qu'on a prises jusqu'ici pour la défense de Saint-Domingue. Tant que la prévoyance & la protection étoient bornées à des moyens du second ordre , qui ne pouvoient que retarder & non empêcher la conquête de cette isle , il n'étoit pas possible de suivre un plan invariable. Les principes fixes appartiennent exclusivement aux nations qui peuvent compter sur leurs forces navales pour conserver ou pour recouvrer leurs colonies. Celles de la France n'ont pas été jusqu'ici gardées par ces arsenaux mouvans , qui peuvent à la fois attaquer & défendre ; mais cette puissance a ouvert les yeux , & sa marine devient formidable. Il reste à examiner si elle a conduit ses possessions éloignées dans les maximes d'une politique éclairée & bien ordonnée ?

Le gouvernement Britannique , toujours dirigé par l'esprit national , qui ne s'écarte guère des vrais intérêts de l'état , a porté dans le Nouveau-Monde le droit de propriété , qui fait la base de sa législation. Convaincu que l'homme ne croit jamais bien posséder que ce qu'il a légitimement acquis , il a vendu , mais à un prix très-modéré , le sol qu'on vouloit défricher dans ses isles. Cette méthode lui a semblé la plus sûre , pour hâter l'exploitation des terres , pour empêcher les partialités & les jalousies que feroit naître une distribution guidée par les caprices de la faveur.

L.
Le droit de
propriété est-il
bien établi dans
les isles Fran-
çaises ?

La France a tenu une conduite plus noble en apparence , mais en effet moins sage , en accordant gratuitement des possessions à ceux qui en demandoient. Dans le premier âge de ses colonies , un vagabond s'enfonçoit dans les forêts , y marquoit l'espace plus ou moins étendu qu'il lui plaisoit d'occuper , & en fixoit les limites en abattant tout autour des arbres. Ce désordre ne pouvoit durer. Cependant l'autorité ne se permit pas de dé-

pouiller ceux qui s'étoient fait à eux-mêmes un droit : elle régla seulement que dans la fuite il n'y auroit de propriété légitime que celle qui seroit accordée par les administrateurs. Sans aucun égard aux talens & aux facultés, la protection devint alors la mesure unique des distributions. On stipuloit à la vérité que les colons commenceroient leur établissement dans l'année même de la concession, & qu'ils n'en discontinueroient pas le défrichement, sous peine de confiscation. Mais outre l'inconvénient d'obliger aux dépenses de l'exploitation, des hommes qui n'avoient pas eu les moyens d'acquérir un fonds, la peine n'étoit infligée qu'à ceux qui, sans fortune & sans naissance, n'intéressoient personne à leur avancement, ou à des mineurs foibles & abandonnés, que la commisération publique auroit dû secourir dans la misère où la mort de leurs parens les laissoit exposés. Tout propriétaire qui trouvoit de la recommandation ou de l'appui, pouvoit impunément garder son domaine en friche.

A cette prédilection qui devoit retarder sensiblement le progrès des colonies, s'est jointe une foule d'arrangemens économiques plus vicieux les uns que les autres. On a d'abord assujetti tous ceux à qui l'on donnoit des terres, à y planter cinq cens fosses de manioc pour chaque esclave qu'ils auroient sur leur habitation. Cet ordre bleffoit également, & l'intérêt des particuliers, en les forçant à cultiver une production vile sur un terrain qui pouvoit en rapporter de plus riches ; & l'intérêt public, en rendant inutiles les terrains secs qui n'étoient propres qu'à ce genre de production. C'étoit un double vice qui devoit diminuer la culture de toutes les denrées. Aussi la loi qui faisoit violence à la disposition de la propriété, n'a-t-elle jamais été rigoureusement exécutée : mais comme on ne l'a pas révoquée, elle est toujours un fléau entre les mains de l'administrateur ignorant, bizarre ou passionné, qui voudra s'en servir contre les habitans. C'est pourtant le moindre des maux qu'ils ont à reprocher à la législation. La contrainte des loix agraires est encore aggravée par le poids des corvées.

Il fut un tems en Europe, c'étoit celui du gouvernement féo-

dal , où les métaux n'entroient guère dans les stipulations publiques ou particulières. Les nobles servoient l'état , non de leur bourse , mais de leur personne ; & ceux de leurs vassaux qu'ils s'étoient comme appropriés par la conquête , leur payoient des redevances , soit en denrées , soit en travaux. Ces usages destructifs pour les hommes & les terres , devoient perpétuer la barbarie dont ils tiroient leur origine. Mais enfin ils tombèrent par degré , à mesure que l'autorité des rois , sous l'appât de l'affranchissement des peuples , vint à fapper l'indépendance & la tyrannie des grands. Le prince devenu seul maître , abolit comme magistrat , quelques abus nés du droit de la guerre qui détruit tous les droits. Il conserva cependant beaucoup de ces usurpations consacrées par le tems. Celle des corvées s'est maintenue en quelques états , où la noblesse a presque tout perdu , sans que le peuple y ait rien gagné. La France voit encore son aisance gênée par cette servitude publique , dont on a réduit l'injustice en méthode , comme pour lui donner une ombre d'équité.

Qui croiroit que sous le siècle le plus éclairé de cette nation ; au tems où les droits de l'homme avoient été le plus sévèrement discutés ; lorsque les principes de la morale naturelle n'avoient plus de contradicteurs ; sous le règne d'un roi bienfaisant ; sous des ministres humains ; sous des magistrats intègres , on ait prétendu qu'il étoit dans l'ordre de la justice , & selon la forme constitutive de l'état , que des malheureux qui n'ont rien fussent arrachés de leurs chaumières , distraits de leur repos ou de leurs travaux , eux , leurs femmes , leurs enfans & leurs animaux , pour aller , après de longues fatigues , s'épuiser en fatigues nouvelles , à construire des routes encore plus fastueuses qu'utiles , à l'usage de ceux qui possèdent tout , & cela sans solde & sans nourriture.

Ames de bronze , faites un pas de plus , & bientôt vous vous persuaderez qu'il vous est permis je m'arrête. L'indignation me pousseroit trop loin. Mais il convient d'avertir le gouvernement que l'affreux système des corvées est encore plus funeste à ses colonies. La culture des terres , par la nature du climat

climat & la nature des productions , exigeant plus de célérité , ne peut que souffrir extrêmement de l'absence de ses agens , qu'on occupe loin de leurs ateliers à des ouvrages publics , souvent inutiles , & toujours faits pour des bras oisifs. Si la métropole , malgré la foule des moyens qu'elle a sous la main , n'est pas encore parvenue à corriger ou à tempérer la vexation des corvées , elle doit juger combien il en résulte d'inconvéniens au-delà des mers , quand la direction de ces travaux est confiée à deux administrateurs qui ne peuvent être ni dirigés , ni redressés , ni arrêtés , dans l'exercice arbitraire d'un pouvoir absolu. Mais le fardeau des corvées est doux & léger , au prix de celui des impôts.

On peut définir l'impôt , une contribution pour la dépense publique , qui est nécessaire à la conservation de la propriété particulière. La jouissance paisible des terres & des revenus , exige une force qui les défende de l'invasion , une police qui assure la liberté de les faire valoir. Tout ce qu'on paie pour le maintien de cet ordre public , est de droit & de justice ; ce qu'on leve de plus est extorsion. Or , toutes les dépenses du gouvernement que la métropole fait pour les colonies , lui sont payées par la contrainte qui leur est imposée , de ne cultiver que pour elle , & de la manière qui lui convient. Cet assujettissement est le plus onéreux des tributs , & devrait tenir lieu de tous les impôts.

On sentira cette vérité , pour peu qu'on réfléchisse à la différence de situation qui se trouve entre l'ancien & le Nouveau-Monde. En Europe , la subsistance & les consommations intérieures sont le but principal du travail des terres & des manufactures : on ne destine à l'exportation que le superflu. Dans les isles , tout doit être envoyé au-dehors. La vie & les richesses y sont également précaires.

En Europe , la guerre ne prive le manufacturier & le cultivateur que du commerce extérieur : la ressource de l'intérieur leur reste. Dans les isles les hostilités anéantissent tout. Il n'y a plus de ventes , plus d'achat , plus de circulation. A peine le colon retire-t-il ses frais.

En Europe , le colon qui a peu de terres , & qui ne peut faire

LI.
Les impôts
sont-ils convenablement assis
dans les isles
Françoises ?

que des avances peu considérables , cultive à proportion aussi utilement que celui dont les domaines sont étendus & les trésors immenses. Dans les îles, l'exploitation de la moindre habitation exige des dépenses qui supposent d'assez grands moyens.

En Europe , c'est en général un citoyen qui doit à un autre citoyen : l'état n'est pas appauvri par ces dettes intérieures. Les dettes des îles sont d'une autre nature. Plusieurs colons pour travailler à leurs défrichemens , pour se relever du malheur des guerres qui avoient arrêté leurs exportations , se sont tellement obérés par la ressource des emprunts , qu'on peut les regarder plutôt comme des fermiers du commerce, que comme les propriétaires des habitations.

Soit que ces réflexions aient échappé au ministère de France , soit que les circonstances l'aient entraîné loin de ses vues , il a ajouté de nouveaux impôts à l'obligation imposée aux colonies , de tirer tous leurs besoins de la patrie principale , & de lui livrer toutes leurs denrées. On a taxé chaque tête de noir. Cette capitation a été restreinte dans quelques établissemens , aux esclaves qui travailloient ; & dans quelques autres, elle est indifféremment étendue à tous les esclaves. Les deux dispositions ont été combattues par la colonie de Saint-Domingue assemblée. On va juger de la force de ses preuves.

Les enfans, les infirmes, les vieillards, forment à-peu-près le tiers du nombre des esclaves. Loin d'être utiles au cultivateur , les uns ne sont pour lui qu'un fardeau que l'humanité seule lui fait supporter ; les autres ne lui donnent que des espérances éloignées & incertaines. On comprend difficilement comment le fisc a pu exiger un tribut , d'un objet qui coûte au lieu de rendre.

La capitation des noirs s'étend au-delà du tombeau ; c'est-à-dire, qu'elle existe sur une tête qui n'est plus. Qu'un esclave meure après que le recensement a été fait ; le colon , malheureux de la diminution de son revenu , malheureux de la diminution de son capital , se voit encore réduit à payer un droit qui lui rappelle ses pertes , & qui en aggrave l'armertume.

Les esclaves même qui travaillent , ne sont pas un tarif exact

de l'appréciation des revenus. Avec peu de noirs sur un terrain excellent , on retire plus de productions , qu'un grand nombre n'en donne sur des terres médiocres ou mauvaises. Les denrées qui occupent ces bras chargés du même impôt , n'ont pas toutes la même valeur. Le passage d'une culture à l'autre que le sol exige, éloigne par intervalles le produit des travaux. Les sécheresses, les inondations , les incendies , les insectes dévorans , rendent souvent les peines inutiles. Toutes choses d'ailleurs égales , un moindre nombre d'ouvriers fait une moindre quantité proportionnelle de sucre ; soit à cause de la nécessité de l'ensemble , soit parce que les travaux ne sont vraiment productifs , qu'autant qu'on peut saisir le moment qui leur est le plus favorable.

La capitation des noirs devient encore plus intolérable par la guerre. Un colon qui , sans débouché pour ses denrées , est obligé de s'endetter pour soutenir sa vie , & sustenter sa terre , se trouve encore réduit à payer un impôt pour des esclaves dont le travail équivalait à peine à leur entretien. Souvent même , il a le chagrin d'être forcé de les envoyer loin de son habitation , pour les besoins imaginaires de la colonie , de les y nourrir à ses frais , & de les voir périr inutilement , avec la cruelle nécessité de les remplacer un jour , s'il veut faire revivre ses fonds languissans & comme anéantis.

Le fardeau de la capitation étoit plus pesant encore , pour les habitans absens de la colonie qu'on condamnoit au triple de cet impôt : surcharge d'autant plus injuste , qu'il n'importoit guère à la France que ses marchandises se consommassent dans le sein du royaume ou dans ses îles. Prétendoit-elle empêcher l'émigration des colons ? Ce n'est que par la douceur du gouvernement qu'on fixe des citoyens dans un pays , & non par des prohibitions & des peines. D'ailleurs , des hommes qui , sous un ciel brûlant , avoient accru par des travaux hasardeux la prospérité publique , devoient avoir la douceur de finir leur carrière dans le séjour tempéré de la métropole. Quoi de plus propre que le spectacle de leur fortune , à réveiller l'ambition & l'activité d'un grand nombre d'hommes oisifs , dont l'état se délivreroit au profit de l'industrie & du commerce ?

Rien de plus nuisible à l'un & à l'autre que cette capitation des noirs. La nécessité de vendre oblige le colon de baisser le prix de sa denrée. Le bon marché peut être avantageux, lorsqu'il est le fruit d'une grande abondance, & la suite d'une vivacité extrême dans les affaires. Mais tout est perdu, si l'on est réduit à perdre habituellement sur ses marchandises, pour payer le retour d'un impôt. La finance est comme un ulcère, où les chairs mortes dévorent les chairs vivantes. A mesure que le sang passe dans une plaie par la circulation, il se corrompt pour la nourrir. Le commerce tarit par les canaux absorbans du fisc, qui reçoit toujours sans jamais rendre.

Enfin l'impôt dont il s'agit, est d'une perception très-difficile. Il faut nécessairement que tout propriétaire qui a des esclaves, en donne chaque année une déclaration. Il faut, pour prévenir les fausses déclarations, les faire vérifier par des commis. Il faut confisquer les nègres non déclarés : pratique insensée, puisque le nègre cultivateur est un capital, & que par sa confiscation on diminue la culture, on anéantit l'objet même pour lequel le droit est établi. C'est ainsi que dans des colonies où rien ne peut prospérer sans une tranquillité profonde, il s'établit entre la finance & le cultivateur une guerre destructive. Les procès se multiplient; les déplacemens deviennent fréquens, les voies de rigueur nécessaires, les frais considérables & ruineux.

Si l'impôt assis sur la tête des nègres est injuste dans son étendue, sans égalité dans sa répartition, compliqué dans sa perception; l'impôt établi sur les denrées qui sortent des colonies, n'est guère moins blâmable. Le gouvernement se l'est permis, dans la persuasion que ce nouveau droit seroit entièrement supporté par le consommateur, ou par le marchand. Il n'y a point d'erreur plus dangereuse en économie politique.

L'action de consommer ne donne point d'argent pour payer les choses que l'on consomme. Le consommateur l'obtient de son travail; & tout travail, quand on en suit la chaîne, est payé par les premiers propriétaires du produit des terres. Dès-lors une denrée ne sauroit renchérir constamment, que les

autres ne renchérissent à proportion. Dans cet arrangement, il n'y a de gain pour aucune. Otez cet équilibre, la consommation de la denrée renchérie diminuera nécessairement ; & si elle diminue, son prix tombera. Sa cherté n'aura été que passagère.

Le négociant ne fera pas plus en état que le consommateur de se charger du droit. Il pourra bien en faire les avances deux ou trois fois. Mais s'il ne fait pas sur les marchandises taxées le bénéfice naturel & nécessaire, il en discontinuera bientôt le commerce. Espérer que la concurrence le forcera à prendre sur ses profits le paiement de l'impôt, c'est supposer qu'il faisoit de trop gros bénéfices, & que la concurrence, qui n'étoit pas alors suffisante, deviendra plus vive, lorsque les profits seront diminués. Si les choses étoient au contraire telles qu'elles devoient être, & que les bénéfices ne fussent que suffisans : c'est supposer que la concurrence subsistera, quoique les profits qui la faisoient naître ne subsistent plus. Il faut admettre toutes ces absurdités, ou convenir que c'est le cultivateur des isles qui paie l'impôt : qu'il soit perçu dans la première, dans la seconde ou dans la centième main.

Loin d'attaquer ainsi la cultivation des colonies par des impôts ; on devroit l'encourager par des libéralités, puisque par l'état de prohibition où l'on tient le commerce des colonies, ces libéralités seroient nécessairement rapportées à la métropole, avec tous les fruits dont elles auroient été la semence.

Que si la situation d'un état arriéré par ses pertes & par ses fautes, ne permet pas de donner des leviers & d'ôter des fardeaux ; on pourroit se rapprocher de la meilleure administration, en supprimant du moins le paiement des taxes dans les colonies même, pour en lever le produit dans la métropole. Ce nouveau système seroit également agréable aux deux mondes.

Rien ne peut flatter l'Américain, comme d'éloigner de ses yeux tout ce qui lui annonce sa dépendance. Fatigué de l'importunité des exacteurs, il hait une taxe habituelle ; il en craint l'augmentation. Il cherche envain la liberté qu'il croyoit avoir trouvée à deux mille lieues de l'Europe. Il s'indigne d'un joug

qui le poursuit à travers les tempêtes de l'océan. Il ronge en murmurant les restes de son frein , & ne pense qu'avec dépit à une patrie qui , sous le nom de mère, lui demande du sang , au lieu de le nourrir. Otez - lui la vue & l'image de ses entraves. Que ses richesses ne paient tribut à la métropole qu'en y débarquant : il se croira libre & privilégié , lors même que par la diminution de la valeur de ses denrées, ou par le surcroît du prix qu'il mettra à celles d'Europe , il aura réellement porté par contre-coup tout le poids de l'impôt qu'il ignore.

Les navigateurs trouveront un avantage à ne payer des droits que sur une marchandise , qui , désormais sans risque dans toute sa valeur , sera parvenue à sa destination , & fera rentrer dans leurs mains le capital de leurs fonds avec le bénéfice. Ils n'auront pas la douleur d'avoir acheté du prince le risque même du naufrage , en perdant en route une cargaison dont ils avoient payé la taxe à l'embarquement. Leurs navires au contraire rapporteront en denrées le montant du droit , & la valeur des productions ayant augmenté par leur exportation , le droit en paroîtra moins fort.

Enfin le consommateur y gagnera lui-même , parce qu'il n'est pas possible que le colon & le négociant se trouvent bien d'une disposition , sans qu'il lui en revienne , avec le tems , quelque utilité. Aussi-tôt que tous les impôts auront été réduits à un impôt unique , il y aura moins de formalités , moins d'embarras ; moins de lenteurs , moins de frais , & par conséquent la marchandise pourra être donnée à meilleur marché.

Ce système de modération , que tout semble prescrire , s'établira sans peine. Toutes les productions des isles sont assujetties , en entrant dans le royaume , à un droit connu sous le nom de domaine d'Occident , & qui est fixé à trois & demi pour cent avec huit sols pour livre. Leur valeur , qui sert de règle au paiement du droit , est déterminée dans les mois de janvier & de juillet. On la fixe à vingt ou vingt-cinq pour cent au-dessous du cours réel. Le bureau d'Occident accorde d'ailleurs une tarre plus considérable que ne le fait le vendeur dans le commerce.

Qu'on ajoute à cet impôt celui du même rapport à peu près que paient les denrées aux douanes des colonies, ceux qui font payés dans l'intérieur de ces îles, & le gouvernement se trouvera avoir tout le revenu qu'il tire de ses établissemens du Nouveau-Monde.

Si ce fonds étoit confondu avec les autres revenus de l'état, on pourroit craindre qu'il ne fût pas employé à sa destination, qui doit être uniquement la protection des îles. Les besoins imprévus du trésor-royal lui feroient prendre infailliblement une autre direction. Il est des instans où la crise du mal ne permet pas de calculer les inconvéniens du remède. La nécessité la plus urgente absorbe toute l'attention. Rien n'est alors à l'abri du pouvoir arbitraire, dirigé par le besoin du moment. Le ministère prend & vuide toujours, dans la fausse espérance d'un remplacement prochain que de nouveaux besoins ne cessent de reculer.

D'après ces réflexions, ne seroit-il pas essentiel que la caisse destinée à recevoir les droits établis sur les productions des colonies fût entièrement séparée des fermes du royaume ? L'argent, qui y seroit toujours comme en dépôt, couvrirait les dépenses de ces établissemens. Le colon qui a continuellement des fonds à faire passer en Europe, le donneroit volontiers pour des lettres-de-change, dès qu'il seroit assuré qu'elles ne souffriroient ni délais ni difficultés. Cette espèce de banque formeroit promptement un nouveau lien de correspondance entre les îles & la métropole. La cour connoitroit plus exactement la situation des affaires publiques dans les pays éloignés : elle y recouvreroit un crédit qu'elle a tout-à-fait perdu depuis long-tems, quelque besoin qu'elle en ait, sur-tout dans des tems de guerre. Nous ne pousserons pas plus loin les discussions sur l'impôt : & nous passerons à ce qui regarde les milices.

Les îles Françoises, de même que celles des autres nations, n'eurent dans l'origine aucunes troupes réglées. Les aventuriers qui les avoient conquises, regardoient comme un privilège le droit de se défendre eux-mêmes ; & les descendans de ces hommes intrépides se crurent assez forts pour garder leurs possessions.

LII.

Les milices
sont-elles bien
ordonnées dans
les îles Françoises ?

Qu'avoient-ils en effet qu'à repousser quelques bâtimens qui débarquoient des matelots & des soldats aussi peu disciplinés que les habitans qu'ils venoient insulter ?

Tout est changé & a dû changer. Lorsqu'on a prévu que ces établissemens, devenus considérables par leurs richesses, seroient attaqués tôt ou tard par des armées Européennes transportées sur de nombreuses flottes, on y a fait passer d'autres défenseurs. L'événement a prouvé que quelques bataillons épars étoient insuffisans contre les forces terrestres & maritimes de l'Angleterre. Le colon lui-même a jugé ses efforts incapables de retarder la révolution. Il a craint que l'ennemi victorieux ne lui fît payer un obstacle superflu ; & on l'a vu moins disposé à combattre, qu'occupé des suites de la capitulation. Bientôt calculateur politique, il a senti que les fonctions militaires ne convenoient plus à son état d'impuissance : & il a donné de l'argent pour être déchargé d'un soin qui, glorieux dans son principe, étoit dégénéré en une servitude onéreuse. Les milices furent supprimées en 1763.

Cet acte de complaisance mérita l'approbation de ceux qui n'envisageoient cette institution que comme un moyen de préserver les colonies de toute invasion étrangère. Ils pensèrent judicieusement qu'il étoit absurde d'exiger que des hommes qui ont vieilli sous un ciel ardent, pour élever l'édifice d'une grande fortune, s'exposassent aux mêmes dangers que ces malheureuses victimes de notre ambition, qui jouent à chaque moment leur vie pour une solde insuffisante à leur subsistance. Un pareil sacrifice leur parut contrarier trop la nature, pour qu'il fût raisonnable de l'espérer ; & ils applaudirent au ministère, qui avoit senti qu'il convenoit de renoncer à une défense si vaine & si onéreuse.

Les observateurs, à qui les établissemens du Nouveau-Monde sont mieux connus, portèrent de cette innovation un jugement moins favorable. Les milices, disoient-ils, sont nécessaires pour maintenir la police intérieure des isles ; pour prévenir la révolte des esclaves ; pour arrêter les courses des nègres fugitifs ; pour empêcher l'attroupement des voleurs ; pour protéger le cabotage ;
pour

pour garantir les côtes contre les corsaires. Si les colons ne forment pas des corps, s'ils n'ont ni chefs ni drapeaux, comment éloigner tant de dangers? comment dissiper ces fléaux destructeurs, lorsqu'il n'aura pas été possible de les étouffer avant leur naissance? d'où naîtront cette harmonie & cet accord, sans lesquels rien ne se fait convenablement?

Ces réflexions, qui, toutes frappantes, toutes naturelles qu'elles sont, avoient pourtant échappé à la cour de Versailles, ne tardèrent pas à changer ses dispositions. Elle se pénétra de la nécessité de rétablir les milices, mais sans vouloir renoncer aux taxes consenties pour l'entretien des troupes régulières. La difficulté étoit d'amener les peuples à cet arrangement. On négocia, on corrompit, on menaça. La Guadeloupe & la Martinique, quoique révoltées des abus d'une autorité inconstante & précipitée, se soumirent enfin aux volontés du ministère en 1767: mais cet exemple ne fit pas sur Saint-Domingue l'impression désirée, espérée peut-être. L'année suivante, il fallut faire la guerre à cette riche colonie; & ce ne fut qu'après avoir mis aux fers les magistrats de l'ouest & du sud de l'isle; qu'après avoir jonché la terre de cadavres, qu'il fut possible de réduire à la soumission des cultivateurs, aigris par les vexations d'un gouvernement avide.

Depuis cette époque, malheureusement gravée en lettres de sang, tous les habitans des possessions Françaises dans l'autre hémisphère, sont de nouveau enrégimentés. Les obligations, que cette espèce d'enrôlement impose, ont souvent varié, & ne sont pas encore clairement énoncées. Cette obscurité, toujours dangereuse dans les mains de chefs, sans cesse occupés du soin d'étendre leur juridiction, tient le citoyen dans des alarmes continuelles pour sa liberté, dont on est plus jaloux en Amérique qu'en Europe; elle l'expose chaque jour à des vexations. De-là suit pour ce genre de servitude, une horreur qui ne peut étonner que des tyrans ou des esclaves. On doit, s'il se peut, effacer les impressions du passé, on doit dissiper les défiances pour l'avenir. La législation y réussira, en faisant dans la forme des

milices , tous les changemens qui peuvent se concilier avec la police & la sûreté qu'elles doivent avoir pour objet. C'est le bonheur des peuples gouvernés, qu'il faut envisager dans l'usage de l'autorité. Si le souverain ne marche pas vers ce but, il ne vivra que sur des métaux ou des registres, bientôt usés par le tems, ou dédaignés de la postérité. Envain, la flatterie élève aux princes des monumens superbes & multipliés. La main de l'homme les érige : mais c'est le cœur qui les consacre. L'amour y met le sceau de l'immortalité. Sans lui, les hommages publics n'étaient que la bassesse du peuple & non la grandeur du maître. Il y a dans Paris une statue, qui fait tressaillir tous les cœurs d'un sentiment de tendresse. Tous les regards se tournent vers cette image de bonté paternelle & populaire. Les larmes des malheureux l'invoquent dans le silence de l'oppression. On bénit en secret le héros qu'elle éternise. Toutes les voix se réunissent après deux siècles pour célébrer sa mémoire. Du fond de l'Amérique, on réclame son nom. Dans tous les cœurs, il proteste contre les abus de l'autorité ; il prescrit contre les usurpations des droits du peuple, il promet aux sujets la réparation des maux & l'amélioration du bien ; il demande l'une & l'autre aux ministres.

LIII.
Le partage
des héritages
est-il utilement
régulé dans les
îles François-
ses ?

On doit mettre au rang des choses qu'il faut réformer, l'usage établi dans les possessions Françaises du Nouveau-Monde, de partager également, entre des enfans, l'héritage de leur père ; entre des cohéritiers, la succession de leur parent.

Nous abhorrons avec tous les hommes raisonnables, que l'orgueil ou le préjugé n'ont point corrompus, nous abhorrons le droit absurde de primogéniture, qui transfère le patrimoine entier d'une maison à un aîné qu'il corrompt, & qui précipite dans l'indigence ses frères & ses sœurs, punis comme d'un crime du hasard, qui les a fait naître quelques années trop tard. En sont-ils moins légitimes ? celui qui leur a donné l'existence est-il moins responsable de leur bonheur ? Un chef de famille n'est que dépositaire ; & fut-il jamais permis à un dépositaire de diviser inégalement le dépôt entre des intéressés qui ont un droit

égal ? Si un sauvage laissoit en mourant deux arcs & deux enfans , & qu'on lui demandât ce qu'il faut faire de ces deux arcs , ne répondroit-il pas qu'il en faut donner un à chacun ; & s'il les léguoit tous deux au même , ne laisferoit-il pas entendre que le proscrit est un fruit des mauvaises mœurs de sa femme ? Dans les contrées où cette monstrueuse exhérédation est autorisée , le père est moins respecté de tous ; de l'aîné auquel il ne peut rien ôter , des cadets auxquels il ne peut rien donner. A la tendresse filiale qui s'éteint , succède un sentiment de bassesse , qui accoutume presque dès le berceau trois ou quatre enfans à ramper aux pieds d'un seul , qui en conçoit une importance personnelle , qui ne manque guère de le rendre insolent. Des pères & des mères honnêtes craignent de multiplier autour d'eux des indigens condamnés au célibat. Tout l'héritage est placé dans les mains d'un fou , dont on n'arrête les dissipations , que par la substitution , qui est un autre mal. De si grandes calamités doivent faire présumer que le droit de primogéniture , que la superstition ne consacra pas à son origine & que le despotisme n'a aucun intérêt à perpétuer , sera tôt ou tard aboli. C'est un reste de barbarie féodale , dont nos descendans rougiront un jour.

Cependant , la loi de l'égalité , qui semble dictée par la nature même ; qui se présente la première au cœur de l'homme juste & bon ; qui ne laisse d'abord aucun doute à l'esprit sur sa rectitude & son utilité : cette loi peut être quelquefois contraire au maintien de nos sociétés. On en a l'exemple dans les isles Françaises qu'elle écarte de leur destination & dont elle prépare de loin la ruine.

Le partage fut nécessaire dans la formation des colonies. On avoit à défricher des contrées immenses. Le pouvoit-on sans population ? & comment , sans propriété , fixer dans ces régions éloignées & désertes , des hommes , qui , la plupart , n'avoient quitté leur patrie que faute de propriété ? Si le gouvernement leur eût refusé des terres , ces aventuriers en auroient cherché de climat en climat , avec le désespoir de commencer des établis-

semens sans nombre , dont aucun n'auroit pris cette consistance qui les rend utiles à la métropole.

Mais depuis que les héritages , d'abord trop étendus , ont été réduits par une suite de successions & de partages subdivisés , à la juste mesure que demandent les facilités de la culture ; depuis qu'ils sont assez limités pour ne pas rester en friche , par le défaut d'une population équivalente à leur étendue , une division ultérieure de terrains les feroit rentrer dans leur premier néant. En Europe , un citoyen obscur , qui n'a que quelques arpens de terre , tire souvent un meilleur parti de ce petit fonds , qu'un homme opulent des domaines immenses que le hasard de la naissance ou de la fortune a mis entre ses mains. En Amérique , la nature des denrées qui sont d'un grand prix , l'incertitude des récoltes peu variées dans leur espèce , la quantité d'esclaves , de bestiaux , d'ustensiles nécessaires pour une habitation : tout cela suppose des richesses considérables , qu'on n'a pas dans quelques colonies , & que bientôt on n'aura plus dans aucune , si le partage des successions continue à morceler , à diviser de plus en plus les terres.

Qu'un père , en mourant laisse une succession de trente mille livres de rente. Sa succession se partage également entre trois enfans. Ils seront tous ruinés , si l'on fait trois habitations ; l'un , parce qu'on lui aura fait payer cher les bâtimens , & qu'à proportion il aura moins de nègres & de terres ; les deux autres , parce qu'ils ne pourront pas exploiter leur héritage sans faire bâtir. Ils seront encore tous ruinés , si l'habitation entière reste à l'un des trois. Dans un pays où la condition du créancier est la plus mauvaise de toutes les conditions , les biens se sont élevés à une valeur immodérée. Celui qui restera possesseur de tout , fera trop heureux , s'il n'est obligé de donner en intérêts que le revenu net de l'habitation. Or , comme la première loi est celle de vivre , il commencera par vivre & ne pas payer. Ses dettes s'accumuleront. Bientôt , il sera insolvable ; & du désordre qui naîtra de cette situation , on verra sortir la ruine de tous les cohéritiers.

L'abolition de l'égalité des partages , est le seul remède à ce désordre. Il est tems que la législation , aujourd'hui plus éclairée , voie dans ses colonies plutôt des établissemens de choses , que de personnes. Sa sagesse lui inspirera des dédommagemens convenables , pour ceux qu'elle aura dépouillés & sacrifiés en quelque manière à la fortune publique. Elle leur doit les moyens de subsister par le seul travail possible à cette espèce d'hommes , en les plaçant sur de nouveaux terrains ; & elle se doit à elle-même d'acquérir de nouvelles richesses par leur industrie.

Sainte-Lucie & la Guyane offroient , à la paix , un beau moment pour la réforme qu'on propose. La France devoit profiter de cette occasion , peut-être unique , pour supprimer la loi du partage , en distribuant à ceux qu'on auroit dépouillés de leurs espérances , les terres qu'on vouloit mettre en valeur ; & pour les avances de cette exploitation , les sommes immenses qu'on y a jetées sans fruit. Des hommes habitués au climat ; familiarisés avec la seule culture qu'on pouvoit avoir en vue ; encouragés par l'exemple , les secours & les conseils de leur famille ; aidés enfin par les esclaves que l'état leur auroit fournis , étoient plus propres que des vagabonds ramassés dans les boues de l'Europe , à porter de nouvelles colonies au degré d'opulence & de prospérité qu'on devoit s'en promettre. Malheureusement on ne vit pas que les premières colonies en Amérique avoient dû se faire d'elles-mêmes lentement , avec de grandes pertes d'hommes , ou des ressouces extraordinaires de bravoure & de patience , parce qu'elles n'avoient point de concurrence à soutenir : mais que les nouveaux établissemens ne peuvent se former que par voie de génération , comme un nouvel essaim s'engendre d'un ancien. La surabondance de la population dans une isle , doit déborder dans une autre , & le superflu d'une riche colonie fournir le nécessaire à une peuplade naissante. C'est-là l'ordre naturel , que la politique prescrit aux puissances maritimes & commerçantes. Tout autre moyen est déraisonnable , & ne produit que la destruction. Pour n'avoir pas faisi un principe si simple & si fécond , la cour de Versailles ne doit pas rejeter le projet d'empêcher les nou-

velles divisions des terres. Si la nécessité de cette loi est prouvée ; il faut la faire, quoique dans un tems moins favorable que celui qu'on a laissé échapper. Quand on aura arrêté la décadence des habitations, par la suppression des partages, qui leur coupent tous les ressorts de la reproduction, on pourra les forcer à se libérer des dettes dont elles sont obérées.

LIV.
A-t-on pour-
vu à l'engagement au
paiement des
dettes contrac-
tées par les isles
Françoises ?

Une partie de ces dettes tire son origine des droits qu'une loi peu réfléchie donnoit aux différens cohéritiers. Cet état de détresse a augmenté, à mesure que les colonies devenoient plus riches. Parvenues au point d'avoir plus d'habitans que de plantations à faire, la population surabondante est restée dans l'oïveté, créancière des terres qu'elle n'occupoit pas, & dès-lors inutile, onéreuse même à la culture.

Il est d'autres créances qui proviennent de la vente que les colons se sont faite mutuellement de leurs habitations. Rarement va-t-on en Amérique, sans le projet de revenir jouir en Europe des richesses qu'un travail opiniâtre ou des hasards heureux, donnent ordinairement. Ceux qui ne s'écartent point de leurs vues, vivent avec plus ou moins d'économie, & font passer dans leur patrie ce qu'ils ont pu épargner de leurs revenus. Aussi-tôt qu'ils ont atteint le degré de fortune où ils aspiraient, ils cherchent à se débarrasser de leurs plantations. Dans une région où le numéraire manque, il faut les vendre à crédit ou les garder ; & la plupart des propriétaires aiment encore mieux livrer leur héritage à des acquéreurs qui manquent quelquefois à leurs engagements, que de les confier à des régisseurs rarement fidèles.

Enfin, les avances faites aux colons ont été l'occasion de beaucoup de créances. Les terres des isles Françoises, comme des autres isles de l'Amérique, n'offroient originairement aucune production qu'on pût exporter. Pour leur donner de la valeur, il falloit des fonds ; & les premiers Européens qui les occupèrent ne possédoient rien. Le commerce vint à leur secours. Il leur fournit les ustensiles, les vivres, les esclaves nécessaires pour créer des denrées. Cette association des capitaux avec l'industrie donna

naissance à une grande quantité de dettes, qui se sont multipliées, à mesure que les défrichemens se sont étendus.

Les débiteurs n'ont que trop souvent manqué aux obligations qu'ils avoient contractées. Un luxe effréné, que rien ne peut excuser dans des hommes nés dans la misère, en a réduit plusieurs à ce manquement de foi. D'autres y ont été entraînés par une indolence inconcevable dans des esprits ardens qui avoient été chercher au-delà des mers un terme à leur indigence. Les moyens les plus abondans ont péri dans les mains de quelques-uns qui manquoient de l'intelligence nécessaire pour les faire fructifier. Il s'est aussi trouvé des colons sans pudeur & sans principes, qui, en état de se libérer avec leurs créanciers, se sont audacieusement permis de retenir un bien étranger. D'autres causes ont encore concouru à diminuer la force des engagemens.

Des ouragans, dont on retracerait difficilement la violence, ont bouleversé les campagnes & détruit les récoltes. Les bâtimens les plus dispendieux, les plus nécessaires ont été englouris par des tremblemens de terre. Des insectes indestructibles ont dévoré pendant une longue suite d'années tout ce qu'on pouvoit se promettre d'un sol fertile & bien cultivé. Quelques denrées, dont la reproduction a surpassé la consommation, ont perdu leur valeur & sont tombées dans le dernier avilissement. Des guerres longues & cruelles, en opposant des obstacles insurmontables à la sortie des productions, ont rendu inutiles les travaux les mieux suivis, les plus opiniâtres.

Ces calamités, qu'on a vu quelquefois réunies & qui se sont au moins trop rapidement succédées, ont donné naissance à une jurisprudence favorable aux débiteurs. Le législateur a embarrassé de tant de formalités la saisie des terres & des esclaves, qu'il paroît avoir eu le projet de la rendre impraticable. L'opinion a flétri le petit nombre de créanciers qui entreprenoient de vaincre ces difficultés; & les tribunaux eux-mêmes ne se prêtoient qu'avec une extrême répugnance aux rigueurs qu'on vouloit exercer.

Ce système, qui a paru long-tems le meilleur qu'on pût suivre,

trouve encore quelques partisans. Qu'importe à l'état, disent ces calculateurs politiques, que les richesses soient entre les mains du débiteur ou du créancier, pourvu que la prospérité publique soit augmentée ? Mais la prospérité publique peut-elle augmenter, lorsqu'on foule aux pieds la justice ; lorsque le ministère encourage la mauvaise foi en lui offrant un asyle sous la protection de la loi, car si la loi ne poursuit pas elle protège ; lorsqu'on fomenté entre les citoyens le germe d'une méfiance qui doit, en se développant, en faire autant de fripons ennemis les uns des autres ; lorsque des emprunts, sans aucune sorte de garantie, seront devenus impossibles ou ruineux ; lorsque le brigandage de l'usure s'exercera sans aucun frein qui le retienne ; lorsqu'il n'y aura plus de crédit, ni au-dehors ni au-dedans de l'état, & que la nation entière passera pour un assemblage d'hommes sans mœurs & sans principes ? Non, la félicité générale ne peut avoir de base solide, sans la validité des engagements qui en sont la source. Le fisc lui-même doit se libérer par les voies & les règles de la justice. La banqueroute du gouvernement est un scandale, une atteinte plus funeste encore à la morale de la société qu'à la fortune des citoyens. Un tems viendra que toutes les iniquités seront citées au tribunal des nations, & que la puissance qui les commet, fera elle-même jugée par ses victimes.

D'autres spéculateurs, moins relâchés dans leurs principes, ont avancé qu'une législation éclairée annulleroit les dettes antérieures à une époque qu'il faudroit fixer. On n'examinera pas si cette pratique de quelques républiques anciennes a jamais pu être salutaire : mais nous affirmerons, sans crainte de nous égarer, qu'une pareille violation de la foi publique, si elle étoit commune, replongeroit l'Europe, devenue commerçante, dans la barbarie, dans l'inaction & dans la misère où elle étoit il y a trois ou quatre siècles. Heureusement, cette révolution destructive n'est pas à craindre. Le respect pour la propriété s'étend de jour en jour jusque chez les nations les moins éclairées. Avec le tems, il s'établira dans les isles Françaises, comme ailleurs, si le gouvernement réduit enfin les colons à donner quelque satisfaction

à leurs créanciers. On ne s'accorde pas sur les voies les plus propres à amener cet acte de justice.

Les uns souhaiteroient des loix somptuaires qui, en bornant les dépenses de l'habitant, le mettroient en état de remplir ses engagements. Comment a-t-il pu tomber dans l'esprit d'ériger en maxime les privations dans les colonies ? Leurs productions tirent tout leur prix des échanges. Anéantir ces échanges, ne seroit-ce pas forcer les Américains à faire peu de denrées ou à les donner pour rien ? Que si la métropole vouloit remplacer par des métaux la vente de ses marchandises, tout l'or qu'on tire d'une partie du Nouveau-Monde, ne refluerait-il pas dans l'autre ? Après quinze ou vingt ans d'un pareil commerce, les puissances ennemies de la France n'auroient-elles pas un motif de plus pour attaquer des possessions dont la fertilité leur cause tant d'étonnement & de jalousie ?

D'autres ont imaginé que tout crédit devroit être désormais prohibé. Mais les cultures, actuellement établies, ne souffriroient-elles donc rien de ce système absurde ? Mais le défrichement des terres vierges, qui sont généralement les plus productives, ne seroit-il pas arrêté ? Mais les opérations des négocians de la métropole ne deviendroient-elles pas de jour en jour plus languissantes ? On connoît le chagrin qu'ils ont de voir le colon riche s'accoutumer à envoyer lui-même ses produits en Europe, à tirer d'Europe ses consommations, & à réduire ses correspondans à n'être que ses commissionnaires. Si la dépendance, qui est une suite nécessaire des dettes venoit à cesser, ce ne seroit plus un petit nombre de cultivateurs, ce seroit la colonie entière qui feroit ses achats & ses ventes. Elle deviendrait commerçante, & le feroit bientôt sans concurrens, parce qu'elle seule connoitroit le terme de ses besoins.

Plusieurs voudroient qu'il fût permis de saisir & de vendre les esclaves d'un débiteur. Ceux qui cesseroient d'arroser de leurs sueurs une plantation, iroient, dit-on, en cultiver une autre ; & la colonie ne perdrait rien. Quelle erreur ! Non, jamais les noirs ne passeront impunément d'un atelier à l'autre. Ces hommes,

déjà trop malheureux, ne prendroient pas les nouvelles habitudes qu'exigeroit un changement de local, de maître, de méthode & d'occupation. Ils ne sauroient se passer de leurs maîtresses & de leurs enfans qui font leur plus chère consolation, le seul bien qui les attache à la vie. Loin de cet unique bien des ames tendres & souffrantes, ils languissent, ils tombent malades, souvent ils désertent, ou du moins ils ne travaillent qu'à regret & sans ardeur. D'ailleurs, en assurant le paiement d'un créancier, on en ruineroit infailliblement plusieurs. Le cultivateur le plus intelligent & le plus actif, privé d'une partie des bras nécessaires aux travaux de sa plantation, deviendrait en peu de tems & pour toujours insolvable.

L'honneur a paru à quelques personnes une ressource plus efficace que toutes les autres. Notez, ont-elles dit, notez d'infamie le débiteur qui manque à ses engagements, déclarez-le incapable de jamais exercer aucune fonction publique; & ne craignez pas qu'il se joue de ce préjugé. Les hommes les plus avides ne sacrifient une partie de leur vie à des travaux pénibles, que dans l'espoir de jouir de leur fortune. Or, il n'est point de jouissance dans l'opprobre. Voyez avec quelle exactitude les dettes du jeu sont payées. Ce n'est pas un excès de délicatesse, ce n'est pas l'amour de la justice qui ramènent dans les vingt-quatre heures un joueur ruiné aux pieds d'un créancier quelquefois suspect. C'est l'honneur; c'est la crainte d'être exclu de la société. Mais dans quel siècle, en quel tems invoque-t-on ici le nom sacré de l'honneur? N'est-ce pas au gouvernement à donner l'exemple de la justice qu'il veut qu'on pratique? Seroit-il possible que l'opinion publique tint pour flétris des particuliers qui n'auroient fait que ce que l'état se permet ouvertement? Lorsque l'opprobre s'introduit dans les grandes maisons, dans les premières places, dans les camps & dans le sanctuaire, fait-on rougir encore? Qui pourra craindre d'être déshonoré, si ceux qu'on appelle gens d'honneur n'en connoissent plus d'autre que celui d'être riches pour être placés, ou placés pour s'enrichir; si, pour s'élever, il faut ramper;

pour servir l'état, plaire aux grands & aux femmes; & si tous les dons de plaire supposent, au moins, de l'indifférence pour toutes les vertus? l'honneur qui s'exile des climats de l'Europe, ira-t-il se réfugier en Amérique?

La cour de Versailles, perpétuellement égarée par les administrateurs de ses colonies, a toujours paru vouloir que l'acquittement des dettes y dépendit de leurs volontés arbitraires. Jamais on n'a pu lui faire entendre que c'étoit établir un plan de tyrannie dans le Nouveau-Monde. Des chefs ignorans, capricieux, intéressés ou vindicatifs peuvent choisir, à leur gré, ceux des débiteurs qu'il leur convient de ruiner. Il leur est également facile d'être injustes envers les créanciers. Ce ne fera, ni le plus ancien, ni le plus pressé, ni le plus honnête qu'ils feront payer : mais le plus puissant, le plus protégé, le plus actif ou le plus violent. En quelque lieu du monde ou par quelque motif que ce puisse être, l'autorité ne doit point s'asseoir à la place de la justice, ni la probité ou la vertu, à la place de la loi; parce qu'il n'y a point d'autorité qu'on ne puisse corrompre; parce qu'il n'y a ni probité, ni vertu qu'on ne puisse ébranler.

Deux siècles perdus dans des essais, des expériences, des combinaisons, doivent avoir convaincu le ministère de France que la calamité qu'on déplore ici ne trouvera son terme que dans des réglemens clairs, simples d'une exécution facile. Lorsque les créanciers pourront faire sans délai, sans frais, sans formalités gênantes toutes les propriétés de leur débiteur, alors seulement l'ordre s'établira. Cette jurisprudence sévère n'aura pas un effet retroactif. L'humanité & la politique indiqueront les tempéramens qu'il conviendra de prendre pour la liquidation des dettes anciennes. Mais pour les engagemens nouveaux, rien ne pourra les soustraire à la rigueur de la loi qu'on aura portée.

Des réclamations amères & très-amères se feront d'abord entendre. Quel sera, dira-t-on, le cultivateur assez téméraire pour former quelque entreprise un peu considérable, quand il verra sa ruine certaine, si la fortune & les élémens ne secourent pas ses

travaux au jour marqué par ses engagemens ? La crainte de la misère & de l'opprobre s'emparera de tous les esprits. Dès-lors plus d'emprunts, plus d'affaires, plus de circulation. L'activité tombera dans l'inertie, le crédit sera détruit par le système même imaginé pour le rétablir.

Nous n'en doutons point, ce sera le premier langage des colons. Mais à la fin, cet ordre de choses fera chéri par ceux même qu'il aura d'abord le plus révoltés. Eclairés par les lumières publiques & par l'expérience, ils sentiront que la facilité de ne pas payer leur étoit onéreuse, & qu'ils ne trouvoient du crédit qu'en l'achetant à un prix qui balançât le risque de leur prêter.

Les tempéramens qui pouvoient convenir au premier âge des colonies, seroient de nos jours une foiblesse impardonnable. Jamais ces établissemens ne prospéreront convenablement que les moyens d'exploitation ne se multiplient, & ils ne se multiplieront que lorsque le créancier pourra prendre une confiance entière en son débiteur. Renversez le système favorable à l'impéritie, à la témérité, à la mauvaise foi : bientôt tout changera de face. Le négociant de l'Europe qui ne fait aujourd'hui qu'en tremblant de foibles avances au cultivateur de l'Amérique, ne verra pas un meilleur emploi de ses capitaux. Avec de plus grands secours, il se formera d'autres plantations. Les anciennes acquerront une valeur nouvelle. Les îles Françaises atteindront enfin au degré de fortune où la richesse de leur sol les appelle vainement depuis si long-tems. Si, malgré les progrès des connoissances, la cour de Versailles n'imaginoit pas une législation plus savante & plus parfaite que celle qui est établie dans les possessions Angloises & Hollandoises, il ne faudroit pas balancer à l'adopter. Déjà les trois puissances ont d'autres traits de conformité dans leurs principes. Elles ont également concentré les liaisons de leurs établissemens du Nouveau-Monde dans la métropole.

LV. Toutes les colonies n'ont pas eu une même origine. Les premières durent leur naissance à l'inquiétude de quelques hordes de
 La métropole, en obligeant les îles à ne livrer
 barbares, qui, après avoir long-tems erré dans des contrées

désertes , se fixoient enfin par lassitude dans un pays où ils formoient une nation. D'autres peuples , chassés de leur territoire par un ennemi puissant , ou attirés par quelque hasard dans un sol préférable à celui de leurs pères , se transplantèrent sous un nouveau ciel , & y partagèrent les terres avec les premiers habitans de ce climat étranger. L'excès de la population , l'horreur pour la tyrannie , des factions , des révolutions , déterminèrent des citoyens à quitter leur patrie , pour aller bâtir ailleurs de nouvelles cités. L'esprit de conquête fit établir une partie des soldats vainqueurs dans des états subjugués , pour s'en assurer la propriété. Aucune de ces colonies n'eut pour objet le commerce. Celles même que fondèrent Tyr , Carthage , Marseille , républiques commerçantes , n'étoient que des retraites nécessaires sur des côtes barbares , & des entrepôts , où les vaisseaux partis de différens ports , & fatigués d'une longue navigation , faisoient réciproquement leurs échanges.

qu'à elle leurs productions, en a-t-elle suffisamment assuré l'extraction ?

La conquête de l'Amérique a donné l'idée d'une nouvelle espèce d'établissement , qui a pour base l'agriculture. Les gouvernemens , fondateurs de ces colonies , ont voulu que ceux de leurs sujets qu'ils y transportoient , ne pussent consommer que les marchandises que leur fourniroit la métropole , ne pussent vendre qu'à la métropole les productions des terres qu'on leur accordoit. Cette double obligation a paru de droit naturel à toutes les nations , indépendante des conventions , & née de la chose même. Elles n'ont pas regardé une communication exclusive avec leurs colonies , comme un dédommagement excessif des dépenses faites pour les former , à faire pour les conserver. Tel a toujours été le système de l'Europe à l'égard de l'Amérique.

La France comme les autres nations , voulut toujours que ses établissemens du Nouveau-Monde lui envoyassent tous les produits de leur culture , reçussent d'elle tous leurs approvisionnemens. Mais dans l'état actuel des choses , cet arrangement est-il praticable ?

Ses îles ont besoin de farines , de vins , d'huiles , de toiles , d'étoffes , de meubles , de tout ce qui peut contribuer à rendre

la vie agréable. Elles doivent recevoir tous ces objets de la métropole qui , même dans le système d'une liberté indéfinie , les vendroit exclusivement , à l'exception des farines que l'Amérique Septentrionale pourroit donner à meilleur marché.

Mais il faut aussi à ces possessions des noirs pour leurs travaux. La métropole n'a fourni jusqu'ici que très-imparfaitement à ce grand besoin. On doit donc se résoudre à recourir aux Anglois , seuls en état de remplir le vuide. L'unique précaution qu'il conviendrait de prendre , ce seroit d'établir peut-être sur les secours qu'on recevrait de ces rivaux , un impôt qui les privât de l'avantage que des circonstances particulières leur donnent sur les négocians François.

Enfin dans l'état où sont ces colonies , les bestiaux , le poisson salé , les bois étrangers sont devenus pour elles d'une nécessité absolue. On doit regarder comme impossible de les leur porter d'Europe. Ce n'est que de la Nouvelle - Angleterre qu'elles peuvent obtenir ces moyens essentiels à l'exploitation de leurs plantations.

La contrebande plus ou moins tolérée , a été jusqu'ici la ressource des colons. Cette voie est trop chère , malhonnête & insuffisante. Il est tems que les loix prohibitives plient sous l'impérieuse loi de la nécessité. Que le gouvernement indique les ports où seront reçues les productions étrangères ; qu'il règle les denrées qu'on pourra livrer en échange ; que des institutions sages donnent de la consistance à cet arrangement : & l'on verra sortir de ce nouvel ordre de choses des avantages qui ne seront suivis d'aucun inconvénient. Il fut fait un essai de ce système en 1765. Si l'on abandonna un si heureux plan , ce fut par une suite de cette fatale instabilité qui , depuis si long-tems , décrie les opérations maritimes de la France. On le reprendra donc , & l'on assurera en même-tems aux colonies le débouché de toutes leurs productions.

Ces établissemens offrent chaque année à la métropole , leur consommation prélevée , cent mille barriques de sirop , dont la valeur peut être de neuf à dix millions. Par un intérêt mal en-

tendu, elle les a privées, elle s'est privée elle-même de ce bénéfice, dans la crainte de nuire au débit de ses propres eaux-de-vie. Celles de sucre toujours au-dessous de celles de vin, ne peuvent être que la boisson des peuples pauvres, ou même des gens les moins aisés chez les nations riches. Elles n'obtiendront la préférence que sur celles de grain que la France ne distille pas. Les siennes auront toujours pour consommateurs, même dans les îles, la classe d'hommes assez aisée pour les payer. Le gouvernement ne pourroit donc revenir trop tôt d'une erreur également injuste & funeste, ni recevoir trop tôt dans ses ports les sirops & les taffias, pour y être consommés ou pour être envoyés où le besoin les appellera. Rien n'en étendrait davantage la consommation, que d'autoriser les navigateurs François à les porter directement dans les marchés étrangers. Cette faveur devoit même s'étendre à toutes les denrées des colonies. Comme une opinion qui choquera tant d'intérêts, tant de préjugés, pourroit être contestée, il convient de la fonder sur des principes développés.

Les îles Françaises fournissent à leur métropole, des sucres, du café, du coton, de l'indigo, d'autres denrées, dont elle consume une partie, & verse l'autre chez l'étranger, qui lui donne en échange de l'argent ou d'autres marchandises dont elle a besoin. Ces mêmes îles reçoivent à leur tour de la métropole des vêtements, des subsistances, des instrumens de culture. Telle est la double destination des colonies. Pour qu'elles puissent la remplir, il faut qu'elles soient riches. Pour qu'elles soient riches, il faut qu'elles obtiennent une grande abondance de productions, & qu'elles en aient le débit au meilleur prix possible. Pour que ce débit porte ces productions au plus haut prix, il faut qu'il soit le plus grand possible. Pour qu'il puisse être le plus grand possible, il faut qu'il jouisse de la plus grande liberté possible. Pour qu'il jouisse de la plus grande liberté possible, il faut que cette liberté ne soit grevée d'aucunes formalités, d'aucunes dépenses, d'aucuns travaux, d'aucunes charges inutiles. Ces vérités démontrées par leur intime liaison, doivent décider s'il

est avantageux que les productions des colonies soient assujetties aux lenteurs, aux dépenses d'un entrepôt en France.

Il faudra nécessairement que ces frais intermédiaires retombent sur le consommateur ou sur le cultivateur. Si le premier les paie, il consommera moins, parce que ses facultés n'augmentent pas en raison de l'augmentation des frais. Si c'est le second, recevant un moindre prix de ses denrées, il rendra moins d'avances à la terre, & n'en tirera plus autant de reproductions. Le progrès évident de ces conséquences destructives, n'empêche pas qu'on n'entende dire tous les jours avec assurance, que les marchandises doivent, avant d'être consommées, faire beaucoup de frais de main-d'œuvre & de transport; que ces frais occupant & nourrissant bien du monde, contribuent à soutenir la population, & à augmenter les forces d'un état. On est si aveuglé par le préjugé, qu'on ne voit pas, que s'il est avantageux que les denrées avant d'être consommées fassent des frais comme deux, il sera plus avantageux qu'elles en fassent comme quatre, comme huit, comme douze, comme trente, pour la plus grande prospérité nationale. Dès-lors tous les peuples doivent rompre les chemins, combler les canaux, interdire la navigation des rivières, bannir même les animaux de la culture, & n'y employer que des hommes, afin d'ajouter un surcroît de frais aux frais qui déjà précèdent la consommation. Voilà pourtant toutes les absurdités qu'il faut dévorer, quand on s'engage dans le faux principe qui vient d'être combattu.

Mais les questions d'économie politique veulent être longtemps agitées, avant d'être éclaircies. J'avancerai sans crainte d'être contredit, que la géométrie transcendante n'a ni la profondeur, ni la subtilité de cette espèce d'arithmétique. Il n'y a rien de possible en mathématique, dont le génie de Newton ou de quelques-uns de ses successeurs n'ait pu se promettre de venir à bout. Je n'en dirai pas autant d'eux, dans les matières qui nous occupent. On croit, au premier coup-d'œil, n'avoir qu'une difficulté à résoudre : mais bientôt cette difficulté en entraîne

entraîne une autre, celle-ci une troisième, & ainsi de suite jusqu'à l'infini; & l'on s'apperçoit qu'il faut ou renoncer au travail, ou embrasser à la fois le système immense de l'ordre social, sous peine de n'obtenir qu'un résultat incomplet & défectueux. Les données & le calcul varient selon la nature du local, ses productions, son numéraire, ses ressources, ses liaisons, ses loix, ses usages, son goût, son commerce & ses mœurs. Quel est l'homme assez instruit pour saisir tous ces élémens? Quel est l'esprit assez juste pour ne les apprécier que ce qu'ils valent? Toutes les connoissances des différentes branches de la société ne sont que les branches de l'arbre qui constitue la science de l'homme public. Il est ecclésiastique; il est militaire; il est magistrat; il est financier; il est commerçant; il est agriculteur. Il a pesé les avantages & les obstacles auxquels il doit s'attendre des passions, des rivalités, des intérêts particuliers. Avec toutes les lumières qu'on peut acquérir sans génie; avec tout le génie qu'on peut avoir reçu sans lumières, il ne fait que des fautes. Après cela est-il étonnant que tant d'erreurs se soient accréditées parmi le peuple qui ne répète jamais que ce qu'il a entendu; parmi les spéculateurs qui se laissent entraîner par l'esprit systématique, & qui ne balancent pas à conclure une vérité générale de quelques succès particuliers; parmi les hommes d'affaires, tous plus ou moins asservis à la routine de leurs prédécesseurs, & plus ou moins retenus par les suites ruineuses d'une tentative hors d'usage; parmi les hommes d'état que la naissance ou la protection conduisent aux places importantes où ils ne portent qu'une profonde ignorance qui les abandonne à la discrétion de subalternes corrompus qui les trompent ou qui les égarent. Dans toute société bien ordonnée, il ne doit y avoir aucune matière sur laquelle on ne puisse librement s'exercer. Plus elle est grave & difficile, plus il est important qu'elle soit discutée. Or en est-il de plus importantes ou de plus compliquées que celles de gouvernement? Qu'auroit donc de mieux à faire une cour qui aimeroit la vérité, que d'encourager tous les esprits à s'en occuper? Et quel jugement seroit-on autorisé à porter de

celle qui en interdiroit l'étude, si ce n'est ou la méfiance de ses opérations, ou la certitude qu'elles sont mauvaises ? Le vrai résumé d'un édit prohibitif sur ce grand objet, ne feroit-il pas : **LE SOUVERAIN DÉFEND QU'ON LUI DÉMONTRE QUE SON MINISTRE EST UN IMBÉCILLE OU UN FRIPON, CAR TELLE EST SA VOLONTÉ QU'IL SOIT L'UN OU L'AUTRE, SANS QU'ON Y FASSE AUCUNE ATTENTION.** Le conseil de Versailles long-tems aveuglé par les ténèbres où il laissoit dormir sa nation, n'a pas encore pu s'éclairer sur l'administration qui convenoit le mieux à ses colonies. Il ne fait pas encore quel est le gouvernement le plus propre à les faire prospérer.

LVI.
L'autorité aux
îles François-
ses, est-elle
dans les mains
les plus propres
à les faire prof-
pérer ?

Les colonies Françoises établies par des hommes sans aveu, qui fuyoient le frein ou le glaive des loix, sembloient dans l'origine, n'avoir besoin que d'une police sévère. On les confia donc à des chefs, dont l'autorité étoit illimitée. L'esprit d'intrigue naturel à toutes les cours, mais plus familier chez une nation où la galanterie donne aux femmes un ascendant universel, fit de tout tems parvenir aux grandes places en Amérique, des hommes sans mœurs, chargés de dettes & de vices. Le ministère, par un reste de pudeur, craignant de les élever sur le théâtre même de leur déshonneur, les envoya réparer ou cimenter leur fortune au-delà des mers, où leurs désordres n'étoient pas connus. Une compassion mal entendue, une fausse maxime de cour, qui suppose la fourberie nécessaire & les fripons utiles, fit sacrifier de sang-froid à des brigands dignes des prisons, la tranquillité des cultivateurs, la sûreté des colonies, l'intérêt même de l'état. Ces ministres de rapine & de débauches, étouffèrent les germes du bien, & retardèrent la prospérité qui naissoit d'elle-même.

La puissance absolue porte dans sa nature un poison si subtil, que les despotes même qui s'embarquoient pour l'Amérique avec des vues honnêtes, ne tarديوient pas à s'y corrompre. Quand l'ambition, l'avarice ou l'orgueil ne les auroient pas entamés, pouvoient-ils résister à la flatterie, qui ne manque jamais d'élever sa bassesse sur la servitude générale, & d'avancer sa fortune dans les maux publics ?

Le peu de gouverneurs, qui échappèrent à la corruption,

n'ayant aucun point d'appui dans une administration sans limites, passoient continuellement d'une erreur à l'autre. Ce ne sont pas des hommes qui doivent gouverner les hommes, c'est la loi. Otez aux administrateurs cette mesure commune, cette règle de leurs jugemens; il n'y aura plus de droit, plus de sûreté, ni de liberté civile. Dès-lors on ne verra qu'une foule de décisions contradictoires; que des réglemens passagers qui s'entre-choqueront; que des ordres qui, faute de maximes fondamentales, n'auront aucune liaison entre eux. Si l'on déchiroit le corps des loix, dans l'empire même le mieux constitué par sa nature, on verroit bientôt que ce ne seroit pas assez d'être juste, pour le bien conduire. La sagesse des meilleures têtes n'y suffiroit pas. Comme elles n'auroient pas toutes le même esprit, & que l'esprit de chacune ne seroit pas toujours dans la même situation, l'état ne tarderoit pas à être bouleversé. Cette espèce de cahos fut continuel dans les colonies Françaises; & d'autant plus grand, que les chefs ne faisoient qu'y paroître, pour ainsi dire, & en étoient rappelés avant d'avoir rien vu par eux-mêmes. Après avoir marché trois ans sans guide, dans un pays nouveau, sur des plans informes de police & de loix, ces administrateurs étoient remplacés par d'autres, qui, dans un terme aussi court, n'avoient pas le tems de former des liens avec les peuples qu'ils devoient conduire, ni de mûrir assez leurs projets, pour leur donner ce caractère de justice & de douceur, qui en assure l'exécution. Ce défaut de règle & d'expérience, intimidoit si fort un de ces magistrats absolus, que, par délicatesse, il n'osoit prononcer sur les choses les plus communes. Ce n'est pas qu'il ne sentît les inconveniens de son indécision: mais tout éclairé qu'il étoit, il ne se croyoit pas les lumières d'un législateur, & il ne vouloit pas en usurper l'autorité.

Cependant il étoit aisé de tarir la source de ces désordres, en mettant à la place du gouvernement militaire, violent en lui-même, & fait pour des tems de crise & de péril, une législation modérée, fixe & indépendante des volontés particulières. Mais ce projet, mille fois proposé, déplut aux gouverneurs,

jaloux d'un pouvoir absolu, qui, redoutable en lui-même, est toujours plus odieux dans un sujet. Ces esclaves, échappés à la tyrannie secrète de la cour, n'aimoient rien tant que cette justice Asiatique, dont ils épouvantoient jusqu'à leurs créatures. La réforme fut même rejetée par des gouverneurs qui, d'ailleurs vertueux, ne voulurent pas voir, qu'en se réservant le droit de faire le bien, ils laissoient à leurs successeurs la facilité de faire le mal impunément. Tous se déclarèrent hautement contre un plan de législation qui avoit pour but de diminuer la dépendance des peuples : & la cour eut la foiblesse de céder à leurs insinuations ou à leurs conseils, par une suite de cette pente que les princes & leurs ministres ont naturellement vers le pouvoir arbitraire. Elle crut faire assez pour ses colonies, en leur donnant un intendant qui devoit balancer le commandant.

Ces établissemens éloignés, qui, jusqu'à ce moment, avoient gémì sous le joug d'un seul, se virent alors en proie à deux pouvoirs, également dangereux, & par leur division & par leur union. Lorsqu'ils se choquoient, ils partageoient les esprits, ils fesoient la discorde entre leurs partisans, ils allumoient une espèce de guerre civile. Le bruit de leurs discussions retentissoit jusqu'en Europe, où chacun d'eux avoit ses protecteurs, animés par l'orgueil ou par l'intérêt à les maintenir dans leur place. Lorsqu'ils étoient d'accord, ou parce que leurs vues bonnes ou mauvaises se trouvoient les mêmes, ou parce que l'un prenoit un ascendant décidé sur l'autre, la condition des colons devenoit encore plus fâcheuse. Quelle que fût l'oppression de ces victimes, leurs cris n'étoient jamais écoutés par la métropole, qui regardoit l'harmonie de ses délégués, comme la preuve la plus décisive d'une administration parfaite.

Le sort des colonies Françaises n'a que peu changé. Leurs gouverneurs, outre la disposition des troupes réglées, ont le droit d'enrégimenter les habitans, de leur prescrire les manœuvres qu'ils jugent à propos, de les occuper comme il leur plaît pendant la guerre, de s'en servir même pour conquérir. Dépôtaires d'un pouvoir absolu, libres & jaloux de s'en arroger toutes les fonctions qui peuvent l'étendre ou l'exercer, ils font dans

l'usage de connoître des dettes civiles. Le débiteur est mandé, condamné à la prison ou au cachot, & forcé de payer, sans d'autres formalités : c'est ce qu'on appelle le service ou le département militaire. Les intendans décident seuls de l'emploi des finances, & en règlent pour l'ordinaire le recouvrement. Ils appellent trop souvent devant eux les affaires civiles ou criminelles ; soit que la justice n'en ait pas encore pris connoissance, soit qu'elles aient été déjà portées aux tribunaux même supérieurs : c'est ce qu'on appelle administration. Les gouverneurs & les intendans accordent en commun les terres qui n'ont pas été données, & jugeoient, il n'y a que peu d'années, de tous les différends qui s'élevoient au sujet des anciennes possessions. Cet arrangement mettoit dans leurs mains, dans celles de leurs commis ou de leurs créatures, la fortune de tous les colons ; & dès-lors rendoit précaire le sort de toutes les propriétés. On ne fauroit imaginer un plus grand désordre.

Dans la mécanique, plus les puissances résistantes sont éloignées du centre, plus les forces motrices doivent être augmentées : de même, a-t-on dit, on ne peut s'assurer des colonies que par un gouvernement violent & absolu. S'il en est ainsi, le chevalier Petty n'aura pas eu tort de désapprouver ces sortes d'établissmens. Il vaut mieux que la terre reste dépeuplée, ou peu habitée, que de voir quelques puissances s'étendre pour le malheur des peuples. C'est à la France de combattre le système d'un Anglois contre les colonies, en s'éclairant de plus en plus sur la manière de les gouverner. L'esprit de lumière qui caractérise ce siècle, quoi qu'en disent ceux qui attribuent au mépris de certains préjugés les vices inséparables du luxe ; à la liberté de penser & d'écrire, les mauvaises mœurs, qui viennent des passions des grands & des abus du pouvoir : cet esprit de lumière, qui nous soutient & nous guide encore, quand la morale croule sur des fondemens ruineux, ramènera la cour de Versailles aux bons principes, que nous-mêmes nous avons si souvent ramenés sous ses yeux. Si quelqu'un s'en est offensé, interrogez-le, & vous trouverez que c'est un vil flatteur des grands, ou quelque personnage subalterne, attaché par état ou par intérêt à l'administration,

dont il est le panégyriste. Prononcez qu'il ignore le devoir de tout citoyen envers la patrie. Quoi, je serois le complice d'un scélérat, si je ne criois pas, lorsque je lui verrois jeter une torche allumée dans la maison d'un concitoyen; & mon silence seroit innocent, lorsque sous mes yeux on menaceroit d'incendier l'empire! Le sujet fidèle, ce n'est pas celui qui aveugle le souverain sur les périls de sa situation : c'est celui qui l'en instruit avec franchise, au risque de s'attirer son indignation. Mais au lieu de vous adresser au public, que ne vous adressez-vous, dit-on, à l'oreille de ceux qui gouvernent? Est-ce qu'on en approche? est-ce qu'on en est écouté? est-ce qu'ils croient ignorer quelque chose? est-ce qu'ils jugent par eux-mêmes? est-ce que les spéculations les plus importantes ne seroient pas renvoyées dans des bureaux & soumises à la décision d'un commis, qui ne manqueroit pas de les improuver, ou par ignorance, ou par vanité, ou par quelque autre motif moins secret & plus vil? Quand ma voix seroit appuyée de cent mille autres voix, il est incertain qu'elle se fit entendre. Laissez-moi donc parler. Laissez-moi dire à ma nation ce qui peut élever ses établissemens du Nouveau-Monde au degré de prospérité, au degré de bonheur dont ils sont susceptibles.

LXVII.
 Changemens
 qu'il convien-
 droit de faire
 dans l'adminis-
 tration des isles
 Françoises.

On ne trouvera que peu de changemens à faire dans ce qui concerne le culte public. Il a été subordonné, autant qu'il étoit possible, à l'autorité civile. Ses ministres sont des moines, dont l'extérieur composé, l'habillement bizarre, font plus d'impression sur des nègres bornés & superstitieux, qu'on ne pourroit l'attendre de la sublime morale de la religion. L'attrait de la nouveauté, si puissant en France, avoit inspiré, il n'y a que peu d'années, le projet de substituer à ces pasteurs commodes des évêques & un clergé nombreux. En vain tous les esprits s'étoient réunis, pour repousser un corps redoutable par son ambition, par son avarice & ses prétentions. Sans la chute du ministre inquiet & mal habile qui avoit formé ce plan destructeur, les isles Françoises alloient être tourmentées par une calamité plus fâcheuse encore, que celle qu'elles éprouvent depuis si long-tems du côté de la justice.

Un hafard, heureux ou malheureux, fonda ces grands établifsemens, un peu avant le milieu du dernier fiècle. On n'avoit alors aucune idée arrêtée fur les contrées du Nouveau-Monde. Il arriva de-là qu'on choifit pour les conduire la coutume de Paris & les loix criminelles du royaume. Les gens fages ont bien compris depuis qu'une pareille jurifprudence ne pouvoit pas convenir à un pays d'efclavage & à un climat, à des mœurs, à des cultures, à des poffeffions, qui n'ont aucune refsemblance avec les nôtres : mais ces réflexions de quelques particuliers n'ont eu aucune influence fur l'action du gouvernement. Loin de corriger ce que ces premières institutions avoient de vicieux, il a ajouté à l'abfurdité des principes l'embarras, la confufion, la multiplicité des formes. Auffi la juftice n'a-t-elle pas été rendue.

Il en fera ainfi, jufqu'à ce qu'une légiflation particulière aux ifles, rende poffibles, faciles même les décifions : mais cet ouvrage important ne feroit être fait en France. Laissez aux colons afemblés le foin de vous éclairer fur leurs befoins. Qu'ils forment eux-mêmes le code qu'ils penferont convenir à leur fituation. Lorsque ce grand travail aura été exécuté avec la maturité convenable, il fera livré aux difcuffions les plus profondes & les plus févères. La fanktion du gouvernement ne lui fera accordée que lorsque l'on n'aura pas le moindre doute fur fon utilité, fur fa perfection. Ne craignez pas alors de manquer de bons magiftrats. Les loix feront fi précifés, fi claires, fi bien adaptées aux affaires, que les tribunaux ne pourront plus être accusés d'ignorance, d'inapplication, ou de mauvaife foi.

De ce nouvel ordre de chofes, fortira une police exaète. Ce moyen de contenir les citoyens dans la règle eft facile en Europe. Le père fait la fonktion de cenfeur dans fa famille : il furveille fa femme, fes enfans, fes domeftiques. Le propriétaire ou le principal locataire exerce la même magiftrature dans fa maifon ; le manufacturier ou l'artifan, dans fa boutique ou fon atelier. Le voifin eft une efpece d'infpekteur de fon voifin. Les corps, jaloux de leur honneur, ont fans cefle les yeux ouverts fur la conduite & les actions des membres qui les compofent ; on n'y reçoit point un homme mal famé ; on en chaffe celui qui fe

déshonore. L'homme dangereux est bientôt connu, & trouve les portes fermées. L'honneur a son tribunal & la médisance a le sien. Les mœurs exercent une espèce de justice que personne ne peut décliner. Qui est-ce qui n'est pas plus ou moins retenu par le jugement public ? Toutes ces sortes d'autorités abrègent les fonctions du gouvernement. L'Amérique, remplie d'individus isolés, sans patrie, sans parens, qui se déplacent continuellement, qui se renouvellent sans cesse, & que la soif des richesses pousse toujours aux entreprises les plus hardies : l'Amérique exige une surveillance plus active, plus suivie & plus détaillée.

Cependant un officier, qui, sous le nom de lieutenant du roi, résidoit dans un port ou dans une bourgade, fut seul chargé pendant long-tems, dans les isles Françaises, de ce soin important. C'étoit un petit tyran, qui vexoit les cultivateurs, qui rançonnoit le commerce, & qui aimoit mieux vendre un pardon, que prévenir des fautes. Depuis quelques années, les commandans des milices de chaque quartier sont chargés, sous l'inspection du chef de la colonie, du maintien de la tranquillité publique. Ce nouvel arrangement est moins vicieux que l'ancien : mais il est encore trop arbitraire. Il est doux d'espérer que le même code, qui mettra la fortune des particuliers sous la protection des loix, y mettra aussi leur liberté.

A cette époque, le commerce sera mieux réglé qu'il ne l'a été. Les négocians de France ne vont pas eux-mêmes aux isles. Ils y envoient des cargaisons plus ou moins riches. Celles qui n'ont que peu de valeur, sont ordinairement distribuées au comptant par les capitaines des navires. Les plus importantes, telles que celles des esclaves, sont généralement livrées à crédit ; & ce sont des commissionnaires fixés dans ces établissemens, qui sont chargés des recouvremens. Le paiement se fait rarement aux échéances convenues ; & ce manquement de foi a toujours divisé les colonies & la métropole. Le ministère cherche depuis long-tems un terme à ces discordes éternelles. Ne pourroit-on pas établir dans chaque juridiction un registre où toutes les dettes seroient inscrites, dans l'ordre où elles auroient été contractées ?

Lorsqu'au

Lorsqu'au jugement des experts, le fonds de l'habitation se trouveroit grevée de plus de la moitié de sa valeur, chaque créancier auroit le droit de la faire vendre.

Cet arrangement, quoique sage, quoique nécessaire, déplairoit sûrement aux colons : mais ils se consoleroient de ce qu'ils auroient d'abord regardé comme une infortune, si cette rigueur étoit tempérée par une meilleure administration des finances. Le gouvernement eut la dureté de demander, dès l'origine, des tributs à des malheureux qui avoient été chercher leur subsistance dans un Nouveau-Monde. On exigea d'eux de plus fortes contributions, à mesure que leurs travaux & les fruits de leurs travaux se multiplioient. Cependant l'énorme fardeau, dont leurs denrées, leurs consommations, leurs esclaves sont surchargés, excitent à peine quelques foibles réclamations. Les plaintes portent généralement sur la manière tyrannique dont le revenu public est perçu, sur les usages pernicioeux auxquels il est destiné. Le fisc se dit ou se croit accablé par les dépenses qu'exige la conservation des isles. Elles offrent de fournir abondamment à tous ces frais, pourvu que ce soient les assemblées nationales qui ordonnent les impôts, pourvu qu'elles en aient la disposition. Alors les troupes seront plus régulièrement payées, & les fortifications mieux entretenues, sous l'inspection du gouvernement lui-même. Débarrassées de cette foule d'officiers, qui, sous le nom d'états-majors, les épuisent ; de ces légions de traitans avides qui les pressurent sans fin & sans mesure, les colonies s'occuperont de leur amélioration. Il s'ouvrira des voies commodes de tous les côtés. Les marais seront desséchés. On creusera un lit aux torrens ; celui des rivières sera redressé ; & l'on construira des ponts qui assureront les communications. Les jeunes créoles recevront sur leur propre sol une instruction convenable, qu'ils ne trouvoient pas même en passant les mers. Enfin, il y aura un corps autorisé à pourchasser jusqu'au pied du trône cette rage despotique qui saisit le plus souvent les hommes vains ou corrompus, choisis par l'intrigue ou par l'ignorance pour conduire ces régions lointaines.

Rien ne paroît plus conforme aux vues d'une politique judi-

ciens, que d'accorder à ces insulaires le droit de se gouverner eux-mêmes, mais d'une manière subordonnée à l'impulsion de la métropole, à-peu-près comme une chaloupe obéit à toutes les directions du vaisseau qui la remorque. Peut-être dira-t-on que le peuple se renouvellant sans cesse dans ces îles éloignées, par l'instabilité que le commerce y donne aux richesses, cette fermentation y jette beaucoup d'écume; & qu'on n'y verra que bien tard assez de mœurs & de lumières pour y faire naître cet esprit de patrie & ce ton de gravité qui soutiennent dignement le poids des affaires & les intérêts d'une nation. Cette objection sembleroit fondée, si l'on ne consultoit que le caractère des Européens, poussés en Amérique par leurs besoins ou par leurs vices; devenus par ces transplantations volontaires ou forcées, étrangers par-tout; ordinairement corrompus par le défaut de loix que remplace mal une police arbitraire, par ce goût dépravé de domination qui résulte de l'abus de l'esclavage, par l'éclat d'une grande fortune qui leur fait oublier leur première obscurité. Mais cette classe d'hommes expatriés ne devoit point avoir d'influence dans une administration qu'on laisseroit aux propriétaires, nés la plupart dans les colonies: puisque la justice suit naturellement la propriété, & que personne n'a plus d'intérêt & de droit au bon gouvernement d'un pays que ceux à qui la naissance y donne de plus grandes possessions. Ces créoles qui naturellement ont de la pénétration, de la franchise, de l'élévation, un certain amour de la justice qui naît de ces belles qualités, touchés des marques d'estime & de confiance que leur donneroit la métropole, en les chargeant du soin de régler l'intérieur de leur patrie, s'attacheroient à ce sol fertile, se feroient une gloire, un bonheur de l'embellir, & d'y créer toutes les douceurs d'une société civilisée. Au lieu de cet éloignement pour la France, dont le reproche est une accusation de dureté contre ses ministres, on verroit naître dans les colonies cet attachement que la confiance paternelle inspire toujours à des enfans. Au lieu de cet empressement secret qui les fait courir durant la guerre au-devant d'un joug étranger, on les verroit multiplier leurs efforts pour prévenir ou pour repousser une invasion. Si la crainte retient

les hommes sous les yeux d'un maître puissant & terrible. il n'y a que l'amour qui puisse leur commander au loin. C'est le seul ressort peut-être qui agisse dans les provinces frontalières d'un grand état, quand la mollesse & la cupidité se taisent dans la capitale devant l'autorité qui menace. L'amour est un sentiment qu'on ne sauroit trop ménager, trop étendre. Mais si le prince ne fait ni le mériter, ni le rendre, on ne le lui prodiguera pas long-tems. Alors plus de joie dans les fêtes publiques, plus de transports dans les réjouissances, plus de ces cris involontaires qui échappent à la vue de l'idole adorée. La curiosité mène & presse la foule à tout ce qui fait spectacle : mais le contentement n'y brille plus dans les regards. Une inquiétude morne s'empare des esprits. Elle se communique d'une province à l'autre, & de la métropole dans les colonies. Toutes les fortunes frappées ou menacées à la fois, sont dans l'alarme & le mouvement. Des coups d'autorité multipliés par la précipitation qui les hasarde, blessent tous les cœurs, & tombent successivement sur tous les corps. Du fond même de l'Amérique, sont traduits en criminels dans les prisons de l'Europe, les vengeurs du crime & les défenseurs du droit des colons. Les armes qui sembloient ébranlées devant l'ennemi, s'aiguisent contre ces sujets précieux à l'état. On va épouvanter dans la paix ceux même qu'on n'a pas su défendre durant la guerre. Non, jamais le ministère de France n'a donné à ses possessions du Nouveau-Monde l'appui nécessaire pour les préserver des ravages ou de l'invasion, & jamais il ne remplira cette obligation, à moins qu'il ne multiplie dans l'ancien ses arsenaux, ses ateliers & ses esclaves. Philosophes de tous les pays, amis des hommes, pardonnez à un écrivain François d'exciter sa patrie à élever une marine formidable. C'est pour le repos de la terre qu'il fait des vœux, en souhaitant de voir établir sur toutes les mers l'équilibre qui fait aujourd'hui la sûreté du continent.

Douteroit-on que la France pût aspirer à ce genre de puissance? Voyez sa passion. Aidez-vous pour n'être dépendante d'aucune des puissances qui l'environnent; assez heureusement limitée pour n'être pas assaillie par sa grandeur, cette monarchie

LVIII.

La France
peut-elle avoir
une marine mi-
litaire? Lui con-

vient-il de l'a-
voir ? Mesures
qu'elle doit
prendre pour
l'usage.

est située au centre de l'Europe entre l'océan & la méditerranée. Elle peut transporter toutes ses productions d'une mer à l'autre, sans passer sous le canon menaçant de Gibraltar, sous le pavillon insultant des Barbaresques. Ses provinces sont la plupart arrosées par des rivières ou coupées par des canaux qui assurent la communication de ses terres centrales avec ses ports, de ses ports avec ses terres centrales. Un heureux hasard lui a donné des voisins qui ne savent pas fournir à leur subsistance, ou qui n'ont qu'un commerce purement passif. La température de son climat lui procure l'avantage incalculable d'expédier & de recevoir ses navires dans toutes les saisons. Elle doit à la profondeur de ses rades de donner à ses vaisseaux la forme la plus propre à la célérité, à la sûreté.

La France manqueroit-elle d'objets & de matières à exporter. Tous les peuples se disputent ses productions de l'ancien & du Nouveau-Monde : mais c'est encore plus par ses manufactures & par ses modes qu'elle a subjugué l'Europe & quelques parties de l'autre hémisphère. Les nations sont fascinées & n'en reviendront point. Les efforts qu'on a faits par-tout pour s'affranchir d'un tribut ruineux, en copiant cette industrie étrangère, n'ont eu nulle part le succès qu'on en attendoit. La fécondité de l'invention devancera toujours la promptitude de l'imitation ; & la légèreté d'un peuple qui rajeunit tout dans ses mains, qui vieillit tout chez ses voisins, trompera la jalousie & l'avidité de ceux qui voudront la surprendre en la contrefaisant. Quelle pourroit être la navigation d'un empire qui fournit aux autres états les alimens de leur vanité, de leur luxe, de leur volupté ?

La population de la France seroit-elle jugée insuffisante pour des armemens nombreux ? Qui peut ignorer aujourd'hui que cette puissance compte vingt-deux millions d'habitans ? Le reproche qu'on lui fait d'avoir sur chaque navire plus de matelots que ses rivaux, ne prouve-t-il pas lui seul que, dans cet état, ce ne sont pas les hommes qui manquent à l'art, mais que c'est l'art qui manque aux hommes. Cependant, quel peuple a reçu de la nature plus de cette vivacité de génie qui doit perfectionner la construction des vaisseaux, plus de cette dextérité de corps qui

peut économiser le tems & les frais de la manœuvre par la simplicité, par la célérité des moyens ?

La France seroit-elle réduite à l'impuissance d'avoir une marine, parce qu'elle ne trouveroit pas dans son sein toutes les munitions navales ? Mais ses rivaux ne sont-ils pas obligés comme elle, & plus qu'elle, à demander des secours au nord de l'Europe ? Leur climat, leur industrie & leurs colonies leur donnent-ils les mêmes facilités pour consommer leurs échanges avec la mer Baltique ?

La France a donc tous les moyens convenables pour être une puissance vraiment maritime. Mais lui convient-il d'avoir cette ambition ?

On ne connut long-tems que des armées nombreuses & aguerries pour arriver à la fortune & à la gloire. Les deux Indes furent découvertes ; & cet événement imprévu fit une révolution étonnante dans tous les esprits. Peut-être une ambition raisonnable se seroit-elle bornée à obtenir par des échanges les richesses & les productions de ces deux grandes parties du globe. L'amour de la domination, trop ordinaire aux nations, fit préférer généralement le système ruineux & destructeur des conquêtes. Ces immenses contrées furent la plupart asservies. On alla plus loin. Les hommes qui habitoient ces nouveaux climats étoient ou trop foibles, ou trop indolens, pour servir d'instrumens à la cupidité d'un ravisseur injuste. En plusieurs endroits ils furent exterminés ou chassés des campagnes qui les avoient vu naître, & remplacés par des Européens, par des esclaves Africains, qui multiplièrent les denrées dont ils avoient trouvé le germe, qui établirent d'autres cultures auxquelles se prêtoit aisément un sol neuf, fécond & varié.

Il falloit donner de la stabilité à ces établissemens. On pouvoit craindre, & l'inquiétude des nations qui étoient entrées en partage de ces régions intactes, & la jalousie des nations qui n'avoient pas eu cet avantage : des forces navales pouvoient seules donner de la consistance aux colonies naissantes, aux colonies même qui avoient fait le plus de progrès. Pour les préserver de l'invasion, on construisit, on arma des flottes. A cette époque remarquable, la politique changea tout-à-fait de face. La terre

se vit , en quelque manière , soumise à la mer ; & les grands coups d'état furent frappés sur l'océan.

La France , moins accoutumée à servir de guide qu'à surpasser ses maîtres , la France vit sans émulation s'élever un nouveau genre de puissance. La marine n'entra même pour rien dans les trop vastes projets de l'ambitieux Richelieu. Il étoit réservé au monarque dont il avoit préparé la grandeur de faire respecter son pavillon dans les deux hémisphères : mais cette gloire n'eut que peu de durée. Louis XIV souleva par ses entreprises tout le continent de l'Europe ; & pour résister aux ligueurs qui s'y formèrent , il lui fallut foudroyer des armées innombrables. Bientôt son royaume ne fut plus qu'un camp ; ses frontières ne furent plus qu'une haie de places fortes. Sous ce règne brillant , les ressorts de l'état furent toujours trop tendus. On ne sortoit d'une crise que pour entrer dans une autre. A la fin , le désordre se mit dans les finances ; & dans l'impossibilité de suffire à toutes les dépenses , le sacrifice des forces navales fut jugé , mal-à-propos peut-être , indispensable.

Depuis la fin d'un siècle , où la nation soutenoit du moins ses disgrâces par le souvenir de ses succès , en imposoit encore à l'Europe par quarante ans de gloire , chérissoit un gouvernement qui l'avoit honorée , & bravoit des rivaux qu'elle avoit humiliés : depuis cette époque , la France a perdu beaucoup de sa fierté , malgré les acquisitions dont son territoire s'est agrandi. De longues paix ne l'auroient pas énervée , si l'on eût tourné vers la navigation des forces trop long-tems prodiguées à la guerre : mais sa marine militaire n'a pris aucune consistance. L'avarice d'un ministère , les prodigalités d'un autre , l'indolence de plusieurs : de fausses vues , de petits intérêts ; les intrigues d'une cour qui mènent le gouvernement ; une chaîne de vices & de fautes ; une foule de causes obscures & méprisables : tout a empêché la nation de devenir sur mer ce qu'elle avoit été dans le continent , d'y monter du moins à l'équilibre du pouvoir , si ce n'étoit pas à la prépondérance. Les pertes même qu'elle fit , dans toutes les parties du globe , durant les hostilités commencées en 1756 , les humiliations qu'il lui fallut dévorer à la paix de 1763 , ne rendirent

pas l'esprit de sagesse au conseil qui la gouvernoit, ne ramenèrent pas ses projets & ses efforts au système d'une marine redoutable.

Mais par quelles voies la France parviendrait-elle à créer, à maintenir des forces navales ?

Une première opération, sans laquelle les autres seroient inutiles ou funestes, sera l'encouragement de la navigation marchande. Seule, elle peut former des hommes endurcis aux injures des climats, aux fatigues du travail, aux dangers des tempêtes. Cette vérité, bien sentie, fera supprimer les innombrables entraves qui jusqu'ici ont exclusivement assuré aux bâtimens étrangers l'exportation des denrées du royaume, qui même leur livrent trop souvent son propre cabotage. On n'affirmera pas qu'un acte de navigation pareil à celui qui a produit la grandeur de l'Angleterre convint à la France : mais du moins cette couronne devrait-elle faire de tels réglemens que ses sujets pussent entrer en partage des bénéfices que les Suédois, les Danois & les Hollandois viennent leur enlever jusque dans ses rades ?

Ce nouvel ordre de choses ne s'établira jamais si la marine marchande ne sort de l'humiliation où jusqu'ici elle a été malheureusement plongée. La loi veut que nul navigateur ne puisse commander un bâtiment de commerce, sans avoir fait trois campagnes sur un vaisseau de roi ; elle veut qu'après cette épreuve, on puisse le forcer à y servir encore durant la guerre. L'état d'abjection où on le tient dans ce service, écarte nécessairement de la mer les hommes qui ont reçu de l'éducation, qui jouissent de quelque fortune, ou qui se trouvent de l'élévation. Il faut briser ces honteuses chaînes, ou renoncer à l'espoir de voir l'océan se couvrir de nombreux, de riches armemens.

L'oppression sous laquelle on tient les matelots, est un autre obstacle à la multiplication des expéditions. Ces hommes qui contribuent si essentiellement à l'opulence & à la force du royaume, sont tous inscrits sur des registres avec l'obligation de s'embarquer dans les vaisseaux de guerre, au premier ordre du ministère, pour le tems qu'il veut, & au prix qu'il juge à propos d'y mettre, sans que les talens ni l'âge puissent rien changer à la dureté de ces conditions. Lors même que le service public ne les occupe pas, ils ne

peuvent disposer de leurs bras & de leur loisir que de l'aveu d'un agent du gouvernement. Cet esclavage détourne d'une profession si nécessaire la plupart de ceux que leur inclination y porteroit, si elle n'étoit pas destructive de toute liberté. Qu'on supprime les classes, qu'on en tempère du moins la rigueur, & l'on verra les ports, les côtes de la France se couvrir de navigateurs.

Mais qui les conduira aux combats, à la défense de la patrie ? Seignelay décida que ce seroit la noblesse, & l'on a pensé depuis comme Seignelay. La nature a-t-elle donc exclusivement accordé au gentilhomme une constitution physique que les climats, la faim, les fatigues ne sauroient altérer ? Lui a-t-elle exclusivement donné l'audace qui fait braver les périls, le sang-froid qui les fait surmonter ? Lui a-t-elle exclusivement départi le génie qui décide & fixe la victoire ? L'opinion, le préjugé donnent, dit-on, aux hommes de cet ordre, une ardeur pour la gloire, une indifférence pour les richesses qui ne se trouvent pas dans les autres conditions. Quoi ! ce seroit au sein d'une cour corrompue, dans les décombres d'un château ruiné qu'il faudroit aller chercher de préférence des principes d'élévation ou de désintéressement ? Ah ! croyez que le fils d'un armateur, dont la fortune a couronné les heureux travaux, & qui ne peut avoir d'ambition que celle d'illustrer son nom, n'est pas moins appelé aux actions mémorables, aux grands sacrifices, que ce jeune noble qui s'environne sans cesse des lauriers de ses aïeux. Depuis quand le titre qu'on a est-il un aiguillon plus puissant que le titre auquel on aspire ? Le premier qui mérita la noblesse, qu'étoit-il avant que de l'avoir obtenue ? Mettez à sa place un de ses illustres descendans, & il auroit laissé roturiers ses enfans & ses neveux. La véritable noblesse étoit dans le sang & dans la destinée avant que d'exister sur un parchemin. Il faut du bonheur & du mérite ; du bonheur qui nous présente aux grandes occasions ; du mérite qui nous y fasse répondre. Tous ceux qui dans les siècles passés se sont anoblis ; tous ceux qui s'anobliront dans les siècles à venir, ont prouvé & prouveront que le ciel ouvre ces deux grandes voies à un petit nombre d'hommes, & qu'il est aussi facile d'avoir l'âme

l'ame haute sous un vêtement bourgeois, que l'ame basse sous un cordon. Le courage, la vertu & le génie font de toutes les conditions. Mais voulez-vous savoir de bonne foi ce qui en est ? Ouvrez indistinctement la carrière à tous ceux qui auront reçu une éducation honnête. Qu'ils soient embarqués sur des vaisseaux de guerre ; qu'ils fassent quelques campagnes sous des chefs expérimentés ; qu'ils soient assujettis à tous les travaux, à toutes les privations qu'exige une profession si difficile. Après ces épreuves, vous admettrez dans la marine royale les élèves qui auront montré le plus de vigueur, d'intelligence, de courage & d'émulation.

La beauté d'un art qui fait quelquefois maîtriser les élémens ; les avantages d'un métier où les occasions sont plus fréquentes, & dans lequel la gloire est individuelle dès qu'on est appelé au commandement du plus petit bâtiment : ces raisons les pousseront à étudier, à réfléchir, sur-tout à désirer de pratiquer sans cesse : car c'est dans ce métier que la théorie la plus savante a besoin d'être accompagnée de la pratique la plus continuelle. Soit dans les combats, soit dans la simple navigation, les résolutions doivent être si promptes qu'elles paroissent plutôt l'effet du sentiment que celui de la réflexion. L'homme de mer a sur-tout besoin de ces pensées déclinives, de ces illuminations soudaines, comme les avoit si bien définies un orateur sublime dans l'éloge d'un grand capitaine ; & ces coups d'instinct & de talent, pour parler un langage moins élevé, doivent plus souvent être le partage de la pratique, que celui de la théorie.

Une pratique continuelle ! que ce mot est étranger à la marine de France. Des armemens déconfus. Des campagnes d'un jour, où l'on voit en sortant du port le jour qu'on doit y rentrer. Des côtes que l'on parcourt avec aussi peu d'attention que les pays où l'on voyage en poste. Des colonies d'où l'on part aussi étranger qu'on y est arrivé. Des missions où l'on ne porte que des lûtes d'un prompt retour, & où l'on a les yeux & le cœur constamment tournés vers ses habitudes. Des vaisseaux que l'on envisage comme des prisons, & que l'on quitte avec transport sans en connoître ni les défauts, ni les qualités. O François ! ô mes

concitoyens ! voilà dans la plus exacte vérité, voilà quel a été jusqu'ici le déplorable emploi des forces navales de votre patrie.

A ces armemens successifs de quelques frégates isolées, dont la mission passagère n'est d'aucune utilité réelle, substituez des escadres permanentes durant trois ans ou plus dans tous les parages de l'ancien & du Nouveau-Monde, où vous avez des établissemens, où vous faites un grand commerce. Que ces croisières instructives occupent constamment la moitié de vos bâtimens inférieurs, & quelques vaisseaux de ligne. Alors les officiers qui ne tiennent à leur état que par la facilité de n'en pas remplir les devoirs, prendront le parti de se retirer. Alors ceux qui persévéreront dans ce métier périlleux & honorable, acquerront des lumières, de l'expérience, l'amour d'un élément où ils doivent trouver leur gloire & leur fortune. Alors des inférieurs jaloux de plaire à des chefs destinés à leur commander long-tems, connoîtront la subordination. Alors les équipages formés avec soin au service & à la manœuvre par des capitaines qui devront recueillir le fruit de tant de peines, se battront avec plus de résolution & plus de capacité. L'Europe a paru étonnée que les François, dignes émules des Anglois au commencement des dernières guerres, aient perdu avec le tems, cette honorable égalité. Plusieurs causes ont influé dans la révolution. La principale qui n'a pas été apperçue, c'est que les premiers ont eu de nouveaux matelots à chaque campagne, & que leurs rivaux ont conservés les mêmes matelots jusqu'à la fin des hostilités.

L'établissement des stations sera suivi d'autres innovations non moins importantes. Le corps de la marine, actuellement trop nombreux, actuellement surchargé de membres inutiles & oisifs, sera proportionné au nombre des vaisseaux & des armemens. On abolira ces funestes départemens qui excitent des jalousies sans émulation, & qui par des haines héréditaires font souvent avorter les projets le mieux combinés. L'ordre du tableau, qui par-tout & dans tous les siècles a étouffé le génie & les talens, cessera de présider aux promotions & aux récompenses. Dans le trop grand nombre de grades qu'il faut parcourir, plusieurs seront supprimés, afin qu'il soit possible d'arriver au commande-

ment, avant l'âge prescrit par la nature pour le quitter. Si l'on croit devoir conserver les classes, la direction en sera changée & mieux ordonnée. Les Amiraux dont l'âge, les travaux, les blessures auront diminué les forces, le courage ou l'activité, composeront un tribunal qui présidera au choix des munitions navales à leur conservation & à leur emploi. C'est lui qui admettra dans le corps, qui décidera des promotions, qui donnera les commandemens, qui réglera les croisières, qui dirigera, autant qu'il se peut, les opérations. Tel sera désormais le conseil d'un ministre, qui étranger à ses fonctions, placé à cent lieues de la mer, livré par goût ou par nécessité aux intrigues d'une cour orageuse, n'a cessé d'être jusqu'à nos jours le jouet de quelques aventuriers obscurs, ignorans & intéressés.

A mesure que les plans de réformation qu'on vient de tracer, s'exécuteront, les vaisseaux qui pourrissoient dans l'inaction seront réparés, il en sera construit d'autres. La France se verra dans peu de nombreuses flottes. Mais où trouver des ressources pour les mettre en activité !

Démolissez des édifices trop magnifiques ou inutiles, dont l'entretien devient ruineux. Mettez fin aux infidélités trop ordinaires dans l'achat des munitions navales, à la négligence qu'on a porté jusqu'ici à leur conservation. Renvoyez ces manœuvres défectueuses que la protection a multipliés sans mesure dans vos arsenaux. Simplifiez la marche de votre administration en mettant de la justice & de l'exactitude dans vos paiemens. Diminuez les équipages trop nombreux de vos armemens, de l'aveu de tous les gens désintéressés. Réduisez à la demi-tide tous ceux de vos officiers que le service de l'état n'occupera pas à la mer. Bannissez tous les genres de luxe, de délicatesse, de volupté qui énervent vos défenseurs & ruinent vos escadres. Rendez les radoub, les réparations de vos vaisseaux plus rares. Après ces changemens, les fonds actuellement assignés pour la marine, se trouveront suffisans pour élever à un degré respectable cette branche si essentielle de votre puissance. Il est même un moyen très-simple de la porter plus haut sans de nouvelles dépenses ; & le voici.

La France a formé dans le Nouveau-Monde des colonies qui lui envoient chaque année pour cent trente millions de denrées. Un produit si considérable ne pourroit lui échapper, sans laisser un vuide immense dans son numéraire, dans sa population, dans son industrie, dans son revenu public. L'importance de conserver ces riches établissemens a été sentie; & pour y parvenir, on a eu recours à des bataillons, à des forteresses. L'expérience a prouvé la foiblesse de cette défense. Elle appartient à la marine, & ne peut appartenir qu'à elle. Qu'on mette donc les isles sous ses voiles, & qu'on verse dans ses caisses ce que coûtoit la protection insuffisante qu'on leur accordoit: alors les fonds ordinaires de la marine de France se trouveront suffisans pour donner à ses opérations de la dignité & des avantages.

Telle est l'espérance de l'Europe. Elle ne croira pas sa liberté assurée jusqu'à ce qu'elle voie voguer sur l'océan un pavillon qui ne tremble point devant celui de la Grande-Bretagne. Le vœu des nations est maintenant pour la puissance qui saura les défendre contre la prétention d'un seul peuple à la monarchie universelle des mers; & il n'y a en ce moment que la France qui puisse les délivrer de cette inquiétude. Le système de l'équilibre ordonne donc que la cour de Versailles augmente ses forces navales, d'autant plus qu'elle ne le peut sans diminuer ses forces de terre: alors son influence partagée entre les deux élémens, ne sera plus redoutable sur aucun qu'à ceux qui voudroient en troubler l'harmonie.

Et puisse avant que je meure, cette grande révolution déjà commencée, s'achever à la suite de quelques-unes des réformes que j'ai indiquées. Alors j'aurai obtenu la véritable récompense de mes veilles. Alors je m'écrierai: Ce n'est donc pas en vain que j'ai observé, réfléchi, travaillé. Alors je m'adresserai au ciel, & je lui dirai: « A présent tu peux disposer de moi, car mes » yeux ont vu la splendeur de mon pays, & la liberté des mers » restituée à toutes les nations ».



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE *ET* POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*

LIVRE QUATORZIÈME.

Établissmens des Anglois dans les isles de l'Amérique.

UN nouvel ordre de choses va se présenter à nos regards. L'Angleterre est, dans l'histoire moderne, la contrée des grands phénomènes politiques. C'est-là qu'on a vu la liberté le plus violemment aux prises avec le despotisme, tantôt foulée sous ses pieds, & tantôt l'écrasant à son tour. C'est-là qu'elle a fini par triompher, & que, jusqu'au fanatisme de religion, tout a concouru à son triomphe. C'est-là qu'un roi, trainé juridiquement sur l'échafaud, & qu'un autre, déposé avec toute sa race par un arrêt de la nation, ont donné une grande leçon à la terre. C'est-là qu'au milieu des convulsions civiles, & dans les intervalles d'un calme momentané, on a vu les sciences exactes & profondes

portées le plus loin ; les esprits s'accoutumer à raisonner , à réfléchir , à s'occuper sur-tout du gouvernement. C'est-là enfin qu'après de longues & violentes secousses , s'est formée cette constitution , sinon parfaite , sinon exempte d'inconvéniens , du moins la plus heureusement assortie à la situation du pays ; la plus favorable à son commerce ; la plus propre à développer le génie , l'éloquence , toutes les facultés de l'esprit humain ; la seule , peut-être , où , depuis que l'homme vit en société , les loix lui aient assuré sa dignité , sa liberté personnelle , sa liberté de penser ; où elles l'aient fait , en un mot , citoyens , c'est-à-dire , partie constituante & intégrante de l'état & de la nation.

I.
 Quel étoit l'état de l'Angleterre, lorsqu'elle commença à former des établissemens dans les îles de l'Amérique.

L'Angleterre n'avoit pas encore donné au monde ce grand spectacle , lorsqu'elle commença ses établissemens dans l'archipel de l'Amérique. Son agriculture n'embrassoit alors ni le lin , ni le chanvre. Les tentatives qu'on avoit faites pour élever des mûriers & des vers à soie , n'avoient pas été heureuses. Tous les soins du laboureur étoient tournés vers la multiplication des bleds , qui , malgré le goût de la nation pour la vie champêtre , suffisoient rarement à la subsistance du royaume. Une grande partie de ses greniers étoient approvisionnés par les champs qui bordent la mer Baltique.

L'industrie étoit encore moins avancée que l'agriculture. Elle se réduisoit à des ouvrages de laine. On les avoit multipliés depuis quelques années que l'exportation de la matière première étoit défendue : mais un peuple insulaire , qui sembloit ne travailler que pour lui , n'avoit pas su donner à ses étoffes , les agrémens du luxe , que le goût imagine pour le débit & la consommation. Elles alloient recevoir la teinture & le lustre en Hollande , d'où elles circuloient dans toute l'Europe , & repassoient même en Angleterre.

La navigation occupoit à peine dix mille matelots. Ils étoient au service des compagnies exclusives , qui s'étoient emparées de toutes les branches de commerce , sans en excepter celle des draps , dont les autres ensemble ne formoient qu'un dixième dans la masse des richesses vénales de la nation. Celles-ci se

trouvoient ainsi concentrées dans les mains de trois ou quatre cens personnes, qui s'accordoient pour fixer à leur profit le prix des marchandises, soit à l'entrée, soit à la sortie du royaume. Le privilège de ces monopoleurs s'exerçoit dans la capitale, où la cour vendoit les provinces. Londres seul avoit six fois plus de vaisseaux, que tous les ports de l'Angleterre.

Le revenu public n'étoit pas, ne pouvoit pas être fort considérable. Il étoit en ferme; méthode ruineuse qui a précédé la régie dans tous les états, & qui ne s'est perpétuée que dans les gouvernemens absolus. La dépense étoit proportionnée à la modicité du fisc. La flotte n'étoit pas nombreuse; & les bâtimens qui la composoient étoient si foibles, qu'au besoin, les navires marchands étoient convertis en vaisseaux de guerre. Cent soixante mille hommes de milice, qui composoient les forces nationales, étoient armés en tems de guerre. Jamais on ne voyoit de troupes sur pied durant la paix; & le prince même n'avoit point de garde.

Avec des moyens si bornés au-dedans, la nation ne devoit guère s'étendre par des colonies. Cependant elle en fonda, qui jetèrent de profondes racines de prospérité. Ces établissemens durent leur origine à des événemens, dont la cause avoit des sources bien éloignées dans le passé.

Quand on connoit l'histoire & la marche du gouvernement Anglois, on fait que l'autorité royale ne fut long-tems balancée, que par un petit nombre de grands propriétaires appelés barons. Ils opprimoient continuellement le peuple, dont la plus grande partie étoit avilie par l'esclavage; & ils luttoient sans cesse contre la couronne, avec plus ou moins de succès, suivant le caractère des chefs & le hasard des circonstances. Ces querelles politiques faisoient verser des torrens de sang.

Le royaume étoit épuisé par des guerres intestines de deux cens ans, lorsque Henri VII en prit les rênes au sortir d'un champ de bataille, où la nation, divisée en deux camps, avoit combattu pour se donner un maître. Ce prince habile profita de la lassitude, où de longues calamités avoient laissé ses sujets,

II.
Causes qui in-
tèrent la popu-
lation des îles
Angloises.

pour étendre l'autorité royale, dont l'anarchie du gouvernement féodal n'avoit jamais pu fixer les limites, en les resserrant sans cesse. Il étoit secondé dans cette entreprise, par la faction qui lui avoit mis la couronne sur la tête, & qui étant la moins nombreuse, ne pouvoit espérer de se maintenir dans les principaux emplois où elle se voyoit élevée, qu'en appuyant l'ambition de son chef. On donna de la solidité à ce plan, en autorisant pour la première fois la noblesse, à aliéner ses terres. Cette faveur dangereuse, jointe à l'attrait du luxe qui perçoit en Europe, produisit une grande révolution dans les fortunes. Les fiefs immenses des barons se dissipèrent par degrés, & les possessions des communes s'étendirent.

Les droits, qui suivent les terres, s'étant divisés avec les propriétés, il n'en fut que plus difficile de réunir les volontés & les forces de plusieurs, contre l'autorité d'un seul. Les monarques profitèrent de cette époque favorable à leur agrandissement, pour gouverner sans obstacle & sans contradiction. Les seigneurs déchus, craignirent un pouvoir qu'ils avoient renforcé de toutes leurs pertes. Les communes se crurent assez honorées d'imposer les taxes nationales. Le peuple un peu foulagé de son joug par ce léger mouvement dans la constitution, toujours borné dans l'étroite enceinte de ses idées, au soin de ses affaires ou de ses travaux, étoit dégoûté des séditions par le dégât & les misères qui l'en punissoient. Ainsi, lorsque les yeux de la nation cherchoient le souverain pouvoir qui s'étoit égaré dans la confusion des guerres civiles, le monarque seul arrêtoit tous les regards. La majesté du trône, qui concentroit sur lui toute sa splendeur, sembloit la source de l'autorité, dont elle ne devoit être que le signe visible & l'organe permanent.

Telle étoit la situation de l'Angleterre, lorsque Jacques I y fut appelé d'Ecosse, comme seul héritier de deux royaumes, que son avènement réunit sous la même main. Une noblesse inquiète, agitant de ses fureurs ses barbares vassaux, avoit mis le trouble & le feu des séditions dans ces montagnes du Nord, qui partageoient l'île en deux états. Le monarque avoit pris,

dès

dès son enfance, autant d'éloignement pour l'autorité limitée, que le peuple avoit conçu d'horreur pour le despotisme de la monarchie absolue. Celle-ci régnoit dans toute l'Europe. Egal des autres souverains, comment le nouveau roi n'auroit-il pas ambitionné le même pouvoir ? Ses prédécesseurs en avoient joui, depuis un siècle, en Angleterre même. Mais il ne voyoit pas que c'étoit un bonheur dont ils avoient été redevables à l'habileté de leur politique, ou à la faveur des conjonctures. Ce prince théologien, croyant tenir tout de Dieu, rien des hommes, voyoit en lui seul l'esprit de raison, de sagesse, de conseil ; & sembloit s'attribuer l'infailibilité, que la réformation dont il suivoit les dogmes sans les aimer, avoit ôtée aux papes. Ces faux principes, qui feroient du gouvernement un mystère de religion, d'autant plus révoltant qu'il porteroit à la fois sur les opinions, sur les volontés & sur les actions, s'étoient si fort enracinés dans son esprit, avec tous les autres préjugés d'une mauvaise éducation, qu'il ne pensoit pas même à les appuyer d'aucune des ressources humaines de la prudence ou de la force.

Rien ne s'accordoit moins que ce système, avec la disposition générale des esprits. Tout s'agitoit au-dedans & au-dehors. La naissance de l'Amérique avoit hâté la maturité de l'Europe. La navigation embrassoit le globe entier. La communication entre les peuples alloit être le fléau des préjugés : elle ouvroit une porte à l'industrie & aux lumières. Les arts mécaniques & libéraux s'étendoient, & marchaient à leur perfection par le luxe. La littérature prenoit les ornemens du goût. Les sciences acquéroient la solidité que donne l'esprit calculateur du commerce. La politique agrandissoit la sphère de ses vues. Cette fermentation universelle, élevoit, exaltoit les idées des hommes. Bientôt tous les corps qui formoient le colosse monstrueux du gouvernement gothique, endormis depuis plusieurs siècles dans la léthargie de l'ignorance, commencèrent de toutes parts à se remuer, à former des entreprises. Dans le continent, où le prétexte de la discipline avoit enfanté des armées mercenaires, la plupart des princes acquirent une autorité sans bornes, opprimant leurs

peuples par la force ou par l'intrigue. En Angleterre, l'amour de la liberté si naturel à l'homme qui se sent ou qui pense; excité dans le peuple, par les novateurs en matière de religion; réveillé dans les esprits cultivés par un commerce familier avec les grands écrivains de l'antiquité, qui puisèrent dans la démocratie le sublime de la raison & du sentiment : cet amour de la liberté alluma dans les cœurs généreux, la haine excessive d'une autorité sans limites. L'ascendant que fut prendre & conserver Elisabeth, par une prospérité de quarante ans, retint cette inquiétude, ou la détourna vers des entreprises utiles à l'état. Mais on ne vit pas plutôt une branche étrangère sur le trône, & le sceptre dans les mains d'un monarque peu redoutable par la violence même de ses prétentions, que la nation revendiqua ses droits, & conçut l'ambition de se gouverner.

Alors éclatèrent des disputes vives, entre la cour & le parlement. Les deux pouvoirs sembloient essayer leurs forces, en se choquant continuellement. Le prince prétendoit qu'on lui devoit une obéissance purement passive, & que les assemblées nationales ne servoient que d'ornement, & non de base à la constitution. Les citoyens réclamoient avec chaleur contre ces principes, toujours foibles dès qu'ils sont discutés, & soutenoient que le peuple faisoit l'essence du gouvernement, autant & plus que le monarque. L'un est la matière, l'autre la forme. Or la matière peut & doit changer de forme, pour sa conservation. La loi suprême est le salut du peuple, & non du prince. Le roi peut mourir, la monarchie périr, & la société subsister, sans monarque & sans trône. Ainsi raisonnaient les Anglois, dès l'aurore de la liberté. On se chicanoit; on se contrarioit; on se menaçoit. Jacques finit sa carrière au milieu de ces débats, laissant à son fils ses droits à discuter, avec la résolution de les étendre.

L'expérience de tous les âges a prouvé que la tranquillité qui naît du pouvoir absolu, refroidit les esprits, abat le courage, retrécit le génie, jette une nation entière dans une léthargie universelle. Mais exposons les degrés successifs de cette misère,

& que les peuples connoissent le profond anéantissement dans lequel ils croupissent ou dont ils sont menacés.

Au moment où s'est élevé, au centre d'une nation, le grand fantôme sur lequel on ne porte ses regards qu'en tremblant, les sujets se partagent en deux classes. Les uns s'éloignent par crainte; les autres s'approchent par ambition; & ceux-ci se promettent la sécurité dans la conscience de leur bassesse. Ils forment entre le despote & le reste de la nation, un ordre de tyrans subalternes, non moins ombrageux & plus cruels que leur maître. Ils n'ont à la bouche que ces mots : Le roi; le roi l'a dit; le roi le veut; j'ai vu le roi; j'ai soupé avec le roi; c'est l'intention du roi. Ces mots sont toujours écoutés avec étonnement, & finissent par être pris pour des ordres souverains. S'il reste quelque énergie, c'est dans le militaire qui sent toute son importance, & qui n'en devient que plus insolent. Et le prêtre, quel rôle joue-t-il? Favorisé, il achève d'abrutir les peuples par son exemple & par ses discours. Négligé, il prend de l'humeur; il devient factieux, & cherche un fanatique qui se dévoue. Par-tout où il n'y a ni loix fixes, ni justice, ni formes constantes, ni propriétés réelles, le magistrat est peu de chose, ou n'est rien; il attend un signe pour être ce qu'on voudra. Le grand seigneur rampe devant le prince, & les peuples rampent devant le grand seigneur. La dignité naturelle de l'homme s'est éclipsée. Il n'a pas la moindre idée de ses droits. Autour du despote, de ses suppôts, de ses favoris, les sujets sont foulés aux pieds, avec la même inadvertance, que nous écrasons les insectes qui fourmillent dans la poussière de nos campagnes. La morale est corrompue. Il vient un moment où les vexations les plus criantes, les attentats les plus inouis ont perdu leur caractère d'atrocité & cessent de révolter. Celui qui prononceroit les noms de vertu, de patriotisme, d'équité, ne feroit qu'une tête exaltée, expression qui décele toujours une indulgence abjecte pour des désordres dont on profite. La masse de la nation devient dissolue & superstitieuse : car le despotisme ne peut ni s'établir sans l'entremise, ni se soutenir sans l'étai de la superstition : car la servitude conduit à

la débauche, qui console & qui n'est jamais réprimée. Les hommes instruits, quand il en reste, ont des vues, font la cour aux grands & professent la religion politique. La tyrannie menant à sa suite l'espionnage & la délation, il y a des délateurs & des espions, dans tous les états, sans en excepter les plus distingués. La moindre indiscretion prenant la teinte du crime de lèse-majesté, les ennemis sont très-dangereux, & les amis deviennent suspects. On pense peu; on ne parle point, & l'on craint de raisonner. On s'effraie de ses propres idées. Le philosophe retient sa pensée, comme le riche cache sa fortune. La vie la plus sage, est la vie la plus ignorée. La méfiance & la terreur forment la base des mœurs générales. Les citoyens s'isolent; & toute une nation devient mélancolique, pusillanime, stupide & muette. Voilà les chaînes, les symptômes funestes, ou l'échelle de misère sur laquelle chaque peuple connoîtra le degré de la sienne.

Si vous revenez sur les phénomènes qui précèdent, & que vous en imaginiez de contraires, ils vous indiqueront le mouvement des législations, qui tendent à la liberté. Il est troublé; il est rapide; il est violent. C'est une fièvre plus ou moins forte, mais toujours convulsive. Tout annonce de la sédition, des meurtres. Tout fait trembler pour une dissolution générale; & si le peuple n'est pas destiné au dernier malheur, c'est dans le sang que sa félicité renaît.

L'Angleterre l'éprouva dans les premiers tems de l'administration de Charles I, moins pédant, mais aussi avide d'autorité que son père. La division commencée entre le roi & le parlement, s'empara de toute la nation. La haute noblesse, celle du second ordre, qui étoit la plus riche, craignant de se voir confondue avec le vulgaire, embrassa le parti du monarque, dont elle recevoit ce lustre emprunté, qu'elle lui rend toujours, par une servitude volontaire & vénale. Comme ils possédoient encore la plupart des grandes terres, ils attachèrent à leur cause presque tous les peuples des campagnes, qui naturellement aiment le prince, parce qu'ils sentent qu'il doit les aimer. Londres & les villes considérables, à qui le gouvernement municipal donne

un esprit républicain, se déclarèrent pour le parlement, entraînant avec elles les commerçans, qui, ne s'estimant pas moins que ceux de la Hollande, aspiraient à la liberté de cette démocratie.

Du sein de ces dissensions, sortit la guerre civile la plus vive, la plus sanglante, la plus opiniâtre, dont l'histoire ait conservé le souvenir. Jamais le caractère Anglois ne s'étoit développé d'une manière si terrible. Chaque jour éclaircit de nouvelles fureurs, qu'on croyoit poussées au dernier excès, & qui étoient effacées par d'autres encore plus atroces. Il sembloit que la nation touchoit à son dernier terme; & que tout Breton avoit juré de s'enfouir sous les ruines de sa patrie.

Dans l'embrasement universel, des esprits moins ardens cherchèrent un refuge paisible vers les isles de l'Amérique, dont la nation Angloise venoit de s'emparer. La tranquillité qu'ils y trouvèrent, multiplia les émigrations. A mesure que l'incendie gaignoit la métropole, on vit les colonies s'accroître & se peupler. Aux citoyens qui fuyoient les factions, se joignirent bientôt les royalistes opprimés par les républicains, dont les armes avoient enfin prévalu.

III.

Par quels
hommes furent
peuplées les
isles Angloises.

Sur les traces des uns & des autres, on vit passer au Nouveau-Monde, ces hommes inquiets, pleins de feu, à qui de fortes passions donnent de grands desirs, inspirent des projets vastes, qui bravent les dangers, les hasards & les travaux, dont ils ne voient que deux issues, la mort ou la fortune; qui ne connoissent que les extrémités de l'opulence, ou de la misère: également propres à renverser ou à servir la patrie, à la dévaster ou à l'enrichir.

Les isles furent encore l'asyle des négocians, que le malheur de leurs affaires, ou les poursuites de leurs créanciers, avoient réduits à l'indigence & plongés dans l'oïveté. Forcés de manquer à leurs engagements, cette disgrâce fut pour eux la route de la prospérité. Après quelques années, on les vit rentrer avec éclat, & monter à la plus haute considération, dans les provinces d'où l'ignominie & un abandon universel les avoient bannis.

Cette ressource étoit encore plus nécessaire à de jeunes gens,

que la première effervescence de l'âge des plaisirs , avoit entraînés dans les excès de la débauche & du dérangement. S'ils n'eussent quitté leur pays , la honte & le décri , qui ne manquent jamais de flétrir l'ame , les auroient empêchés d'y recouvrer les bonnes mœurs & l'estime publique. Mais dans une nouvelle terre , où l'expérience du vice pouvoit devenir pour eux une leçon de sagesse , où ils n'avoient à effacer aucune impression de leurs fautes , ils trouvèrent après le naufrage , une planche qui les ramena au port. Leur travail répara les défords de leur conduite ; & des hommes sortis de l'Europe en brigands qui la déshonoroient , y retournèrent honnêtes , & furent d'utiles citoyens.

Tous ces divers colons eurent à leur disposition , pour défricher & cultiver leurs terres , les scélérats des trois royaumes d'Angleterre , qui pour des crimes capitaux , avoient mérité la mort : mais que par un esprit de politique humaine & raisonnée , on faisoit vivre & travailler pour le bien de la nation. Transportés aux isles , où ils devoient passer un certain nombre d'années dans l'esclavage , ces malfaiteurs contractèrent dans les fers le goût du travail , & des habitudes qui les remirent sur la voie de la fortune. On en vit qui , rendus à la société par la liberté , devinrent cultivateurs , chefs de famille , & propriétaires des meilleures habitations : tant cette modération dans les loix pénales , si conforme à la nature humaine qui est foible & sensible , capable du bien même après le mal , s'accorde avec l'intérêt des états civilisés !

IV.

Sous quelle
forme d'admini-
stration s'éta-
blirent les isles
Angloises.

Cependant l'isle métropolitaine étoit trop occupée de ses dissensions domestiques , pour songer à donner des loix aux isles de sa dépendance ; & les colons n'avoient pas assez de lumières pour combiner eux-mêmes une législation propre à une société naissante. A mesure que la guerre civile épuroit le gouvernement de l'Angleterre , ses colonies , sortant des entraves de l'enfance , formèrent leur constitution sur le modèle de leur mère. Dans chacun de ces établissemens séparés , un chef représente le roi ; un conseil tient lieu des pairs ; & les députés des différens

quartiers , composent la chambre des communes. L'assemblée générale fait les loix , règle les impôts , juge de l'administration. L'exécution appartient au gouverneur. Il décide encore provisoirement sur les affaires qu'on n'a pas prévues. Ce n'est , il est vrai , qu'avec le conseil & à la pluralité des voix : mais comme les membres de ce corps lui doivent ordinairement leur rang , il est rare qu'ils traversent ses vues.

Pour concilier ses intérêts avec la liberté de ses colonies , la métropole a voulu qu'on n'y pût faire aucune loi qui contrariât les siennes ; elle a voulu que ses délégués jurassent qu'ils ne permettroient jamais que dans les lieux soumis à leur autorité , on s'écartât , pour quelque cause que ce pût être , des réglemens imaginés pour la prospérité de son commerce. Cette religion du serment a été imaginée , parce que les isles réglant & payant elles-mêmes la majeure partie des gages de leurs chefs , il étoit à craindre que quelques-uns de ces commandans ne cherchassent à exciter la libéralité par leurs complaisances. Un autre frein a été mis à la corruption. Il faut que la rétribution accordée au gouverneur s'étende à toute la durée de son administration , & qu'elle soit l'objet du premier bill qui se passe à son arrivée. Ces précautions parurent cependant insuffisantes à quelques despotes. Aussi opinèrent-ils à proscrire un usage qui faisoit dépendre en quelque manière ceux qui ordonnoient des hommes qui leur étoient subordonnés. Le parlement se refusa toujours à ce changement. Craignant avec raison l'orgueil & l'avarice qui font passer les mers , il a toujours maintenu une pratique qu'il croyoit propre à arrêter la cupidité & la tyrannie. C'est dans le même esprit qu'il a décerné contre les gouverneurs qui violeroient les statuts des colonies , les peines infligées en Angleterre aux infractions des constitutions nationales.

Ce corps a aussi autorisé les isles à entretenir dans la métropole des députés chargés de leurs intérêts. Leur fonction principale est d'obtenir la confirmation des statuts passés dans les colonies. Ces actes sont provisoirement exécutés : mais ils n'ont force de loi que lorsqu'ils ont été approuvés par le monarque. Cette sanction

une fois obtenue, ils ne peuvent être révoqués que par l'assemblée de la colonie elle-même, ou par le parlement qui exerce la suprême autorité dans tout l'empire. Les agens des îles font à Londres ce que les députés du peuple font dans le sénat Britannique. Malheur à l'état, s'il devenoit sourd au cri des représentans, quels qu'ils soient. Les comtés se soulèveroient en Angleterre; les colonies se détacheroient en Amérique; les trésors des deux mondes seroient perdus pour l'île métropolitaine. L'empire entier tomberoit dans la confusion.

Les sources de la félicité publique n'ont pas été jusqu'ici corrompues par ce mauvais esprit. Les établissemens formés dans les Indes Occidentales, ont toujours tenu à leur patrie par les liens du sang, par les nœuds du besoin. Leurs cultivateurs ont eu sans cesse les yeux attachés sur une mère qui veilloit à leur sûreté, qui s'occupoit de leur amélioration. Semblable à l'aigle qui ne perd jamais de vue le nid de ses aiglons, Londres voit du sommet de sa tour, ses colonies croître & prospérer sous ses regards attentifs. Ses innombrables vaisseaux couvrant de leurs voiles orgueilleuses un espace de deux mille lieues, lui forment comme un pont sur l'océan, pour communiquer sans relâche d'un monde à l'autre. Avec de bonnes loix qui maintiennent ce qu'elles ont établi, elle n'a pas besoin pour garder ses possessions éloignées de troupes réglées qui font toujours un fardeau pesant & ruineux. Deux corps très-foibles, fixés à Antigua & à la Jamaïque, suffisent à une nation qui pense avec raison que des forces navales bien entretenues, continuellement exercées, toujours dirigées vers l'utilité publique, sont les vraies fortifications de ces utiles établissemens.

Par ces soins bienfaisans, qu'une politique éclairée puisa dans l'humanité même, les îles Angloises furent bientôt heureuses, mais peu riches. Leur culture se bornoit au tabac, au coton, au gingembre, à l'indigo. Quelques colons entreprenans allèrent chercher au Brésil des cannes à sucre. Elles multiplièrent prodigieusement, mais sans beaucoup d'utilité. On ignoroit l'art de mettre à profit cette précieuse plante; & on n'en tiroit qu'un
foible

foible & mauvais produit, que l'Europe rejettoit ou n'acceptoit qu'au plus vil prix. Une suite de voyages à Fernambuc apprit à cultiver le trésor qu'on y avoit enlevé; & les Portugais qui jusqu'alors avoient seuls fourni le sucre, eurent en 1650, dans un allié dont l'industrie leur sembloit précaire, un rival qui devoit s'approprier un jour leurs richesses.

Cependant la métropole n'avoit qu'une part très-bornée aux prospérités de ses colonies. Elles répandoient elles-mêmes directement leurs denrées par-tout où elles en espéroient un meilleur débit; & les navigateurs de toutes les nations étoient indistinctement reçus dans leurs ports. Cette liberté illimitée livroit presque entièrement ce commerce à un peuple voisin, qui à raison du bas intérêt de son argent, de l'abondance de ses capitaux, du nombre de ses navires, de la médiocrité de ses droits d'entrée & de sortie, pouvoit faire de meilleures conditions au vendeur & à l'acheteur. La Hollande étoit ce peuple. Elle réunissoit tous les avantages d'une armée supérieure qui, toujours maîtresse de la campagne, a toutes ses opérations libres. Elle s'empara bientôt du profit de tant de productions qu'elle n'avoit ni plantées, ni moissonnées. On voyoit dans les isles Angloises, dix de ses vaisseaux pour un navire Anglois.

Ce désordre avoit peu occupé la nation durant le tems que les guerres civiles l'avoient bouleversée : mais aussi-tôt qu'eurent cessé ces troubles & ces orages qui l'avoient conduite au port par la violence même des vents & des courans, elle jeta ses regards au-dehors. Elle vit que ceux de ses citoyens, qui s'étoient comme sauvés dans le Nouveau-Monde, seroient perdus pour l'Etat, si les étrangers qui dévoreroient le fruit de ses colonies, n'en étoient exclus. Cette réflexion approfondie & méditée, fit éclore en 1651 ce fameux acte de navigation qui, n'ouvrant qu'au pavillon Anglois l'entrée des isles Angloises, en devoit faire exporter directement toutes les productions dans les pays soumis à la nation. Le gouvernement qui pressentoit & bravoit les inconvéniens de cette exclusion, n'envisageant l'empire que comme

V.
Moyen employé par la métropole, pour s'assurer toutes les productions de ses isles.

un arbre, crut devoir faire refluer vers le tronc, des sucres qui se portoient avec trop d'abondance dans quelques branches.

Toutefois on ne poursuivit pas à la rigueur l'observation de cette loi gênante. Peut-être les navires marchands de la métropole n'étoient-ils pas assez multipliés pour enlever toutes les productions des isles ? Peut-être craignit-on d'aigrir ces colonies en privant subitement leurs rades d'une concurrence qui augmentoit le prix des denrées ? Peut-être les plantations avoient-elles encore besoin de quelque tolérance pour porter leurs cultures au point où on les desiroit ? Ce qui est sûr, c'est que l'acte de navigation ne fut sévèrement exécuté qu'en 1660. A cette époque, les sucres Anglois avoient remplacé le sucre Portugais dans tout le nord de l'Europe. On peut croire qu'ils l'auroient également supplanté au midi, si l'obligation imposée aux navigateurs d'aborder dans les ports Britanniques, avant de passer le détroit de Gibraltar, n'avoit mis des obstacles insurmontables à ce commerce. Il est vrai que pour acquérir cette supériorité sur la seule nation qui fût en possession de cette denrée, les Anglois avoient été obligés de baisser considérablement les prix : mais l'abondance des récoltes les dédommageoit avantageusement de ce sacrifice. Si le spectacle de cette fortune encourageoit d'autres peuples à cultiver, du moins, pour leur consommation, l'Angleterre s'ouvroit de nouveaux débouchés qui remplissoient le vuide des anciens. Le plus grand malheur qu'elle éprouva dans une longue suite d'années, ce fut de voir beaucoup de ses cargaisons enlevées & vendues à vil prix par des corsaires François. Le cultivateur en ressentoit le double inconvénient de perdre une partie de ses sucres, & de n'en débiter l'autre qu'au-dessous de sa valeur.

VI.
Diminution
des avantages
que l'Angleterre
retiroit de
ses isles. Quelle
en fut la cause.

Malgré ces pirateries passagères, que le calme de la paix faisoit toujours cesser, les travaux s'accrurent de plus en plus dans les isles Angloises. Toutes les productions propres à l'Amérique y obtinrent de nouveaux soins : mais les riches propriétaires s'attachèrent plus particulièrement au sucre, dont le débit augmentoit chaque jour dans l'Europe entière. Cette prospérité duroit depuis un demi-siècle, lorsque les esprits attentifs s'aperçurent

que les exportations se ralentissoient. On crut alors assez généralement que les colonies étoient usées. Le sénat de la nation adopta lui-même ce préjugé, sans considérer que si le sol n'avoit plus cette fécondité particulière aux campagnes nouvellement défrichées, il lui restoit toujours le degré de fertilité que la terre perd rarement, à moins que des fléaux & des écarts de la nature ne changent sa substance. La vérité ne tarda pas à se faire jour. Il fallut reconnoître que les marchés étrangers se fermoient peu-à-peu pour la Grande-Bretagne, & ne s'ouvriroient bientôt que pour la France.

Cet empire qui, par ses avantages naturels & le génie actif de ses habitans, devoit être le premier à tout entreprendre, s'est long-tems trouvé, par les entraves de son gouvernement, un des derniers à s'instruire de ses intérêts. Il reçut d'abord son sucre des Anglois. Ensuite, il en cultiva pour ses usages; puis pour vendre, jusqu'à ce que les gênes de tous les genres l'eussent réduit à ses seuls besoins. Ce ne fut qu'en 1716 que ses isles recommencèrent à approvisionner les autres nations. La qualité supérieure de leur sol; l'avantage d'exploiter des terres neuves; l'économie forcée de leurs cultivateurs encore pauvres : tout se réunissoit pour les mettre en état d'offrir leur production à un prix plus bas que les colonies rivales. D'ailleurs elle étoit meilleure. Aussi à mesure qu'elle se multiplioit, celle qu'autrefois on recherchoit si fort, étoit-elle repoussée dans tous les marchés. Vers l'an 1740, le sucre des plantations Françoises se trouva suffisant pour l'approvisionnement général; & à cette époque, les Anglois se virent réduits à ne cultiver que pour leurs besoins. Ils étoient encore très-bornés au commencement du siècle : mais l'usage du thé & d'autres nouveaux goûts en ont prodigieusement augmenté la consommation.

La Barbade étoit une des possessions Britanniques qui fournissoient le plus de cette denrée. Cette isle, située au vent de toutes les autres, ne paroissoit pas avoir été habitée, même par des sauvages, lorsqu'en 1627 quelques familles Angloises s'y transportèrent, mais sans aucune influence de l'autorité publique.

VII.

Les Anglois
s'établissent à
la Barbade.
Grande prospé-
rité de cette
isle.

Ce ne fut que deux ans après qu'il s'y forma une colonie régulière aux dépens & par les soins du comte de Carlisle, qui, à la mort tragique de Charles I, perdit une propriété que ce foible prince lui avoit imprudemment accordée. On la trouva couverte d'arbres si gros & si durs, qu'il falloit pour les abattre, un caractère, une patience, & des besoins peu communs. La terre fut bientôt libre de ce fardeau, ou dépouillée de cet ornement: car il est douteux, si la nature n'embellit pas mieux son ouvrage que la main de l'homme qui change tout pour lui seul. Des citoyens, las de voir couler le sang de leur patrie, se hâtèrent de peupler ce séjour étranger. Tandis que les autres colonies étoient plutôt dévastées que cultivées, par des vagabonds que la misère & le libertinage avoient bannis de leurs foyers, la Barbade recevoit tous les jours de nouveaux habitans, qui lui apportoit avec des capitaux, du goût pour l'occupation, du courage, de l'activité, de l'ambition; ces vices & ces vertus qui sont le fruit des guerres civiles.

Avec ces moyens, une isle qui n'a que sept lieues de longueur, depuis deux jusqu'à cinq de largeur, & dix-huit lieues de circonférence, s'éleva en moins de quarante ans à une population de plus de cent mille ames, à un commerce qui occupoit quatre cens navires de cent cinquante tonneaux chacun. Jamais peut-être le globe n'avoit vu se former un si grand nombre de cultivateurs dans un espace si resserré, ni créer de si riches productions en si peu de tems. Les travaux, dirigés par des Européens, étoient supportés par des malheureux achetés sur les plages Africaines, ou même volés en Amérique. Cette dernière espèce de barbarie étoit un appui ruineux pour un nouvel édifice. Elle faillit en causer le renversement.

VIII.
Conspiration
formée à la
Barbade par les
esclaves.

Des Anglois débarqués sur les côtes du continent pour y faire des esclaves, furent découverts par les Caraïbes qui servoient de butin à leurs courses. Ces sauvages fondirent sur la troupe ennemie, qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un jeune homme long-tems poursuivi, se jetta dans un bois. Une Indienne l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrètement, & le recon-

duisit après quelque tems sur les bords de la mer. Ses compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avoit conservé la vie, qui lui avoit donné son cœur, avec tous les sentimens & tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la nation Angloise, un de ses poëtes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité, ce monument infâme d'avarice & de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des nations.

Les Indiens, qui n'étoient pas assez hardis pour entreprendre de se venger, communiquèrent leur ressentiment aux nègres, qui avoient encore plus de motifs, s'il étoit possible, de hair les Anglois. D'un commun accord, les esclaves jurèrent la mort de leurs tyrans. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille de l'exécution la colonie étoit sans défiance. Mais comme si la générosité devoit toujours être la vertu des malheureux, un des chefs du complot en avertit son maître. Des lettres aussi-tôt répandues dans toutes les habitations, arrivèrent à tems. On arrêta la nuit suivante les esclaves dans leurs loges; les plus coupables furent exécutés dès le point du jour, & cet acte de sévérité fit tout rentrer dans la soumission.

Elle ne s'est pas démentie depuis; & cependant la colonie a prodigieusement déchu de son ancienne prospérité. Ce n'est pas qu'on n'y compte encore dix mille blancs & cinquante mille noirs : mais les récoltes ne répondent pas à la population. Elles ne s'élèvent pas dans les meilleures années au-dessus de vingt millions pesant de sucre, & restent très-souvent au-dessous de dix millions. Encore, pour obtenir ce foible produit, faut-il faire des dépenses beaucoup plus considérables que n'en exigeoit un revenu double dans les premiers tems.

Le sol de la colonie, qui n'est qu'un rocher de pierre calcaire recouvert de fort peu de terre, est entièrement usé. Tous les ans il faut l'ouvrir à une assez grande profondeur, & remplir de fumier les trous qu'on a faits. Le plus ordinaire de ces engrais est le varec, que le flux jette périodiquement à la côte. C'est

IX.
Etat actuel de
la Barbade.

dans cette herbe marine que les cannes sont plantées. La terre n'y sert guère plus à la production que les caisses dans lesquelles sont mis les orangers en Europe.

Le sucre, qui sort de ses cultures, a généralement si peu de consistance, qu'on ne peut l'expédier brut, & qu'il a fallu le terrer : méthode qu'on ne suit pas dans les autres établissemens Anglois, quoiqu'elle n'y soit pas prohibée, comme plusieurs écrivains l'ont avancé. Ce qui prouve encore mieux sa mauvaise qualité, c'est qu'il se réduit en melasse beaucoup plus que par-tout ailleurs. Les séchereffes, qui se répètent souvent à la Barbade, depuis qu'elle est entièrement découverte, mettent le comble aux malheurs des habitans de cette isle, autrefois si florissante.

Aussi, quoique les taxes annuelles ne passent pas 136,291 l., payées par une foible capitation sur les noirs & quelques autres impositions, les colons sont-ils réduits à une médiocrité qui approche de l'indigence. Cette situation les empêche d'abandonner le soin de leurs plantations à des subalternes, pour aller habiter des climats plus doux. Elle les rend même inhumains envers leurs esclaves, qu'ils traitent avec une cruauté inconnue dans les autres colonies.

Aux isles du Vent, la Barbade étoit naguère la seule possession Britannique qui fût commerçante. Les navires qui venoient d'Afrique, y abordoient généralement. Ils livroient leur cargaison entière à un seul acheteur & à un prix commun, sans distinguer dans le marché ni l'âge, ni le sexe. Ces nègres, que les négocians avoient achetés en gros, ils les vendoient en détail dans l'isle même, ou dans les autres établissemens Anglois; & le rebut étoit introduit clandestinement ou à découvert dans les colonies des autres peuples. Ce grand mouvement a beaucoup diminué depuis que les autres isles Britanniques ont la plupart voulu recevoir leurs esclaves directement de Guinée, & se sont soumises à l'usage établi de les payer en lettres-de-change à quatre-vingt-dix jours de vue. On a depuis étendu à un an ce crédit trop limité, & très-souvent il a fallu le proroger encore.

Antérieurement à cette révolution, il circuloit un assez gros

numéraire à la Barbade. Le peu d'argent qu'on y voit encore aujourd'hui est tout Espagnol, regardé comme marchandise, & ne se prend qu'au poids. La marine, qui appartient en propre à cet établissement, consiste en quelques bateaux nécessaires pour les diverses correspondances, & en une quarantaine de chaloupes, employées à la pêche du poisson volant.

La Barbade est assez généralement unie, &, à l'exception d'un très-petit nombre de ravins, par-tout susceptible de culture. Ce n'est qu'au centre que le terrain s'élève insensiblement & forme une espèce de montagne couverte jusqu'à son sommet de plantations commodes & agréables; parce que, comme les autres, elles furent toutes formées dans des tems d'une grande opulence. L'île n'est point arrosée : mais les sources d'eau potable y sont assez communes; de très-beaux chemins la coupent d'une extrémité à l'autre. Ils aboutissent à Bridgetown, ville mal située mais bien bâtie, où sont embarquées les denrées qu'on doit exporter, quoique ce ne soit qu'une rade ouverte à plusieurs vents.

La colonie, partagée en onze paroisses, n'offre pas une position où l'on pût arrêter un ennemi qui seroit débarqué; & le débarquement, impossible dans plusieurs points des côtes, est très-praticable en d'autres, malgré les redoutes & les batteries placées pour l'empêcher. Les gens de l'art pensent que le plus sûr moyen de faire réussir une attaque seroit de la former entre la capitale & le bourg de Holetown.

X.
La Barbade
est-elle suscep-
tible d'une
grande defen-
se ?

Cette entreprise exigeroit des forces plus considérables qu'on ne seroit porté à le penser, en considérant que la Barbade n'a point de troupes régulières. Elle est remplie de petits cultivateurs braves, actifs, accoutumés aux exercices militaires, & qui vraisemblablement ne feroient guère moins de résistance qu'une milice mercenaire. C'est de l'Europe que devroit partir l'armement destiné à faire cette conquête. Si on le formoit à la Martinique ou à quelque autre établissement situé sous le vent, les escadres Angloises, qui seroient dans ces parages, pourroient bloquer le port, dans lequel se prépareroit l'expédition, ou bien

arriver à tems à la Barbade, pour troubler les opérations de l'assaillant.

Cette isle est au vent de toutes les autres ; & cependant on ne sauroit tirer de grands avantages de sa position considérée militairement. Elle n'a que des rades foraines ; & , quoique moins exposée aux tempêtes & aux ouragans que les parages voisins, elle n'offre dans aucun tems un asyle sûr aux vaisseaux de guerre, & moins encore dans les six derniers mois de l'année où la mer est plus orageuse. Aussi la métropole n'y-a-t-elle formé aucun établissement de marine. Les escadres nationales n'y sont jamais en station. S'il y en paroît quelquefois, ce n'est que pour peu de tems. C'est ainsi qu'en 1761 & en 1762, on y rassembla au mois de janvier & de février, dans la belle saison, les flottes destinées à s'emparer de la Martinique & de la Havane.

XI.
Evénemens
arrivés dans
Antigua. Pro-
ductions &
charges de
cette isle. Im-
portance dont
elle est pour
la Grande-
Bretagne.

Antigua qui a une forme circulaire & environ vingt milles de de long, fut trouvée tout-à-fait déserte par le petit nombre de François qui s'y réfugièrent, lorsqu'en 1628 ils furent chassés de Saint-Christophe par les Espagnols. Le défaut de sources qui, sans doute, avoit empêché les sauvages de s'y établir, en fit sortir les nouveaux réfugiés, aussi-tôt qu'ils purent regagner leurs premières habitations. Quelques Anglois, plus entreprenans que les François & les Caraïbes, se flattèrent de surmonter ce grand obstacle, en recueillant dans des citernes l'eau de pluie ; & ils s'y fixèrent. On ignore en quelle année précisément fut commencé cet établissement : mais il est prouvé qu'au moins de janvier 1740, on y voyoit une trentaine de familles.

Ce nombre n'étoit guère augmenté, lorsque le lord Willoughby, à qui Charles II venoit d'accorder la propriété d'Antigua, y fit passer à ses frais, en 1666, un assez grand nombre d'habitans. Le tabac, l'indigo, le gingembre, qui seuls les occupoient, ne les auroient jamais vraisemblablement enrichis, si le colonel Codrington n'eût porté en 1680 dans l'isle, qui étoit rentrée au domaine de la nation, une source de prospérité par l'introduction du sucre. Celui qu'elle produisit d'abord fut noir, âcre & grossier. On le dédaignoit en Angleterre ; & il ne trouvoit des débouchés qu'en

qu'en Hollande & dans les villes Anféatiques, où il se vendoit beaucoup moins que celui des autres colonies. Le travail plus opiniâtre, l'art plus ingénieux que la nature n'est rebelle, donnèrent avec le tems à cette denrée ce qui lui manquoit de prix & de perfection. L'ambition de tous fut alors de la multiplier. Ce soin occupoit trois mille cinq cens trente-huit blancs & vingt-sept mille quatre cens dix-huit noirs en 1741. Depuis cette époque, le nombre des hommes libres a beaucoup diminué, & celui des esclaves s'est accru considérablement. Leurs travaux réunis font naître dix-huit ou vingt millions pesant de sucre brut & une quantité de rum proportionnée. Ce revenu diminue considérablement dans les années trop souvent répétées, où la sécheresse afflige la colonie qui, par cette raison, est fort endettée.

C'est à Saint-Jean, situé à l'ouest de l'isle, que sont tous les tribunaux. C'est aussi dans ce bourg que s'est concentrée la plus grande partie du commerce. Malheureusement son port est fermé par une barre sur laquelle il ne reste que douze pieds d'eau. Si elle diminue encore, les navigateurs prendront leur chargement au nord de la colonie, dans la rade de Parham, beaucoup meilleure que celle qu'ils fréquentent, mais infiniment moins commode pour la réunion des denrées.

Un grand intérêt doit exciter l'Angleterre à prévenir par tous les moyens possibles, la décadence d'un si précieux établissement. C'est l'unique boulevard des nombreuses & petites isles qu'elle occupe dans ces parages. Toutes ont les yeux fixés sur Antigoa & sur le Havre Anglois, port excellent où mouillent les forces navales chargées de leur sûreté, & où les escadres trouvent réunis dans des arsenaux & des magasins très-bien entendus, les objets nécessaires pour assurer leurs opérations. L'entretien des médiocres fortifications qui entourent les deux principales rades; une partie de la solde des fix cens hommes chargés de leur défense; les frais qu'entraîne l'artillerie: ces dépenses sont à la charge de la colonie, & absorbent les deux tiers des 272,582 livres qu'elle est obligée de demander annuellement à ses habitans.

C'est un trop grand fardeau. Pour en diminuer le poids, l'assemblée de l'isle imagina de mettre une taxe sur tous ceux de ses propriétaires qui résideroient en Europe : mais la métropole annulla un règlement qui bleffoit ouvertement la liberté individuelle. Alors la colonie ordonna que les cultivateurs auroient à l'avenir sur leurs plantations un blanc ou deux blanches pour chaque trentaine de noirs. Cette loi qui fut adoptée par plusieurs autres isles n'est guère observée, parce qu'il en coûte moins cher pour la violer que pour entretenir des êtres libres dont les soins ne sont pas indispensables. Aussi les amendes réglées, pour en punir la transgression, sont-elles devenues une des plus grandes ressources du trésor public de cet établissement.

Son corps législatif a quelquefois montré un courage remarquable. Les isles Angloises n'ont point de monnoies qui leur soient propres. Celles qu'on y voit circuler sont toutes étrangères. La métropole crut en devoir régler la valeur au commencement du siècle. Cet arrangement fut jugé contraire à l'intérêt de la colonie qui les établit elle-même sur un pied plus haut. Il étoit raisonnable de penser que le parlement annulleroit un acte si contraire à son autorité. Les avocats s'engagèrent, si cet événement arrivoit, de ne jamais prêter leur ministère à aucun de ceux qui auroient refusé de prendre les espèces au prix fixé par l'assemblée.

Une autre occasion développa encore mieux l'esprit qui régnoit à Antigoa. Son gouverneur, le colonel Pach, bravant également les loix, les mœurs & les bienséances, ne connoissoit ni frein ni mesure. La colonie demanda & obtint son rappel. Comme il ne se dispoit pas à partir, plusieurs des plus considérables habitans allèrent lui faire de très-vives représentations sur cette espèce de défobéissance. Ses gardes les repoussent avec brutalité. On prend les armes. Le tyran est attaqué dans sa maison, & meurt percé de mille coups. Son cadavre jetté nud dans la rue, est mutilé par ceux dont il avoit déshonoré la couche. La métropole, plus touchée des droits sacrés de la nature, que jalouse de son autorité, détourne les yeux d'un attentat que sa vigilance auroit dû prévenir, mais dont l'équité ne lui permettoit pas de tirer vengeance.

Ce n'est que la tyrannie qui, après avoir excité la rébellion, veut l'éteindre dans le sang des opprimés. Le machiavélisme, qui enseigne aux princes l'art de se faire craindre & détester, leur ordonne d'étouffer les victimes dont les cris importunent. L'humanité prescrit aux rois la justice dans la législation, la douceur dans l'administration, la modération pour ne pas occasionner les soulèvements, & la clémence pour les pardonner. La religion ordonne l'obéissance aux peuples: mais avant tout, Dieu commande aux princes l'équité. S'ils y manquent, cent mille bras, cent mille voix s'élèveront contre un seul homme, au jugement du ciel & de la terre.

Le conseil d'Antigoa n'étend pas sa juridiction sur les îles voisines qui ont toutes leurs assemblées particulières: mais son chef l'est aussi des autres, excepté de la Barbade, qui, à cause de sa position & de son importance, a mérité d'être distinguée. Ce commandant général doit faire tous les ans l'inspection des lieux soumis à son autorité; & c'est par Montserrat qu'il commence ordinairement sa tournée.

Cette île, reconnue en 1493 par Colomb & occupée en 1632 par les Anglois, n'a que huit ou neuf lieues de circonférence. Les sauvages qui y vivoient paisiblement en furent, selon l'usage, chassés par les usurpateurs. Cette injustice n'eut pas d'abord des suites fort heureuses. La marche du nouvel établissement fut long-tems si lente, que cinquante-six ans après sa fondation, on y comptoit à peine sept cens habitans. Ce ne fut que vers la fin du siècle que la population en blancs & en noirs devint ce qu'elle pouvoit être dans une possession si resserrée. Des cannes furent alors substituées aux denrées de peu de valeur qui avoient fait languir leurs cultivateurs dans la misère. La guerre & les élémens renversèrent, à plusieurs reprises, les espérances les mieux fondées, & forcèrent les colons à contracter des dettes qui ne sont pas encore acquittées. A l'époque où nous écrivons, la vigilance de mille personnes libres & le travail de huit mille esclaves font naître cinq à six millions pesant de sucre brut sur de petites plaines ou dans des vallons que fertilisent les eaux

XII.

A quoi se réduit l'établissement formé par les Anglois à Montserrat.

tombees des montagnes. Un des défavantages de cette isle , où la dépense publique ne passe pas annuellement 49,887 livres , c'est qu'elle n'a pas une seule rade où les chargemens , où les déchargemens soient faciles. Les navires même seroient en danger sur les côtes , si ceux qui les conduisent n'avoient l'attention , lorsqu'ils voient approcher les gros tems , de prendre le large ou de se retirer dans les ports voisins. Nièves est exposée au même inconvénient.

XIII.
Mœurs an-
ciennes & état
actuel de l'isle
de Nièves.

L'opinion la plus généralement reçue est que cette isle fut occupée en 1628 par les Anglois. Ce n'est proprement qu'une montagne très-haute , & d'une pente douce , couronnée par de grands arbres. Les plantations règnent tout autour ; & commençant au bord de la mer , s'élèvent presque jusqu'au sommet. Mais à mesure qu'elles s'éloignent de la plaine , leur fertilité diminue , parce que leur sol devient plus pierreux. Cette isle est arrosée de nombreux ruisseaux. Ce seroit des sources d'abondance , si dans les tems d'orages il ne se changeoient en torrens , n'entraînoient les terres , & ne détruisoient les trésors qu'ils ont fait naître.

La colonie de Nièves fut un modèle de vertu , d'ordre & de piété. Elle dut ces mœurs exemplaires aux soins paternels de son premier gouverneur. Cet homme unique excitoit , par sa propre conduite , tous les habitans à l'amour du travail , à une économie raisonnable , à des délassemens honnêtes. Celui qui commandoit , ceux qui obéissoient : tous n'avoient pour règle de leurs actions , que la plus rigide équité. Les progrès de ce singulier établissement furent si considérables , que quelques relations n'ont pas craint d'y compter jusqu'à dix mille blancs , jusqu'à vingt millennoirs. Le calcul d'une pareille population , sur un terrain de deux lieues de long & d'une de large , fut-il très-exagéré , n'en suppose pas moins un effet extraordinaire , mais infallible , de la prospérité qui suit la vertu dans les sociétés bien policées.

Cependant la vertu même ne met ni l'homme isolé , ni les peuples , à l'abri des fléaux de la nature , ou des injures de la fortune. En 1689 , une affreuse mortalité moissonna la moitié de cette heureuse peuplade. Une escadre Française y porta le ravage

en 1706, & lui ravit trois ou quatre mille esclaves. L'année suivante, la ruine de cette île fut consommée par le plus furieux ouragan dont on ait conservé le souvenir. Depuis cette fuite de dévastres, elle s'est un peu relevée. On y voit six cens hommes libres & cinq mille esclaves, dont les impositions ne passent pas 45,000 livres, & qui envoient à l'Angleterre trois ou quatre millions pesant de sucre brut, que les navigateurs chargent en totalité sous les murs de la jolie ville de Charles-Town. Peut-être ceux qui s'effligent le plus de la destruction des Américains & de la servitude des Africains, feroient-ils un peu consolés, si les Européens étoient par-tout aussi humains que les Anglois l'ont été à Nièves; si les îles du Nouveau-Monde étoient toutes aussi-bien cultivées à proportion : mais la nature & la société voient peu de ces prodiges.

Saint-Christophe fut le berceau de toutes les colonies Angloises & Françoises du Nouveau-Monde. Les deux nations y arrivèrent le même jour, en 1625. Elles se partagèrent l'île; elles signèrent une neutralité perpétuelle; elles se promirent des secours mutuels contre l'ennemi commun : c'étoit l'Espagnol qui, depuis un siècle, envahissoit ou troubloit l'un & l'autre hémisphères. Malheureusement, par une convention peu réfléchie, on avoit laissé en commun la chasse, la pêche, les bois, les rades, les salines. Cet arrangement mêloit trop des hommes qui ne pouvoient s'aimer; & la jalousie divisa bientôt ceux qu'un intérêt momentané avoit unis. Cette funeste passion enfantoit tous les jours des querelles, des combats, des dévastations : mais c'étoient des animosités particulières, dont les gouvernemens respectifs ne s'occupoient pas. Des causes plus graves ayant, en 1606, allumé entre les métropoles des guerres qui remplirent presque sans interruption le reste du siècle, leurs sujets de Saint-Christophe se battirent avec un acharnement qu'on ne retrouvoit pas ailleurs. Tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils se chassoient tour-à-tour de leurs plantations. Cette alternative, si long-tems balancée, de succès & de disgraces, finit, en 1702, par l'expulsion des François auxquels le traité d'Utrecht ôta tout espoir de retour.

XIV.

S. Christophe, d'abord partagé entre les Anglois & les François, resté à la Grande-Bretagne.

Ce sacrifice devoit peu coûter à un peuple qui ne s'étoit jamais sérieusement occupé du soin de faire naître des productions sur son domaine. La population s'y réduisoit à six cens soixante-sept blancs de tout âge & de tout sexe, à vingt-neuf noirs libres, à six cens cinquante-neuf esclaves. Cent cinquante-sept chevaux, deux cens soixante-cinq bêtes à corne, formoient ses troupeaux. Elle ne cultivoit qu'un peu de coton & d'indigo; elle n'avoit qu'une sucrerie.

XV.

Ce que Saint-Christophe est devenu sous la domination Britannique.

Quoique l'Angleterre eût su depuis long-tems mieux faire valoir ses droits dans cette isle, elle ne profita pas d'abord de la cession qui la lui laissoit toute entière. Sa conquête fut long-tems en proie à des gouverneurs avides, qui vendoient les terres à leur profit, ou qui les distribuoient à leurs créatures, sans pouvoir garantir la durée de la vente ou de la concession, au-delà du terme de leur administration. Le parlement fit enfin cesser ce désordre. Il ordonna que toutes les terres fussent mises à l'encan, & que le prix en fût porté aux caisses de l'état. Depuis cette sage disposition, les possessions nouvelles furent cultivées comme les anciennes.

L'isle, qui est généralement, mais très-inégalement étroite; peut avoir une surface de trente-six lieues quarrées. Des monts entassés, stériles, quoique couverts de verdure & qui occupent le tiers du terrain, la coupent dans presque toute sa longueur. Du pied de ces montagnes sortent une infinité de sources qui, la plupart, tarissent malheureusement dans la saison sèche. On voit éparées dans la plaine, des habitations agréables, propres, commodés, ornées d'avenues, de fontaines & de bosquets. Le goût de la vie champêtre, qui s'est plus conservé en Angleterre que dans les autres contrées de l'Europe civilisée, est devenu une forte de passion à Saint-Christophe. Jamais on n'y sentit la nécessité de se réunir en petites assemblées, pour tromper l'ennui; & si les François n'y avoient laissé une bourgade où leurs mœurs règnent encore, on n'y connoitroit point cet esprit de société qui enfante plus de tracasseries que de plaisirs; qui, nourri de galanterie, aboutit à la débauche; qui commence par les joies

de la table, & finit par les querelles du jeu. Au lieu de ce simulacre d'union, qui n'est qu'un germe de division, les représentans des propriétaires, presque tous fixés en Europe, vivent au nombre de dix-huit cens sur les plantations, dont, par les bras de vingt-quatre à vingt-cinq mille esclaves, ils arrachent dix-huit millions pesant d'un sucre brut, le plus beau du Nouveau-Monde. Ce produit met la colonie en état de fournir aisément aux dépenses publiques, qui ne passent pas annuellement 68,145 liv. 10 sols.

C'est à Saint-Christophe que se passa, en 1756, une scène digne d'être racontée.

XVI.
Déplorables
catastrophes ar-
rivées à Saint-
Christophe.

Un nègre fut associé dès l'enfance aux jeux de son jeune maître. Cette familiarité, communément si dangereuse, étendit les idées de l'esclave, sans altérer son caractère. Quazy mérita bientôt d'être choisi pour directeur des travaux de la plantation; & il montra, dans ce poste important, une intelligence rare & un zèle infatigable. Sa conduite & ses talens augmentèrent encore sa faveur. Elle paroissoit hors de toute atteinte, lorsque ce chef des ateliers, jusqu'alors si chéri & si distingué, fut soupçonné d'avoir manqué à la police établie, & publiquement menacé d'une punition humiliante.

Un esclave, qui a long-tems échappé aux châtimens, infligés trop facilement & trop souvent à ses pareils, est infiniment jaloux de cette distinction. Quazy, qui craignoit l'opprobre plus que le tombeau & qui ne se flattoit pas de faire révoquer par ses supplications l'arrêt prononcé contre lui, fortit, à l'entrée de la nuit, pour aller invoquer une médiation puissante. Son maître l'aperçut malheureusement, & voulut l'arrêter. On se prend corps à corps. Les deux champions, adroits & vigoureux, luttent quelques momens avec des succès variés. L'esclave terrasse à la fin son inflexible ennemi, le met hors d'état de sortir de cette situation fâcheuse, & lui portant un poignard sur le sein, lui tient ce discours :

« Maître, j'ai été élevé avec vous. Vos plaisirs ont été les
» miens. Jamais mon cœur ne connoît d'autres intérêts que les

» vôtres. Je suis innocent de la petite faute dont on m'accuse ;
 » & quand j'en aurois été coupable , vous auriez dû me la par-
 » donner. Tous mes sens s'indignent au souvenir de l'affront
 » que vous me prépariez ; & voici par quels moyens je veux
 » l'éviter ». En disant ces mots , il se coupe la gorge , & tombe
 mort sans maudire un tyran qu'il baigne de son sang.

Dans la même isle , l'amour & l'amitié se font signalés par une tragédie , dont la fable & l'histoire n'avoient point encore fourni l'exemple.

Deux nègres , jeunes , bien faits , robustes , courageux , nés avec une ame rare , s'aimoient depuis l'enfance. Associés aux mêmes travaux , ils s'étoient unis par leurs peines , qui , dans les cœurs sensibles , attachent plus que les plaisirs. S'ils n'étoient pas heureux , ils se consoloient au moins dans leurs infortunes. L'amour , qui les fait toutes oublier , vint y mettre le comble. Une négresse , esclave comme eux , avec des regards plus vifs sans doute & plus brûlans à travers un teint d'ébène que sous un front d'albâtre , alluma dans ces deux amis une égale fureur. Plus faite pour inspirer que pour sentir une grande passion , leur amante auroit accepté l'un ou l'autre pour époux : mais aucun des deux ne vouloit la ravir , ne pouvoit la céder à son ami. Le tems ne fit qu'accroître les tourmens qui dévoroient leur ame , sans affoiblir leur amitié ni leur amour. Souvent leurs larmes couloient amères & cuisantes , dans les embrassemens qu'ils se prodiguoient à la vue de l'objet trop chéri , qui les désespéroit. Ils se juroient quelquefois de ne plus l'aimer , de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation étoit attendrie par le spectacle de ces combats déchirans. On ne parloit que de l'amour des deux amis pour la belle négresse.

Un jour ils la suivirent au fond d'un bois. Là , chacun des deux l'embrasse à l'envi , la serre mille fois contre son cœur , lui fait tous les sermens , lui donne tous les noms qu'inventa la tendresse ; & tout-à-coup , sans se parler , sans se regarder , ils lui plongent à la fois un poignard dans le sein. Elle expire ; & leurs larmes , leurs sanglots , se confondent avec ses derniers soupirs.

Ils

Ils rugissent. Le bois retentit de leurs cris forcenés. Un esclave accourt. Il les voit de loin qui couvrent de leurs baisers la victime de leur étrange amour. Il appelle, on vient, & l'on trouve ces deux amis qui, le poignard à la main, se tenant embrassés sur le corps de leur malheureuse amante, baignés dans leur sang, expiroient eux-mêmes dans les flots qui ruisseloient de leurs propres blessures.

Ces amans, ces amis étoient dans les fers. C'est dans cette condition avilissante, que naissent des actions dignes d'étonner l'univers. Malheur à celui que l'énergie de cet amour féroce ne fait pas frémir d'horreur & de pitié. La nature l'a formé, non pas pour l'esclavage des nègres, mais pour la tyrannie de leurs maîtres. Cet homme aura vécu sans commiseration, il mourra sans consolation; il n'aura jamais pleuré, jamais il ne fera pleuré.

La Barboude, qui appartient toute entière à la famille de Co rington, & dont la circonférence est de six à sept lieues, a des côtes dangereuses. C'est peut-être, de toutes les isles de l'Amérique, la plus une. Les arbres qui la couvrent sont foibles & peu élevés, parce qu'il ne s'y trouve jamais plus de six ou sept pouces de terre, sur une couche de pierre à chaux. La nature y a placé une grande abondance de tortues; un caprice y a fait envoyer des bêtes fauves & plusieurs espèces de gibier; le hasard y a rempli les bois de pintades & d'autres volailles, échappées des navires dans quelques naufrages. Sur ce sol, sont nourris des bœufs, des chevaux, des mulets, pour les travaux des établissemens voisins. On n'y connoit d'autre culture que celle de l'herbe de Guinée, nécessaire pour la nourriture de ces nombreux troupeaux, dans les saisons où les pâturages manquent. Sa population se réduit à trois cens cinquante esclaves, & au petit nombre d'hommes libres, chargés de les conduire. Cette propriété particulière ne paie aucun tribut à la nation, quoiqu'elle soit soumise aux tribunaux d'Antigoa. L'air y est très-pur & très-sain. Autrefois, les infirmes des autres isles Angloises s'alloient respirer, pour arrêter le progrès de leurs maux, ou pour

XVII.

Particularités
sur la Barbou-
de.

rétablir leurs forces. Cet usage a cessé, depuis que quelques-uns d'entre eux se sont permis des chasses destructives.

Quoi, pour nourrir des animaux, on laissera périr des hommes! Comment souffre-t-on que cet usage atroce qui attire les imprécations de presque toute l'Europe sur les souverains, sur les seigneurs de nos contrées, s'établisse au-delà des mers! Je l'ai demandé, & l'on m'a répondu que l'isle appartenoit aux Codringtons, & qu'ils avoient le droit de disposer de leur propriété à leur fantaisie. Je demande à présent si le droit, sacré sans doute, de la propriété n'a point de limites? si ce droit n'est pas dans mille circonstances, sacrifié au bien public? si celui qui possède une fontaine peut refuser de l'eau à celui qui se meurt de soif? si un Codrington mangeroit d'une de ces précieuses pintades, qui auroit coûté la vie à son compatriote, à son semblable? si celui qui seroit convaincu d'avoir laissé mourir un malade à sa porte, seroit suffisamment puni par l'exécration générale, & s'il ne mériteroit pas d'être traîné au tribunal des loix comme assassin? Possesseur de la Barboude, vous l'êtes de tous ceux à qui vous avez enlevé la salubrité de l'air, qui les auroit conservés; & si vous n'en êtes pas désespéré en mourant, c'est que vous braveriez au fond du cœur la justice divine. Hâtez-vous de rappeler cet impudique représentant, qui alarmé pour un ferrail de mulâtresses, qui fait, dit-on ses délices, poursuit à la rigueur l'exécution de votre barbarie défense.

XVIII.

La colonie d'Anguille est très-misérable, & son sort ne peut pas changer.

L'Anguille a sept ou huit lieues de long, sur une largeur très-inégale, mais qui n'excède jamais deux lieues. On n'y voit ni montagnes, ni bois, ni rivières. Son sol n'est que de la craie.

Quelques vagabonds Anglois s'établirent sur ce rocher poreux & friable, vers l'an 1650. Après un travail opiniâtre, ils arrachèrent enfin à cette espèce de tuf un peu de coton, un peu de millet & quelques patates. Six veines de terre végétale, qu'on découvrit avec le tems, reçurent des cannes qui, dans les meilleures récoltes, ne donnent que cinquante milliers de sucre, & n'en produisent quelquefois que cinq ou six milliers. Ce qui sort de plus de la colonie y a été porté clandestinement de Sainte-Croix, où les habitans d'Anguille ont formé plusieurs plantations.

Dans les années de sécheresse, qui se répètent trop souvent, l'isle ne trouve des ressources que dans un étang dont on livre le sel aux nouveaux Anglois, & dans la vente des moutons & des chèvres, qui réussissent mieux sous ce climat sec, sur ces plaines arides, que dans le reste de l'Amérique.

Anguille ne compte que deux cens personnes libres & cinq cens esclaves. Elle a cependant une assemblée & même un chef, toujours choisi par les habitans & confirmé par le gouverneur d'Antigoa. Un étranger, envoyé pour conduire ce foible établissement, seroit infailliblement repoussé par des hommes qui ont conservé quelque chose du caractère indépendant & des mœurs un peu sauvages de leurs pères.

Les côtes de l'isle n'offrent que deux rades; & encore n'y a-t-il que de très-petits bateaux qui puissent y mouiller. L'une & l'autre sont protégées par quatre canons, qui, depuis un demi-siècle, sont hors de tout service.

Les Vierges sont un groupe d'une soixantaine de petites isles, la plupart montueuses, sèches & arides, où les Espagnols de Portoric pêchèrent long-tems seuls, des tortues qui y étoient très-abondantes. Les Hollandois venoient d'y commencer un petit établissement à Tortola, une des meilleures & celle qui a le port le plus sûr, lorsqu'en 1666 ils en furent chassés par les Anglois. Ceux-ci ne tardèrent pas à se répandre sur les islots & les rochers voisins. Là, ils vécurent, pendant près d'un siècle, comme des sauvages, uniquement occupés de la culture du coton. Ce ne fut qu'après la paix de 1748, que leur activité se tourna vers le sucre, dont depuis ils ont envoyé assez régulièrement tous les ans quatre ou cinq millions pesant à leur métropole.

Avant cette époque, il n'y avoit eu ni gouvernement régulier, ni culte public à Tortola. L'un & l'autre ont été établis très-récemment; & ce qui étoit peut-être plus difficile, on a fait consentir ses habitans à payer au fisc quatre & demi pour cent, à la sortie de leurs productions. Une administration prevoyante auroit sollicité un bill, pour affermir les propriétés. Toutes ou la plupart ont été transmises d'une manière assez irrégulière; &

XIX.

Tortola est la seule des isles Vierges que les Anglois aient cultivée. Rapproché au gouvernement.

si elles étoient juridiquement attaquées, il y a peu de colons qui ne pussent être légalement ruinés.

Voilà donc à Tortola le gouvernement très-ardent à tirer de l'argent des colons, & très-peu soucieux d'assurer leur bonheur, quoiqu'il ne lui en eût coûté qu'un peu de bienveillance, sans aucun sacrifice. Peut-on dire à des hommes d'une manière plus impudente : « Vous ne nous êtes rien. Payez, payez encore ; » & lorsque vous ne serez plus en état de payer, foyez mal- » heureux, périssez, mourez ; peu nous importe. L'intérêt que » nous prenons à votre sort, est en raison des sommes que » vous nous fournissez ». On ne tient nulle part ce propos inhumain : mais on a par-tout la même façon de penser, la même façon d'agir. Par-tout on traite les sujets, comme des mines qu'on cesse d'exploiter, quand elles ne rendent plus rien. Par-tout on oublie qu'avec un peu de justice & de protection, on les rendroit inépuisables. Par-tout les empires se croient éternels, & ceux qui les gouvernent se conduisent comme s'ils n'avoient pas un jour à durer. Le danger de Tortola n'est pas celui de la Jamaïque.

XX.
Description
de la Jamaïque.

Cette île, qui est sous le vent des autres îles Angloises, & que la géographie a placée au nombre des grandes Antilles, peut avoir quarante-trois ou quarante-quatre lieues de long, & seize ou dix-sept dans sa plus grande largeur. Elle est coupée de plusieurs chaînes de montagnes, irrégulières, où des rochers affreux sont confusément entassés. Leur stérilité n'empêche pas qu'elles ne soient couvertes d'une prodigieuse quantité d'arbres de différentes espèces, dont les racines, pénétrant dans les fentes des rochers, vont chercher l'humidité, que laissent des orages & des brouillards fréquens. Cette verdure perpétuelle, alimentée, embellie par une foule d'abondantes cascades, forme un printems de toute l'année, & présente aux yeux enchantés, le plus beau spectacle de la nature. Mais ces eaux, qui, tombant des sommets arides, versent la fécondité dans les plaines, ont un goût de cuivre, désagréable & mal-sain. Le climat est plus dangereux encore. De toutes les îles de l'Amérique, c'est la Jamaïque qui

est la plus meurtrière. On y périt très-rapidement ; & , après deux siècles de défrichemens , il se trouve des districts très-fertiles , même près de la capitale , où un homme libre ne passeroit pas la nuit sans une extrême nécessité.

Colomb découvrit en 1494 cette grande île ; mais il n'y forma point d'établissement. Huit ans après , il y fut jetté par la tempête. La perte de ses vaisseaux , le mettant hors d'état d'en sortir , il implora l'humanité des sauvages , & il en reçut tous les secours de la commisération naturelle. Cependant ce peuple qui ne cultivoit que pour ses besoins , se laissa de nourrir des étrangers , qui l'exposaient à mourir lui-même de disette , & il s'éloigna peu-à-peu des côtes. Les Espagnols ne gardèrent plus alors de ménagement avec ces timides Indiens qu'ils avoient déjà effarouchés par des actes de violence ; & ils s'emportèrent jusqu'à prendre les armes contre un chef humain & juste qui n'approuvoit pas leurs férociétés. Pour sortir de cette situation désespérée , Colomb profita d'un de ces phénomènes de la nature où l'homme de génie trouve quelquefois des ressources pardonnables à la nécessité.

Ses connoissances astronomiques l'instruisoient qu'il y auroit bientôt une éclipse de lune. Il fit avertir les caciques voisins de s'assembler pour entendre des choses utiles à leur conservation. « Pour vous punir , leur dit-il d'un air inspiré , de la dureté » avec laquelle vous nous laissez périr mes compagnons & moi , » le dieu que j'adore va vous frapper de ses plus terribles coups. » Dès ce soir , vous verrez la lune rougir , puis s'obscurcir , & » vous refuser sa lumière. Ce ne sera que le prélude de vos » malheurs , si vous vous obstinez à me refuser des vivres ».

A peine l'amiral a parlé , que ses prophéties s'accomplissent. La désolation est extrême parmi les sauvages. Ils se croient perdus , demandent grace , & promettent tout. Alors on leur annonce que le ciel , touché de leur repentir , apaise sa colère , & que la nature va reprendre son cours. Dès ce moment , les substances arrivent de tous côtés , & Colomb n'en manqua plus jusqu'à son départ.

XXI.

Les Espagnols découvrent la Jamaïque , & s'y établissent quelque tems après.

Ce fut don Diegue , fils de cet homme extraordinaire , qui fixa les Espagnols à la Jamaïque. En 1509 , il y fit passer de Saint-Domingue , soixante-dix brigands sous la conduite de Jean d'Esquimel. D'autres ne tardèrent pas à les suivre. Tous sembloient n'aller dans cette isle paisible que pour s'y baigner dans le sang humain. Le glaive de ces barbares ne s'arrêta que lorsqu'il n'y resta pas un seul habitant , pour conserver la mémoire d'un peuple nombreux , doux , simple & bienfaisant. Pour le bonheur de la terre , ses exterminateurs ne devoient pas remplacer cette population. Auroient-ils voulu même se multiplier dans une isle qui ne fournissoit pas de l'or ? Leur cruauté fut sans fruit pour leur avarice ; & la terre qu'ils avoient souillée de carnage , sembla se refuser aux efforts d'inhumanité qu'ils firent pour s'y fixer. Tous les établissemens élevés sur la cendre des naturels du pays , tombèrent à mesure que le travail & le désespoir achevèrent d'épuiser le reste des sauvages échappés aux fureurs des premiers conquérans. Celui de Sant-Iago de la Vega , fut le seul qui se soutint. Les habitans de cette ville , plongés dans l'oïveté qui suit la tyrannie après la dévastation , se contentoient de vivre de quelques plantations dont ils vendoient le superflu aux vaisseaux qui passaient sur leurs côtes. Toute la population de la colonie , concentrée au petit territoire qui nourrissoit cette race de destructeurs , étoit bornée à quinze cens esclaves commandés par autant de tyrans ; lorsque les Anglois vinrent enfin attaquer cette ville , s'en rendirent maîtres , & s'y établirent en 1655.

XXII.

La Jamaïque
est conquise par
les Anglois.

Evénemens ar-
rivés dans l'isle
depuis qu'ils en
sont les maî-
tres.

Avec eux y entra la discorde. Ils en apportèrent les plus funestes germes. D'abord la nouvelle colonie n'eut pour habitans que trois mille hommes de cette milice fanatique , qui avoit combattu & triomphé sous les drapeaux du parti républicain. Bientôt ils furent joints par une multitude de royalistes , qui espéroient trouver en Amérique la consolation de leur défaite , ou le calme de la paix. L'esprit de division , qui avoit si long-tems & si cruellement déchirés les deux partis en Europe , les suivit au-delà des mers. C'en étoit assez pour renouveler dans le Nouveau-Monde les scènes d'horreur & de sang tant de fois

répétées dans l'ancien. Mais Penn & Venables, conquérans de la Jamaïque, en avoient remis le commandement à l'homme le plus sage, qui se trouvoit le plus ancien officier. C'étoit Dodley, qui avoit plié sous l'autorité d'un citoyen vainqueur, mais sans rien perdre de son attachement pour les Stuarts. Deux fois Cromwel, qui avoit démêlé ces sentimens secrets, lui substitua de ses partisans, & deux fois leur mort remplaça Dodley à la tête des affaires.

Les conspirations qu'on tramoit contre lui furent découvertes & dissipées. Jamais il ne laissa impunies les moindres brèches faites à la discipline. La balance fut, dans ses mains, toujours égale entre la faction que son cœur détestoit & celle qu'il aimoit. L'industrie étoit excitée, encouragée par ses soins, ses conseils & ses exemples. Son désintéressement appuyoit son autorité. Content de vivre du produit de ses plantations, jamais on ne réussit à lui faire accepter des appointemens. Simple & familier dans la vie privée, il étoit dans sa place intrépide guerrier, commandant ferme & févère, sage politique. Sa manière de gouverner fut toute militaire: c'est qu'il avoit à contenir ou policer une colonie naissante, uniquement composée de gens de guerre; à prévenir ou repousser une invasion des Espagnols, qui pouvoit tenter de recouvrer ce qu'ils venoient de perdre.

Mais, lorsque Charles II eut été appelé au trône, par la nation qui en avoit précipité son père, il s'établit à la Jamaïque un gouvernement civil, modelé comme dans les autres îles, sur celui de la métropole. Cependant, ce ne fut qu'en 1682 que se forma ce corps de loix, qui tient aujourd'hui la colonie en vigueur. Trois de ces sages statuts méritent l'attention des lecteurs politiques.

Le but du premier est d'exciter les citoyens à la défense de la patrie, sans que la crainte de commettre leur fortune particulière puisse les détourner du service public. Il ordonne que tout dommage fait par l'ennemi, sera payé sur le champ par l'état; & aux dépens de tous les sujets, si le fisc n'y suffit pas.

Une autre loi veille aux moyens d'augmenter la population.

Elle veut que tout maître de vaisseau , qui aura porté dans la colonie un homme hors d'état de payer son passage , reçoive une gratification générale de 22 liv. 10 s. La gratification particulière est de 168 liv. 15 s. pour chaque personne portée d'Angleterre ou d'Ecosse ; de 135 liv. pour chaque personne portée d'Irlande ; de 78 liv. 15 s. pour chaque personne portée du continent de l'Amérique ; de 45 liv. pour chaque personne portée des autres îles.

La troisième loi tend à favoriser la culture. Lorsqu'un propriétaire de terres n'a pas la faculté de payer l'intérêt ou le capital de ses emprunts , sa plantation est vendue au prix estimé par douze propriétaires. Sa valeur , quelle qu'elle soit , libère entièrement le débiteur. Mais si elle excédoit ses dettes , on seroit tenu de lui rembourser le surplus. Cette jurisprudence , qu'on pourroit trouver partielle , a le mérite de diminuer la rigueur des poursuites du rentier & du marchand contre le cultivateur. Elle est à l'avantage du sol & des hommes en général. Le créancier en souffre rarement , parce qu'il est sur ses gardes ; & le débiteur en est plus tenu à la vigilance , à la bonne-foi , pour trouver des avances. C'est alors la confiance qui fait les engagemens , & cette confiance ne se mérite & ne s'entretient que par des vertus.

Le tems a amené d'autres réglemens. On s'aperçut que les Juifs , établis en grand nombre à la Jamaïque , se faisoient un jeu de tromper les tribunaux de justice. Un magistrat imagina que ce désordre pouvoit venir de ce que la Bible qui leur étoit présentée étoit en anglois. Il fut arrêté que ce seroit sur le texte hébreu qu'ils jureront dans la suite , & après cette précaution les faux sermens devinrent infiniment plus rares.

En 1761 , il fut décidé que tout homme qui ne seroit pas blanc ne pourroit hériter que de 13,629 liv. 3 s. 4 d. Ce statut déplut à plusieurs membres de l'assemblée qui s'indignèrent qu'on voulût ravir à des pères tendres la satisfaction de laisser une fortune achetée par de longs travaux à une postérité chérie , parce qu'elle ne seroit pas de leur couleur. On se divisa , & le parlement d'Angleterre se saisit de la contestation. Un des plus célèbres orateurs de

de la chambre des communes se déclara hautement contre les nègres. Son opinion fut que c'étoient des êtres vils, d'une espèce différente de la nôtre. Le témoignage de Montesquieu fut le plus fort de ses argumens, & il lut avec confiance le chapitre ironique de l'esprit des Loix sur l'esclavage. Aucun des auditeurs ne soupçonna les véritables vues d'un écrivain si judicieux, & son nom subjuga tout le sénat Britannique.

Tout le sénat Britannique ! tout un corps assemblé pour discuter les intérêts de la nation & prononcer gravement sur une motion, dont l'injustice & la déraison ne méritoient que des huées ! Et pourquoi ne pas opiner que ces noirs fussent entièrement déshérités ? Si leur couleur autorisoit à les priver d'une portion du bien de leurs pères, pourquoi pas de tous ? C'est par le ridicule, & non par des argumens qu'il falloit combattre des opinions d'une aussi palpable absurdité. Et quand, contre toute vraisemblance, c'eût été le sentiment de Montesquieu, qu'importoit son autorité ? Du moins falloit-il d'ailleurs s'assurer du sentiment de cet auteur.

Le bill alloit s'étendre aux Indiens, lorsqu'un homme, moins aveuglé que les autres, observa que ce seroit une injustice horrible de confondre les anciens propriétaires de l'île avec les Africains, & qu'il n'en restoit d'ailleurs que cinq ou six familles.

Avant qu'aucune de ces loix eût été portée, la colonie avoit acquis une assez grande célébrité. Quelques aventuriers, autant par haine ou jalousie nationale, que par inquiétude d'esprit, & besoin de fortune, attaquèrent les vaisseaux Espagnols. Ces corsaires furent secondés par les soldats de Cromwel, qui, ne recueillant après sa mort que l'aversion publique attachée à ses cruels succès, cherchèrent au loin un avancement qu'ils n'espéroient plus en Europe. Ce nombre fut grossi d'une foule d'Anglois de deux partis, accoutumés au sang par les guerres civiles qui les avoient ruinés. Ces hommes avides de rapine & de carnage, écumoient les mers, dévastoient les côtes du Nouveau-Monde. C'étoit à la Jamaïque qu'étoient toujours portées par les nationaux & souvent par les étrangers, les dépouilles du Mexique & du Pérou. Ils trouvoient dans cette île plus de facilité, d'aussi

de protection & de liberté qu'ailleurs ; soit pour débarquer , soit pour dépenser à leur gré le butin de leurs courses. C'est-là que les prodigalités de la débauche les rejetoient bientôt dans la misère. Cet unique aiguillon de leur sanguinaire industrie , les faisoit voler à de nouvelles proies. Ainsi , la colonie profitoit de leurs continuelles vicissitudes de fortune ; & s'enrichissoit des vices qui étoient la source & la ruine de leurs trésors.

Quand cette race exterminante fut éteinte , par sa meurtrière activité , les fonds qu'elle avoit laissés , & qui n'étoient , après tout , dérobés qu'à des usurpateurs plus injustes & plus cruels encore , ces fonds devinrent la base d'une nouvelle opulence , par la facilité qu'ils donnèrent d'ouvrir un commerce interlope avec les possessions Espagnoles. Cette veine de richesse , qu'on avoit ouverte vers 1672 , s'accrut successivement , & très-rapidement vers la fin du siècle. Des Portugais , avec un capital de trois millions , dont leur souverain avoit avancé les deux tiers , s'engagèrent , en 1696 , à fournir aux sujets de la cour de Madrid , cinq mille noirs , chacune des cinq années que devoit durer leur traité. Cette compagnie tira de la Jamaïque un grand nombre de ces esclaves. Dès-lors , le colon de cette isle eut des liaisons suivies avec le Mexique & le Pérou ; soit par l'entremise des agens Portugais ; soit par les capitaines de ses propres vaisseaux employés à la navigation de ce commerce. Mais ces liaisons furent un peu ralenties , par la guerre de la succession au trône d'Espagne.

A la paix , le traité de l'Assiento donna des alarmes à la Jamaïque. Elle craignit que la compagnie du Sud , chargée de pourvoir de nègres les colonies Espagnoles , ne lui fermât entièrement le canal & la route des mines d'or. Tous les efforts qu'elle fit pour rompre cet arrangement , ne changèrent point les mesures du ministère Anglois. Il avoit sagement prévu que l'activité des Assientistes , donneroit une nouvelle émulation à l'ancien commerce interlope ; & ses vues se trouvèrent justes.

Le commerce prohibé que faisoit la Jamaïque étoit simple dans sa fraude. Un bâtiment Anglois feignoit qu'il manquoit d'eau , de bois , de vivres ; que son mât étoit rompu , ou qu'il avoit

une voie d'eau, qu'il ne pouvoit ni decouvrir, ni étancher, sans se décharger. Le gouverneur permettoit que le navire entrât dans le port & s'y réparât. Mais, pour se garantir du se d'culpér de toute accusation auprès de sa cour, il faisoit mettre le sceau sur la porte du magasin où l'on avoit enfermés les marchandises du vaisseau; tandis qu'il restoit une autre porte non scellée, par où l'on entroit & l'on sortoit les effets qui étoient échangés dans ce commerce secret. Quand il étoit terminé, l'étranger, qui manquoit toujours d'argent, demandoit qu'il lui fût permis de vendre de quoi payer la dépense qu'il avoit faite : permission qu'il eût été trop barbare de refuser. Cette facilité étoit nécessaire, pour que le commandant ou ses agens pussent débiter impunément en public ce qu'ils avoient acheté d'avance en secret; parce qu'on supposeroit toujours que ce ne pouvoit être autre chose que les effets qu'il avoit été permis d'acquérir. Ainsi se vuidoient & se répandoient les plus grosses cargaisons.

La cour de Madrid se flatta de mettre fin à ce désordre, en défendant l'admission des bâtimens étrangers dans ses ports, sous quelque prétexte que ce pût être. Mais les Jamaïcains, appelant la force au secours de l'artifice, se firent protéger dans la continuation de ce commerce par les vaisseaux de guerre Anglois, qui recevoient cinq pour cent sur tous les objets dont ils favorisoient l'introduction frauduleuse.

Cependant, à cette violation éclatante & manifeste du droit public, en succéda une plus fourde & moins menaçante. Les navires expédiés de la Jamaïque se rendoient aux rades de la côte Espagnole les moins fréquentées : mais sur-tout à deux ports également déserts; celui de Brew à cinq milles de Carthagène, & celui de Grout à quatre mille de Porto-Belo. Un homme qui favoit la langue du pays, étoit mis promptement à terre, pour avertir les contrées voisines de l'arrivée des vaisseaux. La nouvelle se répandoit de proche en proche, avec la plus grande célérité, jusqu'aux lieux les plus éloignés. Les marchands venoient avec la même diligence; & la traite commençoit, mais avec des précautions dont l'expérience avoit enseigné la nécessité.

L'équipage du bâtiment étoit divisé en trois parties. Pendant que l'une accueilloit les acheteurs avec politesse & veilloit d'un œil attentif sur le penchant & l'adresse qu'ils avoient pour le vol ; l'autre étoit occupée à recevoir la vanille, l'indigo, la cochenille, l'or & l'argent des Espagnols, en échange des esclaves, du vif-argent, des foieries, & d'autres marchandises qui leur étoient livrées. En même-tems, la troisième division retranchée en armes sur le tillac, veilloit à la sûreté du navire & de l'équipage, ayant soin de ne pas laisser entrer plus de monde à la fois qu'elle n'en pouvoit contenir dans l'ordre.

Lorsque les opérations étoient terminées, l'Anglois regagnoit son île avec ses fonds qu'il avoit communément doublés, & l'Espagnol sa demeure avec ses emplettes, dont il espéroit retirer un semblable & même un plus grand bénéfice. De peur d'être découvert, il évitoit les grandes routes & marchoit dans des chemins détournés, avec des nègres qu'il venoit d'acheter & qu'il avoit chargés de marchandises, distribuées en paquets, d'une forme & d'un poids faciles à porter.

Cette manière de négocier prospéroit depuis long-tems au grand avantage des colonies des deux nations ; lorsque la substitution des vaisseaux de registre aux gallions ralentit, comme l'Espagne se l'étoit proposé, la marche de ce commerce. Il diminua par degrés ; & dans les derniers tems, il étoit réduit à peu de chose. Le ministère de Londres, voulant le ranimer, pensa, en 1766, que le meilleur expédient, pour rendre à la Jamaïque ce qu'elle avoit perdu, étoit d'en faire un port franc.

Aussi-tôt les bâtimens Espagnols du Nouveau-Monde y arrivèrent de tous les côtés pour échanger leurs métaux & leurs denrées contre les manufactures Angloises. Cet empressement avoit cela de commode, que le gain, dont il étoit la source, étoit sans danger & ne pouvoit être l'occasion d'aucune brouillerie : mais il falloit s'attendre que la cour de Madrid ne tarderoit pas à rompre une communication si nuisible à ses intérêts. La Grande-Bretagne le pensa ainsi ; & pour continuer à faire couler dans son sein les richesses du continent voisin, elle jeta sur la côte des Mosquitoes les fondemens d'une colonie.

XXIII.

Cultures établies à la Jamaïque

Quel que soit un jour le sort de ce nouvel établissement, il est certain que la Jamaïque s'occupa long-tems beaucoup trop d'un commerce frauduleux, & trop peu de ses cultures. La première à laquelle les Anglois se livrèrent fut celle du cacao qu'ils avoient trouvée bien établie par les Espagnols. Elle prospéra tant que durèrent les plantations de ce peuple qui en faisoit sa principale nourriture & son négoce unique. Les arbres vieillirent; il fallut les renouveler : mais soit défaut de soins ou d'intelligence, ils ne réussirent pas, & on leur substitua l'indigo.

Cette production prenoit des accroissemens considérables, lorsque le parlement la chargea d'un droit qu'elle ne pouvoit porter, & qui en fit tomber la culture à la Jamaïque, comme dans les autres îles Angloises. Cette imprudente taxe fut depuis supprimée; on lui substitua même des gratifications : mais cette générosité tardive n'enfant que des abus. Pour jouir du bien-être, les Jamaïcains contraindirent l'habitude qu'ils ont conservée de tirer cette précieuse teinture de Saint-Domingue & de l'introduire dans la Grande-Bretagne comme une richesse de leur propre sol.

On ne sauroit regarder comme entièrement perdue la dépense que fait à cette occasion le gouvernement, puisque la nation en profite : mais elle entretient cette défiance &, s'il faut le dire, cette friponnerie que l'esprit de finance a fait naître dans toutes nos législations modernes entre l'état & les citoyens. Depuis que le magistrat n'a cessé d'imaginer des moyens pour s'approprier l'argent du peuple, le peuple n'a cessé de chercher des ruses pour se soustraire à l'avidité du magistrat. Dès qu'il n'y a point eu de modération dans les dépenses, de bornes dans l'imposition, d'équité dans la répartition, de douceur dans le recouvrement; il n'y a plus eu de scrupule sur la violation des loix pécuniaires, de bonne-foi dans le paiement des impôts, de franchise dans les engagemens du sujet avec le prince. Oppression d'un côté, pillage de l'autre. La finance poursuit le commerce, & le commerce élude ou trompe la finance. Le fisc rançonne le cultivateur, & le cultivateur en impose au fisc par de fausses déclarations. Ce sont les mœurs des deux hémisphères.

Dans le nouveau , il existoit encore quelques plantations d'indigo à la Jamaïque , lorsqu'on commença à s'y occuper du coton. Cette production eut un succès rapide & toujours suivi, parce qu'elle trouva sans interruption un débouché avantageux en Angleterre , où on la mettoit en œuvre avec une adresse qui a été plutôt imitée qu'égalée par les nations rivales.

Le gingembre a été moins utile à la colonie. Les sauvages , que les Européens trouvèrent dans les îles d'Amérique , en faisoient assez généralement usage : mais leur consommation en ce genre , comme dans les autres , étoit si bornée , que la nature brute leur en fournissoit suffisamment. Les usurpateurs prirent une espèce de passion pour cette épicerie. Ils en mangeoient le matin , pour aiguïser leur appétit. On leur en feroit à table , confit de plusieurs façons. Ils en usoient après le repas , pour faciliter la digestion. C'étoit , dans la navigation , leur antidote contre le scorbut. L'ancien monde adopta le goût du nouveau , & ce goût dura jusqu'à ce que le poivre , qui avoit eu long-tems une valeur extraordinaire , fut baissé de prix. Alors le gingembre tomba dans une espèce de mépris ; & la culture en fut à-peu-près abandonnée par-tout , excepté à la Jamaïque.

Cette île produit & vend une autre épicerie , connue sous le nom impropre de poivre de la Jamaïque. L'arbre qui le produit est une espèce de myrte , qui croît ordinairement sur les montagnes & s'élève à plus de trente pieds. Il est très-droit , d'une grosseur médiocre , & couvert d'une écorce grisâtre , unie & luisante. Ses feuilles , qui ont une bonne odeur , ressemblent pour la forme & pour la disposition à celles du laurier , & les branches sont terminées par de corymbes de fleurs en tout semblables à celles du myrte ordinaire. Les fruits qui leur succèdent sont de petites baies un peu plus grosses que celles de genièvre. On les cueille vertes , & on les met sécher au soleil. Elles brunissent , & prennent une odeur d'épicerie qui , en Angleterre , a fait appeller ce piment *allspice*. L'usage en est excellent pour fortifier les estomacs froids : mais qu'est-ce que cet avantage en comparaison de tous ceux que procure le sucre ?

L'art de le cultiver ne fut connu à la Jamaïque qu'en 1668. Il y fut porté par quelques habitans de la Barbade. L'un d'entre eux avoit tout ce qu'exige la sorte de création qui dépend des hommes : c'étoit Thomas Moddifort. Son activité, ses capitaux, son intelligence le mirent en état de défricher un terrain immense, & l'élevèrent, avec le tems, au gouvernement de la colonie. Cependant le spectacle de sa fortune & ses vives sollicitations ne pouvoient engager aux travaux de la culture des hommes nourris la plupart dans l'oisiveté des armes. Douze cens malheureux, arrivés en 1670 de Surinam, qu'on venoit de céder aux Hollandois, se montrèrent plus dociles à ses leçons. Le besoin leur donna du courage, & leur exemple inspira l'émulation. Elle fut nourrie par l'abondance d'argent que les succès continuels des Flibustiers faisoient entrer chaque jour dans l'île. Une grande partie fut employée à la construction des édifices, à l'achat des esclaves, des ustensiles, de tous les meubles nécessaires aux habitations naissantes. Avec le tems, il sortit de cette possession une grande abondance de sucre, inférieur, à la vérité, à celui qu'on fabriquoit dans la plupart des autres colonies, mais dont le rum avoit une supériorité marquée.

Le caféier prospéroit dans les établissemens Hollandois & François du Nouveau-Monde, avant que les Anglois eussent songé à se l'approprier. La Jamaïque fut même la seule des îles Britanniques qui crut devoir l'adopter, mais elle n'en poussa jamais la culture aussi loin que les nations rivales.

C'étoit, en 1756, une opinion généralement reçue, que la Jamaïque étoit dans le plus grand état de prospérité où elle pût atteindre. Une île occupée depuis un siècle par un peuple actif & éclairé. Une île où la piraterie & un commerce frauduleux avoient versé sans interruption les trésors du Mexique & du Pérou. Une île à laquelle aucun moyen d'exploitation n'avoit jamais manqué. Une île dont les parages sûrs & les rades excellentes n'avoient cessé d'appeller les navigateurs. Une île qui avoit toujours vu ses productions recherchées par l'Europe entière : un tel établissement devoit paroître, même aux esprits

les plus réfléchis, avoir fait tous les progrès dont la nature l'avoit rendu susceptible.

La guerre, qui rendra cette époque à jamais célèbre, dissipa une illusion si raisonnable. Un fléau, qui quelquefois bouleverse les états & toujours les épuise, fut une source de fortune pour la Jamaïque. Les négocians Anglois, enrichis des dépouilles d'un ennemi, par-tout vaincu, par-tout fugitif, se trouvèrent en état de faire de grosses avances & de longs crédits aux cultivateurs. Les colons eux-mêmes, animés par le découragement des colons François, dont les travaux avoient jusqu'alors été si heureux, profitèrent avec chaleur des facilités que des événemens inattendus mettoient dans leurs mains. La paix n'arrêta pas l'impulsion reçue. Ce mouvement rapide a continué; & les productions de la colonie sont de près d'un tiers plus considérables qu'elles ne l'étoient il y a trente ans.

XXIV.
Etat actuel de
la Jamaïque,
considérée sous
tous ses rap-
ports.

L'île entière peut contenir trois millions huit cens mille acres de terre. Les montagnes, les rochers, les lacs, les marais, les rivières, d'autres lieux nécessairement perdus pour les travaux utiles en occupent un million sept cens vingt-huit mille quatre cens trente-un, selon les lumières d'un homme judicieux & appliqué qui a long-tems conduit la colonie. Le gouvernement en a successivement accordé un million six cens soixante-onze mille cinq cens soixante-neuf qui sont défrichés ou qui peuvent l'être. Il en reste encore à concéder quatre cens mille qui attendent des bras & des moyens d'exploitation.

En 1658, la Jamaïque comptoit quatre mille cinq cens blancs & quatorze cens esclaves; en 1670, sept mille cinq cens blancs & huit mille esclaves; en 1734, sept mille six cens quarante-quatre blancs & quatre-vingt-six mille cinq cens quarante-six esclaves; en 1746, dix mille blancs & cent douze mille quatre cens vingt-huit esclaves; en 1768, dix-sept mille neuf cens quarante-sept blancs & cent soixante-six mille neuf cens quatorze esclaves; en 1775, dix-huit mille cinq cens blancs, trois mille sept cens noirs ou mulâtres libres, & cent quatre-vingt-dix mille neuf cens quatorze esclaves. Cent dix mille de ces malheureux sont placés sur six
cens

cens quatre-vingts sucreries. Le reste est employé à des cultures moins précieuses dans quatorze cens soixante habitations, à la navigation, au service domestique, & à d'autres travaux de nécessité première.

Les dépenses publiques de la colonie s'élèvent annuellement à 817,750 liv. C'est avec des impositions sur les maisons, sur les différentes productions du sol, sur les boissons étrangères, sur la tête des noirs; &, dans les cas extraordinaires, avec un doublement de capitation, qu'on pourvoit à ces besoins. Les comptables chargés, dans les dix-neuf paroisses, de lever les contributions ordonnées par l'assemblée générale, ont obtenu pour prix de leurs soins deux & demi pour cent, & le receveur général en retient cinq.

Les monnoies, qui circulent habituellement dans l'isle, ne passent pas 954,041 livres. Ce numéraire est plus que suffisant, parce qu'il ne sert qu'aux plus petits détails de commerce. Les esclaves apportés d'Afrique; les marchandises que l'Europe envoie : tout ce qui a une grande valeur est payé en lettres-de-change sur Londres & sur quelqu'un des autres ports Britanniques où les colons envoient leurs denrées pour leur propre compte.

Le prix de ces productions n'est pas uniquement destiné aux besoins sans cesse renaissans de la Jamaïque. Une grande partie doit servir à l'acquiescement des dettes qu'un luxe immodéré & des malheurs trop répétés lui ont fait successivement contracter. Ses engagements, autant qu'on en peut juger, s'élèvent aux deux tiers de ses richesses apparentes. Le plus grand nombre de ses créanciers est fixé en Angleterre. Les autres sont des négocians passagèrement établis dans l'isle, parmi lesquels on compte beaucoup de Juifs. Puisse ce peuple, d'abord esclave, puis conquérant & ensuite avili pendant vingt siècles, posséder un jour légitimement la Jamaïque, ou quelque autre isle riche du Nouveau-Monde ! Puisse-t-il y rassembler tous ses enfans, & les élever en paix dans la culture & le commerce, à l'abri du fanatisme qui le rendit odieux à la terre, & de la persécution qui l'a trop

rigoureusement puni de ses erreurs ! Que les Juifs vivent enfin libres, tranquilles & heureux dans un coin de l'univers ; puisqu'ils sont nos frères par les liens de l'humanité, & nos pères par les dogmes de la religion !

La colonie envoie actuellement, chaque année, à sa métropole huit cens mille quintaux de sucre, qui, à 40 livres le quintal, produisent 32,000,000 livres. Quatre millions galons de rum, qui, à 1 livre 10 sols le galon, produisent 6,000,000 livres. Trois cens mille galons de melasse, qui, à 10 sols le galon, produisent 150,000 livres. Six mille quintaux de coton, qui, à 150 livres le quintal, produisent 900,000 livres. Six mille quintaux de piment, qui, à 42 livres le quintal, produisent 252,000 livres. Dix-huit mille quintaux de café, qui, à 50 liv. le quintal, produisent 900,000 livres. Trois mille quintaux de gingembre, qui, à 70 livres le quintal, produisent 210,000 liv. Pour 400,000 livres en bois de teinture ou de marqueterie. Tous ces objets réunis portent les produits de la Jamaïque à 40,812,000 livres.

Les navires destinés à leur extraction sont très-multipliés : mais du port de cent cinquante à deux cens tonneaux seulement.

Un petit nombre prennent leur chargement au port Morant, qu'il faudroit regarder comme bon si l'entrée en étoit moins difficile. Cette rade, située dans la partie méridionale de l'isle, n'est défendue que par une batterie mal-construite & mal-placée. Douze hommes, commandés par un sergent, y font continuellement la garde. Non loin de là est une baie du même nom, plus commode & plus fréquentée par les navigateurs.

La côte n'offre plus de mouillage que pour de très-petits bateaux jusqu'au Port-Royal où est embarquée la moitié des productions de la colonie destinées pour l'Europe.

Plus loin est le vieux havre, communément assez fréquenté. Les planteurs voisins ont souvent résolu d'élever quelques ouvrages pour protéger contre les petits corsaires les bâtimens qui y formeroient leur cargaison. Ce projet dispendieux paroît tout-à-fait abandonné. On a compris enfin que l'embaras de l'entrée seroit toujours la meilleure des défenses.

La baie de la rivière Noire exigeroit une bonne batterie. On l'établirait sans beaucoup de frais, & elle feroit la sûreté du grand nombre de petits navires qui la fréquentent.

Savane-la-Marr n'a jamais que peu d'eau, & son entrée est par-tout embarrassée de récifs & de rochers submergés. C'est le plus mauvais port de la colonie. Il est pourtant devenu l'entrepôt d'un assez grand commerce, depuis que le territoire voisin a été défriché. Ses habitans voulurent autrefois s'entourer de fortifications. L'ouvrage fut abandonné après qu'on y eut dépensé plus de cent mille écus. Il ne reste plus de ces travaux qu'un amas de ruines.

L'île n'a sur sa côte occidentale très-resserrée, qu'un seul port, & c'est celui d'Orange. Sept ou huit bâtimens y prennent annuellement leur charge.

Le premier havre au nord, c'est celui de Sainte-Lucie. Il est spacieux ; il est sûr ; il est défendu par un fort, capable de faire quelque résistance, s'il étoit réparé, si son artillerie étoit mise en état de servir. On y entretient toujours une foible garnison.

Huit ou neuf lieues plus loin, est l'excellente baie de Montego. La cinquième partie des productions de la colonie est embarquée dans sa petite ville de Barnet-Town, défendue par une batterie de dix canons.

Des bas-fonds rendent difficile l'entrée du port Sainte-Anne. A peine reçoit-il tous les ans quinze ou seize navires.

Le port Antonio est un des plus sûrs, mais non des plus fréquentés de l'île. Son fort est gardé par un détachement, que commande un officier.

La côte orientale n'offre que le havre de Manchineel. Le mouillage y est bon, mais dans les parages voisins, la mer est toujours violemment agitée par les vents d'est. C'est le quartier le plus exposé à l'invasion ; & la batterie de dix canons qu'en y a construite, ne le mettroit pas à l'abri du danger, si ses richesses étoient plus considérables. Toute la défense de la colonie réside proprement dans le Port-Royal.

XXV.
Moyens qu'a la
Jamaïque pour
se garantir de
l'invasion.

Les Anglois ne se furent pas plutôt rendus maîtres de la Jamaïque, que le soin de rendre cette conquête utile & de s'en assurer la possession, les occupa. Les défrichemens, entrepris par les Espagnols, & les avantages d'une rade immense, sûre, commode, arrêterent sagement leurs regards sur Port-Royal. La ville qu'ils y bâtirent, quoique placée dans des sables sur une langue de terre très-étroite, quoique privée par la nature d'eau potable & de tous les autres soutiens de la vie, devint en moins de trente ans, une cité célèbre. Elle dut cet éclat au mouvement rapide, qu'y entretenoient les productions de l'île, le butin des Flibustiers, le commerce ouvert avec le continent voisin. Il y avoit peu d'entrepôts sur le globe, où la soif des richesses & des plaisirs eut réuni plus d'opulence & de corruption.

Un moment détruit, le 7 juin 1692, ce brillant spectacle. Le ciel, d'un azur clair & serein, devient sombre & rougeâtre, dans toute l'étendue de la Jamaïque. Un bruit sourd se répand sous terre, des montagnes dans la plaine. Les rochers se fendent. Des côteaux se rapprochent. A la place des monts engloutis, s'élèvent des marais infects. De vastes forêts sont transportées à plusieurs milles de leur situation première. Les édifices disparaissent dans des gouffres, ou tombent renversés sur leurs fondemens. Treize mille hommes trouvent la mort dans ce tombeau de l'île entière; trois mille périssent de la contagion, qui suit ce fléau destructeur. A cette époque, la nature perd, dit-on, de sa beauté, l'air de sa pureté, le sol de sa fertilité. Les Européens apprennent de ce phénomène épouvantable, ou ils ne l'apprennent jamais, à ne pas se reposer sur la possession d'un monde qui chancelle sous leurs pieds, qui semble se dérober à leurs avides mains.

Dans ce désordre général, Port-Royal voit ensevelis dans les flots irrités, ou jettés au loin sur des plages désolées, les nombreux vaisseaux, dont les orgueilleux pavillons le rendoient si fier. La ville elle-même est détruite & submergée. Vainement on la tire de ses débris. Téméraires travaux! un nouvel ouragan renverse ses murs renaissans. Port-Royal, comme Jérusalem, ne

peut être réédifié. La terre ne se laisse creffer, que pour l'engloutir encore. Par une singularité, qui confond tous les efforts & les raisonnemens de l'homme, les feules maisons qui échappent au nouveau bouleversement, restent bâties à l'extrémité d'une pointe infiniment étroite, qui s'avance plusieurs milles dans la mer : comme si l'inconstance de l'océan eût offert une base solide à des édifices que la terre-ferme sembloit rejeter.

Les habitans de Port-Royal, découragés par ces calamités répétées, se réfugient à Kingstown, situé sur la même baie. Bientôt leur activité & leur industrie, font de ce bourg, jusqu'alors obscur, une ville agréable & florissante. Les affaires même y sont peu-à-peu devenues plus vives qu'elles ne le furent à aucune époque dans les marchés qu'elle a remplacés ; parce que la colonie a plus gagné par l'augmentation de ses cultures, qu'elle n'a perdu par la diminution de son commerce interlope.

Cependant Port-Royal n'avoit jamais été, & Kingstown ne devenoit pas la capitale de l'île. Sant-Yago de la Vega, que les Anglois ont appelé Spanish-Town, continuoit à jouir de cette utile prérogative. Cette ville, bâtie par les Espagnols à quelques milles de la mer, sur la rivière de Cobre, la plus considérable du pays, sans être navigable, étoit toujours le siège du corps législatif, du gouverneur général, des tribunaux de justice, & par conséquent le séjour des colons les plus riches.

L'amiral Knowles jugea cet arrangement contraire au bien public ; &, en 1756, il fit décider par l'assemblée générale, que tous les ressorts, tous les pouvoirs de l'administration, seroient réunis à Kingstown. Des haines personnelles contre l'auteur du projet ; la dureté des mesures qu'il employoit à l'exécution ; l'attachement qu'on prend pour les lieux comme pour les choses même ; une foule d'intérêts particuliers, que la révolution devoit nécessairement blesser : toutes ces causes inspirèrent à beaucoup de colons un éloignement invincible pour une innovation qui pouvoit bien avoir quelques inconvéniens : mais qui étoit appuyée sur des raisons décisives & qui présentoit de grands avantages. Les entraves, dont les opposans embarrassèrent le

nouveau système, n'arrêtèrent pas l'autorité. Ce fut même le tems qu'elle choisit pour réparer le fort Charles, qui sert de citadelle à Port-Royal, & pour augmenter de l'autre côté de la baie les fortifications très-bien entendues de Mosquito-Point, qui dominant le canal où doivent passer les bâtimens destinés pour Kingstown. Si au lieu d'entrer dans la baie, l'ennemi vouloit débarquer au nord de la nouvelle capitale, il se trouveroit arrêté dans sa marche par Zock, fort construit avec intelligence & entretenu avec soin dans un défilé très-serré, à une lieue de la ville. Dans ces différens ouvrages & dans quelques autres postes moins importants, sont habituellement répartis deux régimens. Ils reçoivent une solde de la métropole : mais la colonie y ajoute une gratification journalière de douze sols pour chaque soldat, & une gratification double pour tout officier. Ces troupes, fussent-elles aussi bonnes qu'elles sont mauvaises, ne préserveroient pas l'isle de l'invasion & seroient bientôt réduites à capituler devant des forces navales, supérieures à celles qu'on auroit destinées pour les appuyer.

Quand même la Jamaïque pourroit se garantir des malheurs d'une invasion étrangère, elle n'en resteroit pas moins exposée à des dangers domestiques, plus à craindre encore.

XXVI.
Dangers qui
menacent la
Jamaïque dans
son propre sein.

Lorsque les Espagnols furent obligés d'abandonner la Jamaïque à l'Angleterre, ils y laissèrent un assez grand nombre de nègres & de mulâtres, qui, las de leur esclavage, prirent la résolution de sauver, dans les montagnes, une liberté que sembloit leur offrir la fuite de leurs tyrans vaincus. Après avoir établi des réglemens qui devoient assurer leur union, ils plantèrent du maïs & du cacao dans les lieux les plus inaccessibles de leur retraite. Mais l'impossibilité de subsister jusqu'au tems de leur récolte, les força de descendre dans la plaine, pour y dérober des vivres. Le conquérant souffrit ce pillage d'autant plus impatiemment, qu'il n'avoit rien à perdre, & déclara la guerre la plus vive à ces ravisseurs. Plusieurs furent massacrés. Le plus grand nombre se soumit. Cinquante ou soixante seulement, trouvèrent encore des rochers, pour y vivre ou mourir libres.

La politique, qui a des yeux & point d'entrailles, vouloit qu'on achevât d'exterminer ou de réduire cette poignée de fugitifs, échappés à la chaîne ou au carnage. Mais les troupes, qui périssoient, ou s'épuisoient de fatigue, ne goûtèrent pas un système de destruction, qui devoit leur coûter encore du sang. On y renonça, dans la crainte de les soulever. Cette condescendance eut des suites funestes. Les esclaves que l'horreur du travail ou la peur des châtimens, jettoit dans le désespoir, ne tardèrent pas à chercher un asyle dans les bois, où ils étoient sûrs de trouver des compagnons prêts à les assister. Le nombre des fugitifs augmenta tous les jours. On les vit bientôt déserter par essaims, après avoir massacré leurs maîtres, & dépouillé les habitations, qu'ils livroient aux flammes. Inutilement on employoit contre eux des partisans actifs, auxquels on assura 900 livres pour chaque noir massacré, dont ils présenteroient la tête. Cette rigueur ne changea rien; & la désertion n'en devint que plus générale.

Le nombre des rebelles accrut leur audace. Jusqu'en 1690, ils s'étoient bornés à fuir. Mais enfin se croyant assez forts, même pour attaquer, on les vit fondre par bandes séparées sur les plantations Angloises, où ils firent des dégâts horribles. En vain furent-ils repoussés avec perte dans leurs montagnes; en vain pour les y contenir, construisit-on des forts de distance en distance, avec des corps-de-garde : malgré ces précautions, les ravages recommencèrent à diverses reprises. Le ressentiment de la nature violée par une police barbare, mit tant de fureur dans l'ame des noirs, achetés par les blancs, que ceux-ci, pour couper, disoient-ils, la racine du mal, résolurent, en 1735, d'employer toutes les forces de la colonie, à détruire un ennemi justement implacable.

Aussi-tôt les loix militaires prennent la place de toute administration civile. Tous les colons se partagent en corps de troupes. On se met en mouvement; on marche aux rebelles, par différentes routes. Un parti se charge d'attaquer la ville de Nauny, que les noirs avoient bâtie eux-mêmes dans les montagnes

bleues. Avec du canon, on réussit à réduire une place construite sans règles, défendue sans artillerie. Mais les autres entreprises n'ont qu'un succès équivoque, ou balancé par des pertes. Les esclaves plus glorieux d'un triomphe qu'abattus de dix revers, s'enorgueillissent de ne plus voir dans leurs tyrans que des ennemis à combattre. S'ils sont vaincus, ce n'est pas sans vengeance. Leur sang est au moins confondu avec celui de leurs barbares maîtres. Ils vont au-devant de l'épée de l'Européen, pour lui plonger un poignard dans le cœur. Les réfugiés, forcés de céder au nombre ou à l'adresse, se retranchent dans des lieux inaccessibles, & s'y dispersent en petites troupes résolus de n'en plus sortir, & bien assurés d'y vaincre. Après neuf mois de combats & de courses, on abandonne enfin le projet de les soumettre.

Ainsi l'emportera tôt ou tard, sur des armées nombreuses, aguerries, & même disciplinées, un peuple désespéré par l'atrocité de la tyrannie ou l'injustice de la conquête, s'il a le courage de souffrir la faim plutôt que le joug; s'il joint à l'horreur d'être asservi, la résolution de mourir; s'il aime mieux être effacé du nombre des peuples, que d'augmenter celui des esclaves. Qu'il cède la plaine à la multitude des troupes, à l'attirail des armes, à l'étalage des vivres, des munitions & des hôpitaux, & qu'il se retire au cœur des montagnes, sans bagage, sans toit, sans provisions; la nature fera bien l'y nourrir & l'y défendre. Qu'il y reste, s'il le faut des années, pour attendre que le climat, la chaleur, l'oisiveté, la débauche aient dévoré ou consumé ces camps nombreux d'étrangers, qui n'ont ni butin à espérer, ni gloire à recueillir. Qu'il descende quelquefois avec les torrens, pour surprendre l'ennemi dans ses tentes, & ravager ses lignes. Qu'il brave enfin les noms injurieux de brigand & d'assassin, que lui prodiguera sans honte une grande nation, assez lâche pour s'armer toute entière contre une poignée d'hommes chasseurs, & assez foible pour ne pouvoir les vaincre.

Telle fut la conduite des nègres avec les Anglois. Ceux-ci rebutés de courses & d'armemens inutiles, tombèrent dans un découragement universel. Les plus pauvres d'entre eux n'osoient
accepter

accepter les terrains, que le gouvernement leur offroit au voisinage des montagnes. Des établissemens plus éloignés des rebelles aguerris, furent négligés, ou même abandonnés. Plusieurs endroits de l'isle, qui, par leur aspect, annonçoient le plus de fécondité, restèrent dans leur état inculte.

Dans cette situation, Trelaunay fut chargé de l'administration de la colonie. Ce gouverneur sage & sans doute humain, ne tarda pas à sentir que des hommes, qui, depuis près d'un siècle, vivoient de fruits sauvages, nus, exposés à toutes les injures de l'air; qui, toujours aux prises avec un assaillant plus fort & mieux armé, ne cessioient de combattre pour la défense de leur liberté, ne seroient jamais réduits par la force ouverte. Il eut donc recours aux voies de conciliation. On leur offrit, non-seulement des terres en propriété, mais la liberté, mais l'indépendance. Ces ouvertures furent accueillies favorablement. Le traité conclu avec eux en 1739, porta que le chef qu'ils choisiroient eux-mêmes, recevrait sa commission du gouvernement Anglois; qu'il se rendroit tous les ans dans la capitale de la colonie, s'il en étoit requis; que deux blancs résideroient habituellement auprès de lui, pour maintenir une harmonie utile aux deux nations; & qu'il prendroit les armes avec tous les siens, si la colonie étoit jamais attaquée.

Tandis que Trelaunay faisoit cet accommodement au nom de la couronne, l'assemblée générale de la colonie proposa son arrangement particulier. Dans ce second accord, le nouveau peuple s'engagea à ne plus donner de retraite aux esclaves fugitifs; & on lui assura une somme fixe pour chaque déserteur qu'il dénonceroit, une récompense plus considérable pour ceux qu'il ramèneroit dans leurs plantations. Depuis ce pacte honteux, la petite république rétrograda toujours. Elle ne compte plus dans son sein que treize cens individus, hommes, femmes, enfans, répartis dans cinq ou six villages.

Soit que ce qui venoit de se passer eût inspiré de l'audace, ou que la dureté du joug Anglois eût soulevé la haine, les nègres esclaves résolurent d'être libres aussi. Pendant que la guerre d'Eu-

rope embrâsoit l'Amérique, ces malheureux convinrent, en 1760, de prendre tous les armes le même jour, de massacrer leurs tyrans, & de s'emparer du gouvernement. Mais l'impatience de la liberté déconcerta l'unanimité du complot, en prévenant le moment de l'exécution. Quelques-uns des conspirateurs mirent, avant le tems convenu, le feu aux habitations, en poignardèrent les maîtres; & ne se voyant pas en état de résister à toutes les forces de l'isle, que leur entreprise prématurée avoit réunies en un moment, ils se réfugièrent dans les montagnes. De cet asyle impénétrable, ils ne cessèrent de faire des sorties meurtrières & destructives. Les Anglois, dans leur désespoir, furent réduits à rechercher à prix d'argent, le secours des nègres sauvages, dont ils avoient été forcés de reconnoître l'indépendance par le sceau d'un traité. On leur promit une forte somme, pour la tête de chaque esclave qu'ils auroient tué de leur main. Ces lâches Africains, indignes de la liberté qu'ils avoient recouvrée, n'eurent pas honte de vendre le sang de leurs frères : ils les poursuivirent, ils en tuèrent un grand nombre par surprise. Enfin les conjurés affoiblis & trahis par leur propre race, restèrent longtemps dans le silence & l'inaction.

On croyoit le feu de la conspiration éteint sans retour, lorsque les révoltés accrus par le renfort des déserteurs qui s'étoient échappés de diverses plantations, reparurent avec une nouvelle fureur. Les troupes réglées, les milices, un corps nombreux de matelots, tout se réunit contre des esclaves. On les combattit, on les vainquit en plusieurs rencontres. Il y en eut beaucoup de tués & de pris. Le reste se dispersa dans les bois & dans les rochers. Tous les prisonniers furent fusillés, pendus ou brûlés. Ceux qu'on croyoit les auteurs de la conspiration furent attachés vivans à des gibets où ils périrent lentement, exposés & consumés au soleil ardent de la Zone-Torride, supplice plus cuisant, plus affreux que celui du bûcher. Cependant leurs tyrans favouroient avec avidité les tourmens de ces misérables, dont le seul crime étoit d'avoir voulu recouvrer par la vengeance des droits que l'avarice & l'inhumanité leur avoient ravis.

Le même esprit de barbarie dicta les mesures qu'on prit pour prévenir de nouveaux soulèvemens. Un esclave est fustigé dans les places publiques, s'il joue à quelque jeu que ce soit, s'il ose aller à la chasse, ou s'il vend autre chose que du lait ou du poisson. Il ne peut sortir de l'habitation où il sert, sans être accompagné d'un blanc, ou sans une permission par écrit. S'il bat du tambour, ou s'il fait usage de quelque instrument bruyant, son maître sera condamné à une amende de 225 liv. C'est ainsi que les Anglois, ce peuple si jaloux de sa liberté, se joue de celle des autres hommes. C'est à cet excès de barbarie que le commerce & l'esclavage des nègres ont dû conduire des usurpateurs. Tels sont les progrès de l'injustice & de la violence. Pour conquérir le Nouveau-Monde, il a fallu sans doute en égorger les habitans. Pour les remplacer, il falloit acheter des nègres, seuls propres au climat, aux travaux de l'Amérique. Pour transplanter ces Africains qu'on destinoit à cultiver la terre sans y rien posséder, il a fallu les prendre par force & les rendre esclaves. Pour les tenir dans l'esclavage, il faut les traiter durement. Pour empêcher ou punir les révoltes que doit exciter la dureté de la servitude, il faut des supplices, des châtimens, des loix atroces contre des hommes qui le sont devenus.

Mais enfin la cruauté même a son terme dans sa nature destructive. Un moment suffit; une descente heureuse à la Jamaïque y peut faire passer des armes à des hommes qui ont l'ame ulcérée, & le bras levé contre leurs oppresseurs. Le François qui ne songera qu'à nuire à son ennemi, sans prévoir que la révolte des nègres dans une colonie les peut soulever dans toutes, ira hâter une révolution pendant la guerre. L'Anglois placé entre deux feux perdra sa force, son courage, & laissera la Jamaïque en proie à des esclaves & à des conquérans, qui se la disputeront par de nouvelles horreurs. Voilà l'enchaînement de l'injustice. Elle s'attache à l'homme par des nœuds qui ne se rompent qu'avec le fer. Le crime engendre le crime; le sang attire le sang, & la terre demeure un théâtre éternel de désolation, de larmes, de misère & de deuil, où les générations viennent successive-

ment se baigner dans le carnage, s'arracher les entrailles, & se renverser dans la poussière.

XXVII.
Avantages de
la Jamaïque
pour la guerre.
Desavantages
pour la naviga-
tion.

Ce seroit pourtant une perte funeste à l'Angleterre que celle de la Jamaïque. La nature a placé cette isle à l'entrée du golfe du Mexique, & l'a comme rendue la clef de ce riche pays. Les vaisseaux qui vont de Carthagène à la Havane, sont forcés de passer sur ses côtes. Elle est plus à portée qu'aucune autre isle des différentes échelles du continent. La multitude & l'excellence de ses rades, lui donnent la facilité de lancer des vaisseaux de guerre de tous les points de sa circonférence. Tant d'avantages sont achetés par des inconvéniens.

Si l'on arrive aisément à la Jamaïque par les vents alisés, en allant reconnoître les petites Antilles, il n'est pas aussi facile d'en fortir, soit qu'on prenne le détroit de Bahama, soit qu'on se détermine pour le passage sous le vent.

La première de ces deux routes a toute la faveur du vent durant deux cens lieues : mais dès qu'on a doublé le cap Saint-Antoine, on rencontre à l'avant le même vent qu'on avoit à l'arrière. Ainsi l'on perd plus de tems qu'on n'en avoit gagné, avec le risque d'être enlevé par les gardes-côtes de la Havane. De ce péril on tombe dans les écueils de la Floride, où les vents & les courans portent avec une extrême violence. L'Elisabet, vaisseau de guerre Anglois, alloit infailliblement y périr en 1746, lorsqu'il aimoit mieux entrer dans la Havane. C'étoit un port ennemi ; c'étoit dans le feu de la guerre. « Je viens, dit le » capitaine Edward au gouverneur de la place, je viens vous » livrer mon navire, mes matelots, mes soldats & moi-même ; » je ne vous demande que la vie pour mon équipage. Je ne » commettrai point, dit le commandant Espagnol, une action » déshonorante. Si nous vous avions pris dans le combat, en » pleine mer, ou sur nos côtes, votre vaisseau seroit à nous, » & vous seriez nos prisonniers. Mais battus par la tempête, » & poussés dans ce port par la crainte du naufrage, j'oublie » & je dois oublier que ma nation est en guerre avec la vôtre. » Vous êtes des hommes, & nous le sommes aussi. Vous êtes

» malheureux , nous vous devons de la pitié. Déchargez donc
 » avec assurance , & radoubez votre vaisseau. Trafiquez , s'il le
 » faut , dans ce port , pour les frais que vous devez payer. Vous
 » partirez ensuite , & vous aurez un passe-port jusqu'au-delà
 » des Bermudes. Si vous êtes pris après ce terme , le droit de
 » la guerre vous aura mis dans nos mains : mais en ce moment ,
 » je ne vois dans des Anglois que des étrangers pour qui l'hu-
 » manité réclame du secours ».

Mais Espagnol , race incompréhensible , dis-moi donc , puis-
 que tu fais sentir & parler ainsi à un ennemi que les vents te
 livroient , pourquoi n'as-tu pas su respecter le sauvage innocent
 qui se prosternoit à tes pieds , & qui t'adoroit ? Ah ! je le conçois ,
 le navire d'Edward n'étoit pas chargé de la poussière jaune dont
 la vue te change en bête féroce. Peut-être te calomnié-je : mais
 je t'ai vu tant de fois au-dessous de ton espèce , que tu as bien
 mérité que je doutasse de tes vertus , sur-tout lorsque tu me les
 montres avec le caractère d'un héroïsme qui m'attendrit & qui
 m'étonne. J'oppose des soupçons , peut-être injustes , à mon
 admiration & à mes larmes prêtes à couler.

La seconde route n'offre pas moins de difficultés & de périls.
 Elle aboutit à une petite isle que les Anglois nomment Crooked ,
 & qui est située à quatre-vingts lieues de la Jamaïque. Il faut
 communément lutter pendant tout ce trajet contre le vent d'Est ,
 ranger de fort près les côtes de Saint-Domingue , de peur d'être
 poussé sur les basses de Cuba , & passer par le détroit que
 forment les pointes de ces deux grandes isles , où il est bien
 difficile de n'être pas intercepté par leurs corsaires , ou par leurs
 vaisseaux de guerre. Les navigateurs partis des isles Lucayes ,
 n'éprouvent pas les mêmes difficultés.

On en compte environ deux cens , toutes situées au nord de
 Cuba. La plupart ne sont que des rochers à fleur d'eau. Colomb
 qui les découvrit en arrivant dans le Nouveau-Monde , & qui
 donna le nom de San-Salvador à celle où il aborda , n'y fit
 point d'établissement. Les Castillans ne s'y fixèrent pas non plus
 dans la suite : mais en 1507 ils en enlevèrent tous les habitans

XXVIII.
 Révolutions
 arrivées dans
 les Lucayes.
 Etat de ces
 isles.

qui périrent bientôt dans les travaux des mines, ou par la pêche des perles. Ce petit archipel étoit entièrement désert; lorsqu'en 1672 quelques Anglois s'avisèrent d'aller occuper l'isle de la Providence. Chassés sept ou huit ans après par les ordres de la cour de Madrid, ils y retournèrent en 1690, pour en être expulsés de nouveau en 1703 par les Espagnols & les François réunis. Un événement particulier la repeupla.

En 1714, des vaisseaux richement chargés furent engloutis par la tempête sur les côtes de la Floride. Les trésors qu'ils portoient appartenoient à l'Espagne, qui les fit pêcher. Une si riche proie tenta quelques habitans de la Jamaïque. On refusa de les admettre au partage; & Jennings, le plus hardi d'entre eux, eut recours aux armes, pour soutenir ce qu'il appelloit un droit naturel & imprescriptible. La crainte d'être sévèrement puni pour avoir troublé une paix après laquelle l'Europe avoit long-tems soupiré, & dont on ne commençoit qu'à jouir, le fit pirate. Ses compagnons furent bientôt en assez grand nombre, pour qu'il fallût multiplier les armemens. Les Lucayes devinrent leur repaire. C'est de-là que ces brigands s'élançoient pour attaquer tous les navigateurs indistinctement, les Anglois ainsi que les autres. Les nations craignoient de voir se renouveler dans le Nouveau-Monde les scènes d'horreur qu'y avoient données les anciens Flibustiers; lorsque George I réveillé par les cris de son peuple & par le vœu de son parlement, fit partir en 1719 des forces suffisantes pour réduire ces forbans. Les plus déterminés refusèrent l'amnistie qui leur étoit offerte, & allèrent infester l'Asie & l'Afrique de leurs brigandages. Les autres grossirent la colonie que Vooder Rogers amenoit d'Europe.

Elle peut être aujourd'hui composée de trois ou quatre mille ames. La moitié est établie à la Providence, où l'on a construit le fort Nassau, & qui a un port suffisant pour de petits bâtimens: le reste est réparti dans les autres isles. Ils envoient annuellement à l'Angleterre pour quarante ou cinquante mille écus en coton, en bois de teinture, en tortues vivantes; & avec leur sel, ils paient les vivres que leur fournit l'Amérique Septentrionale.

Quoique le sol des Lucaves ne puisse pas être comparé à celui de plusieurs colonies, il seroit suffisant pour faire vivre dans une assez grande abondance par le travail, une population beaucoup plus considérable que celle qui s'y trouve actuellement en hommes libres ou en esclaves. Si la culture y est si négligée, c'est aux premières mœurs, c'est aux inclinations actuelles qu'il faut l'attribuer. Ces îles séparées d'un côté de la Floride par le canal de Bahama, forment de l'autre une longue chaîne qui se termine à la pointe de Cuba. Là commencent d'autres îles nommées Turques ou Caïques, qui se prolongent jusques vers le milieu de la côte septentrionale de Saint-Domingue. Une position si favorable à la piraterie, a tourné les vues des habitans vers la course. Sans cesse ils soupirent après des hostilités qui puissent faire tomber dans leurs mains les productions Espagnoles ou Françoises. Les Bermudes offrent un tableau plus calme.

Ce petit archipel éloigné d'environ trois cens lieues de celui des Antilles, fut découvert en 1527 par l'Espagnol Jean Bermudes, qui lui donna son nom, mais sans y aborder. Ferdinand Camelo, Portugais, en obtint l'an 1572 de Philippe II, une concession qui n'eut point de suite. Le navigateur François Barbotiere y fit naufrage en 1593, & n'y pensa plus après en être sorti. Le vaisseau de George Sommers s'y brisa en 1609. Avec les débris de ce navire, on construisit un petit bâtiment qui eut le bonheur de regagner l'Angleterre.

Trois ans après fut formée à Londres une compagnie pour peupler les Bermudes entièrement désertes. On y envoya soixante hommes que beaucoup d'autres ne tardèrent pas à suivre. Ils occupèrent d'abord Saint-George, celle de ces îles qui avoit le meilleur port, & avec le tems toutes celles qui étoient susceptibles de culture. Les terres furent exactement mesurées & distribuées aux habitans, selon que leurs familles étoient plus ou moins nombreuses.

Ce qu'on publioit de la salubrité, de la douceur de ce climat y attira des colons de toutes les parties de l'empire Britannique. On s'y rendoit des Antilles pour recouvrer la santé, & des pro-

XXIX.

Pauvreté des
Bermudes. Ca-
ractère de leurs
habitans

vinces septentrionales pour jouir paisiblement d'une fortune acquise par d'heureux travaux. Plusieurs royalistes allèrent y attendre la fin des jours de Cromwel qui les opprimoit. Waller entr'autres, poète charmant, ennemi de ce tyran libérateur, passa les mers, & chanta ces isles fortunées, inspiré par l'influence de l'air & la beauté du paysage, vrais dieux de la poésie. Il fit passer son enthousiasme à ce sexe qu'il est si doux d'enflammer. Les dames Angloises ne se croyoient belles & bien parées, qu'avec de petits chapeaux faits de feuilles de palmier, qui venoient des Bermudes.

Mais enfin le charme disparut, & ces isles tombèrent dans l'oubli que méritoit leur petitesse. Elles sont extrêmement nombreuses, & n'occupent qu'un espace de six à sept lieues. Le sol y est d'une qualité médiocre, sans aucune source pour l'arroser. On n'y boit d'autre eau que celle des puits & des citernes. Le maïs, les légumes, beaucoup de fruits excellens, y donnent une nourriture abondante & saine. Il n'y croît point de ce superflu qu'on exporte aux nations. Cependant le hasard a rassemblé sous ce ciel pur & tempéré quatre ou cinq mille habitans, pauvres, mais heureux d'être ignorés. Leurs liaisons avec l'Angleterre ne passent pas annuellement cent vingt mille livres, & celles qu'ils ont formées dans le continent de l'Amérique ne sont guère plus étendues.

Pour augmenter l'aïssance de cette foible colonie, il a été successivement proposé d'y cultiver la soie, la vigne, la cochenille. Aucun de ces projets n'a eu son exécution. L'industrie s'y est bornée à la fabrique des toiles à voile : occupation qui s'allioit si naturellement avec la construction de ces petits bâtimens de cèdre ou d'acajou qui n'ont jamais eu d'égaux, sur le globe, ni pour la marche, ni pour la durée.

Les principaux habitans des isles Bermudes formèrent, en 1765, une société, dont les statuts sont peut-être le monument le plus respectable qui ait jamais honoré l'humanité. Ces vertueux citoyens s'engagèrent à former une bibliothèque de tous les livres économiques, en quelque langue qu'ils eussent été écrits ;

écrits ; à procurer aux personnes valides des deux sexes, une occupation convenable à leur caractère ; à récompenser tout homme qui auroit introduit dans la colonie un art nouveau , ou qui auroit perfectionné un art déjà connu ; à donner une pension à tout journalier , qui , après quarante ans d'un travail assidu & d'une réputation saine , n'auroit pu amasser des fonds suffisans pour couler ses derniers jours sans inquiétude ; à dédommager enfin tout individu , que le ministère ou le magistrat auroient opprimé.

Garde ces avantages , peuple laborieux sans richesses , heureux de ton travail & de ta pauvreté qui conservent tes mœurs. Un ciel pur & serein veillent sur tes jours innocens. Tu respirez la paix de l'ame avec la santé. Aucun poison du luxe n'a coulé dans tes veines. Tu n'excites , ni n'éprouves l'envie. Les fureurs de l'ambition & de la guerre expirent sur tes bords , comme les tempêtes de l'océan qui t'environnent. C'est pour jouir du spectacle de ta frugalité , que l'homme vertueux voudroit passer les mers. Ah ! que les vents ne t'apportent jamais les événemens du monde où nous vivons ! Tu saurois.... hélas !... non , mon esprit se trouble , ma plume tombe , & tu n'apprendras rien....

Telles étoient les possessions Britanniques , dans l'archipel Américain , lorsque les succès de la guerre , terminée en 1763 , y donnèrent au domaine de cette puissance une extension considérable , dont la Grenade fut la partie la plus riche.

Cette île a vingt - une lieues de circonférence , six dans son plus grand diamètre qui est du nord au sud , & quatre de l'est à l'ouest. Son terrain , quoique fort haché , est presque généralement fertile , & susceptible de quelque culture suivant sa qualité & son exposition qu'on n'étudie pas assez. Cependant le sol est d'autant moins productif qu'il est plus éloigné des côtes : ce qui peut venir de ce que les pluies trop fréquentes au pied des montagnes , lors même que le reste de l'île est asséché par la sécheresse , entretiennent dans les terres presque toutes argilleuses qui les avoisinent une fraîcheur & une humi-

XXX.

La Grenade fut d'abord occupée par les François. Ce qu'y firent les premiers colons.

dité contraires à leur ameublissement & par conséquent à leur fécondité.

Dix rivières arrosent la partie de l'ouest; trois la partie du nord; huit la partie de l'est & cinq celle du sud. Outre ces sources, toutes assez considérables pour faire rouler des moulins à sucre, on en voit plusieurs de moins abondantes très-utiles aux caféyères.

Le continent voisin préserve la Grenade de ces funestes ouragans qui portent la désolation dans tant d'autres isles; & la nature y a multiplié les anses, les baies, les rades qui favorisent l'exportation des denrées. Son port principal se nomme Basse-Terre ou Saint-George. Il fourniroit un abri sûr à soixante vaisseaux de guerre.

Quoique les François, instruits de la fertillité de la Grenade, eussent formés dès l'an 1638 le projet de s'y établir, ils ne l'exécutèrent qu'en 1651. En arrivant, ils donnèrent quelques haches, quelques couteaux, un barril deau-de-vie au chef des sauvages qu'ils y trouvèrent; & croyant à ce prix avoir acheté l'isle, ils prirent le ton de souverains, & bientôt agirent en tyrans. Les Caraïbes, ne pouvant les combattre à force ouverte, prirent le parti que la foiblesse inspire toujours contre l'oppression, de massacrer tous ceux qu'ils trouvoient à l'écart & sans défense. Les troupes qu'on envoya pour soutenir la colonie au berceau, ne virent rien de plus sûr, de plus expéditif, que de détruire tous les naturels du pays. Le reste des malheureux qu'ils avoient exterminés, se réfugia sur une roche escarpée, aimant mieux se précipiter tout vivans de ce sommet, que de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Les François nommèrent légèrement ce roc, *le morne des fauteurs*, nom qu'il conserve encore.

Comment ce peuple frivole perdrait-il dans des contrées éloignées le ton de plaisanterie qu'il garde dans son pays, au milieu des plus grandes calamités! Il n'est point cruel, mais une gaieté indigène qui le suit sous des tentes, au milieu des camps, sur un champ de bataille, sur un matelas d'hôpital où on l'a

déposé couvert de blessures dont il expirera dans un moment , lui suggère un mot bizarre qui fait sourire ses camarades aussi maltraités que lui ; & la disparate du caractère avec les circonstances se manifesterà de la même manière dans tous les François , & dans quelques originaux chez tous les peuples de la terre.

Un gouverneur avide , violent , inflexible , les paya justement de tant de cruautés. La plupart des colons révoltés de sa tyrannie , se réfugièrent à la Martinique ; & ceux qui étoient restés sous son obéissance le condamnèrent au dernier supplice. Dans toute la cour de justice qui fit authentiquement le procès à ce brigand , un seul homme nommé Archangeli , savoit écrire. Un maréchal ferrant fit les informations. Au lieu de sa signature , il avoit pour sceau un fer à cheval , autour duquel Archangeli , qui remplissoit l'office de greffier , écrivit gravement : *Marque de monsieur de la Brie , conseiller-rapporteur.*

On craignoit sans doute que la cour de France ne ratifiât pas un jugement si extraordinaire & réduit à des formalités inouïes , quoique dictées par le bon sens. La plupart des juges du crime , & des témoins du supplice , disparurent de la Grenade. Il n'y demeura que ceux qui , par leur obscurité , devoient se dérober à la perquisition des loix. Le dénombrement de 1700 atteste qu'il n'y avoit dans l'île que deux cens cinquante-un blancs , cinquante-trois sauvages ou mulâtres libres , & cinq cens vingt-cinq esclaves. Les animaux utiles se réduisoient à soixante-quatre chevaux , & cinq cens soixante-neuf bêtes à corne. Toute la culture consistoit en trois sucreries , & cinquante-deux indigoteries.

Tout changea de face vers l'an 1714 , & ce changement fut l'ouvrage de la Martinique. Cette île jettoit alors les fondemens d'une splendeur qui devoit étonner toutes les nations. Elle envoyoit à l'étranger des productions immenses , dont elle étoit payée en marchandises précieuses , qui la plupart étoient versées sur les côtes Espagnoles. Ses bâtimens touchoient en route à la Grenade , pour y prendre des rafraichissemens. Les corsaires marchands qui se chargeoient de cette navigation , apprirent à

cette isle le secret de sa fertilité. Son sol n'avoit besoin que d'être mis en valeur. Le commerce rend tout facile. Quelques négocians fournirent les esclaves & les ustensiles pour élever des sucreries. Un compte s'établit entre les deux colonies. La Grenade se libéroit peu-à-peu avec ses riches productions; & la solde entière alloit se terminer, lorsque la guerre de 1744, interceptant la communication des deux isles, arrêta les progrès de la plus importante culture du Nouveau-Monde. Alors furent plantés des cotonniers, des cacaoyers, sur-tout des cafiers qui acquirent durant les hostilités l'accroissement nécessaire pour donner des fruits abondans. La paix de 1748 ne fit pas abandonner ces arbres utiles: mais les cannes furent de nouveau poussées avec une ardeur proportionnée à leur importance. Des malheurs trop mérités privèrent bientôt la métropole des grands avantages qu'elle se promettoit de sa colonie.

La rage de jouir avant le tems, & sans mesure; cette maladie qui a gagné le gouvernement d'une nation, digne pourtant d'être aimée de ses maîtres; cette prodigalité qui moissonne quand il faudroit semer; qui détruit d'une main le passé, de l'autre l'avenir; qui sèche & dévore le fond des richesses par l'anticipation des revenus; ce désordre qui résulte des besoins où le défaut de principes & d'expérience ne manque jamais de réduire un état qui n'a que des forces sans vues & des moyens sans conduite; l'anarchie qui règne au timon des affaires; la précipitation, la brigue subalterne, le vice ou le manque de projets; d'un côté, la hardiesse de tout faire impunément, & de l'autre, la crainte de parler, même pour le bien public: ce concours de maux qui s'entraînent de loin, fit passer la Grenade au pouvoir de la Grande-Bretagne qui fut maintenue dans sa conquête par le traité de 1763.

XXXI.

Evénemens
arrivés dans la
Grenade depuis
qu'elle est tom-
bée sous la do-
mination Bri-
tannique.

Les Anglois n'y débutèrent pas heureusement. Un grand nombre d'entre eux voulurent avoir des plantations dans une isle dont on s'étoit fait d'avance la plus haute idée; & dans leur enthousiasme, ils les achetèrent beaucoup au-dessus de leur valeur réelle. Cette fureur qui expulsa d'anciens colons habitués au climat,

fit sortir de la métropole trente-cinq ou trente-six millions de livres. A cette imprudence succéda une autre imprudence. Les nouveaux propriétaires , aveuglés sans doute par l'orgueil national , substituèrent de nouvelles méthodes à celles de leurs prédécesseurs. Ils voulurent changer la manière de vivre des esclaves. Par leur ignorance même attachés plus fortement à leurs habitudes que le commun des hommes , les nègres se révoltèrent. Il fallut faire marcher des troupes , & verser du sang. Toute la colonie se remplit de soupçons. Des maîtres , qui s'étoient jettés dans la nécessité de la violence , craignirent d'être brûlés ou assassinés dans leurs habitations. Les travaux languirent , furent même interrompus. Le calme se rétablit enfin : mais un nouvel orage le suivit de près.

Sur toute l'étendue de l'empire Britannique , les sectateurs du culte romain sont rigoureusement privés de la moindre influence dans les résolutions publiques. En établissant le gouvernement Anglois , à la Grenade , le ministère crut devoir s'écarter des principes généralement reçus ; & il voulut que les anciens habitans , quelle que fût leur religion , pussent donner leur voix dans l'assemblée coloniale. Cette innovation éprouva la résistance la plus opiniâtre : mais enfin le parlement qui avoit perdu quelque chose de ses préjugés , se déclara pour l'administration ; & les catholiques furent autorisés à s'occuper de l'intérêt commun comme les autres.

La prédilection que George III avoit montrée pour les François devenus ses sujets , lui fit penser que ses volontés ne trouveroient aucune opposition dans un établissement où ils formoient encore le plus grand nombre. Dans cette confiance , il ordonna qu'on y perçût , à la sortie des productions , les quatre & demi pour cent que toutes les isles Britanniques , excepté la Jamaïque , avoient très-anciennement accordés dans un accès de zèle. On lui contesta ce pouvoir. La cause fut plaidée solennellement , & la décision ne fut pas favorable au monarque.

Cette victoire enfla le cœur des colons. Pour accélérer les cultures , ils avoient fait de gros emprunts aux capitalistes de la

métropole. Ces dettes qui s'élevoient à cinquante millions de livres, ne furent pas acquittées à leur échéance. Les prêteurs s'armèrent du glaive de la loi qui les autorisoit à saisir les plantations hypothéquées, à les faire vendre publiquement, & à en exiger après huit mois la valeur entière. Cette sévérité répandit la consternation. Dans son désespoir, le corps législatif de l'isle porta le 6 Juin 1774 un bill qui partageoit en cinq paiemens le prix de l'acquisition, & qui reculoit jusqu'à trente-deux mois le dernier terme. Le motif secret de cet acte singulier, étoit sans doute de mettre les débiteurs à portée de se rendre adjudicataires de leurs propres biens, & de leur procurer par ce moyen des délais qu'ils auroient vainement attendus de la commisération de leurs créanciers.

Une entreprise si hardie souleva l'Angleterre entière. On y fut généralement blessé qu'une très foible partie de l'empire se crût en droit d'anéantir des engagemens contractés sous la disposition d'une loi universelle dans la bonne foi du commerce. Cette indignation fut partagée par les isles même de l'Amérique, qui comprirent bien qu'il n'y auroit plus de crédit à espérer, si la confiance n'avoit plus de base. Les Bretons de l'ancien & du Nouveau-Monde unirent leurs voix pour presser la puissance suprême de repousser sans délai cette grande brèche faite au droit important & imprescriptible de la propriété.

XXXII.
Cultures de la
Grenade & des
Grenadines.

Le parlement, quelle que dût être la détresse d'une si précieuse acquisition, pensa comme les peuples. En 1771 & en 1775, Saint-George fut réduit en cendres par des incendies effroyables. La colonie éprouva d'autres calamités, & cependant ses productions ont triplé depuis qu'elle est sortie des mains des François. Elle est devenue sous l'autre hémisphère, la seconde des isles Angloises. Sa nouvelle métropole en reçoit annuellement dix-huit millions pesant de sucre, qui à 40 livres le quintal, produisent en Europe 7,200,000 livres; un million cent mille galons de rum, qui à 1 livre 10 sols le galon, produisent 1,650,000 livres; trente mille quintaux de café, qui, à 50 livres le quintal, produisent 1,500,000 livres; trois mille quintaux de

cacao, qui à 50 livres le quintal, produisent 150,000 livres; trois cens quintaux d'indigo, qui à 800 livres le quintal, produisent 240.000 livres; treize mille quintaux de coton, qui à 150 livres le quintal, produisent 1,950,000 livres, c'est en tout 12,690,000 livres; mais dans ce revenu est compris celui que donnent les Grenadins.

Ce sont une douzaine de petites isles depuis trois jusqu'à huit lieues de circonférence. On n'y voit point couler de rivière, & le climat en est cependant très-sain. La terre seulement couverte de halliers clairs, n'a pas été défendue des rayons du soleil pendant des siècles; & l'on peut la travailler sans qu'elle exhale dans aucun tems ces vapeurs mortelles qui attaquent ailleurs généralement les jours des cultivateurs.

Cariacou, la seule de ces isles que les François eussent occupée, fut d'abord fréquentée par des pêcheurs de tortue qui, dans les intervalles de loisir que leur laissoit cette occupation, essayèrent quelques cultures. Leur petit nombre fut bientôt augmenté par plusieurs habitans de la Guadeloupe que des insectes mal-faisans avoient chassés de leurs plantations. Ces bonnes gens aidés de huit ou neuf cens esclaves, s'occupèrent assez utilement du coton. Cet arbrisse fut porté par les Anglois dans les autres Grenadins, & ils formèrent même une sucrerie à Bequia, & deux à Cariacou.

Tabago acquis à la Grande-Bretagne à la même époque & par le même traité, n'est séparé de l'isle Espagnole de la Trinité que par un canal de neuf lieues. Cette possession a dix lieues de long sur quatre dans sa plus grande largeur. A sa côte septentrionale est une rade qui a vingt-cinq à trente pieds d'eau, & à sa côte septentrionale il en est une autre où l'on n'en trouve que vingt ou vingt-cinq. Toutes deux sont à l'abri de la plupart des vents, avantages dont ne jouit pas celle du sud. Parmi les monticules qui occupent le centre de l'isle, il en est un plus élevé, dont la couleur noire ou rougeâtre paroît indiquer les débris d'un ancien volcan. Elle n'est pas exposée à ces terribles ouragans qui causent ailleurs de si grands ravages. Le voisinage du continent peut lui procurer ce bonheur.

XXXIII.

L'isle de Tabago, qui occasionna de grands combats entre les Hollandois & les François devient une possession Britannique.

Aussi Tabago fut-il autrefois extrêmement peuplé, selon quelques traditions. Ses habitans y résistèrent long-tems aux attaques vives & fréquentes des sauvages de la Terre-ferme, ennemis opiniâtres, implacables. Enfin lassés de ces incursions toujours renaissantes du continent, ils se dispersèrent dans les isles voisines.

Celle qu'ils avoient abandonnée, étoit ouverte aux invasions de l'Europe, lorsqu'en 1632 il y débarqua deux cens Flessingois, pour y jeter les fondemens d'une colonie Hollandoise. Les Indiens du voisinage se joignirent aux Espagnols de la Trinité, contre un établissement qui leur portoit ombrage. Tout ce qui voulut arrêter leur impétueuse fureur, fut massacré ou fait prisonnier. Le peu qui se sauva de leurs mains à la faveur des bois, ne tarda pas à déserter l'isle.

La Hollande oublia durant vingt ans un établissement qu'elle ne connoissoit que par les désastres de sa naissance. En 1654, on y fit passer une nouvelle peuplade. Elle en fut chassée en 1666. Les Anglois se virent bientôt arracher cette conquête par les François. Mais Louis XIV content de vaincre, rendit à la république, son alliée, une isle qu'elle avoit possédée. Cet établissement ne prospéra pas mieux que toutes les colonies agricoles de cette nation commerçante. Ce qui détermine ailleurs tant d'hommes à passer en Amérique, n'y a jamais dû pousser les Hollandois. Leur métropole offre à l'industrie de ses citoyens toutes les facilités d'un commerce avantageux : ils n'ont pas besoin de s'expatrier pour faire leur fortune. Une heureuse tolérance, achetée, comme la liberté, par des fleuves de sang, y laisse enfin respirer les consciences : jamais des scrupules de religion n'y réduisent les ames timorées, à se bannir du sol où le ciel les fit naître. La patrie pourvoit avec tant de sagesse & d'humanité à la subsistance & à l'occupation des pauvres, que le désespoir ne contraind point d'aller défricher une terre accoutumée à dévorer ses premiers cultivateurs. Tabago n'eut donc jamais plus de douze cens hommes occupés à cultiver un peu de tabac, un peu de coton, un peu d'indigo, & à exploiter six sucreries.

La colonie étoit bornée à cet effor d'industrie, quand elle fut attaquée par la nation même qui l'avoit rétablie dans ses droits primitifs de possession & de propriété. Au mois de février 1677, une flotte Françoisé destinée à s'emparer de Tabago, rencontra la flotte Hollandoise qui devoit s'opposer à cette invasion. Le combat s'engagea dans une des rades de l'isle, qui devint fameuse par cette action mémorable, dans un siècle fécond en grands événemens. L'acharnement de la valeur fut tel des deux côtés, que les vaisseaux étoient sans mâts, sans agrès, sans matelots pour manœuvrer, & qu'on se battoit encore. La bataille ne finit que quand on vit douze bâtimens brûlés & plusieurs coulés à fond. Les assaillans perdirent moins de monde, & les défenseurs gardèrent encore l'isle.

Mais d'Estrées qui vouloit l'emporter, y descendit cette même année au mois de décembre. Il n'y avoit plus de flotte pour arrêter ou détourner ses forces. Une bombe lancée de son camp, alla tomber sur le magasin à poudre. Ce coup ordinairement décisif, mit l'ennemi hors d'état de défense : il se rendit à discrétion. Le vainqueur avec toute la rigueur du droit de la guerre, non content de raser les fortifications, réduisit les plantations en cendres, s'empara de tous les navires, & transporta les habitans hors de l'isle qu'il avoit prise. La conquête en fut assurée à la France, par la paix qui suivit une action où la défaite fut sans honte, & la victoire sans avantage.

La cour de Versailles négligea cette isle importante, au point de n'y pas envoyer un seul homme. Peut-être dans l'ivresse d'une fausse grandeur, voyoit-elle avec indifférence tout ce qui n'étoit qu'utile. Elle prit même une mauvaise opinion de Tabago, jusqu'à la regarder comme un rocher stérile. Cette erreur s'accrédita par la conduite des François qui, trop nombreux à la Martinique, se débordèrent aux isles de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Dominique. Celles-ci étoient des possessions précaires, & d'une qualité médiocre. Les auroit-on préférées à une isle dont le terrain étoit meilleur & la propriété incontestable ? Ainsi raisonnoit un gouvernement qui n'avoit pas alors

sur le commerce & les plantations des colonies, assez de lumières pour discerner les vrais motifs du peu de penchant que ses sujets avoient pour Tabago.

Une colonie naissante, sur-tout quand elle est fondée avec de foibles moyens, a besoin de secours immédiats pour subsister. Elle ne peut faire des progrès qu'à mesure qu'elle trouve la consommation de ses premières denrées. Celles-ci sont pour l'ordinaire d'une espèce commune qui, ne valant pas les frais d'une longue exportation, ne se vend guère que dans les lieux voisins, & doit mener insensiblement par des profits médiocres, à l'entreprise des grandes cultures, qui sont l'objet du commerce des Européens avec les Antilles. Or Tabago étoit trop éloigné des grands établissemens François, pour attirer des habitans par cette gradation de succès. On lui préféra des isles moins abondantes, mais plus rapprochées des ressources.

Le néant où tout l'avoit plongée, ne l'avoit pas dérobée à l'œil avide de l'Angleterre. Cette isle orgueilleuse qui se croit la reine des isles, parce qu'elle est la plus florissante de toutes, prétendoit avoir des droits imprescriptibles sur Tabago, pour l'avoir occupée pendant six mois. Ses forces couronnèrent ses prétentions, & la paix de 1763 justifia le succès de ses armes, en lui assurant une possession qu'elle vengera de l'inaction des François.

XXXIV.
Plan de défrichement pour les isles d'Amérique.

Presque toutes les propriétés des Antilles devinrent le tombeau de leurs premiers colons qui, agissant au hasard dans des tems d'inexpérience, sans aucun concours de leur métropole, faisoient autant de fautes que de pas. Leur avidité méprisa la pratique des naturels du pays qui, pour diminuer la trop grande influence d'un soleil éternellement ardent, séparaient les petites portions de terrain qu'ils étoient forcés de défricher par de grands espaces couverts d'arbres & d'ombre. Ces sauvages instruits par l'expérience, plaçoient leurs logemens au milieu des bois, dans la crainte des exhalaisons vives & dangereuses qui sortoient d'une terre qu'ils venoient de remuer.

Les destructeurs de ce peuple sage, pressés de jouir, abandonnèrent cette méthode trop lente; & dans l'impatience de tout cultiver, ils abattirent précipitamment des forêts entières.

Aussi-tôt des vapeurs épaisses s'élevèrent d'un sol échauffé pour la première fois des rayons du soleil. Elles augmentèrent à mesure qu'on fouilla les champs, pour les ensemencer ou pour les planter. Leur malignité s'introduisit par tous les pores, par tous les organes du cultivateur, que le travail mettoit dans une transpiration excessive & continuelle. Le cours des liqueurs fut intercepté; tous les viscères se dilatèrent, le corps enfla, l'estomac cessa ses fonctions. L'homme mourut. Echappoit-on aux ardeurs pestilentiennes du jour, la nuit on respiroit la mort avec le sommeil, dans des cabanes dressées à la hâte au milieu des terres défrichées, sur un sol dont la végétation trop active & mal-saine, consumoit les hommes avant de nourrir les plantes.

D'après ces observations, voici le plan qu'il seroit bon de suivre dans l'établissement d'une colonie nouvelle. En y arrivant, nous examinerions quels sont les vents qui règnent le plus dans l'archipel de l'Amérique, & nous trouverions qu'ils y sont réguliers du sud-est au nord-est. Si nous avions la liberté du choix, si la nature du terrain n'y mettoit point d'obstacle, nous éviterions de nous placer sous le vent, de peur qu'il n'apportât continuellement dans notre sein la vapeur des terres nouvellement défrichées, & n'infecât par l'exhalation des plantations neuves, une plantation qui se seroit purifiée avec le tems. Ainsi nous devrions fonder notre colonie au vent de tous les pays, qu'il s'agiroit de mettre en culture. D'abord on construiroit dans les bois tous les logemens, autour desquels nous ne laisserions pas couper un seul arbre. Le séjour des bois est sain. La fraîcheur qu'ils conservent même pendant la plus grande chaleur du jour, empêche cette surabondance de transpiration, qui fait périr la plupart des Européens, par la sécheresse & l'acrimonie d'un sang inflammable & dépouillé de son fluide. On allumeroit du feu pendant la nuit dans les cases, pour diviser le mauvais air qui pourroit s'y être introduit. Cet usage établi continuellement dans certaines parties de l'Afrique, auroit en Amérique l'effet qu'on doit en attendre, eu égard à l'analogie des deux climats.

Ces précautions prises, nous commencerions à abattre le bois,

mais à l'éloignement de cinquante toises au moins des cabanes. Lorsque la terre seroit découverte, les esclaves seroient envoyés au travail à dix heures du matin seulement, c'est-à-dire, après que le soleil auroit divisé les vapeurs, & que le vent les auroit chassées. Les quatre heures perdues depuis le lever du jour, seroient plus que compensées par l'activité des cultivateurs dont on ménageroit les forces, & par la conservation de l'espèce humaine. On continueroit cette attention, soit qu'il fallût défricher les terres ou les ensemer, jusqu'à ce que le sol bien purgé, bien consolidé, permit d'y établir les colons, & de les occuper à toutes les heures du jour, sans avoir rien à craindre pour leur sûreté. L'expérience a justifié d'avance la nécessité de toutes ces mesures.

XXXV. Malheurs arrivés aux Anglois à Tabago, pour s'être écartés des maximes que nous venons de tracer.

Pour n'avoir pas suivi la route que nous venons de tracer, les Anglois & leurs esclaves périrent en foule à Tabago, quoique venus la plupart ensemble des colonies voisines. Eclairés par ce désastre, ils se placèrent au-dessus du vent, & la mort cessa ses ravages. L'usage où est le gouvernement Britannique de vendre le sol de ses isles & les formalités inséparables d'un pareil système, retardèrent la formation d'un établissement qu'avec des maximes moins sages peut-être, on auroit commencé immédiatement après la paix. Ce ne fut qu'en 1766 que furent adjugés quatorze mille acres de terre, divisés en portions de cinq cens acres chacune. De nouvelles adjudications furent faites dans la suite : mais il ne fut jamais permis à aucun cultivateur d'acquérir plus d'un lot.

L'isle, dont les terres se sont trouvées trop sablonneuses, n'est encore habitée que par quatre cens blancs & huit mille noirs. Ils ont été arrêtés au commencement de leur carrière par les fourmis, qui ont dévoré la plus grande partie des cannes déjà plantées. Les quarante mille quintaux de sucre que rendoient trente habitations, ont été réduits à la moitié. Le vuide a été rempli par le coton, dont on récolte huit cens mille livres pesant, & par l'indigo dont on obtient douze mille livres. Saint-Vincent n'a pas éprouvé la même calamité.

XXXVI. Histoire des Sauvages de St. Vincent.

Lorsque les Anglois & les François, qui ravageoient depuis quelques années les isles du Vent, voulurent donner, en 1660,

de la confiance à des établissemens qu'on n'avoit encore qu'ébauchés, ils convinrent que la Dominique & Saint-Vincent resteroient en propre aux Caraïbes. Quelques-uns de ces sauvages, dispersés jusqu'à ce moment, allèrent chercher leur asyle dans la première, & le plus grand nombre dans la seconde. C'est-là que ces hommes doux, modérés, amis de la paix & du silence, vivoient au milieu des bois, en familles éparfées, sous la direction d'un vieillard, que l'âge seul avoit instruit & appelé au gouvernement. L'empire passoit successivement dans toutes les familles, où le plus âgé devenoit toujours roi, c'est-à-dire, guide & père de la nation. Ces sauvages ignorans ne connoissoient pas l'art sublime de soumettre & de gouverner les hommes par la force des armes; d'égorger les habitans d'un pays, pour en posséder légitimement les terres; d'accorder au vainqueur la propriété, au vaincu le travail des pays de conquête; & de dépouiller à la longue l'un & l'autre des droits & des fruits, par des taxes arbitraires.

La population de ces enfans de la nature, s'accrut tout-à-coup d'une race d'Africains, dont on n'a pu savoir exactement l'origine. Un navire, dit-on, qui transportoit des nègres pour les vendre, vint échouer à Saint-Vincent; & les esclaves, échappés au naufrage, y furent accueillis comme des frères par les sauvages. D'autres prétendent que ces noirs sont des transfuges, qui ont déserté les plantations des colonies voisines. Une troisième tradition veut que ce sang étranger provienne des nègres que les Caraïbes enlevoient aux Espagnols, dans les premières guerres de ces Européens contre les Indiens. Si l'on en croit du Tertre, le plus ancien historien des Antilles, ces terribles sauvages, impitoyables envers les maîtres, épargnoient les captifs, les emmenaient chez eux, leur rendoient la liberté pour jouir de la vie, c'est-à-dire, du ciel & du sol; en un mot, des biens de la nature, qu'aucun homme ne doit ni ravir, ni refuser à personne.

C'est peu. Les maîtres de l'isle donnèrent leurs filles en mariage à ces étrangers, quel que fût le hasard qui les eût conduits. L'espèce procrée de ce mélange, forma une génération, qu'on appella Caraïbes noirs. Ils ont plus conservé de la couleur pri-

mitive de leurs pères, que de la nuance mitoyenne de leurs mères. Le Caraïbe rouge est de petite stature; le Caraïbe noir est grand, robuste; & cette race doublement sauvage, parle avec une véhémence, qui semble tenir de la colère.

XXXVII.
L'arrivée des
Français à St.
Vincent brouil-
le les Caraïbes
noirs avec les
Caraïbes rou-
ges.

Cependant le tems éleva des nuages entre ces deux nations : ils furent apperçus de la Martinique. On résolut de profiter de cette méfintelligence, pour s'élever sur les ruines de l'un & de l'autre parti. On prétexta que les Caraïbes noirs donnoient asyle aux esclaves déserteurs des îles Françaises. L'imposture n'enfante que l'injustice. On attaqua sans raison ceux qu'on accusoit à tort. Mais le peu de monde qui fut employé à cette expédition; la jalousie des chefs qu'on y destina; la défection des Caraïbes rouges, qui ne voulurent donner contre leurs rivaux aucun des secours qu'ils avoient promis à des alliés trop dangereux; la difficulté des subsistances; l'impossibilité d'atteindre des ennemis cachés dans des bois & dans des montagnes: tout concourut à faire échouer une entreprise aussi téméraire que violente. Il fallut se rembarquer, après avoir perdu bien des hommes utiles: mais la victoire des sauvages ne les empêcha pas de demander la paix en supplians. Ils invitèrent même les Français à venir vivre avec eux, leur jurant une amitié sincère, une concorde inaltérable. Cette proposition fut acceptée; & l'on vit dès l'année suivante, qui fut 1719, plusieurs habitans de la Martinique, aller se fixer à Saint-Vincent.

Les premiers s'établirent paisiblement, non-seulement de l'aven, mais avec le secours du Caraïbe rouge. Ce succès attira d'autres colons, qui, par jalousie ou par d'autres motifs, enseignèrent aux sauvages un funeste secret. Ce peuple, qui ne connoissoit de propriétés que celles des fruits, parce que c'est la récompense du travail, fut étonné d'apprendre qu'il pouvoit vendre la terre qu'il avoit cru jusqu'alors appartenir à tous les hommes. Cette découverte lui mit la toise à la main. Il posa des bornes; & dès ce moment la paix & le bonheur furent exilés de son île. Le partage des terres amena la division entre les hommes. Voici les causes de la révolution qui suivit l'esprit d'usurpation.

Lorsque les Français étoient arrivés à Saint-Vincent, c'étoit

avec des esclaves pour défricher & pour cultiver. Les Caraïbes noirs, humiliés, effrayés de ressembler à des hommes avilis par la servitude, craignirent qu'on n'abusât un jour de la couleur qui trahissoit leur origine, pour les attacher au même joug; & ils se réfugièrent dans la plus profonde épaisseur des bois. Là, pour s'imprimer à jamais une marque distinctive qui fût le signe de leur indépendance, ils applatirent le front de leurs enfans, à mesure qu'ils venoient au monde. Les hommes & les femmes dont la tête n'avoit pu se plier à cette étrange forme, n'osèrent plus se montrer sans le caractère ineffaçable & visible de la liberté. La génération suivante parut un peuple nouveau. Les Caraïbes au front applati, tous à-peu-près du même âge, grands, bien faits, vigoureux & farouches, vinrent sur les côtes, planter des cabanes.

Dès qu'ils furent le prix que les Européens mettoient à la terre qu'ils habitoient, ils prétendirent y participer comme les autres insulaires. On apaisa d'abord ce premier instinct de cupidité, par des présens d'eau-de-vie & de quelques fabres. Mais peu contents de ces armes, ils demandèrent bientôt des fusils, comme en avoient reçu les Caraïbes rouges. Alors ils voulurent avoir leur part à la valeur de tout le terrain qui se vendroit à l'avenir, au produit des ventes qu'on avoit déjà faites. Irrités de ce qu'on leur refusoit de les associer à ce partage fraternel, ils formèrent une tribu séparée, jurèrent de ne plus s'allier avec les Caraïbes rouges, se donnèrent un chef, & commencèrent la guerre.

Le nombre des combattans pouvoit être égal de part & d'autre: mais la force ne l'étoit pas. Les Caraïbes noirs eurent sur les rouges tout l'ascendant que l'industrie, la valeur & l'audace, prennent bientôt sur la foiblesse de tempérament & la timidité de caractère. Cependant l'esprit d'équité, qui n'abandonne guère l'homme sauvage, fit consentir le vainqueur à partager avec le vaincu le territoire de l'isle situé sous le vent. C'étoit le seul dont les deux partis fussent jaloux, parce qu'il leur attiroit les présens des François.

Le Caraïbe noir ne gagna rien à l'accord qu'il avoit dicté lui-même. Les nouveaux cultivateurs qui débarquoient dans l'isle alloient tous s'établir dans le quartier de son rival, où la côte étoit plus acces-

fible. Cette préférence ranima une haine mal éteinte. Les combats recommencèrent. Les rouges, toujours battus, se retirèrent au vent de l'isle. Plusieurs allèrent sur leurs canots descendre en terre-ferme, ou se réfugier à Tabago. Le peu qui resta vécut séparé des noirs.

Ceux-ci, conquérans & maîtres de toute la côte sous le vent, exigèrent des Européens qu'ils achetassent de nouveau les terres qu'ils avoient déjà payées. Un François voulut montrer un contrat d'acquisition passé avec un Caraïbe rouge. *Je ne sais point*, lui dit un Caraïbe noir, *ce que dit ton papier, mais lis ce qui est écrit sur ma flèche. Tu dois y voir en caractères qui ne mentent point, que si tu ne me donnes pas ce que je te demande, j'irai brûler ce soir ton habitation.* C'est ainsi que raisonnoit avec des faiseurs d'écriture un peuple qui n'avoit point appris à lire. Il usoit du droit de la force avec autant d'assurance, avec aussi peu de remords, que s'il avoit connu le droit divin, le droit politique & le droit civil.

Le tems, qui change les procédés avec les intétêts, mit fin à ces vexations. Les François, sans doute, furent les plus forts à leur tour. Ils ne s'amusèrent plus à élever des volailles, à cultiver des légumes, du manioc, du maïs, du tabac, pour aller les vendre à la Martinique. En moins de vingt ans, des cultures plus importantes occupèrent huit cens blancs & trois mille noirs. Saint-Vincent étoit dans cette situation, quand il tomba sous la domination Angloise, & y fut attaché par le traité de 1763.

XXXVIII.
Saint-Vincent
tombe au pou-
voir des An-
glois. Sort de
l'isle sous cette
domination.

Cette isle, qui peut avoir quarante lieues de circuit, est montagneuse, mais coupée par d'excellens vallons & arrosée par quelques rivières. C'est dans sa partie occidentale que les François avoient commencé la culture du cacao & du coton, & poussé assez loin celle du café. Les conquérans y formèrent quelques sucreries. L'impossibilité de les multiplier sur un terrain inégal & rempli de ravins, leur fit desirer d'occuper les plaines de l'Est. Les sauvages qui s'y étoient réfugiés, refusoient de les abandonner, & l'on eut recours aux armes pour les y contraindre. La résistance qu'ils opposèrent aux foudres de la tyrannie Européenne, ne fut pas & ne pouvoit être que très-difficilement opiniâtre.

Un officier arpenoit le sol qui venoit d'être envahi, lorsque le
détachement

détachement qui l'escortoit fut inopinément attaqué & presque totalement détruit le 25 mars 1775. Personne ne douta que les malheureux qu'on venoit de dépouiller ne fussent les auteurs de cette violence, & les troupes se mirent en mouvement pour les détruire.

Heureusement, il fut constaté à tems que les Caraïbes étoient innocens; qu'ils avoient pris ou massacré plusieurs esclaves fugitifs coupables de ces cruautés; & qu'ils avoient juré de ne s'arrêter que lorsqu'ils auroient purgé l'isle de ces vagabonds dont les atrocités leur étoient souvent imputées. Pour affermir les sauvages dans cette résolution par l'attrait des récompenses, le corps législatif passa un bill pour assurer une gratification de cinq moïdes ou cent vingt livres à quiconque apporteroit la tête d'un nègre déserteur depuis trois mois.

La Grande-Bretagne n'a pas recueilli jusqu'ici un grand fruit de ces barbaries. Saint-Vincent ne compte encore que cinq cens blancs & sept ou huit mille noirs. Leurs travaux ne donnent que douze cens quintaux de coton, six millions pesant de très-beau sucre & trois cens soixante mille galons de rum. Ces productions croissent sur une terre très-légère, & que pour cette raison on croit devoir être bientôt usée. C'est une opinion généralement établie en Amérique. Il seroit utile d'examiner si elle est bien fondée.

Sans doute des pluies qui tombent en torrens sur un pays haché doivent entraîner plus facilement une terre sablonneuse qu'une terre argilleuse & dont les grains seroient plus adhérens entre eux. Mais comprend-on comment un sol pourroit s'épuiser? Seroit-ce par la perte de ces parties terreuses dans lesquelles les plantes qu'il produit se réduisent enfin & dont il semble qu'on le dépouille, lorsque les plantes ne périssent pas sur le lieu où elles ont été cultivées? Mais il est prouvé par l'expérience de Vanhelfmont, que les plantes n'enlèvent aucun poids sensible à la terre: c'est l'eau seule dont elle est arrosée qui fait tous les frais de la végétation. Seroit-ce par la perte des sels qu'elle fournit pour les développemens successifs de la plante? Mais

il est également prouvé par les nombreuses expériences de M. Tillet, & de plusieurs autres physiciens, que la terre n'est autre chose qu'une matrice dans laquelle les germes des plantes reçoivent leur développement qu'elles ne paroissent devoir qu'à la chaleur & à l'humidité. Toutes ces expériences rapprochées paroissent aussi prouver que l'eau seule des arrosemens ou naturels ou artificiels contient tous les sels, tous les principes qui doivent concourir à ce développement.

Bornons-nous donc à dire que telle espèce de terre est plus ou moins facilement mise en état de recevoir & de conserver la quantité d'eau nécessaire à une végétation complète. Le moindre travail soulève la terre légère; la moindre pluie la pénètre alors: mais une pluie forte l'affaïsse, & le soleil en pompant très-aisément l'humidité dont elle n'avoit pu, dans cet état d'affaïssement, s'abreuver qu'à une très-petite profondeur, lui enlève l'unique espèce de nourriture qu'elle fournissoit à la plante, & sans laquelle la plante ne pouvoit subsister. Cependant on n'accuse point la saison, encore moins l'ignorance de celui qui n'en fait point modérer les effets. Le préjugé déclare la terre usée, ruinée. On ne la travaille plus qu'à regret & mal par conséquent. On l'abandonne. Elle n'attendoit qu'une culture convenable pour enrichir le propriétaire qui la néglige.

Quelques degrés de friabilité de moins donnent ce qu'on appelle une terre forte qui exige une plus grande quantité de labours & des labours plus pénibles: mais une fois préparée, ameublie, humectée, la terre forte conserve beaucoup plus long-tems son humidité, véhicule nécessaire des sels, soit qu'ils y soient continuellement portés & successivement remplacés par l'eau des pluies ou des arrosemens.

A quoi sert donc le fumier, dira-t-on? à soulever plus aisément, plus généralement la terre par la fermentation qu'il y excite, & à la tenir plus long-tems soulevée, ameublie, soit par ses parties actives qui ne peuvent se développer que par degrés dans les terres compactes, comme celles de la seconde espèce qu'on divise en l'échauffant; soit par ses parties onctueuses qui, en engraisant la terre de la première espèce, y retiennent plus

long-tems l'humidité que fa trop grande porofité & l'incohérence de fes grains laifferoit bientôt échapper.

Ainfi, le fumier, employé à propos & fuivant fa qualité, fupplée en partie aux labours. Les labours peuvent-ils fuppléer au fumier ? Je ne le crois pas pour les terres légères. Heureufement, il leur en faut peu. Je le crois pour les terres fortes, & il leur en faudroit beaucoup. Mais rien ne peut fuppléer à la pluie qui, en Amérique, lorsqu'elle eft abondante, rend toutes les terres à-peu-près égales. Quelques fruits hâtés par la faifon pourriffent dans les excellentes : mais prefque tous acquièrent leur perfection dans les terres les plus communes. En Amérique, point d'année pluvieufe qui ne foit fertile. Dans une année fèche, le revenu diminue quelquefois de la moitié.

L'unique objet qui mérite l'attention des habitans de Saint-Vincent, comme de tout poffeffeur d'une terre légère, dans quelque zone qu'elle puiſſe être fituée, doit donc être de l'arrêter fur leurs mornes, d'y préférer la culture des plantes qui l'a couvrent le plutôt & qui la laiffent le moins expofée au choc immédiat des fortes pluies qui l'affaiffent de plus en plus quand elle n'eft pas labourée, & l'entraînent quand elle eft ameublie ; de chercher fur-tout le fyftème de culture qui, fans trop contrarier la plante, lui donne le degré d'accroiffement néceffaire pour garantir le fol au moment du plus grand befoin, dans cette faifon où les averfes plus fréquentes ne manqueroient pas à la longue de le dépouiller jufqu'au tuf. Pendant qu'il fera couvert d'une terre quelconque, ne redoutons point fa ftérilité. Le fol qui fuffit une fois à la nourriture d'une plante, remis par les foins du cultivateur à fon premier état, y fuffira jufqu'à la conſommation des fiècles.

La Dominique étoit habitée par ſes propres enfans. En 1732, on y trouva neuf cens trente-huit Caraïbes, répandus dans trente-deux carbets. Trois cens quarante-neuf François y occupoient une partie de la côte que les fauvages leur avoient abandonnée. Ces Européens n'avoient pour inftrumens, ou plutôt pour compagnons de leur culture, que vingt-trois mulâtres libres, & trois cens trente-huit efclaves. Tous étoient occupés à élever des

XXXIX.
La Grande-
Bretagne entre
en poffeffion
de la Domini-
que.

volailles, à produire des denrées comestibles pour la consommation de la Martinique, & à soigner soixante-douze mille deux cens pieds de coton. Le café vint augmenter la masse de ces foibles productions. Enfin l'isle comptoit six cens blancs & deux mille noirs à la paix de 1763, qui en fit une possession Angloise.

Dès la fin du dernier siècle, la Grande-Bretagne, qui marchoit à l'empire des mers, en accusant la France d'aspirer à la monarchie du continent, avoit montré pour la Dominique la même ardeur qu'elle témoigna dans les dernières négociations, où la victoire lui donnoit le droit de tout choisir. Sur cette isle se sont successivement établies neuf paroisses, où, au premier janvier 1778, on comptoit quinze cens soixante-quatorze blancs de tout âge & de tout sexe; cinq cens soixante-quatorze mulâtres ou noirs libres; quatorze mille trois cens huit esclaves.

Ses troupeaux ne s'élevoient pas au-dessus de deux cens quatre-vingt-huit chevaux, de sept cens sept mulets, de trente-quatre ânes, de dix-huit cens trente bêtes à corne, de neuf cens quatre-vingt-dix-neuf cochons & de deux mille deux cens vingt-neuf moutons ou chèvres.

Pour ses cultures, elle avoit soixante-cinq sucreries qui occupoient cinq mille deux cens cinquante-sept acres de terre. Trois mille trois cens soixante-neuf acres plantés en café, à raison de mille pieds par acre. Deux cens soixante-dix-sept acres plantés en cacao, à raison de cinq cens pieds par acre. Quatre-vingt-neuf acres plantés en coton, à raison de mille pieds par acre. Soixante-neuf acres d'indigo & soixante arbres de canéfee.

Ses vivres consistoient en douze cens deux acres de bananiers, seize cens quarante-sept acres d'ignames ou de patates; & deux mille sept cens vingt-neuf fosses de manioc.

Dix-neuf mille quatre cens soixante-dix-huit acres étoient occupés par les bois; quatre mille deux cens quatre-vingt-seize par des prairies ou savanes; trois mille six cens cinquante-cinq étoient réservés pour la couronne; & trois mille quatre cens trente-quatre entièrement stériles.

C'étoit tout ce que quinze ans de travaux avoient pu opérer sur un sol extrêmement montueux & très-peu fertile.

Cet établissement effuya, dès ses premiers pas, une infidélité des plus criminelles. Plusieurs de ses cultivateurs avoient obtenu du commerce des avances très-considérables. Pour ne pas payer leurs dettes, ils se réfugièrent avec leurs esclaves dans les îles Françoises, où une protection marquée leur fut accordée. Inutilement, on les réclama; inutilement on demanda qu'ils fussent tenus de satisfaire à leurs créances: les sollicitations furent inutiles. Alors le corps législatif fit une loi qui assuroit à tous les émigrans François l'avantage de jouir avec sécurité de toutes les richesses qu'ils porteroient à la Dominique.

XL.
Discorde entre les Anglois de la Dominique & les François des îles voisines.

Examinons, sans partialité, la conduite des deux nations, & nous la trouverons mauvaise de part & d'autre.

François! répondez-moi. Ces transfuges n'étoient-ils pas des voleurs? Pourquoi donc leur accordez-vous un asyle. Lorsqu'on les réclama, pourquoi en refusâtes-vous la restitution? On vous l'aura demandée impérieusement. Je l'ignore: mais je le suppose. Ce n'étoit pas le ton qu'il s'agissoit d'examiner, mais la justice de la demande. Ce n'est pas le moment de répondre à la morgue par de la morgue. Une action sollicitée par la justice ne peut jamais humilier. Mettez-vous pour un moment à la place des créanciers, & dites-moi si vous n'auriez pas fait entendre à la cour de Londres les mêmes représentations & les mêmes plaintes; si son silence ou son refus ne vous auroient pas également indignés? Est-ce qu'il y a deux justices?

Et vous Anglois, lorsque par représailles, vous offrites un asyle aux émigrans François, ne doublâtes-vous pas le même délit? N'invitâtes-vous pas au vol & à la désertion les débiteurs infidèles qui étoient tentés d'échapper à la poursuite légitime de leurs créanciers? Si les nations qui se sont partagées le Nouveau-Monde avoient, à votre exemple, pris le même parti; qui eût fait à ses colons les avances dont ils auroient eu besoin? Que seroit devenue l'Amérique, si ce mauvais esprit s'étoit manifesté à l'origine des conquêtes? Que deviendrait-elle, s'il s'étendoit? Réfléchissez-y un moment, & vous vous convaincrez qu'une suspension générale de la justice deviendrait un des plus redoutables fléaux, dont l'espèce humaine pût être affligée. Vous sentirez qu'un accord

aussi funeste des nations ramencroît l'univers à un état de brigandage & de barbarie , dont nous n'avons pas même l'idée. Quel avantage trouverez-vous à nous remplir de vos scélérats & à vous infecter des nôtres ? Quel intérêt , quelle confiance peut-on prendre à des hommes sans foi envers leurs concitoyens ? Vous promettez-vous plus de probité des nôtres ? Si vous les accueillez , pourquoi une troisième nation les repousseroit-elle ? Votre projet est-il que la perfidie puisse impunément errer de contrée en contrée , & se promener avec impunité sur toute la surface du globe ? J'exagère les suites de votre procédé : mais si l'on veut juger sainement d'une action , il faut en porter les effets à l'extrême. C'est un moyen sûr d'en faire sentir avec force le résultat.

Mais , me répliquez-vous , que falloit-il faire ? Ce qu'il falloit faire ? D'abord ce que vous avez fait. Ensuite descendre , à main armée , dans les asyles de vos déserteurs , & les ravager. Et c'est ainsi que vous vous seriez montrés des hommes braves & justes. Le sang répandu ne vous auroit pas été imputé ; & vous auriez été applaudis par tous les peuples de l'Europe intéressés dans la même cause.

Au reste , dois-je être surpris que vous donniez réciproquement retraite à vos malfaiteurs , lorsque je vois tous les jours que vous vous arroyez le droit de vous les envoyer , en prononçant contre eux le bannissement : loi aussi contraire au droit commun que le seroit au droit particulier celle qui autoriseroit un citoyen , dont le chien devient enragé , à le lâcher dans la maison de son voisin ?

Mais un homme qui a deux bras est toujours un bon effet.
 Donc il ne faut pas le receler. Et il n'est pas sans espoir ,
 comme il n'est pas sans exemple , qu'un méchant s'amende.
 Oui , un contre cent. Reste à savoir si pour un scélérat qui
 se corrigera , vous voulez acquérir cent scélérats incorrigibles.

XLI.

En quoi consistoit l'importance de la Dominique.

Cependant un autre objet que des établissemens de culture entroit de loin dans les vues étendues de l'Angleterre. Elle vouloit attirer à la Dominique les productions des colonies Françaises , pour en faire elle-même le commerce. C'est pour l'exécution de ce grand projet qu'en 1766 furent rendues libres toutes les rades de cette île. Aussi-tôt accoururent d'Europe & de l'Amérique Septentrionale ,

une foule d'hommes actifs & entreprenans. Des dépôts immenses de farines, de poisson salé, d'esclaves, furent formés au Roseau. Cette bourgade fournit aux besoins de la Martinique, de la Guadeloupe, de Sainte-Lucie, & en reçut en paiement des denrées plus ou moins précieuses. Les échanges auroient été même plus considérables si, par une avidité fiscale mal entendue, la Grande-Bretagne n'avoit elle-même referré les bornes de ces liaisons frauduleuses.

Les événemens qui ont détaché de l'Angleterre le continent de l'Amérique, & les efforts que font les François pour étendre leurs liaisons en Afrique, doivent bientôt réduire à rien ou à peu de chose, l'entrepôt de la Dominique : mais rien ne peut lui ôter l'avantage de sa position. Située entre la Guadeloupe & la Martinique, à sept lieues seulement de l'une & de l'autre, elle les menace également. A ses deux extrémités, nord & sud, sont deux excellentes rades, d'où les corsaires & les escadres intercepteront la navigation de la métropole avec ses colonies, la communication même des deux établissemens entre eux. Que seroit-ce si, comme il est facile, la rade du nord, connue sous le nom de prince Rupert, étoit convertie en port, & entourée de fortifications. Le projet en a été, dit-on, arrêté dans le conseil de George III. Tout porte à croire qu'il ne sera jamais exécuté. La nation met trop de confiance en ses forces navales, pour se prêter jamais à cette dépense.

La Dominique a fixé dans les derniers tems l'attention de l'Amérique entière par un événement dont les causes remontent, ou peu s'en faut, à la découverte du Nouveau-Monde.

XLII.

Loix particulières à la Dominique.

Les Européens avoient à peine imprimé leurs pas sanglans sur cet autre hémisphère, qu'il fallut demander à l'Afrique des esclaves pour le défricher. Dans cette espèce dégradée se trouvoient des femmes que le besoin rendit agréables aux premiers colons. De cette alliance que la nature sembloit réprouver, sortit une génération mixte, dont la tendresse paternelle rompit très-souvent les fers. Une bonté innée dans l'homme, fit tomber en quelques occasions d'autres chaînes, & l'argent rendit encore un plus grand nombre de captifs à la liberté. En vain une politique soupçonneuse & prévoyante voulut s'élever avec force contre cet usage

applaudi par l'humanité : les affranchissemens ne discontinuèrent pas. On en vit même augmenter le nombre.

Cependant les affranchis ne furent pas égalés en tout à leurs anciens maîtres. Les loix imprimèrent généralement à cette classe un caractère d'infériorité. Le préjugé l'abaissa encore davantage dans les fréquentes concurrences de la vie civile. Sa position ne fut jamais qu'un état intermédiaire entre l'esclavage & la liberté originaire.

Des distinctions si humiliantes remplirent de rage ces affranchis. L'esclave est communément si abruti, qu'il n'ose braver son tyran ; il ne peut que le haïr : mais le cœur de l'homme qui a vu tomber ses fers a plus d'énergie. Il hait & brave les blancs.

Il falloit prévenir les dangereux effets de ces dispositions sinistres. Dans les sociétés de l'Europe, où tous les membres sont égaux, où l'intérêt de chaque individu est l'intérêt de tous, il n'est pas permis de supposer à un citoyen l'intention de nuire au bien général sans de bonnes preuves. Mais en Amérique, où un corps monstrueux, bizarre, divisé de sentimens, est composé de trois classes différentes, on se croit en droit de sacrifier les deux dernières à la sûreté de la première. L'esclave est retenu dans une oppression perpétuelle, & l'affranchi est emprisonné au moindre soupçon. Son aversion pour les blancs est regardée comme un délit fort grave, & justifie aux yeux de l'autorité les précautions qu'on prend contre lui. C'est à cette étrange sévérité que la plupart des nations ont voulu attribuer l'espèce de tranquillité dont elles ont joui dans leurs établissemens du Nouveau-Monde.

Dans les seules colonies Angloises, le noir libre est assimilé au blanc. La présomption la plus forte ne suffit pas pour attenter plutôt à la liberté de l'un que de l'autre. Il arrive de-là que la loi qui craint de se méprendre sur le choix du criminel, reste quelquefois dans l'inaction plus long-tems que l'avantage public ne le voudroit. Les affranchis ont quelquefois abusé de ces ménagemens dans les isles Britanniques. Leurs mouvemens séditieux ont déterminé la Dominique à changer de système.

Par un bill du mois de septembre 1774, il ne sera plus permis à aucun colon de donner la liberté à son esclave, avant d'avoir
versé

versé cent pistoles dans le trésor public. Mais si cet affranchi prouvoit dans la suite que son travail ne faisoit pas à sa subsistance, il recevroit 80 liv. tous les six mois, jusqu'à ce que des circonstances plus heureuses lui permissent de se passer de ce secours.

Tout affranchi convaincu devant deux juges de paix par la déposition de deux témoins libres ou esclaves de quelque délit qui ne sera pas capital, sera puni par le fouet, par une amende, ou par la prison, selon que les magistrats l'estimeront convenable. On lui imposera les mêmes peines pour avoir troublé l'ordre public, pour avoir insulté, menacé ou battu un blanc.

Un affranchi qui aura favorisé la désertion d'un esclave, qui lui aura donné asyle ou accepté ses services, sera condamné à une amende de deux mille livres applicable aux besoins publics. Si le coupable étoit hors d'état de payer cette somme, on lui feroit subir une prison de trois mois, ou on lui infligerait le fouet, selon que les juges de paix l'ordonneraient.

Aucun nègre, mulâtre ou métis libre ne pourra voter à l'élection du représentant de sa paroisse dans l'assemblée générale de la colonie. La faveur ni la fortune ne pourront jamais effacer ce sceau de réprobation.

Après avoir parlé séparément de chacune des trois isles neutres acquises à l'Angleterre par le traité de 1763, il convient d'exposer les moyens que cette puissance a cru devoir employer pour tirer des avantages solides de ses prospérités.

D'abord le gouvernement jugea qu'il lui convenoit de vendre les différentes portions du sol étendu que les succès de la guerre lui avoient donné. Si elles avoient été gratuitement accordées, la faveur & l'intrigue les eussent obtenues; & de long-tems elles n'eussent été utiles. Mais la nation étoit bien assurée que tout citoyen qui auroit employé une partie de ses capitaux à l'acquisition d'un fonds, feroit les dépenses nécessaires pour mettre en valeur sa propriété.

Cependant, les nouvelles plantations demandent tant de dépenses en bâtimens, en bestiaux, en esclaves, qu'il pouvoit être funeste d'exiger tout-à-coup le prix des terres concédées.

XLIII.

Plan conçu
par le ministère
Britannique,
pour rendre
florissantes les
trois isles au-
trefois neutres

Cette considération fit régler que l'acheteur ne seroit tenu de donner que vingt pour cent dans le premier moment ; dix pour cent chacune des deux années suivantes ; & enfin vingt pour cent les autres années , jusqu'à la fin de son paiement. Il devoit être déchu de tous ses droits , si , aux époques fixées , il ne remplissoit pas ses obligations.

Pour adoucir ce que cette loi pouvoit avoir de trop rigoureux , on laissa au cultivateur la liberté de convertir sa dette en une rente perpétuelle. Ce cens même ne devoit commencer que douze mois après le défrichement.

Comme dans les isles depuis long-tems possédées par l'Angleterre , la trop vaste étendue des héritages avoit visiblement diminué la masse des productions , on crut devoir prendre des mesures pour éloigner ce désordre des acquisitions nouvelles. Il fut statué que personne ne pourroit acquérir plus d'une plantation , & que la plus grande n'excéderoit pas cinq cens acres. On la borna même à trois cens pour la Dominique , dont la position & la destination exigeoient un plus grand nombre d'Européens. L'autorité arrêta encore que sur chaque centaine d'acres , il en seroit défriché cinq tous les ans , jusqu'à ce que la moitié de l'habitation eût été mise en valeur ; & que ceux qui n'auroient pas rempli cette obligation , devroient une amende de cent douze livres dix sols toutes les années , pour chaque acre de terre qui n'auroit pas été cultivé dans le tems prescrit. Chaque colon fut de plus asservi à mettre sur son territoire un blanc ou deux blanches pour chaque centaine d'acres , sous peine de payer tous les ans au fisc neuf cens francs pour chaque homme , & la moitié de cette somme pour chaque femme qui manqueroit au nombre qu'il devoit avoir.

Cette dernière précaution devoit donner quelque consistance aux nouveaux établissemens : mais on jugea qu'un jour ils auroient besoin de plus grandes forces. Pour les leur procurer de bonne heure , des concessions gratuites , depuis dix jusqu'à trente acres , furent ordonnées en faveur des pauvres qui voudroient se fixer dans les isles. C'étoit assez de terrain pour les faire vivre par le travail dans une aisance qu'ils n'auroient jamais connue

dans l'ancien hémisphère. La crainte qu'ils ne prêtassent leur nom à quelque homme avide, ou ne lui vendissent ensuite leur propriété, fit statuer qu'ils seroient tenus de prendre eux-mêmes possession du sol trois mois après qu'il leur auroit été donné, d'y habiter douze mois de suite, & de le garder sept ans entiers. Leur petit lot devoit être exempt de tout droit pendant quatre années. Après ce terme ils devoient un cens de douze sols pour chacun des acres qui seroient en valeur, & deux livres cinq sols pour ceux qui resteroient incultes.

Les isles Angloises se plaignoient depuis long-tems de manquer de pluie, parce que toutes les forêts y avoient été abattues. Afin de prévenir cet inconvénient dans les nouvelles possessions, les commissaires eurent ordre de réserver à la couronne les bois nécessaires pour attirer des nuages, & pour entretenir l'humidité, dont toutes les plantes propres à l'Amérique ont plus ou moins besoin.

Enfin, aucune des sommes que la vente des terres pourroit rendre, ne devoit tourner au profit du fisc. Elles devoient être toutes consacrées à des chemins, à des fortifications, à des objets utiles à ces isles.

Il restoit à régler le sort des François établis en grand nombre à la Dominique & à Saint-Vincent. Ces cultivateurs n'avoient aucune inquiétude sur leur propriété. Ils l'avoient obtenue ou achetée des Indiens, & y avoient été confirmés par le gouvernement de la Martinique qui, en reconnoissance, exigeoit d'eux un léger tribut. Le premier de ces titres ne pouvoit être d'aucun poids aux yeux de la puissance conquérante; & le second étoit manifestement contraire aux conventions des cours de Londres & de Versailles, qui s'étoient engagées à ne pas permettre que leurs sujets respectifs s'établissent dans ces isles neutres.

Autant l'attente des hommes actifs qui devoient accélérer les progrès de deux colonies qu'ils avoient su fonder, fut-elle entièrement trompée. Soit que le ministère Britannique craignit de dégoûter les Anglois, en leur faisant payer un terrain que leurs anciens rivaux auroient continué à posséder gratuitement; soit qu'on desirât de se débarrasser de ceux de ces étrangers que leur

religion & leurs habitudes pouvoient attacher trop fortement à leur première patrie, il fut réglé que les François ne jouiroient à l'avenir de leurs plantations qu'à bail perpétuel.

Cette dureté si contraire aux maximes d'une saine politique, les dispersa. L'émigration ne fut pas pourtant universelle. Après la première humeur du mécontentement, les plus sages comprirent qu'ils gagneroient encore plus à racheter les terres dont ils jouissoient, qu'à s'aller établir sur un nouveau sol dont le fonds ne leur coûteroit rien.

XLIV.
Obstacles qui
se sont opposés
à la prospérité
des isles neu-
tres.

La Grande-Bretagne se promettoit beaucoup des mesures qu'elle avoit prises pour la prospérité de ses conquêtes. Le succès n'a pas répondu à son attente, & les causes de cet étrange mécompte sont connues.

A peine les traités eurent assuré les trois isles neutres à l'Angleterre, que la fureur d'y avoir des établissemens devint universelle. Cette manie épidémique donna un prix extravagant aux terres que le gouvernement faisoit vendre. Comme la plupart des acquéreurs n'avoient que leur hardiesse pour toute fortune, le crédit devint leur ressource unique. Ils en trouvèrent à Londres & dans quelques autres places de commerce, dont les négocians égarés par la même illusion, puisoient dans les banques des sommes considérables à un intérêt modique, pour les confier à un intérêt plus fort à ces spéculateurs entreprenans.

Les nouveaux propriétaires, qui, la plupart, s'étoient fait adjuger un sol, sans prendre la peine de le reconnoître, portèrent la même légèreté dans la formation de leurs plantations. Les côtes & l'intérieur des isles acquises se trouvèrent tout-à-coup couverts de maîtres & d'esclaves, également inexpérimentés dans l'art difficile & pénible des défrichemens. Ce furent des fautes sur des fautes, des malheurs sur des malheurs. Le désordre étoit extrême. Il ne tarda pas à éclater.

Le colon avoit fait ses emprunts à huit pour cent, en 1766 ou vers cette époque. Il devoit rembourser cinq ans après. L'impossibilité où il se trouva de remplir ses engagemens alarma ses créanciers d'Europe. Frustrés des remises auxquelles ils s'étoient attendus, ces prêteurs avides ouvrirent enfin les yeux. Plus leur

confiance avoit été crédule , plus leur inquiétude devint active. Armés du glaive de la loi , ils expulsèrent des plantations les infortunés qu'un espoir téméraire avoit malheureusement séduits. Ainsi se termina le beau rêve des nouvelles colonies Angloises.

Mais cette grande agitation doit avoir des suites favorables. Les défrichemens , entrepris par des hommes sortis du néant & qui y sont rentrés , seront pour la nation le résultat avantageux d'une fermentation irrégulière & défordonnée. Un sol , qui languissoit dans les mains des premiers possesseurs , sera cultivé avec de plus grands moyens , avec plus d'intelligence & d'économie. En attendant ce nouvel effort d'industrie & d'activité , résumons les possessions Angloises dans l'archipel Américain. Pour une puissance maritime & commerçante , évaluer ses colonies , c'est apprécier ses forces.

Aux Indes Occidentales , les îles Britanniques sont en général plus étendues que fertiles. Des montagnes , qu'on ne sauroit cultiver , occupent beaucoup d'espace dans quelques-unes , & d'autres sont formées en tout ou en partie , d'une craie très-peu productive. Les meilleures sont défrichées depuis long-tems , & ont besoin du secours des engrais imparfaits & rares dans cette partie du Nouveau-Monde. Presque toutes ont été dépouillées des forêts qui les couvroient originairement , & se trouvent exposées à des sécheresses qui ruinent souvent les travaux entrepris avec le plus d'attention & de dépense.

XIV.

Erat actuel des
îles Angloises.

Aussi l'augmentation des denrées n'a-t-elle pas proportionnellement suivi la multiplication des bras employés pour les obtenir. Il y a de nos jours , dans ces colonies , près de quatre cens mille esclaves dont les sueurs forment à peine les deux tiers du revenu qu'avec les mêmes moyens on obtient sur un sol plus riche.

Le nombre des blancs a diminué assez généralement , à mesure que celui des noirs augmentoit. Ce n'est pas qu'il n'y eût , pour remplacer ceux qui périssoient ou qui dispa-roissoient avec la fortune qu'ils avoient acquise , autant d'hommes indigens ou désœuvrés , en Angleterre , que dans les premiers tems de l'émigration : mais cet esprit d'aventure , que la nouveauté des objets & le concours des circonstances avoient fait éclore , a été arrêté ou étouffé. D'un côté , l'espace qu'occupoient les petites cultures a été fondu successivement dans les sucreries qui exigent un

terrein fort vaste; de l'autre, les propriétaires de ces grandes plantations ont réduit, le plus qu'il étoit possible, des agens dont les salaires étoient devenus un fardeau pesant.

Depuis cette révolution, les isles Britanniques ont plus que jamais à craindre des ravages ou une invasion. Leurs colons, tous enrégimentés, furent autrefois en force suffisante pour repousser du moins un ennemi foible & mal armé. Si la marine de la métropole cessoit aujourd'hui un moment de les protéger, elles pourroient être, la plupart, emportées par un coup de main. C'est beaucoup que, dans l'état où elles sont, les milices puissent contenir les noirs, plus malheureux sous la domination Angloise que sous aucune autre : car il semble que l'esclavage soit d'autant plus dur chez les nations libres qu'il y est plus injuste & plus étranger. Telle est donc la marche de l'homme vers l'indépendance, qu'après avoir secoué le joug, il veut l'imposer; & que le cœur le plus impatient de la servitude devient le plus amoureux de la domination!

Jamais les Indes Occidentales ne furent assujetties à aucun impôt par la Grande-Bretagne. Seulement en 1663, la Barbade & les autres isles, excepté la Jamaïque, s'engagèrent librement à lui payer à perpétuité quatre & demi pour cent pour toutes celles de leurs productions qui seroient exportées. Une si grande générosité parut depuis onéreuse & le poids en fut allégé autant qu'il étoit possible. Comme cette obligation est acquittée avec des denrées, on ne livre guère au gouvernement que celles qui ont quelque imperfection; & l'on n'est pas plus scrupuleux sur le poids que sur la qualité. De cette manière le fisc ne reçoit que les deux tiers du don, qui lui fut anciennement accordé.

C'est encore trop pour des établissemens chargés de fournir eux-mêmes à leurs dépenses intérieures. Elles furent très-considérables, lorsque ces colonies régloient leur organisation, ou élevoient des fortifications jugées nécessaires à leur sûreté. Les taxes étoient multipliées à cette époque; & chaque événement fâcheux en amenoit de nouvelles, parce qu'on trouvoit plus sage de demander des contributions au citoyen, que d'avoir recours à des engagemens publics. Le tems a diminué les besoins. Il a fallu même pourvoir, avec plus d'économie, à ceux qui restoient,

parce que les ressources des cultivateurs ne sont plus les mêmes. Les tributs sont actuellement peu de chose, & on pourroit les réduire encore, si, par une contradiction manifeste avec l'esprit républicain, qui est un esprit de désintéressement, ceux qui remplissent les places d'administration n'exigeoient de trop gros salaires.

Mais c'est un inconvénient inévitable chez un peuple commerçant. Libre ou non, il vient à n'aimer, à n'estimer que les richesses. La soif de l'or étant plus l'ouvrage de l'imagination que du besoin, on ne se rassasie pas de trésors comme des alimens des autres passions. Celles-ci sont isolées & n'ont qu'un tems; elles se combattent ou se succèdent. La passion de l'argent nourrit & satisfait toutes les autres, du moins elle y supplée à mesure qu'elle les use par les moyens qu'elle fournit de les assouvir. Il n'est point d'habitude qui se fortifie plus par l'usage que celle d'amasser : elle semble s'irriter également par les jouissances de la vanité & par les privations de l'avarice. L'homme riche a toujours besoin de remplir ou de grossir son trésor. C'est une expérience constante qui s'étend des individus aux nations.

Depuis que le commerce a élevé des fortunes considérables dans toute l'Angleterre, la cupidité y est devenue le mobile universel & dominant. Les citoyens qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu s'attacher à cette profession la plus lucrative, n'ont pas renoncé cependant au lucre, dont les mœurs & l'opinion leur faisoient un besoin. Même en aspirant à l'honneur, ils couroient aux richesses. Dans la carrière des loix & des vertus, qui doivent se chercher & s'appuyer mutuellement, dans la gloire de siéger au parlement, ils ont vu le moyen d'agrandir leur fortune. Pour se faire élire membres de ce corps puissant, ils ont corrompu les suffrages du peuple, & n'ont pas plus rougi de revendre à la cour ce peuple que de l'avoir acheté. Chaque voix est devenu vénale dans le sénat de l'empire. Un ministre célèbre avoit le tarif des probités, & s'en vantoit publiquement, à la honte des Anglois. C'étoit, disoit-il, un devoir de sa place d'acheter les représentans de la nation pour les faire voter, non pas contre, mais selon leur conscience. Eh! que dit la conscience où l'argent a parlé? Si l'esprit mercantile a pu répandre dans la métropole la contagion de l'intérêt

personnel, comment n'auroit-il pas infecté les colonies dont il est le principe & le soutien ? Est-il bien vrai que chez la fière Albion, un citoyen assez généreux pour servir la patrie par amour de la gloire, feroit un homme du monde & d'un siècle qui ne sont plus ? Isle superbe, puissent tes ennemis ne plus s'abandonner à ce vil esprit d'intérêt ? Tu leur rendras, un jour, tout ce qu'ils ont perdu.

Cependant tout respire l'opulence dans les établissemens Anglois des Indes Occidentales : c'est que les actes d'une autorité arbitraire qui défolent tant d'autres contrées n'y sont pas connus : c'est que ces vils instrumens du fîc qui ruinent le fonds pour établir la forme ne s'y trouvent pas : c'est que la culture du sucre y a été substituée aux productions de peu de valeur : c'est que les plantations appartiennent généralement à des hommes riches ou à des associations puissantes qui ne les laissent jamais manquer des moyens nécessaires pour la meilleure exploitation : c'est que si des hasards malheureux réduisent un colon à faire des emprunts, il les obtient facilement & à bon marché, parce que ses possessions restent hypothéquées à son créancier, & que le paiement est assuré aux époques convenues : c'est que ces isles sont moins exposées au dégât & à l'invasion que les possessions des puissances riches en productions & foibles en vaisseaux : c'est que les événemens des guerres les plus opiniâtres & les plus meurtrières n'empêchent jamais & ne retardent que rarement l'exportation de leurs denrées : c'est que les ports Britanniques ouvrent toujours à leurs principales récoltes un débouché plus avantageux que leurs rivaux n'en peuvent espérer ailleurs. Aussi les terres se vendent-elles constamment à un très-haut prix dans les isles Angloises. On voit un égal empressement parmi les Européens, parmi les Américains, pour en acheter.

Ce fol auroit été plus recherché encore, si les Indes Occidentales eussent été moins sévèrement fermées aux navigateurs étrangers ; si elles avoient eu la liberté de choisir eiles-mêmes leurs acheteurs sur tout le globe : mais des loix, dont il n'a jamais été possible d'éluder les dispositions, ont concentré leurs liaisons dans les limites de l'empire Britannique, avec les provinces nationales de l'un & l'autre hémisphère.

Ces colonies ne voient croître sur leur territoire ni vivres pour leur subsistance , ni bêtes de somme pour leurs travaux , ni bois pour leurs édifices. Ces objets de nécessité première leur étoient fournis par l'Amérique Septentrionale qui recevoit en paiement du rum & d'autres productions pour trois ou quatre millions chaque année. Les troubles qui ont divisé la vieille & la nouvelle Angleterre ont interrompu cette communication , au grand détriment des isles. Jusqu'à ce que des besoins impérieux la fassent r'ouvrir ou qu'il se forme des combinaisons qui la remplacent ; les Indes Occidentales n'aurent de débouché que celui que leur fournira la Grande-Bretagne.

A l'époque où nous écrivons , l'Angleterre reçoit tous les ans , des isles qu'elle occupe dans les Indes Occidentales , pour environ quatre-vingt-treize millions de denrées , en y comprenant seize ou dix-sept millions qu'elles paient au fisc , & le rum que l'Irlande reçoit directement en paiement des salaisons qu'elle fournit à ces colonies.

Presque tout le sucre , qui forme les trois quarts du produit des isles , se consomme dans le royaume même ou est porté en Irlande. Ce n'est que rarement qu'on en envoie à Hambourg ou dans d'autres marchés.

Les exportations que fait la Grande-Bretagne des productions de ses isles , ne s'élèvent pas annuellement au-dessus de sept ou huit millions de livres. Ajoutez à cette somme ce qu'elle doit gagner sur les cotons , qu'elle manufacture avec tant de succès & qui se répandent dans une grande partie du globe , & vous aurez une idée assez juste des avantages que cet empire retire des Indes Occidentales.

Les isles reçoivent en paiement leurs meubles & leur vêtement , les ustensiles nécessaires à leurs fabriques , beaucoup de quincaillerie & les esclaves qui doivent exploiter leurs terres. Mais combien il s'en faut que ce qu'on leur envoie approche de ce qu'on obtient d'elles ! Il faut prélever les frais de navigation , les assurances , la commission , ou le bénéfice du marchand. Il faut prélever l'intérêt de seize millions sterlings ou de trois cens soixante

millions tournois , que ces colonies doivent à la métropole. Il faut prélever ce que les propriétaires des plus riches plantations dépensent en Angleterre , où ils résident habituellement. Si l'on excepte les possessions acquises ou assurées par les traités de 1763 , dont les plantations naissantes ont encore besoin d'avances , les autres possessions des Indes Occidentales voient à peine arriver dans leurs rades la quatrième partie des valeurs qui en sont sorties.

C'étoit la capitale de l'empire qui faisoit autrefois presque tous les envois : c'étoit elle qui recevoit presque tous les retours. Un pareil désordre bleissoit justement les gens éclairés. Mais du moins Londres est le plus beau port de l'Angleterre ; Londres construit des vaisseaux & fabrique des marchandises ; Londres fournit des matelots à la navigation & des bras au commerce ; Londres est dans une province tempérée , féconde & centrale. Tout peut y arriver , tout peut en sortir. Elle est vraiment le cœur du corps politique , par sa situation locale. Cette cité n'est pas remplie de superbes oisifs , qui ne font qu'embarrasser & surcharger un peuple laborieux. C'est le siège de la nation assemblée. Là , le palais du prince n'est ni vaste , ni vuide. Il y règne par sa présence , qui vivifie tout. Le sénat y dicte des loix , au gré du peuple qu'il représente. Il n'y craint pas l'aspect du monarque , ni les attentats du ministère. Londres n'est point parvenue à sa grandeur , par l'influence du gouvernement , qui force & subordonne toutes les causes physiques : mais par l'impulsion naturelle des hommes & des choses , par une sorte d'attraction du commerce. C'est la mer , c'est l'Angleterre , c'est le monde entier , qui veulent que Londres soit riche & peuplé.

Cependant cet entrepôt immense a perdu , avec le tems , quelque chose de l'espèce de monopole , qu'il exerçoit sur les colonies & sur les provinces. Bristol , Liverpool , Lancaster , Glascon , ont pris une part assez considérable à ce grand mouvement. Il se feroit même établi une concurrence , plus universelle , si des mœurs nouvelles , le dégoût d'une vie retirée , le désir d'approcher du trône , une mollesse & une corruption qui ont passé toutes les bornes , n'eussent réuni à Londres ou sur son territoire , le tiers de la population du royaume , & principalement les grands consommateurs.

L'histoire du grand archipel de l'Amérique ne sauroit être, ce semble, mieux terminée que par une récapitulation des avantages qu'il procure aux puissances, qui l'ont successivement envahi. C'est uniquement par l'impulsion que ses immenses productions ont donnée au commerce, qu'il doit tenir une place éternelle dans les fastes des nations; puisqu'enfin les richesses sont le mobile des révolutions rapides, qui tourmentent le globe. Ce furent les colonies de l'Asie mineure, qui amenèrent sa splendeur & la chute de la Grèce. Rome, qui n'aima d'abord à dompter les peuples que pour les gouverner, s'arrêta dans sa grandeur, quand elle eut sous sa main les trésors de l'Orient. La guerre sembla s'assoupir un moment en Europe, pour aller envahir le Nouveau-Monde; & ne s'est depuis si souvent réveillée, que pour en partager les dépouilles. La pauvreté, qui fera toujours le partage du grand nombre des hommes, & le choix du petit nombre de sages, ne fait pas de bruit sur la terre. Les annales de l'univers ne peuvent donc s'entretenir que de massacres ou de richesses.

Les isles de l'autre hémisphère, donnent annuellement quinze millions à l'Espagne; huit au Danemarck; trente à la Hollande; quatre-vingt-deux à l'Angleterre; cent vingt-six à la France. C'est donc environ deux cens soixante-un millions, que sont vendues dans notre continent les productions recueillies dans des champs, qui étoient entièrement incultes il n'y a pas trois siècles.

Ce n'est pas un don que le Nouveau-Monde fait à l'ancien. Les peuples qui reçoivent ce fruit important du travail de leurs sujets, établis en Amérique, livrent en échange, mais avec un avantage marqué, ce que leur sol & leurs ateliers fournissent. Quelques-uns consomment en totalité, ce qu'ils tirent de ces possessions éloignées: les autres font de leur superflu la base d'un commerce florissant avec leurs voisins. Ainsi chaque nation propriétaire dans le Nouveau-Monde, quand elle est vraiment industrielle, gagne moins encore par le nombre des hommes qu'elle entretient au loin sans aucuns frais, que par la population que lui procure au-dedans celle du dehors. Pour nourrir une colonie dans l'autre hémisphère, il lui faut cultiver une province en Europe; & ce

XLVI.

Résumé des richesses qui sortent de tout l'archipel Américain.

surcroît d'occupation augmente sa force intérieure, sa richesse réelle. Tout le globe se ressent de cette impulsion.

Les travaux des colons, établis dans ces isles long-tems méprisées, sont l'unique base du commerce d'Afrique; étendent les pêcheries & les défrichemens de l'Amérique Septentrionale; procurent des débouchés avantageux aux manufactures d'Asie; doublent, triplent peut-être l'activité de l'Europe entière. Ils peuvent être regardés, comme la cause principale du mouvement rapide qui agite l'univers. Cette fermentation doit augmenter, à mesure que des cultures si susceptibles d'extension approcheront davantage de leur dernier terme.

XLVII.
 (Moyen le plus
 propre à multi-
 plier les pro-
 ductions de
 l'archipel de
 l'Amérique.

Rien ne seroit plus propre à avancer cet heureux période, que le sacrifice du commerce exclusif, que se sont réservé toutes les nations, chacune dans les colonies qu'elle a fondées. La liberté illimitée de naviguer aux isles, exciteroit les plus grands efforts, échaufferoit les esprits par une concurrence générale. Les hommes qui, osant invoquer l'amour du genre-humain, puisent leurs lumières dans ce feu sacré, ont toujours fait des vœux pour voir tomber les barrières qui interceptent la communication directe de tous les ports de l'Amérique, avec tous les ports de l'Europe. Les gouvernemens qui, presque tous corrompus dans leur origine, ne peuvent se conduire par les principes de cette bienveillance universelle, ont cru que des sociétés, fondées la plupart sur l'intérêt particulier d'une nation ou d'un seul homme, devoient restreindre à leur métropole toutes les liaisons de leurs colonies. Ces loix prohibitives, ont-ils dit, assurent à chaque nation commerçante de l'Europe, la vente de ses productions territoriales, des moyens pour se procurer des denrées étrangères dont elle a besoin, une balance avantageuse avec toutes les autres nations commerçantes.

Ce système, après avoir été jugé long-tems le meilleur, s'est vu vivement attaqué, lorsque la théorie du commerce a franchi les entraves des préjugés. Aucune nation, a-t-on dit, n'a dans sa propriété de quoi fournir à tous les besoins que la nature ou l'imagination donnent à ses colonies. Il n'y en a pas une seule qui ne soit obligée de tirer de l'étranger de quoi compléter les

chargaisons qu'elle destine pour ses établissemens du Nouveau-Monde. Cette nécessité met tous les peuples dans une communication, du moins indirecte, avec ces possessions éloignées. Ne feroit-il pas raisonnable d'éviter la route tortueuse des échanges, & de faire arriver chaque chose à sa destination par la ligne la plus droite ? Moins de frais à faire, des consommations plus considérables, une plus grande culture, une augmentation de revenu pour le fîc : mille avantages dédommageroient les métropoles du droit exclusif qu'elles s'arrogent toutes à leur préjudice réciproque.

Ces maximes sont vraies, solides, utiles : mais elles ne seront pas adoptées. En voici la raison. Une grande révolution se prépare dans le commerce de l'Europe ; & elle est déjà trop avancée pour ne pas s'accomplir. Tous les gouvernemens travaillent à se passer de l'industrie étrangère. La plupart y ont réussi ; les autres ne tarderont pas à s'affranchir de cette dépendance. Déjà les Anglois & les François, qui sont les grands manufacturiers de l'Europe, voient refuser de toutes parts leurs chefs-d'œuvre. Ces deux peuples qui sont en même tems les plus grands cultivateurs des isles, iront-ils en ouvrir les ports, à ceux qui les forcent, pour ainsi dire, à fermer leurs boutiques ? Plus ils perdront dans les marchés étrangers, moins ils voudront consentir à la concurrence dans le seul débouché qui leur restera. Ils travailleront bien plutôt à l'étendre, pour y multiplier leurs ventes, pour en retirer une plus grande quantité de productions. C'est avec ces retours qu'ils conserveront leur avantage dans la balance du commerce, sans craindre que l'abondance de ces denrées les fasse tomber dans l'avilissement. Le progrès de l'industrie dans notre continent, ne peut qu'y faire augmenter la population, l'aisance, & dès-lors, la consommation & la valeur des productions qui viennent des Antilles.

Mais cette partie du Nouveau-Monde, que deviendra-t-elle ? Les établissemens qui la rendent florissante, resteront-ils aux nations qui les ont formés ? changeront-ils de maître ? S'il y arrive une révolution, en faveur de quel peuple se fera-t-elle, & par quels moyens ? Grande matière aux conjectures : mais il faut les préparer par quelques réflexions.

XLVIII.

Quel doit être le sort futur des isles de l'Amérique.

Les îles sont dans une dépendance entière de l'ancien monde ; pour tous leurs besoins. Ceux qui ne regardent que le vêtement, que les moyens de culture, peuvent supporter des délais. Mais le moindre retard dans l'approvisionnement des vivres, excite une désolation universelle, une forte d'alarme, qui fait plutôt désirer, que craindre l'approche de l'ennemi. Aussi passe-t-il en proverbe aux colonies, qu'elles ne manqueront jamais de capituler devant une escadre, qui, au lieu de barils de poudre à canon, armera ses vergues de barils de farine. Prévenir cet inconvénient, en obligeant les habitans de cultiver pour leur subsistance, ce seroit sapper par les fondemens l'objet de l'établissement, sans utilité réelle. La métropole se priveroit d'une grande partie des riches productions qu'elle reçoit de ses colonies, & ne les préserveroit pas de l'invasion.

En vain espéreroit-on repousser une descente avec des nègres, qui, nés dans un climat où la mollesse étouffe tous les germes du courage, sont encore avilis par la servitude, & ne peuvent mettre aucun intérêt dans le choix de leurs tyrans. Dans de telles mains, les meilleures armes doivent être impuissantes. On pourroit même craindre qu'ils ne les tournassent contre leurs impitoyables oppresseurs.

Les blancs paroissent de meilleurs défenseurs pour les colonies. Outre le courage qu'inspire naturellement la liberté, ils doivent être encore animés de celui qui appartient exclusivement aux grands propriétaires. Ce ne sont pas des hommes avilis par des travaux grossiers, par des occupations obscures, ou par l'indigence. L'empire absolu qu'ils exercent dans leurs plantations, a dû leur inspirer de la fierté & agrandir leur ame. Mais dispersés dans de vastes héritages, que peuvent-ils en si petit nombre ? quand ils pourroient empêcher une invasion, le voudroient-ils ?

Tous les colons ont pour maxime, qu'il faut regarder leurs îles, comme ces grandes villes de l'Europe, qui, ouvertes au premier occupant, changent de domination sans attaque, sans siège, & presque sans s'apercevoir de la guerre. Le plus fort est leur maître. *Vive le vainqueur*, disent leurs habitans, à l'exemple des Italiens, passant & repassant d'un joug à l'autre, dans une

seule campagne. Qu'à la paix la cité rentre sous ses premières loix, ou reste sous la main qui l'a conquise, elle n'a rien perdu de sa splendeur; tandis que les places revêtues de remparts & difficiles à prendre, sont toujours dépeuplées & réduites en un monceau de ruines. Aussi n'y a-t-il peut-être pas un habitant dans l'archipel Américain, qui ne regarde comme un préjugé destructeur, l'audace d'exposer sa fortune pour sa patrie. Qu'importe à ce calculateur avide, de quel peuple il reçoive la loi, pourvu que ses récoltes restent sur pied. C'est pour s'enrichir qu'il a passé les mers. S'il conserve ses trésors, il a rempli son but. La métropole qui l'abandonne, souvent après l'avoir tyrannisé; qui le cédera, le vendra peut-être à la paix, mérite-t-elle le sacrifice de sa vie? Sans doute il est beau de mourir pour la patrie. Mais un état où la prospérité de la nation est sacrifiée à la forme du gouvernement; où l'art de tromper les hommes, est l'art de façonner des sujets; où l'on veut des esclaves & non des citoyens; où l'on fait la guerre & la paix, sans consulter, ni l'opinion, ni le vœu du public; où les mauvais desseins ont toujours des appuis dans les intrigues de la débauche, dans les pratiques du monopole; où les bons projets ne sont reçus qu'avec des moyens & des entraves qui les font avorter : est-ce là la patrie à qui l'on doit son sang?

Les fortifications élevées pour la défense des colonies, ne les mettront pas plus à couvert que le bras des colons. Fussent-elles meilleures, mieux gardées, mieux pourvues qu'elles ne l'ont jamais été; il faudra toujours finir par se rendre, à moins qu'on ne soit secouru. Quand la résistance des assiégés dureroit au-delà de six mois, elle ne rebutteroit pas l'assaillant, qui, libre de se procurer des rafraichissemens par mer & par terre, soutiendra mieux l'intempérie du climat, qu'une garnison ne sauroit résister à la longueur d'un siège.

Il n'est pas d'autre moyen de conserver les isles, qu'une marine redoutable. C'est sur les chantiers & dans les ports de l'Europe, que doivent être construits les bastions & les boulevards des colonies de l'Amérique. Tandis que la métropole les tiendra, pour ainsi dire, sous les ailes de ses vaisseaux; tant qu'elle rem-

plira de ses flottes le vaste intervalle qui la sépare de ces îles, filles de son industrie & de sa puissance; sa vigilance maternelle sur leur prospérité, lui répondra de leur attachement. C'est donc vers les forces de mer que les peuples, propriétaires du Nouveau-Monde, porteront désormais leurs regards. La politique de l'Europe, veut en général garder les frontières des états, par des places. Mais pour les puissances maritimes, il faudroit peut-être des citadelles dans les centres, & des vaisseaux sur la circonférence. Une île commerçante, n'a pas même besoin de places. Son rempart, c'est la mer qui fait sa sûreté, sa subsistance, sa richesse. Les vents font à ses ordres, & tous les élémens conspirent à sa gloire.

A ces titres, la Grande-Bretagne pouvoit naguère tout oser; tout se promettre. Ses îles étoient en sûreté, & celles de ses rivaux exposées à son invasion. Les sentimens qu'elle avoit conçus de sa valeur; la terreur que ses armes avoient inspirée; le fruit d'une heureuse expérience acquise par ses amiraux; la multitude & la bonté de ses escadres: ces différens moyens d'agrandissement devoient s'anéantir dans le calme d'une longue paix. L'orgueil de ses succès; l'inquiétude inséparable de ses prospérités; le fardeau même des conquêtes, qui semble être le châtiment de la victoire: tout la ramenoit donc à la guerre. Les projets de son active ambition ont été anéantis par la révolution qui a détaché de son empire l'Amérique Septentrionale: mais la possession des îles, devenues très-riches, que la nature a placées au voisinage de ce grand continent, encore pauvre, est-elle maintenant plus assurée aux nations qui les ont défrichées? C'est dans la position, c'est dans les intérêts, c'est dans l'esprit des nouvelles républiques, que nous allons étudier le secret de nos destinées.

Fin du quatorzième Livre, & du Tome troisième.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

A

A *BACOU*, Péninsule de l'isle à Vache, état de son sol, parti qu'on devoit en tirer. 429. Avantage de ses côtes. 430.

Acajou, arbre des Antilles, tre. dur. 9.

Acomat, arbre des Antilles. *Ibid.*

Ade de Navigation de l'Angleterre funeste à la Hollande. 309.

Agouti, arbre des Antilles, tre. dur. 9.

Ahoni, port de Guinée, exclusivement fréquenté par les Anglois. 155.

Alaminos, pilote Espagnol, passe le premier en 1519 le canal de Bahama. 259. relève l'isle de Cuba dévastée par Velasquez. *ibid.*

Albemarle, général Anglois, malgré la médiocrité de ses talens, & la faute qu'il fait d'attaquer d'abord le fort Morro, au lieu d'assiéger la ville, s'empare de la Havane par la faute des Espagnols & y trouve d'immenses richesses. 83.

Albréda, en Guinée, comptoir des François. 151.

Alexandrie, ville d'Egypte, sa situation, ses ports. 98, 99.

Alger, république d'Afrique 109. Sa situation. *Ibid.* ses forces 110. Son commerce, ses productions 113.

Alland isle du Danemarck qui produit de superbes chevaux. 329.

l'Amazone, fleuve de la Guyane, au sud de cette contrée de l'Amérique méridionale. 290.

Ambrié, rivière de Guinée au sud de la ligne près du fleuve Zaïre. 160.

Amsterdam, fort de la Guyane qui commande le fleuve Surinam. 306.

Tome III.

Anamabou, sur la côte d'or en Guinée, Etablissement des Anglois. 153.

Angleterre, tire de grands avantages de la liberté d'écrire. 60. Commença la guerre de 1739 avec grande supériorité. 61. Son acte de navigation funeste aux Hollandois. 309. a vendu à bas prix aux colons les terres à défricher dans ses isles d'Amérique. 462. Est la contrée des grands phénomènes politiques. 509. Son état lors de ses établissemens en Amérique. 510. Quelle étoit alors sa navigation, *ibid.* Causes de la prompte population de ses isles d'Amérique. 511. Ses troubles sous Charles I. 517.

Anglois attaquent l'Amérique Espagnole. 30. Echouent devant St. Domingue. *Ibid.* S'emparent de la Jamaïque. 31. Y sont trompés à St. Yago par les Espagnols. *Ibid.* Se séparent des François à la guerre du prince d'Orange. 50. Occupent Arguin & Portendic pour la traite des Negres en Guinée & ne permettent à aucune autre nation d'approcher de ces parages 150. Ont un établissement au Sénégal pour le même objet. 151. Ont deux loges vers la rivière Sierre-Lionne pour la traite des Negres & de plusieurs marchandises précieuses. 152. Ont un établissement au Cap Apollonie pour le même but 153. & neut ou dix le long de la côte d'or, dont le principal est le cap Corfe. *Ibid.* Expulser les François d'Anamabou, & s'y établir. *Ibid.* Envoyent annuellement 195 bâtimens aux côtes de Guinée. 166. N'ont point de comptoir dans le reste de l'Afrique occidentale. 167. Prenant

H h h h

- en 1759 la Guadeloupe. 399. La rendent en 1763. *Ibid.* Leurs mesures pour rendre les 3 îles neutres florissantes. 593. Comment règlent le sort des François à la Dominique & à St. Vincent. 595. Pouvoient tout se promettre de la force de leurs navires. 608.
- Angola*, royaume de Guinée au sud de la ligne, usages singuliers de leurs rois. 159.
- L'Anguille*, l'une des Antilles, aux Anglois, son étendue, son sol, ses productions. 538. Sa population, ses rades. 539.
- Anobon*, île de Guinée au sud de la ligne, cédée par les traités de 1777 & 78 par les Portugais aux Espagnols. 169. Son port est dangereux. *Ibid.*
- Animaux*, domestiques de l'Europe ont tous dégénéré en Amérique à l'exception du porc. 207. Moyen de prévenir cette dégradation. 209.
- Anson*, amiral Anglois, perd son armement au cap de Horn. 62.
- Antigoa*, l'une des Antilles maintenant aux Anglois. 25. Sa forme, son étendue. 528. Pourquoi quittée par les François & les Caraïbes *Ibid.* Occupée par les Anglois qui y remédient *Ibid.* Ses productions. *Ibid.* Sa population. 529. a un excellent port bien muni d'arsenaux. *Ibid.* Son entretien & sa garnison est à charge à la Colonie. 530. Loi pour y remédier, inutile. *Ibid.* Son chef gouverne toutes les autres îles Angloises, excepté la Barbade 531.
- Antilles* (les), îles d'Amérique, leur division, leur situation 4. leur direction. 6. sont séparées par des canaux. *Ibid.* leur sol. 7. Couvertes d'arbres à l'arrivée des Européens. 8. Abondantes en pourpier & en creffon. 11. quelles autres nourritures s'y trouvent. *Ibid.* Fort riches en simples. 12. Influence des vents qui y sont ordinaires. 13. manières d'y conserver la farine. 14. Tremblement de terre & autres phénomènes ordinaires aux Antilles. 15. A quelles maladies les enfans nouveaux nés & les femmes y sont exposés. 232. maladie des hommes; ses symptômes. 233. attaque tous ceux qui sont nés en Europe, même les Créoles qui en reviennent, mais pas les femmes. *Ibid.* Comment ont augmenté la population de l'Europe. 235. Et la circulation de l'argent. *Ibid.* Plan de défrichement pour la plupart des Antilles. 579. Etat de ce qu'elles rendent aux États Européens qui les possèdent. 603. Moyens d'en multiplier les productions. 604. Quel doit être leur sort futur. 605. Dépendent pour tout de l'Europe. 606. Maxime de leurs colons. 606. Unique moyen de les conserver. 607.
- Antonio*, Port de la Jamaïque, 555.
- Approuague*, fleuve de la Guyane. 356. 365.
- Aquin*, établissement François à St. Domingue, sa situation, ses plantations. 424. Pourquoi l'indigo y a dégénéré. 425.
- Arabes*, les, forment après les Coptes la plus grande population de l'Égypte. 95.
- Arguin*, île vers la côte d'or où les Européens font la traite des Nègres. 149.
- Arosteguy*, poste de hauteur à un quart de lieue de la Havane. 83. Croise ses feux avec le fort Atarès. 273.
- Arrache* (l'), ville d'Afrique. 116.
- Artibonite*, plaine du nom de la rivière qui la traverse, à l'Ouest de St. Domingue, établissement François, sa qualité. 436.
- Aruba*, petite île des Antilles sous le vent, dépendante de Curaçao. 283.
- Asgar*, la plus grande & fertile province l'Empire de Maroc. 116.
- Atarès*, fort de la Havane, sa description. 273. Croise ses feux avec ceux d'Arosteguy & du Morro. *Ibid.*
- Aubert*, gouverneur François à la Guadeloupe y fait la paix avec les Sauvages. 398.

B

BADAGRY. Port de Guinée, où l'on mène beaucoup d'esclaves. 154.

Bamba, premier établissement des Por-

- lugais en Guinée au Sud de la ligne. Bon port. Fournit les bois à St. Paul de Loanda. 161. Sa population. *Ibid.*
- Bambouck**, royaume d'Afrique, son commerce. 130. Fournit beaucoup d'or. 144.
- Bananiér**, Plante des Antilles. 10. Sa Description, son fruit. *Ibid.* Son usage. 11.
- Barata**, arbre des Antilles, très-dur. 9.
- Barbade** (la), une des Antilles. 25. d'abord habitée en 1627 par quelques familles Angloises. 523. Devint Colonie régulière sous le Comte de Carlisle. 524. Son étendue, sa population. *Ibid.* Ingratitude monstrueuse d'un Anglois de la Barbade. 525. Conspiration des esclaves. *Ibid.* Son état actuel, nature de son sol. *Ibid.* Qualité de son sucre. 526. Etoit la seule île du vent, Britannique, qui fut commerçante. *Ibid.* Description de cette île. 527. Comment peut être défendue d'invasion. *Ibid.* n'offre aucun azyle aux vaisseaux de guerre. 528. Thomas Moddifort y porte la culture du sucre. 551.
- Barboude** (la), l'une des Antilles Angloises, appartient à la famille Codrington, son étendue, son sol, ses productions. 537. Sa population, & salubrité de son air. *Ibid.*
- Barington**, général Anglois, soumet la Guadeloupe. 75.
- Barnet-Town**, ville de la Jamaïque, près la Baye Montego. 555.
- Basque** (le), capitaine Flibustier, avoit pris sous le canon de Porto-Belo un vaisseau de guerre chargé de 5 à 6 millions de livres. 39.
- Basse-Terre ou saint George**, port principal de l'île de Grenade. 570.
- Basse-Terre**, ville de la Guadeloupe bombardée le 23 Janvier 1759, par les Anglois. 74.
- Baye de Gabinde**, en Guinée, au Sud de la ligne, sûre & commode. 158. On envoie d'ici des bateaux sur la rivière Ambriz pour empletter des esclaves. 160.
- Benin**, royaume de Guinée. 133. Description de ses peuples & de ceux des pays connus sous le nom de côte-d'or. 141. Leur croyance, leurs mœurs, leur aménité *Ibid.*
- Benin**, rivière de Guinée sur laquelle les Anglois font un grand commerce. 155. Qualité des esclaves qui s'y achètent. 156.
- Berbiche**, établissement des Hollandois dans la Guiane, sa situation. 299. prend son nom d'un fleuve. 300. Premiers fondemens de cette Colonie & ses révolutions. *Ibid.* révolte des esclaves en 1763, 301. Sa population. 302. Sa récolte, sa situation facheuse. *Ibid.* Repousseroit à peine un Corsaire. 306.
- Bergue**, port de la Norvege. 327.
- Bernudes** (les), Archipel de petites îles, fort loin au Nord des Lucayes. 567. Leur climat. *Ibid.* Ont été célébrées par le poëte Waller. 568. Leur sol, nombre des habitans, & productions. *Ibid.* Société littéraire formée en 1765, *Ibid.*
- Bing**, amiral Anglois, condamné à mort pour avoir laissé prendre Minorque 72. Avantages de cette sévérité pour l'Angleterre. *Ibid.*
- Bissao**, nom de plusieurs rivières de Guinée au Nord de la ligne. 152.
- Bizerte**, port de Tunis, ruiné. 108.
- Bois-de-fer**, Arbre des Antilles, très-dur. 9.
- Bombardopolis**, bourgade au Nord de St. Domingue, son climat est meurtrier. 439.
- Bonaire**, petite île des Antilles sous le vent, dépendante de Curaçao. 283.
- Borriquen**, voyez, *Iste des Crabes*.
- Boucaniers**, aventuriers François, s'emparent de St. Domingue; leur caractère, mœurs & manière de vivre. 25. & suiv.
- Bridgetown**, ville de la Barbade. 527.
- Browage & Michel**, capitaines Flibustiers, s'emparent de deux vaisseaux Hollandois. 34.
- Broyoan**, cacique de Porto-Rico, expérience qu'il fit sur le jeune Salzedo Espagnol. 246.
- Buffle**, sa description, combien propre au service de l'Amérique. 210.

C

CACHÉO, rivière de Guinée au Nord de la ligne. 152.

Café, voyez Cafier.

Cafier, arbre qui produit le café, mal soigné en Amérique. 207. Sa culture. 216. Manière de le planter. 217. Moulin pour la séparation des grains. 218. Comment cultivé à Surinam. 296. ne fut introduit qu'à la Jamaïque par les Anglois. 551.

Calle (la), port de l'Etat d'Alger sur les frontières de Tunis III. A un comptoir françois appartenant à une compagnie de Marseille *Ibid.*

Campêche, ville de l'Amérique Espagnole, prise & pillée par les Flibustiers. 47.

Canada, partie de l'Amérique Septentrionale. 350.

Cap-Apollonie, commencement de la côte d'or, au Nord de la ligne. 153.

Cap-Blanc, en Guinée, où se fait la traite des Negres par les Européens. 149.

Cap Dame Marie, au quartier Jérémie, à l'Ouest de St. Domingue. 432.

Cap-Formose, en Guinée. 155.

Cap-François, ville au Nord des établissemens françois de St. Domingue, son importance. 440. Sa description. 442. Bel établissement fondé par un Citoyen. *Ibid.* Son port. 443. Est le Boulevard de la Colonie. 458.

Cap-de-Lope, au Sud de la ligne, en Guinée. 156.

Cap-de-Monté, Contrée de la Guinée. 130. La Circoncision n'y a pas lieu 136.

Cap-de-Palme, contrée de la Guinée. 130.

Cap-Segundo, au Sud de la ligne en Guinée, avec bonne baye. 157.

Cap-Tiburon, à St. Domingue, borne des établissemens François. 423. Sa rade, ses plantations. 430.

Caraïbes, insulaires des Antilles du vent, leurs habitudes, leur figure, leur religion. 19. Leur caractère. 20. Leurs repas d'appareil. 22. Leur navigation & maniere de faire la guerre. *Ibid.* Fiers & mélancoliques ne pou-

voient supporter l'esclavage. 23. Pourquoi exterminés à St. Christophe. 24. Concentrés à la Dominique & à St. Vincent. 25. En quel nombre. *Ibid.* Comment éliisoient leurs chefs. 343, 581. Attaquent les François à la Martinique. 377. Et à la Guadeloupe. 398. Massacrèrent, en 1616, 50 François dans l'île St. Barthelemi. 404. Massacrent une troupe d'Anglois de la Barbade. 524. Et les François dans la Grenade. 570. Leur conduite à l'égard des Negres échappés. 581. Caraïbes Noirs. *Ibid.* Leur description. 582. Celle du Caraïbe rouge. *Ibid.* Comment les Noirs différentient leurs enfans de ceux des Esclaves. 583. Leur ascendant sur les Rouges. *Ibid.* Réponse d'un d'entr'eux à un François. 584.

Carbet, hameau renfermant une famille Caraïbe aux Antilles du vent. 344.

Cariacou, l'une des Grenadins, son état. 575.

Carlisle, le Comte de, forme une Colonie régulière à la Barbade. 524.

Carthagene, ville de l'Amérique Espagnole, la plus riche & la mieux fortifiée, prise par Pointis général françois, par la valeur des Flibustiers. 48. Pillée indignement par ce général qui viole la capitulation. *Ibid.* La flotte de l'Amiral Vernon y échoue. 62.

Cassard, de St. Malo, met Surinam à contribution. 293.

Cassave, gâteau fait avec la farine du manioc cuite sans remuer. 213.

Cavaillon, Gorge dans les établissemens François à St. Domingue, sa situation, ses plantations, productions. 426.

Cavana (le) fort de la Havane, qui domine sur le Morro. 271.

Cayenne, petite île séparée de la Guyane par un petit détroit, occupée en 1643 par les François 345. Insultée par les Anglois 346. Sa description, ses productions 347. Etat de cette Colonie en 1763, à l'époque de la paix 348. pouvoit servir d'entrepôt 354. La plus propre à être le chef-lieu d'un établissement François en Guyane. 362. Nombre actuel de ses plantations. 363.

Cazamance, rivière de Guinée au Nord de la ligne. 152.
Chagre (le) rivière de l'Isthme de Panama. 40.
Chameau, n'a réussi ni au Pérou ni dans les Antilles, pourquoi. 209.
Charles I. Roi d'Angleterre, caractère de ce prince. 516.
Charles II. Roi d'Angleterre établit un gouvernement civil à la Jamaïque. 543.
Charles II. Roi d'Espagne, près de mourir, appelle un Bourbon au trône d'Espagne. 54.
Charles VI. Empereur d'Allemagne, sa mort allume une guerre très-vive en Europe. 62.
Charles, fort de la Jamaïque, qui sert de Citadelle à Port-Royal 558.
Charrue, son utilité, avantages de sa pratique. 206.
Chevaux, passeport des vaisseaux Anglois dans les établissemens Hollandois d'Amérique. 308.
Chiriquita, ville de l'Amérique Espagnole. 45.
Chou Caraïbe, plante indigène des Antilles. 9.
Christiansstadt, Bourg & forteresse Danoïse de Sainte Croix l'une des Antilles. 322.
Chulutequa, ville de l'Amérique Espagnole. 45.
Cimbebas, habitans de l'Afrique entre le fleuve Coanza & le Cap de bonne espérance. 131.
Coanza, fleuve de la Guinée. 131. Idée des mœurs & coutumes des peuples qui habitent entre ce fleuve & le Zaïre. 142.
Cobre, la plus grande rivière de la Jamaïque; n'est pas navigable. 557. Traverse Saint-Jago de la Vega. *Ibid.*
Colbert, ministre d'état en France, comment le conduisit à l'égard des établissemens françois en Amérique. 336.
Colomb, Christophe, reconnoît les Antilles. 18. Découvre en 1492 la Jamaïque. 541. comment il s'y procure des vivres. *Ibid.*
Colonies Angloises occasionnent la guerre de 1739. 58.

Colonies Françaises, causes de la guerre de 1755, 66. font à St. Eustache l'entrepôt de leurs denrées en tems de guerre avec les Anglois. 289. vendues en 1650, à divers particuliers. 335. comment furent gouvernées. 336. Mauvais remède qu'y apporta Colbert. *Ibid.* A quel prix il les avoit rachetées. 336. Comment rétablies par la cour de France au moment de leur ruine 337. obstacles à leur prospérité 338. & suiv. Le sucre étoit leur plus riche production. 340. Ce qui empêcha leur déperissement. 341. Règlement favorable de la Cour. 342. Reflexions sur le peu d'intérêt qu'elles prennent les unes aux autres. 437. Vice de leurs réglemens pour la Culture dans les îles. 463. Pourquoi l'assujettissement des Corvées y est funeste 465. Ainsi que les impôts 466. Combien y est injuste la capitation sur les Noirs. 467. 468. Reflexion sur la consommation. *Ibid.* Sur le préérable d'y lever des milices, ou d'y avoir des troupes réglées 471. Variations à cet égard 473. Etablissent en 1767 des milices. *Ibid.* Le partage des héritages y est à reformer 474. Pourquoi 475. Inconvéniens des partages par égalité 476. Etat primitif des premiers Colons. 478. Calamités fréquentes aux Colonies 479. Regles & Loix qui peuvent y être nécessaires. 481. Principalement entre les Créanciers & les Debiteurs. 482. Les Colonies n'ont pas toutes la même origine 484. Etat de leurs besoins. 485. Leurs fournitures à la France 487. Qui en furent les premiers chefs. 490. Remède au gouvernement militaire. 491. Leur sort a peu changé. 492. Changemens à faire dans l'administration. 494. Inconvénient d'un lieutenant de Roi. 496. Et des officiers qui perçoivent les droits du fisc. 497. Comment y attacher les Créoles. 498.
Colonies Hollandoises, leur état dans la Guyane. 303. Désordre qui y regne. 304. Celui du climat est le plus dangereux. 305. Moyen d'en prévenir la ruine. 308. Leurs productions rendront la Hollande puissance territoriale. 315.

Commawine, rivière de la Guyane qui se jette dans le Surinam. 306.
Comte d'Ennery (le), fondateur d'un établissement à Ste. Lucie. 372.
Comte de Souza (le), Ambassadeur de Portugal à la Cour d'Espagne, a fait exploiter à *Nouvelle-Oeiras*, lieu de la Guinée au Sud de la ligne, des mines du meilleur fer qu'il y ait sur le globe. 160. Voulait pénétrer aux mines du Monomotapa. *Ibid.*
Congo, Empire dans la Guinée. 133.
Copenhague, capitale de Danemark. 328.
Coptes, les plus nombreux habitans de l'Egypte, tirent leur origine des anciens Egyptiens. 95. Leur religion. *Ibid.*
Corentin, rivière à l'est de Berbiche dans la Guyane. 299.
Côte d'or en Guinée, commence au Cap-Appollonie & finit à la rivière de Volte. Son étendue. Comptoirs des Européens qui y sont établis. Qualité de ses habitans. 153.
Côte des Dents, en Guinée, objets de son commerce. 152.
Côte des Graines, en Guinée, objets de son commerce. 152.
Côte des Quaques, en Guinée, ses productions. 152.
Coton (le) sa culture 215, sa récolte 216.
Cottica, rivière de Surinam 297.
Courbaïl, arbre des Antilles, très-dur, 9.
Créoles, enfans d'un homme ou femme Européens, avec un nègre ou une Nègresse en Amérique. 227. Leur description. *Ibid.* Sont intrépides à la guerre, mais peu susceptibles d'être disciplinés 228. Sont remplis de belles qualités. *Ibid.* Figure & caractère des femmes Créoles 229. Le caractère des Créoles provient en partie de l'influence de l'esclavage sur l'ame des Nègres dont ils proviennent. *Ibid.* Causes de leur orgueil. 230. Exhortés à venir s'instruire en Europe 231. moins sujets aux maladies que les Européens. 232.
Cromwell, se joint aux François contre les Espagnols & fait attaquer St. Domingo. 30. Ote deux fois au Sage

Dodley le gouvernement de la Jamaïque 543.
Cronembourg, forteresse Denoise qui couvre la rade d'Elzeneur en Danemark. 328.
Crucès, fort de l'Isthme de Panama ou le Châg्रे celle d'être navigable. 41.
Cuba, appartenant aux Espagnols, une des Antilles sous le vent. 6. Ses productions. 7. Prise par les Anglois 86. Séparée de St. Domingue par un canal, vaut un royaume 257, fut découverte en 1492 par Colomb. 258. Ne fut conquise qu'en 1511 par les Espagnols commandés par Diego de Velasquez *Ibid.* Qui la dévasta 259. Fut relevée en 1519 par Alaminos. *Ibid.* Contient dix neuf hôpitaux 261. Sa population en 1774. 266. Nourrit beaucoup d'abeilles. 267. Sa consommation en tabac 267. Impôts qu'on y lève 269. Etoit couverte de bois de cèdre. *Ibid.* Projet de rendre soldats les Colons de Cuba. 274. Est la seule des Antilles dont les Colons étoient assez riches pour faire les avances nécessaires à la culture des cannes à sucre 277.
Cuba, capitale de l'île, est le siège d'un Evêque. 260.
Cubagua, l'une des Antilles, nommée par les Espagnols l'île aux perles. 240.
Curaçao, l'une des Antilles sous le vent, prise en 1634 par les Hollandois sur les Espagnols 282. Sa situation. *Ibid.* A été attaquée deux fois inutilement par les François. 283. Son terroir est stérile. *Ibid.* Fait le commerce de toutes les productions de l'Amérique avec les Espagnols & les François. 288.

D

Dacosta, Benjamin, de nation juive, planta le premier des Cacaotiers à la Martinique. 378.
Damiette, ville d'Egypte. 99.
Danois, ont 5 établissemens en Guinée. 153. Un de leurs agens y renonce aux atrocités Européennes. 167. Il se nommoit Schilderop. 168. Ses éloges.

Ibid. Envoyerent Munck à la découverte de l'Amérique. 316. Leur ancien gouvernement. *Ibid.* Changé. 317. Établissent une colonie à St. Thomas. 318. où ils admettent les Brandebourgeois. *Ibid.* Dénient l'île St. Jean 319. Idée de leur Monarchie en Europe. 325.

Demerary, fleuve de Guyane. 299. A été propre à la colonie d'Essequibo. 323.

Demibus, capitaine François, embarqué en 1625 à St. Christophe. 23. 334. S'établit à la Martinique. 376.

Désfileux (Mr.), Philicien François, porte le casier, à la Martinique, avec quel succès. 379.

Déserts de Sahara, leur étendue, leurs habitans & leurs occupations. 130.

Desirade (la), dépendante de la Guadeloupe, son étendue, les productions. 403.

Desjouvès, officier François, colon de la Martinique, y détruit les fourmis qui ravageoient sa plantation & toute l'île. 388.

Détroit de Bahama, aux Antilles, entre la Floride & les îles. 564.

Détroit du Sund, en Danemarck. 327.

Dodley, gouverneur de la Jamaïque, son caractère. 543. Idée de sa manière de gouverner. *Ibid.* Destitué deux fois par Cromwel, il est rétabli pour la troisième. *Ibid.*

Dogeron, Bertrand, gentil-homme François, gouverneur de la Tortue. 413. Y retient les Flibustiers. 414. Y fait venir des femmes pour en retenir les habitans & les y attacher. 415. il y reussit. 416. Témoignages de sa générosité. *Ibid.* Sa mort. 417. Son éloge. *Ibid.* Avoit planté les premiers cacaoyers en 1665 à St. Domingue. 421.

Dominique (la), une des Antilles, où furent concentrés les Caraïbes en 1660, 25. Cédée par la Cour de France aux Anglois. 88. Par qui étoit habitée en 1732 & nombre des habitans. 587. Quel il étoit en 1778 & leur occupation. 588. Ses cultures & plantations. *Ibid.* Indidant

qu'essuya cet établissement. 589. Importance de cette île pour l'Angleterre. 590. Loix qui y sont particulières. 591. & suiv. Comment le sort des François y est réglé. 595.

Drake (François), fameux navigateur Anglois, prend & pille St. Domingue. 253.

Ducasse gouverneur de St. Domingue ami des Flibustiers. 48. Parle en leur faveur contre Pointis. 49.

Le Cap, commandant François, attaque le Cap-Haïtien. 293. propose aux Flibustiers le pillage de Surinam. 346. attaque les Espagnols & les Anglois à St. Domingue. 451.

E

EDWARD, capitaine de l'Elizabeth, vaisseau de guerre Anglois, avec quelle générosité heroïque il est reçu par le gouverneur de la Havane en tems de guerre. 564.

Egypte, royaume d'Afrique, raison la plus apparente de la perte de vue fréquente à ses habitans. 94. Ses récoltes, dues au Nil. *Ibid.* Division de ses terres 95. Son gouvernement. 96. Ce royaume est composé de 24 provinces gouvernées par des Beys. 97. Qui sont ces Beys. *Ibid.* Droits qu'y payent les Européens. 100.

Elisabeth, reine d'Angleterre, son ascendant sur ses sujets. 514.

Elxeneur, rade du Danemarck où se perçoivent les droits du Détroit du Sund. 328.

Epée, port de Guinée. 154.

Esfclavage, sa définition. 187. Ce qu'il étoit anciennement. 188. Combien étoit dur alors 191. Diminua chez les Germains 192. fut porté aux derniers excès à Athènes & à Rome. 193. Presqu'aboli en Europe renait en Amérique. *Ibid.* Fut plus ou moins établi dans toutes les régions & dans tous les siècles 195. Donnoit anciennement aux maîtres droit sur la vie de leurs esclaves. 196. Ne le leur donne plus directement. *Ibid.* reprobaton de l'esclavage 197. & suiv. Est peut-être inutile pour les travaux

des plantations 201. Les rois doivent le détruire. 203.
Espagnols, repoussent les Anglois à St. Domingue. 30. Comment y sont traités par l'Olonois capitaine Flibustier. 38. Et par Morgan autre capitaine Flibustier. 41. Leur vengeance contre les Flibustiers. 45. Qui battent huit cent des leurs & prennent Campêche. 47. Perdent Carthagène par capitulation, & ses immenses richesses par trahison de Pointis général fran.ois. 48. Furent de grandes fautes au siège de la Havane. 84. Ont acquis des Portugais deux îles dans la Guinée pour la traite des Nègres. 169. Ont découvert l'Archipel de l'Amérique. 237. La première île où ils descendirent fut la Trinité. 239. Mais ils n'en prirent possession qu'en 1535. *Ibid.* S'emparent de Porto-Rico en 1509, 244. Possèdent la plus grande & plus fertile partie des Antilles. 274. Sont capables de soins laborieux & pénibles. *Ibid.*
España, ville de l'Amérique Espagnole. 45.
Essequibo, colonie des Hollandois dans la Guyane. 302. Devenue avantageuse par les plantations vers le Demerary. 303. Repousseroit à peine un corsaire. 306.
Etablissmens François en Amérique. 330. Reflexions sur ces possessions étrangères. 331. Le premier en 1625 sur St. Christophe. 334. Qui essaya diverses révolutions. 335.
Européens des îles, y ont transporté les usages, les mœurs & les alimens de l'Europe. 226. Epousent des Créoles. 227. Quelle maladie les attaque presque tous. 233. Causes vraisemblables de cette maladie. 234. Combinaison du nombre des Européens qui y succombe. *Ibid.* Les premiers qui s'établirent en Guyane, cultivèrent les bœufiers. 295.

F

FALMOS, chef des villages du Royaume de Benin. 144. Accordent la permission d'exporter les mines. 145.

Féléme, fleuve de Guinée. 145.
Fernambuc, établissement Portugais sur la côte d'or en Guinée. 154.
Fernando del Po, île de Guinée au Nord de la ligne cédée aux Espagnols par les Portugais dans les traités de 1777 & 78, 169.
Fionie (île de), appartenant au Denemarck, son commerce. 329.
Flibustiers, corsaires Anglois & François, chassent les Espagnols de la Tortue, une des Antilles. 32. Leur hardiesse & manière de combattre. *Ibid.* N'attaquoient que les vaisseaux qui retournoient en Europe. 33. L'un d'eux, Pierre Legrand, s'empare du vice-amiral des Galions. *Ibid.* Et de 2 vaisseaux de guerre Espagnols. 34. Exemples de leur bravoure. *Ibid.* Leur manière de partager le butin. 35. Leurs excès. 36. Prennent Macaraibo & brûlent Gibraltar. 39. Prennent & pillent Vera-Cruz. 43. Surprennent ou forcent un grand nombre de villes de l'Amérique Espagnole. 45. Vengeance des Espagnols contre leurs morts. *Ibid.* S'emparent de Campêche & la pillent. 47. Aident Pointis chef d'Escadre Française à prendre Carthagène. 48. Sont traités injustement. 49. S'en vangent sur Carthagène. 49. Tombent au milieu d'une flotte Angloise & Hollandoise, perdent la plupart de leurs bâtimens & se séparent 50. Dissertation sur leur origine & leurs succès 52. & suiv.
Floride (la), province de l'Amérique Septentrionale, appartenant aux Espagnols. 7. Ses productions. *Ibid.*
Fort-Louis, forteresse de la Guadeloupe, à la Grande-Terre, prise en 1759 par les Anglois. 75.
France, doit se monter une marine formidable 499. Par quels moyens. 500. Ses objets à exporter, ses moyens pour les armemens. *Ibid.* les a tous. 501. Eut une marine éphémère sous Louis XIV. 502. Comment a été éternée. *Ibid.* Devrait avoir des réglemens de Marine. 503. dureté du gouvernement pour les Matelots. *Ibid.* Qui hors d'esclavage vaudront la noblesse sur mer. 504. Idée de ses armemens.

- memens. 505. Abus à réformer. 506. & suiv. Moyen unique de devenir respectable par la marine. 508.
- François**, brûlent un jour de St. Louis pour un million de bois de Campêche. 47. Trop légers pour être politiques. 63. Réduits depuis 1763 à la côte des le Cap-Blanc à la rivière de Gambie pour la traite des Nègres, & des Gommès. 151. Voulurent s'approprier Anamabou sur la côte d'or en 1749, & y furent maltraités par les Anglois 153. Nourrissent leurs Nègres avec la Cassave 213, ont attaqué deux fois inutilement *Curaçao*, aux Hollandois 283. Commandés par Du Cassé attaquent les Hollandois à Surinam 293. Sont plus heureux sous Cassard de St. Malo. *Ibid.* s'établissent à la Martinique. 376. Y repoussent & font la paix avec les Caraïbes. 377. Leur guerre avec ceux de la Guadeloupe, & extrémité à laquelle ils y sont réduits. 398. Doivent se former une marine formidable. 499. Mesures qui la procureront. 500.
- G
- GABON** (le), grand fleuve de la Guinée. 131. Sur lequel les Européens font un commerce considérable. 156. Qualité des esclaves qui s'y achètent. *Ibid.*
- Galite**, île à l'embouchure de la Zaine en Afrique; ses productions; occupation de ses habitans. 109.
- Gambie** (la) rivière d'Afrique. 130.
- Germes**, barques dont on se sert en Egypte. 99.
- George II**, roi d'Angleterre, son conseil, dans la guerre de 1755, haï & méprisé de toute l'Europe. 70.
- Gobin**, calviniste, planta la première habitation au Cap François. 441.
- Godefroy**, capitaine Flibustier françois, fameux par ses exploits. 43.
- Gonaïves** (les) établissement François, à l'Ouest de St. Domingue, ses plantations. 436. Avantages de cet emplacement. 437.
- Gonave** (la), près Port au Prince
- dans St. Domingue, sa position 433.
- Goree**, île de Guinée, chef lieu des établissemens François pour la Traite des Nègres. 151.
- Goulette** (la), rade de Tunis, sa description. 108.
- Grande-Terre**, quartier de la Guadeloupe. 75.
- Granmont**, capitaine des Flibustiers François, fameux par ses exploits. 43. Son origine, ses mœurs. 46.
- Grenade**, ville de l'Amérique Espagnole 45.
- Grenade** (la), une des Antilles appartenant aux François, 25. Cédée aux Anglois à la paix de 1763. 88. 343. 572. A quel prix fut vendue en 1650. à Duparquet. 335. Son étendue & nature du sol. 569. Nombre des rivières qui y coulent. 570. Jugement singulier. 571. Cultures introduites en 1744, 572. Révolte des Nègres contre les Anglois. 573. Productions 574.
- Grenadins** (les), petit Archipel, dépendant de l'île de Grenade. 575.
- Grœnland**, terre presque inconnue sous le Pole Septentrional, appartenant au Danemarck 326. Ses productions. 329.
- Grogner**, capitaine Flibustier, François, 44. Sa réponse pour un passage. 45.
- Guadeloupe**, une des Antilles, assurée par le Traité de 1660 aux François 25. A quel prix avoit été vendue en 1649 à Boissieret. 335. Sa description. 396. Fut d'abord occupée en 1635 par les François. 397. Qui y furent attaqués par les Caraïbes. 398. Obstacles qui s'opposoient à la prospérité de cette île. 399. Prise en 1759 par les Anglois. *Ibid.* Rendue en 1763 à la France. *Ibid.* Variations du gouvernement à son égard. 401. Ses dépendances. 403. Son état actuel, & celui de ses dépendances. 404. Doit devenir très-importante par ses cultures. 405. Etat de ses productions en 1775, 406. Raïsons d'espérance pour sa prospérité. 407. Mesures prises pour la garantir d'invasion. 408.

Guayaquil, ville de l'Amérique Espagnole. 45.

Guinée, côte occidentale d'Afrique.

122. Couleur de ses habitans. 123.

Son climat. 129. Ses fleuves. 130.

Idée des divers gouvernemens qui

y sont établis. 132. Usage des am-

bassades dans ses diverses contrées

133. Manière d'y faire la guerre

134. Religion & cultes qui y sont

établis. 135. Mœurs, habitudes &

occupations des divers peuples qui

l'habitent. 136. Observations sur ces

peuples. 143. Comment s'y fait le

commerce des esclaves. 146. & suiv.

Côtes où abordent les étrangers pour

l'achat des esclaves. 149. Mauvaise

qualité du climat, surtout au Sud de

la ligne. 158. En quel nombre, à

quel prix, & avec quelles marchan-

dises les esclaves y ont été achetés

annuellement depuis la paix de 1763,

163. Son commerce ouvert dans les

établissmens Danois à tous les Ci-

toyens en 1754, moyennant un droit.

168. Méthode pour l'acquisition, le

traitement & la vente de ses esclaves.

170.

Guyane, grande province de l'Améri-

que Méridionale, aux Hollandois &

aux François. 290. Ses fleuves, sa

situation. *Ibid.* Qualités du sol, ses

productions, les rivages 291. Digue

pour les plantations. 296. Comment

les travaux y ont été encouragés.

297. Les Caraïbes étoient ses habi-

tans naturels. 343. Election de leurs

chefs. *Ibid.* Alphonse Ojeda y aborde

le premier. 344. Walter Raleigh y

arrive en 1595, 345. En 1604 La

Ravardière s'y rend. *Ibid.* Temps des

pluyes en Guyane. 353. Idée qu'il

faut se former de son sol & de ses

côtes. 355. n'a pas les chaleurs étouf-

fantés des autres contrées d'Améri-

que Méridionale. 356. Nature de son

sol. 357. N'a plus ni feux sous-ter-

raines, ni tremblemens de terre. 358.

Population & mœurs des habitans de

l'intérieur des terres. 359. Tout

est encore à faire dans la Guyane

françoise. 363. Fut occupée en 1639

par les Anglois 365.

H

HATUVER, cacique de Cuba en 1511, quand Velasquez s'en empara, 258. Sa réponse au missionnaire présent à son supplice. 259.

Havane (la), dans l'isle de Cuba, assiégée par Albemarle général Anglois. 83. Défendue par Valasco. 85. Immenses richesses trouvées par les Anglois après sa reddition. 86. Rétablie & embellie par le Marquis de la Torre 270. a le meilleur port de l'Univers. *Ibid.* Imprenable par mer. 271. l'eau de ses environs est mortelle. *Ibid.* Défendue par terre par le Cavana & le Morro. *Ibid.* Situation & fortifications de la ville même. 272.

Havre - Anglois, port excellent de l'isle Antigua, muni d'arsenaux & de magasins bien entendus. 529.

Henri VII, roi d'Angleterre; où prit la couronne 511. Fut souverain absolu 512.

Holetown, bourg de la Barbade. 527.

Hollandois, ont douze établissemens sur la côte d'or en Guinée, pour la Traite des Nègres, dont St. George de la Mina est le principal. 153. S'emparèrent sur les Portugais de cette Traite pendant leur soumission à l'Espagne. 163. Ont procuré les premiers à l'Europe, du moment qu'ils ont été libres, les avantages du commerce. 281. Enleverent en 1634 Curaçao aux Espagnols. 282. Ont repoussé deux fois les françois devant cette île. 283. Avantages qu'ils retirent de leurs possessions dans les isles. 287. Agrémens de leurs possessions à Surinam. 297. Cruautés qu'ils exercent dans la Guyane. 307. Causes de la desertion des Noirs. *Ibid.* Suites funestes pour eux de l'Acte de Navigation d'Angleterre. 309. Préface de leur destinée. 310. Etat de leur pêche du hareng. 311. Resserrement de leur navigation. *Ibid.* Ont perdu le commerce d'assurance. 312. Avantages de leur numéraire. 313. Leur existence est précaire. *Ibid.* Ne seroient rien sans l'Amérique. 314.

Holftein, (Duché de), dépendance du Danemarck. 326.

Hottentots, naturels de la partie méridionale de l'Afrique, ou est le cap de Bonne-Espérance. 131.

J

JACMEL, quartier à l'est des établissemens François à St. Domingue, ses diverses plantations. 424.

Jacques I. roi d'Angleterre, réunit à la couronne l'Angleterre & l'Ecosse. 512. Etoit monarque absolu, & théologien. 513. Contre le desir des Anglois. *Ibid.* Débats entre la cour & le parlement au milieu desquels il vient à mourir. 514.

Jamaïque (la), l'une des Antilles, aux Anglois. 31. qui y prennent aux Espagnols Sant Yago. *Ibid.* Et en achèvent la conquête. 32. Sa description. 540. Fut découverte en 1494 par Colomb. 541. Qui y obtient des vivres à la faveur d'une éclipse de Lune. *Ibid.* Cruautés des Espagnols envers les naturels de cette île. 542. Conquête en 1655 par les Anglois. *Ibid.* Sous la conduite de Penn & de Venables. 543. Qui en établissent le sage Dodley gouverneur. *Ibid.* Loix qui y furent établies en 1632. 544. Et en 1761. *Ibid.* Comment étoit devenue célèbre avant ces loix. 545. Eut quelques allarmes du traité de l'Assiento. 546. Quel commerce prohibé s'y faisoit. *Ibid.* Comment avec Carthagène & Porto-Belo. 547. De quelle manière il est interrompu. 548. Le ministère de Londres en fait en 1766 un port franc. *Ibid.* Cultures de la Jamaïque. 549. Ses diverses productions. 550, 551. La culture du sucre y fut portée en 1668 de la Barbade. *Ibid.* Son état en 1756. *Ibid.* Etat actuel de sa situation & de son commerce. 552 & suiv. Ses ports, Havres & Bayes. 555. Calamité qu'elle eut en 1692. 556. Port-Royal en est détruit. *Ibid.* Suites de cet accident. 557. Dangers qui la menacent de la part des Nègres échappés. 558. Preuves de leur au-

dace. 559. Sa décadence depuis le traité particulier de la Colonie avec les Nègres. 561. Combien avantageuse aux Anglois en tems de guerre. 568.

James. Fort dans la Guinée près l'embouchure de la Gambie, où les Anglois font une traite de Nègres. 151.

Jésuites, exemple de leur influence sur l'esprit des Nègres dans la Guyane. 361.

Joal, en Guinée, comptoir des François. 151.

Jonqué, capitaine Flibustier, François. 43.

Juda, royaume de Guinée. 133. Renommé pour le nombre & la qualité des esclaves qui en sortent. 154.

Jutland. Province du Danemarck. 326.

I

IGNAMU, Plante des Antilles. 9. Nourriture des Nègres. 137. Croissoit naturellement aux îles & suffisoit à la nourriture des sauvages; mais a dû être cultivée & propagée pour l'usage des esclaves. 211.

Islande (l'), île de la mer du Nord appartenant au Danemarck. 326. Ses productions. 329.

Isles Angloises d'Amérique, causes de leur prompt population. 511. Qui furent ceux qui y passèrent les premiers. 517. À qui l'on envoya comme esclaves les criminels dignes de mort. 518. Quel gouvernement y fut établi. *Ibid.* 519. Envoyent des députés à Londres. *Ibid.* 520. Leurs productions. *Ibid.* Moyen employé par l'Angleterre pour se les assurer toutes. 521. Mis sévèrement en effet en 1660. 522. Pourquoi les avantages en diminuèrent pour l'Angleterre. 523. N'ont point de monnaie qui leur soit propre. 530. Leur état actuel. 597. Ont à craindre des ravages ou l'invasion. 598. À quel droit se font toutes engagées excepté la Jamaïque. *Ibid.* Respirant l'opulence. 599. Ne cultivent ni vivres, ni bois, ni bêtes de somme. 601. Le sucre fait les trois-quarts de leur produit. *Ibid.* Effets qu'elles reçoivent en paiement. *Ibid.*

Isles du cap Verd, au nombre de dix

dont Sant-Yago est la principale , découverte en 1449 par les Portugais. 152. Description de ce petit Archipel. *Ibid.*

Isle des Caymites près St. Domingue , à l'Ouest. 432.

Isle des Crabes , ou *Borriquen*. Sa description. 309. Tombe alternativement au pouvoir des Anglois & des Espagnols. 320.

Isles Danoises en Amérique, leurs productions. 323. Quelles terres y sont susceptibles de culture. 324. Obstacles à leur prospérité. *Ibid.* Qui pourroit y remédier. 325. Isles Danoises en Europe. Leur climat. Leur population. Leurs impôts. 327. Leur militaire. 328. Leurs exportations. 329.

Isles de Feroé, appartenant au Danemarck. 328.

Isle aux Perroquets , à l'embouchure du Gabon en Guinée, où, en 1769, l'agent des Anglois fut massacré. 156.

Isle du Prince, sur la côte de Guinée au sud de la ligne, où les navigateurs relâchent pour se pourvoir d'eaux salutaires. 162.

L'Isle Royale, de l'Amérique-Septentrionale, aux François. 63. Prise par les Anglois & rendue à la paix. *Ibid.*

Isles du Salut, à trois lieues de la Guyane. 355. Combien peuvent être rendues utiles. 356.

Isle St. Thomas, côte de Guinée, au sud de la ligne, où relâchent les navigateurs pour se pourvoir d'eau qui y est salubre. 162.

K

KALABAR, Rivière de la Guinée. 131.

Kela, près la rivière de Volte en Guinée, lieu d'approvisionnement des navigateurs. 153.

Kingsforn, ville de la Jamaïque, où se réfugièrent les habitants de Port-Royal après son renversement. 557.

Knowles, amiral Anglois, arrange-mens qu'il fit en 1756 à la Jamaïque. 557.

Krooked, ou *Samana*, l'une des Lucayes. 565.

L

LAMENTIN (le). Contrée la plus fertile de la Martinique. 383.

Laponie (la). Contrée du Nord de l'Europe, appartenant au Danemarck. 326. Ses productions. 329.

Laurent de Graff, Hollendois, fameux capitaine Flibustier. 34, 43.

Léogane, établissement François à l'ouest de St. Domingue. 432. Ses habitations. *Ibid.*

Léon, ville de l'Amérique Espagnole. 45.

Liane, plante parasite des Antilles. 8. Ne croit pas parmi les arbres fruitiers. 11. Marécageuse, son suc est mortel. 245.

Liberté, sa définition, ses prérogatives. 194. Cruelle condition de ceux qui en sont privés. 195.

Loango. Empire dans la Guinée. 133.

Loango. Port de Guinée au sud de la ligne. 157. Les comptoirs Européens sont sur une hauteur à une lieue de la ville. *Ibid.*

Londres, capitale d'Angleterre. Ses avantages pour le commerce. 602.

Louis XIV créa d'abord une marine formidable, mais accablé d'ennemis & forcé d'avoir de nombreuses troupes sur pied, il la laissa dépérir. 55. A cause des armées innombrables à soudoyer. 502.

Louis Desfrouleaux, esclave d'un colon François à St. Domingue, lui donne un témoignage héroïque de sa générosité. 174. Vivoit encore en 1774. 175.

Lozama, rivière qui baigne les murs de San Domingo, capitale de la partie Espagnole de St. Domingue. 255.

Lucayes (les). Archipel au nord des Antilles, leur nombre. 565. Devinrent en 1714 un refuge de pirates Anglois. 566. Nature de leur sol. 567.

Lybie, contrée d'Afrique. N'est connue que dès les Carthaginois. 101. Fut inondée de Vandales après leur invasion en Espagne. *Ibid.*

M

M*achons*, bateaux dont on fait usage sur le Nil. 99.
Mais, nourriture des habitans de la Guinée. 137.
Malaguettes, espèce de poivre qui se recueille en Guinée. 165.
Mallouet (Mr.), administrateur des établissemens François de la Guyane. 357. Encouragemens qu'il a accordés à ses Colons. 364.
Mamelukes, habitans de l'Égypte. 96. En qui résident les principales forces de ce royaume. 97.
Mancenillier, arbre des Antilles, très-dur. 9. Sa description. 245. Porte un suc laiteux qui est un poison mortel. 246.
Manchineel. Havre de la Jamaïque. 555.
Manioc, nourriture des habitans de la Guinée. 137. Ses dangers. 179. La plus précieuse des substances transportées en Amérique. 211. Sa culture. 212. Son usage. 213. Sa farine cuite en gâteau s'appelle cassave. *Ibid.*
Manuel Montiano, général Espagnol, défend vaillamment le fort St. Augustin dans la Floride. 62.
Mapou, arbre des Antilles. 9.
Maracaïbo, golfe ou lac auquel aboutit la chaîne des Antilles. 4.
Maracaïbo, ville de l'Amérique Méridionale. 39. Son commerce. *Ibid.*
Marguerite (la), une des Antilles. Ses productions. 7, 243. Naturel des habitans. *Ibid.* Nourrit beaucoup de bétail. *Ibid.*
Marie Galante, une des Antilles, aux François vendue en 1649 à Boillerey. 335. Dépendante de la Guadeloupe. Son étendue. Son sol. Sa population. 403.
Maroc. Capitale du royaume de ce nom en Afrique. Sa situation. 114. Son gouvernement. *Ibid.* Son commerce. 115. Reçoit peu d'Européens. 117. Droits qui s'y lèvent. 118. La terre depuis les frontières jusqu'au Senegal est fertile. 130.
Marony, rivière de la Guyane. 304. Couverte par un poste militaire François. 363.

Marquis de la Torré, gouverneur de Cuba, a relevé & embelli la Havane. 270.

Martinique, (la) une des Antilles, assurée à la France en 1660 par un traité. 25. A quel prix fut vendue en 1650 à Duparquet. 335. Les François s'y établirent. 376. Y repoussent les Caraïbes. 377. Quels y furent leurs premiers travaux. 378. Y plantent le café avec succès. 379. Causes de la prospérité de cette île. 380 & suiv. Son commerce. 382. Bonté de son port. 383. Etablissmens de son entrepôt à St. Pierre. *Ibid.* Causes du déclin de son commerce. 386. Une espèce de fourmi la ravage. 388. Un ouragan en détruit l'an 1706 toutes les récoltes. 389. Son oppression par le gouvernement. 390. Etat actuel de sa situation & de sa population. *Ibid.* De ses productions. *Ibid.* Peut-elle se relever? 391. Comprend quatre classes de propriétaire. 392 & suiv. Craint peu les invasions. 394. Ses forts. 395. Donneront le tems de la secourir. 396.

Mayumba, port de Guinée au sud de la ligne. 156.

Mayumbé, pays dans la Guinée. 133.

Mezagen, ville de l'Empire de Maroc, presque déserte. 116.

Mexique, royaume de l'Amérique-Septentrionale, appartenant aux Espagnols; pouvoit être conquis par les Anglois, à l'époque du traité d'Aix-la-Chapelle, puisqu'ils étoient maîtres du Golphe. 88.

Michel, capitaine Flibustier, s'empare, sécondé de Brouage autre capitaine, de deux vaisseaux Hollandois. 34.

Miffissipi, fleuve de l'Amérique-Septentrionale. 88.

Mogodor, ville d'Afrique; entrepôt des productions de l'Empire de Maroc. 117.

Mole St. Nicolas, sépare l'ouest de St. Domingue du nord des établissemens François. Ses avantages. 439. Connus par l'usage qu'en firent en 1756 les Anglois. *Ibid.* Devint en 1767 un entrepôt. *Ibid.* Désignation de divers endroits qui en sont voisins. 440.

- Choisi pour en faire le centre de défense de la colonie. 461.
- Molemba*, port de Guinée au sud de la ligne; il s'y vend beaucoup d'esclaves. 157. On envoie de-là des bateaux sur la rivière Ambriz pour cette emplette. 160.
- Monckton*, général Anglois, prend possession le 13 février 1762 de la Martinique, où il étoit arrivé le 16 Janvier sur 18 vaisseaux de ligne commandés par l'amiral Rodney. 75.
- Monofter*, bonne baie du royaume de Tripoli. 108.
- Montauban*, capitaine Flibustier François, donne un exemple célèbre de grandeur d'ame. 53.
- Montbars*, fameux capitaine Flibustier François. Ses expéditions. 37. Pourquoi surnommé l'Exterminateur. 38.
- Monté-Christo*, bourg de l'île de St. Domingo, entrepôt d'un commerce d'interlope avec les Anglois. 256.
- Montego*, baie de la Jamaïque. 555.
- Mon-Padre*, bourgade de la Marguerite, l'une des Antilles. 242.
- Montserrat*, île d'Amérique, l'une des Antilles, aux Anglois. 25. Reconnue par Colomb en 1493. Sa population & sa production actuelle. 531.
- Morant*, port de la Jamaïque, dont l'entrée est difficile. 554.
- Morgan*, capitaine Flibustier Anglois, s'empare de Porto-Belo & de Panama. 40. Ses amours. 41. Enlève le butin à ses camarades avant qu'il fut partagé & se sauve à la Jamaïque. 42.
- Le Morne fortuné*. Hauteur de Ste. Lucie, propre pour y construire une citadelle. 375.
- Morne des sauteurs*. Roche escarpée de la Grenade. Raisons de ce nom. 570.
- Morro*, citadelle de la Havane, dont le siège fait par Albemarle général Anglois coûte la vie à un grand nombre d'hommes. 84 & suiv. Ne peut être prise à présent qu'après le Cavana, placé sur une hauteur qui le domine. 271. Situation & ouvrages du Morro. 272.
- Mosquito-Point*, fort de la Jamaïque. 558.
- Mossula*, port de Guinée au sud de la ligne, impraticable aux navires. Les Européens y envoient leurs chaloupes acheter des esclaves. 160. Après ce port commencent les possessions des Portugais. *Ibid.*
- Motte-Aigron*, (la) porta en 1722 le café à la Cayenne. 347.
- Mucmeluna*, ville de l'Amérique Espagnole. 45.
- Munck*, capitaine Danois, envoyé par le Danemarck en 1619 à la découverte de l'Amérique. 316.
- Murray*, chirurgien d'un vaisseau Anglois, éprouve la magnanimité de Cudjoc son hôte en Guinée. 173.

N

Nassau, fort de la Providence une des Lucayes. 566.

Nauny, ville de la Jamaïque bâtie par les nègres révoltés. 559. Prise par les Anglois. 560.

Necker (Madame), femme de l'intendant général des finances en France, a fondé des hospices pour les malades. 266.

Nègres. Naturels de l'Afrique. 122. Leur figure au-delà du Niger vers le sud. 123. Leur principale différence avec les blancs. *Ibid.* Dissertation sur leur couleur. 124. A quoi attribuer leur coloris. 126. Sont marchands & cultivateurs au cap-Palme. 130. Comment choisissent leurs chefs. 133. Comment font la guerre. 134. Ou placent leurs habitations. 136. Intérieur des habitations. 137. Leurs nourriture, habillement, métiers. *Ibid.* Mœurs & usages. 138. Beauté de leurs femmes aux bords du Niger. 139. Description de ceux de Benin. 141. Mœurs & usages des habitants entre la ligne & le Zaire. 142. Causes d'esclavage chez eux. 146. Manière dont leurs marchands d'esclaves les conduisent dans l'intérieur des terres. 148. Ceux du sud de la ligne, quoiqu'inférieurs, plus chers que ceux du nord, pourquoi. *Ibid.* Quelles nations les achètent. 163. Où on les envoie. 165. Héroïsme du nègre Cudjoc en faveur d'un Anglois. 173. Gé-

nérosité de Louis Desrouleaux , nègre antiranchi , à l'égard de son ancien maître. 174. Désertent ou se taient par la dureté de leurs maîtres. 175. Ne craignent pas les supplices. 176. Affreuse condition des nègres en Amérique. *Ibid.* Maladies qu'ils y éprouvent. 178 & *suiv.* Manière d'adoucir leur sort. 181. Aiment passionnément la musique. 182. Agissent & parlent en cadence. *Ibid.* La dureté des travaux des négresses en empêche la multiplication dans les colonies. 183. Elles étouffent souvent leurs enfans par désespoir. *Ibid.* Moyens d'y remédier. 184. Les nègres sont très-fidèles à leurs femmes. 185. Les négresses ont étonnamment l'art d'exciter la passion des Européens. 186. Dissertation sur l'esclavage des nègres. 197 & *suiv.* Avantages de leur rendre la liberté. 201 & *suiv.* Il ne leur manque qu'un chef pour se la procurer & vanger l'Amérique. 204. Déjà il y existe deux colonies de nègres libres. *Ibid.* Appartenans aux Anglois à Surinam , s'enfuyaient dans l'intérieur des terres. 294. Leur révolte aux Berbiches. 301. Quelle en est la cause & de leur désertion. 307. Loi pour arrêter leur corruption en Amérique. 389. Les François en enlèvent 3000 aux Anglois en 1694 à la Jamaïque. 419. Fin tragique du nègre Quazy. 535. Exemple héroïque d'amitié & d'amour de deux nègres de Saint Christophe. 536. Ceux révoltés à la Jamaïque y bâtissent la ville de Nauny. 559. Leur guerre avec les Anglois de cette île. 560. Font un traité en 1730 avec Trélaunay gouverneur Anglois. 561. Résolution des nègres esclaves de la Jamaïque d'être libres. *Ibid.* Supplices qui leur y sont infligés. 562 & *suiv.* Se révoltent dans la Grenade contre les Anglois. 573.

Nicoya , ville de l'Amérique Espagnole. 45.

Nieves , île d'Amérique , une des Antilles. 25. Fut occupée en 1628 par les Anglois. Sa description. Caractère & nombre de ses habitans,

532. Colamités éprouvées en 1706 & son état actuel. 533.

Niger, Rivière d'Afrique. 123. Ses bords sont très-fertiles. 130. Qualités des femmes qui les habitent. 139. Description des hommes de cette contrée. 140.

Norwege, ne faisoit qu'un même pays avec le Danemarck. 316. Sa description. 326. Ses productions. 329.

Norwégiens, peuvent disputer à Colomb la découverte de l'Amérique. 315.

Nouveau Calbari, port de Guinée, où les Anglois font une très-forte traite de nègres malgré l'insalubrité de l'endroit. 155.

Nouvelle-Ociras, dans les possessions Portugaises, au sud de la ligne en Guinée, où sont des mines du meilleur fer du globe. 160.

Nouvelle-Ségovie (la), ville de l'Amérique Espagnole. 45.

O

OGLETHORPE, général Anglois, leve le siège de St. Augustin dans la Floride. 62.

L'Olonois, chef sibiustier. Actes de sa férocité. 38. Sa lettre au gouverneur de la Havane. 39.

Orange, port de la Jamaïque, à l'ouest. 555.

Orénoque, fleuve de l'Amérique Méridionale, reconnu par Colomb en 1498. 239.

Origine de la piraterie des Africains. 118. Moyens de la réprimer. 119 & *suiv.*

Ouragan (l'), phénomène fréquent aux Antilles & ses ravages. 16. Son utilité. 17. Ses pronostics. *Ibid.* D'où il provient. 18.

L'Oyapock, rivière de Guyane. 355. Avoit été prise pour le Vincent-Pinçon. 363.

Oyeda (Alphonse) Espagnol, aborda le premier en 1499 dans la Guyane. 344.

P

PACH (le Colonel) gouverneur d'Antigua. Son caractère. 530. Sa mort. *Ibid.*

- Palétuvier*, arbre de haute futaye, qui croit dans la Guyane. 291.
- Palmiste*, arbre des Antilles très-dur. 9.
- Panama*, ville d'Amérique, prise par Morgan capitaine des flibustiers. 41. Est brûlée. 42.
- Paramaribo*, chef-lieu de la colonie de Surinam. 298. Sa description. *Ibid.* Droits qui s'y paient. 299. Défendu par le fort Zelandia. 306.
- Patate*, plante des Antilles. 9. En est indigène; c'est une espèce de liferon. 211.
- Penn*, amiral Anglois, échoue devant San-Domingo. 30. Comment. 31. Fait avec Vénables la conquête de la Jamaïque & y établit pour gouverneur le sage Dodley. 543.
- Perica*, rivière de Surinam. 297.
- Perles*, leur définition; abondantes à Cubagua. 240. Comment se forment. 241.
- Petit Goave*, établissement François à l'ouest de St. Domingue. Sa rade, Ses plantations. 432.
- Petit Popo*, port de la Guinée où les Portugais font le plus grand commerce. 154.
- Pian*, maladie ordinaire aux esclaves en Amérique. 178. Sa définition. 179. Ses divers genres. 180. Remèdes qu'on y administre. *Ibid.*
- Pierre Legrand*, capitaine flibustier. Sa hardiesse. 33.
- Pitt (Guillaume)*, ministre d'Angleterre, homme éloquent, d'un caractère entreprenant & ferme. 71. Seul auteur des succès des armes Angloises contre les îles Françaises & Espagnoles. 73. Sa retraite du gouvernement. 77. Idées de son administration. 78. Comment il refuse des propositions de paix. 81. Moyens employés par les jaloux pour occasionner sa disgrâce. 82.
- Plaine du cap*, à l'île de St. Domingue, établissement François. 440.
- Plaine (la)* du fond de l'île à Vache, dans les établissemens François à St. Domingue. Étendue & nature de son sol. 426. Ses productions. 427. Sa situation & ses inconvéniens. *Ibid.*
- Pocnok*, amiral Anglois, arrive à la Havane le 6 Juillet 1762 par le canal de Bahama. 83.
- Pointe à Pitre*, port de la Guadeloupe. 406.
- Pointe à Pitre*, dans l'île St. Domingue, borne des établissemens François. 423.
- Pointis*, chef d'escadre François, s'empare de Carthagène seconde par les flibustiers. 48. Son injustice à leur égard. 49.
- Pois d'Angole*, arbrisseau porté d'Afrique aux Antilles. Sa description. Son usage. 211.
- Poirre de la Jamaïque*. Description de l'arbre qui le porte, de ses feuilles & de son fruit, usage de ce dernier. 550.
- Ponce de Léon*, général Espagnol, passe en 1509 à Porto-Rico. 244. Y défait les sauvages. 247.
- Poncet de Bretigny*, est assassiné en Guyane. 345.
- Port du Carenage*, dans Ste. Lucie, le meilleur des Antilles. 373. Avantages de sa position. 374.
- Port-farine*, dans l'état de Tunis, est à quelques milles de la place où étoit Carthage. 109.
- Port-de-Paix*, établissement François à l'ouest de l'île St. Domingue. 440.
- Port-au-Prince*, établissement François à l'ouest de St. Domingue; ses plantations; est le chef lieu de cette colonie. 433. Désavantages de sa situation pour sa défense. 434. Détruite en 1770 par un tremblement de terre. 435. Tristes présages de sa destinée. *Ibid.*
- Portendic*, endroit de la Guinée où les Européens achètent les nègres. 149.
- Porto-Belo*, ville de l'Amérique Espagnole; prise par Morgan capitaine des flibustiers. 40. Détruite par l'amiral Vernon. 62.
- Porto-Rico*, une des Antilles, appartenant aux Espagnols. 7. Qui s'en emparèrent en 1509. 244. Est l'endroit où le Mancenilier, arbre qui porte le poison le plus dangereux, est le plus abondant. 246. Aventure de Salzedo. 247. Etat actuel de Porto-Rico.

- Rico.** *Ibid.* Moyens de le rendre florissant. 249 & suiv.
- Port-Royal**, ville de la Jamaïque, dont le port étoit l'entrepôt de son exportation en Europe. 554. Détruite le 7 juin 1692 par un tremblement de terre. 556.
- Portudal**, en Guinée, comptoir des François. 151.
- Portugais**, découvrirent en 1449 les dix îles du cap Verd dont Saint-Yago est la principale. 152. Vinrent de-la sur les bords des rivières de Cazamance & de Cacheo, & de la plus grande des Bissao. *Ibid.* Leur premier établissement en Guinée en venant de la ligne est Bamba. 161. Ont une loge à St. Philippe. *Ibid.* Furent les premiers qui firent la traite des nègres en Guinée. 163. En furent expulsés pendant leur soumission à l'Espagne, par les Hollandois. *Ibid.* Reconquirent le pays d'Angola en 1648. 164. Ont cédé aux Espagnols deux îles de la Guinée par les traités de 1777 & 78. 169.
- Poumaron**, rivière de la Guyane. 304.
- Protonove**, port de Guinée. 154.
- Providence** (la), l'une des Lucayes. 566.
- Providence** (les maisons de la) hospices François à St. Domingue, pour les étrangers indigens qui arrivent. 442.
- Pueblo-Nuevo**, ville de l'Amérique Espagnole. 45.
- Pueblo-Viejo**, ville de l'Amérique Espagnole. 45.

Q

- QUAZY**, nègre de Saint-Christophe. Anecdote extraordinaire. 535. Sa fin tragique. 536.
- Quilingo**, pays dans la Guinée. 133.
- La Ravardère**, aventurier François, vient en Guyane chercher le pays *del Dorado*. 347.

R

- RAZ DE MARÉE**, phénomène annuel aux Antilles. 15.
- Tome III.

- Roubo**, ville de l'Amérique Espagnole. 45.
- Richelieu** (le cardinal de), ne fit aucune attention à la marine dans ses projets. 502.
- Rio-Negro**, fleuve de la Guyane, coulant à l'Ouest de cette contrée de l'Amérique Méridionale. 290.
- Riz**, nourriture des habitans de la Guinée. 137.
- Rocou**, chez les Espagnols achiote, plante d'Amérique, sa culture. 214. Sa préparation. *Ibid.*
- Rouffelan**, François de nation, s'établit en 1650 à Ste. Lucie. 367.
- Rozette**, ville d'Egypte. 99.

S

- SABA**, petite île des Antilles, aux Hollandois, produit d'excellens jardinages. 284. Salubrité de son air. *Ibid.*
- Saffy**, ville d'Afrique, dans le royaume de Maroc, sa position. 117.
- Saintes** (les), dépendantes de la Gadeloupe, leur état, leurs productions. 403.
- Sainte-Anne**, port de la Jamaïque. 555.
- Saint-Augustin**, fort de la Floride. 62.
- Saint-Barthelemi**, dépendante de la Gadeloupe. 403. Sa situation, son étendue. *Ibid.* Ses productions. 404.
- Sainte-Catherine**, une des Antilles, où les Espagnols confinoient leurs malfaiteurs. 40.
- Saint-Christophe**, une des Antilles. 25. Premier établissement François en Amérique. 334. A quel prix fut vendue aux Maltois avec d'autres îles. 335. Sous quelles conditions. *Ibid.* cédée par la paix d'Utrecht aux Anglois. 343. Qui y étoient arrivés en 1625 avec les François. 533. Description de cette île & des mœurs des habitans. 534. nombre des habitans 535. produit le plus beau sucre d'Amérique. *Ibid.* Anecdote du Nègre Quazy. 535. Autre anecdote tragique de 2 Nègres amis. *Ibid.*
- Sainte-Croix**, l'une des Antilles, de-

K k k k

putée , par les Anglois , les Hollandois & les François 320. qui brûlent ses forts. 321. Ses productions. *Ibid.* Achetée par les Danois. 322. Nombre de ses plantations. *Ibid.* Avoit été vendue en 1651 aux Maltois. 335. Evacuée en 1696 par les François. 343.

St. Domingue , une des plus grandes Antilles , appartenant aux François & aux Espagnols. 7. Découverte en 1493 , par Colomb. 244. Etoit très-abondante en or 252. Evenemens qui la firent décheoir. *Ibid.* Etat actuel de la partie Espagnole 254. Les François en occupent toute la partie Occidentale. 256. Description de l'île. 410. Etat & description de la côte françoise 411. Fut occupée en 1630 par des aventuriers françois. *Ibid.* Sa prospérité sous le gouvernement de Dogeron. 417. Le ministère françois forme une compagnie en 1698 pour la partie du Sud 420. La colonie françoise se relève après de grandes calamités. 421. Comment. *Ibid.* & *suiv.* Etendue de cette Colonie & ses divers établissemens. 424. Desavantages de la partie du Sud de St. Domingue. 431. Etablissemens François à l'Ouest. *Ibid.* Ceux du Nord. 439. Productions que fournit St. Domingue à la France. 444. Spécification de ses plantations françoises. 445. Etat de ses habitans & de ses bestiaux. 446. Nature de ses bourgs. *Ibid.* Abus contre les Nègres. 447. Spectacle qu'y présentent les villes de la Colonie françoise. *Ibid.* Ses liaisons avec les nations étrangères. 448. Celles avec la France dangereuses en tems de guerre. 449. Mesures à prendre contre les Espagnols. 450. Révolutions que l'île a éprouvées 451. & *suiv.* Ses limites entre les Espagnols & les François mal fixées. 453. Les établissemens françois de l'Ouest & du Sud y sont séparés de ceux du Nord par les Espagnols. 454. Inconvéniens qui en résultent. *Ibid.* Manière de garantir la partie Françoise d'invasion. 455. & *suiv.* Différence entre ses campagnes & celles d'Eu-

rope. 457. Quelle partie on se proposoit de fortifier. 460.

Saint-Eustache , petite île des Antilles aux Hollandois , inhabitable. 283. mais entrepot , en tems de guerre , entre les françois & les anglois , de toutes les denrées des Colonies françoises du vent. 289. Fait aussi en tems de paix un commerce immense *Ibid.*

Saint-George , la plus grande & qui a le meilleur port des Bermudes. 567.

Saint-George de la Mina , principal établissement des Hollandois sur la côte d'or pour la Traite des Nègres & des marchandises précieuses de la Guinée 153.

Saint-Jean , ville de l'île de Porto-Rico , dont le port est excellent. 248.

Saint-Jean , une des plus petites Antilles , défrichée par les Danois. 319. Sa population , & sa méthode pour l'afranchissement. 323.

Saint-Jean , bourg d'Antigoa , où en sont les Tribunaux & le commerce. 529.

Saint-Laurent , fleuve de l'Amérique Septentrionale. 88.

Saint-Louis , Bourgade des établissemens François de St. Domingue , son port , sa situation. 425. Ses plantations & productions. 426.

Sainte-Lucie , une des Antilles , appartenant aux Anglois. 88. Cédée aux François par la paix de 1763. *Ibid.* Avoit été vendue en 1650 à Duparquet. 335. Fut occupée d'abord par les François. 367. Qui la redemandèrent en 1763 pour en faire un entrepôt. 368. Et y formèrent , sans succès , des cultures. 369. Opinion qu'il faut avoir de cette île. 370. Etat actuel de sa Colonie. 371. Sa population , en 1777 , ses productions , & leur débouché. 372. Remèdes aux obstacles à sa prospérité. 373. Moyens de la garantir d'invasion. *Ibid.* Avantages de ses carénages. 374. Comment peut être bien fortifiée. *Ibid.*

Sainte-Lucie , port de la Jamaïque , au Nord de l'île. 555.

- Saint-Marc**, bourg à l'Ouest de St. Domingue, établissement François, sa situation. 435. Ses plantations. 436.
- Saint-Martin**, île des Antilles, appartient partie aux François & partie aux Hollandois, qualité du sol. 285. Ses productions. 286. Sa population des deux nations. 287. Vendue en 1651 à Malthe. 335. Dépendante de la Guadeloupe. 403.
- Saint-Philippe de Benguela**, aux Portugais, en Guinée, au Sud de la ligne. 161. Leur entrepot des esclaves du Brésil & de Rio de Janeiro. *Ibid.*
- Saint-Pierre**, bourg de la Martinique, entrepot de son commerce. 383. Sa situation. *Ibid.* Fut le premier bourg édifié dans cette île. 384. Manière dont y étoient les premiers commissionnaires. *Ibid.* Changemens. 385. Exploits de ses corsaires à la guerre de 1744, 386.
- Saint-Thomas**, une des Antilles, établissement des Danois. 317. Nombre de ses plantations. 322. Sa population. 323.
- Saint-Vincent**, une des Antilles, appartenant aux François, les Caraïbes y furent concentrés. 25. Cédée aux Anglois par la paix d'Aix la Chapelle. 88. Son étendue. 584. Ses cultures. *Ibid.* Sa population actuelle. 585. Ses productions. *Ibid.* Nature du sol & attention que doivent apporter ses habitants pour sa bonification. 587. Comment l'Angleterre y règle le sort des François. 595.
- Salé**, ville d'Afrique, république autrefois, à présent sujette de Maroc. 116.
- Salzedo**, jeune espagnol, son aventure à Porto-Rico. 247.
- Samana**, Péninsule de l'île St. Domingue. 257.
- Sandals**, bateaux très-plats en usage à Tunis. 108.
- San-Domingo**, capitale de l'île de ce nom, dans la partie Espagnole, sa situation, son état & celui de son port. 255.
- Sant-Jago de la Vega**, capitale de la Jamaïque, assiégée par les Anglais. 31. Son gouverneur la leur abandonne après avoir tout emporté. *Ibid.* appelée par les Anglois Spanish-Town, sa situation. 557. Siège des Tribunaux. *Ibid.*
- San-Salvador**, une des Lucayes première île d'Amérique où aborda Colomb quand il découvrit le Nouveau-Monde. 565.
- Sant-Yago**, la principale des îles du Cap-Vert. 152.
- Savanne la Marr**, port de la Jamaïque. 555.
- Selande (la)**, principale province du Danemarck, possède un port excellent. 326. Son commerce actuel. 329.
- Sénégul**, contrée de Guinée. 10. Les Anglois y ont un établissement pour la Traite des Negres. 151.
- Seppo**, vîle de l'Amérique Espagnole. 45.
- Sfax**, côte de Tunis, la plus voisine de Tripoli. 103.
- Sierra-Leona**, rivière d'Afrique. 130. Les Anglois y ont deux Loges, par lesquelles ils en tirent beaucoup d'esclaves & de marchandises précieuses. 152.
- Sinamary**, fleuve de la Guyane. 359. Jusqu'auquel les Hollandois voudroient étendre leurs frontieres. 363.
- Slésvig**, Duché, dépendance du Danemarck. 326.
- Sommeſwelt**, fort de la Guyane, qui couvre la rivière Commawine. 307.
- Sucre**, canne du, est un roseau. 219. Sa culture. *Ibid.* Sa récolte 220. Extraction du suc de la canne, soit sucre. 221. La canne, outre le sucre fournit des fyrops 223. Avec lesquels se fait par distillation le Rum ou Tafia. 224. Calcul du bénéfice que rend le quarré de cannes que deux hommes exploitent. 225. Fait le principal revenu des Colons. *Ibid.* Fait les trois quarts du produit des Colonies Angloises des Antilles. 601.
- Suez** (Isthme de) en Afrique, sa position & son étendue. 93.
- Surinam**, contrée de la Guyane. 292. Diverses révolutions qu'elle a éprouvées. 293. Culture des Cafiers. 296. des cannes à sucre *Ibid.* Production

de ses plantations. 298. Cause du
deperissement de sa Colonie. 299.
Surinam, rivière qui a donné le nom
à cette contrée, son entrée; forts qui
la défendent. 306.
Susa, rade de Tunis, défendue par trois
châteaux. 108.

T

T*ABAC*, première production qui fut
cultivée en Amérique, toujours né-
gligemment. 205. La plus importante
production de l'isle de Cuba. 267.
Consommation qu'on y en fait. *Ibid.*
Celui de la Guyane a les mêmes
vertus que celui du Brésil. 365.
Tabago, une des Antilles, appartenant
aux François. 7. Ses productions. *ibid.*
Cedée aux Anglois par la paix de 1763.
88. 578. Sa situation. 575. Combien
fut peu avantageuse aux Hollandois.
576. Combat naval mémorable sur
ses côtes. 577. prise & dévastée en
1677 par d'Etrées. *ibid.* Sageffe des
Sauvages à y habiter les forêts. 578.
Calamités survenues aux premiers Co-
lons qui eurent l'imprudence de les
détruire. 579. Et aux Anglois 580.
Méthode d'en faire le détrichement
ainsi que des autres Antilles. *Ibid.*
Tabarque, ile d'Afrique, appartenoit
jusqu'en 1741 à la famille Lomellini
de Genes. 169.
Tecoantepec, ville de l'Amérique Es-
pagne. 45.
Tedelis, ville d'Afrique, renferme nom-
bre d'antiquités. 112.
Terrage, opération nécessaire aux can-
nes à sucre pour en ôter la couleur
te ne & le gout de tartre. 222.
Tetanos, maladie des enfans aux An-
tilles, son origine, & ses progrès.
232.
Tétuan, ville d'Afrique, près l'Etat
d'Alger. 115. Ses différens Souverains.
Ibid.
Thomas Moddifort, cultiva le premier
le sucre à la Jamaïque. 551.
Tortola, l'une des Vierges, aux An-
glois, la meilleure avec un bon port,
fournit des sucres. 539. Nature de
son gouvernement. *Ibid.*

Tortue (la), une des Antilles, aux
François, avoit été vendue en 1651,
à l'ordre de Malthe 335. Avoit été
enlevée en 1630 aux Espagnols par
des aventuriers françois. 411. Cru-
auté qu'y exerça contre eux le gé-
néral des Gallions d'Espagne. 412. Après
diverses révolutions, reste en 1659
aux François. 413. Sa prospérité sous
Dogeron 418.

Trelaunay, gouverneur Anglois à la
Jamaïque, homme sage & humain,
fait en 1739 un Traité avec les
Nègres revoltés. 561.

Trinité (la) une des Antilles, ses pro-
ductions. 7. 240. Fur la première ile
de l'Amérique découverte par les
Espagnols. 239. Placée à l'embouchure
de l'Orénoque. *Ibid.*

Tripoli, Royaume d'Afrique, dont la
capitale porte le même nom. 103.
Son commerce 104. Ses Corsaires
font les plus nombreux & les mieux
armés 105. Sa situation. *Ibid.*

Tunis, ville d'Afrique. 104. Ses forces
106. Son commerce. 107. Sa situa-
tion. 108.

Turques ou Caïques, isles près la
Côte Septentrionale de St. Domin-
gue. 567.

V

V*ALASCO*, commandant Espagnol à
la Havane. 85. Fut tué en accourant
pour la défendre. *Ibid.*

Vand-Horn, d'Ostende, capitaine Fli-
bustier, intrépide. 42.

Varech, plante marine, propre à
l'engrais pour les terres, moyenant
une préparation. 207. Sert beaucoup
à la Barbade. 525.

Vega-Real, grande plaine de l'isle St.
Domingue. 256.

Velasquez (Diego de) comman-
dant Espagnol, s'empare de l'isle de
Cuba en 1511. 258. Y fait bruler le
Cacique Hatuey. 259.

Venables, général Anglois, échoue
devant San-Domingo. 30. Pourquoi.
31. Fait avec Penn la conquête de
la Jamaïque, où ils établissent pour
gouverneur le Sage Dodley. 543.

Venezuela, Roie de l'Amérique Méridionale fortifiée. 39.

Vera-Cruz, ville de l'Amérique Espagnole, prise par les Flibustiers & pillée. 43.

Vice-roi, amiral Anglois, détruit Porto-Belo. 62. Echoue devant Carthagene. *Ibid.*

Viernes, (le) groupe d'une soixantaine de petites îles, prises sur le Espagnols en 1666 par les Anglois. 539.

Vieux Calhari, port de Guinée. 155. Qualité des esclaves qui s'y vendent. 156.

Vie (la), pointe de l'île Ste. Lucie qui y commande le port du Carénage. 374.

Villia, ville de l'Amérique Espagnole. 45.

William Gook, gouverneur de la Virginie, la reponte à un reproche. 175.

Vincent-Pinçon, rivière de la Guyane. 355. Avait été prise pour l'Océan. 363.

Volte, rivière de la Guinée au Sud de la ligne. 141. Y termine la côte d'or. 153.

Vtrecht, (Paix de) suites heureuses de cet événement. 57.

W

WALPOLE (Robert), ministre Anglois, d'un esprit pacifique. 59. Craignoit les embarras. 62.

Walter Raleigh, Anglois, passe dans la Guyane en 1695. Caractère de cet homme extraordinaire. 345.

Warner, capitaine Anglois, aborde en 1625 à Saint-Christophe. 23.

Z

ZAÏRE (la), rivière d'Afrique qui sépare l'Etat de Tunis de celui d'Alger. 109.

Zaire (le), fleuve de la Guinée. 131. Description des peuples qui habitent entre ce fleuve & la ligne. 142.

Zelandia, fort sur le Surinam, qui couvre Paramaribo. 306.

Zock, fort de la Jamaïque, sa description. 558.

Fin de la Table des matières du troisième Volume.

ERRATA

DU TOME TROISIÈME.

- P**age 7 , ligne 2 , fuit celles , *lisez* , fuit celle.
Page 8 , ligne 7 , moins compacte , *lisez* , moins compact.
Page 15 , ligne 15 , moins vites , *lisez* , moins vite.
Page 28 , ligne 6 , ou que la mort , *lisez* , ou que sa mort.
Page 66 , ligne 3 , & le desir , *lisez* , le desir.
Page 98 , ligne 8 , ses officiers dans une dépendance , *lisez* , ses officiers sont dans une dépendance.
Page 134 , ligne 25 , voila les suites ordinaires , *lisez* , voilà les sujets ordinaires.
Page 154 , ligne 26 , est Protonove , *lisez* , est Portonove.
Page 177 , ligne 3 , ne les garantir , *lisez* , ne le garantit.
Page 218 , ligne 20 , être vanne d'un autre , *lisez* , être vané dans un autre.
Page 288 , ligne 30 , payent plus , *lisez* , payent de plus.
Page 300 , ligne dernière , dont il fallut , *lisez* , dont il fallut donner.
Page 322 , ligne 3 , d'un profond politique , *lisez* , d'une profonde politique.
Page 396 , ligne 16 , qui augmente , *lisez* , qui augmentent.
Page 401 , ligne 15 , sans considérations , *lisez* , sans considération.
Page 409 , ligne 32 , & des auteurs , *lisez* , & des hauteurs.
Page 483 , ligne 25 , pourront faire sans délai , *lisez* , pourront faire saisir sans délai.
Page 528 , ligne 26 , au moins de janvier 1740 , *lisez* , au mois de janvier 1640.



